
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
AT LOS ANGELES
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS


date stamped below

ERNEST CURTIUS

HISTOIRE GRECQUE

TOME TROISIÈME

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER.

ERNEST CURTIUS

HISTOIRE GRECQUE

Traduite de l'allemand sous la direction

DE

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

PROFESSEUR SUPPLÉANT A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

TOME TROISIÈME

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, Rue Bonaparte, 28

1882

AVERTISSEMENT

Le texte du présent volume a été traduit en entier par M. E. Scheurer, *professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. C'est un tableau complet, le plus animé et le plus brillant que puisse offrir l'histoire de la Grèce, et nous avons la confiance d'en donner au public une copie digne de l'original.*

A. B.-L.

ERRATUM

P. 198, ligne 29
au lieu de : colonies de la Chalcidique.
lisez : colonies chalcidiennes.

LIVRE QUATRIÈME

LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE.

HISTOIRE GRECQUE

CHAPITRE PREMIER

LA GUERRE JUSQU'A LA MORT DE PÉRICLÈS

§ I. — Athènes et le différend corintho-corcyréen. — Jalousie excitée par la fortune d'Athènes. — Situation et politique de Corinthe. — Corinthe et Corcyre. — Insurrection à Épidamne. — Guerre entre Corcyre et Corinthe. — Combat naval d'Action (435/4). — Ambassades à Athènes : alliance d'Athènes avec Corcyre. — Bataille navale de Sybota (432). — Défection de Potidée (432). — Guerre dans la Chalcidique : rencontres près de Potidée (sept. 432).

§ II. — Corinthe et la Ligue péloponnésienne. — Appel fait par les Corinthiens à la Ligue péloponnésienne. — Plaintes d'Égine et de Mégare. — Corinthe pousse Sparte à la guerre. — Délibérations à Sparte. — Motion de blâme votée par l'assemblée de Sparte. — La politique spartiate. — Mobiles réels du parti de la guerre. — Zèle belliqueux de Corinthe. — La guerre votée par la diète péloponnésienne (432).

§ III. — Les belligérants avant les hostilités. — Négociations avec Athènes (432). — Le parti de la guerre et le parti de la paix à Athènes. — Discours de Périclès. — Réponse définitive d'Athènes. — Plans de campagne des Péloponnésiens. — Plans de campagne de Sparte. — Les alliés de Sparte. — Avantages des Péloponnésiens. — Forces militaires et ressources d'Athènes. — Situation de Périclès. — Les ennemis de Périclès. — Attaques dirigées contre les amis de Périclès. — Procès et mort de Phidias (432). — Procès d'Anaxagore et d'Aspasie. — Attaques dirigées contre la personne de Périclès (431). — Périclès désire la guerre.

§ IV. — Premières hostilités. — Anxiété générale. — Les Thébains donnent le signal de la guerre. — Surprise de Platée (4-5 avril 431). — Première invasion des Péloponnésiens (juin 431). — Mesures prises par Périclès. — Archidamos en Attique. — Irritation du peuple. — Représailles exercées par la flotte athénienne (été 431). — Expulsion des Éginètes et ravage de la Mégaride. — Alliance d'Athènes avec le roi Sitalcès (431). — Oraison funèbre prononcée par Périclès. — Deuxième invasion de l'Attique (mai 430).

§ V. — Derniers efforts de Périclès. — La peste d'Athènes (été 430). — Effets de la peste. — Expédition de Périclès sur mer. — Impopularité et

justification de Périclès. — Condamnation de Périclès (été 430). — Périclès réélu stratège (430). — Exécution des ambassadeurs péloponnésiens. — Prise de Potidée (hiver 430/429). — Troisième année de la guerre. — Phormion dans le golfe de Corinthe (429). — Double victoire de Phormion. — Mort de Périclès (automne 429). — Coup d'œil rétrospectif sur l'administration de Périclès.

§ I

ATHÈNES ET LE DIFFÉREND CORINTHO-CORCYRÉEN.

La prospérité des années de paix que les Athéniens devaient à Périclès contenait le germe d'une guerre inévitable. Les États confédérés ne pouvaient pas se consoler de l'anéantissement de leur autonomie ; la splendeur d'Athènes était un sujet d'irritation pour les Mégariens et les Béotiens ; elle l'était aussi pour les habitants du Péloponnèse et notamment pour les Spartiates, dont la jalousie avait été déjà si vivement excitée par le premier essor qu'avait pris la puissance d'Athènes après l'expulsion des Pisistratides. Maintenant surtout, de quels yeux ne devaient-ils pas considérer Athènes ! Cependant, ils se bornaient à nourrir sourdement une colère inactive ; et quelle que fût l'amertume avec laquelle ils se voyaient de plus en plus évincés de leur position prépondérante, aucune résolution vigoureuse ne trahit leur animosité. Athènes, de son côté, évitait avec le plus grand soin de provoquer le commencement des hostilités, et Périclès, depuis le moment où il eut à sa disposition les fonds publics, consacra, dit-on, chaque année une somme de dix talents à travailler à Sparte contre le parti de la guerre [1]. Quelque incroyable que cela paraisse, il n'est pas impossible qu'il ait profité de cette façon des faiblesses

[1]) Ce que Théophraste raconte des sommes d'argent qui, pendant un certain temps, allaient tous les ans à Sparte pour y acheter les consciences, repose vraisemblablement sur ce fait que Périclès introduisit dans le budget de l'État la rubrique : εἰς δέον, εἰς τὸ δέον (Cf. vol. II, p. 506-507) : c'étaient des fonds secrets, que la confiance publique laissait à la disposition du directeur des affaires étrangères, sans lui demander d'en rendre compte. Cf. Böckh, *Staatshaushaltung*, I. p. 274.

de ses adversaires. Il ne voulait pas acheter la paix, mais tenir dans sa main le commencement de la guerre ; c'est pour cela qu'il lui fallait avoir de l'influence à Sparte, où les dispositions des partis oscillaient sans cesse. Corinthe seule, parmi tous les ennemis d'Athènes, suivait une politique ferme et active.

Corinthe était une ville commerçante, qui ne pouvait subsister sans flotte et sans colonies. Elle devait être jalouse de tout État qui lui disputerait l'empire des eaux et ses relations au delà des mers. Pour humilier Égine, les Corinthiens avaient autrefois soutenu Athènes [1]; leur irritation fut d'autant plus grande lorsqu'ils virent dans l'espace de peu d'années s'accroître, au point d'en être complètement débordés, la marine athénienne, dont ils avaient dédaigné les commencements. C'est en vain que, pendant les guerres contre la Perse, ils avaient essayé d'entraver la marche victorieuse d'Athènes [2]; en vain ils avaient protesté contre la construction de ses murs [3] ; leur situation empirait tous les jours. En effet, depuis la fondation de la confédération attique, ils se voyaient non seulement exclus de la gloire et de tous les avantages des victoires que les Grecs avaient remportées sur mer, mais Athènes leur avait enlevé leurs propres colonies, et surtout Potidée; leur influence dans l'Archipel était anéantie, leur commerce en Asie complètement ruiné. Lorsque Mégare et l'Achaïe ouvrirent leurs ports aux Athéniens et que Naupacte devint, grâce aux Messéniens, une place d'armes de l'Attique [4], ils ne furent même plus les maîtres dans leurs propres eaux. Les Messéniens, de leur côté, n'entendaient absolument pas rester inactifs ; ils firent de leur ville nouvelle un port militaire, et, immédiatement après leur établissement, ils entreprirent une expédition vers l'ouest, dans le bassin de l'Achéloos, remarquable par sa fertilité, et où ils pouvaient nuire le plus facilement à la puissance de Corinthe [5]. Ce fut certainement de connivence avec Athènes

[1]) Voy. vol. II, p. 259.
[2]) Voy. vol. II, p. 316. 317.
[3]) Voy. vol. II, p. 353.
[4]) Voy. vol. II, p. 438.
[5]) Voy. vol. I, p. 324.

qu'ils choisirent pour but de leurs opérations Œniadæ, située dans la partie inférieure de la vallée de l'Achéloos, fortifiée par des murs et des marais, et qui de tout temps s'était montrée fidèle à Corinthe et hostile à Athènes. Ils s'emparèrent de la ville et s'y maintinrent pendant une année, jusqu'à ce qu'une armée acarnanienne, levée par les tribus voisines, les eût forcés à abandonner la place[1]. Peu de temps après parut, à l'embouchure de l'Achéloos, une flotte athénienne sous le commandement de Périclès[2]; elle essaya en vain, il est vrai, de prendre Œniadæ, mais les Corinthiens se voyaient constamment menacés dans leurs possessions coloniales les plus indispensables; ils se trouvaient sous le coup d'un véritable état de siège[3].

Grâce à la paix de Trente ans, ils purent enfin se mouvoir avec plus de liberté; ils respirèrent de nouveau. Mais ils savaient très bien qu'Athènes profiterait de la première occasion venue pour rétablir sa domination dans la mer d'Occident. Au surplus, ils ne pouvaient pas se fier aux villes achéennes; l'Acarnanie aussi était jalouse des Corinthiens, qui essayaient de dominer sur ses côtes, et penchait vers les Athéniens[4]; l'île de Zacynthe s'était toujours montrée hostile à la Ligue péloponnésienne; Naupacte était située, comme un poste avancé, à l'entrée même du golfe de Corinthe, et l'on savait ce qu'il fallait attendre des Messéniens, également entreprenants sur terre et sur mer, ennemis mortels de Sparte et de ses alliés et dévoués sans réserve aux Athéniens. Il s'agissait donc avant tout, comme on le comprenait très bien à Corinthe, d'attirer à soi les villes maritimes et les îles restées fidèles aux intérêts du Péloponnèse, et de rétablir les rapports avec les colonies. En un mot, Corinthe était le seul État qui suivît d'un œil vigilant tous les mouvements d'Athènes, et qui, bien que sans bruit, s'efforçât de rester en bonne intelligence avec Delphes, Thèbes et les villes maritimes de l'Argolide. Elle s'attacha le

1) Pausan., IV, 25.

2) Voy. vol. II, p. 440.

3) L'extension de la domination athénienne dans la mer d'Occident a été une des principales causes de la guerre, d'après C. H. Plass, *Ueber die Ursachen des archidamischen Kriegs*. Stader Programm., 1858/9.

4) Sur l'antagonisme entre les colonies corinthiennes et les indigènes d'Acarnanie, voy. R. Weil, *Zeitschr. f. Num.* [1879], p. 121 sqq.

plus étroitement possible Mégare, qui pendant quinze ans s'était tenue à l'écart, cultiva ses relations avec l'Élide et les îles ioniennes et chercha à se ménager, pour le cas où elle en aurait besoin, l'appui de Sparte et de la ligue du Péloponnèse. Elle ne pouvait avoir d'autre but que de former, en réunissant des forces éparses, une marine qui fût capable de s'opposer, au moins dans les mers de l'ouest, aux flottes athéniennes ; elle devait s'efforcer d'établir dans ces eaux son hégémonie et de garantir contre toute immixtion étrangère ses rapports avec ses colonies et ses alliés de l'Occident. C'est pour cette raison aussi que les Corinthiens, pendant la guerre contre Samos, avaient voté contre l'intervention des habitants du Péloponnèse [1] ; ils voulaient, en effet, faire reconnaître dans les questions intéressant leur politique maritime le principe de non-intervention que les Athéniens faisaient valoir pour eux-mêmes.

Ils ne manquaient pas, pour mener à bonne fin cette politique, de solides points d'appui. Il faut nommer avant tout la cité populeuse et guerrière des Ambraciotes, fidèlement attachée à Corinthe et qui, avec l'île de Leucade [2] et Anactorion, dominait dans le golfe d'Ambracie [3]. Dans l'Acarnanie aussi, Œniadæ, outre Anactorion, était fidèle à Corinthe ; et, parmi les autres peuplades de la terre ferme, elle pouvait compter sur les Étoliens et les Épirotes. Mais aucun État n'entravait davantage la politique des Corinthiens que Corcyre. Dans ses luttes avec les Épirotes et les Illyriens, cette cité avait conquis de bonne heure une grande indépendance ; aussi, de mémoire d'homme, avait-elle gardé vis-à-vis de Corinthe une attitude hautaine. Une première fois, sous les Bacchiades, elle s'était détachée de Corinthe ; puis une seconde fois, après l'époque brillante de Périandre : depuis longtemps, elle s'était affranchie de tous devoirs de piété filiale envers sa métropole, et elle se tenait toujours prête à défendre, avec sa flotte de 120 trirèmes, sa complète indépendance.

Dans le monde grec, on aimait peu les Corcyréens. Leur fortune rapide et leurs richesses les avaient rendus orgueil-

1) Voy. vol. II, p. 520, 3.
2) Actuellement *Levkada* ou *Santa-Maura*.
3) Aujourd'hui golfe d'*Arta*.

leux et insolents ; ils se montraient durs et arbitraires lorsque des vaisseaux étrangers venaient chercher un refuge auprès d'eux: eux-mêmes se montraient rarement dans les ports étrangers. L'égoïsme d'une politique mercantile leur faisait garder avec jalousie la région maritime dont ils occupaient le centre ; ils se souciaient peu des intérêts nationaux et considéraient une neutralité armée comme le moyen le plus propre à exploiter les avantages de leur situation entre les côtes de la Grèce, de l'Illyrie et de la Sicile. Or, du moment que Corinthe manifestait de plus en plus clairement l'intention de relever sa marine et ses colonies, la reprise des anciennes hostilités était inévitable. D'ailleurs, plusieurs villes de la côte avaient été fondées en commun par les deux États [1], et leurs habitants, d'origine différente, avaient déjà vu éclater au milieu d'eux plus d'une querelle. C'est ainsi qu'on s'était divisé au sujet des droits que les deux cités revendiquaient l'une et l'autre comme métropoles de Leucade ; Thémistocle, choisi comme arbitre, s'était prononcé en faveur de Corcyre [2]. Des complications plus sérieuses ne pouvaient manquer de se produire ; elles se produisirent plus tôt qu'on ne s'y attendait.

A quinze milles au nord du promontoire Acrocéraunien, qui forme la limite entre la mer Ionienne et l'Adriatique, était assise, sur une langue de terre saillante, la ville d'Épidamne [3] ; elle avait été fondée par Corcyre au moment où Périandre était arrivé au pouvoir [4]. Le commerce avec l'Illyrie l'avait rendue puissante et riche ; elle était pleine d'esclaves et de commerçants étrangers. Malgré cela, un certain nombre de familles s'étaient maintenues au pouvoir; elles formaient une aristocratie absolument fermée, du milieu de laquelle on élisait le chef de l'État, celui-ci dirigeant les affaires avec un pouvoir presque royal [5]. Cette noblesse urbaine héréditaire faisait elle-même le négoce de terre et de mer ; elle s'était constituée en société

[1]) Sur la politique coloniale de Corinthe, voy. E. CURTIUS, *Studien zur Gesch. von Korinth*, ap. Hermes, X, 232.
[2]) PLUT., *Themist.*, 24. THUCYD., I, 136.
[3]) Plus tard, Dyrrachium, aujourd'hui *Durazzo*.
[4]) Voy. vol. I, p. 338.
[5]) Sur la constitution d'Épidamne, voy. PLUT., *Quæst. Græc.*, 29.

de commerce, qui travaillait avec un capital commun pour le compte de tous ses membres [1]. Les familles privilégiées avaient donc le monopole du grand commerce ; les métiers étaient exercés par des esclaves publics ; on avait laissé aux simples citoyens l'agriculture, le cabotage et le commerce de détail, pour pouvoir les tenir plus facilement dans un état de dépendance politique. Pendant longtemps cette constitution ne fut pas modifiée ; elle ne fut ébranlée que lorsque l'hostilité des Illyriens mit en danger la situation extérieure de la ville et qu'on fut obligé d'exiger de la communauté entière de plus sérieux efforts.

La première innovation fut l'établissement d'un Conseil plus nombreux ; cette mesure priva les aristocrates de leurs droits exclusifs au gouvernement. Cependant, des concessions isolées ne suffirent point à maintenir la concorde ; la ville souffrait de l'instabilité d'une constitution à moitié aristocratique, à moitié démocratique : une révolte finit par éclater, à la suite de laquelle les familles nobles furent chassées d'Épidamne. Elles s'unirent aux Illyriens pour reconquérir leur ville natale avec leur secours, et la république nouvellement fondée fut serrée de près. Elle chercha du secours au dehors et s'adressa d'abord à Corcyre. Mais là, on était fort mal disposé à son égard. Car Corcyre elle-même souffrait, comme la plupart des États grecs de cette époque, d'un excès de population et de tiraillements politiques; les familles régnantes, qui repoussaient de toutes leurs forces les prétentions croissantes de la commune, blâmaient la révolution d'Épidamne. Alors les ambassadeurs, sur l'ordre de l'oracle de Delphes, allèrent à Corinthe.

Là, on se décida sur-le-champ à profiter de l'occasion qui s'offrait ; les circonstances ne pouvaient être plus favorables pour rétablir dans la mer Ionienne l'hégémonie de Corinthe. Forts de l'autorité de l'oracle, les Corinthiens pouvaient défendre, contre les Barbares et les partisans alliés avec eux, une commune grecque abandonnée par sa métropole ; on espérait en même temps trouver dans Épidamne un point

[1]) Voy. vol. I, p. 332.

d'appui de la plus haute importance. Aussi ne promit-on du secours qu'à la condition qu'Épidamne recevrait des colons et une garnison de Corinthe. On envoya sans tarder par voie de terre une armée, qui poussa d'Apollonie à Épidamne pour augmenter les forces de la commune et relever les affaires de la ville en détresse.

Cette démarche fut le signal de la guerre ; car les Corcyréens n'entendaient pas laisser tomber en des mains ennemies une de leurs colonies. Ils vinrent mouiller devant Épidamne avec quarante vaisseaux et menacèrent d'avoir recours à la force si les nouveaux colons n'étaient pas immédiatement renvoyés. Mais la ville se fiait à Corinthe, qui équipa trente vaisseaux de guerre et invita en même temps tous ceux qui le voudraient à prendre part, soit en personne, soit en fournissant des fonds, à l'établissement d'une colonie considérable à Épidamne ; elle fit appel à tous ses alliés et emprunta de l'argent à Thèbes et à Phlionte, de sorte que les habitants de Corcyre, surpris par ce déploiement d'énergie, essayèrent sérieusement de rétablir l'entente. Ils étaient, en effet, très peu disposés de leur côté à rechercher des alliances étrangères, et ils allèrent jusqu'à vouloir remettre le jugement du différend à l'oracle de Delphes. Ils donnèrent à entendre aux Corinthiens qu'en cas de refus ils sauraient prendre des mesures dont n'aurait à se louer ni l'une ni l'autre des deux cités adverses.

Mais il n'était plus possible ni d'intimider ni d'arrêter Corinthe. Elle déclara la guerre : sur son ordre, soixante-quinze vaisseaux se rendirent à Épidamne en suivant la côte. Les habitants de Corcyre considéraient l'embouchure du golfe d'Ambracie comme la limite de leur territoire. Là, ils sommèrent encore une fois la flotte ennemie de se retirer ; leurs remontrances étant restées sans effet, ils mirent immédiatement à la mer tous les vaisseaux qu'ils avaient sous la main, et battirent complètement les Corinthiens. Le même jour, Épidamne se rendit, et, dès lors, Corcyre fut maîtresse dans toute la mer Ionienne, de sorte que les côtes des alliés de Corinthe furent pillées jusqu'en Élide. Ces faits se passèrent pendant la deuxième année de la LXXXVIe Olympiade (en automne 435 ou au printemps de 434).

C'est ainsi que, d'une querelle qui avait éclaté entre les habitants d'un port de l'Illyrie, était née une guerre qui menaçait d'embraser la Grèce et qu'on ne pouvait plus renfermer dans un rayon déterminé. Car aucun des États belligérants n'était disposé à céder, et aucun d'eux ne pouvait espérer, avec ses seules ressources, sortir victorieux de la lutte. Deux années entières furent employées à lever des troupes, à faire des préparatifs et à entamer des négociations au dehors; car les habitants de Corcyre ne manquèrent pas d'exécuter leurs menaces, et les Corinthiens aussi furent obligés d'envoyer des ambassadeurs à leurs ennemis les plus acharnés, pour empêcher leur alliance avec Corcyre. On en était là lorsque la cause des deux partis belligérants fut portée devant le peuple athénien.

Les envoyés de Corcyre parlèrent très franchement. D'accord avec leurs principes, ils eussent préféré rester étrangers à toute alliance; la nécessité seule les avait conduits devant l'assemblée des citoyens d'Athènes. Mais, puisque les choses en étaient là, on ne pouvait imaginer une situation plus avantageuse pour Athènes. Les Athéniens, en effet, devaient tenir avant tout à ne voir aucune flotte à côté de la leur. Or, la seconde marine de la Grèce était prête à se joindre à eux; l'accroissement le plus considérable de leur puissance pouvait donc être atteint sans le moindre risque. En ce moment, une augmentation de leurs forces devait leur paraître doublement désirable; car tout le monde savait qu'on pouvait considérer la guerre générale comme ayant éclaté. Quant au droit, on ne pouvait dire qu'il était violé, dans le cas où Athènes soutiendrait Corcyre; de sanglantes luttes avaient depuis longtemps détruit toute relation filiale avec la métropole; cette dernière avait perdu, à force d'en abuser, les droits les plus sacrés. Corcyre était donc libre et pouvait s'allier à qui elle voulait.

Tandis que les habitants de Corcyre, d'accord avec leur propre politique, faisaient ainsi ressortir, sans vouloir s'en cacher, le point de vue de l'intérêt, les Corinthiens préférèrent se placer sur le terrain du droit colonial. La fidélité de leurs autres colonies prouvait assez, disaient-ils, que ce n'était pas

la faute de la métropole si ses rapports avec Corcyre avaient toujours été mauvais. L'esprit peu endurant des habitants de Corcyre était connu de tout le monde, et les propositions qu'ils avaient faites à la dernière heure n'avaient pas été acceptables, parce que, en attendant la décision de l'arbitre proposé, ils étaient restés en possession de tous leurs avantages. Ces considérations avaient peu de poids pour Athènes ; on n'attachait guère plus d'importance aux droits qu'on acquerrait ainsi à la reconnaissance des Corinthiens. Les ambassadeurs firent plus d'impression en rappelant les traités existants; ils montrèrent que Corinthe, comme membre de la confédération du Péloponnèse, était aussi l'alliée d'Athènes; qu'il existait, il est vrai, la plus grande tension dans les rapports entre les divers alliés, mais qu'on pouvait encore éviter d'en venir aux dernières extrémités; qu'il était temps encore d'épargner à la Grèce des calamités sans fin. Il fallait songer aussi qu'en définitive il n'y a d'utile que ce qui est juste.

C'est ainsi que les deux puissances maritimes de deuxième rang briguaient la faveur de la première ; l'une demandait une alliance, l'autre, la neutralité seulement. Étant donnée une politique uniquement préoccupée de l'intérêt, le choix ne pouvait être douteux. Si, malgré cela, on se trouva perplexe au moment de prendre un parti, si même la première assemblée fut favorable aux Corinthiens, cela prouve combien à Athènes on hésitait à faire le pas décisif qui déchirait les traités et faisait cesser la paix. Sans doute, on eût préféré laisser Corinthe et Corcyre vider leur querelle entre elles, si l'on avait eu la certitude que les deux partis épuiseraient dans la lutte leurs forces et leur argent. Mais Corinthe paraissait pour le moment devoir l'emporter, par ses alliances et ses préparatifs, et les Athéniens ne pouvaient supporter l'idée que la destruction de l'indépendance de Corcyre ferait surgir peut-être sur les côtes du Péloponnèse une marine capable de les braver et d'entraver dans l'ouest l'extension de leur puissance. Cette considération fut décisive, et, dans une seconde assemblée, les citoyens résolurent, non pas de recevoir dans la confédération attique les habitants de Corcyre, comme ceux-ci l'avaient demandé, ni de faire cause commune avec eux contre Corinthe, mais de

conclure avec eux un traité de défense réciproque; de telle sorte que les deux États s'engageaient à repousser avec leurs forces réunies toute attaque tentée contre eux ou leurs alliés. On croyait ainsi avoir pris la position la plus favorable dans la guerre qui venait d'éclater, sans pourtant s'être rendu coupable de la rupture de la paix. Ce qui prouve encore la prudence avec laquelle on agit dans ces circonstances, c'est qu'après le départ des ambassadeurs dix vaisseaux seulement furent envoyés dans la mer Ionienne; ce ne fut pas non plus sans intention probablement qu'on plaça à la tête de l'escadre Lacédæmonios, le fils de Cimon [1], qu'on supposait moins tenté que tout autre d'agir avec trop de précipitation contre les habitants du Péloponnèse [2].

Cependant, le traité qui modifiait essentiellement les rapports des différents États grecs était conclu, et les Corinthiens n'en hâtèrent que davantage leurs préparatifs, afin de tenir tête au danger croissant. Ils avaient pu réunir enfin une flotte imposante de 150 trirèmes, avec laquelle, remplis de l'espoir de vaincre, il mirent à la mer au printemps de l'année 432 (Ol. LXXXVI, 4), pour chercher l'ennemi dans ses propres eaux.

Cette fois ils passèrent, sans rencontrer de résistance, devant l'embouchure du golfe d'Ambracie, longèrent les côtes de l'Épire, et allèrent établir un camp à l'entrée du détroit de Corcyre, non loin du cap Chimérion, où la population des campagnes leur amena du renfort et leur rendit divers services; ce camp protégeait les vaisseaux. Les Corcyréens avaient pris position, avec 110 trirèmes, près des îles rocheuses de Sybota, situées en face de la partie méridionale de leur île, près de la côte du continent. C'est dans ce détroit que s'engagea la bataille, la plus grande que des vaisseaux grecs se fussent livrée jusque-là. Les Corinthiens avaient placé au centre les petits contingents de leurs alliés, et à l'aile droite, les Mégariens et les Ambraciotes; eux-mêmes, avec leurs 90

[1]) Voy. vol. II, p. 404.

[2]) Il est permis d'opposer cette manière de voir au calcul vraiment odieux que (probablement d'après Stésimbrotos de Thasos) l'on a prêté à Périclès (Cf. SINTENIS ad Plut. *Pericl.*, 29) en le représentant comme enchanté de préparer un échec au fils de Cimon.

trirèmes bien exercées, formaient l'aile gauche, où ils avaient en face d'eux, outre les Corcyréens, les vaisseaux athéniens, lesquels avaient reçu l'ordre formel de rester en observation et de n'agir énergiquement que dans le cas où l'île elle-même serait directement menacée [1]. Dans ce but, les Athéniens restèrent à côté des Corcyréens, comme spectateurs de la lutte. Elle leur offrit un spectacle inattendu; car les Grecs de l'ouest se battaient encore sur mer, comme autrefois, sans aucun art, et n'entendaient rien aux mouvements rapides des trirèmes, grâce auxquels il était possible, sans verser le sang, de désarmer et de réduire à l'inaction les navires ennemis. Il y eut un abordage de vaisseau à vaisseau; on voyait se battre d'un pont à l'autre, comme sur la terre ferme, les hoplites, les archers, les soldats armés de javelots, et les vaisseaux, dans cette affreuse mêlée, ne pouvaient plus se détacher les uns des autres.

Enfin, l'aile droite des Corinthiens fut rejetée en masse et poursuivie sans réflexion par les Corcyréens jusqu'à Chimérion, de sorte que les vaisseaux victorieux, dont l'équipage n'avait en vue que le pillage du camp, s'éloignèrent complètement du champ de bataille. Mais là, ils firent d'autant plus défaut que l'aile gauche des Corinthiens avait, dans l'intervalle, remporté les avantages les plus décisifs et les avait poursuivis avec assez d'énergie pour qu'il devînt impossible aux vaisseaux athéniens de rester neutres. Ceux-ci engagèrent le combat avec les Corinthiens et se retirèrent ensuite avec les Corcyréens sur les côtes de l'île, devant les forces supérieures de l'ennemi. Les Corinthiens, croyant leur victoire complète, croisèrent dans le détroit, cherchèrent à satisfaire leur rage aveugle en tuant autant de matelots que possible — dans le tumulte, il leur arriva même de s'attaquer à leurs propres vaisseaux, — et regagnèrent ensuite la côte du continent où les avait rejoints l'armée des Épirotes, ceux-ci guettant déjà la chute de l'orgueilleuse Corcyre. Après avoir mis en sûreté leurs morts et les débris de leurs navires, les Corinthiens reprirent la mer, bien déterminés à frapper, s'ils le pouvaient,

[1]) Sur les mouvements des deux flottes, voy. Thuc., I, 46-48.

un coup décisif avant la fin de la journée. Pour la seconde fois, les deux flottes s'avancèrent l'une contre l'autre avec tous les vaisseaux encore en état de se battre; des deux côtés on poussait le cri de guerre, lorsque soudain les Corinthiens reculèrent et renoncèrent au combat. Une escadre venait d'apparaître à l'horizon, et ils avaient reconnu les trirèmes athéniennes. En effet, Athènes, à la nouvelle du départ de la flotte corinthienne, avait expédié un renfort de vingt vaisseaux sous Glaucon et Dracontidès; car déjà on avait reproché à Périclès l'insuffisance du premier envoi. La vue seule de l'escadre athénienne enleva tout courage aux Corinthiens. Au moment du plus grand danger, la flotte des Corcyréens fut sauvée, et, le lendemain matin, ils s'avancèrent sur Sybota avec les trirèmes athéniennes, maintenant au nombre de trente, pour offrir une seconde bataille à l'ennemi. Mais les Corinthiens évitèrent tout engagement, et, comme les Athéniens étaient décidés à ne pas les attaquer, ils rentrèrent chez eux sans être inquiétés[1].

Cette bataille sanglante n'avait donc amené aucun résultat décisif, et les deux partis, s'attribuant la victoire, se crurent en droit d'ériger des trophées; mais elle n'en eut pas moins les suites les plus graves. C'est dans le détroit de Corcyre que les vaisseaux de l'Attique et ceux du Péloponnèse entrèrent en lutte pour la première fois; la paix était violée de fait, les passions furieuses déchaînées. Les Corinthiens ne pourront pardonner aux Athéniens de leur avoir arraché des mains une victoire péniblement conquise; et, en face d'un ennemi

[1]) Bataille de Sybota et retraite des Corinthiens (Thuc., I, 49-55). Cf. C. I. Attic., I, n. 179, d'où il appert que le collègue de Glaucon était Dracontidès, et non pas, comme le porte le texte de Thucydide, Γλαύκων Λεάγρου καὶ Ἀνδοκίδης Λεωγόρου. Le nom du troisième stratège, que Thucydide ne mentionne pas, est mutilé sur l'inscription: on lit, à la ligne 20: ... ένει Κοιλεῖ. C'est à la bataille navale de Sybota qu'il faut rapporter l'inscription sur bronze ayant fait partie d'un ex-voto consacré par les Athéniens à Dodone (Carapanos, *Dodone et ses ruines*, I, pl. 26, 2. Fränkel, ap. *Archäol. Zeitung*, 1878, p. 71). Le document épigraphique qui donne le compte des dépenses faites pour les deux expéditions à *Korkyra* (c'est l'orthographe des inscriptions et des médailles) se trouve dans Rangabé, *Ant. Hell.*, p. 115. Böckh, *Abhandl. d. Akad. d. Wis.*, 1847, p. 355. C. I. Attic. I, n. 179. Cf. E. Müller, *De tempore quo bellum Pelop. initium ceperit*, 1852, p. 35.

déclaré, les Athéniens de leur côté vont être forcés d'agir avec moins d'égards et plus de décision.

De nouvelles complications surgirent à l'autre extrémité du continent hellénique, en Thrace, là où, en face des côtes de Macédoine et de Thessalie, s'avance dans la mer la longue presqu'île de Pallène.

Sur l'isthme étroit qui joint Pallène au continent thrace s'élevait Potidée, baignée par deux mers comme sa métropole Corinthe; c'était une vaillante cité qui, immédiatement après la bataille de Salamine, s'était détachée des Perses et avait courageusement repoussé, avec l'aide des marées, le siège tenté par Artabaze [1]. Potidée était entrée dans la confédération attique, mais sans rompre avec Corinthe, car chaque année celle-ci lui envoyait un magistrat supérieur ('Επιδημιουργός) qui avait la présidence honorifique de la commune.

Après la journée de Sybota, il devint impossible de prolonger cette situation ambiguë, d'autant plus que Perdiccas, roi de Macédoine, était hostile aux Athéniens et excitait Corinthe à agir contre les intérêts de ces derniers. Située au point le plus vulnérable du territoire athénien, Potidée menaçait de devenir un centre d'agitations ennemies : il ne fallait donc pas hésiter. La flotte qui avait pour mission de protéger contre Perdiccas les côtes de la mer de Thrace reçut immédiatement l'ordre de demander aux habitants de Potidée de démolir leur mur d'enceinte, de livrer des otages, et de renvoyer le magistrat corinthien. Potidée, effrayée, envoya en même temps des messagers à Athènes et dans le Péloponnèse; là, on ne les écouta pas, ici on leur promit du secours. Il en résulta une défection ouverte [2], à laquelle prirent part les petites villes maritimes de la Chalcidique [3] et les Bottiéens du golfe Thermaïque [4].

Perdiccas attisait le feu : il engagea les Chalcidiens à abandonner les petites villes des côtes, qui isolément ne pouvaient tenir contre Athènes, pour aller fonder une ville commune plus avant dans les terres, près d'Olynthe, à 11 kilomètres

[1]) Artabaze devant Potidée (Herod., VIII, 126-129).
[2]) L'histoire de la défection de Potidée dans Thucyd., I, 56 sqq.
[3]) Voy. vol. I, p. 533.
[4]) Aujourd'hui, golfe de *Saloniki* [Thessalonique].

au-dessus de Potidée. Les Corinthiens déployèrent la plus grande activité et, quarante jours après la défection de Potidée, Aristeus, fils d'Adimantos, arrivait déjà pour diriger la défense de cette ville à laquelle il était tout particulièrement attaché par des relations personnelles. Un grand nombre de volontaires s'étaient joints à lui, de sorte qu'il avait avec lui une armée de 2,000 hommes. Pendant ce temps, les Athéniens n'étaient pas restés inactifs. A la nouvelle de la défection, ils avaient envoyé dans les eaux de la Thrace quarante vaisseaux sous le stratège Callias, avec 2,000 hoplites [1]. Les escadres se réunirent en Macédoine. Mais les forces étaient insuffisantes pour faire la guerre sur un double théâtre; aussi, lorsqu'ils apprirent l'arrivée d'Aristeus, les Athéniens, pour pouvoir agir librement contre Potidée, ne purent faire autrement que de s'entendre avec Perdiccas et d'évacuer la Macédoine. La saison les forçait de se hâter, et, après avoir vainement tenté de s'emparer par un coup de main de Strepsa [2], point important situé à l'intersection des routes de la Thrace et de la Macédoine, les troupes, longeant la côte conjointement avec la flotte, marchèrent sur Potidée.

Perdiccas avait immédiatement violé le traité qui l'avait débarrassé des Athéniens, et, pour pouvoir se donner tout entier à la guerre de Chalcidique, à laquelle il attribuait une influence décisive sur les affaires de la Thrace, il avait nommé régent en Macédoine Iolaos, son confident, et s'était mis lui-même à la tête de la cavalerie des villes révoltées. Aristeus commandait l'infanterie. Les troupes prirent position sur

[1]) C'est pour la première flotte envoyée par les Athéniens, flotte mise sous les ordres Ἀρχεστράτου τοῦ Λυκομήδους μετ' ἄλλων δύο στρατηγοῦντος (Thuc., I, 57), qu'a été effectué le versement inscrit à la date de l'archontat de Pythodoros (432 : Ol. LXXXVII, 1) : ταμίαι ἱερῶν χρημάτων τῆς Ἀθηναίας... [παρέδοσαν στρατηγῷ ἐς Μακ]εδονίαν Εὐκρά[τει... ἐπὶ τῆς ...ίδος πρυτανείας δευτέρ]ας πρυτανευούσης.... (C. I. Attic., IV n. 179. fr. *a*, l. 3 sqq.). L'armement de la seconde flotte, commandée par Callias (Thuc., I, 61), a motivé le versement de l'année 431 : τῇ ἐς Ποτείδαιαν στρατιᾷ (C. I. Att., *ibid.* fr. *b*. l. 3 sqq.). Les chiffres partiels, ainsi que le total de la somme dépensée alors pour la Macédoine (ligne 9), ont disparu par suite des mutilations de la pierre. Cf. Kirchhoff, *Zur Gesch. des athen. Staatschatzes*, p. 62.

[2]) ἐπὶ Στρέψαν (Thuc., I, 61, d'après la correction de Pluyger ap. Cobets. *Nov. Lect.*, p. 382). Cf. les notes de Classen au passage en question.

l'isthme, devant la ville de Potidée, pour la défendre ; elles y attendaient les Athéniens, prêtes à leur disputer l'étroit passage qui conduisait à la presqu'île de Pallène.

Les Athéniens se trouvaient entre deux ennemis; car ils avaient derrière eux Olynthe, une autre place forte, qui communiquait par signaux avec Potidée; ils prirent pourtant l'offensive, parce que chaque heure augmentait le danger. La lutte fut inégale. Les Corinthiens se battirent vaillamment. Ils repoussèrent leurs adversaires jusque sous les murs d'Olynthe; mais, à l'aile opposée, les Athéniens remportaient une victoire complète. Les Potidéates et les Péloponnésiens qu'ils avaient devant eux s'enfuirent vers les portes de Potidée, et c'est ainsi qu'Aristeus, en revenant de sa poursuite, se vit coupé des deux villes. Il n'hésita pas à se frayer un passage jusqu'à Potidée, et il réussit en effet, après un combat héroïque sur une étroite digue, à atteindre heureusement la porte de la ville, à travers les flots soulevés de la mer et les projectiles des ennemis.

La lutte avait été si courte que les Olynthiens n'eurent même pas le temps d'y prendre part. Et pourtant, les Athéniens avaient perdu 150 hommes; Callias, leur général, était du nombre [1]. Sans tarder, ils élevèrent un rempart pour isoler Potidée de l'isthme et d'Olynthe, et, lorsque Phormion arriva avec un nouveau renfort, ils en élevèrent un second du côté de Pallène, de sorte que, comme les deux divisions de la flotte gardaient les deux côtes opposées, la ville se trouvait complètement cernée. Son unique espoir était d'être secourue du dehors. Aussi Aristeus se glissait-il entre les vaisseaux de garde pour nuire aux Athéniens par des courses et pour mettre en mouvement les Péloponnésiens au moyen de messages pressants, tandis que Phormion, avec les troupes dont on pouvait se passer pour faire le siège, s'efforçait de reprendre les places de moindre importance qui avaient fait défection dans la Chalcidique et la Bottiée.

[1]) L'épitaphe des Athéniens morts à Potidée se trouve dans Koumanoudis, Ἐπιγρ. Ἐπιτύμϐ. n. 9 : C. I. Attic., I, n. 442.

§ II

CORINTHE ET LA LIGUE PÉLOPONNÉSIENNE.

Ainsi venait d'éclater la seconde guerre qui avait mis aux prises Péloponnésiens et Athéniens dans de sanglants combats sur terre et sur mer. Cependant, on continuait à agir comme si la paix régnait toujours en Grèce et comme si le différend entre Athènes et Corinthe était une querelle particulière aux deux États, qui n'empêchait pas les traités de subsister. Ce qui importait le plus aux Corinthiens, c'était donc de mettre un terme à cette paix simulée. Dans deux mers, ils s'étaient héroïquement battus pour leurs droits métropolitains ; chaque fois, les fruits de leur victoire leur avaient été arrachés parce que les divers contingents de leurs alliés n'avaient pas tenu bon. En face des forces toujours prêtes dont disposait Athènes, ils avaient donc besoin d'un plus solide point d'appui ; il fallait arracher à son inertie la ligue péloponnésienne et lui faire prendre les armes ; il fallait que la cause corinthienne devînt une cause fédérale ; une guerre générale pouvait seule sauver Corinthe.

On profita donc de l'hiver pour agir à Sparte, où régnait une grande agitation à la suite des derniers événements. La première chose que firent les Spartiates, la première mesure qu'ils prirent pour secouer leur indolence et pour reprendre leur rôle d'arbitres dans les affaires qui intéressaient tous les Grecs, mais en même temps le premier acte d'hostilité contre Athènes, fut une proclamation invitant tous ceux qui avaient à se plaindre d'Athènes à produire leurs griefs ; on statuerait et on soumettrait les décisions à l'acceptation des confédérés. L'affaire fut traitée devant l'assemblée des citoyens spartiates, en novembre ou en décembre, immédiatement après le blocus de Potidée.

Les principaux griefs étaient ceux des Mégariens et des Éginètes. Ceux-ci, dans des ambassades secrètes, se plai-

gnaient de ce que les Athéniens leur refusaient l'autonomie promise par les traités ; les Mégariens, de ce que les Athéniens avaient frappé leur commerce d'une interdiction qui les excluait de tous les ports, de tous les marchés du territoire athénien, et ruinait complètement la prospérité de leur pays. Il est probable que cette mesure a été prise par les Athéniens en 432, pendant l'été, immédiatement après la bataille de Sybota, et à l'instigation personnelle de Périclès qui, après avoir vu Mégare se déclarer ouvertement pour Corinthe, jugea opportun d'humilier et de châtier ce petit État que faisait vivre le voisinage d'Athènes [1]. On ne voulait pas que ceux qui s'étaient battus contre Athènes sans être provoqués par elle vinssent fréquenter le marché athénien pour s'y enrichir. On espérait aussi amener ainsi la chute du parti qui dirigeait alors la politique de Mégare et qui était tout à fait hostile aux intérêts d'Athènes. La prudence enfin semblait imposer aux Athéniens le devoir de prévenir à temps de ce côté les menées secrètes et les alliances perfides de leurs ennemis. Mais, dans les deux cas, il ne pouvait être question d'une violation positive du droit ; car les expressions dont on s'était servi dans les anciens actes, en parlant de l'autonomie des États grecs et de la liberté de leurs rapports réciproques, étaient bien trop vagues pour qu'on pût reprocher aux Athéniens d'avoir violé les traités.

C'est pour cela que les Corinthiens, qui partout attisaient le feu et qui, le jour où les griefs contre Athènes furent discutés dans l'assemblée spartiate, s'étaient réservé le droit de parler les derniers, n'attachèrent que peu d'importance aux points de détail et s'efforcèrent uniquement de prouver, en faisant un tableau d'ensemble de la situation de la Grèce, que l'honneur et le devoir exigeaient également que Sparte marchât sans hésiter plus longtemps. Ce n'est pas sans ironie qu'ils firent

[1]) Ullrich, *Das megar. Psephisma*, 1838. Vischer, *Benutzung der alten Komödie*, p. 18 [Gesamm. Abhandl., p. 439]. Sauppe, ap. *Göttinger Nachrichten*, 1867, p. 180. D'après von Wilamowitz (ap. *Hermes*, IX, 322), Sophocle et d'autres organes de la politique de Périclès auraient porté sur la scène la question de l'ionisme de Mégare, c'est-à-dire auraient justifié par la communauté de race une annexion de la Mégaride.

l'éloge de l'honnêteté et de la bonhomie des Spartiates, qui suivaient tranquillement leur chemin sans s'inquiéter de ce qui se passait dans le monde. Et pourtant, il était évident, pour tous ceux qui voulaient ouvrir les yeux, qu'Athènes empiétait sans cesse sur ses voisins et prenait une attitude de jour en jour plus menaçante vis-à-vis du Péloponnèse. Il était donc ridicule de se demander, en examinant quelques faits isolés, si les Athéniens faisaient ou non du tort aux Péloponnésiens. Quant au caractère des Athéniens, il était temps enfin de ne plus se bercer d'illusions. Ils formaient sans cesse de nouveaux projets et, en les réalisant, ils dépassaient toujours le but qu'ils s'étaient proposé d'abord. Tandis qu'il était impossible de faire sortir les Spartiates de leur ville, les Athéniens ne se sentaient nulle part plus à l'aise que sur le territoire d'autrui. L'intention et l'action, le désir et la possession, pour eux, c'était tout un ; ils avaient horreur de l'oisiveté et de l'inaction plus que des plus grandes fatigues, et savaient se procurer sans cesse de nouvelles ressources pour faire la guerre et pour remporter la victoire, tandis qu'à Sparte tout était à l'ancienne mode. Leur naturel les empêchait également de rester tranquilles eux-mêmes et de laisser les autres jouir du repos; et, pour peu que cela continuât ainsi, ils se soumettraient indubitablement la Grèce entière. Malgré tout cela, les Spartiates, défenseurs naturels de la liberté des Grecs, persistaient dans une majestueuse inaction; mais cette inaction n'était, au fond, qu'indifférence et inertie. « Spartiates, dirent en terminant les Corinthiens, si vous persévérez dans votre politique d'hésitation, vous dissoudrez la ligue dont vous ne protégez pas les membres et vous nous forcerez à chercher ailleurs de nouvelles alliances [1]. »

Le discours des Corinthiens blâmait ouvertement la direction imprimée à la ligue par les Spartiates en l'absence des alliés. Ceux-là seuls pouvaient ainsi parler qui se sentaient indispensables à la ligue et dont on ne pouvait méconnaître la supériorité dans l'entente des affaires politiques. Aussi, depuis longtemps, ils avaient un parti parmi les magistrats.

1) Thucyd., I, 68-71.

L'intervention d'ambassadeurs athéniens qui, se trouvant précisément à Sparte en cette conjoncture, demandèrent à être entendus des citoyens, ne pouvait donc exercer une grande influence sur la décision qu'on allait prendre. C'étaient des hommes parfaitement initiés aux principes de la politique de Périclès et qui crurent devoir prendre franchement et sérieusement la parole.

« La puissance, dirent-ils, lorsqu'elle tombe en partage à « ceux qui en sont indignes, excite à juste titre la haine et l'en- « vie. Mais nous avons loyalement conquis notre place en com- « battant au premier rang contre les Perses, et nous nous som- « mes attribué l'hégémonie sur mer parce que Sparte s'est « volontairement retirée. Notre honneur et notre sécurité exi- « gent que nous la conservions. Nous ne le pouvons qu'en « employant certains moyens qui ne plaisent pas toujours aux « petits États. Mais, qui pourrait prétendre que nous rendions, « par pure complaisance, sa liberté à tel ou tel État mal disposé « à notre égard, alors que notre constitution tout entière n'a « d'autre but que de nous placer à la tête d'une semblable con- « fédération ? Ce serait là nous abandonner nous-mêmes. Sous « les Perses, les villes livrées à l'arbitraire le plus complet ne « se plaignaient pas ; elles se plaignent des Athéniens parce « qu'elles élèvent vis-à-vis d'eux des prétentions à l'égalité. Elles « ne reconnaissent pas notre modération et déplorent la perte « de leur autonomie, inévitable dans toute hégémonie ; votre « sort serait le même si vous aviez conservé l'empire de la « mer. Nous disons tout cela, non pour nous justifier, car « vous n'êtes pas nos juges, mais seulement pour éclairer ceux « qui ne sont pas instruits et pour vous avertir, avant que vous « nous forciez, en violant les traités, à lutter avec vous pour « notre existence [1]. »

Alors, tous les étrangers s'éloignèrent ; les citoyens restèrent seuls avec les magistrats. Si, en ce moment, la résolution proposée avait été rejetée, toute l'affaire en serait restée là et n'aurait même pas été soumise à l'appréciation des alliés. Mais les esprits étaient si échauffés et les éphores si dévoués

[1]) Tel est, en substance, le discours des Athéniens dans THUCYD., I, 73-78.

aux intérêts de Corinthe que les vrais partisans de la paix n'avaient aucune chance de se faire écouter. Même ceux qui la voulaient se contentèrent de montrer le danger de résolutions trop hâtives, demandèrent des négociations préalables et firent ressortir l'insuffisance des préparatifs. L'orateur de ce parti était le vieux roi Archidamos [1]. Hôte et ami de Périclès, il devait être plus prudent que tout autre ; cependant, en face de l'opinion dominante, il défendit librement et sans crainte la politique que Sparte avait suivie jusqu'alors et engagea vivement ses concitoyens à réfléchir avant de commencer une guerre dont personne ne pouvait prévoir la fin [2].

Ces paroles sérieuses, sorties d'une bouche royale, ne restèrent pas sans effet. Mais l'éphore Sthénélaïdas s'élança de son siège avec d'autant plus d'ardeur ; dans un discours passionné [3], il qualifia d'impardonnable négligence tout retard apporté à une guerre juste et prit ensuite, lorsqu'il fallut voter, une mesure extraordinaire : jusque-là on avait voté par acclamation ; ce jour-là il sépara les citoyens en deux groupes, les forçant ainsi à manifester leur opinion d'une façon plus décidée. Plusieurs des plus sensés en furent intimidés, et une majorité considérable fut d'avis que les Athéniens avaient violé les traités [4]. C'est ainsi que l'influence d'un parti passionné et la surexcitation du moment firent prendre à Sparte une résolution qui devait décider du sort de la Grèce. Depuis la seconde guerre médique, Sparte n'avait presque rien fait. Elle n'avait ni étendu son territoire, ni gagné des alliés, ni trouvé de nouvelles ressources ; elle n'avait point amélioré sa constitution politique ; en un mot, elle n'avait fait que reculer. Des tremblements de terre, des révoltes et des guerres lui avaient fait perdre une partie de sa population ; la politique qu'elle suivait depuis plusieurs générations lui avait fait perdre bien plus encore, l'estime du reste de la Grèce. Si l'on pense à l'expédition d'Anchimolios [5], aux deux campagnes de Cléomène, au

[1]) Voy. vol. II, p. 401.
[2]) Thucyd., I, 80-85.
[3]) Thucyd., I, 86.
[4]) Thucyd., I, 87.
[5]) Voy. vol. I, p. 469.

déshonneur de Pausanias, à la perte de l'hégémonie, à la troisième guerre de Messénie, à l'insuccès de la bataille de Tanagra, au retour honteux de Plistoanax, aux Thasiens, aux Éginètes, aux Samiens qu'on n'avait pas secourus, on comprend qu'un regard jeté sur un pareil passé devait remplir d'amertume et de colère tous ceux qui avaient à cœur l'honneur de l'État. Il s'agissait maintenant de réparer tout cela ; on prétendit que Sparte n'avait jamais renoncé à ses privilèges, que jamais elle ne s'était laissé aller sur les questions de principe. Lors du transfert de l'hégémonie sur mer aux Athéniens aussi bien que dans les traités ultérieurs, elle n'avait jamais fait que reconnaître provisoirement l'état actuel des choses. En vertu du droit public d'autrefois, Sparte devait redevenir tout à coup la seule grande puissance en Grèce, le tribunal suprême lorsqu'il s'agissait des affaires du pays.

Depuis longtemps, Sparte ne savait plus suivre une politique raisonnable et ferme ; aussi la vit-on, dans cette circonstance, s'abandonner entièrement à l'impulsion du moment ; elle avait été jusque-là timide, prudente et anxieuse de sauvegarder les apparences de la légalité ; une fois excitée par Corinthe, elle changea brusquement d'attitude et se mit à souhaiter la guerre avec une ardeur fébrile pour qui il n'y n'y avait plus de mesure, plus de raison, plus de droit. N'était-ce pas, en effet, une précipitation impardonnable que de ne pas même songer à examiner les questions de droit, comme l'exigeaient les traités? La question même posée par les éphores : « Athènes fait-elle du tort aux Péloponnésiens et a-t-elle violé les traités, » contenait une équivoque volontaire. Qu'il y ait eu dommage causé, on ne pouvait guère le contester en songeant à Potidée, à Épidamne, à Corcyre et à Mégare ; mais la violation des traités, on ne pouvait pas la démontrer. En effet, personne, en s'appuyant sur leur texte, ne pouvait contester à Athènes le droit de châtier ses alliés infidèles ; l'alliance avec Corcyre n'avait rien non plus de contraire aux conventions, attendu que cette île n'était pas un État de la ligue péloponnésienne.

Pendant que les Spartiates reprochaient ainsi aux Athéniens d'avoir lésé le droit, sans pouvoir le leur prouver, on violait

ouvertement à Sparte la foi des traités, en se permettant d'accuser un État allié du crime de les avoir violés, et en affirmant publiquement le fait sans avoir préalablement essayé de s'entendre avec lui. Mais on ne voulait pas s'entendre; le parti de la guerre poussait à l'action et demandait avec instance des mesures qui devaient rendre impossible tout arrangement. Si l'on recherche les causes qui précisément alors provoquèrent une ardeur guerrière si extraordinaire, on trouvera que la principale était, sans contredit, l'alliance d'Athènes et de Corcyre. C'était là un événement qui ne laissait plus de repos à ceux qui haïssaient Athènes, qui considéraient l'hégémonie de Sparte comme la seule légitime, et qui ne voyaient dans le développement de la puissance athénienne qu'une interruption anormale de l'histoire de la Grèce. Si Athènes et Corcyre anéantissaient la marine de Corinthe, les côtes du Péloponnèse étaient désormais privées de toute protection ; il n'y avait plus d'espoir de pouvoir jamais humilier l'orgueilleuse Athènes. Corcyre était en même temps la porte des mers de la Sicile ; et, plus l'influence d'Athènes s'étendait de ce côté, plus les relations avec les colonies doriennes d'outre-mer étaient menacées, plus le Péloponnèse risquait de se voir cerné peu à peu de tous côtés par la puissance croissante d'Athènes. Ces craintes étaient le véritable stimulant du parti de la guerre; celui-ci en somme l'emportait, une fois que les Spartiates se furent liés par leur résolution et que l'on eut convoqué les alliés à bref délai pour les inviter à prendre, en assemblée générale, une décision collective relativement à la guerre.

Les ambassadeurs de Corinthe avaient, en attendant, voyagé de ville en ville pour gagner à leur cause, l'une après l'autre, toutes les cités du Péloponnèse [1], et le discours qu'ils prononcèrent dans l'assemblée des députés montre assez clairement qu'ils avaient à vaincre une répugnance très marquée contre les projets de guerre, surtout chez les habitants de l'intérieur, qui ne voyaient pas pourquoi ils devaient entrer en campagne pour les colonies d'outre-mer. Les Corinthiens cherchèrent donc à leur prouver que la puissance croissante d'Athènes

1) Thucyd., I, 119.

menaçait aussi leurs intérêts, puisque la prospérité des montagnards reposait sur le commerce d'échange entre le haut pays et la côte, et que ce commerce avantageux serait entravé si les Athéniens devenaient les maîtres dans les eaux du Péloponnèse.

C'est ainsi que les Corinthiens parlèrent, dans l'intérêt de leur ville, qui était la première place de commerce et d'exportation de la péninsule. Contrairement à toute la politique de Périclès, ils représentaient Athènes comme insatiable de conquêtes ; il n'y avait donc pas de guerre plus juste et plus nécessaire que celle qui délivrait de la servitude une partie des Hellènes et en préservait les autres. Ils cherchaient en même temps à écarter la crainte d'un insuccès, en montrant les fondements peu solides de la puissance athénienne, laquelle reposait sur l'argent et, par conséquent, pouvait être renversée avec de l'argent. Des ressources pécuniaires, on pourrait s'en procurer en faisant des emprunts aux trésors des temples de Delphes et d'Olympie ; en enlèverait aux Athéniens leurs matelots en leur accordant une solde plus élevée ; la défection de ses alliés achèverait d'ébranler la puissance d'Athènes, tandis que la leur ne reposait pas sur des mercenaires, mais sur la volonté libre de guerriers indigènes ; il ne s'agissait donc que d'être prêt aux sacrifices et d'agir de concert pour s'assurer dans cette lutte inévitable la plus glorieuse victoire [1].

Les Spartiates avaient obtenu pendant ce temps de l'oracle de Delphes une déclaration formelle en faveur de la cause du Péloponnèse [2] ; c'était là un succès important, en ce qui concerne l'opinion publique ; et c'est ainsi que, grâce à l'alliance de Sparte et de Corinthe, la majorité des voix fut acquise dans l'assemblée des députés du Péloponnèse aux partisans de la guerre [3]. Ce vote fut immédiatement suivi de la résolution d'un armement général, et, à peine les députés furent-ils de retour dans leurs districts que le Péloponnèse ne connut plus aucun repos. Les villes, petites et grandes, devinrent des places d'armes ; les bergers et les paysans furent convoqués et

1) Thucyd., I, 120-124.
2) Thucyd., I, 118.
3) Thucyd., I, 125.

exercés. Les Corinthiens firent leur possible pour hâter les préparatifs, car le sort de Potidée les inquiétait de plus en plus.

§ III

LES BELLIGÉRANTS AVANT LES HOSTILITÉS.

Après que la proposition des Spartiates relative aux armements eut acquis force de loi en devenant un décret de la ligue, Sparte, en sa qualité de chef-lieu de la confédération, entra en négociations avec Athènes. Le fait de les avoir commencées lorsque la guerre était déjà décidée suffirait à prouver qu'on n'avait aucun désir sincère de maintenir la paix ; ces négociations n'avaient donc été entamées que parce qu'il fallait un prétexte pour commencer les hostilités. On tâcha d'irriter Athènes, qui maintenait sa position avec un calme parait; on lui cherchait querelle sans cependant désirer une rupture immédiate; Sparte voulait gagner du temps pour se préparer. C'est pour cela qu'on envoya des ambassadeurs dans toutes les directions, qu'on éleva des prétentions et qu'on formula des plaintes dont un certain nombre n'avaient aucun rapport entre elles ni avec les griefs précédemment exposés; toutes cependant avaient ceci de commun que Sparte fît de nouveau valoir vis-à-vis d'Athènes des prétentions à des droits de préséance qu'on ne lui reconnaissait même pas vis-à-vis des États du Péloponnèse, prétentions en tout cas surannées, prescrites depuis longtemps et complètement annulées par des conventions ultérieures.

Les premiers ambassadeurs envoyés de Sparte devaient se plaindre qu'à Athènes le droit sacré eût été violé, et que cette ville se fût souillée en tolérant dans son sein la famille des Alcméonides qui avaient osé attenter à la vie de citoyens suppliants [1]. En effet, Athènes se trouvant un jour au pouvoir du roi Cléomène, ce dernier avait expulsé les Alcméonides [2]; on

[1]) Voy. vol. I, p. 391.
[2]) Voy. vol. I, p. 485.

partit de là pour exiger qu'on les expulsât de nouveau, sous prétexte que Sparte était responsable du maintien du droit sacré dans toute la Grèce [1]. Ce zèle religieux allait fort mal aux Spartiates, car eux-mêmes s'étaient rendus bien plus coupables à l'égard des protégés de Poseidon [2], tandis que le crime des Alcméonides était depuis longtemps expié. Au fond de l'arrogante prétention de Sparte, il y avait une intention personnelle qu'il n'était pas difficile de reconnaître. L'homme sur lequel reposait avant tout la puissance d'Athènes était un Alcméonide par sa mère, et les admirateurs les plus fervents de Périclès ne pouvaient rendre à sa grandeur un témoignage plus éclatant que ne le firent les Spartiates en dirigeant contre lui leurs premières attaques, et en montrant ainsi qu'ils ne craindraient pas Athènes si le gouvernail de la république était arraché aux mains de Périclès. Ces exigences cachaient une autre intention pleine de perfidie : il s'agissait d'exciter les ennemis du grand homme d'État, et surtout le parti des prêtres, en leur fournissant l'occasion de l'attaquer comme perturbateur de la paix publique.

Après qu'on eut répondu aux exigences des Spartiates en les invitant à expier d'abord les crimes commis par eux dans leur propre pays contre les hilotes [3], et contre Pausanias dans le temple d'Athêna [4], de nouveaux ambassadeurs arrivèrent et demandèrent qu'on levât le blocus de Potidée, qu'on rendît la liberté à Égine, et aux Mégariens le droit de trafiquer en Attique [5]. Si l'on ajoutait à ce dernier point assez d'importance pour en faire dépendre la paix ou la guerre, c'était encore uniquement pour perdre Périclès. Car la révocation du plébiscite mégarien eût été un échec pour sa politique, et, d'autre part, il

1) Thucyd., I, 126-127.
2) Voy. vol. II, p. 401.
3) Thucyd., I, 128.
4) Voy. vol II, p. 388. τὸ τῆς Χαλκιοίκου ἄγος ἐλαύνειν (Thucyd., *ibid.*). Le sacrilège commis sur la personne de Pausanias est reconnu par l'oracle de Delphes, qui exige deux statues de bronze élevées en l'honneur du défunt (Pausan., III, 17, 7. 9). C'est pour la même raison que l'on avait érigé sur l'acropole d'Athènes des statues de Cylon (A. Schäfer ap. *Archäol. Zeitung*, XXIV, p. 183).
5) Thucyd., I, 139, 1.

assumerait un rôle bien odieux si, pour une affaire aussi insignifiante, toute la Grèce était jetée dans la guerre civile. Ces prétentions aussi furent repoussées avec calme : on justifia les procédés employés contre Mégare en s'appuyant sur les violations de territoire dont cette dernière s'était rendue coupable. Enfin survint une ambassade qui s'annonça comme étant la dernière ; trois hommes considérables remirent l'ultimatum de Sparte. Après une entrée en matière conciliante, dans laquelle on parlait d'un sérieux amour de la paix, on demanda sans détour qu'Athènes rendît l'autonomie à ses alliés [1]. C'était là la réclamation pour laquelle les Spartiates espéraient trouver chez les Hellènes le plus de sympathie, celle qui devait paraître la plus désintéressée et la plus généreuse ; c'est pour cette raison qu'ils l'avaient choisie au dernier moment comme le coup qui allait amener la guerre.

Le moment décisif approchait donc, et, cette fois, inévitable. Les citoyens furent convoqués ; on voulait discuter encore une fois en pleine assemblée les opinions contraires, afin que tous les Athéniens se rendissent bien compte de l'état des choses [2]. Certes, Athènes, alors en pleine jouissance de toute sa prospérité, connaissait le prix de la paix. On sentait bien qu'on ne pouvait tout d'abord que perdre au change ; d'ailleurs, tous les ennemis de Périclès étaient pour la paix, car sa puissance ne pouvait que grandir si, au moment de la détresse et du danger, l'unité de direction devenait pour l'État plus nécessaire que jamais. C'est pour cette raison que les opinions dans l'assemblée des citoyens étaient partagées ; le parti de la paix eut aussi ses orateurs, qui étaient d'avis qu'on pouvait bien sacrifier le « plébiscite mégarien » pour éviter les horreurs de la guerre civile, et qu'il fallait une fois encore essayer d'arriver à une entente sur cette base. Périclès se présenta le dernier devant ses concitoyens.

« Je sais bien, dit-il, apprécier la gravité de notre situation ;

[1]) Thucyd., I, 139, 3.

[2]) D'après les expressions de Thucydide (ποιήσαντες ἐκκλησίαν οἱ Ἀθηναῖοι γνώμας σφίσιν αὐτοῖς προυτίθεσαν, καὶ ἐδόκει ἅπαξ περὶ ἁπάντων βουλευσαμένους ἀποκρίνασθαι), on pourrait admettre que Périclès n'a convoqué l'assemblée du peuple que pour la délibération finale.

« il ne faut pas, à la légère, nous lancer dans une guerre dont « les vicissitudes sont en dehors de toute prévision humaine. « Mais il ne faut pas s'imaginer non plus qu'il s'agit ici tout « au plus de quelques règlements. Lorsque nous aurons cédé « sur un point, nous verrons surgir une nouvelle exigence, « tout aussi injuste, mais plus dure; et nous n'aurons fait que « renoncer à notre droit. Et pourquoi céderions-nous ? Par « crainte ou par faiblesse? A quoi bon alors notre Trésor, « notre flotte et nos murailles ? Certes, les Péloponnésiens « n'ont pas affaire à un adversaire méprisable, et jamais ils « n'ont été capables de mener à bonne fin une longue guerre « au delà des mers. Les contributions de guerre qu'ils lèvent « pour leurs diverses campagnes sont bientôt épuisées; la « constitution de leur Ligue est complètement défectueuse et « les rend incapables d'agir avec énergie. Les membres en « sont nombreux ; mais chacun d'eux s'imagine qu'on pour-« rait au besoin se passer de ses efforts, et il en résulte que « l'ensemble est paralysé. A la guerre, le succès dépend tou-« jours de la promptitude avec laquelle on sait profiter du « moment. La mer est à nous, et, dans l'Hellade, c'est beau-« coup dire ; si les Corinthiens font croire à leurs alliés qu'il « est facile de nous tenir tête sur mer, ils attendront longtemps « avant qu'ils aient transformé en marins les Péloponnésiens, « dont la plupart sont des paysans et des bergers ; on ne crée « pas ainsi une marine en un tour de main. Ils pourront dévas-« ter vos terres; vous n'en avez pas besoin f elles sont même « un obstacle à votre sécurité complète, et, si vous m'en croyiez, « vous les dévasteriez vous-mêmes pour leur montrer que « vous ne renoncez pas à votre indépendance pour des champs « et des métairies. C'est pourquoi la flotte, votre arme de « guerre, est bien plus dangereuse pour vos ennemis que ne « l'est pour vous leur armée de terre. Car leur principale « richesse, leur sol, est exposé à vos attaques, tandis qu'ils ne « peuvent atteindre que ce qui nous importe peu. Or, si notre « situation est si favorable, que gagnerons-nous en retardant « avec pusillanimité une guerre inévitable ? Il s'agit de savoir « si nous nous soumettrons de bon gré ou si nous affronterons « avec courage les dangers de la guerre pour conserver notre in-

« dépendance. Nous déclarons une fois de plus que nous sommes « prêts à nous soumettre, pour tous les points en litige, à un « jugement arbitral, selon la lettre des traités. Nous n'avons « pas d'ordres à recevoir. Nous opposerons une prétention à « une autre, comme c'est l'usage entre États qui ont des droits « égaux. Si les Péloponnésiens nous accordent le passage de « leurs frontières et lèvent le blocus de leurs ports, nous « admettrons chez nous les habitants de Mégare. Nous som- « mes aussi disposés à rendre leur liberté à tous ceux de nos « alliés qui, au temps de la paix de Trente ans, étaient indépen- « dants; mais alors, aucun État du Péloponnèse ne sera non plus « tenu de s'accommoder aux principes en vigueur à Sparte. Que « ce soit là notre réponse. Nous ne commençons pas la guerre; « mais nous repousserons quiconque nous attaque. Nous ne « devons pas avoir d'autre ambition que de transmettre dans « son intégrité à nos descendants la puissance de cet État dont « nos pères ont fait la grandeur [1]. »

Personne n'eut rien à objecter à la sagesse et à la force persuasive de ce discours. On se décida à répondre de point en point comme Périclès l'avait proposé [2]. C'était une réponse définitive; toute relation diplomatique entre Sparte et Athènes cessa, selon la volonté de Périclès. Les relations entre particuliers continuèrent encore pendant quelque temps, mais avec une prudence pleine d'inquiétude. On considérait les traités comme annulés; il n'y avait plus de droit fédéral dans l'Hellade.

Les Spartiates, grâce à toutes ces allées et venues, avaient pu tranquillement achever leurs préparatifs, et on est tenté de demander pourquoi les Athéniens, prêts depuis longtemps, laissèrent cet avantage à leurs adversaires, pourquoi ils n'exigèrent pas plus tôt des déclarations catégoriques, et, si la guerre était inévitable, pourquoi ils n'agirent pas plus promptement. Périclès attachait la plus grande importance à ce que l'on sût bien que le droit était du côté d'Athènes. Toute la Grèce devait être témoin que ces Athéniens qu'on qualifiait partout de novateurs et de perturbateurs étaient restés jus-

1) Thucyd., I, 140-44.
2) Thucyd., I, 145

qu'au bout fidèles aux traités; ils voulaient attendre qu'ils fussent attaqués, au risque de perdre des chances de succès. Ce n'était point là une obstination pédantesque, mais bien la politique la plus efficace et la plus sage: les événements le prouvèrent. Car si au puissant effort que fit Sparte pour réparer le temps perdu, pour renouer avec la plus glorieuse époque de son passé et pour renverser, comme autrefois elle avait renversé les tyrans, la tyrannie d'un État qui écrasait de sa prépondérance tant de cités grecques, si à cet effort énergique la manière dont Sparte fit la guerre dans la suite ne répondit que très peu, si ses vastes projets ne se réalisèrent pas, la cause principale en est dans l'attitude prudente de Périclès. Si les Athéniens s'étaient trop hâtés de manifester leur colère et de prendre des mesures hostiles, ils auraient rendu le plus grand service aux partisans de la guerre à Sparte, que rien n'embarrassait comme l'attitude sereine des Athéniens et le calme imperturbable avec lequel ils se maintenaient sur le terrain du droit et des traités. C'est ainsi qu'on obligea les adversaires à prendre sur eux la responsabilité d'une rupture; et le parti des prudents, toujours très nombreux à Sparte, ce parti dirigé par le roi Archidamos qui, en face de l'ardeur bouillante des éphores, avait demandé qu'on ne s'éloignât pas du chemin du droit et des traités, ne pouvait se consoler à l'idée que la guerre entreprise par Sparte était injuste. C'est ce qui paralysa dès le début le zèle, quand il s'agit de mettre à exécution les plans de campagne. L'assurance que donne une bonne conscience faisait défaut.

Les Lacédémoniens, qui attaquaient, devaient depuis longtemps s'être fait un plan de campagne. Ils avaient le choix entre deux manières d'agir; ou ils se contenteraient des ressources dont ils disposaient et de leur tactique traditionnelle, ou ils essayeraient d'une méthode toute nouvelle. C'est ce dernier parti que conseillaient les Corinthiens, les seuls d'entre les Péloponnésiens qui se fissent une idée juste de la puissance d'Athènes. Ils savaient qu'on ne pouvait lutter avec succès contre les Athéniens que sur mer; c'est pourquoi, même au risque d'essuyer d'abord des défaites, il fallait se mesurer avec eux sur mer; car ce n'est qu'ainsi qu'on pourrait encoura-

ger leurs alliés à la défection et empêcher d'arriver jusqu'à eux tout convoi d'argent ou de provisions. Peu à peu, on verrait se former une flotte en état de tenir tête à l'ennemi. Dans ce but, il fallait mettre tout en mouvement, avoir recours aux trésors des temples et ne dédaigner aucun secours. Le roi Archidamos n'avait-il pas lui-même dit ouvertement à Sparte que, pour réduire un État comme Athènes, il ne fallait pas craindre de rechercher l'appui des Perses ? C'était bien là pourtant un expédient en contradiction singulière avec le programme national de Sparte et les principes politiques d'un État dorien. Mais, avant tout, il fallait tenter d'agrandir la Ligue et l'étendre au delà des limites qu'elle avait depuis les derniers traités, c'est-à-dire depuis la paix de Trente ans. On renouvela les rapports fondés sur d'antiques liens de parenté ; on provoqua l'adhésion des colonies d'outre-mer ; on conclut des traités avec les villes de la Sicile et de la Grande-Grèce ; on compta sur leurs subsides, et on pensa sérieusement à réunir une flotte fédérale de 500 trirèmes, dont 200 devaient être équipées par les colonies d'Italie et de Sicile [1] ; toutefois ces dernières ne devaient pas, jusqu'à nouvel ordre, prendre part à la lutte, mais laisser tranquillement aborder chez eux les Athéniens s'ils se présentaient avec des vaisseaux isolés.

Une autre manière d'attaquer, dont il y avait lieu d'attendre quelque succès, était la construction d'une place forte dans l'Attique. De là, on pourrait harceler sans relâche l'ennemi, attirer à soi les esclaves fugitifs, et entrer en rapport avec le parti des mécontents de la capitale. Cette manière de faire la guerre n'était pas étrangère aux Doriens ; car c'est ainsi que leurs ancêtres eux-mêmes avaient soumis les États primitifs de la péninsule [2]. Mais les Lacédémoniens ne se montrèrent pas assez résolus, même pour de semblables entreprises, et, comme d'un autre côté les traités avec les alliés d'outre-mer restèrent sans effet, les Spartiates, après que l'ardeur belliqueuse du premier moment se fut dissipée, après leurs nombreux préparatifs et leurs plans ambitieux, en vinrent,

[1]) Sur la marine de Sparte, cf. Thucyd., II, 7. 2 et les notes de Classen au passage indiqué. Diod., XII, 41. Holm, *Geschichte Siciliens*, II, 3.

[2]) Voy. vol. I, p. 140.

au bout du compte, à se fier principalement à leur propre armée de terre, en caressant l'espoir de parvenir, au moyen de campagnes d'été renouvelées tous les ans, à briser la force de résistance des Athéniens. On ne pouvait pas se figurer que ceux-ci abandonneraient avec indifférence leur récolte de chaque année, et se renfermeraient tranquillement dans leurs murs; on comptait bien les battre s'ils sortaient pour repousser l'invasion, et l'on espérait qu'une défaite des Athéniens dans leurs propre pays aurait pour résultat inévitable la défection de leurs alliés.

D'un autre côté, Périclès avait jugé la situation d'un regard assuré; il était bien éloigné de cette vanité qui fait qu'on s'exagère la valeur de ses ressources, et, sans aucun doute, il considérait la situation d'Athènes comme plus grave qu'il ne le disait dans ses discours, parce que, quand il parlait aux citoyens, il cherchait avant tout à leur inspirer courage et confiance en eux-mêmes. Malgré toute sa lenteur et les défauts évidents de sa constitution fédérale, Sparte était un ennemi formidable. Elle avait pour elle tout le Péloponnèse, à l'exception d'Argos et de l'Achaïe; et même, parmi les villes achéennes, Pellène, la voisine de Sicyone, avec ses vaillants habitants, était l'alliée de Sparte. La Grèce entière continuait à considérer les Spartiates comme des héros, toujours animés de l'esprit de Léonidas, et une longue habitude avait fait du nom de Péloponnésien un titre d'honneur. En dehors de la péninsule, les Béotiens étaient les ennemis irréconciliables d'Athènes; les Athéniens estimaient peu et tournaient en ridicule ces voisins moins cultivés qu'eux et d'une intelligence moins vive; mais c'était une race solide, d'une grande énergie et ayant les qualités du soldat, un peuple qui avait à commencer son histoire; car, dans les guerres contre les Perses, il n'avait eu que malheurs et déshonneur. Dans ce but, Thèbes cherchait à rassembler les forces du pays, et les hardis projets du parti oligarchique trouvèrent un solide appui dans l'irritation générale qui régnait dans toute la contrée à cause de Platée, de l'occupation d'Oropos et de l'Eubée par les Athéniens, et de leurs tentatives antérieures de conquête : ce sentiment était particulièrement fort dans les villes de Tanagra,

Orchomène, Copaïs et autres lieux, où une noblesse énergique était restée au pouvoir. Les Béotiens n'avaient pas, il est vrai, d'organisation militaire commune, mais les contingents des diverses villes faisaient merveille quand ils combattaient en rangées compactes ; les gymnases développaient admirablement l'agilité du corps, et les familles nobles fournissaient des troupes d'élite où des guerriers unis par les liens de l'amitié combattaient deux à deux, en couples inséparables. Comme les Béotiens, les Locriens Opontiens s'étaient décidés dès l'abord à faire cause commune avec les Péloponnésiens ; car ils avaient conservé un souvenir vivant de la tyrannie d'Athènes, dont ils avaient souffert eux-mêmes[1], et de l'occupation de Naupacte, qui leur faisait du tort. Les Locriens menaçaient l'Attique par derrière, et l'Eubée non moins que l'Attique ; ils étaient en outre en état de compléter l'armée spartiate avec leur cavalerie. La Phocide aussi, bien qu'elle fût l'ennemie de Delphes, était pour les Péloponnésiens, probablement parce qu'elle haïssait les Thessaliens, alliés d'Athènes, et à cause des constitutions aristocratiques qui, depuis la paix de Trente ans, étaient en majorité en Phocide comme en Béotie. Enfin, le matériel nécessaire à l'organisation d'une marine ne faisait pas non plus défaut aux Péloponnésiens : d'abord, Corinthe avec ses colonies, Ambracie, Leucade, puis, Mégare, Sicyone, Pellène, Élis, Épidaure, Trœzène, Hermione, pouvaient fournir des vaisseaux et des équipages ; les Spartiates eux-mêmes rétablirent leurs chantiers et se remirent à construire des vaisseaux de guerre, après avoir renoncé à toute domination sur mer depuis la trahison de Pausanias, et s'être abstenus de toute immixtion dans les affaires d'outre-mer, conformément aux principes d'Hétœmaridas[2].

Mais la supériorité de leur armée de terre faisait leur véritable force. Le Péloponnèse, pris dans son ensemble, était plus peuplé que jamais et pouvait, malgré la neutralité d'Argos et de l'Achaïe, mettre en campagne 60,000 hoplites, en comprenant les troupes alliées[3]. Les Péloponnésiens avaient

[1]) Voy. vol. II, p. 436.
[2]) Voy. vol. II, p. 367.
[3]) Plut., *Pericl.*, 33. Cf. Sintenis, p. 226 sqq.

en outre l'avantage de posséder aux portes même de la péninsule, comme place d'armes de premier rang, un des États principaux de la ligue, Corinthe, ville puissante et active entre toutes, et d'avoir entre leurs mains les défilés qui donnent accès sur le continent.

Mais Athènes n'était pas seulement entourée de tous côtés d'ennemis déclarés ; la trahison et la défection la menaçaient dans son propre camp ; c'est là qu'était pour elle le plus grand danger. Les États du Péloponnèse avaient pour centre unique Sparte; la nature elle-même les poussait à ne point se séparer, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune ; un long passé et des intérêts communs, les mœurs et la communauté d'origine les unissaient par des liens indissolubles. Les alliés d'Athènes, au contraire, n'épiaient qu'une occasion favorable pour secouer un joug importun ; incapables de défendre leur liberté, ils ne voulaient pas obéir à un plus puissant qu'eux. Leur fierté d'Hellènes ne leur permettait pas de se résigner à la perte de leur indépendance, et des menées malveillantes avaient changé leur mécontentement en une ardeur fiévreuse. Les uns voulaient se séparer d'Athènes; les autres croyaient devoir sauvegarder au dernier moment leur indépendance menacée. Nulle part on n'appréciait les circonstances avec justice et indulgence. Personne ne songeait plus à ce qu'Athènes, en guerre comme en paix, avait fait pour la gloire du nom grec ; on ignorait désormais ses services, et la reconnaissance s'était changée en haine. La splendeur de la capitale, au lieu d'alléger le poids de la servitude, n'était qu'un sujet de colère, et l'aversion générale qu'on éprouvait était d'autant plus difficile à combattre qu'on s'en rendait moins compte et qu'elle était plus capricieuse. L'ancienne antipathie des Doriens contre les Ioniens, la haine des aristocrates contre la démocratie, la jalousie des pauvres contre les riches, des esprits peu cultivés contre une culture intellectuelle très avancée et des mérites éminents, toutes ces passions agissaient de concert.

Ce fut donc pour Sparte un grand avantage, et même le plus grand de tous, que l'opinion publique, dans le monde des Hellènes, se prononçât ainsi en sa faveur [1]. On espérait qu'elle

[1]) THUCYD., II, 8, 4.

serait victorieuse. Tout succès de ses armes, tout insuccès des Athéniens devait lui amener de nouveaux alliés parmi ceux que la crainte empêchait encore de prendre ouvertement un parti. Partout une foule versatile se berçait de l'espoir que Sparte allait faire revivre pour tous les Hellènes les temps heureux de la liberté.

La plupart des Hellènes étaient, en ce qui concerne Sparte, dans l'erreur la plus complète ; on ne la connaissait point. On ne savait pas comment l'État de Lycurgue était devenu de plus en plus une aristocratie égoïste, dans laquelle de mesquins intérêts de famille faisaient la loi ; on ne voyait pas ou on ne voulait pas voir que Sparte, dans sa sphère, se montrait aussi despotique qu'Athènes, qu'elle ne dirigeait les affaires de la Ligue que dans son intérêt, et qu'elle entravait le libre développement de la vie politique, telle qu'elle était garantie par la constitution. Seuls, le courage et l'intelligence lui avaient fait défaut pour fonder une puissance semblable à celle d'Athènes. Mais le fait que les Spartiates ne se faisaient pas payer de tribut suffisait pour les faire considérer comme les défenseurs de la liberté, en face du despotisme athénien. On exploita cette erreur à leur profit, de la façon la plus efficace. Il n'était pas du tout question d'une guerre dans laquelle deux États entrent en lice avec des droits égaux : la cause de Sparte, disait-on, était la cause de la nation, la cause sacrée du droit ; Athènes était la puissance révolutionnaire qui avait bouleversé le droit public. Sparte pouvait donc considérer le soutien de sa cause comme un devoir ; celui qui en entravait le succès se rendait coupable d'un crime public et assumait sa part de culpabilité dans l'anéantissement des droits de la nation. Ce n'était pas Sparte, mais l'Hellade, conduite par Sparte, qui faisait la guerre à Athènes.

C'est ainsi qu'on établit des antithèses en tout sembables à celles des guerres de l'Indépendance ; il y eut de nouveau un parti national ou patriotique et un parti adverse. Mais les positions étaient renversées. Les chefs des « nationaux » d'autrefois étaient maintenant les « traîtres », et les États qui avaient livré le sol grec aux Barbares étaient à

présent du côté des « libérateurs », des représentants du droit national, sans avoir modifié leurs convictions. Car, partout où les familles nobles avaient conservé leur puissance, à Mégare, en Béotie, en Thessalie, en Locride, en Phocide, etc., elles s'unirent le plus étroitement possible à Sparte parce qu'elles haïssaient Athènes comme le foyer de la démocratie, et c'est ainsi que les Péloponnésiens eurent pour alliés tout aussi bien le vertige irréfléchi qui attirait vers la liberté les républiques opprimées, que l'ambition des aristocrates et leur désir de régner en maître.

Malgré cela, il était évident pour Périclès qu'Athènes ne devait pas acheter la paix par de lâches concessions. Car si la ville ne consentait pas de bon gré à descendre du faîte de sa grandeur, la guerre était inévitable de toutes manières, et il n'y avait pas apparence qu'Athènes pût jamais disposer de plus de ressources et de forces militaires. Trois cents trirèmes à marche rapide étaient prêtes ; divisées en plusieurs escadres, elles suffisaient à protéger les approvisionnements par mer, à surveiller les alliés et à inquiéter les côtes ennemies ; on avait un nombre proportionné de bateaux de transport et de chaloupes. 29,000 fantassins étaient tout prêts pour le combat : sur ce nombre, 16,000 étaient destinés au service de la place, pour lequel on enrôlait aussi les plus riches parmi les métèques ou étrangers domiciliés ; 13,000 formaient l'armée d'opérations. Tous ces soldats étaient pesamment armés. Il faut y ajouter 1,200 cavaliers et un corps de 1,600 archers, composé des citoyens les plus pauvres et de mercenaires. L'armée était habituée à la guerre et dans le meilleur état ; l'effectif de la flotte ne consistait pas, comme les Corinthiens se plaisaient à le dire, en vils mercenaires ; c'étaient des citoyens qui conduisaient les trirèmes, et ils défendaient le bord de chaque vaisseau comme un morceau du sol de la patrie [1]. Les métèques aussi qui partageaient l'honneur de porter les armes étaient des hommes sûrs et intéressés au salut de l'État. Athènes comptait un grand nombre de citoyens capables de commander, tandis que Sparte n'avait eu aucune occasion de former des généraux.

[1]) Sur les forces de terre et de mer des Athéniens, voy. THUCYD., II, 13, 6-8. WACHSMUTH, *Athen*, I, p. 565.

Les finances étaient dans un ordre parfait. Sur les piliers de marbre qui entouraient le temple de l'acropole, on pouvait se rendre un compte exact de l'état du Trésor et du montant du tribut annuel. Le gouvernement athénien avait compris, dans sa sagesse, qu'en fait de finances il faut avant tout un contrôle sévère ; et, depuis quelques années, Périclès, en prévision d'une guerre prochaine, s'était efforcé de mettre toujours plus complètement les ressources métalliques du pays au service de l'État [1].

Déduction faite de ce qu'avaient coûté les Propylées, plus d'autres constructions et le siège de Potidée, le fonds de réserve contenait 6,000 talents [2], sur lesquels 1,000 talents étaient mis à part comme constituant la ressource suprême ; l'or et l'argent non monnayé, consistant en objets de toute espèce, se montait à 500 talents ; le manteau d'or de la Vierge avait une valeur égale, dont on pouvait disposer au besoin. Qu'on ajoute à cela les 600 talents que rapportait le tribut annuel. Dans cette énumération ne figurent ni les revenus réguliers que la ville tirait de ses domaines, des octrois, de divers impôts, etc., parce qu'on ne peut en déterminer le montant exact, ni les trésors sacrés qui n'étaient pas encore réunis dans l'acropole [3]. Aucun autre État de la Grèce n'avait encore eu des finances aussi prospères. Cette prospérité était essentiellement l'œuvre de Périclès, et c'est avec une conscience tranquille qu'il pouvait appeler sur elle l'attention de ses concitoyens, pour leur inspirer du courage si la guerre devenait inévitable.

Périclès avait inauguré une régime de paix, mais non pas d'indolence ; il avait au contraire, tout préparé pour la guerre, avec une prévoyance infinie. Athènes et le Pirée étaient imprenables ; il y avait des munitions de toute espèce ; les arsenaux étaient remplis d'armes, de projectiles et de machines; la flotte, qui depuis la soumission de Samos inspirait plus de

1) Voy. vol. II, p. 537.

2) Environ 7,072,500 francs.

3) Thucyd., II, 13, 2-5. Diod., XII, 40. προσόδου οὔσης κατ' ἐνιαυτὸν (au commencement de la guerre) ἀπὸ τε τῶν ἐνδήμων καὶ ἐκ τῆς ὑπερορίας οὐ μεῖον χιλίων ταλάντων (Xenoph., *Anab.*, VII, 1, 27). Kirchhoff (*Gesch. d. athen. Staatsschatzes*, p. 25) donne un aperçu des ressources financières d'Athènes.

crainte que jamais, se montrait dans tous les parages, inspectait tous les détroits et mouillait dans toutes les rades. A nombre égal, elle était supérieure à toutes les autres escadres par la construction et le gréement des vaisseaux, par l'habileté de ses équipages. Grâce à des stations maritimes, des garnisons et des clérouchies, le domaine fédéral était devenu un empire, dans la vaste étendue duquel on levait au besoin des matelots et des soldats. Lesbos et la fidèle Chios étaient indépendantes, mais alliées d'Athènes. En dehors du territoire fédéral proprement dit, sa domination s'était étendue vers l'ouest. Elle commandait le golfe de Corinthe par Naupacte ; et les États maritimes les plus puissants de la mer occidentale, Corcyre et Zacynthe, étaient, comme ennemis de Corinthe, alliés d'Athènes. Athènes entretenait des relations d'amitié avec les belliqueuses tribus d'Acarnanie et avec Céphallénie, de sorte qu'elle pouvait aussi se considérer comme maîtresse de la mer Ionienne et qu'elle avait en son pouvoir les places de guerre les plus importantes en face de la côte occidentale du Péloponnèse. Au nord enfin, sur la terre ferme, elle avait renouvelé son ancienne alliance avec les Thessaliens, qui pouvaient l'aider de leur cavalerie [1].

Des ressources aussi imposantes, confiées par la confiance unanime et le patriotisme des citoyens à la sagesse d'un homme d'État et d'un général comme Périclès, permettaient certes d'envisager l'avenir avec calme, même en face d'un ennemi formidable. Les Péloponnésiens ne pouvaient se présenter avec une petite armée ; et une grande ne pouvait subsister longtemps en Attique, une fois qu'on aurait mis en sûreté les troupeaux et les provisions. Athènes s'était arrangée de façon à pouvoir se passer de son territoire. Quant à en faire le siège, il n'y fallait pas songer, les Péloponnésiens étant hors d'état de lui couper les vivres. Les frontières étaient défendues par des forteresses qui pouvaient recevoir les habitants de la campagne. Périclès avait terminé ses travaux pacifiques aussi bien que ses préparatifs de guerre ; on ne pouvait que perdre à attendre. Car, d'abord, il ne pouvait se présen-

[1]) Énumération des alliés d'Athènes, dans Thucyd., II, 9, 4.

ter de meilleure occasion pour commencer une guerre juste sur le pied de la défensive ; et puis, tout symptôme de crainte était une défaite et un encouragement pour les ennemis.

On ne manquait pas non plus d'indices qui faisaient paraître dangereux tout retard, même s'il avait été possible d'obtenir un délai sans léser l'honneur de la cité. Périclès, en effet, pouvait et devait se dire que le succès de la guerre dépendait en grande partie du degré de confiance que lui accorderaient les citoyens, et de la force physique et intellectuelle qu'il conserverait pour les diriger à son gré.

Quant au premier point, jamais l'opposition contre Périclès n'avait complètement abdiqué : elle avait simplement battu en retraite. Les propriétaires fonciers se voyaient lésés dans leurs intérêts par la protection exclusive qu'il accordait à la marine et au commerce ; le parti des prêtres haïssait le libre-penseur; la vieille aristocratie était restée irréconciliable, et les amis zélés de la démocratie pouvaient tout aussi peu être satisfaits d'un homme qui, en fait, abolissait ses principes. Les uns espéraient en silence qu'avec la chute de Périclès tomberait aussi le système démocratique sur lequel il avait fondé son pouvoir ; les autres, qu'alors seulement il deviendrait une réalité. Or, si ces deux partis s'unissaient pour atteindre leur but immédiat, cette coalition pouvait avoir des conséquences graves. Périclès était encore en possession de tout son prestige. Son activité couronnée d'un si plein succès au dedans et au dehors, la fermeté, le coup d'œil et l'esprit de suite qu'il apportait dans sa politique, étaient au-dessus de toute attaque. On l'estimait à sa valeur; même de nouveaux honneurs, qu'on n'avait accordés à aucun autre avant lui, comme la couronne d'olivier que l'État lui avait décernée [1], ornaient son front. C'était la récompense des victoires que le glorieux homme d'État, le héros de la paix avait remportées au service de la déesse Poliade.

Mais ce même homme était calomnié et tourné en ridicule. Ses propres fils se moquaient de l'intérêt qu'il prenait aux exercices intellectuels selon la méthode sophistique ; sa fierté blessait

1) Val. Max., II, 6, 5.

ses concitoyens; la considération dont il jouissait leur était à charge. Moins on osait l'attaquer ouvertement, plus on blâmait ses mesures, et ses intentions les plus pures étaient odieusement travesties. C'est ainsi par exemple que, dans l'affaire de Corcyre, on tourna en ridicule la flotte de dix vaisseaux : on chercha à expliquer cette demi-mesure en disant qu'elle n'avait eu d'autre but que de jouer un tour à Lacédæmonios et de le faire tomber en discrédit, lui et ses partisans [1]. Les insinuations perfides semées par Sparte [2] trouvèrent à Athènes un sol fécond; on ne s'explique pas autrement que, vers cette époque, Hérodote ait cru devoir ajouter à son ouvrage une défense des Alcméonides et rappeler aux Athéniens les services éminents rendus par cette famille à la liberté [3]. On voit donc que non seulement on essayait de faire revivre un crime des temps passés, mais qu'on était disposé à accueillir favorablement les soupçons répandus contre la loyauté politique de cette maison et de ceux qui en faisaient partie.

Périclès, personnellement, était au-dessus de tout atteinte, mais malheureusement son entourage n'était pas toujours irréprochable. Il était à un tel degré le premier dans Athènes que les hommes de caractère indépendant n'étaient pas toujours disposés à se faire ses instruments. C'était une raison de plus pour qu'on vît se presser autour de lui les gens médiocres, désireux d'obtenir, en renonçant à toute initiative, toute sorte d'avantages personnels; c'est à cette catégorie qu'appartenait ce Métiochos ou Métichos, rhéteur et architecte qui avait partagé avec Périclès les fonctions de stratège et qui, contrairement à un principe fondamental de la démocratie, cumulait plusieurs fonctions peu élevées, il est vrai, mais donnant une grande influence : aussi chantait-on dans les rues ces vers satiriques :

Métichos est stratège; Métichos construit les routes;
Métichos surveille les pains ; Métichos inspecte les farines;
Métichos fait tout : Métichos s'en repentira [4] !

1) Plut., *Pericl.*, 29. Voy. ci-dessus, p. 13, 2.
2) Voy. ci-dessus, p. 27-28.
3) Cf. vol. II, p. 563, 1.
4) Bergk, *Rel. Com. Att.*, p. 11. Bergk attribue ces vers à Cratinos.

A cet entourage de Périclès appartenait aussi Charinos, le rédacteur du plébiscite de Mégare, et Ménippos, dont Périclès fit plusieurs fois son lieutenant. Le riche et voluptueux Pyrilampe avait une réputation pire encore : la volière qu'il s'était fait construire était une des curiosités d'Athènes ; le premier de chaque mois, on la montrait aux habitants et aux étrangers. Il était surtout fier de ses paons, alors inconnus en Grèce ; il en donnait, disait-on, à Périclès, qui en faisait présent à ses maîtresses [1].

La comédie s'emparait de ces histoires qui couraient la ville ; elle aimait surtout, pour satisfaire le goût railleur des Athéniens, à leur montrer le sublime Olympien marchant dans les voies de l'humaine faiblesse. Aussi donnait-elle du piquant à ses pièces en les parsemant d'allusions plus ou moins transparentes à la basse-cour de Pyrilampe, à la femme de Ménippos, qui, dit-on, avait aidé son mari à devenir stratège, aux belles Athéniennes qui fréquentaient les ateliers de Phidias [2] et y faisaient à l'occasion la connaissance du chef de l'État, bon appréciateur des objets d'art. Hermippos appelait Périclès le « prince des Satyres [3], » en faisant allusion aux personnages indignes et sans caractère qui l'entouraient ; le sobriquet de « nouveaux Pisistratides [4] » était aussi une invention de la comédie, qui comparait ainsi les fidèles de Périclès aux courtisans d'un tyran. Cratinos, qui était du parti de Cimon [5], ne le ménageait pas non plus. Les attaques devinrent si audacieuses, qu'on ne voulut pas abandonner la sauvegarde des intérêts de l'État aux fonctionnaires responsables préposés aux fêtes, mais qu'on crut devoir faire une loi spéciale pour mettre un frein à la licence de la scène. Elle devait surtout protéger certains citoyens et empêcher de les livrer à la risée publique sous leur véritable nom, ou en les faisant reconnaître par un masque ressemblant. La loi fut faite sous l'archontat de Murychide (440 : Ol. LXXXV, 1), lorsque Périclès, après la

1) Sur Ménippos et Pyrilampe, voy. SINTENIS, ad Plut. *Pericl.*, p. 142.
2) ἐλεύθεραι γυναῖκες εἰς τὰ ἔργα φοιτῶσαι (PLUT., *Pericl.*, 13).
3) PLUT., *Pericl.*, 33.
4) Πεισιστρατίδαι νέοι (PLUT., *Pericl.*, 16).
5) Voy. vol. II, p. 602.

soumission de Samos, était à l'apogée de sa puissance [1]. Il est donc probable que cette mesure a surtout été provoquée par lui ; mais elle ne dura qu'environ trois ans [2].

Bien plus sérieuses que ces froissements avec le public et la scène furent les attaques que dirigèrent contre Périclès les anciens et les nouveaux ennemis de sa politique. Les vieilles accusations se firent entendre de nouveau : gaspillage des deniers publics, protection accordée à la libre pensée et à d'autres tendances pernicieuses en opposition avec les traditions. Ces attaques ne furent pas dirigées tout d'abord contre Périclès en personne, mais contre ceux de son entourage immédiat que l'on considérait comme les représentants les plus éminents de ces tendances, contre Phidias, Anaxagore et Aspasie.

Qui pourrait croire que, sur un homme comme Phidias, dont la vie était si connue et si incomparablement glorieuse, il n'y ait pas une tradition certaine qui nous mette en état de le suivre pas à pas jusqu'à sa fin ? Et pourtant, il en est ainsi. L'antiquité vit déjà se former deux relations bien distinctes, et même contradictoires, des derniers événements de la vie du maître. Selon l'une de ces traditions, Phidias, déjà fugitif, serait venu à Élis, y aurait été de nouveau accusé de détournement après avoir terminé la statue de Zeus, condamné et finalement mis à mort par les Éléens [3]. D'après l'autre, il quitte Olympie, où quelques-uns de ses parents vivaient comme φαιδρυνταί de Zeus [4], et revient sain et sauf à Athènes, où il est aussitôt en butte aux attaques qu'on dirigeait alors contre Périclès et ses amis [5].

Nous suivrons la dernière tradition. Une fois que l'achèvement des Propylées eut mis fin aux constructions, Périclès,

1) Sur la loi d'Antimachos, voy. Bergk, *Rel. Com. Att.*, p. 142 et ap. Schmidts *Zeitschr. f. Geschichtsw.*, II, p. 201. Les raisons alléguées par Bergk pour prouver que Périclès n'a point coopéré à cette mesure me paraissent insuffisantes.

2) C'est probablement sous l'empire de cette loi que Cratinos a composé ses Ὀδυσσεῖς sans parabase (Meineke, *Fragm. Com. Græc.*, I, p. 93).

3) Philochor. ap. Schol. Aristoph., *Pac.*, 605.

4) Voy. vol. II, p. 655.

5) Ephor. ap. Diod., XII, 39. Plut., *Pericl.*, 31.

à ce qu'il paraît, rendit compte, dans un exposé général, des travaux exécutés dans l'acropole, et ses ennemis profitèrent de cette circonstance pour l'attaquer sournoisement. Un artiste peu connu, du nom de Ménon, fut invité à s'asseoir au pied des autels de l'agora, comme faisaient ceux qui se mettaient sous la protection de la république pour pouvoir porter sans danger une accusation contre des personnages considérables dans l'État. La protection qu'il demandait lui fut promise : il accusa alors Phidias d'avoir gardé pour lui une partie de l'or dont il avait fait le manteau de la Vierge. Le complot était mal ourdi, car le manteau d'or, sur l'avis de Périclès, avait été fait de manière à pouvoir être enlevé ; on le pesa et le poids fut trouvé juste.

Mais les adversaires de Périclès ne perdirent pas courage. Phidias fut accusé une seconde fois, et, cette fois, d'impiété. On avait découvert, en effet, dans la bataille des Amazones représentée sur le bouclier de la déesse, deux figures qui avaient les traits de Périclès et de Phidias [1]. L'artiste s'était représenté lui-même sous les traits d'un vieillard chauve qui soulevait des deux mains un fragment de rocher ; Périclès, dans la noble attitude d'un guerrier lançant le javelot et posté de telle sorte que sa main couvrait le milieu de sa figure : pourtant, même dans ces conditions, la ressemblance était frappante. On vit là de l'égoïsme et une insulte faite à la sainteté du temple. Les Athéniens demandèrent que Phidias fût mis en prison, ce qui prouve qu'on voulait le faire passer comme coupable de menées dangereuses pour la sécurité de l'État ; et, tandis que l'auteur de cette dénonciation calomnieuse était récompensé par des privilèges comme bienfaiteur de la ville et recommandé à la protection spéciale des stratèges, et par conséquent aussi à Périclès, comme martyr de la liberté, Phidias, qui avait contribué à la gloire de sa ville natale avec plus d'éclat et un succès plus incontesté

[1]) Sur le procès de Phidias, voy. Brunn, *Gesch. d. griech. Künstler*, I, p. 167. Cf. Conze, ap. Gerhards *Archäol. Zeitung*, 1865, p. 33, à propos des imitations du bas-relief exécuté sur le bouclier, imitations dans lesquelles on peut reconnaître deux figures répondant à peu près aux portraits de Phidias et de Périclès, tels que les décrit Plutarque (*Pericl.*, 31).

qu'aucun de ses contemporains, fut conduit en prison comme un criminel. D'après la tradition la plus généralement acceptée [1], il y mourut, brisé par l'âge et le chagrin, et, même après sa mort, l'envie ne cessa pas de répandre son venin : on fit courir le bruit que Périclès lui-même avait fait disparaître son ami pour empêcher l'instruction de suivre son cours et pour éviter de fâcheuses révélations.

On attaqua ensuite Anaxagore qui, pendant de longues années, avait vécu tranquille à Athènes, dans la retraite, sans reproche et sans ambition, adonné tout entier à l'étude de la philosophie et des mathématiques, et sans tenter même de fonder une école. Mais il était le plus intime ami de Périclès, et on ne pouvait blesser plus cruellement ce dernier qu'en persécutant son cher Anaxagore. Dans ce but, on vit s'unir des hommes des partis les plus divers; d'un côté, des partisans convaincus de la religion et des mœurs de leurs pères, comme Thucydide fils de Mélésias, qui, revenu de l'exil et fidèle à ses anciennes opinions, se posait de nouveau en adversaire de Périclès, et de l'autre, les champions de la démocratie absolue, comme Cléon, qui n'avaient d'autre but que de renverser la puissance de Périclès. L'organe principal du fanatisme religieux était Diopithe, prêtre et orateur populaire passionné qui, contrefaisant la folie d'un inspiré, attirait les regards de

[1]) Le scoliaste d'Aristophane (*Pac.*, 605) s'en réfère, pour ce qui concerne les vicissitudes éprouvées par Phidias à la fin de sa vie, au témoignage de Philochore. Le tout est de savoir jusqu'où va ce témoignage. D'après SAUPPE (*Tod des Pheidias* ap. Götting. Nachrichten, 1867, p. 173), il prouve que Phidias s'est échappé d'Athènes en 438, s'est rendu à Élis, y a été accusé de détournement et mis à mort par les Éléens. L'ingratitude des Éléens, qui mettent Phidias à mort pour le remercier d'avoir achevé le Zeus d'Olympie, était un thème favori pour les rhéteurs de la décadence (SAUPPE, *ibid.*, p. 171). MICHAELIS (*Parthenon*, p. 39 : et depuis, dans l'*Archäol. Zeitung*, 1875, p. 158) admet aussi que Phidias est mort à Élis. E. PETERSEN (ap. *Archäol. Zeitung*, 1867, p. 22) propose de corriger le texte de Philochore et de lire ὑπ' Ἀθηναίων au lieu de ὑπ' Ἠλείων. J'ai répondu à Michaelis dans l'*Archäol. Zeitung*, 1877, p. 134. Il m'est impossible de croire que la citation de Philochore aille plus loin que le mot ποιήσαντος, et j'admets que la suite, à partir de καὶ Φειδίας ὁ ποιήσας, est une addition postérieure. L'exécution de Phidias à Élis aurait laissé quelque trace dans les traditions locales d'Olympie. Le témoignage de Philochore une fois écarté, la tradition que Diodore et Plutarque ont empruntée à Éphore reprend ses droits.

la foule, prononçait des oracles d'une voix tonnante et excitait les masses. Il fit passer un décret en vertu duquel tous ceux qui renieraient la religion du pays et se permettraient de philosopher sur les choses divines seraient poursuivis comme criminels d'État [1]. On avait maintenant en main une arme contre les philosophes amis de Périclès. Damon fut banni [2], et Anaxagore se vit intenter un procès criminel de telle nature que Périclès reconnut l'impossibilité de le faire absoudre. Il lui prêta loyalement assistance, mais dut s'estimer heureux de pouvoir lui sauver la vie : il finit par lui conseiller lui-même de quitter Athènes, et ce fut avec un profond chagrin qu'il vit le vieux philosophe partir pour Lampsaque.

Encouragé par ce succès, le parti ennemi attaqua Périclès avec plus d'audace et dirigea ses coups contre Aspasie, qui vivait sous son toit, et dont la comédie s'était souvent moquée en l'appelant la Héra du Zeus Olympien, la nouvelle Omphale ou la nouvelle Déjanire qui avait dompté le puissant Héraclès. La plaisanterie devenait sérieuse. Le comique Hermippos se porta accusateur public et cita la fière Milésienne devant la barre des jurés ; il l'accusait d'impiété et aussi d'outrage aux bonnes mœurs, car il prétendait qu'elle attirait dans sa maison, pour les employer à un métier honteux, des femmes de condition libre. Périclès ne pouvait céder ; il jeta dans la balance tout le poids de son nom et de son prestige, décidé à sauver Aspasie ou à périr avec elle. Il la défendit devant le peuple ; mais ce n'était plus l'homme d'État plein de fierté, calme et sûr de la victoire ; c'est avec larmes qu'il conjura les juges de lui épargner cette humiliation, et ce n'est qu'ainsi qu'il obtint que son amie fût absoute d'une accusation qui n'avait été formulée que par inimitié contre lui, et qu'on avait traitée pour cette raison comme une question de parti [3].

Enfin, on s'en prit directement à Périclès. Ses adversaires

[1]) D'après Plutarque, Diopithe propose de εἰσαγγέλλεσθαι τοὺς τὰ θεῖα μὴ νομίζοντας ἢ λόγους περὶ τῶν μεταρσίων διδάσκοντας (PLUT., *Pericl.*, 32). Satyros (ap. DIOG. LAERT., II, 3, 9) cite comme accusateurs Thucydide, Sotion et Cléon. Cf. ZELLER, *Philosophie der Griechen*, I³, p. 785.

[2]) MEIER, *Ostrakismos*, p. 186. Sur Damon, cf. vol. II, p. 481.

[3]) PLUT., *Pericl.*, 32.

l'accusèrent d'avoir détourné des fonds publics. Sur la proposition de Dracontidès, — c'était sans doute le même qui conduisit l'escadre à Corcyre [1], on décida que Périclès rendrait compte aux Prytanes des fonds publics qui lui avaient passé par les mains, et qu'on jugerait solennellement de son innocence ou de sa culpabilité à l'acropole, devant l'autel d'Athèna, afin que les juges se sentissent d'autant plus tenus d'écarter toute considération personnelle et de ne songer qu'à la sainteté de leur serment. Ce procédé toutefois fut modifié sur la proposition de Hagnon : on décida que la cause serait jugée par un tribunal de quinze cents jurés; ils devaient en même temps se prononcer sur la question de savoir si la cause serait jugée sous forme de procès pour détournement, ou bien au point de vue général du tort causé à la République [2].

Si, cette fois encore, les attaques des ennemis de Périclès n'eurent point de succès, ces faits prouvent assez combien sa position était devenue difficile depuis que le parti conservateur des vieux aristocrates avait fait cause commune contre lui avec le nouveau parti démocratique qui s'était formé durant les années de paix, et depuis que le fanatisme des prêtres était sans cesse occupé à attiser les haines. Ces assauts ne restèrent pas sans effet, car, malgré toute sa prudence, Périclès n'avait pas pu empêcher que sa position dans l'État, et surtout sa vie avec les artistes, les philosophes et les femmes ioniennes, ne rappelât la tyrannie et ne fût par conséquent vue de mauvais œil par bien des gens.

Ces luttes que Périclès eut à soutenir pour lui et ses amis eurent lieu en 431 (Ol. LXXXVII, 1/2), à l'époque par conséquent où les Lacédémoniens envoyèrent leurs ambassades. Nous ne pouvons douter qu'à Sparte on ne fût bien instruit du changement de l'opinion publique à Athènes, et il est probable que ce n'est pas sans la coopération du parti aristocratique qu'on avait demandé l'expulsion des Alcméonides.

[1]) Voy. ci-dessus, p. 15.

[2]) PLUT., *Pericl.*, 32. Il est difficile de préciser dans quel sens les propositions de Dracontidès et de Hagnon influent sur le procès. En tout cas, Hagnon est bien évidemment un adversaire de Périclès, et c'est à dessein que dans sa motion il laisse dans le vague l'objet de l'accusation : εἴτε κλοπῆς καὶ δώρων εἴτ' ἀδικίου βούλοιτό τις ὀνομάζειν τὴν δίωξιν.

Périclès sortit victorieux de toutes ces attaques personnelles, mais il ne pouvait se dissimuler le péril de sa situation. Car les partis adverses avaient fait l'essai de leurs forces et pouvaient s'unir à tout moment pour une nouvelle attaque. Aussi était-il d'avis, en ce qui concernait sa personne, que la guerre, puisqu'elle était inévitable, ne pouvait commencer à un moment plus opportun. Il pouvait espérer que le danger commun détournerait l'attention des affaires intérieures, rendrait inoffensive la puissance de ses ennemis, fortifierait l'esprit de concorde et rendrait évident aux Athéniens qu'ils ne pouvaient se passer de lui. Quelque injuste que fût donc l'accusation des poètes comiques, qui mettaient toute la guerre sur le compte de Périclès, attendu que, dans le but de sortir d'embarras, il avait, disaient-ils, « lancé le plébiscite mégarien comme une étincelle dans la Grèce remplie de matières inflammables [1], » on ne saurait nier le rapport qui existe entre la guerre et les procès politiques dont nous venons de parler ; car ces derniers non-seulement encouragèrent ses ennemis à Sparte, mais le confirmèrent lui-même dans la résolution d'accepter une lutte qu'il espérait voir bientôt et heureusement terminée. L'atmosphère lourde qui pesait sur Athènes ne pouvait être mieux purifiée que par une juste guerre. Cependant, Périclès ne put se dissimuler un instant que, en ce qui concernait sa personne, la guerre lui préparait de nouveaux dangers. Il voyait parfaitement, comme ses discours le prouvent, que chaque malheur inattendu pouvait causer sa perte ; il connaissait l'inconstance et l'impatience des Athéniens ; il savait qu'il ne pouvait appliquer son système, sa manière de faire la guerre, qu'en imposant les plus grands sacrifices à ses concitoyens. Il fallait qu'ils eussent assez de désintéressement pour abandonner sans regret leurs champs aux ennemis ; car ce n'est qu'à ce

1) Πρῶτα μὲν γὰρ αὐτῆς ἦρξεν Φειδίας πράξας κακῶς
εἶτα Περικλέης, φοβηθεὶς μὴ μετάσχοι τῆς τύχης,
τὰς φύσεις ὑμῶν δεδοικὼς καὶ τὸν αὐτοδὰξ τρόπον,
πρὶν παθεῖν τι δεινὸν αὐτός, ἐξέφλεξε τὴν πόλιν,
ἐμβαλὼν σπινθῆρα μικρὸν Μεγαρικοῦ ψηφίσματος
κἀξεφύσησεν τοσοῦτον πόλεμον (ARISTOPH., *Pac.*, 604-610).

Ce passage est déjà cité par Diodore (XII, 40). Cf. SAUPPE, *Götting. Nachrichten*, 1867, p. 186.

prix qu'on pouvait forcer les Péloponnésiens à se consumer en vains efforts et à demander la paix. Pour réaliser ce plan de campagne, il fallait un homme d'un calme inébranlable et jouissant d'une considération éprouvée, un politique, un général qui fût sans contestation le premier de ses concitoyens. Périclès pouvait se dire que le succès était lié à sa personne. Il devait donc désirer, non par égoïsme, mais sous l'inspiration du patriotisme le plus pur, que la guerre éclatât tandis qu'il avait encore assez de force pour gouverner Athènes.

§ IV

PREMIÈRES HOSTILITÉS

Les deux États étaient ainsi en face l'un de l'autre, prêts à la guerre et décidés à la faire, sans cependant commencer les hostilités. Athènes voulait, par principe, se tenir sur la défensive, et Sparte n'osait faire le pas décisif. Cependant, la nation entière se demandait avec anxiété ce qui allait arriver, les uns, impatients et pressés d'agir, les autres, remplis de sombres pressentiments. Car la jeunesse, des deux côtés de l'isthme, cette jeunesse qui avait grandi pendant la paix et ne connaissait pas les terreurs d'une guerre civile, avait un vague désir de voir se modifier un état de choses qui lui était intolérable, de voir arriver enfin le moment décisif où l'on pourrait mesurer ses forces. Il lui semblait préférable que l'antagonisme des partis vidât sa querelle sur les champs de bataille, au lieu de miner plus longtemps, comme un poison lent, les forces vitales de la nation. Ceux qui avaient plus d'expérience et de calme songeaient aux suites incalculables que devait avoir la première rencontre sanglante des deux grandes puissances, et leur anxieuse attente trouvait son expression et sa confirmation dans les oracles menaçants qui circulaient parmi le peuple. On chercha et on trouva de funestes présages de toutes espèce; on vit se produire des phénomènes d'une nature effrayante et en particulier un tremblement de terre à Délos, le premier,

d'après une enquête exacte, qui eût frappé l'île sainte [1], alors qu'on la croyait assise sur une base inébranlable au fond de la mer. Cette nouvelle, en se répandant, augmenta l'inquiétude.

Soudain la guerre éclata d'une façon complètement inattendue : le coup ne partit ni de Sparte ni d'Athènes mais de Thèbes.

Thèbes avait traversé les vicissitudes les plus singulières. Un parti démocratique s'était emparé du gouvernement, pour faire de la ville la capitale de la Béotie [2]. Les autres villes du pays s'étaient vues forcées par là de conclure avec Athènes une alliance qui n'avait rien de naturel et que rompit la sanglante journée de Coronée [3]. Ces luttes n'avaient servi qu'à augmenter l'animosité passionnée contre Athènes. On ne pouvait pardonner à cette ville d'avoir osé tenter d'incorporer la Béotie à l'État athénien, et, après qu'à Thèbes aussi le parti aristocratique fut revenu au pouvoir et s'y fut établi plus fortement que jamais, il n'eut pas d'autre pensée que d'anéantir en Béotie tous les appuis de la politique athénienne et d'extirper tout ce qu'il y restait encore de sympathie pour Athènes. L'homme le plus influent de Thèbes était Eurymachos, fils de Léontiade, un ennemi juré de la politique de Périclès. Voulant de nouveau faire de sa ville natale, qui, comme chef-lieu, était à la tête de la ligue béotienne, la capitale du pays, rien ne lui paraissait mieux fait pour atteindre ce but qu'un coup de main contre Platée.

Le territoire de Platée avait été reconnu sacré par les traités [4]; la ville, liée très étroitement à Athènes, avait un gouvernement démocratique ; elle séparait aussi les Thébains du territoire de la ligue du Péloponnèse, qui commençait au delà du Cithéron, et elle leur était odieuse à tous égards. Depuis les guerres de l'Indépendance, en effet, le nom des Platéens brillait d'un éclat tout particulier; ils avaient les relations

[1]) C'est ce qu'affirme Thucydide (II, 8), en contradiction expresse et probablement voulue avec le texte d'Hérodote (VI, 98), comme le remarque avec raison Classen, ad Thucyd., *loc. cit.* Cf. Kirchhoff, *Entstehungszeit des herodot. Geschichtswerks*, p. 18.

[2]) Voy. vol. II, p. 434.

[3]) Voy. vol. II, p. 446.

[4]) Voy. vol. II, p. 336.

de famille les plus honorables avec Sparte et avec Athènes; et, encore que les institutions nationales fondées par Aristide, et notamment les assemblées fédérales à Platée, n'eussent jamais fonctionné, les Platéens eux-mêmes avaient bâti avec leur part de butin des temples magnifiques et y avaient consacré en ex-voto de riches offrandes; Phidias et Polygnote avaient décoré leur sanctuaire d'Athêna, déesse de la guerre [1], et les fêtes en l'honneur de Zeus Libérateur, ainsi que celles qu'on célébrait tous les ans en mémoire des héros tombés pour la patrie, entretenaient la renommée de la ville dont les habitants avaient toujours été les fidèles compagnons des Athéniens partout où il y avait quelque chose de glorieux à accomplir.

C'étaient là des motifs suffisants pour nourrir et raviver à chaque instant la jalousie et la haine des Thébains. Mais, aussi longtemps que les deux grandes puissances avaient été unies, on n'avait cru possible aucun changement dans la délimitation des territoires. A présent, l'occasion paraissait favorable pour écraser un voisin odieux. Si les autres traités ne subsistaient plus, pourquoi respecterait-on ceux qu'on avait conclus avec Platée? Plus on se hâterait d'attaquer, et plus le succès était probable; on pouvait, après la réussite du coup de main, être sûr de l'approbation de Sparte, pour laquelle rien ne pouvait être plus avantageux, au point de vue de ses opérations militaires, que d'avoir sur la frontière athénienne une place d'armes amie; autrefois déjà elle avait songé dans ce but à Tanagra [2].

Eurymachos s'entendit donc avec des partisans de l'oligarchie à Platée, équipa en secret une armée et envoya un soir dans cette ville (c'était au commencement d'avril [3], peu avant la

[1]) Voy. vol. II, p. 106. Statue d'Athêna et peintures de Polygnote à Platée (Paus., IX, 4, 1).

[2]) Voy. vol. II. p. 433, 434.

[3]) ἐν ἱερομηνίᾳ (Thucyd., III, 56), à la fin du mois, et quatre mois (en adoptant la correction de Krüger ad Thucyd., II, 2) avant la fin de l'archontat de Pythodoros ; par conséquent, si l'on fait le calcul exact, le dernier jour d'Anthestérion, lequel, dans l'octaétéride attique, commençait le soir du 4 avril 431 avant J.-C. La pleine lune tombait le 7 avril (Böckh, *Zur Gesch. der Mondcyclen*, 1855, p. 78). Thucydide fait partir de cet événement la série des années de guerre qu'il fait toutes commencer, comme la première, au printemps et finir avec l'hiver.

nouvelle lune) trois cents hoplites; des traîtres leur ouvrirent les portes, et, avant que les citoyens, qui après une fête publique s'étaient tranquillement livrés au repos, se doutassent de cette honteuse violation de la paix, les troupes ennemies se trouvèrent postées sur la place publique sous le commandement de deux généraux de la ligue ou béotarques, Pythangélos et Diemporos.

Lorsque les Thébains se crurent maîtres de la ville, ils voulurent donner à leur mauvaise cause une apparence de justice : ils refusèrent de céder au désir des traîtres qui voulaient qu'on saisît les chefs de la démocratie; ils tentèrent la voie de la persuasion et espérèrent obtenir des citoyens effrayés la déclaration qu'ils étaient prêts à se joindre à la ligue des villes béotiennes sous l'hégémonie de Thèbes. Ils espéraient que, grâce au petit nombre de leurs troupes, l'adhésion de la ville paraîtrait libre, et que l'on pourrait faire croire que les Platéens n'avaient attendu qu'une occasion favorable pour rompre les liens contre nature qui les rattachaient à Athènes.

En effet, les Platéens commençaient déjà à parlementer avec les envahisseurs. Mais, pendant les pourparlers, ils s'aperçurent que les Thébains étaient bien peu nombreux et se décidèrent promptement à la lutte. Ils pratiquèrent des ouvertures dans les parois de leurs maisons, pour se réunir en secret et attaquer l'ennemi tous ensemble; et, au moment où les Thébains se croyaient parfaitement sûrs du succès, ils furent tout à coup attaqués à l'aube, après être restés debout toute la nuit sous une pluie battante, et assaillis avec une furie telle qu'après une résistance opiniâtre ils durent chercher leur salut dans la fuite.

C'est alors que leur position devint vraiment critique. Ils s'égarèrent dans les rues étroites et malpropres que barraient des chariots; ils furent traqués par toute la ville sans trouver d'issue, car la seule porte ouverte, celle par laquelle ils étaient entrés, avait été fermée par un Platéen. La plupart de ces malheureux furent tués; quelques-uns se sauvèrent en sautant du haut des murs; cent quatre-vingts durent se rendre sans condition. Tout cela était arrivé avant l'approche de l'armée thébaine, arrêtée par la crue de l'Asopos. Les Thébains cherchè-

rent alors à faire des prisonniers sur le territoire de Platée; ils espéraient par ce moyen se faire livrer leurs compatriotes prisonniers; puis ils se retirèrent après avoir reçu, à ce qu'ils affirmèrent, une promesse appuyée d'un serment qu'on les leur rendrait. Pendant ce temps, les Platéens se hâtèrent de mettre à l'abri dans leurs murs tout ce qui était aux champs; puis ils tuèrent tous les Thébains qui étaient en leur pouvoir. Le messager que leur envoya Périclès pour leur déconseiller toute action irréfléchie arriva trop tard. L'horrible massacre avait eu lieu. Les Platéens nièrent de leur côté avoir fait aucune promesse concernant les prisonniers; peut-être, en effet, n'avait-on pas eu assez de calme pour conclure une convention régulière [1]. Dans tous les cas, l'acte commis était aussi contraire à la sagesse qu'à l'humanité. Vivants, les Thébains eussent été pour Platée et ses alliés d'un prix inestimable, tandis que leur mort ne pouvait avoir d'autre suite que d'écarter à tout jamais toute pensée de réconciliation. C'est par la trahison et le meurtre que la guerre avait commencé en Grèce pendant cette nuit horrible. Un pareil début faisait prévoir à tout homme de sens à quoi on pouvait s'attendre par la suite.

Dès qu'on eut appris à Sparte ce qui s'était passé en Béotie, des messagers partirent pour inviter l'armée péloponnésienne et celle des autres alliés à envoyer à l'isthme les deux tiers de leur effectif complet. C'est là qu'Archidamos prit le commandement en chef; c'était l'armée la plus considérable qui se fût jamais réunie pour franchir les défilés de l'isthme. Archidamos resta fidèle à son caractère. Il ne s'efforça pas d'exciter l'ardeur guerrière; il fit au contraire tout ce qu'il put pour enlever aux espérances de ses soldats ce qu'elles pouvaient avoir d'exagéré. Il ne cachait pas la haute idée qu'il avait des forces ennemies, ni le déplaisir qu'il éprouvait encore à entrer réellement en campagne. Ce ne fut que lorsque Mélésippos, son dernier messager de paix aux Athéniens, eut été renvoyé aux portes de leur ville qu'il s'avança lentement à travers la Mégaride.

[1]) Thucydide (II, 5, 6) semble suspecter la sincérité de l'apologie des Platéens.

C'est alors qu'on mit en usage pour la première fois le système de défense imaginé par Périclès; lui-même, avec plus d'énergie et de liberté d'action que jamais, se mit à la tête des affaires, comme général de la république, conjointement avec ses collègues, qui n'étaient que les instruments de sa volonté; il fallait des mesures extraordinaires, dont l'exécution énergique n'était possible qu'à lui.

Les alliés furent appelés aux armes; cent vaisseaux se tenaient au Pirée prêts à mettre à la voile; les places fortes du pays étaient sur le pied de guerre; on exerçait les troupes et surtout la cavalerie, qui devait agir en rase campagne avec les Thessaliens. La cavalerie athénienne avait été portée à dix escadrons de cent hommes chacun; tous les ans on la levait parmi les familles les plus nobles et les plus riches; c'était la seule armée permanente des Athéniens, en fait de troupes de terre; Périclès y attachait un grand prix; c'était la fleur de la jeunesse, l'ornement et l'orgueil de la ville. On intima l'ordre aux campagnards de se retirer en lieu sûr avec leurs femmes et leurs enfants. Tout le monde quittait ses demeures, comme du temps de l'invasion des Perses; mais, cette fois, ce ne fut pas sur les îles ou sur les côtes voisines qu'on chercha un refuge; pour le plus grand nombre, Athènes elle-même fut comme l'île du salut, et, pendant bien des jours, on vit les gens de la campagne traînant avec eux les objets de toute espèce, entrer en longues files serrées par les portes et dans les rues étroites de la ville; le bétail fut transporté au delà de la mer, surtout en Eubée.

Ce fut un pénible sacrifice pour les propriétaires habitués à la vie indépendante de la campagne que de quitter, pour longtemps peut-être, leurs fermes, leurs champs et leurs vignobles, d'abandonner toute leur installation, à laquelle ils travaillaient depuis les guerres médiques et qui venait seulement d'être achevée; ils quittaient en même temps les objets de leur culte et les tombeaux des ancêtres; ils rompaient avec leurs plus chères habitudes; l'idée de devoir abandonner tout cela sans combat les remplissait d'amertume et d'humiliation.

Dans l'enceinte de la ville, on fit, autant que possible, place aux fugitifs; l'hospitalité s'ingénia de son mieux pour alléger

les souffrances. Mais la détresse était grande; tout espace resté libre, consacré ou non, fut envahi; malgré les oracles, on établit des logements au Pélasgicon[1], sous la citadelle. Des cultivateurs aisés avec leurs domestiques durent se contenter d'un abri insuffisant dans les tours du mur d'enceinte. Entre les trois murs de jonction allant d'Athènes aux ports, et partout où il y avait un espace libre, on installa tant bien que mal des tentes, des cabanes, des lits. Périclès savait qu'Archidamos espérait toujours le voir tomber du pouvoir. La dernière ambassade n'avait eu d'autre but que de fournir une fois encore à ses adversaires l'occasion d'agir. Périclès avait à craindre une ruse nouvelle; Archidamos pouvait avoir l'idée d'épargner les propriétés de son hôte, afin d'éveiller ainsi des soupçons contre lui: Périclès déclara que ses biens, si l'ennemi les épargnait, appartiendraient au peuple[2]. Dans la ville, il veilla au maintien de l'ordre le plus sévère; toutes assemblées populaires furent interdites; avant que l'ennemi se fût montré, Athènes était déjà en état de siège. Il fallait qu'une seule volonté fût obéie; car les ennemis du dedans qui exploitaient, pour nuire à Périclès, toute difficulté, tout embarras, toute atteinte portée aux anciennes coutumes, étaient plus dangereux que ceux du dehors et poursuivaient le même but. Périclès avait traversé, au cours de sa vie agitée, bien des jours de péril et de détresse; mais la partie la plus épineuse de sa tâche venait de commencer.

L'exécution des mesures que Périclès avait prises lui fut rendue plus facile par la lenteur du général ennemi, dont la conduite s'explique par le fait qu'en ce temps-là il agissait de concert avec les Thébains. En effet, tandis que ceux-ci ravageaient le territoire de Platée, les Péloponnésiens avançaient en suivant le bord opposé du Cithéron. Ils attaquèrent la forteresse athénienne d'Œnoë, située sur la frontière, au

[1]) Τὸ Πελασγικὸν ἀργὸν ἄμεινον (Thucyd., II, 17.) On a trouvé récemment à Éleusis un décret rendu sur la proposition du devin Lampon et relatif au Pélasgicon (P. Foucart, ap. *Comptes rendus de l'Acad. d. Inscr.*, 2 avril 1880).

[2]) D'après Justin (III, 7) les propriétés de Périclès furent, en effet, épargnées et cédées par lui au peuple: Thucydide (II, 13) dit seulement que Périclès, en prévision du cas, s'était prémuni contre le soupçon.

pied de la montagne et non loin des sources du Céphise, qui de là coule vers Éleusis. Là encore, les Spartiates restaient fidèles à d'anciennes traditions. Car déjà du temps du roi Cléomène[1], ils s'étaient concertés avec les Béotiens pour attaquer Œnoë, parce que cette forteresse était sur le chemin de Thèbes, et que, par conséquent, elle pouvait servir également de trait-d'union avec le Péloponnèse et de place forte commandant le territoire d'Éleusis.

Les événements prouvèrent l'opportunité des mesures prises par Périclès. La place tint bon, malgré tous les efforts d'Archidamos, de sorte que celui-ci, désespérant du succès, conduisit ses troupes dans la plaine où le soleil de juin avait mûri les blés. Onze semaines s'étaient écoulées depuis la surprise de Platée lorsque ses troupes, avides de butin, se répandirent dans ces campagnes si bien cultivées. Éleusis, abritée par ses fortifications, ne fut point menacée. On se dirigea ensuite sur Athènes même, mais sans suivre la route directe par la gorge du Pythion; on prit plus au nord, par le col plus large qui sépare l'Ægaléos du Parnès [2], et qui donne accès dans la partie supérieure de la plaine athénienne, dans la région dont Acharnes est le principal centre. C'était là le district le plus peuplé de l'Attique [3]; les habitants, simples et robustes, fournissaient un contingent important à l'armée de terre ; c'étaient des charbonniers qui exerçaient leur métier sur les flancs du Parnès et des vignerons.

Là, Archidamos comptait bien que sa tactique allait produire un effet sérieux. Car à présent on pouvait voir du haut des remparts les feux de bivouac de ses troupes, qui campaient dans les champs et les vignes ; et les habitants les plus capables de se battre avaient ordre de rester spectateurs inactifs de l'incendie de leurs maisons et de leurs métairies. Sans doute, le dommage n'était pas aussi considérable qu'on pourrait se le figurer de nos jours; car la plupart des maisons

1) Voy. vol. I, p. 492.

2) Les Lacédémoniens entrent en Attique ἐν τῇ δεξιᾷ ἔχοντες τὸ Αἰγάλεων ὄρος (Thucyd., II, 19).

3) οἱ Ἀχαρνῆς μέγα μέρος ὄντες τῆς πόλεως (τρισχίλιοι γὰρ ὁπλῖται ἐγένοντο) Thucyd., II, 20. Dans ce passage, le nombre a été évidemment mal transcrit.

étaient simplement faites en pisé, et très modestement meublées. Cependant, la paix avait développé le luxe, et, en bien des endroits, on avait construit des villas élégantes et des maisons de campagne confortables, de sorte qu'Archidamos vit, en ce qui concerne le succès de ses mesures, ses prévisions confirmées.

Les citoyens murmuraient et clabaudaient ; principalement les propriétaires fonciers, sur qui d'ailleurs la guerre faisait peser les plus lourdes charges et qui voyaient leur ruine se consommer sous leurs yeux. Car que deviendraient-ils si ces incursions se renouvelaient tous les ans, et si l'on persistait à ne rien faire pour protéger leurs champs? Si Périclès avait permis qu'on s'assemblât au Pnyx, peut-être eût-on pris les résolutions les plus insensées. Au lieu de cela, on voyait des groupes se former dans les rues et sur les places pour insulter Périclès : il était pour eux l'auteur de tout le mal, le lâche, le traître. C'était, disait-on, le comble de la tyrannie qu'un seul homme eût le pouvoir d'enfermer tout un peuple dans des murailles et d'empêcher les citoyens de défendre leurs propres champs [1].

Nous voyons un exemple de ces injures dans un fragment d'une comédie d'Hermippos :

Roi des Satyres, pourquoi donc ne veux-tu pas
Porter la lance, et vas-tu débitant
Sur la guerre des discours terribles,
Alors que tu loges en toi l'âme d'un Télès ?
Quand le poignard sur la queue dure
S'aiguise, tu grinces des dents,
Depuis que l'ardent Cléon t'a mordu [2].

Cléon, le tanneur, d'accord avec quelques autres, profita de l'occasion pour prêter sa voix aux mécontents et acquérir de l'influence. Périclès permit alors à la cavalerie de sortir de la ville; ce fut une nouvelle cause de mécontentement : pourquoi cette troupe aristocratique aurait-elle seule l'honneur de se mesurer avec l'ennemi et de défendre, dans une série de rencontres heureuses, les campagnes qui entouraient la ville? En même temps, Périclès équipa une flotte imposante de cent

1) Thucyd., I, 21. Plut., *Pericl.*, 33.
2) Hermipp. ap. Plut., *ibid.*

vaisseaux; il y fit monter les meilleures troupes; lui-même resta à Athènes, au poste difficile où personne ne pouvait le remplacer. Il tenait d'une main ferme et assurée le gouvernail de l'État; aucun tumulte ne put le décider à agir contrairement à ses convictions, et à sacrifier en rase campagne la vie de ses concitoyens. « Laissez-les couper vos arbres, criait-il aux Athéniens, ils repousseront; les hommes ne repoussent point! » Il dominait, du haut de son calme inébranlable, l'effervescence de la foule.

Au moment où la flotte s'éloignait du Pirée, Archidamos évacua le territoire athénien, après que son armée eut ravagé durant quatre ou cinq semaines tout le nord de la contrée jusqu'à l'Eubée; comme une nuée de sauterelles, elle se retira quand les campagnes furent complètement dépouillées. La vue de la flotte qui cinglait vers le Péloponnèse avait sans doute contribué à hâter le départ des alliés, car ils songeaient à leurs villages et à leurs familles, restés sans défense dans leur pays[1].

Les Athéniens eurent pour eux le reste de la belle saison. Leur flotte fit le tour du Péloponnèse et attaqua Méthone, un des ports les plus importants de la pointe sud de la presqu'île de Messénie[2], en face du groupe des îles Œnusses. L'attaque échoua, grâce à la présence d'esprit de Brasidas qui se jeta à la hâte dans la place menacée, et les Athéniens, renforcés par la jonction de cinquante vaisseaux corcyréens, longèrent la côte occidentale du Péloponnèse, où les riches propriétaires de l'Élide durent payer pour les ravages commis en Attique. Ils prirent ensuite deux places corinthiennes sur la côte d'Acarnanie et gagnèrent la libre adhésion de l'île de Céphallénie qui, avec ses quatre villes, se joignit à la ligue athénienne[3].

[1]) Que le départ de la flotte ait influé sur la retraite de l'armée, c'est là un fait vraisemblable et que Diodore (XII, 42) affirme en termes exprès. Néanmoins, Grote (VIII, p. 161, trad. Sadous) est d'un autre avis.

[2]) Sur Méthone, aujourd'hui *Modon*, cf. vol. I, p. 259. 260.

[3]) Thucyd., II, 25. Un document inséré dans le *Corp. Inscr. Attic.* (IV, 179 *fr.* b) contient un versement στρατιᾷ τῇ περὶ Πελοπόννησον Σωκράτει (?) Ἁλαιεῖ, Πρωτέᾳ Αἰξωνεῖ (ligne 10), et en outre, au cours de deux prytanies postérieures, des versements au nom de ce Καρκῖνος que Thucydide (II, 25) mentionne avant Protéas et Socrate. Cf. Kirchhoff, *Zur Gesch. d. athen. Staatsschatzes*, p. 65.

En même temps, une escadre de trente-six vaisseaux s'était dirigée vers le nord par le canal de l'Eubée, pour châtier les Locriens. Deux de leurs villes furent détruites, leurs côtes rançonnées, et, pour les surveiller, on éleva des retranchements dans la petite île d'Atalante, qui reçut une garnison athénienne[1]. Enfin, il fut décidé qu'on expulserait complètement les Éginètes de leur île ; car c'étaient eux qui, par de secrètes dénonciations, avaient contribué plus que tous les autres à exciter le Péloponnèse contre Athènes. Du reste, Périclès avait besoin d'une nouvelle distribution de terres pour calmer les Athéniens ; au point de vue militaire, enfin, rien ne lui paraissait plus nécessaire que de s'emparer d'une île qui, située à mi-chemin du Péloponnèse, pouvait être, comme station maritime, indifféremment utile ou dangereuse pour les Athéniens. Les terres furent donc immédiatement distribuées à des citoyens athéniens, et les anciens habitants débarqués avec femmes et enfants sur les côtes du Péloponnèse[2].

Après les Éginètes, ceux qu'on détestait le plus comme accusateurs d'Athènes, c'étaient les Mégariens. Pour les punir, Périclès partit lui-même à la tête de 10,000 citoyens et de 3,000 métèques, tous pesamment armés, et d'une grande troupe armée à la légère. L'occasion lui parut bonne de montrer en rase campagne l'armée athénienne dans toute sa force, et de prouver en même temps au monde combien avaient tort ceux qui se fiaient à la protection de Sparte. Les contingents du Péloponnèse avaient depuis longtemps regagné leurs villes et leurs villages, et les Corinthiens se contentèrent du rôle de spectateurs pendant qu'on ravageait complètement le territoire de leurs voisins ; toutes les plantations furent détruites juqu'aux portes de la ville[3]. Il y eut même, sur la proposition de Charinos[4], un nouveau « plébiscite mégarien » qui déclarait une guerre éternelle aux habitants de Mégare, punissait de mort tous ceux qu'on trouverait sur le territoire d'Athènes,

1) Thucyd., II, 26. 32. Il reste encore des débris des fortifications élevées à Atalante (Lolling, *Mittheil. d. D. Instit. in Athen*, I, p. 237).

2) Thucyd., II, 27.

3) Thucyd., II, 31.

4) διὰ Χαρίνου τὸ κατὰ Μεγαρέων ἐκύρωσε ψήφισμα (Plut., *Reipubl. ger. præc.*, 15.

et imposait aux stratèges athéniens l'obligation de s'engager par serment à faire deux fois par an une incursion en Mégaride ; c'était en même temps la vengeance tirée du meurtre du héraut Anthémocritos, envoyé officiellement à Mégare et massacré par les habitants ; c'était enfin, on peut bien l'admettre, une mesure stratégique qui avait pour but de rendre plus difficile aux Péloponnésiens leurs campagnes futures en ravageant complètement les pays situés sur la frontière.

On prit d'autres mesures encore et dans un but analogue. On surveilla avec soin tout le pays jusqu'à Salamine, pour pouvoir observer de là tout mouvement qui se produirait sur la côte de la Mégaride et l'annoncer par des signaux jusqu'au Pirée. On décida que les vieilles trirèmes ne seraient plus mises au rebut, mais qu'on en ferait des vaisseaux de transport, pour pouvoir attaquer avec plus d'efficacité le pays ennemi. On décréta que, pour protéger l'Attique et Athènes contre une attaque par mer, cent des meilleures trirèmes se tiendraient toujours prêtes avec leurs triérarques respectifs : dans le même but, 1,000 talents furent déposés comme fonds de réserve ; il y avait peine de mort pour quiconque conseillerait au peuple d'employer à autre chose cette partie du Trésor [1]. Périclès voulait ainsi contraindre la république à se faire en quelque sorte violence à elle-même, et l'empêcher d'agir à la légère même lorsqu'il ne serait plus là pour la gouverner.

La diplomatie agit de son côté : elle se servit des villes alliées les plus éloignées, de celles qui avaient des relations avec les royaumes étrangers. Abdère surtout, située dans la Thrace méridionale, se rendit utile à Athènes : un grand nombre de magnifiques monnaies d'argent rendent témoignage de la richesse de cette ville et de son amour pour les arts. Un notable d'Abdère, Nymphodoros, avait marié sa sœur à Sitalcès, roi des Odryses. Ce roi thrace avait reculé ses frontières jusque vers la côte, et il s'efforçait, en s'alliant aux Hellènes, d'accroître sa puissance et son influence. Les Athéniens avaient un double intérêt à voir leur autorité s'affermir dans ces con-

[1]) Thucyd., II, 24.

trées : car, d'un côté, Potidée qu'ils assiégaient tenait toujours bon, et, de l'autre, les villes de la Chalcidique persistaient dans leur révolte. Nymphodoros fut nommé proxène d'Athènes, et il réussit en effet à faire du puissant roi de Thrace un allié de la cité ; il la réconcilia en même temps avec Perdiccas, auquel on rendit Therme (plus tard, Thessalonique). De cette façon, Athènes eut tout à coup les coudées franches dans ce district colonial si important et put prévoir la fin prochaine de la plus dangereuse des querelles qui avaient éclaté jusque-là.

A la fin de la première année de la guerre, les Péloponnésiens se trouvaient fort humiliés : à eux incombait la responsabilité d'avoir commencé une guerre désastreuse, dont les traces s'étaient déjà profondément imprimées au sol de la patrie ; ils s'étaient trompés dans leur espoir de voir tomber Périclès ; leur tactique s'était trouvée d'un bout à l'autre insuffisante. On avait vu une fois de plus que la ville était imprenable, qu'elle dominait les mers, que sa politique était pleine de vigueur. Le Péloponnèse, par l'adhésion de Céphallénie, était plus exposé que jamais aux attaques des Athéniens : en Thrace, les Corinthiens devaient renoncer à toutes leurs espérances, et, si après le départ des Athéniens ils remportèrent quelques avantages avec leurs vaisseaux sur les côtes d'Acarnanie, en somme, ils avaient éprouvé d'amères déceptions. Périclès, au contraire, malgré toutes les tracasseries dont il avait été l'objet, eut la satisfaction de se voir conférer, à lui le politique éminent, l'honneur de prononcer au nom de l'État l'oraison funèbre des guerriers morts pendant la première année de la guerre.

Ils étaient peu nombreux. Périclès pouvait d'autant plus facilement s'écarter de la marche ordinaire de semblables discours et passer, des morts que l'État honorait déjà par des funérailles et par le soin qu'il prenait de leurs familles, à la communauté des vivants et à la peinture de cette patrie elle-même pour laquelle les citoyens avaient marché à la mort. Quel spectacle imposant que cette réunion plénière des citoyens groupés autour des tombeaux du Céramique, et Périclès leur parlant du haut d'une tribune ! Les misères indicibles de la guerre étaient encore vivantes dans le souvenir de tous ; autour d'eux étaient les champs abandonnés, les fermes dé-

truites par l'incendie ; dans peu de mois on pouvait s'attendre à une détresse semblable ; et, pendant ce temps qui infligeait des pertes sensibles à tous, ils devaient non seulement renoncer à tous les agréments de la vie, mais aussi à la jouissance de leurs droits, de leurs libertés les plus chères. Et pourtant, ils se serrent autour de l'homme qui tient entre ses mains leur destinée, et ils écoutent avec enthousiasme ce discours qui leur met devant les yeux la gloire de leur ville, devenue le modèle de tous les Hellènes. Avec une noble franchise, l'orateur fait l'éloge de leur constitution, démocratique, il est vrai, et dans le plein sens du mot, parce qu'elle se propose le bien du peuple tout entier et accorde des droits égaux à tous les citoyens, mais, par cela même, plus capable que toute autre de faire arriver les plus éminents aux premières places dans l'État. Il vante les hautes jouissances intellectuelles qu'offre la ville, l'amour désintéressé de la vertu et de la sagesse qui anime les citoyens, leur généreuse hospitalité, leur tempérance, leur activité aussi que n'ont affaiblie ni la paix ni l'amour du beau, de sorte qu'Athènes, en toute circonstance, est et sera un sujet de légitime admiration pour les contemporains et la postérité.

C'est ainsi que Périclès mettait en relief aux yeux de ses concitoyens le caractère propre de leur république, et leur dépeignait le peuple athénien comme il devait être. Il leur montrait ce qu'il y avait de meilleur en eux, pour les fortifier, les élever au-dessus d'eux-mêmes, pour les exciter au sacrifice, à la constance, à une bravoure raisonnée. Ils quittèrent les tombeaux armés d'un nouveau courage et rentrèrent chez eux décidés à affronter tout ce que leur réservait la destinée. Aussi, lorsque Archidamos envahit une seconde fois l'Attique, ils se soumirent de meilleure grâce à ce qu'ils ne pouvaient éviter. Ils n'avaient pas cultivé les champs ravagés l'année précédente, et les Spartiates durent traverser rapidement les campagnes les plus fertiles pour trouver de quoi vivre dans les régions de l'est, jusqu'au cap Sounion. Déjà le système de Périclès inspirait plus de confiance, et l'on prenait son parti de ce qui, une année auparavant, avait paru intolérable.

§ V

DERNIERS EFFORTS DE PÉRICLÈS

C'est alors que survint un nouveau malheur, une calamité en dehors de toute prévision humaine.

Depuis longtemps on avait entendu parler de terribles maladies qui sévissaient en Égypte et dans les satrapies de l'Asie, et qui s'étaient propagées jusqu'à Lemnos. A la même époque, la mortalité avait été effrayante aussi dans l'Occident, en Sicile et en Italie[1] ; plus tard, on crut en avoir trouvé la cause dans une série d'hivers humides, pendant lesquels une grande quantité d'eau s'était amassée sur le sol et sous sa surface. L'air, disait-on, en avait été empesté et les récoltes détruites. Les vents du nord annuels aussi, les *étésiens*[2] qui purifient l'atmosphère, avaient fait défaut[3]. On eût dit qu'au moment où éclatait la guerre qui bouleversa l'ordre social dans le monde grec, une sympathie secrète troublait aussi l'ordre de la nature ; c'était là une idée très répandue alors ; car on était persuadé que jamais n'avaient eu lieu autant de phénomènes effrayants que depuis le commencement de la guerre[4].

L'Attique, qui se distinguait d'ordinaire de toutes les contrées voisines par son air salubre et pur, éprouva alors pour la première fois les maux auxquels est exposé un port fréquenté. Car à peine la navigation fut-elle ouverte qu'on fut alarmé par les premiers décès. Ils se produisirent sur différents points de la Grèce; mais, dans ces endroits, ils restèrent isolés,

[1]) Niebuhr, *Röm. Geschichte*, II, p. 573. (2e édit.).

[2]) Voy. vol. I, p. 15.

[3]) Ces deux raisons, l'excès d'humidité et l'absence des vents étésiens, sont données par Diodore (XII, 58. Cf. Grote, VIII, p. 187, trad. Sadous). Dans sa pensée, elles ne s'appliquent pas à l'Attique même, mais aux régions où le fléau a pris naissance.

[4]) Thucyd., I, 23. Sur les épidémies considérées comme marquant des époques dans la vie des peuples, voy. Niebuhr, *Vorträge über alte Geschichte*, II, p. 64.

et disparurent ensuite. En Attique, au contraire, la maladie trouva un sol tout préparé, sur lequel elle s'implanta et se répandit d'une façon inouïe. La population entière venait justement de se réfugier de nouveau à l'intérieur des murs. Un espace étroit contenait une foule d'hommes arrachés à leurs habitudes, accablés de soucis, inquiets, troublés, dormant en plein air, privés d'exercice, et ne pouvant ni vaquer suffisamment aux soins de propreté ni se procurer une bonne nourriture. Au Pirée surtout, où la foule était plus compacte qu'ailleurs, les réservoirs d'eau n'étaient pas terminés; il n'y avait que l'eau des citernes, et déjà les chaleurs étaient fortes. Aussi, bientôt la contagion sévit également dans la ville haute et dans la ville basse. Les autres maladies disparurent. Tous les rangs de la société furent atteints, sans distinction d'âge ni de sexe, et partout les symptômes étaient les mêmes. C'était une fièvre à forme typhique, semblable à celles qui se produisent dans les camps et les villes à la suite des misères de la guerre. On éprouvait d'abord des chaleurs dans la tête; les yeux s'enflammaient; puis, les organes intérieurs étaient atteints : la langue et le palais se gonflaient; une toux douloureuse se déclarait, accompagnée de vomissements bilieux et d'une sensation persistante d'étranglement et d'angoisse. Sur la peau se montraient des pustules et des ulcères. On ne sentait pas, à l'extérieur, la chaleur du corps ; mais le feu intérieur était si grand que les malades jetaient loin d'eux tous leurs vêtements et que quelques-uns se précipitèrent dans les puits comme des fous. La plupart mouraient de cette chaleur interne après sept ou neuf jours, sans que leur corps dépérît en apparence. D'autres survivaient à la première attaque du fléau et mouraient plus tard des suites de la dyssenterie et de l'épuisement. D'autres enfin en réchappaient, sans doute, mais leurs facultés étaient altérées ou ils perdaient quelque partie de leur corps [1].

La science ne resta pas oisive. Hippocrate [2] lui-même étudia la maladie. Pendant le cours ultérieur de celle-ci, il fit profiter

[1]) L'exemple de Thucydide lui-même (II, 48) prouve bien cependant qu'on pouvait aussi se rétablir complètement.

[2]) Sur Hippocrate, voy. vol. II, p. 571. *Philologus*, IV, p. 204.

les Athéniens de ses expériences en essayant surtout de purifier l'air par le feu; procédé que lui suggéra, dit-on, la remarque que, de tous les habitants de la ville, les forgerons étaient les moins éprouvés. Mais, au début, tous les remèdes qu'on alla demander aux prêtres et aux médecins restèrent sans effet. On laissait, avec l'inertie du désespoir, le fléau suivre son cours. La contagion était si grande qu'amis et parents abandonnaient leurs malades, et qu'on négligeait les rites des funérailles, si sacrés pour les Grecs. Des tas de mourants et de morts gisaient autour des fontaines où ils avaient cherché un dernier soulagement; les saints lieux furent, pour la première fois, souillés par des cadavres. Tandis que les calamités ordinaires ont coutume d'unir les citoyens, celle-ci brisa tous les liens de la famille et de la vie publique. On devenait indifférent à l'égard de la loi et de l'ordre; le sentiment de l'honneur et du devoir s'émoussait; on en voulait aux dieux et aux hommes [1]. Selon la différence de leur caractère, les uns s'abandonnaient à une sombre tristesse, se croyant livrés aux châtiments d'une puissance implacable, tandis que les autres, avec une licence effrénée, satisfaisaient leurs instincts les plus dépravés et cherchaient dans le vertige des jouissances immodérées la distraction ou l'oubli.

La situation des Athéniens était, en effet, terrible. Tandis que d'habitude on cherchait un remède contre la maladie en fuyant dans les montagnes pour changer d'air, on se voyait enfermé dans des murs au milieu d'une chaleur croissante; les Péloponnésiens parcouraient le pays pour anéantir les derniers restes de la prospérité des campagnes, tandis qu'à l'intérieur sévissait un ennemi plus implacable encore qui abattait les hommes à coup sûr, comme des victimes sans défense. Tout commerce avait cessé; le prix des vivres augmentait; les pauvres souffraient double misère, et les riches s'apercevaient que tout leur argent ne leur servait de rien.

Tous les moyens paraissaient bons à la rage des partis pour faire tomber un adversaire détesté : même la détresse du

[1]) C'est alors cependant que Sophocle composa en l'honneur d'Asclépios un péan auquel on attribua une influence sur la cessation du fléau (*Sophocl*, ed. Bergk, p. xx).

moment devint une arme contre Périclès. Le parti spartiate exploita la superstition de la foule et montra dans la peste la main d'Apollon qui, par la voix de son oracle, ne s'était pas en vain déclaré l'allié de Sparte; le dieu soutenait la bonne cause, et c'est pour cela que tout le Péloponnèse avait été épargné par le fléau. Peut-être ne fallait-il pas traiter à la légère ce crime des Alcméonides dont le poids pesait sur le premier homme de la république. Là même où ces insinuations n'étaient pas écoutées, on disait que la peste était un effet de la guerre; et la guerre, Périclès en était l'auteur. Le même homme, disait-on, qui a ravi aux citoyens toutes leurs libertés, qui fait des discours pompeux à l'éloge de la démocratie tout en l'exploitant pour se faire une dictature contraire à la constitution, est l'auteur de la misère présente, et il est peut-être enchanté que la peste et la guerre déciment les citoyens, car il pourra d'autant plus complètement réaliser ses plans ambitieux.

Les ennemis de Périclès profitèrent du moment où lui-même partit pour Épidaure, comme commandant d'une flotte de 150 trirèmes. Épidaure résista, mais les Athéniens ravagèrent, tout le long de la côte de l'Argolide, les localités alliées de Sparte : les riches campagnes de Trœzène et d'Hermione furent dévastées; ils prirent Prasiæ pour en faire une place forte sur la frontière laconienne. Lorsque la flotte rentra à Athènes, les Péloponnésiens venaient de se retirer, après avoir occupé le pays pendant quarante jours pleins. La peur avait fini par les chasser, lorsqu'ils entendirent parler d'une mortalité toujours croissante et qu'ils virent planer au-dessus de la malheureuse ville la fumée épaisse des bûchers. Les deux collègues de Périclès, les stratèges Hagnon [1] et Cléopompos, prirent le commandement de la flotte; lui-même resta dans la ville, où l'attendait la tâche la plus ingrate.

Il trouva la situation complètement changée; les menées de ses adversaires n'avaient que trop réussi : il ne tenait plus le peuple dans sa main. Ce qui n'était qu'un mécontentement sourd était devenu une résistance ouverte; malgré ses ordres, il y

[1]) Voy. vol. II, p. 547.

avait eu des assemblées du peuple, et le parti de ses adversaires, qui voulait la paix à tout prix, avait réussi à faire envoyer une ambassade à Sparte pour traiter [1]. Les Spartiates ne surent pas profiter du moment; on croyait probablement que Périclès était déjà tombé et Athènes perdue : on eut des prétentions sans bornes; bref, les négociations traînèrent en longueur et l'irritation, arrivée à son comble, se tourna, en procédant cette fois par des attaques ouvertes, contre Périclès. Il dut convoquer une assemblée pour se défendre, lui et sa politique. Il le fit; il parut devant le peuple et lui parla, non pas sur le ton obséquieux ou en affectant la condescendance, mais avec plus de fierté, de fermeté, de sévérité et de confiance en lui-même que jamais. Jamais il n'avait démontré à ses concitoyens, comme dans cette heure de suprême danger, sa supériorité personnelle et le droit qu'elle lui donnait d'être le premier : jamais il ne l'avait fait avec autant de simplicité et de dignité, avec une absence aussi complète de fausse modestie. Il tenait à leur faire sentir qu'ils le calomniaient et le méconnaissaient parce qu'ils n'étaient plus dignes de lui.

« Qu'avez-vous à me reprocher ? s'écria-t-il. Je suis resté le « même ; c'est vous qui avez faibli. Ce n'est pas le vaillant « qu'il faut blâmer, c'est le pusillanime, celui qui a le cœur « bas et la vue courte. Si la déclaration de guerre était une « faute, vous êtes aussi coupables que moi ; mais vous ne « pouviez faire autrement. Rompre une paix bienfaisante « sans motif, c'est de la folie et de l'aveuglement; mais renon- « cer librement à une domination comme la vôtre, cela est « non seulement honteux, mais impossible si vous ne voulez « pas vous exposer aux plus grands dangers. Pourquoi trem- « blez-vous ? La mer vous appartient; toutes les côtes, tous « les ports sont à vous; il dépend de vous d'étendre encore « votre empire; car aucun peuple de la terre n'ose affronter « vos trirèmes. Et vous vous tourmentez pour vos petits coins « de terre et vos granges ! Sans doute, aux maux de la guerre « auxquels nous devions nous attendre est venu s'ajouter un

1) Thucyd., II, 59.

« mal inattendu, qui a mis votre persévérance à la plus rude « épreuve. J'honore votre douleur, mais rien ne justifie votre « manque de courage; aucun malheur ne doit vous abattre au « point de vous faire abandonner avec déshonneur ce que vos « pères ont conquis avec gloire: il faut bien plutôt, en son- « geant à la prospérité publique, supporter avec constance les « malheurs privés; car, la république une fois tombée, il n'y a « plus de bonheur possible pour l'individu [1]. »

Une fois encore, Périclès réussit à élever jusqu'à lui un peuple affaissé sous le poids de l'infortune et qui lui avait retiré sa sympathie. Les Athéniens se décidèrent à rompre toutes les négociations et à continuer la guerre d'après son plan. Mais ses ennemis ne cessèrent point d'agir et mirent tout en œuvre pour ne pas laisser passer, sans en tirer parti, les troubles qu'ils avaient mis tant d'ardeur à fomenter. Le peu de succès des expéditions maritimes de l'année les favorisait. La flotte que Périclès avait confiée à ses collègues revint de Potidée à Athènes dans un triste état; au lieu de forcer enfin la ville à se rendre, elle n'avait fait que communiquer la maladie aux assiégeants; de quatre mille guerriers, plus d'un quart avaient été enlevés en quelques semaines. Chaque échec était imputé à Périclès, et il paraît que, sans attendre la fin de son année de stratégie (430 : Ol. LXXXVII, 2), on eut recours à une procédure extraordinaire pour le faire comparaître en justice.

Simmias, Lacratidas et Cléon lui intentèrent un procès en règlement de comptes [2]. On lui reprocha des négligences dans l'administration des deniers publics; la cour des comptes ne trouva pas ses pièces en ordre: bref, il fut condamné à une forte amende qu'il était incapable de payer. Périclès fut donc suspendu de ses fonctions et perdit d'un seul coup tout pouvoir; il ne jouissait même plus, comme débiteur de l'État, des

1) THUCYD., II, 60-65.

2) Plutarque donne les noms des accusateurs : Simmias, d'après Théophraste (cf. PLUT., *Pericl.*, 35, *Præc. reip. ger.*, p. 805), Lacratidas, d'après Héraclide de Pont, et Cléon, d'après Idoménée. Le point visé par l'accusation était le détournement : κλοπὴν αὐτοῦ κατεψηφίσαντο, ὀλίγου δὲ καὶ θανάτου ἐτίμησαν (PLAT., *Gorgias*, p. 515 a).

droits de simple citoyen; il devait s'abstenir de prendre aucune part aux affaires publiques [1].

Il se retira dans la vie privée. Mais là, un nouveau chagrin l'attendait; car, au déclin de l'âge, cet homme qui avait consacré toute sa vie au bien public ne devait pas avoir la consolation de se dédommager de l'inconstance de la foule au milieu des siens ou d'un petit cercle de fidèles amis. Le fléau fit de terribles ravages dans son entourage immédiat. Des deux fils que sa femme lui avait donnés [2], l'aîné mourut sans s'être réconcilié avec lui ; il perdit une sœur bien-aimée, puis, une série d'hommes qui étaient ses instruments et ses confidents. Périclès, si cruellement éprouvé, sentit la mélancolie de l'isolement l'envahir, mais il resta inébranlable et fort, calme et d'humeur égale; ses ennemis ne purent lui reprocher même une heure de défaillance. C'est alors que la peste lui prit le second de ses fils, celui auquel, par allusion à la domination maritime d'Athènes, il avait donné le nom héroïque de Paralos [3]. Lorsqu'il déposa sur le front de son enfant la couronne mortuaire, son cœur se brisa, et, pour la première fois, Athènes vit le grand homme, vaincu par la douleur, gémir tout haut sur les malheurs de sa maison [4].

Pendant ce temps, ses adversaires avaient essayé de gouverner l'État, mais rien ne marchait : ils agissaient sans plan arrêté, sans décision, sans énergie. Plus ils multipliaient les entrevues avec le peuple et plus celui-ci sentait toute la différence qu'il y avait entre eux et Périclès. On s'était habitué à obéir à une volonté énergique, et c'est ainsi qu'après avoir murmuré contre

1) ('Αθηναίους) τὰς ψήφους λαβόντας ἐπ' αὐτὸν εἰς τὰς χεῖρας καὶ γενομένους κυρίους ἀφελέσθαι στρατηγίαν καὶ ζημιῶσαι χρήμασιν, ὧν ἀριθμὸν οἱ τὸν ἐλάχιστον πεντεκαίδεκα τάλαντα, πεντήκοντα δ'οἱ πλεῖστοι γράφουσιν (Plut., *Pericl.*, 35). ἀποστήσαντες αὐτὸν τῆς στρατηγίας, καὶ μικράς τινας ἀφορμὰς ἐγκλημάτων λαβόντες, ἐζημίωσαν αὐτὸν ὀγδοήκοντα ταλάντοις (Diod., XII, 45). — οὐ μέντοι πρότερόν γε οἱ ξύμπαντες ἐπαύσαντο ἐν ὀργῇ ἔχοντες αὐτὸν πρὶν ἐζημίωσαν χρήμασιν (Thucyd., II, 65). Thucydide, écrivant pour des Athéniens, n'avait pas besoin, en rapportant la condamnation, de mentionner à part la destitution, qui en était la conséquence nécessaire.

2) Voy. vol. II, p. 507.

3) On avait reproché à Périclès d'avoir donné à son fils le nom du héros Paralos (Suidas, s. v. Περικλῆς).

4) Plut., *Pericl.*, 36.

Périclès, on se prit à le regretter. On se sentait abandonné, comme des orphelins, et la première consolation que les amis du grand homme courbé sous le poids de l'affliction purent lui porter fut la nouvelle du changement survenu dans les dispositions des Athéniens à son égard, de leur repentir, de leur désir de le revoir.

Pendant quelque temps, il évita avec soin de paraître en public ; mais l'appel des citoyens devenait de jour en jour plus pressant ; le vaisseau de l'État était ballotté faute d'une direction ferme ; le vieux politique consentit enfin à reprendre une fois encore le gouvernail. On lui fit réparation d'honneur de la façon la plus complète, et on lui remit de nouveau le commandement suprême des troupes avec les pouvoirs les plus étendus. Comme gage de la confiance qu'on lui rendait, il demanda qu'on adoptât un décret abolissant sa propre loi, celle d'après laquelle les enfants nés en légitime mariage devaient seuls être considérés comme fils de citoyens [1]. On savait bien qu'en agissant ainsi, Périclès songeait avant tout à sa propre maison et qu'il désirait voir légitimer un fils d'Aspasie. Pour un Hellène, en effet, l'extinction de sa race était le plus grand des malheurs. On peut admettre néanmoins que Périclès, à un point de vue plus général, avait jugé convenable de modifier cette loi et d'en tempérer la sévérité après les ravages de la peste [2].

L'animosité contre Sparte, accrue par un incident imprévu, lui vint en aide.

Vers la fin de l'été, Sparte envoya en Perse une ambassade, afin de décider le Grand-Roi, par l'intermédiaire de Pharnace, satrape de l'Asie Mineure, à soutenir la cause du Péloponnèse. Le chef de l'ambassade était Aristeus, fils d'Adimantos [3], personnage qui, sans aucun doute, avait plus que tout autre

[1]) Voy. vol. II, p. 551.

[2]) La perte totale subie par la population de l'Attique à la suite des deux apparitions du fléau est évaluée comme il suit par Thucydide : τετρακοσίων ὁπλιτῶν καὶ τετρακισχιλίων οὐκ ἐλάσσους ἀπέθανον ἐκ τῶν τάξεων καὶ τριακοσίων ἱππέων τοῦ τε ἄλλου ὄχλου ἀνεξεύρετος ἀριθμός (Thuc., III, 87). De là l'expression de Diodore : ὑπὲρ τοὺ μυρίους (XII, 58).

[3]) Voy. ci-dessus, p. 17-18.

poussé à cette démarche, faite surtout en vue de sauver Potidée, car les Corinthiens y étaient si bien enfermés par Phormion que leurs vaisseaux ne pouvaient ni entrer ni sortir. Trois Spartiates et un Tégéate furent en outre désignés d'office pour faire partie de l'ambassade. Celle-ci devait, en passant, détacher de l'alliance athénienne Sitalcès, le plus puissant prince barbare après le Grand-Roi. Mais les Athéniens, grâce aux efforts de Sadocos, fils de Sitalcès et leur proxène, firent arrêter l'ambassade au moment où elle allait passer l'Hellespont et se la firent livrer. Quand le peuple la vit arriver à Athènes, sa fureur ne connut plus de bornes ; la haine qu'il portait à Aristeus, le plus dangereux des Péloponnésiens, l'instigateur de la défection de Potidée, fut cause qn'on mit à mort les ambassadeurs le jour même, sans les avoir entendus. Les Lacédémoniens reconnurent dans ce terrible événement la malédiction de Talthybios, irrité contre eux parce qu'ils avaient autrefois tué les ambassadeurs du roi Darius : Xerxès avait dédaigné de se venger sur les hérauts qu'on lui avait livrés ; ils étaient revenus sains et saufs, et maintenant, pensait-on, c'était sur leurs fils, Nicolaos et Anéristos, que la Némésis s'était accomplie [1].

Si le crime commis par les Athéniens trouvait quelque excuse dans les intentions perfides de l'ambassade et dans des violences analogues de la part de Sparte, il est pourtant difficile de croire qu'il fut commis après le retour de Périclès au pouvoir. Après un pareil éclat, toute espérance de paix semblait à jamais anéantie, et les partisans de Périclès pouvaient d'autant plus facilement obtenir que l'on continuât la guerre avec toute l'énergie dont on était capable. Dès que Périclès eut repris la direction des affaires, l'abattement fit place à une ardeur nouvelle [2].

Phormion fut envoyé avec vingt vaisseaux pour surveiller le golfe de Corinthe; Mélésandros, avec six autres, en Carie et en

[1]) Herod., VII, 134. Thucyd., II, 67.

[2]) ὕστερον δ'αὖθις οὐ πολλῷ, ὅπερ φιλεῖ ὅμιλος ποιεῖν, στρατηγὸν καὶ πάντα τὰ πράγματα ἐπέτρεψαν, ὧν μὲν περὶ τὰ οἰκεῖα ἕκαστος ἤλγει ἀμβλύτεροι ἤδη ὄντες, ὧν δὲ ξύμπασα πόλις προσεδεῖτο πλείστου ἄξιον νομίζοντες εἶναι (Thucyd , II, 65, 4).

Lycie[1]. On reprit avec plus de vigueur le siège de Potidée, et, l'hiver suivant, la ville fut forcée de se rendre. L'excès de la famine avait brisé une résistance qui durait depuis plus de deux ans ; les intempéries de la saison avaient mis les assiégeants eux-mêmes en si mauvais état que, pressés d'en finir et au grand déplaisir des Athéniens, ils avaient accordé aux habitants la permission de se retirer librement. La ville fut repeuplée par des colons venus de l'Attique[2]. Le succès était grand, mais chèrement acheté. L'événement avait démontré aux alliés la possibilité de la résistance, et même les finances d'Athènes n'auraient pu suffire aux frais de plusieurs sièges de cette espèce.

Au printemps de la troisième année de la guerre, les Péloponnésiens ne témoignèrent aucune envie de ravager encore l'Attique déserte et infectée par la peste. Archidamos les conduisit devant Platée, pendant qu'une flotte athénienne se rendait en Thrace, où les tribus au nord de Potidée étaient toujours encore en insurrection et où Olynthe surtout était demeurée une place d'armes dangereuse. Non loin d'Olynthe était Spartolos : on en vint aux mains sous les murs de cette ville, et les Athéniens y essuyèrent des pertes sérieuses[3].

L'Acarnanie était un troisième champ de bataille. Cette contrée paraissait aux deux partis être un terrain important et favorable à l'exécution de leurs desseins politiques ; c'était un pays très fertile, où il y avait beaucoup de places fortes, mais peu de villes pourvues d'un régime policé, un pays sans cohésion, sans direction commune. La contrée formait un groupe de communes indépendantes, qui partageaient leurs sympathies entre Sparte et Athènes ; la plupart cependant étaient pour Athènes.

Ce fut Ambracie, la plus entreprenante des colonies de Corinthe, qui donna le signal des hostilités ; il lui parut que les circonstances étaient favorables pour soumettre le pays des Acarnaniens, ses voisins. Dans ce but, les Ambraciotes s'u-

[1]) Thucyd., II, 69.

[2]) Thucyd., II, 70. Thucydide dit que les assiégés en étaient venus à se manger entre eux (τινὲς καὶ ἀλλήλων ἐγέγευντο).

[3]) Thucyd., II, 79.

nirent aux tribus de l'Épire et descendirent vers Stratos, la capitale de l'Acarnanie, en suivant la vallée de l'Achéloos; les Péloponnésiens, d'accord avec eux, soutenaient l'entreprise par terre et par mer, car on espérait non seulement pouvoir enlever l'Acarnanie à Athènes, mais aussi prendre les îles de Céphallénie, de Zacynthe, voire même Naupacte, et débarrasser ainsi le golfe de Corinthe des flottes ennemies. C'est pourquoi mille hoplites venus de Sparte et commandés par l'amiral Cnémos s'étaient unis aux Ambraciotes pour attaquer Stratos. Mais l'entreprise échoua complètement faute de direction, et surtout par suite de l'amour immodéré du butin que manifestèrent les alliés du nord, bien que Phormion se vît hors d'état de secourir la ville menacée; car une flotte de 37 vaisseaux corinthiens et sicyoniens approchait et cherchait à traverser secrètement le golfe. Non seulement le prudent et vigilant Phormion l'en empêcha, mais il l'attaqua en pleine mer avec une telle supériorité de tactique navale qu'il mit en déroute sans éprouver de pertes la flotte ennemie presque deux fois plus forte que la sienne, prit douze trirèmes et fit une foule de prisonniers. C'était la plus brillante victoire qu'Athènes eût remportée dans cette guerre [1].

Phormion savait que l'on n'était point hors de danger. Il demanda instamment du secours. On équipa vingt vaisseaux, mais, trompé par de fallacieuses promesses, on les envoya d'abord en Crète pour prendre Cydonia [2] ; ce coup de main échoua complètement. En outre, les vents du nord retardèrent la traversée, et l'on perdit un temps précieux. Les Corcyréens se montrèrent indifférents et ne prirent aucune part à tous ces combats, eux qui attachaient naguère tant de prix à l'alliance athénienne. Par contre, les Lacédémoniens, irrités de l'insuccès répété de leurs plans, réunirent en très peu de temps une nouvelle flotte de soixante-dix-sept vaisseaux. Phormion se vit dans la position la plus critique, non seulement parce que la flotte ennemie était quatre fois plus forte que la sienne, mais aussi parce que, cette fois, elle était commandée par des

[1]) Thucyd., II, 80-84.
[2]) Thucyd., II, 85.

chefs expérimentés. Cnémos avait avec lui Brasidas, qui profita très habilement de sa supériorité numérique ; pour éviter un combat en pleine mer, il simula une attaque contre Naupacte, attira les trirèmes athéniennes tout près du rivage où elles manquaient d'espace, et, les assaillant brusquement, il en coupa neuf, tandis que les onze autres se réfugiaient à Naupacte. Toutefois les trirèmes cernées furent en partie sauvées par le courage admirable des Messéniens qui suivaient les Athéniens sur la côte, entraient dans la mer malgré leur pesante armure, et escaladaient les vaisseaux pour les défendre. De leur côté, les navires qui avaient échappé, une fois dans le port, se retournèrent et attaquèrent de nouveau l'ennemi avec tant d'acharnement et de succès que non seulement ils mirent en fuite le détachement qui les poursuivait, mais qu'ils délivrèrent leurs propres vaisseaux, en prirent plusieurs autres à l'ennemi, et forcèrent toute la flotte péloponnésienne à se réfugier dans le port de Panormos [1]. Peu après arriva l'escadre qui s'était attardée en Crète, et, comme l'été touchait à sa fin, toutes les entreprises des Péloponnésiens sur terre et sur mer avaient complètement échoué; la supériorité de la flotte athénienne était victorieusement démontrée une fois de plus, et, malgré tous les efforts des ennemis, la puissance d'Athènes établie plus fortement que jamais dans le golfe de Corinthe.

Périclès n'avait pris personnellement aucune part à tous ces combats dans les mers d'Orient et d'Occident. A Athènes même, il n'était plus l'homme d'autrefois. L'expédition insensée contre Cydonia prouve qu'il pouvait se passer des choses complètement en désaccord avec sa manière de gouverner. Pour diriger l'État comme il l'entendait, il fallait une parfaite santé du corps et de l'esprit ; or, ses forces étaient brisées et le ressort même de son organisme était atteint. La peste sévissait toujours à Athènes : après avoir fait le vide dans sa maison et décimé ses amis, elle le saisit lui-même; mais, sans l'enlever tout d'un coup, elle le mina lentement, comme un poison secret, et le cloua enfin sur sa couche. L'énergie de sa

[1]) Thucyd., II, 86-92.

volonté aussi était brisée, et, pour montrer à ses amis ce qu'était devenu le grand Périclès, il leur fit voir l'amulette que des femmes superstitieuses lui avaient donnée pour le protéger. Il était étendu là, entouré des meilleurs de ses concitoyens qui se demandaient avec anxiété ce que deviendrait Athènes sans lui; et, tandis que, le croyant déjà privé de connaissance, ils s'entretenaient des grandes choses qu'il avait accomplies, il se redressa une fois encore et leur demanda pourquoi ils oubliaient ce qui était le plus à sa louange, à savoir, que jamais Athénien n'avait porté le deuil à cause de lui! Ce n'était donc ni son génie, ni sa parole puissante, ni ses succès militaires qu'il prisait le plus en lui, mais sa modération, son empire sur lui-même et sa prudence; il pouvait se rendre le témoignage que les attaques les plus haineuses n'avaient jamais pu l'entraîner à se venger de ses ennemis dans un mouvement de colère.

La guerre durait depuis deux ans et six mois lorsque Périclès mourut. Il fut enseveli au Céramique extérieur, à droite de la grande route qui conduit aux ports, non loin des sépultures des Athéniens tombés pour la patrie. L'art a conservé à la postérité son image, dans des copies excellentes. Nous devons la meilleure à Crésilas, qui fit œuvre d'artiste en reproduisant fidèlement d'après nature les traits d'un homme éminent, et en parvenant néanmoins à exprimer, d'une façon plus visible que ne l'avait pu faire la nature elle-même, la personnalité et le génie du modèle [1]. Le sérieux, la profondeur du sens moral, le courage inébranlable du politique et du capitaine, le calme royal du sage, l'image qui nous a été conservée nous les retrace avec une vérité frappante; l'œil et le front dénotent une intelligence supérieure, tandis que nous croyons retrouver dans les lèvres délicatement formées le charme de l'éloquence qui en découlait jadis.

Personne ne saurait affirmer que Périclès ait inauguré dans la politique athénienne des principes complètement nouveaux; il

[1]) Sur Crésilas, voy. Bergk, ap. *Zeitschrift f. Alterthumswiss.*, 1845, p. 962. Brunn, *Gesch. d. griech. Künstler*, I. p. 262. *Archäol. Zeitung*, 1860, p. 40. Conze, ap. *Archäol. Zeitung*, 1868, p. 1 sqq. Friedrichs, *Berlins antike Bildwerke*, I, p. 124.

n'était pas, comme d'autres politiques de génie, un de ces novateurs qui prétendent diriger dans des voies nouvelles le développement d'un peuple. Dans tous les points essentiels, il ne faisait que suivre les antiques traditions de la cité, et tous ses efforts ne tendaient qu'à maintenir la grandeur d'Athènes sur les bases établies, à la fortifier et à lui donner une expression digne d'elle. Si Périclès contribua pour sa part à affranchir ses concitoyens de l'influence des familles privilégiées et à provoquer la participation de tous aux affaires publiques, il ne fit que suivre en cela les traces de Solon et de Clisthène, auxquels la république devait sa constitution. S'il partait du principe que la question de savoir quel État dominerait en Grèce devait se décider sur mer, et s'il conseillait aux Athéniens d'abandonner leurs terres et de défendre leur ville comme une île, c'étaient bien là les idées de Thémistocle qui, avec son coup d'œil pénétrant, avait reconnu les véritables bases de la puissance athénienne. Mais combien il se distinguait de son devancier par le choix des moyens et par la largeur de sa politique ! En associant à sa mission le souci de la moralité, il se montrait le fidèle continuateur d'Aristide ; et le grand historien de son temps, qui est aussi le plus sévère et le plus véridique des moralistes, a pu l'absoudre de tout reproche d'égoïsme. Ce n'est pas tout. Il ne cherchait la véritable grandeur d'Athènes ni dans ses murs ni dans ses chantiers, mais dans sa haute culture intellectuelle ; pour cette raison, il accorda le droit de cité à tout ce qui pouvait élever l'esprit et assura à ce point de vue une supériorité incontestée à sa ville natale. Or, Solon avait eu ces mêmes idées, dont les Pisistratides poursuivirent plus tard la réalisation avec un zèle digne de tout éloge. Il emprunta à d'autres États ce qui était digne d'être imité ; par exemple, comme fondateur de colonies au delà des mers, nous le voyons prendre pour modèle la politique de Corinthe. En un mot, Périclès a exercé une influence si profonde parce qu'il a réuni en lui les idées les plus grandes et les plus fécondes des temps passés, mais purifiées et coordonnées dans un imposant ensemble. La grandeur d'Athènes, qu'il poursuivit jusqu'à sa fin sans se laisser arrêter ni par la bonne ni par la mauvaise fortune, n'était pas une

grandeur imaginée par lui, ce n'était pas un idéal né de théories philosophiques, mais le but qu'indiquait le passé, le but qu'Athènes devait atteindre sous peine de devenir infidèle à elle-même et à sa mission dans l'histoire.

Qui songe à prétendre qu'il a rempli sa tâche avec une abnégation entière ? Mais, du moins, sa vie publique ne fut souillée par aucune basse convoitise, par aucun désir de richesses ou de bien-être ; et, bien que vivant au milieu d'un peuple divisé par les partis, il n'abusa jamais du pouvoir. S'il aspirait à une domination, c'était à la plus irréprochable et à la plus légitime ; car celui qui, par la puissance du génie et par la rectitude du jugement, est aussi supérieur à ses concitoyens que l'était Périclès, celui-là a non seulement le droit, mais encore le devoir d'employer au gouvernement de ses concitoyens les dons qui le destinaient à être le prince de la cité. Son devoir était de régner, tant qu'il put le faire sans violer la constitution ; s'il dominait ses concitoyens, ce n'est pas parce qu'ils s'abaissaient devant lui : c'est au contraire parce qu'ils s'élevaient jusqu'à lui et apprenaient de lui à faire le plus noble emploi de l'existence. Il pouvait espérer que les Athéniens se donneraient à lui d'autant plus volontiers qu'ils voyaient sa politique à l'œuvre dans un moment extrêmement difficile ; car ils devaient reconnaître la nécessité d'une direction unique des affaires. Athènes était devenue le centre d'un empire. Le gouvernement d'un pareil territoire ne pouvait être abandonné sans inconvénient ni danger à une assemblée de citoyens incapables, dans leur ensemble, de juger sainement des situations les plus compliquées. Une fois que le plus difficile fut fait, c'est-à-dire la réunion d'un ensemble de forces nationales en un seul État collectif, dans lequel les anciennes différences de tribus tendaient même à disparaître, Athènes ne pouvait jouir d'une façon durable de ce résultat qu'en employant des moyens extraordinaires ; elle devait consentir à se laisser gouverner par une volonté unique, soutenue elle-même par la confiance publique.

Mais, demandera-t-on, comment un pareil gouvernement pouvait-il se soutenir à la longue, comment pouvait-il être continué par un autre après la mort de Périclès? A coup sûr,

le grand politique y avait pensé depuis des années, et il y avait sans doute dans le cercle de ses intimes, avant que la peste eût fait le vide autour de lui, des hommes qui lui paraissaient capables de continuer son œuvre. Mais, même en supposant qu'il n'eût aucune raison d'espérer que la grandeur d'Athènes serait durable, cela devait-il l'empêcher de faire tous ses efforts pour atteindre le but qu'il s'était proposé? Il s'agissait de profiter avec d'autant plus d'énergie de ce présent qui pouvait bien ne jamais revenir. Il savait que la vraie grandeur d'une époque ne dépend pas de sa durée; il savait que, si l'idéal le plus élevé d'une confédération hellénique était réalisé à Athènes, ce serait pour sa ville et pour son peuple un honneur impérissable. Ses espérances étaient audacieuses, mais soutenues par la plus haute prudence, et c'est pourquoi l'œuvre de sa vie, si mélancolique que fût sa fin, a été couronnée d'un succès impérissable.

Ce succès, il est vrai, ne fut pas visible tout d'abord; car jamais peut-être un grand politique ne fut plus injustement jugé et plus gravement méconnu, même parmi les meilleurs de son peuple, que Périclès. Les témoignages contemporains prouvent avec quelle répugnance on reconnaissait sa grandeur, et combien on cherchait à échapper au sentiment pénible d'une admiration sans réserve par des critiques haineuses et par des calomnies. Durant l'époque de trouble qui précéda la guerre, une appréciation impartiale de ses mérites était impossible. Tous les partis étaient contre lui, et aristocrates et démocrates ne s'entendaient que pour le calomnier. De même plus tard. D'ordinaire, après la mort des grands hommes, on voit l'opinion porter sur eux un jugement plus équitable : ce ne fut point le cas pour Périclès. On le rendit responsable des malheurs qui suivirent. Il y eut dans l'administration des abus et des défauts qu'on considéra comme les suites de sa politique : on le rendit solidaire de ceux qui, après lui, se mirent à la tête de leurs concitoyens, sans voir l'abîme qui le séparait des démagogues de l'âge suivant[1]. C'est en cela qu'il fut méconnu

[1]) Isocrate, lui, a soin d'opposer le désintéressement de Périclès à la cupidité des démagogues postérieurs (Isocr., *De pace*, § 126).

par bien des historiens et philosophes, même par Platon et par Aristote [1].

Nous devons d'autant plus de reconnaissance au seul homme qui nous permette de retrouver les traits primitifs de cette image si défigurée ; d'autant plus rémunératrice est la tâche de celui qui, conduit par Thucydide, suit avec une pieuse admiration les traces que ce grand esprit a laissées dans l'histoire de son peuple.

[1]) Sur les jugements des contemporains au sujet de Périclès, voy. Sauppe, *Quellen Plutarchs in Leben des Perikles*, p. 6. Cf. Rühl, *Quellen des plut. Perikles*, ap. Jahrbb. f. Philol., 1868, p. 657.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA GUERRE JUSQU'A LA PAIX DE NICIAS.

sur les bords du Strymon (hiver 424). — Euclès et Thucydide. — Prise d'Amphipolis par Brasidas : responsabilité de Thucydide. — Conquêtes de Brasidas (424/3).

V. — Lassitude des belligérants. — Impopularité de Brasidas à Sparte. — Retour du roi Plistoanax (vers 426). — Dispositions pacifiques de l'opinion à Sparte. — Dispositions pacifiques à Athènes. — Armistice (mars 423). — Nouveaux combats en Thrace (423). — Expulsion des Déliens (423). — Dixième année de la guerre (422). — Cléon devant Amphipolis (automne 422). — Bataille d'Amphipolis : mort des deux généraux. — Négociations pour la paix (hiver 422/1). — Paix de Nicias (avril 421). — Alliance entre Sparte et Athènes.

§ I

ATHÈNES APRÈS LA MORT DE PÉRICLÈS.

Pendant toute la durée de la guerre, aucun événement n'eut des suites plus graves que la peste qui ravagea l'Attique et causa la mort de Périclès; car, si la situation extérieure resta pendant quelque temps la même, Athènes était profondément changée à l'intérieur.

La perte d'hommes avait épuisé la ville. Les classes qui devaient le service militaire avaient à elles seules perdu 4,400 fantassins et 300 cavaliers[1]. La bourgeoisie était frappée au cœur. Bien des familles qui avaient conservé les antiques traditions et les bonnes mœurs d'autrefois étaient éteintes; le lien qui unissait le présent au temps d'Aristide et de Cimon était rompu. Les hommes mûrs qui survécurent au fléau restèrent les mêmes, il est vrai; mais la génération qui grandissait ne leur ressemblait pas. Les pensées élevées et la foi dans l'avenir de la cité lui faisaient défaut. Mais les temps n'étaient pas faits pour calmer l'agitation des esprits et pour faire revivre l'esprit civique. Car la guerre, qui devenait de plus en plus violente, n'avait pas seulement divisé en deux camps ennemis l'ancienne Ligue des Hellènes; elle divisait aussi chaque cité en deux partis irréconciliables. Toutes les communes en furent ébranlées, les passions excitées, et les instincts égoïstes déchaînés. L'époque pour laquelle Hérodote

1) Voy. ci-dessus, p. 71, 2.

avait écrit son histoire avait pris fin; c'en était fait de cette génération qui confondait la grandeur d'Athènes avec la gloire de la Grèce entière. Ce que l'amour de la patrie commune avait suscité de force morale et de vertu cessa d'être compris, et les vertus nées du patriotisme s'éteignirent peu à peu[1].

C'est dans cette atmosphère que grandit la génération nouvelle. De là ces plaintes partout répandues sur la dépravation de la jeunesse, sur les fils de famille qui ont mal tourné. Périclès ne fut pas le seul parmi les grands hommes de l'Hellade à faire dans sa maison de semblables expériences; les descendants de Thémistocle, d'Aristide, de Thucydide fils de Mélésias, étaient de tristes exemples de la démoralisation croissante, de même que les fils du grand sculpteur Polyclète, qui étaient venus se fixer à Athènes. On gaspillait dans des plaisirs faciles la fortune lentement amassée et prudemment administrée par les ancêtres; les plus nobles familles de la ville déclinèrent et tombèrent dans le déshonneur. Tel fut le sort de cette illustre maison dans laquelle se transmettaient par privilège héréditaire les fonctions de héraut et de porte-flambeau aux mystères d'Éleusis, cette maison à laquelle appartenait Callias, le fier adversaire des Pisistratides, celui dont le petit-fils combattit à Marathon et fut ambassadeur à Suse[2]. L'héritier de celui-ci, Hipponicos[3], qui avait 600 esclaves travaillant dans les mines et qui éclipsait par son luxe et ses richesses tous ses contemporains, fut le dernier soutien de l'honneur de sa race; car son fils, le troisième Callias, commença, bientôt après la mort de Périclès, à mener dans la maison paternelle la vie la plus dissolue, et dissipa en peu de temps son héritage avec des courtisanes, des sophistes et d'indignes flatteurs, de sorte que, bien qu'investi des fonctions sacerdotales les plus sacrées, il put être exposé sur la scène comique comme l'image d'Athènes dégénérée[4].

1) Cf. la glorification du temps passé dans Aristophane (*Equit.*, 565 sqq.).

2) Cf. vol. I, p. 442-443 et vol. II, p. 451-452. STEIN ad Herod., VI, 121.

3) Voy. vol. II, p. 507.

4) Sur les nombreux exemples de fils dégénérés, cf. PLAT., *Protag.* p. 319 (avec les notes de Sauppe) et 328 : BERGK, *Reliq. Com. Att.*, 351. BÖCKH, *Staatshaush.*, I, p. 631. ED. JAHN, Plat. *Laches*, p. XXII. XXVIII. Sur la φορὰ ἐν τοῖς γένεσιν, considérée d'une manière générale, cf. ARIST., *Rhet.*, II, 15.

Enfin, tant d'hommes avaient péri qu'on renonça à appliquer dans leur sévérité d'autrefois les lois qui réglaient le droit de cité à Athènes. Périclès lui-même avait donné l'exemple du relâchement[1] : il en résulta qu'une foule d'éléments étrangers pénétrèrent dans la bourgeoisie, et les relations de famille furent troublées davantage encore par l'adoption d'un grand nombre d'enfants illégitimes. En outre, les misères de la guerre et la maladie avaient fait perdre aux citoyens l'habitude de la gymnastique, qui avait si puissamment contribué à conserver la santé du corps et de l'esprit aux jeunes Athéniens. Les gymnases publics situés aux portes de ville étaient désertés, tandis que, du matin au soir, une foule bavarde se pressait de plus en plus nombreuse sur la place du marché. Car les habitants de l'Attique, que la guerre avait arrachés à leurs travaux, s'étaient habitués à mener en ville une vie oisive et facile ; les rapports entre la ville et la campagne étaient complètement modifiés.

Les anciens Athéniens aimaient la vie des champs ; quiconque avait une petite propriété s'y sentait plus à l'aise et plus chez lui que dans les murs de la ville. Ils trouvaient en général leur installation à la campagne plus commode que les habitations de la ville, et beaucoup de citoyens ne venaient à Athènes que pour les fêtes. Tout cela avait changé. Les terres qu'on tenait des ancêtres et qu'on avait améliorées tous les ans avec une sage économie étaient dévastées avec toutes leurs plantations. Les propriétaires étaient dégoûtés à jamais de leurs habitudes et de leurs plaisirs d'autrefois. Car comment pouvait-on reprendre confiance dans l'avenir ? Le bienfaisant équilibre entre la vie des champs et celle de la ville cessa d'exister ; beaucoup de campagnards ne retournèrent plus à la charrue, mais restèrent en ville, où ils cherchaient à oublier dans des jouissances variées et dans la surexcitation des luttes de partis les incommodités de l'existence ; il se forma ainsi à Athènes une foule mécontente et turbulente, une populace que l'ancienne Athènes n'avait pas connue. L'amour du travail, que Périclès vantait encore comme une des vertus

[1]) Voy. ci-dessus, p. 71.

les plus recommandables de ses concitoyens, s'affaiblit; et, de la participation personnelle aux affaires, droit et devoir de chaque citoyen, on vit naître, au milieu de l'atmosphère malsaine d'une ville assiégée où tous les travaux importants avaient cessé, une oisiveté remuante et avide de nouveauté, un goût pour le bavardage et le désœuvrement que les ennemis de la démocratie purent considérer dès lors comme un des caractères distinctifs de l'Athénien.

Peu d'années firent ainsi de la bourgeoisie athénienne une foule inconsistante, obéissant au hasard à des impressions vagues, une foule oscillant entre la présomption et le découragement, entre l'incrédulité et une surexcitation superstitieuse. L'antique bon sens, qui avait résisté aux nouveautés des sophistes, avait perdu son énergie; la religion était partout abandonnée et remplacée par le doute, le goût de la raillerie et le mépris des dieux. Or, la religion étant aussi le fondement de la vie morale — car elle était chez les Grecs à un haut degré une religion de la conscience, comme le démontre l'idée de l'Érinys, qui jouait un si grand rôle chez les anciens Athéniens — la vie sociale se trouvait d'autant plus menacée par la diminution croissante du sentiment religieux.

D'autre part cependant, le sentiment du vide spirituel faisait rechercher les consolations religieuses : on ne se contentait plus des cérémonies du culte public; on eut recours à des pratiques singulières, exhumées de traditions oubliées ou importées du dehors; on se réunit pour célébrer des mystères privés, avec des pratiques expiatoires et des cérémonies nouvelles. Les relations maritimes avec les côtes d'Asie et de nombreuses immigrations avaient introduit des cultes étrangers, surtout ceux qui agissaient sur les sens au moyen de cérémonies capiteuses et d'une musique bruyante. Tel était le culte d'Adonis, importé de l'île de Cypre, celui du dieu phrygien Sabazios, de la déesse thrace Bendis et de Cotytto. Des prêtres étrangers, qui fondèrent des associations religieuses, des devins venus du dehors acquirent la plus grande influence [1].

[1]) Sur les cultes étrangers et leur influence à partir du commencement de la guerre du Péloponnèse, voy. P. FOUCART, *Des associations religieuses chez les Grecs*, p. 56 sqq.

En vain la comédie attaqua-t-elle avec vigueur le mal qui envahissait le pays. Les antiques coutumes étaient partout ébranlées ; même le salut national χαῖρε (sois heureux !), usité dans toute l'Hellade, passa de mode et fut remplacé par des tournures plus recherchées [1].

Ces changements dans les mœurs des citoyens d'Athènes se préparaient déjà du temps de Périclès, et les symptômes en étaient assez manifestes. Mais enfin, il était resté jusqu'aux derniers jours de sa maladie le centre de l'État ; le peuple était toujours revenu à lui et avait pu retrouver sa propre dignité en se subordonnant à l'influence personnelle du grand homme. La voix qui avait su gouverner la turbulente cité, au besoin contre son penchant, était muette désormais. Il n'y avait point d'autre autorité, ni aristocratie, ni classe de fonctionnaires, ni collège d'hommes d'État entendus, pour servir d'appui à la bourgeoisie athénienne. La foule avait retrouvé sa complète indépendance ; cet esprit d'opposition que les Athéniens manifestaient d'ordinaire vis-à-vis de leurs supérieurs pouvait se donner libre carrière, et, plus l'éloquence factice et l'habileté des sophistes étaient devenues communes à Athènes, plus le nombre de ceux qui tâchaient de se pousser et de se faire valoir comme orateurs et porte-voix de l'opinion était devenu grand. Mais comme personne, parmi ce grand nombre, n'était capable de conduire la foule à la façon de Périclès, on vit se produire nécessairement une nouvelle manière de conduire le peuple, une nouvelle « démagogie. »

Périclès s'était tenu au-dessus de la foule. Il gouvernait en faisant appel à la générosité et à l'énergie dans l'âme de ses concitoyens ; il savait les élever au-dessus d'eux-mêmes par son sérieux et ses exigences morales ; ils avaient honte de faire voir devant lui leurs faiblesses et leurs basses convoitises. Ses successeurs durent employer d'autres moyens ; pour acquérir de l'influence, ils exploitèrent moins les côtés forts que les côtés faibles des masses populaires. Ils se firent aimer d'elles en les flattant et en cherchant à satisfaire leurs penchants dépravés. C'est ainsi que les démagogues, de conduc-

1) Χαῖρειν μὲν ὑμᾶς ἔστιν, ὦνδρες δημόται, ἀρχαῖον ἤδη προσαγορεύειν καὶ σαπρόν· ἀσπάζομαί δέ .. (ARISTOPH., *Plutus*, 322).

teurs et de conseillers du peuple, devinrent ses serviteurs et ses flatteurs. Comme cette façon de diriger le peuple était à la portée de bien des gens, il y eut des compétiteurs qui se supplantèrent l'un l'autre ; les personnalités influentes se succédèrent avec rapidité, et c'est ainsi qu'une direction des affaires conséquente avec elle-même et agissant d'après des principes fixes devint impossible.

A ces nouvelles habitudes se trouve étroitement lié un autre changement important.

L'aristocratie athénienne, en tant que puissance dans l'État, n'existait plus depuis longtemps, et la noblesse ne jouissait d'aucun privilège dans la société civile. Cependant, on ne peut pas dire qu'elle eût perdu toute influence sur la vie publique, et on n'a qu'à parcourir la liste des grands hommes qui, au v[e] siècle, se sont le plus distingués dans les sciences et les arts, soit à Athènes soit en dehors d'Athènes, comme Héraclite, Anaxagore, Parménide, Pindare, Eschyle, Sophocle, Hérodote et Thucydide, pour se convaincre que les vieilles familles étaient restées plus fertiles que d'autres en talents éminents, et que l'aisance héréditaire, la culture supérieure et les tendances intellectuelles qui régnaient dans les grandes maisons bourgeoises, n'étaient pas sans contribuer à développer heureusement les talents naturels et à former des personnalités marquantes. Les politiques qui jusqu'alors s'étaient succédés dans le gouvernement appartenaient aussi à d'anciennes familles, et Périclès lui-même, tout en s'arrangeant de façon à asseoir sa supériorité sur d'autres privilèges que celui de la naissance, n'a jamais renié son origine et ses opinions aristocratiques.

Il n'en était plus ainsi désormais. On voyait pour la première fois des hommes de la basse classe se mettre en avant pour jouer un rôle politique, des hommes sortis de cette classe de marchands et d'artisans dont la fortune et l'instruction s'étaient si puissamment accrues. Mais les anciens préjugés n'en avaient pas pour cela disparu, et les partisans des anciennes traditions trouvaient toujours mauvais que des gens qui exerçaient un métier vulgaire, qui avaient grandi dans les ateliers et qui manquaient de cette éducation libérale que donnait la

musique et la gymnastique, voulussent prendre la parole dans les assemblées du peuple et remplir les plus hautes fonctions de l'État. Mais les hommes de cette classe avaient sur les aristocrates un grand avantage, c'est qu'il leur était infiniment plus facile de manier la foule et de la mener; ils étaient bien plus près de l'homme du commun, et ils ne se souciaient d'ailleurs nullement de l'arracher à ses idées et à ses opinions accoutumées; aussi la foule venait-elle à eux confiante et disposée à l'indulgence; elle aimait des chefs qui n'avaient pas la prétention d'être meilleurs qu'elle-même et devant lesquels on n'éprouvait pas ce pénible sentiment d'infériorité qu'inspirait Périclès. Si la bourgeoisie s'était profondément modifiée pendant la guerre, et si les chefs sortis de son sein essayaient de s'accommoder à ses mœurs et à ses caprices, la direction des affaires publiques devait nécessairement prendre aussi un caractère tout différent.

Les assemblées devinrent plus nombreuses, plus bruyantes, plus turbulentes, les délibérations plus passionnées et plus tumultueuses, parce qu'il leur manquait la direction d'un esprit supérieur; aussi la foule entière prit-elle une part plus immédiate aux débats et manifesta sans retenue ses sentiments du moment, sa faveur ou sa défaveur, son approbation ou son impatience. Cet état de choses mit si bien en lumière toutes les imperfections de la constitution athénienne que les plus intelligents parmi les citoyens, ceux qui voyaient dans le jugement la première qualité de l'homme d'État, se dégoûtèrent des affaires publiques et méprisèrent de plus en plus le système démocratique tout entier. Un grand nombre de citoyens distingués par leur éducation et jouissant d'une situation indépendante s'abstenaient de paraître dans les assemblées du peuple, parce qu'ils dédaignaient les moyens qui seuls pouvaient leur assurer le succès; renonçant à la politique active, ils se réfugièrent dans la vie contemplative, parcequ'ils se voyaient hors d'état de modifier la marche des choses; et c'est ainsi que la crainte de remplir des fonctions publiques gagna de plus en plus les aristocrates auxquels Périclès déjà reprochait leur attitude hostile[1]

[1]) τόν μηδὲν τῶνδε μετέχοντα οὐκ ἀπράγμονα, ἀλλ' ἀχρεῖον νομίζομεν (Thucyd., II, 40). Cf. *ibid.*, 63 et Bernays ap. *Hermes*, VI, p. 129.

à l'égard de la constitution athénienne. Plus d'un esprit, et des meilleurs, fut enlevé ainsi à la république, et le champ resta de plus en plus libre aux démagogues nouveaux.

Cependant, ces nouveaux chefs du peuple n'étaient pas également aptes à toutes les fonctions. En effet, s'ils manœuvraient avec talent et succès à la tribune, ils ne se sentaient en général ni la capacité ni le désir de commander des troupes. Il fallait pour cela une autre préparation et des qualités différentes; et c'est pour cette raison que les fonctions militaires restèrent, la plupart du temps, entre les mains de membres de l'aristocratie, comme Nicias, Eurymédon, Lachès, Hippocrate, etc. Ce fut donc un des changements les plus importants de cette époque que, dorénavant, les fonctions de général furent distinctes de celles de démagogue. Autrefois, on eût eu de la peine à se figurer un politique qui ne se fût pas distingué en même temps sur les champs de bataille, et Périclès était le brillant modèle d'un chef également puissant dans les conseils et dans l'action, par la parole et par l'épée, sur la flotte comme sur le Pnyx. Maintenant, même ceux qui ne s'étaient pas fait une réputation sur le champ de bataille et n'avaient jamais risqué leur vie pouvaient parler devant le peuple de la façon de conduire une guerre, juger les hommes qui au dehors affrontaient les fatigues et les dangers, et les contraindre à rendre compte de leur conduite.

En outre, il fallait bien que les généraux cherchassent à maintenir une discipline sévère, et ils se rendaient par là odieux à une bourgeoisie de jour en jour plus préoccupée d'échapper à toute règle, d'autant plus que, pendant la guerre même, les citoyens de la classe la plus pauvre, les thètes, avaient été appelés à servir dans les rangs des hoplites [1]. Des froissements de toute espèce étaient donc inévitables, et les démagogues

[1]) Il n'y avait pas encore de thètes parmi les hoplites au temps où furent représentés les Δαιταλεῖς d'Aristophane. Il est question dans un discours d'Antiphon contre Philinos, discours prononcé vers 412, d'un projet de loi d'après lequel « tous les thètes seraient enrôlés dans les hoplites » (Harpocrat., s. v. Θῆτες). Lysias (*In Phormis.*, § 4) montre que, dans les dernières années de la guerre du Péloponnèse, leur incorporation à l'armée régulière était passée en habitude. Cf. Usener, *Jahrbb. f. Philol.*, 1873, p. 162.

étaient en général tout prêts à prendre parti contre les généraux. Séparées, les deux fonctions publiques les plus importantes devinrent hostiles, et les malentendus entre généraux et orateurs devinrent pour Athènes le point de départ des plus grands malheurs [1]. L'office de stratège devint un vrai martyre, et les hommes les plus vaillants étaient découragés au moment d'agir ou arrêtés dans leurs succès par la perspective de devoir rendre compte de leurs campagnes à de lâches démagogues et à une foule capricieuse.

Les Athéniens ne manquaient pas de généraux capables. Phormion, fils d'Asopios, était encore dans la force de l'âge: dans la guerre contre Samos, il avait joué un rôle important à côté de Périclès, avait commandé devant Potidée, et avait enfin, dans le golfe de Crisa, remporté des victoires qui sont au nombre des plus brillantes dans l'histoire militaire de l'Attique [2]. C'était un soldat de la vieille roche [3], bref en paroles, sévère et résolu, un modèle de tempérance et de mœurs irréprochables. Et pourtant on lui intenta un procès; le tribunal populaire le condamna à une amende de 10,000 drachmes, que cet homme désintéressé et absolument sans fortune ne put payer; il fut, en conséquence, dépouillé de ses honneurs et dignités civiques et se retira à la campagne [4]. Comme Phormion, d'autres généraux de valeur, qui ont commandé avec ou après lui les armées athéniennes, Xénophon, Lachès, Pythodoros, Pachès, Démosthène, Sophocle, Eurymédon, ont eu à soutenir contre les orateurs populaires des luttes semblables, et furent intimidés par eux ou empêchés par un danger sans cesse imminent de déployer toute leur énergie [5].

Dans le commandement des armées, Périclès pouvait être remplacé jusqu'à un certain point par des hommes formés à

[1]) Sur la stratégie et la démagogie, voy. Gilbert, *Beiträge zur inneren Geschichte Athens*, 1877, p. 1 sqq.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 74.

[3]) Phocion vanté, au même titre que Myronide, comme représentant des généraux de la vieille école, ap. Aristoph., *Lysistr.* 801 sqq. Cf. Gilbert, *Beiträge*, p. 105.

[4]) Androt., ap. Schol. Aristoph., *Pac.* 347. Cf. Böckh, *Staatshaushaltung* (I, p. 515, et *Appendice*, p. v), et ci-dessous, p. 99.

[5]) Sur les procès des généraux, voy. Köhler, *Del.-attischer Bund*, p. 145.

l'ancienne école; cependant, là aussi il devint impossible d'opérer avec suite, d'après un plan de campagne bien arrêté, avantage qu'on n'avait pu obtenir qu'en confiant la dignité de stratège, pendant plusieurs années de suite, à un même homme[1]. A la tribune, le contraste était bien plus frappant encore. Là, un certain Eucrate[2] se fit remarquer tout d'abord, homme lourd et grossier, qui parut sur la scène comique avec les sobriquets de « sanglier » ou d'ours de Mélite (c'était le nom de son district), marchand d'étoupe et possesseur de moulins. Sa carrière d'orateur ne fut pas longue. Il fut supplanté par Lysiclès, un marchand de bestiaux enrichi[3]. Ce n'était pas un homme ordinaire; ce qui le prouve, c'est qu'Aspasie l'épousa après la mort de Périclès, et qu'elle fit de lui, paraît-il, un orateur distingué. Il est probable, par conséquent, qu'il a connu Aspasie du vivant de Périclès et qu'il était des familiers de la maison[4]. Il paraît aussi qu'il chercha à réunir de nouveau dans sa personne les fonctions de général et celles de démagogue; car, l'année qui suivit la mort de Périclès, il commandait en Carie et y perdit la vie[5].

Alors seulement surgirent les démagogues qui s'étaient fait connaître par leur opposition à Périclès, et, parmi eux, Cléon fut le premier dont l'influence fut assez durable pour que sa conduite, durant les années suivantes, mît enfin dans tout son jour le caractère de la démagogie nouvelle.

A Athènes même, le changement survenu dans la direction

¹) Voy. vol. II, p. 504.

²) Cet Eucrate est identique avec le stratège envoyé en Macédoine en 432 (Ol. LXXXVII, 1), d'après le C. I. Attic., IV, n. 179.

³) Aristoph., *Equit.*, 129 sqq. Schol., *ibid.* Les expressions d'Aristophane ne prouvent pas que Eucrate, Lysiclès, ou même Cléon, aient exercé les fonctions officielles de Trésorier : leur action, même quand elle porte sur les finances, s'explique suffisamment par leur qualité de « démagogues. » Cf. vol. II, p. 505, 1 et Böckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 224.

⁴) Plut., *Pericl.*, 24. Harpocrat., s. v. Ἀσπασία. Faut-il admettre des relations entre Lysiclès et Aspasie avant la mort de Périclès? Dans le cas contraire, il faut rejeter ce que l'on raconte de l'éducation de Lysiclès par Aspasie. D'après Cobet (*Prosopogr. Xenoph.*, p. 81), toute cette histoire est invention d'Æschine le Socratique (sur le dialogue d'Æschine : Ἀσπασία, voy. C. F. Hermann, *De Æschine Socratico*, p. 16 sqq.). Sauppe (*Quellen Plutarchs*, p. 13) y voit une invention des comiques.

⁵) Thucyd., III, 19.

des affaires ne manqua pas de trouver des contradicteurs. Aussi bien, la distinction des rangs dans la société n'était point tout à fait effacée. Par leur naissance, leur fortune, leur éducation, bien des personnes se sentaient au-dessus de la foule qui s'abandonnait avec plaisir à ses nouveaux guides, et les cérémonies religieuses aussi bien que les fonctions militaires contribuaient à maintenir des tendances aristocratiques en pleine démocratie. Non seulement, en effet, les fonctions les plus sacrées du sacerdoce public étaient le privilège de certaines familles, qui en recevaient un éclat tout particulier, mais encore certains emplois religieux qui n'étaient qu'annuels (comme par exemple celui des *Arrhéphores* qui, comme représentantes du peuple en quelque sorte, desservaient sous la surveillance de la prêtresse le culte de la déesse Poliade sur l'acropole, ou celui des danseurs *Oschophores* ou porteurs de pampres, qui représentaient la jeunesse athénienne arrachée au monstre crétois par le roi Thésée) n'étaient jamais remplis que par des jeunes filles ou des jeunes garçons riches et de grande naissance. Alors comme autrefois, on conservait l'habitude de choisir les représentants de la ville à l'étranger dans les familles les plus distinguées. Enfin, à l'époque même où le service militaire était devenu en général moins honorable, celui de la cavalerie avait gagné en importance. La cavalerie était à Athènes la seule force permanente; la manière dont on la recrutait en faisait une corporation qui devait nécessairement conserver un esprit de caste aristocratique [1]. L'effectif de la cavalerie athénienne avait été porté à mille hommes avant la guerre, et il y a tout lieu de supposer que Périclès avait accordé sa faveur et prodigué sa sollicitude à un corps qu'il a fait représenter si brillamment au Parthénon, et qu'il destinait à servir de contre-poids à la multitude.

L'opposition que faisaient ces cercles aristocratiques à la démocratie était de deux sortes. D'abord, les familles nobles comptaient toujours dans leur sein des adversaires systématiques de la constitution établie, qui ne voyaient de salut que dans une révolution radicale. Ceux-là ou se retiraient de la

[1]) Voy. ci-dessus, p. 55, 58.

vie publique, animés d'une sourde colère, ou ils cherchaient à répandre leurs principes politiques par des associations secrètes et à se ménager l'occasion d'agir ouvertement. C'était là le parti révolutionnaire qui, aux jours de Marathon, de Platée et de Tanagra [1], s'était montré disposé à vendre la patrie aux ennemis pour pouvoir avec leur secours renverser la démocratie; un parti qui, pour faire tomber Périclès, s'était uni à la populace et à ses chefs, et qui continuait toujours, sous le masque de la religion et sous prétexte d'inaugurer une politique élevée, à attaquer la constitution légalement établie. Les aristocrates voyaient sans déplaisir l'abus qu'on faisait de celle-ci, parce que le désordre de l'État favorisait leurs secrètes espérances.

Bien plus nombreux était le parti de ceux qui, sans être démocrates de naissance, ne pouvaient cependant se décider à passer dans le camp de l'oligarchie. Ils reconnaissaient la constitution comme existant de droit, tout en cherchant à en corriger les abus et à s'opposer à l'influence illimitée des nouvaux orateurs populaires. La position de ces hommes était extrêmement difficile, parce que leur tâche était avant tout d'empêcher, de modérer, de faire entendre la voix de la raison, tandis que les démagogues arrivaient les mains pleines d'audacieux projets, promettaient à la foule de brillants succès, et poursuivaient avec une ardeur passionnée certains buts qui répondaient à ses désirs. Plus la foule était gâtée par les nouvaux orateurs, plus il était difficile aux chefs du parti modéré d'acquérir de l'influence. Eux aussi se voyaient forcés de briguer la faveur de la foule; constamment épiés par leurs ennemis, ils devaient éviter avec soin ce qui pouvait prêter au soupçon; ils devaient faire parade de générosité, afficher leur dévouement au peuple, et tâcher d'atteindre leur but par toute sorte de détours [2]. Enfin il était naturel, étant donné l'état des choses, que ceux dont l'intention était de remédier aux inconvénients de la constitution n'eussent pas un programme assez arrêté pour donner une cohésion durable à un parti politique et lui imprimer un mouvement d'ensemble. Un grand

[1]) Voy. vol. II, p. 252, 359, 433.
[2]) Sur la situation des σώφρονες, voy. Thucyd., III, 43.

nombre de leurs partisans, citoyens aisés et tranquilles, n'étaient point faits pour jouer un rôle actif dans un parti : ces hommes, comme Diodotos, fils d'Eucrate, bien que vaillants et pourvus d'un grand talent oratoire, ne prirent, autant que nous pouvons en juger par ce que nous savons de la politique intérieure d'Athènes, que d'une manière tout à fait transitoire une part active à la gestion des affaires publiques.

Plus la position de ce parti était difficile, plus, en conséquence, il importait qu'il fût bien dirigé. Le choix d'un chef n'était pas difficile, car, parmi les citoyens aisés et modérés, Nicias, fils de Nicératos était le plus en vue : après la mort de Périclès, tous ceux qu'inquiétait la tournure que prenaient les affaires se groupèrent autour de lui.

Nicias était le plus riche des Athéniens. Il avait de grandes propriétés dans le Laurion [1], où mille esclaves travaillaient pour lui dans les mines d'argent. Il possédait d'ailleurs cette haute culture intellectuelle que donnait Athènes ; il était au courant de la politique et savait manier la parole, bien qu'il ne fût pas né orateur : c'était, du reste, un homme d'une honorabilité irréprochable et d'une capacité reconnue, que la comédie elle-même traitait généralement avec respect [2]. Il avait commandé avec Périclès, et avait été plusieurs fois distingué et recommandé par lui. On ne pouvait confier la flotte à une main plus sûre; aussi fut-il stratège pendant cinq ans de suite après la mort de Périclès [3]. Il était généreux, à la manière de Cimon ; il orna la ville d'offrandes magnifiques, et, lorsque c'était son tour, il profitait des liturgies pour offrir au peuple les spectacles les plus extraordinaires. Il donnait largement aux pauvres, non pas seulement par bonté et par charité, mais aussi par prudence et par crainte. Il ne cherchait pas seulement à tenir en haleine le zèle de ses amis, mais aussi à gagner ceux qui ne l'aimaient pas et qui pouvaient lui nuire. On devinait l'intention; mais le peuple ne s'en fâchait pas, parce

[1]) Voy. vol. II, p. 257.

[2]) Cf. C. Fr. Hermann, *De persona Niciæ apud Aristophanem*. 1835. Schmidt, *De vita Niciæ* (ap. Joachimsth. Gymnas.-progr. 1847), p. 10 sqq.

[3]) De 427 à 423 : puis, probablement aussi en 422, et en 421, lors de la conclusion du traité de paix.

qu'il voyait par là combien le puissant Nicias attachait d'importance à l'opinion de la foule. Dans son rôle d'homme politique aussi, il recherchait une certaine apparence; il évitait les relations de société, comme Périclès; ses partisans s'efforçaient de le faire passer pour un travailleur infatigable et d'éloigner de sa porte les visiteurs importuns. Il était mesuré et solennel dans ses allures; sans renier ses convictions, il n'aimait pas à se prononcer, parce qu'il était naturellement timide et qu'il craignait toujours de se compromettre en paroles ou en actes; il n'avait pas le courage de payer de sa personne. Il était d'ailleurs sans ambition, et, s'il occupa une position éminente, ce sont les circonstances plutôt que ses désirs qui l'y poussèrent. Lorsqu'il y arriva, il était maladif et déjà d'un certain âge; il ne put plus vaincre son irrésolution native; même comme général, le plus fort de sa tactique consistait à éviter les accidents. Mais, plus il manquait personnellement d'audace et d'initiative, plus il cherchait autour de lui des points d'appui. Bien loin de tenir tête au peuple avec l'indépendance d'esprit d'un Périclès, et d'écraser l'influence de la superstition partout où elle se faisait sentir, il était lui-même soumis à un haut degré à cette influence; l'aversion que lui inspirait la libre pensée moderne avait provoqué chez lui des tendances contraires; c'est avec anxiété qu'il tenait compte des présages de toute espèce et des prophéties des devins: il avait toujours chez lui quelqu'un de ces personnages. De là l'influence qu'exercèrent sur lui des hommes méprisables comme Diopithe [1]. Loyal dans ses convictions politiques et fidèle à la constitution, il était bien intentionné à l'égard du peuple [2] et ennemi de toute menée secrète. Il voulait que sa ville maintînt sa dignité vis-à-vis de Sparte, mais il considérait la guerre comme un malheur et croyait possible une paix honorable.

On voit bien que Nicias n'avait pas assez de caractère pour vaincre les grandes difficultés contre lesquelles avait à lutter le parti des modérés. Mais les citoyens avaient conservé assez

[1]) Sur Diopithe, cf. Hermann, *op. cit.*, p. 25. Meineke, *Com. Att.*, I, p. 87. Droysen, *Rhein. Mus.*, N. F., III, 180. Roscher, *Klio*, p. 216.

[2]) Aristot. ap. Plut., *Nicias*, 2,

de jugement pour comprendre que, à côté des nouveaux démagogues, des hommes comme Nicias pouvaient leur être éminemment utiles; ils sentaient le besoin de posséder des hommes qui inspirassent un respect involontaire; c'est pourquoi ils ne cessèrent de lui accorder leur confiance et de l'estimer comme un fidèle conseiller. Il n'était pas facile, du reste, de lui disputer sa position, parce que personne ne réunissait au même degré les avantages du caractère, du mérite, de la naissance et de la fortune. L'argent était à Athènes une puissance très sérieuse, et, malgré toute l'égalité démocratique, de vaillants généraux, comme Lamachos, ne purent jamais, faute d'argent, exercer une influence durable. Nicias lui-même considérait sa fortune comme la base de sa puissance et l'administrait avec la plus scrupuleuse exactitude; il ne dédaignait aucun profit et louait ses esclaves à d'autres pour toucher leur salaire. C'est à cause de ses richesses qu'il était devenu chef de parti, et plus que jamais on remarquait à Athènes l'antagonisme entre les riches et les pauvres, car il était de l'intérêt de ceux qui avaient beaucoup à perdre de réagir contre un gouvernement d'aventures. Cette scission était une nouvelle cause d'envie et de méfiances : car, si le parti de Nicias s'opposait à des expéditions imprudentes, on le soupçonnait immédiatement de se prononcer contre une action énergique pour des motifs intéressés, parce que les charges de la guerre pesaient principalement sur ses membres. Les orateurs qui représentaient l'opinion des masses exploitaient ces soupçons et s'efforçaient d'accroître leur popularité en rendant odieux les riches.

§ II

EXÉCUTIONS ET REPRÉSAILLES.

Tandis que les circonstances se modifiaient ainsi à l'intérieur, la guerre continuait avec une violence croissante. Pendant les premières années, les puissances belligérantes n'avaient fait que tâtonner, en cherchant les moyens de se

prendre corps à corps; elles commençaient maintenant à tirer parti de leurs expériences et à se porter des coups plus sérieux. Les Péloponnésiens avaient déjà tenté de tenir tête sur mer aux Athéniens, et, comme sur terre il leur était impossible de forcer l'ennemi à se mesurer avec eux en rase campagne et de le vaincre suivant les règles de l'ancienne tactique lacédémonienne, ils avaient, contrairement à leur habitude, entrepris un siège régulier pour châtier les plus fidèles alliés d'Athènes, les Platéens, et s'emparer d'une forte place d'armes sur les derrières de l'ennemi. Les malheurs qu'Athènes avait éprouvés stimulaient l'énergie de ses ennemis, et des hommes comme Brasidas[1] avaient eu déjà l'occasion de se signaler par leur capacité.

En même temps la participation à la guerre devenait de plus en plus générale. On se battait non seulement en Attique et en Béotie, mais encore en Acarnanie; les peuplades du Nord, qui jusque-là n'avaient pris aucune part aux affaires de la Grèce, y furent mêlées alors pour la première fois; leurs chefs pressentaient que les différends des villes grecques leur permettraient d'acquérir de l'influence et de faire du butin. C'est ainsi que des tribus épirotes des bords de l'Adriatique étaient descendues, conduites par leurs chefs, le long de la vallée de l'Achéloos pour secourir les Ambraciotes contre les Acarnaniens[2]; le roi des Odryses avait pris, avec une résolution dont on sentait déjà l'effet[3], le parti d'Athènes, tandis que le rusé Perdiccas restait aux aguets, prêt à tirer parti des circonstances, et ne se faisait aucun scrupule, bien qu'il fût l'allié des Athéniens, d'envoyer des renforts à leurs ennemis en Acarnanie. Les alliés des îles et de la côte d'Asie-Mineure étaient en pleine effervescence, et l'on connaissait les plans ambitieux de Pissuthnès, qui avait à sa solde des mercenaires arcadiens[4]. En Grèce, les haines s'exaspéraient de jour en jour, soit entre les différentes républiques, soit entre les puissances belligérantes, et le désir de nuire à l'adversaire était devenu si fort qu'on ne se reposait même plus en hiver.

1) Voy. ci-dessus, p. 59.
2) Voy. ci-dessus, p. 74.
3) Thucyd., II, 95-101. Diod., XII, 49 sqq.
4) Voy. vol. II, p. 520.

C'est ainsi que les Péloponnésiens, après les combats du golfe de Corinthe et pendant l'automne de la même année 429 (Ol. LXXXVII, 4), exécutèrent, sous la conduite de Cnémos et de Brasidas, un coup de main qui surpassait comme audace tout ce qu'ils avaient fait jusqu'alors. Les équipages de quarante vaisseaux furent débarqués près de Corinthe; les matelots prirent chacun sa rame, son coussin et sa courroie, franchirent l'isthme par le travers, tirèrent en toute hâte quarante vaisseaux des chantiers de Nisæ et poussèrent tout droit vers le Pirée, qu'on savait ouvert du côté de la mer. Les navires étaient en route ; tout était favorable ; mais les Péloponnésiens eurent peur de leur propre audace, et, au lieu de profiter du moment, ils débarquèrent à Salamine, prirent les trois vaisseaux qui s'y trouvaient et ravagèrent l'île. Des feux allumés en guise de signaux donnèrent l'alarme aux Athéniens : ils eurent un moment de terreur en se voyant tout à coup surpris dans leurs propres eaux ; mais ils en furent quittes pour la peur, et la leçon leur apprit qu'ils feraient bien de mieux garder leur port à l'avenir [1].

Au nord de la mer Égée, l'agitation belliqueuse commença aussi à l'entrée de l'hiver. Perdiccas n'avait pas tenu les promesses qu'il avait faites aux Odryses et aux Athéniens confédérés ; Sitalcès rassembla donc une armée de cent mille fantassins et de cinquante mille cavaliers pour entrer en Macédoine. Jusqu'aux Thermopyles, tout trembla devant l'armée barbare, composée des peuples les plus belliqueux du Nord, et les ennemis d'Athènes crurent que c'était eux qu'on avait l'intention d'écraser. Sitalcès voulait avant tout placer sur le trône de Macédoine le prétendant Amyntas, et il comptait pour cela sur l'appui des Athéniens, qui lui avaient fait entreprendre toute cette campagne. Il envahit les villes de la Chalcidique avec des forces irrésistibles et s'avança jusqu'à l'Axios ; mais les vaisseaux athéniens ne parurent pas, et tout à coup les choses changèrent d'aspect. Le parti des adversaires d'Athènes, à la tête duquel était Seuthès, neveu de Sitalcès, l'emporta. Les intempéries de l'hiver commençaient à se faire sentir, et Per-

[1]) THUCYD., II, 93-94. DIOD., XII, 49.

diccas se hâta de profiter de ces circonstances pour faire des ouvertures de paix, qui furent aussitôt acceptées. Seuthès devint le gendre du roi; la grande armée des Thraces se débanda, et l'alliance entre Athènes et le royaume des Odryses, dont on attendait de si beaux résultats, fut rompue pour toujours. Il est possible que la négligence ait été l'unique cause pour laquelle les vaisseaux athéniens n'arrivèrent pas à temps; peut-être aussi ne s'était-on pas suffisamment entendu; à moins qu'il ne faille admettre que le premier déploiement des forces de leur nouvel allié ait excité contre lui la jalousie des Athéniens et qu'ils l'aient abandonné à dessein. Dans tous les cas, on put constater ici ce manque d'énergie déployée à propos, qui devint si apparent après la mort de Périclès.

En Acarnanie enfin, l'hiver n'avait pas fait cesser les hostilités : Phormion, après que la flotte du Péloponnèse se fut séparée, débarqua à Astacos, chassa de diverses villes d'Acarnanie le parti ennemi d'Athènes, et voulut prendre Œniadæ, le principal siège de ce parti; mais le débordement de l'Achéloos, qui entourait la ville à la façon d'un lac, rendit toute attaque impossible. Phormion s'en retourna donc à Naupacte, et, au printemps, il retourna de là à Athènes avec les vaisseaux enlevés à l'ennemi et les prisonniers.

A peine de retour, Phormion fut mis en accusation et condamné à une amende qu'il ne put payer [1]; il mourut sans doute peu après; car, lorsque les Acarnaniens viennent l'armée suivante à Athènes, ils demandent qu'on leur donne comme général un fils ou un parent de Phormion [2]. Asopios se rend en Acarnanie avec une escadre [3]. Après une attaque inutile

[1]) Voy. ci-dessus, p. 90. L'atimie infligée à Phormion a été levée par l'expédient auquel on eut de nouveau recours, cent ans plus tard, pour Démosthène (SCHÄFER, *Demosthenes und seine Zeit*, III, p. 337), par l'érection d'un autel. Ce qui reste discutable, c'est la question de savoir si, lorsque l'atimie fut rapportée, Phormion était encore en vie, ou si, comme l'admet VON WILAMOWITZ (*Obss. critic. in com. græc.*, p. 33), l'incapacité légale s'est transmise à son fils.

[2]) Dans Thucydide (III, 7) les Acarnaniens demandent τῶν Φορμίωνός τινα σφίσι πέμψαι ἢ υἱὸν ἢ ξυγγενῆ ἄρχοντα: d'après Androtion (ap. SCHOL. ARISTOPH., *Pac.*, 347), c'est Phormion lui-même qu'ils réclament.

[3]) Phormion, revenant d'Acarnanie, n'est arrivé à Athènes que tout à fait à la fin de l'hiver 429/8 (THUC., II, 102); et Asopios est déjà en train de contourner le Péloponnèse avec ses vaisseaux ἐν καρποῦ ξυγκομιδῇ (THUC., III, 15, 16).

contre Œniadæ, il entreprend une expédition contre Leucade et y périt dans un sanglant combat.

Durant cet été là (c'était celui de la quatrième année de la guerre) se produisit un événement qui se préparait depuis des années. Déjà avant le commencement de la guerre, les habitants de Lesbos, qui avec ceux de Chios étaient les seuls alliés d'Athènes restés libres, s'étaient mis en relation avec Sparte par l'intermédiaire de Mytilène, la plus grande des cinq villes de Lesbos.

Mytilène était située en face de la côte d'Asie-Mineure, sur une éminence qui fait saillie dans le détroit et se trouve flanquée de deux baies, l'une au nord, Maloëis, l'autre au sud; cette dernière était le véritable port militaire. Les deux baies étaient jointes par un canal qui traversait la ville par le milieu. La beauté du site et la valeur stratégique de la position s'unissaient d'une façon tout exceptionnelle aux avantages des relations commerciales. L'aménagement de la ville et plus encore son histoire montrent que les citoyens aimaient à faire grand. Non contents de la richesse que procure un port fréquenté, ils avaient étendu leurs frontières au delà du territoire de leur ville, et tout d'abord, dans l'île même. Là, ils avaient successivement soumis Antissa, Erésos, Pyrrha, et réuni au leur les territoires de ces trois villes. Puis, comme Samos et Thasos, ils avaient su acquérir et conserver des domaines considérables sur la terre ferme en face de leur île. Les établissements les plus importants de cette côte [1], notamment Assos et Gargaros, avaient été fondés jadis par des colons de Lesbos; maintenant les Mityléniens cherchaient avec une ardeur passionnée à accroître leur puissance dans l'île et sur la terre ferme, et partout Athènes leur faisait obstacle.

Tous les contrastes qui tenaient en haleine le monde grec se faisaient sentir à Mytilène. Et d'abord, le pouvoir était entre les mains d'un petit nombre de familles nobles et riches; c'étaient elles qui, grâce à leur énergie et à leur prudence, avaient fait la grandeur de la cité ; elles avaient défendu leurs privilèges contre la masse des citoyens, et elles haïssaient pour

[1]) Voy. vol. I, p. 146-147.

cette raison la démocratique Athènes. C'est à contre-cœur qu'elles lui donnaient leurs vaisseaux pour augmenter sa puissance : elles craignaient surtout qu'elle n'intervînt tôt ou tard pour renverser leur gouvernement. En second lieu, les villes du continent, anciennes colonies lesbiennes, étaient pour la plupart devenues tributaires d'Athènes. Il régnait depuis longtemps, à propos de cette région, entre Athènes et Lesbos une rivalité d'intérêts qui avait amené des luttes sanglantes déjà du temps des Pisistratides [1]. Les précédents n'étaient point oubliés, et la puissance d'Athènes rendait naturellement plus irréalisable que jamais tout plan d'agrandissement sur la terre ferme. Mais une troisième question, bien plus brûlante encore, divisait les deux villes ; Mytilène se voyait entravée par les Athéniens jusque dans son île, dont elle aspirait à devenir maîtresse.

Il y avait des années que, voulant réunir tous les domaines de l'île en un seul et en faire un État collectif, elle en était empêchée par la résistance de Méthymne, la seconde ville de Lesbos. Celle-ci, située sur la côte septentrionale, en face de la Troade, avait un gouvernement démocratique et était la fidèle alliée d'Athènes, parce qu'elle voyait dans cette alliance la seule garantie durable de son indépendance.

A tous ces sujets de discorde, nés de principes et de plans politiques, venait s'ajouter l'antique antagonisme de race, que la guerre actuelle faisait renaître en tous lieux. Sur le continent, c'étaient les Béotiens, et dans l'Archipel, les Lesbiens chez lesquels renaissait l'ancienne jalousie des Éoliens contre les Ioniens de l'Attique ; c'était un essai tenté simultanément de reconstituer une puissance indépendante sur l'ancien domaine de la race éolienne, en Asie et en Europe. Ces deux tentatives avaient entre elles un rapport intime. Les principes oligarchiques, qui régnaient à Thèbes comme à Mytilène, avaient amené le rapprochement des deux États, réveillé le sentiment d'une origine commune et poussé à une action politique commune. Les premiers efforts que Mytilène avait tentés, déjà avant la guerre du Péloponnèse, pour nouer des relations avec

[1]) Voy. vol. I, p. 445.

Sparte étant restés sans effet, les Thébains reprirent les négociations après le commencement de la guerre; ils voyaient bien que la Ligue du Péloponnèse trouverait difficilement une alliée plus importante que Mytilène. Ils espéraient trouver maintenant Sparte mieux disposée et plus résolue, et, de leur côté, les habitants de Mytilène étaient décidés à faire le pas décisif. Leur intérêt leur défendait d'hésiter; ils ne savaient pas combien de temps encore le gouvernement actuel pourrait tenir contre la démocratie; ils croyaient n'avoir qu'à perdre et rien à gagner à attendre plus longtemps [1].

Les familles qui détenaient le pouvoir savaient combien Athènes avait souffert de la peste, combien son trésor était épuisé par le siège de Potidée, et comme ses flottes étaient occupées simultanément en divers endroits. L'audacieuse tentative des Spartiates, d'attaquer Athènes sur ses propres côtes, avait exalté le courage des habitants de Mytilène; ils comptaient sur le mécontentement de l'Éolide et de l'Ionie; ils se trouvaient aussi probablement en rapport avec Pissuthnès. Ils résolurent donc de préparer leur défection avec toute la prudence et toute l'énergie possibles. Ils construisirent de nouveaux vaisseaux, élevèrent des digues pour protéger leurs ports, remplirent leurs greniers et firent enrôler des archers scythes.

Cependant, quelle que fût la prudence avec laquelle ils procédèrent, il leur fut impossible de cacher leurs plans. La jalousie de Ténédos et de Méthymne et la division des partis dans la ville, où la situation était très tendue, furent utiles aux Athéniens. Un citoyen de Mytilène, Doxandros, qui avait demandé pour ses deux fils la main de deux jeunes héritières de grande naissance et qui avait essuyé un refus insultant, se vengea des aristocrates en dénonçant leurs intentions aux Athéniens, avec qui il était en relations d'hospitalité [2]. On put voir combien étaient précieux pour Athènes ces proxènes qui étudiaient en secret et sans en être chargés officiellement les dispositions des villes alliées [3], et qui signalaient par des avis

[1]) Cf. W. Herbst, *Der Abfall Mytilene's*. Köln. 1861.

[2]) Thucyd., III, 2.

[3]) Arist., *Pol.*, p. 1304. Sauppe, *De proxenia* ap. Ind. lect. 1877-1878, p. 8.

expédiés en temps utile à Athènes les mouvements inquiétants. C'est ainsi que, tandis qu'Archidamos marchait pour la troisième fois contre l'Attique, c'est-à-dire au commencement du quatrième été de la guerre, on acquit à Athènes la certitude qu'une nouvelle et dangereuse guerre maritime était inévitable.

Après avoir longtemps hésité à croire les faits concernant les habitants de Mytilène, on essaya de détourner ceux-ci de leurs projets en leur envoyant des ambassadeurs, mais ce fut en vain ; il fallut agir. On confisqua les vaisseaux lesbiens qui faisaient partie de la flotte, et quarante trirèmes partirent pour Lesbos sous le commandement de Cléippide. Mais on manquait de cette énergie dont Périclès avait fait preuve lors de la défection de Samos. Non seulement une première tentative, où l'on voulut profiter d'une fête d'Apollon célébrée dans un faubourg de Mytilène pour surprendre la ville, échoua, mais les autorités de la ville révoltée réussirent même, grâce à d'habiles pourparlers, à empêcher l'amiral athénien d'attaquer sans délai, de façon qu'ils purent employer le temps de l'armistice ainsi obtenu à terminer leurs préparatifs et à envoyer une ambassade à Sparte. Ce fut un bonheur pour les Athéniens que les Spartiates se soient alors montrés encore bien plus irrésolus qu'eux-mêmes. Car, au lieu d'agir sous leur propre responsabilité, sans perdre un moment, tandis que la ville menacée était accessible encore, ils invitèrent les ambassadeurs à se présenter à Olympie, où allait avoir lieu la grande fête dont la guerre avait fait une fête purement péloponnésienne, utilisée pour le règlement des affaires de la confédération.

A Olympie, les envoyés de Mytilène tinrent un langage qui fait honneur à leur courage et à leur virilité. Ils ne se plaignirent pas des mauvais traitements qui les forçaient à chercher du secours au dehors ; ils ne déclamèrent pas contre la tyrannie d'Athènes ; ils se contentèrent de déclarer que leur indépendance était plus apparente que réelle ; qu'elle n'offrait aucune sécurité et dépendait entièrement du bon plaisir d'Athènes ; que cet état de choses leur était insupportable ; qu'ils ne voulaient pas faire partie d'une confédération qui avait si profondément modifié son caractère primitif ; qu'ils n'entendaient

pas être les instruments d'Athènes et consolider sa tyrannie égoïste. C'était le fier langage d'une aristocratie à laquelle l'idée de dépendre de la bourgeoisie athénienne était intolérable. Ils ne venaient pas les mains vides; mais, comme naguère les Corcyréens l'avaient fait à Athènes, ils expliquèrent aux Péloponnésiens que leur alliance était pour Sparte infiniment précieuse, attendu qu'elle lui procurait, pour agir contre les Athéniens, une place d'armes des mieux situées, de l'argent et des vaisseaux; qu'elle lui fournissait les moyens d'attaquer Athènes non pas en Attique seulement, le lieu du monde où il était moins aisé de l'entamer, mais aux endroits où elle avait le plus à craindre. L'invitation des Béotiens les avait décidés à faire défection plus tôt qu'ils ne le pensaient; aussi la Ligue leur devait-elle le secours le plus prompt : le prestige de Sparte allait dépendre de l'énergie que l'on mettrait à exécuter cette mesure.

Le discours eut tout d'abord un plein succès. Mytilène fut acceptée comme membre de la Ligue péloponnésienne, et on lui promit de la secourir sans tarder. On résolut aussi de diriger sur-le-champ contre Athènes une nouvelle attaque par terre et par mer. Les Spartiates, en effet, reparurent bientôt à l'isthme avec leur armée et se préparèrent à transporter les trirèmes du port de Léchæon sur le rivage opposé. Mais les autres Péloponnésiens ne vinrent pas au rendez-vous; ils étaient occupés à la moisson et ne témoignaient aucune envie d'entreprendre une seconde campagne au cours du même été. Les Athéniens, au contraire, comprirent parfaitement l'importance du moment. Il s'agissait pour eux maintenant de montrer que leur puissance était intacte et qu'ils étaient prêts à se mesurer partout avec leurs ennemis. Les Spartiates furent très étonnés de voir paraître près de l'isthme une flotte de 100 trirèmes, qui mit aussitôt à néant tous leurs projets; ils apprirent en même temps qu'une autre flotte rançonnait la côte laconienne. C'étaient les 30 trirèmes d'Asopios[1], qui en prit 12 pour se rendre en Acarnanie et fit rebrousser chemin aux autres. Enfin, au lieu de rappeler ses vaisseaux de Mytilène, comme ses ennemis s'y attendaient, Athènes en augmenta le nombre.

[1]) Voy. ci-dessus, p. 100, 1.

Les Mytiléniens avaient, en attendant, mis le temps à profit pour fortifier leur île. Leur attaque contre Méthymne avait échoué, mais les villes sujettes furent remises en état de défense ; on était décidé à défendre toutes les places l'une après l'autre. Au commencement de l'automne, Pachès parut avec mille hoplites; la ville insurgée fut entourée d'un mur du côté de la terre, et, lorsque l'hiver arriva, elle était bloquée sans espoir d'être secourue.

Dans l'intervalle, l'expédition contre Platée, entreprise pendant la troisième année de la guerre, pendant que la peste régnait à Athènes, avait pris une tournure tout autre que ne s'y attendaient les Spartiates. En effet, lorsqu'ils s'étaient présentés devant la petite ville avec toute l'armée fédérale, ils espéraient arriver au but par des négociations; et, lorsque les Platéens se réclamèrent de l'inviolabilité de leur territoire, solennellement garantie, on leur fit une insidieuse réponse, à savoir, qu'on ne voulait autre chose que leur rendre l'entière indépendance à laquelle ils avaient droit; qu'actuellement ils n'étaient ni libres, ni indépendants; qu'ils n'avaient qu'à renoncer à l'alliance d'Athènes et à rester strictement neutres. Les Platéens répondirent que leur situation leur commandait de s'appuyer sur un État plus puissant; que Sparte d'ailleurs leur avait expressément recommandé cette alliance avec Athènes dont à présent on leur faisait un crime [1]. Abandonner les Athéniens, ce serait, en fin de compte, livrer la ville à ses ennemis les plus acharnés. Archidamos fit cesser ces pourparlers qui, pour tout Spartiate ayant conservé quelque sentiment d'honnêteté, devaient être assez pénibles; il remontra aux Platéens combien leur situation était dangereuse à tous égards et leur proposa de s'expatrier en lui abandonnant le territoire de la ville pendant la durée de la guerre. On tiendrait un compte exact de leurs immeubles, et, après la guerre, on les leur rendrait avec le terrain lui-même, sans perte aucune [2].

On ne peut douter que cette proposition du roi ne fût faite de bonne foi. Elle était d'autant plus naturelle que les femmes,

[1]) Voy. vol. I, p. 488.
[2]) Thucyd., II, 72.

les enfants, et tout le peuple hormis quatre cents citoyens, s'étaient déjà réfugiés en Attique : Sparte voulait même s'engager à pourvoir à l'entretien des habitants pendant leur exil. On comprend facilement que les Platéens ne repoussèrent pas cette proposition sans réfléchir; ils la soumirent à l'approbation des Athéniens. Les Athéniens la rejetèrent et promirent un secours efficace.

Dès lors, les Platéens n'hésitèrent plus; du haut des murs, ils déclarèrent à l'ennemi qu'ils seraient fidèles à Athènes, quoi qu'il advînt, et se préparèrent à une résistance énergique. Archidamos, de son côté, fut forcé de prendre l'affaire au sérieux. Après avoir essayé, par de solennelles prières aux dieux et aux héros du pays, de tranquilliser sa conscience et de rejeter tous les torts sur les Platéens, il fit déboiser les pentes du Cithéron, au pied duquel la ville est bâtie, construire des palissades, et, à l'aide de ces palissades, élever une terrasse du haut de laquelle il voulait attaquer les défenseurs de l'enceinte. On voulait éviter à tout prix un siège long et coûteux, et les soldats travaillèrent jour et nuit au remblai. Au bout de soixante-dix jours, il fut terminé. Mais les Platéens, de leur côté, élevèrent leurs murs et leurs parapets, détruisirent au moyen de galeries souterraines les terrassements de l'ennemi, et construisirent un second mur derrière la partie du leur qui se trouvait le plus menacée, pour pouvoir se retrancher derrière cette seconde ligne. Ils surent aussi rendre inoffensifs les béliers en en brisant la tête ou en détournant le choc au moyen de nœuds coulants. Enfin, les assiégeants eurent recours au feu; ils remplirent de matières combustibles l'espace compris entre le mur et leurs retranchements, et allumèrent un incendie dont la flamme et la fumée menaçaient d'anéantir la ville entière et ses défenseurs; mais, au moment du plus grand danger, une averse inattendue vint, dit-on, les sauver.

Alors Archidamos, qui, en vrai Spartiate, ne s'était décidé qu'avec peine à élever des bastions et à employer des machines de siège, dut renoncer à l'idée de vaincre par la force la petite troupe des citoyens de Platée; on dut prendre le parti d'entourer toute la ville d'une ligne de circonvallation pour l'affamer. La situation escarpée de la ville rendait la tâche

plus difficile, mais on ne recula pas devant l'effort; la haine avait grandi pendant la lutte, et les Thébains firent ce qu'ils purent pour activer les travaux. On entoura la ville d'une double muraille, avec un fossé du côté de la ville assiégée et un autre vers le dehors; de distance en distance les murs étaient garnis de tours régulièrement espacées; l'intervalle qui séparait les deux murs, large de seize pieds, était couvert et formait comme un vaste corps de garde entourant la ville ennemie. Vers le milieu du mois de septembre, cet ouvrage gigantesque était terminé; on put licencier la plus grande partie des troupes. Les Péloponnésiens et les Thébains se partagèrent la garde des murs d'enceinte; chaque troupe avait sa place déterminée; un corps de trois cents soldats servait de réserve pour les cas imprévus.

Depuis un an entier les Platéens enduraient leur prison, privés de toute communication avec le dehors, sans espoir d'être débloqués, et entourés d'ennemis qui avaient soif de leur sang. Les vivres commençaient à manquer; aussi, les plus braves résolurent de risquer une sortie. Après s'être muni d'échelles de la hauteur des remparts ennemis, on profita d'une pluvieuse et froide nuit de décembre, à l'heure où l'on pouvait supposer que les hommes de garde étaient retirés dans les tours qui leur servaient de guérites.

Deux cent-vingt hommes quittent la ville; ils sont armés à la légère; le pied gauche seul est chaussé d'un soulier, pour être plus solide en cas d'attaque; le pied droit est nu, pour traverser plus facilement la vase. Gardant entre eux une certaine distance, afin d'éviter tout bruit d'armes, ils franchissent le fossé, puis escaladent le mur en se passant de l'un à l'autre leurs boucliers; ils tuent les gardiens des deux tours les plus voisines à gauche et à droite; tout réussit sans bruit; les Platéens sont maîtres d'une partie du mur avec deux tours qu'ils occupent; la plupart sont arrivés heureusement en haut. A ce moment une tuile tombant du mur donne l'alarme à la garnison. Sept Platéens rebroussent chemin, parce qu'ils croient tout perdu. Mais, tandis que les ennemis ne savent à quoi s'en tenir et que personne parmi eux n'ose quitter son poste, les braves redescendent l'un après l'autre, par le mur extérieur.

A la fin, ceux qui ont gardé les tours quittent leur poste et arrivent sans encombre au fossé extérieur. Malheureusement, le fossé se trouve rempli d'eau et recouvert d'une légère couche de glace. Le passage en est retardé, et, avant que tous aient pu le franchir, des troupes accourent avec des torches ; c'est le corps volant des trois cents qui atteint les Platéens au bord du fossé. Mais les torches gênent les ennemis en les éblouissant, tandis qu'elles facilitent le combat aux Platéens. Un archer est seul fait prisonnier. Les autres passent l'eau et prennent le chemin de Thèbes, parce qu'ils supposent qu'on doit les poursuivre sur la route d'Athènes. Ce n'est qu'à Érythræ qu'ils tournent à droite vers la montagne et arrivent à Athènes le matin, au moment où leurs frères d'armes envoyaient des hérauts aux assiégeants pour leur demander les cadavres des leurs, qu'ils croyaient tous perdus [1]. Jamais le courage uni à la prudence et à la décision n'a été plus brillamment récompensé. Les assiégés en profitèrent aussi, car, devenus moins nombreux, ils purent faire durer leurs provisions plus longtemps.

C'est ainsi qu'au commencement de la cinquième année de la guerre l'attention se concentrait sur deux sièges ; les deux coûtaient aux assiégeants les plus grands sacrifices ; les assiégés des deux villes espéraient toujours qu'on leur accorderait le secours promis, et toujours en vain.

Cependant, la flotte péloponnésienne fut enfin équipée au printemps, et Alcidas cingla de Gytheion en pleine mer Égée avec quarante-deux voiles. C'était la première fois, depuis la fondation de la ligue maritime athénienne, que des vaisseaux de guerre péloponnésiens se montraient dans les eaux qu'Athènes considérait comme son domaine. Pour appuyer l'expédition maritime, l'armée de terre des Péloponnésiens entra en Attique, sous la conduite de Cléomène. Ce Cléomène était le tuteur de son neveu Pausanias, fils de Plistoanax, et succédait dans le commandement des troupes à Archidamos, mort peu auparavant, après un règne de quarante-deux ans.

Cette quatrième invasion fut particulièrement dommageable

[1]) Thucyd., III, 20-21. Diodor., XII, 56.

aux Athéniens, parce que l'ennemi essaya de se maintenir le plus longtemps possible en Attique, espérant y recevoir la nouvelle des succès d'Alcidas[1]. Mais bientôt on vit que ces espérances étaient absolument gratuites. Car l'amiral spartiate, inhabile et lâche, fit tout ce qu'il put pour manquer le but de son expédition. Il croisait timidement entre les Cyclades, tandis que Mytilène se trouvait dans la plus grande détresse. Elle ne pouvait attendre plus longtemps; aussi, le Spartiate Salæthos, qui quelques mois auparavant s'était glissé dans la ville pour annoncer un secours prochain, donna-t-il au gouvernement le conseil de tenter une sortie comme dernière chance de salut. Dans ce but, toutes les armures que possédait la ville furent distribuées, même aux citoyens des plus basses classes, qui dans cet État aristocratique n'avaient servi jusqu'alors que légèrement armés. Mais cela fut à peine fait que le peuple se déclara contre le gouvernement; il exigea que tous les greniers à blé fussent ouverts et menaça d'entamer immédiatement des négociations avec les Athéniens. Il ne restait plus à l'aristocratie régnante que d'agir de concert avec le peuple et de commencer à traiter avec Pachès; sans quoi, on les aurait livrés seuls, comme auteurs de la révolte. Pachès promit que personne ne serait ni enchaîné, ni réduit en esclavage, ni mis à mort avant qu'Athènes eût fait connaître sa décision. Malgré cela, les oligarques, à l'entrée des Athéniens, se tenaient assis, pleins d'anxiété, sur les marches des autels. Ils ne se sentaient guère plus en sûreté devant leurs concitoyens que devant les ennemis; on les conduisit à Ténédos, où ils restèrent sous bonne garde[2].

Sept jours après la reddition de Mytilène, Alcidas vint jeter l'ancre en face de Lesbos, dans le voisinage d'Érythræ. Il avait manqué le but principal; et néanmoins, c'était un fait extraordinaire que le stationnement d'une flotte péloponnésienne sur la côte d'Ionie. Puisqu'on était venu jusque-là, il fallait tâcher de faire ce à quoi on pouvait encore réussir. L'amiral ne manquait pas dans son entourage de conseillers qui com-

[1]) Thucyd., III, 26.
[2]) Thucyd., III, 27-28.

prenaient parfaitement l'importance du moment. L'Éléen Teutiaplos voulait qu'on surprît sans tarder les Athéniens à Mytilène, avant qu'ils pussent s'attendre à être attaqués. Des fugitifs ioniens et des Lesbiens vinrent trouver Alcidas sur la flotte et le supplièrent de prendre une mesure décisive. Il devait prendre position dans une ville d'Ionie ou dans la Kyme d'Éolie, et là, attirer à lui les mécontents, réaliser le programme politique de Sparte et proclamer la liberté des villes grecques en Ionie et en Éolide. Il n'y avait pas de flotte athénienne dans la région, et les esprits fermentaient partout. Les Perses s'empressaient d'exploiter l'irritation qui régnait contre Athènes et de rétablir leur domination sur certains points de la côte ; Colophon était retombée en leur pouvoir dès l'été de 430 (Ol. LXXXVII, 3), grâce à l'appui d'une partie des habitants, et on avait expulsé le parti athénien de Notion, port de Colophon. Pissuthnès, avec ses mercenaires arcadiens, y avait contribué ; c'était le même satrape qui déjà, dans la guerre contre Samos, avait montré son inimitié pour Athènes et son envie de se mêler des affaires grecques. Si donc le général spartiate s'était entendu avec lui, Athènes eût pu être gravement menacée.

Mais Alcidas n'écouta rien. Il longea timidement la côte et borna ses exploits à faire prendre et exécuter quelques Ioniens inoffensifs, jusqu'à ce que les oligarques samiens, que la dernière insurrection avait chassés de leur île et qui s'étaient établis à Anæa, lui eussent représenté que cette manière d'agir n'était pas le vrai moyen de se faire passer pour un libérateur de l'Hellade. Dès qu'il soupçonna que les Athéniens suivaient sa trace, ses courses sans objet se changèrent en fuite précipitée, de sorte qu'il repassa la mer en toute hâte pour rentrer chez lui. C'est ainsi que les Athéniens, sans avoir rien fait, se virent délivrés de tout danger, et purent se servir sans plus tarder de leur flotte pour rétablir leur autorité en Asie-Mineure. La ville de Notion, dont les habitants divisés en parti perse et en parti athénien avaient vécu pendant quelque temps séparés par un mur, fut replacée, à l'aide de la ruse et de la force, sous la dépendance d'Athènes. Pachès enfin soumit sans peine Lesbos et envoya à Athènes, pour qu'ils

y entendissent prononcer leur sentence, les aristocrates lesbiens ainsi que le Spartiate Salæthos, qu'on avait découvert dans une cachette.

Lorsque les malheureux furent débarqués au Pirée, les citoyens étaient dans une exaltation fiévreuse et le procès qui commença alors témoigne clairement du changement que les dernières années avaient amené dans la vie publique d'Athènes.

Les causes de cette irritation sont faciles à comprendre. Le siège de la ville révoltée avait imposé à Athènes des sacrifices extraordinaires ; il ne restait plus au Trésor épuisé que le fonds de réserve[1], et pour la première fois il fallut décréter un impôt sur le revenu, afin de trouver une somme de 200 talents pour pouvoir continuer le siège[2]. Cette mesure avait causé une grande surprise; car au commencement de la guerre c'est surtout sur le Trésor qu'on avait fondé l'espoir de la victoire ; l'irritation contre les rebelles n'en était que plus grande. Les Athéniens avaient vu avec terreur la situation périlleuse de leur république. La Perse menaçait leurs alliés ; une flotte ennemie s'était montrée en Ionie, et c'était seulement grâce à la complète incapacité de son chef que la défection de Lesbos n'avait pas été suivie d'un soulèvement le long de la côte ionienne et éolienne. A cette inquiétude qu'inspiraient les possessions d'outre-mer venaient s'ajouter l'irritation causée par une nouvelle dévastation de l'Attique et le souci poignant que donnait Platée. Au milieu de cette surexcitation, produite par tant de

[1]) Avec le siège de Potidée, les grandes expéditions exécutées avec la flotte, les escadres stationnées à demeure par suite des hostilités (Thuc., III, 17), et l'entretien des troupes mises sur le pied de guerre en Attique même, les Athéniens ont, en trois ans, de 431 à 428, complètement dépensé — sauf réserve des 1000 talents mis à part (Thuc., II, 24) — les 6000 talents qui se trouvaient encore sur l'acropole au commencement de Ol. LXXXVII, 2, c'est-à-dire au milieu de l'année 431. En comptant l'apport annuel des tributs payés par les alliés, Kirchhoff (*Zur Gesch. d. athen. Staatschatzes*, p. 30) évalue les dépenses faites à Athènes pour couvrir les frais des trois premières années de la guerre à 7400 talents au moins, soit 2466 $^2/_3$ talents (14,538,687 fr.) par an, en moyenne.

[2]) La première εἰσφορά qui fut levée alors n'a été qu'un expédient destiné à parer aux nécessités du moment (Thucyd., III, 19. Böckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 618).

causes, les Athéniens n'avaient pas de chef qui eût le pouvoir ou la volonté de les calmer; leurs orateurs ne songaient au contraire qu'à les entretenir dans ces sentiments et à accroître leur exaltation, surtout Cléon, qui avait alors plus d'influence que tout autre.

Le père de Cléon, Cléænetos, était manufacturier et entretenait une foule d'esclaves qui tannaient des peaux et travaillaient le cuir; métier très florissant à Athènes, mais peu considéré. Le milieu dans lequel grandit Cléon n'était pas fait pour lui donner une éducation supérieure. Il avait l'air lourd et grossier, la voix rude, et menait grand bruit en parlant. Fier de sa force brutale, il se piquait de ne pas être autre chose qu'un homme du peuple; il était l'adversaire né de tous ceux qui, en possession d'une culture intellectuelle supérieure, tenaient tête à la foule et la regardaient de haut. Il avait été l'ennemi de Périclès et s'était même ligué avec des hommes comme Diopithe et Thucydide contre les philosophes, amis de Périclès[1]. Lorsque les Athéniens firent amende honorable à l'homme d'État qu'ils avaient offensé, ce fut un échec pour Cléon, qui pendant quelque temps se tint plus tranquille. Puis, il se mit de nouveau en évidence, et, quand il eut écarté Eucrate et que Lysiclès eut péri dans la vallée du Méandre[2], il put se considérer comme le citoyen le plus influent d'Athènes.

Parmi les moyens employés par Cléon pour se concilier à ce point la faveur du peuple, l'élévation du salaire des juges, décidée probablement sur sa proposition, avait été l'un des plus efficaces[3]. On peut admettre qu'elle était justifiée, jusqu'à un certain point, par le renchérissement des vivres qui doit s'être fait sentir depuis le commencement de la guerre ; dans tous les cas, cette institution du tribunal populaire avait changé complètement de nature. En effet, une rétribution de trois oboles ou d'une demi-drachme[4] était pour l'Athénien pauvre un gain séduisant; il consentait volontiers, pour la toucher, à

[1]) Voy. ci-dessus, p. 46.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 91.

[3]) Sur l'époque et l'effet de l'augmentation de la solde héliastique par Cléon (Aristoph., *Equit.*, 800), voy. Meier-Schömann, *Att. Prozess*, p. 136. Böckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 324.

[4]) Environ 0 fr. 48.

laisser là ses outils ; il courait au tribunal ; les hommes d'âge surtout, ceux qui étaient incapables de porter les armes, étaient enchantés de gagner aussi commodément leur vie ; parmi les campagnards même, plus d'un trouvait là une compensation pour la perte de sa récolte que la guerre lui avait enlevée. Il en résulta que les juges étaient presque tous des gens sans fortune. Ils passaient à siéger les meilleures heures de la journée, trouvant à ouïr les procès une occupation des plus agréables, pleins du sentiment de leur importance et du pouvoir que leur donnait sur la vie et la fortune de tant de milliers d'hommes leur position de membres des tribunaux d'Athènes. Après les séances, dont on calculait la longueur sur la patience probable des jurés, ceux-ci pouvaient, sans se préoccuper des soucis de l'existence, se reposer des fatigues de la vie publique en prenant, pour leurs trois oboles, leur bain et leur repas.

On comprend dès lors la reconnaissance qu'éprouvaient les Athéniens pour l'auteur de cette augmentation de salaire. Cléon était le héros du jour, le bienfaiteur du peuple, le patron révéré de la justice ; et plus la rage de siéger, dont Cratinos déjà s'était moqué, augmentait à Athènes, plus le pouvoir de Cléon grandissait. Car on avait depuis longtemps imaginé de faire des tribunaux les instruments des partis politiques, en intentant des procès criminels à des hommes éminents. Ce fut alors que le métier d'espion ou de « sycophante » devint florissant. Il se forma une classe particulière d'individus dont le métier consistait à inventer des chefs d'accusation et à traîner leurs concitoyens devant les tribunaux. Ces délations étaient surtout dirigées contre ceux qui se distinguaient par la richesse, la naissance ou le mérite, et par conséquent éveillaient le soupçon ; car les délateurs voulaient se faire passer pour d'ardents amis du peuple et pour de vigilants gardiens de la constitution. Or, plus les défauts de celle-ci devenaient apparents, plus les assemblées étaient bruyantes et tumultueuses, plus le parti des modérés se séparait de la foule, plus les gens instruits s'éloignaient des affaires publiques, et plus le peuple devenait soupçonneux, plus la crainte des trahisons et des menées anticonstitutionnelles devenait

générale. On ne voyait partout que complots et conspirations, et les orateurs persuadaient au peuple de ne se fier à aucun fonctionnaire, à aucun fondé de pouvoir, à aucune commission, de tout traiter en pleine assemblée et de s'emparer de l'administration tout entière. Les sycophantes vivaient de cette méfiance et l'exploitaient pour se donner de l'importance. Des jeunes gens sans notoriété aucune, et qui en partie n'étaient même pas Athéniens de naissance, s'attaquaient sans pudeur aux vétérans des guerres persiques [1]; on vit des généraux, qui plus d'une fois avaient risqué leur vie pour la république et avaient conduit ses vaisseaux à la victoire, être poursuivis dans leur vieillesse par d'infâmes accusateurs et condamnés par les tribunaux populaires. On ne s'adonnait, du reste, au métier de sycophante que dans l'espoir d'un lucre honteux ; on menaçait de citations en justice pour extorquer de l'argent, aussi bien des innocents que des coupables; car, même parmi ceux qui se sentaient innocents, plus d'un craignait par-dessus tout un procès politique, parce qu'on ne se fiait pas à l'équité de jurés qui souvent n'écoutaient que leurs passions et étaient la plupart du temps juges dans leur propre cause.

Cléon lui-même était passé maître dans l'art des sycophantes, et ce fut un des moyens les plus efficaces dont il se servit pour fonder sa puissance. Il vint à bout, par ce procédé, d'écarter tous ceux qui lui semblaient dangereux, d'éloigner de la tribune les orateurs du parti adverse et de les dégoûter des affaires publiques; son influence sur le peuple et son manque absolu de scrupules intimidaient tout le monde et répandaient autour de lui une si grande terreur que personne n'osait se mesurer avec lui. Le bien dont les Athéniens étaient le plus jaloux, la parole libre, leur était enlevé de fait. Contre Cléon, les moyens honnêtes ne servaient de rien; il fallait l'acheter avec de l'argent, et il sut employer son pouvoir pour acquérir une fortune considérable [2].

[1]) Procès du vétéran Thucydide (Aristoph., *Acharn.*, 702 sqq.). Cf. Sauppe, *De causis magnitud. iisdem et labis Athen.*, p. 22. Droysen ad Aristoph. *Acharn.*, 702.

[2]) Cf. Meier, *Opusc. Academ.*, I, 192.

Le but que poursuivait Cléon dans l'État, et qu'il atteignit en effet par son talent d'orateur et de politique, était donc encore le gouvernement personnel, sans lequel la démocratie était impossible dans les temps difficiles [1]. Une fois son but atteint, il changea de manière à certains égards. Il cessa de fréquenter ses amis d'autrefois et acquit par là le droit de poursuivre avec d'autant plus de violence toutes les sociétés secrètes ayant des visées politiques. Sa politique à lui n'était point de celles qui ont besoin de pareils moyens pour prévaloir. Il ne poursuivait pas de plan à longue portée, pour la réalisation duquel l'union de tous les hommes du même parti eût été nécessaire; il ne cherchait au contraire qu'à attacher toujours plus étroitement à sa personne la majorité de ses concitoyens et à exploiter dans ce but, le plus adroitement possible, le détail des questions du jour.

Étant donnée la situation que Cléon s'était faite vis-à-vis du peuple, on pouvait prévoir qu'il se croirait appelé à défendre surtout les intérêts des classes inférieures, sous prétexte que jusque-là elles n'avaient pas joui de leurs droits. Mais on ne saurait prouver que telles aient été ses intentions. Si l'on peut parler d'une politique de Cléon, dans l'acception élevée du mot, elle consistait à rendre de plus en plus impossible la paix avec Sparte et à rendre de jour en jour plus irrémédiable la scission qui s'était produite entre les États de la Grèce. Mais une semblable politique exigeait avant tout d'un homme d'État qu'il augmentât en tous sens les forces de la république ; que, par une sage économie, il concentrât sous sa main les ressources servant à alimenter la guerre, et qu'il affermît les fondements de sa puissance. C'est pourtant ce dont Cléon ne se souciait guère; il affaiblit Athènes en augmentant au plus fort de la guerre le salaire des juges, de façon que la dépense se montait annuellement de ce chef à

[1]) Cléon est le successeur de Périclès, en ce sens que lui aussi a ambitionné et obtenu un pouvoir personnel : mais il y a de l'un à l'autre, au point de vue politique et moral, une grande distance. Cette différence, que l'on a cherché de nos jours à atténuer ou à supprimer, se trouve mise en relief, et fort justement, par Wallichs, *Thukydides und Kleon* (Flensburger Programm, 1866).

cent cinquante talents, tandis que la somme des revenus annuels de l'État ne s'élevait au début de la guerre qu'à mille talents[1]. Aussi fut-on obligé de chercher à augmenter par tous les moyens imaginables les revenus qu'on tirait des alliés. Or, ceci n'était possible qu'à l'aide du terrorisme le plus impitoyable, système qui, en apparence, ajoutait à la puissance de la cité, mais qui, en réalité, en ébranlait les fondements, et cela, à une époque où elle s'engageait de plus en plus dans les dangers d'une guerre désastreuse.

Cléon ne pouvait se faire illusion sur la situation ; mais il était bien loin d'en montrer les dangers à ses concitoyens afin de leur demander d'autant plus d'efforts et d'esprit de sacrifice, comme c'eût été le devoir d'un directeur politique consciencieux ; il donnait au contraire aux masses une idée fausse de la puissance de l'État; il les engageait à s'en approprier les revenus et à jouir des avantages de leur pouvoir illimité. Il entretenait leur ardeur belliqueuse en leur représentant comme certaine la victoire sur leurs adversaires, et en leur faisant entrevoir du même coup de nouveaux avantages et des jouissances nouvelles. On mit en circulation des oracles qui prédisaient la soumission de tout le Péloponnèse et, pour les juges, un salaire de cinq oboles que les Athéniens tireraient un jour de l'Arcadie[2]. C'était là la politique de Cléon, et, pour l'appliquer, il n'avait pas besoin d'être appuyé par des coteries politiques, attendu que la foule la trouvait fort à son goût.

Mais, si Cléon renonçait à ses liaisons d'autrefois, c'est en partie aussi parce qu'il voulait se présenter devant le peuple plus sûr de lui-même et de sa force, et qu'il tenait à faire voir la distance qui le séparait maintenant de ceux qui naguère luttaient avec lui contre Périclès et avaient été ses égaux dans l'opposition. Lui-même avait remarqué chez Périclès bien des traits de caractère qu'il imitait à sa façon. Il est vrai qu'à la tribune il était en tout point l'opposé de son devancier. Tandis que Périclès se présentait devant le peuple avec le calme le plus imperturbable et conservait jusque dans le feu du discours un ton égal et une attitude parfaitement tranquille, au point de

[1]) C'est-à-dire environ 884,000 fr. sur un revenu de 5.894.000 fr.
[2]) Aristoph., *Equit.* 797. Schol., *ibid.*

ne pas déranger un pli de son manteau, on voyait Cléon s'agiter avec violence en débitant ses discours et gesticuler des deux bras; il rejetait son manteau tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et lançait de toute sa force sa voix retentissante. Périclès était pour ses concitoyens un modèle de calme, parce qu'il demandait dans les débats publics l'examen le plus réfléchi; Cléon n'était jamais plus à l'aise que quand le peuple était en proie à une agitation fiévreuse; il employait alors tous les moyens d'entretenir et d'accroître la passion. Périclès ne perdait jamais de vue la question posée; l'habileté de Cléon consistait à se faire valoir lui-même en insultant ses adversaires. Périclès cherchait à convaincre par des preuves et à écarter l'influence d'impulsions non raisonnées; Cléon exploitait la crédulité des masses pour les surexciter par des nouvelles émouvantes, surtout par des prédictions, des oracles apocryphes, etc. Plus la foule était passionnée, et plus il était sûr de la gouverner, plus il se sentait son représentant naturel, plus sa voix dominait, avec l'accent du triomphe, la foule tumultueuse. Néanmoins, Cléon était assez prudent pour ne pas négliger les moyens dont il avait lui-même constaté l'efficacité par l'exemple de Périclès; il faisait preuve d'un talent extraordinaire en n'agissant pas toujours comme un esclave rusé qui sait dominer un maître capricieux; loin de toujours flatter les passions du peuple, il lui disait de temps à autre de dures vérités et savait, selon les circonstances, imiter avec bonheur le ton de l'éloquence de Périclès. L'affaire de Mytilène lui offrit pour cela une occasion des plus favorables.

Lorsqu'on amena les prisonniers, un seul sentiment dominait la foule, la soif de la vengeance; toute considération raisonnable était écartée. L'objet de la plus grande fureur était Salæthos. Personne n'osait faire appel en sa faveur à la clémence ou à la raison, bien que ce Spartiate de grande famille eût pu être très utile si on l'avait retenu comme otage; il avait même fait entrevoir le salut des Platéens si on lui faisait grâce de la vie. Il fut immédiatement mis à mort. Le sort des habitants de Mytilène fut débattu par les Athéniens et diverses propositions mises en avant. Les uns firent entendre des paroles de clémence; les autres demandaient qu'on mît à mort

tous les habitants de l'île capables de porter les armes et que les autres fussent vendus comme esclaves. Parmi les premiers était Diodotos, fils d'Eucrate ; c'était l'organe du parti modéré qui voulait qu'on fît une distinction entre les coupables et les innocents.

Ne savait-on pas, en effet, qu'à Mytilène le parti du gouvernement avait seul poussé à la révolte, que la majorité de la population n'y avait pris aucune part et qu'elle avait même, dès qu'elle se vit armée, forcé le gouvernement à traiter avec Athènes? On pouvait croire que cette considération ne serait pas sans effet même sur une population surexcitée par la passion, et qu'elle la guiderait dans ses décisions. Ce fut le contraire qui eut lieu. Cléon avait donné pour mot d'ordre qu'on devait appliquer la loi martiale dans toute sa rigueur ; une autre révolte de ce genre pourrait ruiner la domination d'Athènes et tous les avantages qu'elle procurait à ses habitants. Il fallait faire un exemple terrible et ne point admettre de distinction parmi les révoltés[1]. Cette résolution fut votée, et l'on dépêcha immédiatement une trirème qui était au Pirée prête à faire voile, pour qu'elle transmît à Pachès des ordres en conséquence.

Mais à peine les citoyens se furent-ils séparés qu'un revirement se fit sentir dans l'opinion publique. Bien des gens, qui n'avaient pas été assez courageux ni assez forts pour écouter la voix de leur conscience au milieu du tumulte de l'assemblée, devinrent accessibles à des considérations plus réfléchies et furent effrayés d'avoir pris part à un acte aussi monstrueux. Les chefs de la minorité mirent à profit ces sentiments : les Mytiléniens présents à Athènes comme ambassadeurs unirent leurs efforts aux leurs, et, sur leurs instances, les prytanes se décidèrent à convoquer le lendemain une assemblée, bien qu'il fût contraire aux principes du droit public d'Athènes de remettre une seconde fois aux voix une question vidée par un décret du peuple. Cette deuxième délibération était un assaut livré à la toute-puissance de Cléon ; il dut employer toute la

[1]) Cléon justifiait la rigueur de la mesure par ce principe que tout peuple est responsable de son gouvernement (Thucyd., III, 37 sqq.).

force de son éloquence pour maintenir la première décision, et en même temps il profita de l'occasion pour se poser en défenseur de la loi, pour représenter comme un signe de faiblesse et d'irrésolution l'abandon de son opinion et appeler séducteurs du peuple ceux qui prétendaient avoir plus de lumières que les autres.

On voyait une fois de plus, disait-il, ce qu'il avait dit si souvent, à savoir, qu'une démocratie est incapable de gouverner d'autres États, car rien n'est plus insensé que de vouloir appliquer aux rapports avec l'étranger la cordialité qui convient aux relations entre concitoyens. Il faut avoir le courage de renoncer à de douces illusions. L'empire de l'Archipel repose sur la force ; ceux qu'on appelle des alliés ne sont que des ennemis aux aguets, et c'est peine perdue que de vouloir se les attacher par la douceur, par l'indulgence; enfin, le pis qu'on puisse faire, c'est de montrer de la faiblesse et de l'indécision. Les lois, dans leur sagesse, défendent de reprendre les débats terminés; mais qu'importent aux Athéniens l'usage et les lois? Ils se croient pour cela trop intelligents et trop instruits. Cependant, les choses n'en iraient que mieux s'ils étaient moins intelligents et plus fidèles aux lois; des lois défectueuses auxquelles on obéit valent mieux que les meilleures que l'on n'applique pas. « Je suis toujours le même, » dit-il ensuite, en s'appropriant évidemment une tournure qui dans la bouche de Périclès avait été souvent d'un puissant effet, « mais vous, Athéniens, « vous vous laissez sans cesse induire en erreur, après avoir « reconnu la vérité; c'est que vous écoutez des discours comme « si vous étiez au théâtre ; ce n'est pas la situation qui vous oc« cupe, mais l'art de l'orateur. Les habitants de Mytilène ont, « sans raison aucune, commencé la révolte la plus dangereuse « et mis tout en œuvre pour anéantir votre cité. Il est juste « qu'ils soient écrasés à leur tour. Une clémence débonnaire « aura pour suite de nouvelles défections, de nouvelles pertes « d'hommes et d'argent; et vos rusés ennemis, s'ils doivent « vaincre, vous récompenseront mal de votre indulgence.

Ces paroles habilement calculées, qui en apparence réprimandaient le peuple, mais flattaient en réalité son désir de vengeance et sa haine, furent combattues avec une fermeté

virile par Diodotos, le même qui, dans la première assemblée, avait parlé contre Cléon. Ce n'est pas avec des tournures empruntées à l'éloquence de Périclès, mais dans l'esprit même de cette éloquence, qu'il montra la parole sensée devenant le salut de l'État, et qu'il désigna comme les pires ennemis de la république ceux qui poussaient le peuple à des actions irréfléchies, ceux qui redoutaient pour leurs conseils un examen approfondi et qui avaient recours à d'audacieuses calomnies pour chasser de la tribune leurs adversaires politiques. Diodotos ne veut pas défendre les révoltés de Mytilène; il ne veut pas exciter l'émotion; l'affaire ne doit pas être traitée comme un procès ordinaire, mais comme une question politique, à laquelle la haine et la passion doivent rester étrangères. Selon lui, il ne s'agissait pas d'un fait isolé, mais de la politique de l'État en général et de ce qui devait être profitable pour l'avenir. Le terrorisme de Cléon était déraisonnable et impolitique. Une sévérité sans mesure n'empêcherait pas de nouvelles défections, mais rendrait la résistance plus désespérée, la répression plus coûteuse; et la ruine des alliés, dont la fortune était la base de la puissance athénienne, n'en serait que plus complète. Par la haine et la passion, on perdrait partout les sympathies du parti athénien; la justice et la générosité étaient le seul moyen de prévenir de nouvelles défections [1].

Enfin, au milieu d'une agitation immense, on vota par mains levées; une faible majorité décida en faveur de Diodotos. Cette fois, le parti modéré avait vaincu le terrorisme du démagogue et empêché les Athéniens de se déshonorer en chargeant leur conscience d'un massacre effroyable. Mais il fallait faire en sorte que la nouvelle décision ne restât pas sans effet pour les condamnés. Le danger était grand; le vaisseau porteur de la sentence de mort avait une avance de 24 heures. On fit ce qu'on put; les envoyés de Mytilène munirent de provisions l'équipage du second navire, lui promirent de grandes récompenses et obtinrent qu'on ramât sans disconti-

[1]) Thucyd., III, 43-48. Nous ne connaissons le noble Diodotos que par ce discours, impérissable monument élevé par Thucydide à sa mémoire. Cf. Wallichs, *op. cit.*, p. 7 sqq.

nuer jusqu'à Lesbos. Le temps était favorable ; l'équipage du premier vaisseau s'était, heureusement, moins pressé : le message de grâce arriva à temps pour sauver la vie à des milliers de Mytiléniens innocents.

Malgré cela, la guerre eut encore un dénouement assez sanglant ; car il y eut plus de mille individus exécutés sur la proposition de Cléon. C'était tout l'effectif de cette classe restreinte qui avait gouverné la ville ; c'était l'anéantissement total de l'aristocratie [1]. L'île fut traitée en pays conquis : on lui prit ses vaisseaux de guerre ; on rasa les forteresses ; on confisqua toutes les terres des villes insulaires, à l'exception de celles de Méthymne qui conserva son indépendance et sa flotte, et on en fit trois mille lots, dont trois cents furent consacrés aux dieux et le reste distribués à des citoyens d'Athènes. Toutefois, les anciens possesseurs restèrent sur leur sol et payèrent aux nouveaux propriétaires pour chaque lot un fermage annuel de deux mines (195 fr.). Une partie des Athéniens ainsi pourvus resta dans l'île en guise de garnison ; le plus grand nombre retourna à Athènes et y toucha la rente de ses possessions d'outre-mer. Un certain nombre de villes de la côte de Troade, de ce qu'on appelait l'*Aktè*, qui avaient été sous la dépendance de Mytilène et lui avaient payé tribut, entrèrent dans la Ligue athénienne à titre de villes indépendantes et versèrent le montant de leur tribut à Athènes [2].

Les Péloponnésiens n'avaient pour se consoler du malheur de Mytilène, et de la honte dont il les avait couverts, que l'espoir de la reddition prochaine de Platée.

Deux cents Platéens et vingt-cinq Athéniens étaient restés dans la ville, et ils s'y maintinrent jusque dans le courant de l'été. A ce moment, les vivres étaient épuisés et aucun secours

[1]) Sur les χίλιοι de Mytilène, cf. Herbst, *op. cit.* p. 13.

[2]) Thucyd., III, 50. Il y avait une raison pour que Lesbos elle-même ne fût pas soumise au tribut ; c'est que tout le territoire de l'île, à l'exception de Méthymne, fut réparti entre les clérouques athéniens : même le passage d'Antiphon (τέλη κατατίθησιν. *De nece Herod.*, § 77) ne doit pas s'entendre d'un tribut. Cf. Kirchhoff, *Ueber die Tributpflichtigkeit der attischen Kleruchen*, p. 22. Les ἀκταῖαι πόλεις étaient, d'après la liste d'estimation de 425 (Ol. LXXXVIII, 4), Antandros, Rhœteion et Nésos (Voy. l'*Appendice* du vol. II, p. 664).

n'était à prévoir. On se demande pourquoi les Athéniens ne firent rien pour sauver ces malheureux, qui n'avaient repoussé les propositions avantageuses d'Archidamos que parce que leurs alliés leur avaient promis du secours: car enfin, Athènes avait une armée de terre de treize mille hoplites; elle pouvait faire chaque année une incursion en Mégaride; devait-il lui être impossible, sinon de défendre la ville, du moins d'en sauver les habitants?

Cette inaction des Athéniens ne s'explique que par le fait que, de plus en plus absorbés par leurs intérêts maritimes, ils avaient perdu l'habitude d'agir avec quelque décision sur la terre ferme. Ils n'avaient pas d'armée de terre permanente; par conséquent, il fallait pour chaque expédition que l'opinion publique fût favorable et qu'il y eût nécessité urgente; or, les considérations morales, comme celles qui auraient dû prévaloir ici, avaient de moins en moins de poids dans la démocratie athénienne. A cela s'ajoutaient les fâcheuses expériences qu'on avait faites durant les campagnes en Béotie; de leur côté, les Thébains avaient sans doute fait leur possible pour empêcher qu'on ne portât des secours aux assiégés et pour être sûrs de tenir leurs victimes. Enfin, les Athéniens ont bien pu se persuader qu'après la reddition de la ville ils trouveraient bien vite l'occasion de délivrer des mains des Spartiates les braves Platéens. Pouvait-on supposer, en effet, que les Platéens seraient traités autrement que comme prisonniers de guerre? Ce qu'on ne saurait expliquer ni excuser, c'est qu'en punissant les habitants de Mytilène et surtout Salæthos [1], on ne se soit nullement préoccupé du sort des Platéens qui, pendant quatre-vingt-treize ans, étaient restés, avec une fidélité sans exemple au milieu des circonstances les plus difficiles, des membres dévoués de la Ligue athénienne.

En attendant, les ennemis, qui n'attendaient que la reddition de la ville pour assouvir leur soif de vengeance, avaient durant ce long siège formé des plans tout différents de ce que l'on pouvait supposer même pendant ces temps de guerre, et ces plans allaient se réaliser.

[1]) Voy. ci-dessus, p. 117.

En attaquant les murailles de la ville, les assiégeants s'étaient aperçus que la garnison, épuisée par la famine, serait incapable de résistance ; mais ils se gardèrent d'entrer de force ; ils envoyèrent un héraut aux assiégés pour les sommer de se rendre ; car, même alors, on voulait que la ville eût l'air de s'être ralliée librement à la cause du Péloponnèse ! On voulait, en effet, s'assurer la possession de Platée, même dans le cas où des conventions futures stipuleraient la rétrocession des villes prises par la force des armes. Après avoir reçu la promesse la plus solennelle que personne ne serait traité contrairement à la justice, la ville se rendit. En effet, on institua un tribunal composé de cinq Spartiates, venus exprès de Sparte ; parmi eux était Aristoménidas, duquel nous savons qu'il était du parti des Thébains. Sans doute il en était de même des autres ; car le procès tout entier ne fut qu'une insulte faite à tous les principes du droit, une indigne comédie dans laquelle, après une entente perfide entre Thèbes et Sparte, on se joua de la vie des malheureux prisonniers. Au lieu de leur faire subir un interrogatoire régulier, on se contenta de leur demander si, pendant la guerre, ils avaient rendu un service quelconque aux Péloponnésiens et à leurs alliés : c'était la question bien connue dont les Spartiates étaient coutumiers [1] ; elle reposait sur ce principe inventé par eux que quiconque est contre Sparte doit être considéré comme traître à la patrie.

Cette manière de poser la question dut enlever toute illusion aux Platéens. Ils eurent cependant recours une dernière fois à la persuasion. Lacon, dont le nom seul rappelait les alliances de famille nouées entre Sparte et Platée dès le temps de Pausanias, et Astymachos prirent la parole. Ils purent non seulement faire valoir les services que leur ville avait rendus à la patrie tout entière, mais encore rappeler le renfort qu'ils avaient amené aux Spartiates contre les hilotes ; c'était Sparte elle-même qui les avait invités à s'allier à Athènes ; les hostilités avec Thèbes, c'étaient les Thébains qui les avaient provoquées en les attaquant pendant la paix, et même

[1]) Voy. ci-dessus, p. 24.

au moment des fêtes. Ils rappelèrent aux Spartiates les tombeaux de leurs pères qui reposaient dans la terre de Platée et qu'on honorait chaque année par des offrandes recueillies sur son sol. Ces rites sacrés seraient détruits et les tombeaux des héros profanés, si les alliés des Mèdes devenaient les maîtres du territoire de Platée. Sparte se devait à elle-même de conserver parmi les Hellènes sa bonne renommée. Ils rappelèrent enfin la promesse solennelle qu'on venait de leur faire, en ajoutant que si, au lieu de les juger selon les traités, on voulait les livrer à la vengeance de leurs ennemis, ils préféraient se renfermer dans leurs murailles pour s'y laisser mourir de faim.

Jamais juste cause ne fut défendue plus dignement, et, bien que la sentence fût prononcée longtemps avant ce simulacre de procès, les Thébains n'en craignirent pas moins l'impression produite par le discours des Platéens. Puisque donc, contrairement à ce qui avait était convenu, on avait donné la parole à leurs ennemis, ils la demandèrent à leur tour et chargèrent un des leurs de prouver la nullité des prétentions et des accusations de leurs adversaires. Ils lui firent dire que l'attaque contre Platée avait eu lieu à l'instigation des principaux citoyens de la ville, et qu'elle n'avait eu d'autre but que de ramener par la douceur une cité égarée; que l'état normal était la subordination de Platée à la capitale du pays; que Thèbes était la métropole de Platée (c'était encore le droit colonial qu'on faisait valoir) et que, par conséquent, sa séparation était une défection ; que, par leur alliance contre nature avec une ville étrangère, les Platéens s'étaient rendus dépendants d'Athènes; que ce n'était donc pas à eux qu'appartenait le mérite de leur attitude pendant les guerres médiques, et qu'il serait tout aussi injuste de rendre la Thèbes actuelle responsable de sa conduite d'alors. Il ne fallait pas revenir sur ces choses et les rôles maintenant étaient intervertis. Car, ajoutaient-ils, depuis qu'Athènes a remplacé la Perse comme ennemie de la liberté des Grecs, les Platéens se sont faits les complices des Athéniens dans leurs entreprises injustes sur Égine et d'autres États grecs. C'est donc malgré eux qu'ils ont fait le bien et librement qu'ils ont fait le mal, tandis que les Thébains se

sont imposé les plus grands sacrifices pour résister à la politique de conquête des Athéniens et ont restauré à Coronée l'indépendance de la Grèce centrale. C'est ce que Sparte, la gardienne du droit, saura reconnaître ; et, sans se laisser toucher par de beaux discours, sans faiblir, elle accordera aux uns l'éloge mérité, elle infligera aux autres un juste châtiment.

Ce discours est particulièrement remarquable en ce qu'il ne reconnaît pas des droits égaux aux deux partis belligérants ; la théorie militaire des Péloponnésiens se trouve ici rigoureusement appliquée : toute adhésion libre au parti athénien est une révolte contre l'Hellade et doit être punie comme une trahison. La fidélité à l'alliance d'Athènes n'est considérée que comme une complicité de ses crimes.

La harangue des Thébains effaça l'impression que le premier discours avait produite. Les Spartiates n'étaient pas disposés à repousser une manière d'envisager les rapports entre les États qui leur était si favorable et dont ils avaient eux-mêmes posé les principes. Ils se chargèrent de la responsabilité du crime que Thèbes, dans sa soif de vengeance, leur faisait commettre. Toute la procédure se réduisit à la première question : les accusés peuvent-ils prouver qu'ils ont rendu quelque service à Sparte et à ses alliés? et, comme aucun d'eux ne le put, les deux cents Platéens et les vingt-cinq Athéniens furent mis à mort l'un après l'autre sous les yeux de leurs ennemis. Les femmes devinrent esclaves. La ville et son territoire furent livrés aux Thébains, qui y établirent provisoirement de leurs partisans venus de Mégare ou appartenant à l'ancienne population de Platée. Plus tard, on détruisit toute la ville à l'exception des sanctuaires, et les voyageurs passant par là ne trouvaient plus d'autre abri dans ce désert qu'une auberge attenante au temple de Hêra[1].

Pendant ce temps, la flotte spartiate, fuyant devant les croisières athéniennes[2], avait été rejetée jusqu'en Crète et ne s'était ralliée que peu à peu sur les côtes du Péloponnèse, où une nouvelle destination l'attendait. Les Spartiates voulaient profiter des préparatifs qu'ils avaient faits et du moment où l'atten-

1) Thucyd., III, 52-68.
2) Voy. ci-dessus, p. 110.

tion était absorbée par les événements d'Asie-Mineure pour se jeter rapidement sur la côte opposée où, pour l'instant, il n'y avait pas de force ennemie, à l'exception d'une escadre de douze vaisseaux de guerre stationnés à Naupacte.

Dans ce but, on adjoignit Brasidas à l'incapable amiral. C'était lui, sans doute, qui avait décidé les autorités spartiates à prendre cette résolution et qui, dans ce but, s'était entendu avec les Corinthiens. Ces derniers, dans tout le Péloponnèse, poursuivaient seuls avec énergie et prudence une politique invariable et savaient profiter de tous les avantages. Ils avaient encore, depuis la guerre d'Épidamne, deux cent cinquante prisonniers notables de Corcyre, et, bien loin de les sacrifier à une brutale vengeance, à la manière des Spartiates et des Thébains, ils avaient tout fait pour les gagner, pour les exciter contre Athènes et pour les convaincre que Corcyre et le Péloponnèse avaient des intérêts communs. Dès qu'ils se furent assurés que les prisonniers leur serviraient, dans leur patrie, d'instruments politiques, ils les avaient renvoyés sains et saufs. En même temps, ils avaient informé Sparte d'une révolution probable à Corcyre et les avaient instamment priés d'appuyer le mouvement avec leur flotte.

A Corcyre, dans ces derniers temps et grâce à l'alliance athénienne, le parti démocratique était arrivé au pouvoir; les prisonniers relaxés, appartenant aux familles de riches capitalistes qui avaient été jusque-là la classe dirigeante, n'en agirent qu'avec plus de zèle, car les intérêts du Péloponnèse se confondaient avec leurs propres intérêts de caste. Ils allaient de maison en maison pour gagner leurs concitoyens: l'excitation fut bientôt des plus vives; toute la ville se mit en émoi; partout, dans les rues et sur les places publiques, s'engageaient des discussions politiques; et, lorsque l'on vit arriver en même temps deux trirèmes, l'une de Corinthe et l'autre d'Athènes, portant l'une et l'autre des ambassadeurs de leurs cités respectives, on décida en leur présence qu'on respecterait, il est vrai, les traités conclus avec Athènes, mais qu'on renouerait des relations amicales avec le Péloponnèse. Il est à croire que le sort de Mytilène avait répandu une vive terreur, et que Corcyre désirait, en conséquence, s'assurer une situation aussi in-

dépendante que possible entre les deux partis belligérants. C'était là toutefois une demi-mesure, inexécutable en pratique et qui ne pouvait satisfaire les partisans de Corinthe. Ceux-ci durent par conséquent employer des moyens plus énergiques pour renverser le parti qui détenait le pouvoir.

A la tête de ce dernier se trouvait Pithias, le proxène d'Athènes. Il était membre du Conseil et l'homme politique le plus influent. On l'accusa donc d'être en relations avec les Athéniens et de vouloir traîtreusement leur livrer l'île ; mais Pithias sut se laver de tout soupçon. Bien plus, il attaqua à son tour cinq des plus riches citoyens, les chefs de l'opposition, en les accusant d'avoir fait couper des échalas dans les bois sacrés pour leurs vignobles. Ils furent condamnés, et même certaines facilités qu'ils avaient demandées pour payer leur amende leur furent refusées. C'était une défaite pour le parti tout entier, et Pithias résolut d'en profiter pour remplacer, avant sa sortie du Conseil, par une alliance formelle avec Athènes les traités en vigueur jusqu'alors. Ses adversaires eurent recours à la force. Le poignard à la main, ils envahirent la salle du Conseil, tuèrent Pithias avec un grand nombre de ses collègues, puis se présentèrent devant le peuple et justifièrent leur conduite en prétendant qu'elle était nécessaire pour préserver Corcyre d'une servitude imminente. L'ancienne politique de neutralité devait être remise en vigueur, et les vaisseaux étrangers ne devaient être acceptés dans le port qu'isolément; en même temps, le nouveau gouvernement envoya des messagers à Athènes pour présenter les événements sous le jour le plus favorable [1].

Mais ce gouvernement terroriste des aristocrates, qui se sentaient soutenus par la présence de la trirème corinthienne, fut de courte durée; il n'arrivaient ni à pallier leur crime ni à le faire oublier. Toute la ville se partagea en deux camps. Les aristocrates occupèrent le marché, autour duquel se trouvaient leurs maisons et leurs magasins, ainsi que le port, situé en face de la terre ferme d'où ils attendaient du secours; le peuple s'empara de la citadelle et de l'autre port. Les deux partis

[1]) THUCYD., III, 70-71.

enrôlaient des esclaves ; mais ces derniers s'attachaient de préférence au parti du peuple. Le parti contraire prit à sa solde des mercenaires de l'Épire ; les femmes même, emportées par une rage fanatique, prirent part à la lutte qui éclata au sein de la ville. La foule se rua sur le marché, et les aristocrates, pour se défendre, mirent le feu à toutes les maisons d'alentour. Une grande quantité de marchandises devint la proie des flammes, et, lorsque le peuple eut le dessus, les Corinthiens poussèrent au large et les mercenaires se retirèrent.

A leur place parut Nicostratos, avec ses douze trirèmes et cinq cents Messéniens de Naupacte. Il obtient une trêve à la guerre civile ; les dix fauteurs de la révolution, qui déjà avaient fui, sont condamnés à mort, et Corcyre rentre dans l'alliance athénienne.

Pour affermir le gouvernement démocratique, Nicostratos se déclare prêt à laisser à Corcyre cinq de ses vaisseaux et à les remplacer par cinq appartenant à l'île. On ne choisit pour les monter que des citoyens connus comme ennemis d'Athènes. Ils refusent de partir, car ils croient qu'on veut les livrer à la vengeance des Athéniens. Ils se réfugient d'un sanctuaire à l'autre. La fureur du peuple s'accroît chaque jour, et ce n'est que grâce à l'intervention des Athéniens qu'on évite un nouveau massacre [1].

Au milieu de toutes ces terreurs, on voit enfin paraître la flotte d'Alcidas et de Brasidas, qui devait, d'après le plan des Corinthiens, coopérer à la chute du gouvernement de Corcyre [2]. Effrayés, les citoyens se précipitent en toute hâte vers les vaisseaux : mais, sans préparatifs suffisants, sans plan arrêté, sourds aux conseils des Athéniens, ils vont, avec quelques navires détachés au fur et à mesure, au-devant de l'ennemi. Il en résulta qu'ils furent battus : ils perdirent treize vaisseaux, et les autres ne furent sauvés que grâce à l'intrépidité calme de Nicostratos, que les Spartiates ne purent entamer malgré leur supériorité numérique. Toute la ville était dans l'angoisse ; le danger était grand dans le cas où Alcidas aurait le courage de suivre le conseil de Brasidas et d'attaquer la ville. Mais l'a-

[1]) Thucyd., III, p. 75.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 126.

miral se contenta d'opérer un débarquement complètement inutile dans la partie méridionale de l'île et laissa passer ainsi le moment décisif; car, la nuit suivante, on vit des signaux annonçant une flotte considérable. C'était Eurymédon, fils de Thouclès, qui, à la première nouvelle des événements de Corcyre, était parti d'Athènes avec soixante vaisseaux. Alcidas ne songea plus qu'à s'échapper, et sa retraite précipitée décida du sort de Corcyre [1].

La terreur qu'avaient éprouvée les citoyens se changea en une soif irrésistible de vengeance. On persuada à cinquante des aristocrates réfugiés dans l'Héræon de venir se présenter à une commission d'enquête : ils furent immédiatement exécutés. Ceux qui étaient restés sur le sol consacré se tuèrent les uns les autres. Pendant sept jours, les passions déchaînées des partis firent rage dans l'île, et semblèrent s'exaspérer davantage à mesure que le sang coulait : la brutalité naturelle aux insulaires se montra dans tout son jour. Un grand nombre d'esclaves affranchis prirent part au massacre, et leur intervention contribua à provoquer des scènes d'horreur telles que la Grèce n'en avait jamais vu. Toutes les mauvaises passions firent explosion à la fois. Sous prétexte de manœuvres antidémocratiques, tous ceux qu'on voulut mettre au rang des suspects furent assassinés. Des débiteurs se débarrassèrent ainsi de leurs créanciers, des enfants portèrent la main sur leurs parents ; les liens du sang ne comptaient plus ; les choses saintes cessaient d'inspirer du respect. Et pourtant, la victoire du parti démocratique ne fut pas complète. Cinq cents hommes résolus du parti contraire se retranchèrent sur la terre ferme et coupèrent tout approvisionnement à la ville ; ils retournèrent même plus tard dans l'île, brûlèrent leurs vaisseaux et s'établirent sur la hauteur d'Istone, d'où ils rançonnaient le pays plat.

C'est ainsi que, tout comme l'expédition envoyée à Mytilène, cette entreprise des Péloponnésiens contre Corcyre, préparée avec tant de ruse par Corinthe, avait complètement échoué. Dans les deux cas, on n'avait pas su profiter du mo-

[1]) Thucyd., III, 80.

ment favorable ; dans les deux cas, on n'avait récolté que la honte ; on avait plongé dans le malheur et à peu près conduit à sa perte totale le parti qui avait mis son espoir dans le secours des Spartiates. Sur terre, après six campagnes et malgré les pertes cruelles que la peste avait fait éprouver à Athènes, on n'avait obtenu que la ruine de la petite ville de Platée. L'estime et la confiance qu'inspiraient les Spartiates étaient allées en diminuant : ils n'avaient tenu aucune de leurs promesses, et tous leurs efforts avaient échoué.

La guerre avait cependant produit un résultat, et celui-là était incontestable : c'était la démoralisation du peuple hellénique, démoralisation qui gagnait avec une rapidité effrayante. Tout ce que la nature humaine contient de mal, tout ce que la religion, la conscience et la raison avaient réprimé jusqu'alors, se dévoila sans retenue ni pudeur. En effet, comme les anciens ignoraient les lois générales de l'humanité, leur conduite morale dépendait surtout des obligations contractées envers l'État et leurs concitoyens. Un sentiment de confraternité unissait tous ceux qui avaient une langue, des mœurs et une religion communes ; et tout Hellène avait droit d'être traité en ami par un compatriote. Une fois ce lien brisé, toute la moralité du peuple fut comme minée ; on ne se sentait plus retenu par rien. La haine qui avait provoqué la lutte s'était accrue d'une façon effrayante par le fait de la lutte même. La pieuse horreur qu'on éprouvait autrefois de verser le sang d'un Hellène n'existait plus. Même sans égard au gain et sans en espérer quelque utilité, on sacrifiait les prisonniers à une vengeance implacable ; la colère même des Athéniens contre leurs alliés infidèles n'a rien que d'humain et le repentir qui la suivit de si près est sympathique, si on compare leur conduite à celle des Spartiates qui, durant leur course peu glorieuse le long des côtes d'Asie-Mineure, tuèrent des habitants inoffensifs, vouèrent à une destruction longuement préméditée tout ce qui restait d'une cité grecque, et essayèrent même de pallier sous les formes hypocrites de la légalité et de la religion leur odieux parjure.

Toutes ces atrocités ne firent qu'accroître la haine des partis, et la profonde scission qui divisait la nation entière se répé-

tait dans chaque cité. Car, quelque favorable que fût au début de la guerre la situation des Spartiates, ils n'avaient aucunement réussi à gagner les sympathies des Hellènes ; dans chaque cité ayant quelque vitalité politique, on voyait deux partis, tenant l'un pour Lacédémone et l'autre pour Athènes, se contre-carrer avec une animosité croissante : et cette opposition n'était pas purement politique ; elle s'augmentait de la haine, de la jalousie, de l'envie déjà existantes ; elle absorbait toutes les passions égoïstes, tout le mécontentement qui naît du mauvais état des affaires domestiques ; les grands et les hommes du peuple, les pauvres et les riches formaient deux camps ennemis ; la scission devenait plus profonde de jour en jour dans la famille et dans l'État, et les partis formés par des intérêts si divers et si mal définis se laissaient emporter par la haine au point d'oublier le bien général pour ne songer qu'à l'intérêt de leur coterie. Le patriotisme dépérissait ; et, comme les vertus des Hellènes avaient leur racine dans la vie en commun au sein de la cité, le caractère de la nation entière s'altéra profondément, d'autant plus que la famille et la religion n'étaient pas en état d'arrêter la dissolution des liens sociaux. On lâcha le frein aux passions, et le critérium de la moralité changea peu à peu du tout au tout. Les vertus nationales furent dédaignées ; on insultait ce qu'on admirait naguère. L'amour de la paix et la prudence étaient qualifiés de faiblesse et de stupidité ; la modération, de lâcheté et de paresse d'esprit ; la réflexion, d'égoïsme ; les scrupules, de simplicité ; la haine aveugle, de courage viril. On n'appréciait les hommes que par leurs succès ; c'est pourquoi la violation de la foi jurée et la duplicité étaient approuvées, si elles servaient les intérêts de parti. On permettait à l'ambition d'employer tous les moyens, et la communauté des opinions politiques était considérée comme un lien plus fort que ceux du sang, que les droits d'une longue amitié et de la reconnaissance.

Les événements de Corcyre étaient un exemple effrayant de l'ébranlement de la vie sociale. Les symptômes de la maladie qui avait attaqué la vitalité de la nation, et qui s'était propagée de ville en ville comme une épidémie, s'y étaient montrés pour la première fois dans toute leur force, et les penseurs

contemporains constataient avec effroi qu'une révolution allait s'opérer dans l'histoire nationale. Hérodote laissa là son œuvre[1], en voyant les espérances qui la lui avaient fait entreprendre si peu réalisées. L'esprit plus viril de Thucydide a résisté à ces tristes expériences et n'a point reculé devant ces observations pathologiques dans lesquelles allait se résumer de plus en plus l'histoire de l'époque[2].

§ III

SUCCÈS D'ATHÈNES.

Après la marche languissante des opérations militaires durant les cinq premières années de la guerre, le sixième été vit se préparer des entreprises plus importantes et des événements plus décisifs. Les deux partis cherchaient de nouveaux points d'appui; dans les deux États des hommes plus énergiques arrivèrent au pouvoir; Sparte reconnut la valeur de Brasidas; Athènes se remit peu à peu des suites de la peste, qui sévit encore une fois en 427 (Ol. LXXXVIII, 2); la ville reprenait courage, et sa vigueur renaissante se personnifiait dans Démosthène, fils d'Alcisthène.

Grâce à un tremblement de terre qui arrêta les Péloponnésiens à l'isthme de Corinthe, l'Attique ne fut pas envahie cette année. Ces commotions, qui se firent sentir dans toute la Grèce centrale, furent accompagnées de marées hautes qui, surtout dans les détroits peu larges, sur la côte d'Eubée et la rive opposée[3], causèrent des inondations désastreuses. Les Péloponnésiens cherchèrent à se dédommager par une autre expédition.

L'antique ville de Trachis, situé au pied de l'Œta, près des

[1]) C'est vers ce temps, après la fin de 428, que Hérodote a cessé de travailler à son livre (KIRCHHOFF, *Entstehungszeit des Herodot. Geschichtswerks*, p. 27).

[2]) Voy. le tableau tracé par Thucydide de la démoralisation causée par les luttes des partis (THUCYD., III, 82-84).

[3]) Seconde apparition de la peste et tremblements de terre (THUCYD., III, 87-89).

Thermopyles[1], avait été ruinée par les peuplades voisines. Ses habitants, après avoir d'abord songé à Athènes, demandèrent du secours à Sparte, qui leur inspirait plus de confiance et que de vieilles traditions liaient à leur patrie [2]. Des Doriens, demeurant entre l'Œta et le Parnasse et qui se trouvaient dans une détresse semblable, se joignirent à eux. Les plus clairvoyants des Spartiates, dont Brasidas était sans doute le principal organe, reconnurent tout l'avantage de la situation de Trachis. C'était une place d'armes faite à souhait : on pouvait de là agir dans deux directions différentes ; d'abord, contre l'Eubée, les possessions et les stations navales qu'y avaient les Athéniens, puis à tout moment, du côté du nord, contre les colonies de la Thrace, que Brasidas avait particulièrement en vue. L'oracle de Delphes approuva l'entreprise, bien que cet établissement militaire fût peu en harmonie avec son ancienne politique de colonisation. On fit donc tout à coup un effort considérable : on invita le peuple grec tout entier, excepté les Ioniens et les Achéens, à prendre part au relèvement de Trachis. Quatre mille colons du Péloponnèse et six mille autres, Béotiens pour la plupart, répondirent à l'appel. On reconstruisit la ville sous le nom d'Héraclée ; on l'entoura de murs ; on aménagea un port près des Thermopyles, et on éleva des fortifications pour défendre le passage [3]. La domination dorienne semblait vouloir refleurir dans cet antique berceau de la race, et les Athéniens se virent menacés aux points les plus vulnérables de leur empire extérieur. Cependant, la jeune ville ne prospéra point. Les tribus les plus voisines, les Æénianes, les Dolopes, les Maliens, excitées par les Thessaliens, la fatiguèrent par des hostilités sans trêve, et les Spartiates compromirent eux-mêmes le succès de leur œuvre par des abus de pouvoir et des maladresses de toute espèce, de sorte que les Athéniens furent dispensés de parer à tout danger venant de ce côté.

[1]) Voy. vol. II, p. 305.
[2]) Voy. vol. I, p. 132.
[3]) Thucyd., III, 92-93. Diod., XII, 59. Sur la fondation d'Héraclée, cf. R. Weil, *Hermes*, VII, p. 381 sqq. C'est à cause d'Héraclée que les Athéniens mirent en face, à Ptéléon, sur la côte de la Magnésie Phthiotide, la garnison mentionnée dans la paix de Nicias (Thuc., V, 18) : cette garnison avait pour but de tenir le golfe de Pagase.

Ils purent d'autant mieux poursuivre avec énergie la réalisation des plans qui devaient avoir pour effet d'étendre leur empire sur terre et sur mer. Nicias, qui après la chute de Mytilène avait dû à la victoire du parti modéré un surcroît d'influence, avait fait, cet été-là, une expédition heureuse contre l'île de Minoa. Cette île formait avec Nisæa une station péloponnésienne qu'il fallait surveiller de Salamine. Pour plus de sûreté, Nicias voulut être maître du port même de Mégare, et il construisit dans ce but un château-fort à Minoa. L'année suivante (426 : Ol. LXXXVIII, 3), il conduisit une escadre de soixante vaisseaux à Mélos pour contraindre cette île, importante par sa position et par ses ports, à entrer dans l'alliance d'Athènes : car, depuis que les Péloponnésiens avaient une flotte, il semblait d'autant plus nécessaire de ne laisser subsister dans l'Archipel aucune puissance ennemie et d'arrondir plus complètement le domaine maritime d'Athènes. Mais Mélos ne put être forcée, et Nicias se tourna rapidement vers la mer d'Eubée : il débarqua ses deux mille hoplites à Oropos et se joignit sur le territoire de Tanagra à l'armée athénienne qui, sous Hipponicos [1] et Eurymédon, envahissait la Béotie. Les Tanagréens et les auxiliaires thébains furent battus ; cette incursion, faite en représailles de l'exécution de Platée, donna l'éveil aux Béotiens qui se croyaient à l'abri de toute attaque [2].

Démosthène, qui avait quitté le port en même temps que Nicias, poursuivait des plans plus vastes ; c'était un homme qui paraissait avoir toutes les qualités requises pour compléter les aptitudes de son collègue. Général et politique audacieux, sa vue portait loin, et il était plein d'expédients et d'idées neuves. Il voyait clairement qu'Athènes ne pouvait pas vaincre avec ses soldats citoyens tout seuls, mais qu'elle devait apprendre à mieux se servir de ses alliés. Son ardeur guerrière menaçait également Thèbes et Sparte ; c'était le premier tacticien d'Athènes qui sût profiter de la nature du terrain, des saisons, et employer à propos les différentes armes. Il apprit le premier à apprécier à leur juste valeur les troupes légèrement armées, et fit preuve dans ses plans de campagne d'une puis-

[1]) Voy. ci-dessus, p. .
[2]) THUCYD., III, 91.

sance de combinaison comme la pratique de la guerre pouvait seule la donner. Les revers partiels ne l'abattaient pas, et il savait communiquer son courage à ses troupes et gagner leur confiance; il était d'ailleurs bien plus sympathique à l'homme du peuple que Nicias avec son air guindé et ses allures aristocratiques.

Démosthène songeait à porter dans l'ouest le fort des hostilités; marchant sur les traces de Phormion, d'accord avec les braves et entreprenants habitants de Naupacte, allié des Acarnaniens et des Corcyréens, il voulait détruire la puissance de Corinthe dans les contrées de l'ouest et rendre à Athènes ces alliances continentales auxquelles elle avait renoncé depuis la paix de Trente ans. Ce fut donc lui qui reprit l'ancienne politique de Myronide et de Tolmidès [1]. Il nous est permis, du reste, de supposer que la chute honteuse de Platée éveilla alors chez bien des patriotes, auxquels tenait à cœur l'honneur de leur ville, la pensée qu'Athènes avait grand besoin d'augmenter l'effectif de son armée de terre, et que les milices citoyennes ne suffisaient pas pour tenir en respect les ennemis qui l'entouraient. Pour plaire aux Acarnaniens, Démosthène, avec le secours des autres alliés de l'ouest, commença par faire la guerre aux Leucadiens, amis de Corinthe, dont le territoire, moitié île et moitié continent (en perçant l'isthme, les Corinthiens en avaient fait depuis longtemps une île), était un voisinage particulièrement dangereux pour les Acarnaniens. L'île fut ravagée, et, la population s'étant réfugiée dans l'enceinte fortifiée de la ville, les Acarnaniens demandèrent qu'on en commençât le siège sans tarder, sous prétexte qu'elle était incapable de résister [2]. Mais Démosthène était peu disposé à élever des retranchements et des murailles, d'autant plus que les Acarnaniens auraient sans doute vu de mauvais œil une garnison athénienne s'établir dans la ville. Un autre plan, dont les Messéniens lui avaient donné l'idée [3], séduisait son esprit plein d'ardeur; il s'agissait de soumettre les Étoliens, qui inquiétaient continuellement Naupacte.

1) Voy. vol. II, p. 431. 445.

2) THUCYD., III, 94.

3) Les Messéniens de Naupacte représentent à Démosthène : μέγα μὲν εἶναι τὸ τῶν Αἰτωλῶν καὶ μάχιμον, οἰκοῦν δὲ κατὰ κώμας... etc. (THUCYD., *ibid.*).

Cette grande peuplade n'avait pris jusque-là aucune part aux différends des Grecs ; son pays leur était resté ou plutôt leur était devenu étranger. Les Étoliens, en effet, étaient de même race que les Locriens et les habitants de l'Élide[1]; mais les immigrations du nord les avaient fait retourner à l'état de barbarie et les avaient rendus étrangers à la civilisation grecque. Ils parlaient un dialecte inintelligible, vivaient en associations cantonales indépendantes, dépourvues de centres fortifiés et assez éloignées les unes des autres, et occupaient l'espace compris entre l'Achéloos et les Thermopyles. Démosthène espérait donc pouvoir, par une marche rapide, prévenir la réunion des tribus ; ses vues dépassaient de beaucoup le but immédiat, car il comptait sur les dispositions favorables des Locriens Ozoles et des Phocidiens leurs voisins, et il se voyait déjà en esprit à la tête d'une puissante armée continentale, composée de tous les contingents réunis de la Grèce occidentale. Il espérait pénétrer avec elle en Béotie par le Parnasse, pour y écraser la puissance de Thèbes sans avoir besoin de faire appel à la milice athénienne.

Démosthène s'était trompé sur les difficultés d'une campagne en Étolie ; il avait dans sa fortune une confiance si aveugle qu'il n'attendit même pas que les Locriens l'eussent rejoint : il ne s'émut pas davantage du refus de secours des Acarnaniens, qui lui en voulaient de n'avoir pas déféré à leurs désirs. Après quelques succès, il s'avança jusqu'à Ægition, situé à trois lieues de la mer. Là commencèrent les embarras. Car les Étoliens, faisant preuve de bien plus d'entente et de cohésion qu'on ne l'avait cru, occupaient en grand nombre les hauteurs et, sans risquer une bataille rangée, infligèrent de grandes pertes aux Athéniens. Démosthène manquait de troupes légères pour se garantir des archers ennemis. A la fin, il n'eut plus d'autre ressource que de battre précipitamment en retraite : mais cette retraite même fut désastreuse.

L'habitant de Naupacte qui avait servi de guide avait péri ; Démosthène regagna la côte à travers des marais, des montagnes sans chemins, des forêts en feu ; son collègue Proclès et cent

1) Voy. vol. I, p. 139.

vingt citoyens d'Athènes avaient été inutilement sacrifiés [1]. La campagne eut pour tout résultat d'indisposer les Acarnaniens contre Athènes et d'irriter les Étoliens, qui se mirent immédiatement en rapport avec Corinthe et Sparte. C'étaient probablement les Corinthiens qui, cette fois encore, s'étaient hâtés d'agir pour profiter des circonstances. Ils doivent avoir excité les Étoliens et choisi Naupacte, qu'ils détestaient, pour but d'une expédition qu'ils mirent en train avec une grande rapidité. Car, pendant ce même été, on vit se réunir au pied du Parnasse une armée péloponnésienne de trois mille hoplites, dont cinq cents fournis par la nouvelle colonie d'Héraclée. Une proclamation partie de Delphes invita les Locriens à se joindre à la ligue péloponnésienne ; les villes locriennes donnèrent des otages, et Sparte fut plus puissante que jamais au centre de la Grèce moyenne. La puissante armée confédérée s'avança vers le golfe de Corinthe, et un moment Naupacte fut dans le plus grand danger. Heureusement, Démosthène, après avoir renvoyé les vaisseaux avec les morts à Athènes, était resté lui-même dans la ville, parce que, pour de bonnes raisons, il ne voulait pas se montrer à Athènes après la triste issue de sa campagne d'Étolie [2]. Les Acarnaniens se réunirent de nouveau à lui, et Naupacte fut sauvée [3].

Vers la fin de l'été, la grande armée péloponnésienne se trouvait sur les bords de l'Achéloos, sans but et sans plan de campagne. Mais sa présence servit à ranimer dans les districts voisins la fureur des partis. Les Ambraciotes crurent l'occasion favorable pour tenter un coup de main contre leurs anciens ennemis les Amphilochiens et les Acarnaniens [4]. Ils occupèrent avec trois mille hoplites Olpæ, point fortifié de la côte sur le territoire amphilochien ; plus tard ils firent encore venir deux mille hommes et levèrent des auxiliaires chez les tribus belliqueuses des environs. En même temps, le général spartiate Eurylochos passa l'Achéloos et réussit à joindre ses

[1]) Thucyd., III, 95-98.

[2]) Δημοσθένης περὶ Ναύπακτον ὑπελείφθη, τοῖς πεπραγμένοις φοβούμενος τοὺς Ἀθηναίους (Thucyd., III, 98).

[3]) Attaque infructueuse d'Eurylochos sur Naupacte (Thucyd., III, 100-102).

[4]) Voy. ci-dessus, p. 73-74.

forces à l'armée des Ambraciotes, de sorte que tout à coup le rivage du golfe d'Ambracie devint le théâtre d'une lutte acharnée et tumultueuse.

Les Acarnaniens se hâtèrent de mettre leurs troupes sur pied, en confièrent le commandement à Démosthène, et décidèrent Aristote et Hiérophon, qui commandaient une escadre athénienne de vingt vaisseaux dans les eaux du Péloponnèse, à venir à leur secours. Démosthène brûlait de réparer sa défaite, et, malgré les premiers froids, il parut devant Olpæ avec des hoplites messéniens et soixante archers de l'Attique, immédiatement après l'arrivée d'Eurylochos. La supériorité numérique des Péloponnésiens et des Ambraciotes était considérable; mais Démosthène, grâce à la supériorité de sa tactique, sut si bien profiter des avantages du terrain qu'il remporta, en rase campagne, une victoire signalée sur les Spartiates. Eurylochos lui-même périt dans la bataille, et les Péloponnésiens, enfermés avec les Ambraciotes, perdirent si complètement courage qu'ils ne songèrent plus qu'à leur propre salut .

Démosthène profita de ces dispositions pour conclure avec le général Ménédæos un traité particulier qui lui accordait, à lui et à ses troupes, le droit de se retirer librement. Il y voyait un immense avantage, celui d'enlever tout secours aux Ambraciotes, qui avaient si légèrement commencé la lutte, et en même temps de montrer au monde avec quelle impudeur Sparte abandonnait ses alliés. En effet, aucune défaite ne pouvait déshonorer Sparte autant que ce qui allait arriver. Par suite de cette honteuse convention, les Spartiates quittèrent l'un après l'autre la forteresse cernée; ils s'esquivèrent, laissant là leurs frères d'armes, et se mirent à fuir devant eux lorsqu'ils s'en virent poursuivis [2].

Cependant Ambracie envoya des troupes qui s'approchèrent de la côte en traversant le territoire des Amphilochiens. Démosthène, qui avait dans son armée des troupes amphilochiennes, en profita pour les déposer en embuscade dans le passage d'Idomène. Le succès répondit pleinement à son

[1]) Thucyd., III, 105-108.
[2]) Thucyd., III, 109.

attente : tout le corps ennemi fut détruit, et les Ambraciotes reçurent un coup si rude de cette double défaite et de la trahison de leurs alliés qu'ils perdirent toute énergie et se montrèrent incapables de quelque résistance [1]. Démosthène voulait prendre Ambracie, pour détruire à tout jamais l'influence de Corinthe dans ce golfe important. Mais les Acarnaniens l'en empêchèrent. Ils aimaient mieux avoir pour voisins leurs anciens ennemis, maintenant incapables de leur nuire, que les Athéniens.

Ce qui prouve combien les Grecs occidentaux étaient jaloux de l'influence d'Athènes dans leur pays, c'est l'ardeur qu'ils mirent à régler entre eux leurs affaires, sans intervention étrangère. Car, après qu'Ambracie eut renoncé à la possession du territoire d'Amphilochie, les Acarnaniens et les Ambraciotes conclurent une paix de cent ans : toutes les guerres entre voisins devaient cesser ; on devait se secourir réciproquement contre toute attaque, à condition toutefois que les uns ne seraient jamais forcés à marcher contre Athènes, ni les autres, c'est-à-dire les Ambraciotes, contre les Péloponnésiens [2]. On voit qu'après tout on tenait des deux côtés à ménager les anciennes relations, et c'est ce qui explique comment Corinthe put remettre plus tard une garnison à Ambracie. Néanmoins, l'effet produit par les derniers événements militaires fut considérable. Les troupes athéniennes s'étaient de nouveau couvertes de gloire, même sur la terre ferme. Démosthène revint à Athènes avant la fin de l'hiver, et l'on vit resplendir dans les temples de sa ville natale les trois cents armures qu'il avait prises à l'ennemi.

Des cérémonies religieuses avaient contribué de leur côté à remplir les âmes d'un courage nouveau. Car, au milieu du tumulte sanglant de la guerre, on avait résolu d'offrir à Apollon, dans son île de Délos, un hommage solennel, hommage motivé sans doute par la disparition complète de la peste qui n'avait cessé que pendant la cinquième année de la guerre. L'île entière fut consacrée de nouveau au dieu clément, tous

[1]) Thucyd., III, 110-113.
[2]) Thucyd., III, 114. Cf. Ullrich, *Der Kampf um Amphilochien*, Hamburg, 1862.

les cercueils furent enlevés, et l'îlot de Rhénée seul destiné à l'avenir aux sépultures. C'était l'achèvement de l'œuvre commencée jadis par Pisistrate [1]; on voulait sans doute aussi, en renouvelant d'une façon brillante les fêtes de Délos, affermir la puissance d'Athènes dans l'Archipel, donner aux tribus ioniennes, exclues des fêtes du Péloponnèse, un centre religieux et les rattacher toujours plus étroitement à Athènes. Mais le but principal était, sans aucun doute, moral et religieux. On voulait calmer et élever les esprits. Les cérémonies expiatoires célébrées à Délos devaient marquer, comme celles d'Athènes au temps de Solon [2], une ère nouvelle de prospérité après une époque de troubles et de dissensions. C'est pour cela qu'on organisa la fête d'Apollon sur un plan nouveau, et qu'on en fit une fête nouvelle. Elle devait avoir lieu tous les quatre ans au printemps [3]; on y rétablit les anciens concours mentionnés par Homère, et on ajouta, à titre d'innovation, des courses en l'honneur du dieu. C'est sans doute le parti des modérés qui avait fait prendre ces mesures, pour faire revivre les anciennes traditions de plus en plus oubliées et régénérer l'esprit religieux. Aussi voyons-nous Nicias prendre part aux fêtes de Délos avec un zèle tout particulier, et il est très probable que, lorsqu'elles furent célébrées pour la première fois, ce fut lui qui, comme chef de la députation athénienne [4], se distingua par des largesses extraordinaires. En effet, il fit jeter en une nuit un pont sur le détroit, large de quatre stades, qui sépare Rhénée et Délos [5], de sorte que, le lendemain, la foule fut étonnée de voir aménagée pour la procession une route couverte de tapis, ornée de guirlandes, de tableaux et d'objets précieux, par où les Athéniens firent leur entrée dans l'île. Il fit aussi des donations en biens-fonds, consacra de nouvelles offrandes, et fit tout ce qu'il put pour prouver à la Grèce que

[1]) Voy. vol. I, p. 448-449.

[2]) Voy. vol. I, p. 397-398.

[3]) La fête tombe dans le mois de Thargélion (Böckh, ap. *Abhandl. der Berlin. Akad.* 1834, p. 6).

[4]) Sur ces députations ou « théories » cf. vol. II, p. 528.

[5]) Cf. vol. II, p. 169. Quatre stades olympiques équivalent à 740 mètres environ.

les Athéniens n'avaient pas perdu le respect des dieux et qu'ils possédaient les moyens de les honorer dignement [1].

Pendant que Nicias essayait de calmer les esprits par des fêtes pacifiques, Démosthène ne songeait qu'à imprimer à la guerre une impulsion énergique : la lenteur des opérations, qui consommait inutilement les ressources, lui était insupportable. Il cherchait de nouveaux moyens d'attaque pour frapper au cœur les forces ennemies. Les expériences qu'il avait faites pendant ses campagnes dans l'ouest le servirent à souhait. Là, il avait surtout reconnu la valeur des Messéniens, leur esprit d'entreprise, leur haine implacable contre les Spartiates. Les émigrés n'avaient pas plus oublié leur patrie qu'ils n'avaient désappris leur dialecte. Dans la vieille Messénie vivaient encore les restes de la même tribu ; le pays était en grande partie désert, car les Spartiates n'avaient pas su utiliser leur conquête ; toute la côte occidentale était inhabitée ; le port de Pylos [2], le meilleur de toute la presqu'île, restait là tombant en ruines, délaissé et inutile. L'idée de faire profiter Athènes de cet état de choses était de celles que les circonstances devaient suggérer, et c'est probablement pendant qu'il était en rapport avec les Messéniens que Démosthène forma le projet de s'emparer de ce port pour le compte d'Athènes, d'attaquer Sparte à l'endroit le plus vulnérable, et de pousser la Messénie à la révolte.

Démosthène tint son plan secret. Il était alors sans fonctions officielles ; car, lors de la dernière élection des stratèges, ses victoires en Acarnanie n'étaient pas encore connues à Athènes. Il s'en prévalut pour se faire donner par le peuple un poste de confiance, lorsqu'au printemps Eurymédon et Sophocle furent envoyés dans la mer de Sicile avec quarante vaisseaux et qu'ils furent chargés en même temps de porter secours aux Corcyréens, toujours harcelés par les bandes des aristocrates [3]. Démosthène accompagna la flotte comme commissaire du peuple, avec le droit de proposer pendant le trajet l'occupation des

[1]) SCHMIDT, *De vita Niciæ*, p. 9.
[2]) Aujourd'hui golfe de *Navarin*. Cf. vol. I, p. 260.
[3]) Voy. ci-dessus, p. 129.

points de la côte qui lui paraîtraient offrir quelque avantage[1]. Pendant que les vaisseaux, après avoir doublé les promontoires méridionaux de la péninsule, longeaient les montagnes de la côte messénienne, Démosthène appela l'attention des généraux sur le port abandonné avec ses deux entrées étroites et le promontoire de Coryphasion, dont les roches abruptes s'élèvent au-dessus de l'entrée septentrionale à une hauteur de huit cents pieds et dominent toute la contrée voisine. Il leur proposa d'occuper la hauteur, qu'on pourrait fortifier et défendre sans peine : la garnison trouverait de l'eau de source sur la montagne même ; il se chargeait, avec six vaisseaux, de s'y établir et de s'y maintenir.

Les généraux refusent de s'arrêter. En effet, Démosthène, avec sa témérité et ses plans audacieux, était peu aimé de la haute classe. Dans sa position actuelle, qui faisait de lui en quelque sorte l'homme de confiance du peuple et lui conférait un privilège contraire à toutes les traditions, il leur était doublement antipathique. La flotte passe. Mais une tempête se déchaîne, et, malgré eux, les généraux se voient forcés de rebrousser chemin et d'attendre un temps plus favorable dans le port si bien fermé de Pylos. Démosthène renouvelle ses propositions, mais sans succès. On aurait fort à faire, lui répondait-on, si on voulait occuper tous les points abandonnés sur le littoral de la péninsule ! Les commandants en sous-ordre et les équipages ne montraient pas plus d'ardeur. Mais le mauvais temps continue, et l'ennui des troupes vient en aide à Démosthène : elles s'offrent d'elles-mêmes à fortifier la montagne. On put constater une fois de plus l'entrain et le savoir-faire des Athéniens. Comme ils manquaient d'instruments pour tailler les pierres et les mettre en place, ils cherchèrent parmi les débris du roc et de constructions plus anciennes tout les matériaux utilisables, se chargèrent l'un l'autre le mortier sur leurs épaules, et, le retenant avec les mains jointes derrière le dos, montèrent et redescendirent sans se lasser la pente escarpée des écueils. Au bout de six jours, sous la direction

1) Δημοσθένει δὲ ὄντι ἰδιώτῃ μετὰ τὴν ἀναχώρησιν τὴν ἐξ Ἀκαρνανίας αὐτῷ δεηθέντι εἶπον χρῆσθαι ταῖς ναυσὶ ταύταις, ἢν βούληται, περὶ Πελοπόννησον. (THUCYD., IV, 2, 4).

de Démosthène, ils avaient mis la hauteur en état de défense. La flotte continua sa route vers Corcyre, laissant Démosthène avec cinq vaisseaux en pays ennemi[1].

Les Athéniens ne tardèrent pas à ressentir les heureux effets de ce hardi coup de main; car le roi Agis, qui venait d'envahir l'Attique (c'était la cinquième invasion), se retira dans le Péloponnèse après une occupation de quatorze jours à cause des nouvelles reçues de Messénie. En même temps, pour mettre immédiatement un terme à l'audacieuse entreprise de Pylos, on rappela la flotte qui devait tenter une fois encore de relever le parti péloponnésien à Corcyre, et bientôt Démosthène vit du haut de son fort solitaire battu par la vague quarante-trois vaisseaux entrer dans le port, tandis que toute la plage se couvrait de troupes envoyées de Sparte en toute hâte. Mais, loin de perdre courage, il agit avec fermeté et présence d'esprit. Après avoir expédié deux de ses vaisseaux pour appeler le plus tôt possible la flotte athénienne à son secours, il plaça sa petite troupe sur les retranchements et descendit lui-même sur la plage avec soixante hommes d'élite et un certain nombre d'archers. Il n'y avait de danger que là: les points où le débarquement était facile étaient suffisamment fortifiés; il s'agissait donc de défendre l'endroit où, à cause du peu de profondeur de l'eau, on avait jugé inutile d'élever des retranchements sérieux. C'est là qu'il fallait repousser toute tentative de descente; car, si l'ennemi prenait pied sur la montagne, le fort et sa garnison étaient irrévocablement perdus.

Les Péloponnésiens occupèrent d'abord l'île de Sphactérie, qui s'allonge entre la passe septentrionale et l'entrée méridionale du port, afin de dominer de là toute la région environnante; puis, ils ramèrent vers la partie de la côte qui se trouvait sans défense et où la petite troupe athénienne était rangée en ordre de bataille. On voulait la punir d'avoir osé s'établir sur le sol du Péloponnèse.

Mais des difficultés inattendues se révélèrent au moment de l'attaque. Un petit nombre de vaisseaux seulement pouvaient marcher de front, et ceux-là même étaient en dan-

1) Thucyd., IV, 3-4.

ger, à tout moment, de toucher sur les roches du fond. La maladresse des Péloponnésiens et la peur qu'ils avaient de l'eau contribuèrent à empêcher tout succès. Brasidas, malgré son ardeur, ne put vaincre la timidité de ses hommes; en vain il poussa son propre vaisseau sur les écueils de Coryphasion et, pour donner l'exemple, descendit sur les brisants au moyen d'une échelle. Frappé par les projectiles, il chancela et perdit connaissance. Les Athéniens étaient inébranlables, et, au bout de deux jours, leurs adversaires, au lieu de les fatiguer en faisant avancer sans cesse de nouvelles troupes, renoncèrent à combattre et envoyèrent chercher du bois à Asine, pour construire des machines de siège et pouvoir ainsi renouveler l'attaque sur un point plus favorable au débarquement.

On laissa ainsi passer le moment décisif. Car, dans l'intervalle, les Athéniens arrivèrent des îles Ioniennes avec cinquante vaisseaux de guerre, dont quatre de Chios; les vaisseaux postés en observation à Naupacte s'étaient aussi joints à l'expédition de Messénie. Les Athéniens commencèrent par offrir la bataille en pleine mer; puis ils pénétrèrent dans le port par les deux entrées à la fois, surprirent les vaisseaux péloponnésiens encore en désordre et les acculèrent à la côte. Ceux-ci revinrent à la charge avec une ardeur sans pareille; car ils avaient compris tout à coup qu'il y allait de la vie de tous les Spartiates détachés dans l'île. Une terrible bataille s'engagea entre les deux escadres : à la fin, les Athéniens restèrent maîtres du port, et, bien que l'armée de terre s'accrût constamment par des renforts venus de tout le Péloponnèse, elle fut hors d'état de secourir les Spartiates prisonniers, qui étaient là à la portée du regard, ni même de leur porter des provisions sur leur rocher désert[1].

Lorsqu'on fut au courant de la situation à Sparte, on résolut d'envoyer à Pylos les autorités elles-mêmes, pour y traiter avec des pouvoirs illimités. Elles ne purent que conclure un armistice, et même à des conditions très dures et très humiliantes pour les Péloponnésiens, qui se trouvaient là sur le rivage de leur propre pays avec toutes leurs forces de terre et

[1]) THUCYD., IV, 13-14.

de mer. Toutes les trirèmes spartiates, au nombre de soixante, furent livrées aux Athéniens pour la durée de l'armistice ; ceux-ci, en revanche, permirent simplement qu'on apportât tous les jours aux Spartiates prisonniers dans Sphactérie un nombre fixe de rations ; l'île même devait être strictement gardée jusqu'à ce qu'on eût décidé à Athènes de la guerre ou de la paix [1].

La surprise des Athéniens fut extrême en voyant arriver au Pirée les vaisseaux qui leur apportaient la nouvelle des succès remportés à Pylos et leur amenaient en même temps les hauts fonctionnaires de Sparte. Les Spartiates voulaient la paix et se croyaient sûrs de l'obtenir. Ce n'est que dans cet espoir qu'ils avaient accepté les conditions de l'armistice. Ils voyaient devant eux une guerre sans fin ; au fond, Sparte n'avait fait jusque-là que se couvrir de déshonneur et éprouver des pertes, et l'avenir ne promettait guère de compensation. Elle était en mauvais termes avec ses alliés ; tout récemment, à ses infortunes sur mer était venue s'ajouter une défaite de son armée de terre, et, maintenant qu'elle se voyait menacée de la perte irréparable de 420 citoyens, toute hésitation cessait du coup. Ce malheur semblait encore aux Spartiates le motif le plus honorable qu'ils pussent trouver pour demander la paix ; ils agirent sans consulter leurs alliés, car il leur importait d'atteindre rapidement au but.

Le discours des ambassadeurs fut pressant et persuasif. Ils montrèrent qu'Athènes ne pourrait jamais faire la paix à de meilleures conditions. Une paix loyale et honnête, dirent-ils, est facile à conclure lorsqu'on ne tient pas à imposer aux vaincus des conditions intolérables, qui ne font que les pousser à une résistance désespérée. La puissance de Sparte n'est pas anéantie. Mais elle désire la paix, et elle se sentira d'autant plus tenue d'être la fidèle alliée d'Athènes que celle-ci agira avec plus de générosité et de modération. Que les Athéniens songent à l'inconstance de la fortune des armes, inconstance qu'ils ont eux-mêmes si souvent éprouvée [2].

Le succès ne répondit pas au désir des orateurs. Le peuple

1) Thucyd., IV, 16.
2) Thucyd., IV 17-20.

athénien était si enivré de son succès qu'il jugeait toute négociation superflue. Il croyait tout tenir entre ses mains. Un orgueil immense remplissait les Athéniens, et, avant que des orateurs modérés pussent lui opposer la voix de la raison, Cléon se hâta de profiter de cette disposition des esprits pour reconquérir toute son influence ; car il n'avait pas réussi encore à s'assurer la direction durable et incontestée des affaires, à la manière de Périclès [1].

Malgré le terrorisme que Cléon exerçait dans l'assemblée du peuple, il rencontrait toujours, à Athènes même, une opposition invincible : la comédie surtout parlait avec franchise. En effet, tandis que la tragédie, fidèle à sa mission, arrachait les âmes aux tristesses du présent pour les transporter dans le monde de l'idéal, la comédie avait acquis précisément au cours de ces dernières années toute sa valeur et toute son influence en flagellant les vices du temps, et en conservant aux Athéniens sur la scène le franc-parler qui avait presque disparu de la tribune. Depuis le développement des institutions démocratiques, qui rendaient impossible la marche régulière des affaires sans l'influence prépondérante d'un seul, nous trouvons constamment la comédie dans l'opposition [2]. C'est ainsi que Périclès avait été attaqué par Cratinos, Hermippos, Téléclide et autres, et qu'après sa mort Aristophane le rendit responsable de toute la guerre [3]. Pendant toute la durée des hostilités, Aristophane s'éleva contre tout ce qui révélait les tendances pernicieuses de l'époque, et il attaquait surtout à fond la politique de Cléon. Le manque de réflexion, la légèreté avec laquelle on traitait les affaires les plus importantes, les prévarications des tribunaux, l'arbitraire des fonctionnaires, la honteuse oppression des alliés que, dans ses *Babyloniens*, il représentait sous la forme d'esclaves tournant la meule, tels étaient les vices de la démocratie dégénérée qu'il attaquait avec une sérieuse indignation, sans vouloir pour cela discré-

[1]) Thucydide appelle Cléon ἀνὴρ δημαγωγὸς κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ὢν καὶ τῷ πλήθει πιθανώτατος (Thuc., IV, 21). Cf. Wallichs, *Thukydides u. Kleon*, p. 16.

[2]) Sur le caractère conservateur de la comédie athénienne, cf. Leo, *Quæst. Aristoph.*, p. 20.

[3]) Plut., *Pericl.* 3. Aristoph., *Acharn.*, 523 sqq. Cf. ci-dessus, p. 49.

diter la constitution établie ni en dégoûter les citoyens. Sans doute, chez un comique, il ne faut pas peser au poids de l'or toutes les expressions, et nous sommes prêts à convenir que des rancunes personnelles ont aiguisé la pointe de ses sarcasmes; mais en somme, on ne saurait méconnaître la sincérité des convictions du poète, qu'il faudrait tenir pour un malhonnête homme s'il n'y avait pas à ses peintures un fond d'exacte vérité.

Sa droiture faisait l'admiration des alliés : ils se pressaient à Athènes pour voir le poète qui, pendant les fêtes publiques, avait le courage de « dire franchement au peuple athénien ce qui est juste [1] »; c'est parce qu'il disait la vérité que Cléon le haïssait mortellement. Comme la loi qui pendant quelques années avait restreint les libertés de la scène [2] était abolie, Cléon dut avoir recours à d'autres moyens pour se venger de son audacieux adversaire. Immédiatement après la représentation des *Babyloniens* [3], il l'accusa devant le Conseil de s'être moqué de la politique athénienne, pendant la fête publique des Grandes Dionysies et en présence de tant d'étrangers et d'alliés, ce qui était un procédé excessivement dangereux et fort peu patriotique [4]. L'accusation n'était pas, il est vrai, tout à fait gratuite : mais les juges ne voulurent point enlever à la comédie le droit de représenter comme un abus ce qu'elle reconnaissait comme tel dans la vie publique; ils n'y virent point de crime contre la sûreté de l'État, et l'accusation formulée dans ce sens fut repoussée. Cléon essaya d'un autre moyen pour atteindre son hardi contradicteur : il lui contesta son origine athénienne. Les sycophantes étaient fort experts dans ces sortes d'accusations : mais cette tentative de se débarrasser d'une opposition gênante échoua aussi. Vers cette époque, d'ailleurs, Cléon était en guerre avec certaines classes de la société tout entières, surtout avec les aristocrates, repré-

[1]) Aristoph., *Acharn.*, 628 sqq.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 43-44.

[3]) Les *Babyloniens* ont été représentés en mars 426 (Ol. LXXXVIII, 2), un an avant les *Acharniens*. Sur le signe que portaient au front les Babyloniens (Hesych., s. v. Ἰστριανά), cf. Meineke, *Fragm. Com. Attic.*, II, p. 973. Gilbert, *Beiträge*, p. 148.

[4]) Aristoph., *Acharn.*, 503. Cf. 631 sqq.

sentés dans les escadrons de cavalerie, la seule troupe permanente et la seule, d'après le plan stratégique de Périclès, qui eût l'occasion de se mesurer en rase campagne avec l'ennemi[1]. Cléon les avait sans doute irrités en critiquant leurs services au conseil des Cinq-Cents[2]. C'est pour cela que cette troupe se constitua en parti politique et s'unit à Aristophane, qui dès lors résolut d'agir plus vigoureusement contre le démagogue.

Cléon saisit avec d'autant plus d'empressement la première occasion qui se présenta, c'est-à-dire, cette fois, l'arrivée des ambassadeurs spartiates, pour ressaisir toute son influence et la première place dans l'État. Il tenait toute prête la réponse qu'on devait faire aux ambassadeurs, et qui traduisait bien, en effet, le sentiment général. Il exigeait que les Spartiates de Sphactérie fussent conduits prisonniers à Athènes, et qu'on rendît immédiatement aux Athéniens leurs possessions antérieures dans le Péloponnèse et en Mégaride, Nisæa, Pegæ, Trœzène, et toute l'Achaïe. Ceci fait, on pourrait venir chercher les prisonniers et traiter de la trêve comme on l'entendrait.

On pourrait croire qu'après cette réponse toute négociation fut rompue; car enfin, une défaite complète ne pouvait pas amener de conditions plus dures. Et pourtant, les ambassadeurs ne refusèrent pas absolument d'accepter cette réponse; ils demandèrent seulement qu'on élût des délégués avec lesquels ils pourraient continuer à traiter. Car, bien que les Spartiates se souciassent peu des intérêts de leurs alliés, ils ne pouvaient pas faire en séance publique, sans être sûrs du succès, des concessions qui les eussent immédiatement brouillés avec eux. Ils ne pouvaient donc que demander la formation d'une commission, à laquelle ils soumettraient leurs propositions en vue d'arriver à une entente. Cléon profita de cette motion pour se répandre en invectives. On voyait bien, et il l'avait toujours dit, que les Spartiates n'étaient jamais sincères. Leur dessein était seulement de s'entendre en secret avec quelques

1) Voy. ci-dessus, p. 55. 58. 92.

2) Il est question d'une imputation déshonorante articulée par Cléon contre les chevaliers, d'une accusation λειποταξίου (SCHOL. ARISTOPH., *Acharn.*, 6. *Equit.*, 226).

nobles personnages d'Athènes, et de duper ainsi la naïveté du peuple ; car ce qui est honnête et juste ne doit pas redouter la publicité. Il atteignit complètement son but. Les ambassadeurs partirent ; l'occasion de conclure une paix honorable et de diviser de part en part la ligue du Péloponnèse et de la Béotie était perdue [1]. On n'avait pas même écouté le parti modéré, et l'affaire la plus importante avait été terminée de la façon la plus brutale et avec une légèreté inqualifiable.

En conséquence, à l'expiration des vingt jours de trêve, les hostilités recommencèrent dans le port de Pylos ; les généraux athéniens en donnèrent eux-mêmes le signal en refusant de rendre les vaisseaux qu'on leur avait livrés. Mais, malgré cet acte de violence, qu'on essaya d'excuser en prétendant, faute de bonnes raisons, que les Péloponnésiens avaient violé de leur côté les clauses de l'armistice, la situation des Athéniens empirait sensiblement. On attendait toujours, mais en vain, que les Spartiates se rendissent. Ils s'étaient ménagé plus de provisions qu'on ne pensait, et les hilotes, excités par de grandes promesses, réussissaient à pénétrer secrètement dans l'île avec une audace et une adresse extrême. Les Athéniens, au contraire, souffraient cruellement du manque d'eau de source ; la surveillance de l'île était très pénible ; on redoutait l'approche de la mauvaise saison : le mécontentement s'accrut et, au lieu de la nouvelle d'une victoire complète et du butin qu'on attendait d'heure en heure à Athènes, on apprit que le succès était douteux et que la garnison demandait du renfort [2].

Pour le coup, le revirement de l'opinion fut complet. Les Athéniens se repentirent amèrement de leur conduite irréfléchie, et Cléon dut faire les plus grands efforts pour échapper à une défaite totale. D'abord, il contesta la vérité des nouvelles venues de Pylos ; mais, lorsque le peuple l'invita à aller s'assurer par lui-même de l'état de la flotte en compagnie de Théagène (qui était problablement du parti des aristocrates), il répondit avec beaucoup de raison que ces missions-là étaient une pure perte de temps ; que, si les généraux avaient du cœur,

1) Thucyd., IV, 22.
2) Thucyd., IV, 23-26.

il leur serait facile, par un coup de main hardi, de mettre fin à la situation pénible de la croisière de Pylos. C'était une attaque contre Nicias, alors général; celui-ci ne voulut point laisser échapper l'occasion de faire expier à l'odieux démagogue ses fanfaronnades. Il renonça donc au commandement pour lui et ses collègues, et proposa d'en revêtir Cléon. Celui-ci fit des difficultés; mais les Athéniens, qui prenaient plaisir à cet arrangement tout nouveau, ne l'en tinrent pas quitte, et il fut à la fin forcé d'obéir. Il retrouva bientôt son assurance habituelle, si bien qu'il promit au peuple de lui amener dans vingt jours les Spartiates de Sphactérie ou de les y tuer[1]. Il se fit donner plein pouvoir de prendre Démosthène pour collègue [2]; car il savait que depuis longtemps ce dernier insistait pour qu'on prît l'île de force.

La fortune le seconda admirablement. Au moment où il rejoignit la flotte, les troupes, qui pendant le siège avaient à supporter toutes les misères d'une armée assiégée, ne demandaient qu'une attaque énergique: d'ailleurs, les bois de Sphactérie, qui jusque-là auraient rendu une attaque très dangereuse, étaient brûlés. Démosthène avait depuis longtemps son plan; lorsque, grâce à Cléon, il put agir et qu'en outre il put disposer de troupes fraîches, surtout de soldats

[1]) Thucyd., IV, 27-28. Wallichs, *Thukydides und Kleon*, p. 21 sqq.

[2]) τῶν ἐν Πύλῳ στρατηγῶν ἕνα προσελόμενος Δημοσθένην (Thucyd., IV, 29). depuis quand Démosthène était-il stratège? Droysen (ap. *Hermes*, IX, p. 18) suppose qu'il fut élu avant le départ de Cléon. Dans ces derniers temps. Droysen (*ibid.*) et Gilbert (*Beiträge*, p. 10 sqq.) ont soutenu, en étudiant de très près la question, que les élections des stratèges avaient lieu à a fin de Munychion. Cf. Löschcke, *De titul. Attic.* Les raisons qu'ils donnent sont fort plausibles; mais il reste toujours difficile de comprendre à quel procédé avaient recours les Athéniens quand ils avaient à faire des expéditions dans des contrées lointaines ou des escadres à envoyer dans le Nord, toutes occasions dans lesquelles on ne pouvait pas attendre pour partir le milieu de l'été. C'est pour cela que je me croyais en droit d'admettre que, au moment où on avait déplacé le commencement de l'année, on avait, pour des motifs d'opportunité faciles à comprendre, maintenu les élections des stratèges à la fin de l'ancienne année. Les généraux nouvellement nommés pouvaient alors, durant les mois d'hiver, surveiller par eux-mêmes les preparatifs, arrêter les nouveaux plans stratégiques et commencer ἅμα τῷ ἔαρι une action concertée à l'avance. Il semble que cette année stratégique est encore celle qui s'accorde le mieux avec la manière dont Thucydide compte les années de la guerre.

légèrement armés et d'archers, il mit sans tarder la main à l'œuvre.

Les Spartiates occupaient l'île comme une garnison installée dans une forteresse. Sur la plage, ils avaient mis des avant-postes; dans la dépression du milieu, arrosée par une petite source, se trouvait leur quartier-général. A partir de là, le sol s'élève vers le nord jusqu'au sommet du rocher, le point le plus élevé et aussi la plus forte position de l'île entière. Les Spartiates y avaient construit des retranchements en se servant des débris d'anciennes fortifications. Après avoir mis hors de combat les postes avancés, les troupes de Démosthène, partagées en différents groupes, s'avancèrent vers la hauteur centrale, en criblant les ennemis resserrés dans un petit espace de flèches, de pierres et de javelots. L'incendie des bois, qui avait détruit tout abri, et l'insupportable poussière de cendres rendaient la défense très pénible. Les Spartiates se retirèrent enfin sur le sommet, décidés à s'y défendre à outrance. Ce point était inexpugnable. La journée touchait à sa fin; les Athéniens était épuisés par la soif et l'ardeur du soleil: Démosthène lui-même était à bout d'expédients.

Une heureuse idée des Messéniens ses amis et de leur chef Comon le tira d'affaire [1]. Ils avaient découvert, sous les rochers à pic de la pointe nord, un endroit d'où l'on pouvait escalader la hauteur sans avoir besoin d'un sentier; ils prirent ainsi les Spartiates par derrière, et ceux-ci, se voyant attaqués de tous côtés, acceptèrent enfin les propositions de Cléon et de Démosthène. Ils se rendirent au nombre de 292, dont 120 citoyens spartiates, après avoir été enfermés dans l'île pendant soixante-douze jours. On les conduisit à Athènes, en déclarant qu'à la première invasion en Attique ils seraient mis à mort. Par contre, on mit à Pylos un détachement de Messéniens qui, de là, firent avec succès des incursions dans les contrées voisines [2].

[1]) Les Messéniens prennent part aussi bien à la défense de Coryphasion (Thucyd., IV, 3, 9) qu'à l'attaque de l'île (Pausan., IV, 26). Thucydide (IV, 36) mentionne, sans le nommer, leur chef Comon.

[2]) Démosthène reste sur la côte du Péloponnèse, en qualité de stratège, après la prise de Sphactérie. Voy. C. I. Attic., n. 273, l. 16, document daté de la 4e prytanie de l'archontat de Stratoclès (425).

Aux dégâts causés par ces dévastations vint s'ajouter pour les Lacédémoniens le manque de sécurité chez eux, la crainte de révoltes intestines. Les hilotes commençaient à passer à l'ennemi; on se voyait menacé de toutes les horreurs des guerres de Messénie. De plus, la flotte était perdue, et les ménagements qu'imposait le souci des prisonniers empêchaient tout emploi utile de l'armée de terre; on en était donc réduit à une guerre défensive, sans gloire et sans succès. Mais la plus cruelle des pertes, c'était celle de l'estime de la nation. Jusque-là on avait cru impossible que des descendants de Léonidas pussent se rendre les armes à la main; en outre, la confiance des alliés avait été déjà complètement ébranlée par la trahison de Ménédæos [1], et la politique égoïste des Spartiates n'était plus un mystère pour personne.

Sparte, dans ces circonstances, était si fatiguée de la guerre qu'elle entra de nouveau en négociations avec Athènes. Mais Cléon, plus puissant que jamais, y était le héros du jour, le bienfaiteur de la ville, celui qui l'avait délivrée des angoisses éprouvées durant de longues années. En souvenir de ses hauts faits, on consacra dans l'acropole une statue à la Victoire [2]; l'État lui conféra à lui-même le plus envié des honneurs officiels, le droit de se faire nourrir au Prytanée sa vie durant; bref, il se trouvait à l'apogée de la puissance et de la gloire, admiré et redouté du peuple, et, comme un tyran, entouré d'une troupe de flatteurs. Il se permettait de traiter avec hauteur ses concitoyens; on put le représenter sur la scène comique remettant, à cause d'un festin, les délibérations de l'assemblée du peuple. Par contre, Nicias avait, dans la même mesure, perdu de sa considération, non seulement chez ses adversaires, mais aussi parmi ses amis politiques. Car ceux-ci ne pouvaient lui pardonner d'avoir renoncé si mal à propos à son commandement, et de s'être fait ainsi lui-même l'artisan de la puissance de Cléon. Le parti modéré était divisé et sans force: on opposa aux offres pacifiques de Sparte des

[1]) Voy. ci-dessus, p. 138.

[2]) Ἀθηναῖοι — Νίκης ἀνέθηκαν ἄγαλμα ἐν ἀκροπόλει χαλκοῦν ἐς μνήμην τῶν ἐν Σφακτηρίᾳ (Pausan., IV, 36, 6).

prétentions sans cesse croissantes, et toutes les négociations échouèrent contre ce parti pris.

Il s'agissait avant tout de trouver des fonds pour les préparatifs considérables que nécessitait la continuation de la guerre. Même le système financier de Périclès [1] était complètement impuissant à subvenir aux frais énormes que nécessitaient des années de guerre. On avait commencé, pour ménager autant que possible le Trésor, par faire des emprunts au temple [2]; on y avait eu recours, par exemple, pour les expéditions de Corcyre et de Macédoine. Puis, il fallut entamer l'épargne proprement dite. En 428 (Ol. LXXXVIII, 1) les deux sources étaient taries, les trésors d'Athêna et ceux des autres dieux, aussi bien que les fonds de l'État, à l'exception des mille talents mis en réserve [3]. Il ne fallait pas songer à rendre ce qu'on devait, ni à en payer les intérêts; on commença même à mettre la main sur les revenus annuels des temples. On comprend que l'État ne pouvait pas aller loin avec ses recettes annuelles, lorsqu'on songe qu'un seul siège, comme celui de Potidée, engloutit deux mille talents [4]. Le siège de Mytilène le prouva plus clairement encore.

Il fallait trouver d'autres ressources [5]. On commença par frapper d'un impôt direct la fortune des particuliers. Cette mesure était bien dans l'esprit du système gouvernemental en vigueur; elle faisait en effet peser les charges de la guerre sur les classes aisées, tandis que le pauvre en était exempt. Dans Aristophane, nous voyons le démagogue menacer son adversaire de le faire inscrire sur la liste des riches afin qu'il ait à payer sa bonne part d'impôts. Le siège de Mytilène rendit nécessaire la première contribution de guerre, qui ne produisit que deux cents talents [6].

Le second moyen fut l'élévation des tributs. Bientôt après

[1]) Voy. ci-dessus, p. 39.
[2]) Abaissement du taux de l'intérêt (C. I. ATTIC., I, p. 146 sqq.).
[3]) Sur les expédients financiers employés durant les trois premières années de la guerre, voy. ci-dessus, p. 111.
[4]) THUCYD., III, 17. Environ 11,788,125 fr.
[5]) Sur la crise financière à Athènes, voy. KIRCHHOFF, *Zur Gesch. d. athen. Staatsschatzes*, p. 47.
[6]) THUCYD., III, 19 : c'est l'εἰσφορά. Cf. ci-dessus, p. 111.

l'affaire de Pylos et le retour de Cléon [1] et sous l'archontat de Stratoclès, Thoudippos, politique d'ailleurs inconnu, proposa des mesures tendant à préparer un nouveau recensement : et, dans la deuxième ou troisième prytanie de l'année 425 (Ol. LXXXVIII, 4), passa un décret du peuple par lequel les tributs furent en moyenne portés au double. Les alliances furent dissoutes [2], les privilèges qu'elles stipulaient révoqués, et les villes même qui jusqu'alors n'avaient pas payé de tribut furent portées sur la liste lorsque leur situation géographique les plaçait dans les limites de ce qu'Athènes considérait comme son territoire. On inscrivit aussi comme tributaires toutes les villes qui, soit qu'elles se fussent détachées de la Ligue, soit pour toute autre raison, avaient cessé de payer leurs contributions [3].

En annulant brutalement toutes les conventions antérieures et en modifiant arbitrairement ses rapports avec les alliés, le peuple athénien établissait sur de nouvelles bases le principe de sa souveraineté ; plus que jamais le territoire allié était gouverné comme un empire, et la loi elle-même désigne le passé sous le nom « d'ancien régime [4] ». Mais pour le moment les finances y gagnèrent : la somme totale des tributs s'éleva à douze ou treize cents talents [5].

[1]) Sur la part prise par Cléon à ces mesures, voy. Gilbert, *Beiträge*, p. 129 sqq.

[2]) Voy. vol. II, p. 531.

[3]) Les nombreux fragments d'inscriptions provenant des marbres sur lesquels étaient gravées les nouvelles listes d'estimation (C. I. Attic., I, n. 37) ont été pour la première fois complétement rapprochés et commentés par U. Köhler, *Urkunden und Untersuch. zur Gesch. des del.-att. Bundes*, p. 63 sqq. 142 sqq. Les nouvelles taxes, variables suivant les villes comportent tantôt plus tantôt moins du double des taxes antérieures. Dans certains cas tout à fait exceptionnels, comme pour Thasos, on conserve le tarif suivi jusque-là, probablement par suite de conventions particulières. Mélos n'a pas encore payé sa contribution (15 talents) : les villes de la Bottiée et de la Chalcidique, ainsi que celles du Pont-Euxin, ne paient plus (Köhler, *op. cit.*, p. 74. Kirchhoff ad C. I. Attic., I, p. 23). Sur les villes groupées en *Syntélies*, cf. Köhler, *op. infra cit.*, p. 149.

[4]) 'Αρχαία ἀρχή, d'après Köhler, *op. cit.*, p. 64.

[5]) Total des tributs au temps de la paix de Nicias : πλέον ἢ διακόσια καὶ χίλια τάλαντα (Andocid., *De pace*, § 9. Æschin., *De fals. leg.* § 175). Total des recettes d'Athènes en 422 (Ol. LXXXIX, 2) : ἐγγὺς δισχίλια τάλαντα (Aristoph., *Vesp.*, 660). Plutarque s'exprime d'une façon inexacte : Περικλέους

On conçoit l'agitation que produisirent ces innovations dans la ville et dans tout l'Archipel. Depuis Cimon, le parti conservateur avait combattu par principe tout traitement des alliés ressemblant à une exploitation intéressée[1]; et c'est dans le même esprit qu'Aristophane, avant qu'il pût être question d'une oppression systématique, avait représenté dans ses *Babyloniens* le triste sort des villes sujettes. Combien l'opposition devait être vive à présent ! Les nouveaux décrets furent appelés immoraux, injustes, impolitiques. Mais l'opposition manquait de force et de cohésion. Ceux qui voulaient la continuation de la guerre étaient forcés de reconnaître qu'il fallait aussi augmenter les ressources ; c'est pour cette raison que quelques partisans de Nicias votèrent en faveur de la loi. La politique démocratique était lancée à toutes voiles; son orateur attitré n'avait-il pas dit nettement qu'il fallait avoir le courage de renoncer à toute politique sentimentale, et que c'était folie de compter sur la sympathie là où le plus fort seul faisait la loi ? Il ne fallait avoir en vue autre chose que la puissance d'Athènes. On fit circuler de nouveaux oracles qui prédisaient au peuple athénien que, pareil à un aigle royal, il régnerait sur la terre et la mer[2].

La loi de réforme avait passé en dépit de l'opposition ; mais, pour l'appliquer, on eut à lutter contre de nombreuses difficultés. Les villes essayèrent de tous les moyens pour adoucir leur sort. On corrompit les membres des commissions de recensement pour obtenir des conditions plus favorables ; et la comparaison des nouveaux tributs avec les anciens prouve qu'on entra dans certaines considérations particulières en traitant avec les divers alliés[3]. Les plaintes des villes qui se croyaient imposées au delà de leurs ressources eurent pour suite une série de procès, et il est probable que les discours d'Antiphon sur

ἀποθανόντος ἐπιτείνοντες οἱ δημαγωγοὶ κατὰ μικρὸν εἰς χιλίων καὶ τριακοσίων ταλάντων κεφάλαιον ἀνήγαγον (Plut., *Aristid.*, 24).

1) Voy. vol. II, p. 455.

2) Αἰετὸς ὡς γίγνει καὶ πάσης γῆς βασιλεύεις (Aristoph., *Equit.*, 1087). Autres oracles de même espèce (*ibid.*, 60. 996 sqq.).

3) Allusion à l'élévation des taxes et aux irrégularités commises dans les opérations, ap. Aristoph., *Equit.*, 314. 759. 803. 839. 1034. *Vesp.* 667, 698. Cf. Köhler, *op. cit.*, p. 150.

les tributs des habitants de Lindos et de Samothrace furent prononcés dans de semblables occasions [1]. Le nombre croissant des procès justifia l'augmentation du salaire des juges, augmentation qui suivit la prise de Sphactérie. Les nouvelles charges qui en résultèrent pour l'État furent imputées sur les recettes devenues plus considérables. C'est ainsi que les deux principaux résultats de la politique de Cléon se trouvaient étroitement liés l'un à l'autre [2].

Pour faire exécuter la loi, on envoya dans chacun des quatre districts du territoire allié [3] deux commissaires (τακταί). Les châtiments sévères que la loi en question infligeait à ceux qui par leur faute en retarderaient l'exécution prouvent avec quelle énergie on était décidé à agir [4]. Toutefois la loi de Thoudippos ne peut pas avoir été mise en vigueur avant 423 (Ol. LXXXIX, 1). Les négociations se terminèrent par la prestation de serment des alliés au nouveau tarif.

§ V

APOGÉE ET DÉCLIN DE LA FORTUNE D'ATHÈNES.

Cependant, on poussait avec énergie les entreprises du dehors; d'après le système si brillamment inauguré par Démos-

[1]) ANTIPH., *Fragm.*, p. 115, 118-119, ed. Blass. Cf. KÖHLER, *op. cit.*, p. 150.

[2]) L'auteur du discours contre Alcibiade, faussement attribué à Andocide, est seul à parler d'une influence dominante exercée par Alcibiade dans l'affaire de l'élévation des tributs. KÖHLER (*op. cit.*, p. 150 sqq.) a parfaitement montré le peu de créance que mérite cette allégation. Qu'Alcibiade ait fait partie des 10 (ou, selon Kirchhoff, des 8) τακταί, c'est encore un fait dont le même pseudo-Andocide est seul garant (*In Alcibiad.*, § 11) et qui prête au soupçon. Plutarque ne dit nulle part qu'Alcibiade se soit mêlé de ces questions financières.

[3]) Sur ces districts (φόροι), voy. vol. II, p. 525. 661-664.

[4]) On rencontre ailleurs de ces pénalités instituées contre les prytanes et proèdres. KÖHLER (*op. cit.*, p. 65) compare, à ce point de vue, les amendes prévues par la loi relative à l'ἐπιχειροτονία νόμων (DEMOSTH., *In Timocr.*, § 22), amendes qui ne dépassent pas 1000 drachmes, avec celles de la présente loi, qui vont jusqu'à 10,000 drachmes.

thène, on chercha à faire des conquêtes dans le Péloponnèse et à y établir des places fortes. C'était la tactique suivie autrefois par les Doriens quand ils avaient conquis la péninsule, et le premier point qu'on eut en vue avait été en effet un campement dorien : c'était la colline de Solygeios, située à une demi-lieue de l'isthme, entre Corinthe et Épidaure [1]. Il y avait sur la hauteur un village corinthien non fortifié qu'il était facile de munir de retranchements et de joindre par des murs à la mer voisine. On se proposait donc d'attaquer sur son propre territoire, après avoir graduellement resserré son domaine maritime, la seconde puissance de la péninsule. C'était un plan audacieux et qui, avec un État comme Corinthe, aussi riche et possédant tant d'esclaves, promettait de grands bénéfices. Nicias aborda près de Cenchrées avec quatre-vingts trirèmes, et quelques vaisseaux de transport passèrent de la cavalerie athénienne, qui fit preuve de beaucoup de zèle. Mais d'Argos on avait averti les Corinthiens, qui avaient occupé Solygeios. Sur la pente raide qui sépare le village de la mer, il y eut un combat sanglant. Les Athéniens furent vainqueurs, grâce à la bravoure de leur cavalerie, mais l'entreprise elle-même était manquée. Par contre, ils résolurent de se rendre maîtres de la presqu'île volcanique de Méthone, qui du territoire de Trœzène s'avance vers Égine et ne tient à la terre ferme que par une étroite langue de terre. Ils fermèrent cet isthme par un mur, et gagnèrent ainsi contre Trœzène et Épidaure un excellent centre d'opérations, situé en face du Pirée et pouvant facilement communiquer avec lui par des signaux.

Pendant ce temps, la flotte d'Eurymédon et de Sophocle [2] avait atteint Corcyre et s'était emparée d'Istone, avec le concours des Corcyréens, que la garnison installée dans ce nid de brigands continuait à molester. Les partisans qui s'y étaient retranchés se rendirent, en s'en remettant à la clémence du peuple athénien. Mais comme les chefs de la flotte, qui déjà à Pylos avaient dû abandonner à d'autres l'honneur de la victoire, ne voulaient pas que, pendant qu'ils iraient en Sicile,

[1]) Thucyd., IV, 42. E. Curtius, *Peloponnesos.*, II, p. 748.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 129. 141.

d'autres conduisissent en triomphe à Athènes les prisonniers aristocrates, ennemis acharnés de la politique athénienne, ils favorisèrent la ruse des Corcyréens. Ceux-ci craignaient par-dessus tout que leurs concitoyens ne trouvassent grâce à Athènes, et, pour cette raison, il conseillèrent traîtreusement aux prisonniers d'essayer de s'enfuir. Les généraux, instruits de cette tentative d'évasion, s'en servirent pour déclarer nulles les conventions et les promesses de sécurité faites au nom de la république. Tous ces malheureux furent livrés à la fureur du peuple, et l'exécution qui suivit surpassa par ses raffinements de cruauté tout ce que jusqu'alors on avait vu dans l'île. Le calme ne fut rétabli que lorsque la rage des partis eut englouti ses dernières victimes. C'était le repos de l'épuisement après la vengeance assouvie. Les femmes des suppliciés devinrent esclaves. Le dernier espoir des Corinthiens de rétablir leur domination dans la mer Ionienne s'évanouit à jamais; et, pour achever la défaite de Corinthe, les Athéniens conquirent avant la fin de l'année, de concert avec les Arcananiens, la place importante d'Anactorion, à l'entrée du golfe d'Ambracie. La ville fut repeuplée par des colons venus de toutes les villes d'Acarnanie [1].

Plus les Spartiates et leurs alliés étaient paralysés et leurs forces diminuées, plus les Athéniens agissaient avec énergie. Eux seuls maintenant faisaient la guerre offensive; n'ayant rien à craindre chez eux, ils pouvaient librement disposer de leurs forces, et la pensée qu'il leur était possible de soumettre la péninsule les rendait capables d'efforts toujours plus grands, et d'entreprises qui témoignaient en même temps d'une connaissance exacte du pays ennemi.

L'île de Cythère (Cérigo), prolongement méridional des montagnes du Péloponnèse, avait été de tout temps la possession la moins sûre des Lacédémoniens. Avec les avantages de sa position commerciale et sa population mêlée dès l'origine, elle avait résisté avec opiniâtreté à la colonisation dorienne et rendu impossible une stricte clôture de la frontière. L'île était maintenue dans l'obéissance, comme un pays conquis,

[1] Thucyd., IV, 46-49.

par un gouverneur spécial et une garnison spartiate. Aussi le sage Chilon avait-il dit aux Spartiates que les dieux ne pouvaient leur accorder de plus grand bienfait que de faire engloutir Cythère dans la mer, et Démarate ne put donner au roi Xerxès de meilleur conseil qu'en l'engageant à commencer sa guerre contre Sparte par l'occupation de Cythère [1]. Cette île si dangereuse le devint plus encore lorsque, pendant la guerre du Péloponnèse, il s'y forma un parti démocratique qui entama des négociations avec Athènes et surtout avec Nicias. Aussi ce dernier, lorsque, pendant l'été de la huitième année de la guerre, il débarqua à Cythère avec soixante trirèmes et deux mille hoplites, réussit-il sans peine à prendre les deux villes de l'île; il y laissa une garnison et fit entrer l'île tout entière dans l'alliance d'Athènes [2].

Immédiatement après, les Athéniens se mirent à piller les villes de la côte de Laconie, restées sans défense; puis ils firent une descente en Cynurie, pays frontière entre Sparte et Argos, qui donna lieu à des scènes sanglantes. C'est là que s'étaient fixés les Éginètes expulsés [3], auxquels les Spartiates avaient donné la ville de Thyréa pour s'en servir comme d'un poste sur leur frontière. Ils l'habitaient depuis sept ans et étaient occupés, avec l'aide de troupes lacédémoniennes, à fortifier un point bien situé sur la côte, à dix stades de Thyréa. Pendant qu'ils travaillaient, ils furent surpris par la flotte athénienne, et, comme les Spartiates n'eurent pas le courage de les aider à défendre la place mais se retirèrent dans la montagne, Thyréa fut prise sans difficulté et les Éginètes tués ou emmenés prisonniers [4].

Nicias revint chargé de butin, après avoir accru l'empire maritime d'Athènes d'une île riche et importante. Le peuple

[1]) Voy. vol. II, p. 342.

[2]) Thucyd., IV, 53-54.

[3]) Voy. ci-dessus, p. 60.

[4]) C'est pour cette expédition maritime qu'a lieu le versement de 100 talents mentionné à la 9e prytanie de Ol. LXXXVIII, 4 (424) dans le C. I. Attic., n. 273 l. 20. Quant à la prétendue expédition des Athéniens dans l'Eubée en l'année de l'archontat d'Isarchos (424), expédition admise jusqu'ici sur la foi d'une scolie d'Aristophane (ad *Vesp.*, 718) où l'on cite l'*Atthis* de Philochore, cf. Kirchhoff, *Kleruchien*, p. 20.

jugea les prisonniers éginètes et les condamna à mort comme ennemis irréconciliables de la ville. C'était une sanglante revanche pour l'exécution des Platéens, par laquelle on avait donné l'exemple de punir comme criminels des adversaires politiques. Le Spartiate Tantalos, pris avec les Éginètes, fut mis sous bonne garde avec les hommes de Sphactérie. Ceux du parti oligarchique, que Nicias avait transportés de Cythère à Athènes, furent établis dans différentes îles, et le tribut annuel de Cythère fut fixé à quatre talents[1]. Depuis l'occupation de Minoa, de Pylos, de Méthone, de Cythère et de Thyréa, le Péloponnèse entier se trouvait en état de siège.

Les Athéniens, après avoir pendant quelque temps fait la guerre au Péloponnèse avec un succès constant, formèrent de nouveaux projets. Ils crurent ce que leur affirmait l'audacieux Démosthène, que le temps était venu d'agir énergiquement contre leurs ennemis de la Grèce centrale et d'y conquérir des places fortes, comme ils l'avaient fait dans le Péloponnèse, afin de remporter des avantages décisifs sur les alliés de Sparte. La Béotie était maintenant la plus redoutable des puissances, et même la seule redoutable. Il importait d'isoler cette contrée du Péloponnèse, et d'employer les forces dont on disposait dans la Grèce occidentale à humilier l'odieuse Thèbes en l'attaquant de divers côtés à la fois. Une occasion favorable s'offrit tout d'abord à Mégare.

Ce malheureux petit pays souffrait plus cruellement que toute autre partie de la Grèce des désastres de la guerre civile. On a de la peine à comprendre comment, malgré les ravages annuels et le blocus continu de ses côtes, le petit État pouvait encore subsister. Mais, malgré toutes ces misères et le manque des denrées les plus nécessaires (l'occupation de Minoa l'avait même privé de ses salines), une nouvelle guerre entre les partis s'alluma à Mégare même ; elle eut pour suite l'expulsion d'un certain nombre des plus violents parmi les aristocrates. Ceux-ci s'emparèrent de Pegæ, le port de l'ouest, bloquèrent la ville de ce côté-là aussi, et ravagèrent le pays déjà épuisé. Il se forma par suite un parti qui entra en relation avec les

[1] Environ 23,575 fr.

généraux athéniens, Démosthène et Hippocrate fils d'Ariphron; car on aimait mieux avoir dans la ville les Athéniens que les proscrits.

La trahison fut préparée avec la plus grande prudence; des marins athéniens débarquèrent sans être vus et, conduits par Démosthène, pénétrèrent par la porte ouverte des longs murs qui joignent Nisæa à Mégare. L'armée de terre arriva à temps d'Éleusis : la garnison péloponnésienne de Nisæa fut forcée de se rendre, et la capitale eût été prise si Brasidas, qui levait des troupes dans le voisinage de l'isthme, n'avait rassemblé une armée de six mille Péloponnésiens et Béotiens. Les deux armées se trouvèrent en face l'une de l'autre dans la plaine; mais les Athéniens n'avaient pas envie de risquer une bataille décisive sur terre pour la possession de Mégare. La ville tomba ainsi au pouvoir du parti exilé, qui inaugura son gouvernement oligarchique et terroriste en faisant condamner à mort cent partisans d'Athènes; il réussit à arracher cette sentence à l'assemblée en ordonnant le scrutin public. Nisæa, située à peine à un quart de lieue de là, resta athénienne; mais le plan de l'occupation de la Mégaride et du blocus de l'isthme avait échoué.

Démosthène n'en continua pas moins, sans perdre courage, ses téméraires entreprises et prépara vers la fin de l'automne, de concert avec Hippocrate, une attaque formidable contre la Béotie. On devait, en même temps, de Naupacte faire une descente sur la côte, occuper Chéronée en s'appuyant sur le Parnasse (où l'on pouvait compter sur le secours des Phocidiens), et construire un fort sur la côte de la mer d'Eubée, afin d'envelopper ainsi toute la contrée de forteresses athéniennes et d'épuiser la force de résistance de Thèbes comme on avait brisé celle de Sparte. Dans ce but, on s'était mis en relation avec les démocrates et avec tous les ennemis de l'hégémonie thébaine; ces négociations semblaient devoir assurer le succès. Mais c'est précisément dans ces menées de parti, dans ces alliances déloyales d'où dépendait désormais de plus en plus le succès de toutes les opérations militaires, que résidait la faiblesse du plan de campagne, par la raison qu'on était obligé de mettre dans le secret beaucoup d'étrangers peu

dignes de confiance. Thèbes fut avertie, et, lorsque Démosthène se présenta avec les alliés acarnaniens devant Siphæ, le port des Thespiens, il le trouva en état de défense ; la surprise de Chéronée échoua également. D'ailleurs, on avait mal pris son temps : l'infatigable Démosthène était arrivé trop tôt; de sorte que les Béotiens, avant d'être attaqués dans l'est, purent défendre leurs fontières contre lui et employer ensuite toutes leurs forces contre Hippocrate [1].

Celui-ci avait en effet réuni tous les hommes dont Athènes pouvait disposer, avec des métèques et des étrangers, pour envahir, en passant par Oropos, le territoire des Tanagréens. Il occupa, sur la côte en face d'Érétrie, Délion, où s'élevait un temple d'Apollon bâti tout au bord de la mer et également bien situé pour communiquer avec l'Eubée et pour dominer la vallée de l'Asopos. Outre les hoplites, il avait vingt mille hommes munis d'outils pour les retranchements. Tout Athènes était en mouvement, dans l'espoir de frapper enfin un coup décisif dans cette lutte acharnée contre Thèbes et de s'emparer de l'importante région du littoral où débouche l'Asopos. Comme le temple était abandonné et tombait en ruines, on ne crut pas mal faire en l'occupant, d'autant plus qu'on se proposait d'expier plus tard ce sacrilège en reconstruisant le sanctuaire [2].

Trois jours après le départ des troupes, on commençait les retranchements, et le cinquième jour on acheva la construction d'un fort muni de remparts et entouré d'un fossé. Hippocrate resta à Délion pour surveiller la fin des travaux ; l'armée s'en retourna, et tout semblait marcher à souhait. Mais, en attendant, les Béotiens s'étaient rassemblés à Tanagra, et, bien que la plupart des chefs fussent peu disposés à engager la lutte avec les Athéniens, qui avaient déjà regagné la frontière, ils suivirent l'avis de Pagondas, qui parmi les onze [3]

1) Thucyd., IV, 76 sqq.

2) Thucyd., IV, 89-99.

3) Thucydide (IV, 91) parle de *onze* béotarques : mais comme plus loin (IV, 93) il ne mentionne que *sept* villes, et que sur les inscriptions — qui ne remontent pas, il est vrai, jusqu'au IVe siècle — on trouve *sept* villes régulièrement représentées par leurs magistrats, il est probable que le nombre *sept* figurait aussi originairement dans ce passage de Thucydide. Cf. Lolling, *Mittheil. d. D. Arch. Instit.*, III, p. 86 sqq.

béotarques avait en ce moment-là le commandement. C'était un aristocrate thébain, ferme, énergique et d'une éloquence entraînante. Il sut persuader aux troupes qu'on ne pouvait pas permettre aux Athéniens de sortir du pays sans leur avoir fait expier leur insolente invasion. Il sut en même temps profiter d'une occasion favorable pour tomber sur les flancs de l'ennemi qui se retirait. Hippocrate courut au secours de l'armée, qui avait fait halte à une demi-lieue de Délion. Le choc des deux armées eut lieu dans les gorges de la montagne. Quant au nombre, les Athéniens pouvaient se mesurer avec les sept mille hoplites béotiens; mais la plus grande partie de l'infanterie légère était déjà bien loin sur la route d'Athènes. Les Béotiens avaient du reste l'avantage de l'attaque, qu'ils avaient préparée en secret. Il y eut une mêlée terrible. Les uns avaient devant l'esprit la victoire de Coronée, les autres celle d'Œnophyta. Les Athéniens réussirent à enfoncer l'aile gauche de l'ennemi; mais son aile droite, grâce à la puissance irrésistible de la phalange thébaine, profonde de vingt-cinq hommes, remporta une victoire complète; de sorte que l'aile victorieuse des Athéniens fut entraînée, elle aussi, dans la fuite commune. On se servit de la cavalerie de la façon la plus efficace; et, bien que la bataille n'eût commencé qu'après-midi et que la nuit favorisât les fuyards, Hippocrate resta avec près de mille Athéniens sur le champ de bataille.

On les y laissa dix-sept jours sans sépulture, chose inouïe dans l'histoire de cette guerre; car, malgré leur démoralisation croissante, les Grecs avaient toujours respecté comme chose sacrée le droit des morts, et jamais le vainqueur n'avait mis de conditions à la sépulture. Mais les Béotiens, maîtres du champ de bataille, refusèrent de livrer les cadavres avant l'évacuation de Délion; ils affichèrent tout à coup une grande piété et se dirent en droit de formuler une pareille exigence au nom d'Apollon. Les Béotiens mirent fin à ce débat répugnant en prenant d'assaut Délion avec l'aide des Corinthiens. La plus grande partie de la garnison s'échappa de la forteresse incendiée et se sauva sur les vaisseaux; deux cents hommes furent pris. La campagne entreprise contre la Béotie avait

donc échoué sur tous les points; les Athéniens, si fiers de leurs victoires, étaient profondément humiliés et consternés d'une pareille défaite, car ils sentaient combien ils avaient encore en face d'eux d'ennemis puissants et indomptés.

Sparte aussi reprit courage. Son malheur avait commencé lorsque Brasidas s'était affaissé sous les coups dans le port de Pylos[1]; sa fortune changea avec le rétablissement de ce héros, qui dès lors ne songea plus qu'à venger sa patrie de ses orgueilleux ennemis.

Brasidas, fils de Tellis, était, comme Démosthène, de ces hommes qui étaient devenus généraux sur les champs de bataille et qui avaient converti leur expérience militaire en politique belliqueuse. C'était un ardent patriote, que l'espoir de voir sa ville natale à la tête de l'Hellade remplissait d'enthousiasme; en tout l'opposé des Spartiates de son temps, aussi ferme et entreprenant que ceux-ci étaient lourds et inertes, homme d'honneur et loyal comme les anciens Spartiates, et, pour cette raison, ennemi des familles oligarchiques parmi lesquelles on choisissait les éphores, ces éphores qui, par leur politique aussi malhonnête qu'inintelligente et vide d'idées, avaient attiré sur Sparte le malheur et la honte. Il comprit qu'on ne pouvait vaincre un ennemi puissant sans apprendre de lui, sans s'approprier ce qui fait sa force. A la fois général et homme d'État, comme les meilleurs d'entre les Athéniens, il savait encore manier la parole, l'éloquence hellénique, comme personne avant lui peut-être ne l'avait su à Lacédémone. Bien que, partout où il avait pu agir, il se fût couvert de gloire, bien qu'il eût sauvé Méthone et Mégare et qu'il eût mis la flotte athénienne en grand danger[2], on comprend aisément que Sparte, avec son caractère mesquin, n'ait pas assigné à cet homme éminent une sphère d'activité digne de lui. Jusqu'alors il n'avait pu trouver que çà et là l'occasion d'être utile; il avait dû se contenter d'agir de son mieux dans une situation inférieure; et pourtant, il brûlait du désir ardent d'arracher la politique de Sparte à sa routine et de lui montrer sa véritable voie.

[1]) Voy. ci-dessus, p. 144.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 59. 75. 161.


SICILE
au milieu du Ve siècle av. J.C.
PAR
A. BOUCHÉ - LECLERCQ
SYRACUSE
à l'époque du siège
(414 – 413)
Iles Lipariennes (Éoliennes)
Strongyle
Lipara
Ostéodes
Panormos
Eryx
Selinonte
Agrigente
Gela
Camarina
Syracuse
Catane
Naxos
Leontini
Zancle
Rhegion
Himère
Etna
Heraclea Minoa
Epipolæ
Tyche
Achradina
Labdalon
Syké
Temenites
Lalomies
Ortygie
Aréthuse
Grand Port
Petit Port
Plemmyrion
Olympieion
Cyané
Daskon
Marécages
Leon
Trogilos
Ernest LEROUX Éditeur

Ses plans étaient très simples et très clairs. Il faut, pensait-il, que Sparte sorte de son état de siège, qu'elle reprenne l'offensive, pour rétablir l'honneur de ses armes. Athènes ne peut être directement attaquée à cause des prisonniers spartiates ; c'est un bonheur pour Sparte, qui devra chercher des moyens d'action plus efficaces. Il faut attaquer Athènes sur son domaine fédéral. C'est la leçon qu'avait donnée Mytilène, et personne ne savait mieux ce qu'on avait négligé alors que Brasidas, qui avait assisté l'incapable Alcidas lorsque celui-ci revenait de Lesbos. Il faut regagner le temps perdu et profiter de la première occasion pour transporter le théâtre de la guerre dans les colonies d'Athènes, de telle façon que les premiers succès ne dépendent pas d'une bataille navale : en d'autres termes, il faut chercher à atteindre les alliés athéniens par la voie de terre. Mais, pour envahir des territoires aussi lointains, on ne peut se servir d'une armée de citoyens spartiates ; il faut pour cela d'autres éléments : on prendra des hilotes.

Les hilotes de leur pays donnaient aux Spartiates plus d'inquiétude que leurs ennemis du dehors, surtout maintenant, à cause du voisinage des forteresses ennemies de Cythère et de Pylos. Ne s'était-on pas tout récemment débarrassé, par la plus honteuse trahison, de deux mille jeunes hilotes très aptes au métier des armes, après leur avoir promis la liberté de la façon la plus solennelle [1] ! C'est ainsi que Sparte récompensait le fidèle dévouement des hilotes à Sphactérie.

Personne ne sentait mieux que Brasidas l'ignominie d'une pareille conduite ; mais il voyait aussi la folie de l'État qui détruisait d'une main criminelle les meilleures forces du pays. Il comprit qu'il fallait employer ces forces au dehors en envoyant des généraux spartiates, avec des hilotes et des Péloponnésiens, dans les colonies disposées à rompre avec Athènes, afin d'appuyer leur rébellion et de s'y approprier les ressources nécessaires pour abattre définitivement les Athéniens : car le moins clairvoyant des Spartiates devait avoir compris que, sans flotte, il n'y avait pas de succès possible. C'est pour cette raison que, après la rupture des dernières négociations,

[1]) Thucyd., IV, 80.

on s'était adressé au Grand-Roi. Pendant l'hiver de l'année précédente, les Athéniens avaient capturé un plénipotentiaire royal, qui avait pour mission d'aller à Sparte afin de se rendre exactement compte des intentions des Spartiates. Maintenant une occasion se présentait pour arriver d'une façon plus digne au but ; elle était liée à la personne même de Brasidas.

Bien que Brasidas n'eût jamais commandé en chef, son nom était connu partout ; on le tenait pour le seul capitaine et le seul homme d'État de Sparte. Les Corinthiens, avec lesquels il était en rapport [1], n'avaient certainement pas manqué de le mettre en relief, de sorte que même les colonies lointaines connaissaient son nom et espéraient qu'il leur porterait secours contre Athènes. Les villes des côtes de la Thrace avaient plus besoin que d'autres d'être secourues, car elles étaient encore en armes ; Olynthe [2] bravait toujours Athènes ; mais ces villes ne se sentaient pas assez fortes pour lui résister longtemps, et elles devaient supposer qu'elle profiterait sans tarder de ses succès présents pour rétablir sa domination en Thrace. L'exemple de Mytilène avertissait assez les rebelles du sort qui les attendait. Dans ces circonstances, il était prudent de chercher à temps du secours au dehors. Tout leur espoir était en Brasidas. Perdiccas de Macédoine, le premier roi du Nord qui ait exercé quelque influence sur les affaires de la Grèce, favorisait leurs efforts, parce qu'il était alors en guerre avec la famille princière des Lyncestes, et qu'il désirait y mettre fin le plus tôt possible avec le secours de troupes étrangères. Il envoya donc des ambassadeurs à Sparte, pour demander instamment qu'on hâtât l'envoi de Brasidas et promettre qu'il le soutiendrait de toutes ses forces.

Il ne pouvait se présenter au général spartiate une occasion plus favorable à la réalisation de ses plans. Les mines d'or de la côte de Thrace n'étaient pas encore épuisées, et le bois pour la construction des vaisseaux s'y trouvait en abondance. Là était la meilleure côte de tout l'Archipel pour la construction d'une flotte ; là on pouvait opérer contre Athènes avec le plus de chances de succès ; là plus qu'ailleurs s'était conservé

[1]) Voy. ci-dessus, p. 126.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 18.

un âpre esprit d'indépendance, une vigueur intacte; aucun domaine colonial n'était plus important pour les Athéniens, aucun n'était plus difficile à défendre que le littoral de la Thrace.

Malgré les perspectives les plus favorables, les autorités de Sparte n'auraient pas sans doute approuvé cette expédition si elle avait demandé des sacrifices. Mais, comme les villes de la Chalcidique se chargeaient de l'entretien des troupes et que Brasidas ne demandait pour l'accompagner que sept cents hilotes, on consentit à l'entreprise, quelque aventureuse qu'elle parût à la plupart. On crut risquer peu en la faisant. Les uns n'eussent peut-être pas été fâchés de voir l'inquiet novateur expier sa témérité avec sa noble troupe, les autres pensaient qu'après tout on pourrait bien s'emparer de quelques places, qu'on échangerait ensuite contre celles que les Athéniens avaient occupées ou contre les prisonniers spartiates; car tout le monde à Sparte désirait arriver à la paix par le plus court chemin. Dans ces circonstances, Brasidas put réaliser l'audacieux projet de transporter tout à coup le théâtre de la guerre du Péloponnèse bloqué de toutes parts dans une colonie athénienne éloignée, où l'on pouvait non seulement agir en toute liberté, mais encore se faire des alliés et trouver des ressources. C'était, dans cette guerre, la première grande entreprise des Spartiates et la première qui fût bien conçue. C'était l'inauguration d'une nouvelle tactique, sur un autre théâtre, avec d'autres moyens et un nouvel esprit. Ce fut le moment critique de toute l'histoire de la guerre; et il était si peu attendu que les plus clairvoyants parmi les contemporains n'avaient pas songé à la possibilité d'un tel revirement.

Le traité *De la république des Athéniens* en est une preuve remarquable: c'est un pamphlet politique, rédigé pendant cette même année et tout plein des expériences faites au cours de la guerre, un complément inestimable de l'histoire de Thucydide.

L'auteur est un adversaire décidé de la démocratie. Par lui nous voyons combien Athènes, après Périclès, était divisée. Les citoyens obéissent aux lois d'une même constitution; mais les aristocrates lui sont hostiles et parlent du peuple

comme d'une puissance ennemie. Les années de peste ont détruit les anciennes traditions. La population athénienne est devenue un mélange où s'infiltrent, comme un élément dissolvant, des Grecs venus de l'étranger et des Barbares attirés par l'appât du gain et des fêtes nombreuses. Athènes dégénérée est, pour les aristocrates, un séjour d'iniquité; tout y est organisé à l'avantage des petits, qui n'ont rien à perdre; tout est contre ceux qui possèdent et qui ont de l'éducation, car ils ont à supporter toutes les charges de la guerre, et on leur impose en campagne les fonctions militaires qui entraînent le plus de responsabilité. Les alliés sont traités comme des esclaves et se voient forcés de flatter les Athéniens, leurs juges. La marche des affaires publiques est si lente que les étrangers sont souvent obligés d'attendre une année avant de pouvoir exposer leurs griefs aux autorités.

Mais, avec quelque sévérité que l'auteur juge la situation intérieure, il reconnaît aussi sincèrement qu'à l'extérieur elle est très favorable. Là, le legs de l'époque de Périclès s'était conservé intact. Le succès avait pleinement confirmé l'excellence des plans de Périclès. Maîtresse de la mer, Athènes l'était de la Grèce. Ses vaisseaux fermaient le détroit de Rhion. Atalante, Minoa, Cythère, Méthone, Pylos, étaient entre les mains des Athéniens. Il n'y avait point de barrière pour les maîtres de la mer. Ils pouvaient à volonté s'éloigner du centre de leur empire, choisir à leur gré les points les plus importants des côtes, et s'y trouver à l'improviste. Une puissance continentale, au contraire, fût-elle la première entre toutes, a les plus grandes difficultés à surmonter pour faire parvenir ses forces, après de longues et périlleuses étapes, à un but éloigné.

C'est ainsi que s'exprimait l'auteur de la *République des Athéniens* en 424[1]; il considérait le territoire allié comme complètement inattaquable, et, cette année même, Brasidas se mettait en route pour ébranler la puissance maritime d'Athènes en attaquant par terre ses colonies les plus lointaines. C'était la première fois que Sparte dépassait toutes les espérances de ses partisans et de ses admirateurs.

[1]) Ol. LXXXVIII, 4-LXXXIX, 1. Cf. Kirchhoff, *Ueber die Abfassungszeit der Schrift vom Staate der Athener* (Abhandl. d. Akad. d. Wiss. 1878).

Il est vrai que Brasidas, même après le consentement des autorités, était encore loin du but; il s'éleva des difficultés qui, pour tout autre Spartiate, eussent été insurmontables. Dans le Péloponnèse même, il se trouva en danger; car, si Mégare était tombée aux mains des Athéniens, il eût été obligé de s'arrêter à l'isthme. Il réussit au dernier moment à sauver cette place importante[1] et à s'ouvrir un passage. Puis, tandis que les Athéniens étaient absorbés par leurs opérations contre Thèbes, son armée, grossie d'un renfort de mille hommes levés dans le nord du Péloponnèse avec de l'argent de Thrace, traversa la Béotie et atteignit Héraclée[2]. Là commencèrent les véritables difficultés; car, avant d'arriver sur le territoire de ses alliés, il fallait que Brasidas traversât la Thessalie d'un bout à l'autre. Le droit des gens, chez les Grecs, n'autorisait un pareil passage que lorsque les autorités du pays donnaient leur assentiment. Mais la plupart des Thessaliens étaient partisans d'Athènes, et, tout récemment, la fondation d'Héraclée les avait plus que jamais irrités contre Sparte. Ce n'était donc pas un risque médiocre que de traverser un pays inconnu et hostile, habité par des tribus belliqueuses, avec une armée peu nombreuse, qui avait pour mission de pousser à la défection les colonies athéniennes. Mais Brasidas comptait sur le désordre politique qui régnait dans le pays. Dans chaque ville, comme au temps des Perses, le parti populaire était en lutte avec celui de la noblesse, sans que l'un ou l'autre eût réussi à s'assurer une prépondérance durable. Le pouvoir des anciennes familles, auquel Léotychide avait été chargé de mettre fin à cause de leur attitude antipatriotique[3], subsistait toujours, et la trahison que le roi de Lacédémone avait commise quarante-cinq ans auparavant allait maintenant profiter aux Spartiates. En effet, le parti qui alors avait été pour la Perse se déclara maintenant pour Sparte; c'est donc avec lui que Brasidas entra en relation. Il comptait dans ses rangs les partisans et les hôtes de Perdiccas et des Chalcidiens; ceux-ci allèrent à la rencontre du général jusqu'au sud de la Thessalie, pour lui ser-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 161.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 133.
[3]) Voy. vol. II, p. 361. 400.

vir d'escorte à travers le pays. Grâce à leur secours, Brasidas put agir avec tant de prudence et de décision que la population ne prit l'éveil que lorsqu'il fut sur le point de franchir l'Énipeus, sur la route de Pharsale. Là, des bandes de Thessaliens lui disputèrent le passage. On engagea des pourparlers. Brasidas sut calmer l'effervescence des populations : il leur persuada qu'il n'était pas venu en ennemi, comme naguère Démosthène lorsqu'il avait pénétré en Étolie ; il ne demandait qu'à passer, et encore n'entendait-il pas passer de force. Pendant que les Thessaliens rentraient chez eux pour délibérer, Brasidas, suivant le conseil de ses guides, hâta sa marche et franchit heureusement les défilés de l'Olympe avant que l'assemblée générale des tribus thessaliennes eût pris une décision sur l'opportunité qu'il y aurait à lui accorder le passage.

Arrivé en Macédoine, Brasidas vit bientôt qu'il ne pouvait guère se fier à Perdiccas : le roi voulait se servir de lui comme d'un condottiere pour vaincre avec son aide Arrhabæos, le chef des Lyncestes, qui voulaient se maintenir indépendants dans la région des montagnes. Mais Brasidas n'était pas disposé à se mêler de luttes qui ne le regardaient pas ; il jugea qu'il était imprudent de délivrer complètement de son ennemi le roi macédonien, qui alors deviendrait pour Sparte un allié peu empressé ; il préféra donc mettre fin au différend des deux princes par un traité, malgré le mécontentement de Perdiccas qui retira immédiatement une partie des subsides promis. Brasidas, libre de ses actions, put avant la fin de l'été s'acheminer en droite ligne, en longeant la base de la presqu'île chalcidique, vers le golfe du Strymon où étaient situées les villes qui l'avaient appelé à leur secours.

Il se présenta d'abord aux portes d'Acanthos, ville florissante bâtie sur l'isthme du mont Athos que Xerxès avait fait couper. Il n'y fut point reçu comme il l'avait espéré : car bientôt il put se convaincre qu'il n'avait pas pour lui la majorité des habitants et que toutes les cités n'étaient pas, comme il l'avait cru, sur le point de se révolter contre Athènes. Il ne demanda donc qu'à être admis à exposer franchement ses intentions devant les citoyens réunis. On le fit entrer, et, dans le discours qu'il

tint à l'assemblée du peuple, il fit preuve d'une habileté qui, dans la bouche d'un Spartiate, étonne tout autant que l'incroyable rapidité avec laquelle il était arrivé de Sparte à la mer de Thrace. Il ne parla pas seulement pour les habitants d'Acanthos, mais s'adressa du même coup à toutes les villes voisines et leur développa pour la première fois son programme politique et militaire.

Toute cette guerre, dit-il, a commencé ici même, en Thrace. Dès le début, Sparte promit son secours aux villes ; des événements imprévus ont empêché jusqu'à présent l'arrivée de ses troupes. Le moment est enfin venu où elle peut tenir parole et remplir sa mission de libératrice des colonies opprimées. Soutenir les Spartiates est le devoir de tous les Hellènes, et les Acanthiens auront l'honneur de poser la première pierre dans l'œuvre de la délivrance. L'exemple d'une population aussi estimée et aussi intelligente est d'un grand poids. Aucune crainte ne doit les empêcher de prendre part à une œuvre aussi glorieuse pour eux. Il pouvait leur affirmer de la manière la plus solennelle qu'il n'avait nullement l'intention de renverser la constitution, de livrer les amis du peuple à leurs adversaires, d'avoir recours à la violence, mais qu'il respecterait au contraire l'indépendance pleine et entière de toutes les cités ; les autorités spartiates avaient contracté vis-à-vis de lui, à ce sujet, les engagements les plus formels. Mais d'un autre côté, il ne pouvait pas permettre que la grande œuvre nationale qu'il poursuivait échouât à cause de la résistance opiniâtre de quelques villes ; en cas de refus, il se verrait obligé de se comporter en ennemi et de contraindre les habitants à se déclarer pour Sparte en ravageant leurs terres. Ruinés, ils seraient alors forcés de faire ce que maintenant ils pouvaient faire librement, sans perte et même en se couvrant de gloire.

Malgré ce discours persuasif et le danger imminent, les citoyens étaient loin d'être d'accord ; et, si leur vote définitif fut favorable à Brasidas, la cause principale en fut que les raisins étaient mûrs dans les vignobles autour de la ville, et que les habitants ne pouvaient se décider à abandonner la récolte de toute l'année. Acanthos ouvrit ses portes. C'était le

premier succès que Sparte remportait sur les côtes de la Thrace; succès non sanglant et d'autant plus glorieux qu'elle le devait à la confiance qu'inspirait l'énergie et l'habileté de Brasidas. Elle posait ainsi les fondements d'une nouvelle Ligue, grâce à laquelle elle pourrait, en respectant sagement les droits d'autrui et en reconnaissant les constitutions établies, attirer à elle les places les plus importantes de la domination maritime d'Athènes.

L'exemple d'Acanthos fut suivi immédiatement par les villes voisines, qui tiraient comme elle leur origine d'Andros, et d'abord, par Stagire et Argilos. Avant la fin de l'été, Brasidas était maître de la côte occidentale du golfe strymonien[1]. Beaucoup de villes lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'assurer de leur dévouement, et, à l'entrée de l'hiver, vers le temps où Hippocrate était battu à Délion, il put, sans éprouver de résistance, marcher contre Amphipolis, la colonie d'Hagnon[2], la capitale de toute la contrée. Depuis longtemps, Amphipolis excitait la jalousie des petites villes voisines et surtout d'Argilos; aussi mirent-elles le plus grand zèle à seconder l'entreprise.

Lorsque la nouvelle de l'expédition de Brasidas arriva à Athènes, on n'y fut pas indifférent. On déclara immédiatement la guerre à Perdiccas; on résolut de protéger les alliés; mais on ne sut pas prendre de mesures rapides et énergiques. Les Athéniens avaient perdu courage par suite des malheurs essuyés en Béotie. On ne put se décider à équiper une flotte pour l'envoyer en Thrace en automne, à la saison où régnaient les vents du nord. On se rendait bien compte du danger, mais on ne le croyait pas aussi pressant; on ne put vaincre l'aversion qu'inspirait une campagne d'hiver en Thrace. La défense du littoral menacé incombait donc, en attendant, à deux hommes, responsables de tout ce qui se passait de ce côté, mais ne disposant pas de ressources suffisantes pour s'opposer avec succès aux progrès de Brasidas. L'un était Euclès, l'autre Thucydide, fils d'Oloros[3], proche parent de Miltiade et

1) Thucyd., IV, 84-88.
2) Voy. vol. II, p. 547.
3) Voy. vol. II, p. 580.

descendant d'une famille royale de la Thrace. Thucydide lui-même possédait des mines d'or sur la côte, avait épousé une femme thrace, et jouissait d'une grande considération dans les villes voisines.

Les deux généraux durent se partager la surveillance des points les plus importants. Euclès se chargea du commandement à Amphipolis ; Thucydide stationnait avec sept vaisseaux de guerre dans la rade de Thasos. Le choix de ce lieu ne saurait être l'effet d'un caprice de Thucydide, mais ou bien d'une convention entre les deux généraux ou d'instructions reçues d'Athènes ; et ce qui l'explique, c'est qu'on considérait le district des mines de Thasos comme particulièrement menacé[1]. La population, comme on le vit par la suite, était fort peu sûre ; on se rappelait les anciennes relations de Sparte avec les Thasiens et le projet qu'elle avait eu de s'emparer de la Côte d'or[2], et l'on jugeait Thucydide plus capable que tout autre d'y prévenir une révolte par son influence personnelle.

Quant à Amphipolis, on ne crut pas devoir se hâter d'y envoyer du renfort. On se refusait à croire qu'une troupe peu nombreuse de Péloponnésiens pût mettre tout à coup en danger une ville comme Amphipolis, si bien pourvue d'armes et de provisions, protégée par un fleuve et des murailles, et dans laquelle un général athénien exerçait le commandement suprême. On se trompait pourtant, et cela, non seulement en ce qui concernait l'énergie et la prudence de Brasidas, mais encore quant aux dispositions des habitants. En effet, un très petit nombre d'entre eux étaient Athéniens; la grande majorité étaient des gens d'origine diverse, une foule bigarrée, qui s'était groupée dans la nouvelle place de commerce, mais dont les éléments n'avaient ni beaucoup de cohésion entre eux ni beaucoup d'attachement pour Athènes. Les uns avaient été

[1]) W. Oncken (*Brasidas und der Geschichtsschreiber Thukydides* in Histor. Zeitschrift, IX, p. 298 sqq.) met en doute ces dispositions suspectes des districts miniers : elles sont pourtant assez clairement démontrées par la défection des colonies thasiennes, qui se produit immédiatement après. Nous pouvons bien, ce semble, faire à Thucydide l'honneur de croire qu'il avait une raison valable pour prendre position à Thasos.

[2]) Voy. vol. II, p. 400.

gagnés par Perdiccas; d'autres étaient secrètement pour leurs compatriotes, les rebelles de la Chalcidique.

Brasidas, après s'être entendu avec eux, s'avança avec ses troupes vers le Strymon; les Argiliens, dont le territoire s'étend jusqu'au fleuve, lui servaient de guides. C'était une rude nuit d'hiver ; il neigeait, et personne ne s'attendait à être attaqué. Au point du jour, on fut surpris de voir Brasidas prendre position en aval de la ville ; le pont qui se trouvait là était si mal gardé par une poignée d'hommes qu'il s'en rendit maître sans peine. La ville ne s'attendait à rien et n'avait rien préparé. Un grand nombre de citoyens tombèrent en son pouvoir ; une attaque vigoureuse l'eût rendu maître de la ville, mais il préféra essayer de la douceur et fit aux habitants les conditions les plus favorables. Tous ceux qui se trouvaient dans la ville, Athéniens et Amphipolitains, pouvaient y rester ou la quitter à leur choix ; il ne serait fait de mal à personne. On fut surpris et désarmé par tant de générosité. Ceux qui penchaient pour les Lacédémoniens, appuyés par les parents de ceux qui avaient été faits prisonniers devant la ville, tournèrent de plus en plus l'opinion dans leur sens, et Euclès se vit hors d'état de défendre la ville [1]. Peu d'heures après la reddition, Thucydide, qui avait quitté son poste d'observation à la première nouvelle du danger d'Amphipolis, entra dans le Strymon avec son escadre, fortifia rapidement la ville basse, Eïon, dont les habitants songeaient déjà à traiter, y rassembla les Athéniens fugitifs et défendit la place, que Brasidas pensait occuper le lendemain [2]. Car Amphipolis sans Eïon perdait pour lui la moitié de sa valeur, parce qu'il n'avait plus alors en son pouvoir l'embouchure du fleuve. Eïon fermait aussi le chemin d'en-bas, celui qui côtoyait la plage. Thucydide était donc le seul qui, dans cette circonstance, eût obtenu un succès et qui, avec de faibles moyens, eût fait échouer le plan de Brasidas au moment où celui-ci se croyait déjà maître du Strymon. Et pourtant, la reddition d'Amphipolis excita contre lui la colère des Athéniens qui l'envoyèrent en exil. Il avait alors

[1]) Thucyd., IV, 102-106.
[2]) Thucyd., IV, 107.

quarante-huit ans [1], et il employa depuis lors ses loisirs forcés à écrire l'histoire de cette guerre à laquelle il avait pris une part active au service de sa patrie.

Il est probable que Thucydide a été accusé et jugé coupable de haute trahison pour avoir desservi les intérêts de l'État, soit par négligence, soit par mauvais vouloir. Cet homme au cœur haut placé, qui sans doute n'avait pas caché son antipathie pour le régime démocratique alors en vigueur, devait être peu aimé des puissants du jour ; il devait être facile à des ennemis aussi influents de faire passer pour un mauvais patriote cet aristocrate, parent de princes étrangers, possesseur de vastes propriétés en Thrace, et d'exploiter à son détriment la mauvaise humeur des citoyens [2].

Thucydide lui-même, qui à ce moment décisif de son existence est son propre historien, s'est sévèrement abstenu de faire quoi que ce soit pour détourner de lui le soupçon d'une culpabilité réelle [3] : il dit simplement qu'Euclès était le gardien d'Amphipolis. Il lui suffit de ces simples paroles pour repousser toute responsabilité dans cette affaire ; car, vu la marche rapide des événements, il était impossible qu'un homme embrassât en même temps du regard ce qui se passait sur les bords du Strymon et dans le golfe de Thasos. Si donc l'un des deux généraux est coupable, c'est Euclès ; il aurait dû se rendre compte des dispositions d'Amphipolis ; il s'est laissé surprendre complètement par Brasidas, bien que les intentions de ce dernier ne fussent point douteuses ; on ne conçoit pas qu'il ait négligé de munir de retranchements et de forces suffisantes le pont du Strymon, le point le plus important et en même temps le plus facile à défendre. On aurait certainement

[1]) ξυνέβη μοι φεύγειν τὴν ἐμαυτοῦ ἔτη εἴκοσι μετὰ τὴν ἐς Ἀμφίπολιν στρατηγιάν (THUCYD., V, 26).

[2]) Sur la part prise par Cléon au bannissement de Thucydide, voy. MARCELLIN., *Vit. Thucyd.*, 46. Cf. SCHOL. ARISTOPH., *Vesp.* 947. MEIER, *De bonis damnat.* 179. *Jahrbb. für Philol.* 1861, p. 685. GILBERT, *Beiträge*, p. 196. Thucydide a été condamné comme avant lui Phormion (ci-dessus, p. 90). Les généraux devaient, même innocents, expier les insuccès et les déceptions. Cf. HIECKE, *Hochverrath des Thukydides*. Berlin, 1869.

[3]) ONCKEN (*op. cit.*), à l'exemple de Grote et de Mure, « ajoute le silence de l'accusé aux indices nombreux, et dont rien n'affaiblit la valeur, qui rendent sa culpabilité vraisemblable. »

pu s'y maintenir jusqu'à l'arrivée du secours; or, la défection des citoyens n'eut lieu que lorsque Brasidas eut commencé à traiter avec eux et qu'il avait déjà les otages en main.

La prise d'Amphipolis produisit une profonde impression sur les amis et les ennemis d'Athènes. Celle-ci était frappée à l'endroit le plus vulnérable, sa faiblesse reconnue, sa domination sur les côtes ébranlée. Eupolis [1], dans sa comédie des *Villes*, venait de faire passer sous les yeux de ses orgueilleux concitoyens toute la série des alliés tributaires [2], et maintenant la couronne avait perdu un de ses fleurons; une des colonies les plus importantes d'Athènes, établie sur un sol acheté au prix de tant de sang, était perdue treize ans après sa fondation, une ville qui faisait l'orgueil de sa métropole, qui était pour elle une source de revenus considérables, qui lui fournissait du bois pour la construction de ses vaisseaux et qui commandait toutes les communications entre la Thrace de l'est et celle de l'ouest, entre la Macédoine et l'Hellespont.

Même maintenant, Brasidas ne songeait pas à prendre ses quartiers d'hiver; il voulait profiter des circonstances et s'établir aussi fortement que possible en Thrace avant l'arrivée des vaisseaux ennemis. Il marcha donc avec ses nouveaux alliés, parmi lesquels il y avait d'audacieux chefs de partisans connaissant parfaitement le pays (comme Lysistratos d'Olynthe), contre les villes de l'*Aktè*, c'est-à-dire la plus orientale des trois dentelures de rochers, celle dont le mont Athos forme au sud le point culminant. Dans cette contrée toute en rochers, comme la Maïna d'aujourd'hui en Laconie, le peuple avait conservé, malgré la mer qui l'entoure, des mœurs tout à fait archaïques; car les Chalcidiens n'étaient là qu'en petit nombre; la plupart des habitants appartenaient à des tribus pré-helléniques, pélasgiques, dont les unes avaient été refoulées du sud, des côtes de Lemnos et de l'Attique dans ces rochers, et dont les autres étaient venues du nord, des contrées des Bisaltes

[1]) Voy. vol. II, p. 602.

[2]) Les Πόλεις d'Eupolis furent représentées vers le moment où les Spartiates transportèrent la guerre en Thrace. Cf. Meineke, *Fragm. Com. Attic.*, II, 509. Les villes y figuraient avec leurs armes (Gilbert, *Beiträge*, p. 149).

et des Édoniens. Il n'y avait dans toute la presqu'île, vu sa conformation, que de petites villes, à la fois villes de montagne et ports de mer ; à l'approche de Brasidas, la plupart lui ouvrirent leurs portes. Sané seule, située non loin d'Acanthos sur le canal de Xerxès, et Dion restèrent fidèles à Athènes [1].

Brasidas se dirigea alors vers la presqu'île de Sithone, qui occupe entre les deux autres une situation moyenne, pour prendre Torone [2]. Il y avait là une garnison athénienne, et quelques vaisseaux postés en sentinelles gardaient le port. On était précisément occupé à réparer les fortifications de la ville ; mais, avant qu'on en fût venu à bout, des partisans des Péloponnésiens avaient appelé Brasidas. Sept de ses hommes, armés de poignards, avaient été envoyés en avant ; on les fit entrer secrètement dans la ville. Brasidas s'approcha pendant la nuit ; on lui ouvrit du dedans deux portes opposées, et la surprise réussit si bien que les ennemis entrèrent à la fois par deux chemins en poussant leur cri de guerre, sans que la garnison se doutât du danger.

Les Athéniens se retirèrent dans la forteresse de Lécythos, située sur une presqu'île qui s'avance au loin dans la mer, et, malgré l'état délabré des fortifications, ils repoussèrent les propositions les plus favorables. Pour la première fois, Brasidas dut employer la force, et, par de fortes récompenses, il chercha à exciter les siens à monter à l'assaut. Les assiégés le repoussèrent, mais une tour de bois, dont la base manquait de solidité, s'écroula et les remplit d'une telle consternation que la plupart s'enfuirent sur les vaisseaux. Brasidas fit mettre à mort ceux qui étaient restés, enlever partout les décombres et les murs écroulés, et consacra le lieu à Athèna, qui avait là un antique sanctuaire [3]. C'est à elle qu'il attribua son succès inespéré, et il donna à son temple la somme qu'il avait destinée au plus vaillant combattant. C'est ainsi qu'il se montrait généreux et plein d'égards envers les divinités du pays, tandis que les Athéniens convertissaient violemment en places de guerre les sanctuaires étrangers. Brasidas employa le reste

[1]) Thucyd., IV, 109.
[2]) Voy. vol. I, p. 533.
[3]) Thucyd., IV, 110-116.

de l'hiver à mettre les villes prises en état de se défendre, au cas où elles seraient assiégées. Il fallait s'attendre à voir au printemps paraître dans ces mers toutes les forces athéniennes ; aussi demandait-il sans cesse du renfort à Sparte, et nul n'avait plus de droit que lui à la reconnaissance de ses concitoyens pour ses services et à l'appui de sa patrie.

§ V

LASSITUDE DES BELLIGÉRANTS.

Tandis que les Spartiates ne peuvent se mouvoir dans leur péninsule, qu'ils voient leurs côtes aux mains de l'ennemi et qu'ils tremblent devant leurs propres esclaves, leur général, sans exposer la vie de ses concitoyens et sans mettre à contribution les ressources de l'État, a relevé au loin l'honneur de Sparte. Au nom de Sparte il juge les différends de princes macédoniens, contraint l'une après l'autre les villes de la côte à lui prêter le serment de fidélité, fait de l'une des plus importantes et des plus indispensables colonies d'Athènes le centre d'un empire fédéral d'une croissance rapide, entreprend la construction d'une flotte sur le Strymon pour y créer, comme Histiée autrefois l'avait tenté[1], une puissance maritime. Myrcinos, la capitale des Édoniens, au pied du Pangæon, les colonies de Thasos sur la terre ferme, que Thucydide avait tenues en respect, d'autres villes au delà du Strymon, où les mines d'or de la Thrace lui offraient leurs richesses, lui jurent obéissance, soit en se déclarant ouvertement pour lui, soit par des messages secrets ; les villes rivalisent de zèle. En Chalcidique, il ne reste plus à Athènes que la presqu'île occidentale.

On reconnaît et on admire en Brasidas sa ville natale, capable de former de pareils citoyens ; on croit que Sparte a enfin fait un effort pour se montrer telle que les Grecs déçus l'avaient espéré au commencement de la guerre ; qu'elle se con-

[1]) Voy. vol. II, p. 195.

duira en État désintéressé, juste, énergique, n'ayant d'autre but que de rendre aux cités grecques leur indépendance. Car ce n'est que comme défenseur de la liberté des Grecs que Brasidas demande aux Athéniens de rendre aux alliés leurs propriétés occupées par la force; il les traite même avec douceur dès qu'ils se retirent de bon gré; et, se plaçant toujours au même point de vue, il ne veut pas que les partisans qui lui ouvrent les portes des villes soient considérés comme des traîtres, mais comme de libres instruments de l'indépendance des Hellènes, comme des patriotes qui ont bien mérité de leur pays. Grâce à cette politique aussi sage qu'énergique, il put donner, après huit années d'hostilités, une tournure toute nouvelle à la guerre; c'est pour cette raison qu'il entreprit cette nouvelle campagne avec courage et crut pouvoir compter sur un appui énergique.

Mais, à Sparte et à Athènes, les dispositions étaient tout autres que dans le camp de Brasidas. A Sparte, sa gloire n'avait fait qu'accroître l'antipathie qu'inspirait sa personne, et l'on ne se réjouissait de ses succès qu'autant qu'ils semblaient devoir amener la fin de la guerre. Depuis le malheur de Pylos, le parti de la paix régnait en maître. On n'avait plus d'autre but que de s'emparer d'objets qui pussent servir à l'échange des prisonniers. A l'époque donc où Brasidas commençait comme une guerre nouvelle et annonçait dans ses manifestes la délivrance des Hellènes, qui enfin allait devenir une réalité, Sparte était complètement lasse de la guerre et toute prête à renoncer à tout projet d'intérêt général; la politique égoïste de son oligarchie la poussait à tout abandonner, ses alliés et son propre honneur; elle n'avait qu'un but : délivrer des prisons d'Athènes les membres de ses grandes familles[1].

Une complication particulière de relations personnelles vint encore soutenir dans leurs efforts les partisans de la paix à Sparte : ce roi Plistoanax, fils de Pausanias, qui, gagné par l'or de Périclès, avait évacué l'Attique[2], vivait depuis en exil

[1]) Thucyd., IV, 117.
[2]) Voy. vol. II, p. 447.

sur le sommet du Lycée, la montagne sacrée des Arcadiens, sous la protection de Zeus; il s'était construit une demeure près du mur du temple, de sorte qu'il était toujours sûr de pouvoir se retirer sur le terrain consacré au dieu si on venait à le poursuivre[1]. Il avait passé de longues années sur ces hauteurs boisées et battues des tempêtes, sans jamais renoncer à l'espoir du retour. Il s'était dans ce but adressé aux prêtres de Delphes; l'oracle, pendant longtemps et chaque fois que les Spartiates lui envoyaient une ambassade, les invita à « ramener de l'étranger le rejeton d'Héraclès, fils de Zeus; sinon ils se verraient obligés de labourer avec des socs d'argent[2] », c'est-à-dire que la disette leur ferait acheter au prix des plus grands sacrifices les objets les plus nécessaires. Ces conseils ne restèrent pas sans effet, et, après dix-neuf ans d'exil, le roi fut ramené en grande pompe et replacé sur le trône des Héraclides. Mais lorsque, bientôt après, la détresse intérieure devint plus grande que jamais, lorsqu'on sut par quels moyens l'oracle avait été gagné, on regretta ce qu'on avait fait et l'on mit tous les malheurs présents sur le compte de l'action illégale qu'on s'était laissé décider à commettre.

Dans ces circonstances, la politique de Plistoanax devait avoir pour but unique d'amener la paix; car il ne croyait pouvoir se maintenir que si la paix était rendue à Sparte, et les prisonniers à leur patrie; leur retour longtemps désiré donnerait de l'éclat à son règne et le ferait considérer comme une heureuse époque. Delphes poursuivait le même but de toutes ses forces; car, si d'abord on y avait approuvé la guerre, on y comprenait de plus en plus que la fin n'en serait guère favorable aux intérêts de Sparte et de Delphes, et l'on constatait que, pendant la guerre, les sentiments religieux, la vénération des sanctuaires communs de la nation, la fréquentation des lieux saints, les fondations pieuses et les offrandes allaient diminuant de jour en jour, au grand détriment des instituts sacerdotaux.

[1]) ἥμισυ τῆς οἰκίας τοῦ ἱερου τοῦ Διὸς οἰκῶν (THUCYD., V, 16). Cf. E. CURTIUS, *Peloponnesos*, I, 303.

[2]) Διὸς υἱοῦ ἡμιθέου τὸ σπέρμα ἐκ τῆς ἀλλοτρίας ἐς τὴν ἑαυτῶν ἀναφέρειν, εἰ δὲ μὴ, ἀργυρέᾳ εὐλάκᾳ εὐλάξειν (THUCYD., *ibid.*),

Il arriva donc que les victoires remportées en Thrace produisirent, en fin de compte, un effet tout opposé à celui qu'avait espéré le vainqueur. Les Spartiates, au lieu de prendre une attitude plus fière et plus ferme, n'en recherchaient la paix qu'avec plus d'ardeur, parce qu'ils ne croyaient pas à la durée de ces succès et qu'ils voulaient en conséquence prévenir un revers subit de fortune. Ils voyaient en Brasidas un aventurier favorisé par la chance; sa popularité éveillait leurs soupçons, attendu qu'ils n'avaient pas les moyens de conserver en leur pouvoir ces contrées lointaines, où plus d'un général déjà avait conçu des projets d'ambition personnelle; et, bien qu'ils trouvassent fort commode de vaincre avec l'argent des autres et des hilotes armés, ceci même était pour eux une cause de soucis et d'inquiétude. Bref, à Sparte, la royauté et l'aristocratie voulaient la paix à tout prix, pour pouvoir réorganiser à l'intérieur dans le sens de leurs intérêts l'État ébranlé, et il ne leur fut pas difficile d'obtenir encore dans le courant de l'hiver qu'on renouât les négociations avec Athènes.

A Athènes, la disposition des esprits pendant la dernière année de la guerre avait aussi naturellement changé. Le parti modéré, qui avait désapprouvé le refus inconsidérément opposé aux premières propositions de paix, avait retrouvé son influence depuis que les échecs essuyés en Béotie avaient si vite confirmé ses sages avertissements et montré l'inconstance de la fortune. Depuis la défaite de Délion, Athènes était fatiguée de la lutte. La position respective du parti de la paix et du parti de la guerre était devenue tout autre depuis qu'on avait les moyens de faire une paix honorable dès qu'on le voudrait. Une continuation sans but de la guerre devait être maintenant considérée comme un entêtement criminel, et la voix publique se déclarait de plus en plus contre ce système, surtout sur la scène.

Au mois de février 425 (Ol. LXXXIII, 3), par conséquent peu de temps avant l'occupation de Pylos, Aristophane avait fait représenter les *Acharniens*. Il y met en scène le bonhomme Dicæopolis, qui vient en ville demander qu'on fasse la paix. L'honnête campagnard, avec son simple bon sens, voit tous les travers de la politique athénienne, l'incertitude des

brillantes alliances qu'on fait miroiter aux yeux du peuple, et tous les abus de la démagogie qui tient la cité dans une agitation perpétuelle et ferme la bouche à tous les gens raisonnables. Il ne se laisse pas le moins du monde ébranler même par la colère des paysans acharniens, qui ne peuvent pardonner aux Spartiates la dévastation de leurs vignobles [1] : il fait venir de Sparte différentes sortes de paix, et, enchanté du goût qu'il trouve à celle de Trente ans, il se hâte de conclure une paix particulière pour sa maison, laquelle est dès lors comblée de tant de bénédictions et de prospérité que l'eau en vient à la bouche à tous ses voisins.

L'année suivante, le poète parle en son propre nom, avec plus de sérieux et d'audace, étroitement associé avec ses amis les chevaliers [2], qui donnent leur nom à la pièce parce qu'un groupe de chevaliers formait le chœur. C'est une charge à fond du parti aristocratique ; l'État athénien y est représenté par la maison d'un vieillard qui s'est donné, lui et tout ce qu'il possède, à un esclave paphlagonien ; ledit Paphlagonien se laisse surpasser en fait de roueries démagogiques par un rival, et, une fois qu'il est mis à la porte, son vieux maître retrouve une jeunesse et une félicité nouvelle et rougit de sa folie passée.

Les *Chevaliers* valurent à Aristophane un nouveau procès, et le poète expia son audace par beaucoup d'ennuis [3]. Car le terrorisme de Cléon dura quelque temps encore; ce fut lui, il nous est permis de le supposer, qui fit bannir Thucydide ; il prouva au peuple que Brasidas n'avait obtenu ses succès que grâce à la négligence des généraux et au manque d'énergie des citoyens. Mais il ne put réduire au silence le parti de la paix, de jour en jour plus nombreux ; après avoir repoussé à trois reprises les propositions de Sparte, on signa au commencement du printemps un armistice d'un an, qu'on considéra dans les deux camps comme les préliminaires de la paix.

[1]) Voy. ci-dessus, p. 57.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 148. Sur les causes de l'inimitié qui régnait entre Cléon et les chevaliers, cf. Theopomp. ap. Schol. Aristoph., *Equit.*, 226, et ci-dessus, p. 148.

hmidts *Zeitschrift für Geschichte*. II, p. 206.

La forme du traité que Sparte offrit à Athènes montre que les prêtres de Delphes n'étaient pas étrangers à sa rédaction. Une des premières clauses stipulait que l'accès du temple de Delphes redeviendrait libre, par mer et par terre. Sparte et Athènes devaient ensemble garantir la paix de Delphes et les propriétés du dieu. La mer Égée devait être rouverte aux Lacédémoniens et à leurs alliés, mais seulement aux bâtiments à voiles, c'est-à-dire aux bateaux marchands, et encore ceux-ci ne devaient pas dépasser une certaine grandeur, afin que, d'aucune façon, on ne pût amener du renfort à Brasidas; on devait aussi rétablir la libre circulation entre Athènes et le Péloponnèse. Jusqu'à la conclusion de la paix, chaque parti devait garder ses possessions; dans ce but, on traça aux garnisons lacédémoniennes, aussi bien qu'à celles des Athéniens à Pylos, à Cythère, à Nisæa, à Minoa et à Trœzène, des lignes de démarcation exactes qu'elles ne devaient pas franchir; pendant la durée de l'armistice, aucun des deux partis ne devait recevoir de transfuges [1].

Tout le traité était rédigé de façon à satisfaire le grand nombre de ceux qui désiraient voir les relations se rétablir en toute liberté, tout en évitant ce qui aurait paru menacer d'une manière quelconque la puissance actuelle des Athéniens. En somme, grâce à leurs conquêtes, ceux-ci gardaient toujours l'avantage. Ces préliminaires reconnaissaient pleinement la domination maritime d'Athènes, et en même temps, sans qu'il fût besoin de nouvelles dépenses et opérations militaires, ils mettaient une barrière à la défection imminente de leurs alliés. Le parti conservateur tenait beaucoup à rétablir les relations avec Delphes; à cet égard il avait pour lui l'opinion publique, et les Grecs voyaient reparaître devant leurs yeux la perspective séduisante d'une paix universelle, avec la célébration pacifique des grandes fêtes nationales. Aussi Lachès, qui dans cette circonstance était l'organe du parti modéré [2], réussit-il sans peine à faire accepter à l'assemblée populaire le traité, qui fut confirmé par serment au mois d'Élaphébolion

[1]) Thucyd., IV, 117-119.
[2]) Lachès, en qualité de chef du parti de la paix, est attaqué par Cléon et accusé de κλοπὴ δημοσίων (Gilbert, *Beiträge*, p. 201).

(mars) par trois généraux athéniens et par les ambassadeurs de Lacédémone, de Corinthe, de Mégare, de Sicyone et d'Épidaure. On espérait que, quand les divers États auraient goûté pendant quelques mois les bienfaits de la paix, on verrait se produire partout un apaisement des esprits et une aversion décidée pour la guerre ; à Athènes même, on était si bien disposé que les généraux furent autorisés à engager des pourparlers avec les Péloponnésiens pour jeter les bases d'une paix durable. On commença par envoyer deux commissaires en Thrace pour y donner connaissance du traité, et on les choisit portant des noms de bon augure : celui des Lacédémoniens s'appelait Athénæos, et celui des Athéniens, Aristonymos.

En Thrace, ces envoyés trouvèrent tout changé. Pendant ce temps, en effet, Brasidas ne s'était nullement préoccupé de ce qui se passait à Sparte ; dans son ardeur belliqueuse, il avait profité des circonstances pour s'emparer encore d'une place forte située sur Pallène, la troisième des presqu'îles de la Chalcidique. La ville de Scione, située sur la côte méridionale de Pallène, avait passé aux Péloponnésiens, bien qu'elle fût non seulement exposée aux attaques de la flotte athénienne du côté de la mer, mais encore menacée sur ses derrières par Potidée, qui rendait tout secours impossible du côté de la terre, Cette défection avait eu lieu deux jours après la conclusion de l'armistice. Aristonymos refusa donc de compter Scione parmi les villes dont le traité assurait provisoirement la possession aux Lacédémoniens ; Brasidas au contraire ne songeait pas à rendre la place : il fut impossible de s'entendre. Lorsque la nouvelle en arriva à Athènes, les dispositions pacifiques se changèrent en une irritation des plus violentes, et Cléon, qui avec la minorité avait fait tous ses efforts pour empêcher la conclusion du traité, fut approuvé de tous quand il accusa Sparte de trahison, et de sottise ceux qui se fiaient à elle. Sur sa proposition, on se hâta d'envoyer cinquante trirèmes en Thrace, et tous les habitants de Scione furent condamnés à mort comme traîtres [1].

[1]) Thucyd., IV, 122.

Lorsque la flotte arriva à Potidée, sous la conduite de Nicias et de Nicostratos, une seconde ville de la presqu'île de Pallène, Mendé, située sur le promontoire de Posidion, en face du défilé de Tempé, avait passé à Brasidas et reçu une garnison péloponnésienne, tandis que Brasidas lui-même, avec l'élite de ses troupes, remontait vers l'intérieur de la Macédoine pour aider Perdiccas contre les Lyncestes[1]. Car, si inopportune que fût pour lui cette campagne, la bonne entente avec le roi lui paraissait trop importante pour qu'il osât lui refuser le secours demandé. Mais il se repentit amèrement de cette démarche. Trahi par les Macédoniens pendant une attaque imprévue des Illyriens, il fut entraîné dans une série de combats meurtriers, d'où il ne put se tirer qu'à force de prudence et d'intrépidité[2]. Puis, ses troupes exaspérées ravagèrent une partie du territoire royal et provoquèrent ainsi une rupture avec Perdiccas. Le roi se rapprocha alors des Athéniens, et, peu avant l'expiration de l'armistice, un traité en règle fut conclu entre lui et les Athéniens [3].

Pendant ce temps, Nicias avait marché de succès en succès : il avait repris Mendé et bloqué Scione [4]; Brasidas au contraire ne put rien entreprendre, et un renfort considérable qui s'avançait à son secours dut rebrousser chemin sur les frontières de la Thessalie. C'était là un premier effet de la rupture avec Perdiccas. Celui-ci employait à présent contre les Spartiates l'influence qu'il avait en Thessalie, en partie dans son propre intérêt, en partie pour donner aux Athéniens, comme l'y invitait Nicias, la preuve qu'il avait embrassé leur parti. L'ambassade envoyée vers cette époque en Thessalie avec Amynias, fils de Sellos[5], paraît avoir eu pour but d'empêcher les communications de Brasidas avec Héraclée et le Péloponnèse. Les renforts expédiés dans le nord furent donc arrêtés au passage, et leur chef Ischagoras put seul arriver en Thrace,

1) Voy. ci-dessus, p. 170.
2) Thucyd., IV, 123-128.
3) Le traité de Perdiccas de Macédoine avec Athènes se trouve dans le C. I. Att., I, n. 42 et 43. Cf. Kirchhoff, ap. *Abh. der Berl. Akad.* 1861, p. 195 sqq.
4) Thucyd., IV, 129-131.
5) Aristoph., *Vesp.*, 1267.

accompagné de quelques Spartiates destinés à exercer le commandement dans les villes conquises [1]. On craignait en effet à Sparte que Brasidas n'élevât à ces postes importants des gens de basse condition, pris dans son entourage. Cet envoi de troupes ne pouvait donc que contribuer à blesser le général et à empêcher l'exécution de ses plans. Un coup de main qu'il tenta en hiver contre Potidée échoua, et les circonstances restèrent les mêmes jusqu'à l'expiration de l'armistice, qui en Thrace n'avait jamais été observé.

Pendant ce temps, la Grèce avait joui des agréments de la trêve et de la sécurité générale, bien qu'Athènes n'eût pas laissé passer même ce temps-là sans commettre un acte de violence qui fit grand bruit parmi tous les Hellènes. On avait découvert en effet que la récente purification de Délos [2] était insuffisante. Ce n'étaient plus seulement les morts cette fois qui souillaient l'île, mais aussi les habitants actuels : on leur reprochait un crime quelconque commis aux temps passés. Athènes avait-elle des raisons pour se méfier de Délos, ou ne voulait-elle, sous quelque prétexte toujours facile à trouver, qu'employer sa flotte d'une manière utile aux citoyens? Il est difficile de le dire. Ce qui est certain, c'est que cette fantaisie fut exécutée avec une rigueur impitoyable. Les Déliens, avec leurs femmes et leurs enfants, durent émigrer en Mysie, où Pharnace leur assigna des demeures à Adramyttion, et des citoyens athéniens vinrent s'établir sur les propriétés abandonnées. C'était un indigne abus de formalités religieuses dont se rendirent coupables les ennemis du pieux Nicias, comme pour se moquer de lui et de ceux qui partageaient ses opinions. Aussi regarda-t-on les malheurs qui suivirent comme un châtiment des dieux, et, un an plus tard, grâce à l'influence de Delphes, on décida le retour des exilés [3].

Le parti de la guerre réunit maintenant toutes ses forces pour profiter de la liberté d'action que lui rendait l'expiration de l'armistice ; à sa tête était Cléon. Le démagogue sentait que

[1]) THUCYD., IV, 132.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 140.
[3]) Sur l'ἀνάστασις des Déliens (THUCYD., V, 1), voy. BÖCKH, ap. *Abhandl. der Berlin. Akad.*, 1834, p. 6.

son importance diminuerait à mesure qu'on verrait renaître le calme des esprits et les sympathies générales entre Hellènes[1]. Il lui fallait des temps orageux pour rester influent. Plus les classes aisées se montraient fatiguées de la guerre, et plus il s'adressait aux classes inférieures ; il accusait les riches de lâcheté ; il parlait de la honte dont se couvriraient les Athéniens s'ils laissaient plus longtemps Amphipolis entre les mains de Brasidas, et il réussit enfin à faire passer un décret qui ordonnait l'équipement d'une nouvelle flotte.

Le parti de la paix était battu, mais assez puissant encore pour paralyser, dès le début, le succès de l'entreprise. Il était heureux, au fond, des succès de Brasidas ; car ils lui faisaient espérer la paix. En effet, si Sparte n'avait rien à offrir en échange de Pylos, Cythère et autres places, il était à prévoir que Cléon lui ferait dicter des conditions de paix telles qu'il lui serait impossible de les accepter. Il arriva donc, probablement à l'instigation du parti de la paix, que Cléon lui-même fut nommé commandant de l'armée[2] ; malgré ses succès à Sphactérie, il passait pour un général incapable ; les troupes qui l'accompagnaient étaient, il est vrai, assez nombreuses (il y avait 1200 hoplites et 300 cavaliers), bien équipées et choisies parmi l'élite des citoyens ; mais, dès le début, elles manquèrent de bon vouloir et de confiance, et il y avait dans le nombre bien des adversaires passionnés de Cléon, qui souhaitaient la défaite de leur propre général.

Brasidas se trouvait dans une situation tout opposée. Il avait peu de soldats d'élite, et la plus grande partie de ses troupes se composait de mercenaires thraces et des contingents des villes de la Chalcidique ; mais, bien que d'origine diverse et mal équipées, il les animait de son esprit. Il était au milieu d'elles comme un héros, admiré et aimé des villes de la Chalcidique, pour lesquelles une ère nouvelle avait commencé depuis son arrivée ; elles ne pouvaient compter que sur Brasidas,

[1]) Κλέων τε καὶ Βρασίδας, οἵπερ ἀμφοτέρωθεν μάλιστα ἠναντιοῦντο τῇ εἰρήνῃ, ὁ μὲν διὰ τὸ εὐτυχεῖν τε καὶ τιμᾶσθαι ἐκ τοῦ πολεμεῖν, ὁ δὲ γενομένης ἡσυχίας καταφανέστερος νομίζων εἶναι κακουργῶν καὶ ἀπιστότερος διαβάλλων (Thucyd., V, 16). Cf. Wallichs, *Thukydides und Kleon*, p. 33 sqq.

[2]) Κλέων δὲ Ἀθηναίους πείσας ἐς τὰ ἐπὶ Θρᾴκης χωρία ἐξέπλευσε (Thucyd., V, 2

maintenant trahi par Perdiccas et séparé des siens, et elles partageaient ses espérances et ses craintes.

Cléon se garda bien de chercher d'abord un pareil ennemi. Il sut trouver les points faibles de la côte de Thrace ; il surprit Torone, dont on élargissait alors les fortifications sur le conseil de Brasidas ; une attaque couronnée de succès la livra aux Athéniens[1]. Vers la fin de l'été, il entra dans le Strymon et d'Eïon fit une expédition heureuse du côté des districts miniers. Mais il hésitait à marcher contre Amphipolis ; car Brasidas disposait de forces égales aux siennes et avait pour lui l'avantage des lieux. Grâce à lui la ville était devenue beaucoup plus forte ; car il avait fait élever un rempart avec des palissades, depuis le mur d'enceinte jusqu'au pont du Strymon, de sorte qu'il pouvait passer le fleuve sans sortir des retranchements ; la hauteur de Cerdylion, située sur la rive opposée, se trouva ainsi englobée dans les fortifications de la ville, et, de ce point élevé, Brasidas pouvait embrasser du regard toute la vallée, jusqu'à l'embouchure du fleuve ; aucun mouvement des Athéniens ne lui échappait. Il n'avait qu'une chose à craindre : l'arrivée des troupes macédoniennes ; l'ennemi eût pu alors l'attaquer sur les deux rives. Il désirait donc livrer bataille aussitôt que possible et il espérait que l'occasion s'en présenterait bientôt.

Cet espoir ne fut pas déçu ; car, comme il l'avait prévu, Cléon n'avait pas assez d'autorité dans son propre camp pour attendre tranquillement ses alliés : ses troupes murmuraient si haut, qu'il fallait qu'il entreprît quelque chose. Il remonta donc sur la rive jusqu'à la hauteur qui relie Amphipolis avec la montagne ; de là, par-dessus le long mur[2], on pouvait apercevoir toutes les places et les rues de la ville. Il n'avait d'autre intention que d'embrasser dans son ensemble le terrain dont la connaissance lui était indispensable pour opérer en commun avec les Macédoniens qu'il attendait ; et, comme lui-même pour le moment ne projetait pas d'attaque, il fut assez imprudent pour croire qu'il dépendait de lui de rentrer dans son camp sans livrer bataille.

[1]) THUCYD., V, 2-3.
[2]) Voy. vol. II, p. 548.

Mais Brasidas s'était hâté de préparer l'attaque. Comme la masse de ses troupes était si mal équipée qu'il craignait que leur aspect ne fît qu'encourager l'ennemi, il s'entoura de 150 hoplites, leur rappela en peu de mots que cette journée allait faire d'eux de libres alliés de Sparte ou des esclaves d'Athènes, et s'élança au pas de charge par la porte inférieure, celle du rempart. Les Athéniens, en effet, dès qu'ils avaient pu deviner les intentions de Brasidas, s'étaient hâtés de battre en retraite pour ne pas se laisser couper du camp et de la flotte ; l'aile gauche avait pris les devants ; le reste de l'armée suivait, mais sans ordre, sans cohésion et sans tenue, son flanc droit, celui que ne protégeait pas le bouclier, tourné vers les portes d'Amphipolis. Brasidas se jeta avec impétuosité sur le centre de l'ennemi, et, pendant qu'il engageait la mêlée, une seconde porte du mur d'enceinte s'ouvrit d'où Cléaridas, avec une troupe plus nombreuse, se précipita sur l'aile droite qui se trouvait encore sur la hauteur, tandis que la gauche, qui s'était détachée d'elle, fuyait en toute hâte vers Eïon. Cléon avait perdu toute contenance : l'armée était sans chef et n'agissait plus d'ensemble. Les seuls qui fissent leur devoir étaient les combattants de l'aile droite, qui repoussèrent plusieurs fois Cléaridas. Mais la cavalerie et les archers lassèrent leur résistance. Brasidas lui-même, après avoir enfoncé le centre ennemi, se jeta sur eux ; ils durent abandonner la place et se replier à travers champs, en subissant des pertes énormes, sur Eïon [1].

Lorsqu'on se compta, six mille hommes manquaient. Cléon lui-même avait été tué pendant la déroute. La victoire des Péloponnésiens fut si complète qu'on prétend qu'ils ne perdirent que sept hommes. Mais, en attaquant l'aile droite, Brasidas lui-même avait été grièvement blessé ; il mourut à Amphipolis immédiatement après son plus beau fait d'armes. La douleur des citoyens se manifesta par les honneurs qu'ils lui rendirent. On lui consacra une sépulture au milieu de la ville, et l'on institua un service funèbre avec des sacrifices et des jeux. On lui conféra les honneurs d'un fondateur de ville, et par là

[1]) Thucyd., V, 6-11.

Amphipolis, comme colonie de Sparte, se trouva unie plus étroitement que jamais à la patrie de Brasidas [1].

Si le parti de la paix, à Athènes, avait désiré ou peut-être même fait en sorte que l'expédition contre Amphipolis se terminât de façon à infliger au parti adverse une défaite complète, ses plans se trouvaient réalisés au delà de toute espérance. Son triomphe, il est vrai, avait été chèrement acheté. Actuellement, non seulement le chef du parti de la guerre avait disparu, mais sa défaite s'était produite dans des conditions telles que tous les partisans de sa personne et de sa politique en étaient honteux. Un certain nombre d'hommes passionnés continuaient, il est vrai, à abonder dans son sens, des officiers belliqueux comme Lamachos, des démagogues comme Cléonymos et Hyperbolos; à eux se joignaient ceux à qui la guerre procurait des bénéfices, les fabricants d'armes, par exemple, ou ceux que stimulait l'ambition; mais la mort de Cléon avait rendu à Nicias sa liberté d'action; les tendances qui prévalaient chez les esprits cultivés pouvaient s'afficher avec moins de réserve, et ce n'est pas en vain qu'Aristophane avait fait représenter, après les *Chevaliers*, trois autres pièces qui toutes tendaient à appuyer l'œuvre de la pacification de la Grèce.

D'un autre côté pourtant, la situation était devenue beaucoup moins avantageuse. Sparte avait dans l'intervalle remporté une victoire plus grande que toutes les précédentes : ses généraux avaient fait éprouver aux meilleures troupes d'Athènes une défaite complète, et cela, avec les contingents fournis par des localités appartenant à la ligue athénienne, des hilotes et des mercenaires barbares. Mais cette victoire ne pouvait cependant ni détourner les Spartiates de leur politique de paix, ni leur faire élever notablement leur prétentions. Ces conquêtes lointaines qu'ils ne pouvaient atteindre ni par terre ni par mer ne leur inspiraient, après comme avant, que peu de confiance; ils ne les considéraient que comme des gages de délivrance pour les prisonniers et les places de leur littoral occupées par l'ennemi. Sans

[1]) Les honneurs héroïques décernés à Hagnon (voy. vol. II, p. 547) furent transportés à Brasidas (Thuc., V, 11). Cf. Lampros, Τὰ κατὰ τοὺς οἰκιστὰς τῶν παρ' Ἕλλησιν ἀποικίων. [Lips. 1873] p. 51.

doute, Brasidas s'était formellement opposé à cette manière de voir, et, s'il avait survécu à sa victoire, il aurait difficilement consenti à renoncer de bon gré à toutes ses acquisitions et à replacer sous le joug d'Athènes ces nouveaux alliés auxquels il avait donné sa parole. Sa mort tira les Spartiates de cet embarras, et, comme des deux côtés les voix qui demandaient la continuation de la guerre jusqu'à la ruine complète de l'ennemi ne se faisaient plus entendre, comme d'ailleurs le traité signé entre Sparte et Argos allait expirer, et comme il était de l'intérêt de Sparte de n'avoir plus alors d'ennemi déclaré auquel les Argiens pussent se joindre, on entama bientôt après la bataille d'Amphipolis, sous l'influence prépondérante de Plistoanax et de Nicias, les négociations pour la paix qui dès lors furent poussées activement et sérieusement des deux côtés [1]. Il est vrai que les Spartiates convoquèrent encore leurs alliés pour le printemps suivant, avec ordre de se préparer à installer en Attique une place d'armes : mais, avant le printemps, les deux États étaient convenus qu'ils prendraient pour base du traité de paix la restauration du *statu quo* avant la guerre.

Lorsqu'on se fut entendu sur ce point, les alliés de Sparte furent invités à donner leur assentiment. Ils le donnèrent tous, à l'exception des Béotiens et des Corinthiens, auxquels se joignirent pour protester Mégare et Élis. Les derniers événements de la guerre avaient fait naître en Béotie et à Corinthe de nouvelles espérances. Corinthe pensait déjà au rétablissement de sa puissance en Thrace ; elle ne pouvait se décider à renoncer à tous ses projets, et à laisser même Anactorion [2] aux mains des Athéniens : Mégare était tout aussi peu disposée à renoncer à Nisæa [3]. Thèbes avait bien obtenu, grâce à Sparte, la posses-

[1]) On ne se rend pas bien compte de l'état dans lequel on se trouva, au point de vue du droit, entre l'expiration de l'armistice et la conclusion de la paix. D'après le texte de Thucydide (V, 1), il doit y avoir eu, à partir des jeux Pythiques (c'est-à-dire, du milieu du mois d'août. Cf. *Monatsber. der Berl. Akad.*, 1864, p. 135), une trêve de fait que les amis de la paix utilisèrent de part et d'autre pour continuer les négociations. Sur le traité lui-même, voy. E. MÜLLER, *De anno quo bellum Peloponnes. initium ceperit*, p. 22.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 158.

[3]) Voy. ci-dessus, p. 161.

sion définitive de Platée, et cela sous le honteux prétexte que la ville s'était librement donnée aux Thébains; mais elle ne voulait pas rendre Panacton, sa dernière conquête sur la frontière de l'Attique. Malgré cette opposition, la majorité des voix l'emporta : le traité fut conclu selon les règles et juré au commencement d'avril par les plénipotentiaires d'Athènes et de Sparte[1].

Au commencement de l'acte se trouvaient les règlements d'usage sur le libre accès des sanctuaires nationaux et l'inviolable indépendance de Delphes. Puis venait le point principal : une paix de cinquante ans entre Athènes et Sparte et leurs alliés respectifs, sur terre et sur mer. Ensuite, les clauses particulières qui stipulaient, d'un côté, la restitution d'Amphipolis et des villes de la Chalcidique, de l'autre, celle de Pylos, de Cythère, de Méthone, et des deux points situés sur les côtes de la Grèce centrale, l'île d'Atalante et le port de Ptéléon en Phthiotide. Il fut décidé que les villes de la Chalcidique payeraient un tribut à Athènes, non pas d'après le recensement de 425 [2], mais d'après la taxe arrêtée par Aristide ; du reste, elles devaient être libres et indépendantes ; il devait être permis à tout habitant d'émigrer avec son bien en toute sécurité. Parmi les villes qui avaient fait défection, on mentionnait en particulier Argilos, Stagire, Acanthos, Scolos et autres. Ces villes ne devaient faire partie d'aucune ligue ; mais Athènes pourrait, si elle le jugeait bon, les inviter à s'allier librement à elle. Des traités particuliers de ce genre paraissent avoir été conclus aussi avec les villes de la Bottiée [3]. Les prisonniers devaient être réciproquement restitués. Enfin, une copie du traité devait être exposée dans les sanctuaires nationaux, ainsi qu'à Sparte et à Athènes; et tous les ans on jurerait solennellement de l'observer [4].

[1]) Il y eut 17 ὁρκωταί de chaque côté : parmi les Athéniens on trouve jusqu'à onze noms de stratèges (Droysen ap. *Hermes*, IX, 14). Köhler (*Mittheil. d. D. A. Instit.*, I, p. 172) rapporte au voyage des ambassadeurs athéniens envoyés à Sparte pour conclure le traité, et qui prirent la voie de terre par Phlionte et Alea, l'inscription du C. I. Attic., n. 45 : l'auteur de la proposition, Thrasyclès, figure parmi les ὁρκωταί athéniens qui ont prêté serment au traité de paix.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 154.

[3]) C. I. Attic., I, n. 52.

[4]) Thucyd., V, 18-20.

C'est là ce qu'on appelle depuis l'antiquité la paix de Nicias, le traité qui mit fin à la guerre des deux confédérations grecques, après que celle-ci eût duré un peu plus de dix ans, c'est-à-dire depuis l'attaque de Platée par les Béotiens, au commencement d'avril 431 avant J.-C., jusque vers le milieu d'avril 421[1]. Aussi appelait-on quelquefois cette série de campagnes la « guerre de dix ans », tandis que les Péloponnésiens la nommaient la « guerre attique[2]. »

Sa fin fut un triomphe pour Athènes; car tous les plans des ennemis qui l'avaient attaquée avaient échoué ; Sparte n'avait pu tenir aucune des promesses qu'elle avait faites au début de la guerre, et se trouvait en définitive forcée de reconnaître dans toute son étendue la domination athénienne. Malgré toutes les fausses mesures et toutes les tergiversations, malgré tous les malheurs mérités et immérités, l'armure puissante dont Périclès avait doté sa ville avait fait complètement ses preuves, et la fureur de ses adversaires n'avait rien pu contre elle. Sparte était satisfaite pour son compte des avantages que la paix assurait à son territoire et à ses habitants ; mais ses alliés étaient d'autant plus mécontents, surtout les États secondaires, les mêmes qui avaient provoqué la guerre et y avaient entraîné Sparte. Même après la conclusion de la paix, il fut impossible d'y faire adhérer Thèbes et Corinthe. Pour Sparte, le résultat fut donc la dissolution de la Ligue à la tête de laquelle elle avait commencé la guerre, et elle sentit si bien les dangers de son isolement qu'elle chercha dans Athènes un appui contre ses propres alliés.

C'est dans ce but que la paix de Nicias fut convertie, la même année, en un traité d'alliance par lequel Sparte et Athènes s'engageaient mutuellement à se prêter main-forte contre toute agression. Sparte devait envoyer des ambassadeurs aux Dionysies attiques, Athènes, aux Hyacinthies

1) De Ol. LXXXVII, 1 à Ol. LXXXIX, 3.

2) ὁ δεκαετὴς πόλεμος (THUCYD., V, 25), ὁ πρῶτος πόλεμος (V, 20. 24), ὁ πρῶτος πόλεμος ὁ δεκαετής (V, 26), Ἀττικὸς πόλεμος (THUCYD., I, 31). On l'appelle aussi Ἀρχιδάμιος πόλεμος (HARPOCRAT., s. v.). C'est après la fin de cette première guerre que Thucydide commença à travailler à son histoire (ULLRICH, *Die Benennung des Peloponn. Krieges*).

d'Amyclæ, afin de corroborer, par cette célébration en commun de leurs fêtes, une alliance armée au moyen de laquelle les deux grandes puissances de la Grèce espéraient fonder d'une façon durable, en dépit de l'opposition des États secondaires, la paix générale.

CHAPITRE TROISIÈME

ITALIE ET SICILE.

§ I. — Les cités grecques de Sicile. — Les colonies grecques en Occident. — La Sicile : situation et configuration de l'île. — Les Hellènes en Sicile. — Les périodes de l'histoire de Sicile. — Histoire de Géla. — Les partis à Géla : Telinès et Cléandros. — Le tyran Hippocrate (498-491). — Guerre entre Géla et Syracuse ; bataille de l'Héloros. — Hippocrate et Zancle (vers 493). — Gélon et Ænésidème. — Gélon, tyran de Géla (491). — Histoire de Syracuse. — Gouvernement aristocratique des Gamores. — Révolution démocratique. — Syracuse sous Gélon (485). — La politique de Gélon. — Gélon et la mère-patrie. — Ambassade des Grecs à Gélon. — Neutralité de Gélon durant la guerre médique. — Histoire d'Agrigente. — Tyrannie de Phalaris. — La famille des Emménides. — Théron, tyran d'Agrigente. — Puissance de Carthage. — Alliance des Carthaginois avec les Tyrrhéniens. — Pourparlers entre Carthage et le Grand-Roi. — Intervention de Carthage : Hamilcar devant Himère (vers 480). — Victoire de Gélon à Himère. — Hiéron, tyran de Syracuse (476-467).

§ II. — La civilisation grecque en Sicile. — Tyrrhéniens et Étrusques. — Les Étrusques en Campanie. — Exploits militaires d'Hiéron. — Hiéron vainqueur des Étrusques et de Thrasydæos d'Agrigente. — Colonies fondées par ses soins. — Fondation de la ville d'Ætna. — Victoires et présents des Sicéliotes à Olympie. — Vie intellectuelle en Sicile avant l'époque des tyrans. — La comédie sicilienne. — Épicharme à Syracuse (484). Épicharme et Sophron. — La cour d'Hiéron. — Eschyle et Pindare à Syracuse. — Édifices construits par les tyrans. — Les aqueducs en Sicile. — Monnaies siciliennes. — Fin de la tyrannie (466). — Victoire de la démocratie. — Conséquences de la liberté recouvrée. — Destruction d'Ætna (461). — Impulsion donnée à l'éloquence et aux études historiques. — Constitution fédérale de la Sicile.

§ III. — La Grande-Grèce. — Les Hellènes en Italie. — Vicissitudes des villes d'Italie. — Conflits entre les villes. — Destruction de Siris (580). — Sybaris détruite par Crotone (510). — La démocratie à Tarente. — Athènes et l'Italie. — Émigration dirigée vers l'Italie : fondation de Thurii. — Le théâtre dans la Grande-Grèce. — Relations commerciales et système monétaire. — Projets d'intervention athénienne en Occident.

§ IV. — Athènes et la Sicile. — Agitation et conflits nouveaux en Sicile. — Ambassade de Gorgias. — Les Athéniens en Sicile (425). — Influence d'Hermocrate. — Congrès pacifique à Géla (424). — Nouvelles dissensions. — Les Égestains à Athènes (416).

§ I

LES CITÉS GRECQUES DE SICILE.

Tandis que toute la Grèce, jusqu'aux confins de la Macédoine et de l'Épire, était entraînée dans la lutte des deux cités rivales, les colonies de l'Occident n'y prirent extérieurement aucune part. Elles avaient leur histoire spéciale, qui suivait, à côté de celle de la mère-patrie, une évolution analogue. Elles ont atteint à peu près au même moment l'apogée de leur prospérité ; elles ont eu leurs tyrans et ont défendu leur indépendance contre des Barbares en goût de conquêtes ; puis elles ont été en proie à des luttes intestines qui les divisèrent, absolument comme les États de la mère-patrie, en deux camps ennemis, si bien que les querelles en deçà et au delà de la mer Ionienne finirent par s'associer dans une seule et même guerre.

L'histoire de la Sicile est en quelque sorte tracée d'avance par la situation et la nature du pays. Située au milieu de la Méditerranée, entre les mers libyenne, tyrrhénienne et grecque, étendant dans trois directions ses côtes ouvertes, séduisante par la remarquable fertilité de son sol, qui joint les productions de la Grèce et de l'Italie à celles de l'Afrique septentrionale, la Sicile, depuis l'origine de la navigation, a été un point de mire pour les peuples marins et colonisateurs. Son histoire est donc celle d'une contrée coloniale, et elle a pour théâtre la bande étroite de ses côtes ; c'est l'histoire d'une série de villes maritimes.

Les côtes sont séparées par les régions montagneuses de l'intérieur, qui n'offrent guère d'emplacements propres à la construction de villes et sont en général plus favorables à l'élevage des bestiaux qu'à l'agriculture ; c'est là que les insulaires refoulés de la côte avaient établi leurs demeures et défendaient leur indépendance. Dans ces conditions, il ne pouvait y avoir d'histoire commune à tout le pays, ni de ligue d'États avec un droit fédéral ; les villes différaient trop pour cela, et quant à

leur origine et par leur situation politique. En effet, Carthage tenait sous sa domination les villes de la côte occidentale, avec leur population mêlée de Grecs, de Libyens et de Phéniciens [1], de sorte que les colonies grecques seules pouvaient avoir une histoire indépendante. Mais, parmi elles aussi, il y avait des contrastes nettement tranchés, dont elles avaient apporté le germe de la mère-patrie à l'époque même de leur fondation. Car, dès que les Chalcidiens eurent peuplé de colons ioniens les environs de l'Etna, les Doriens de Corinthe et de Mégare cherchèrent à les empêcher de s'étendre plus loin, et, avant que les Corinthiens se fussent aventurés sur la côte méridionale, les Rhodiens y construisirent une série de villes.

Là, sans doute, l'antagonisme entre les tribus fut, dès le début, moins accentué que dans la mère-patrie, parce que beaucoup d'Ioniens s'étaient joints aux colons envoyés en Sicile par les villes maritimes doriennes. C'est pour cela que le caractère dorien ne s'y manifesta pas sous ses formes les plus rigides. Sans doute, les colonies chalcidiennes et celles des Doriens continuèrent à se distinguer par leur dialecte et les principes de leur gouvernement; mais nous trouvons dès le principe dans les villes doriennes le commerce et la vie des gens de mer, un luxe sans frein, le règne de l'argent et la tyrannie, tout comme dans les villes ioniennes: les villes doriennes se font la guerre entre elles, sans égard à leur origine commune. En général, la Sicile fut, plus que tout autre pays, le théâtre où se rencontrèrent et se mêlèrent les nationalités les plus diverses. Doriens et Ioniens se fondirent ici en des populations qui parlaient un idiome mixte, à moitié dorien à moitié ionien, comme par exemple les Himériens, originaires de Zancle et de Syracuse. Les Élymes [2], sur la côte occidentale, étaient aussi un peuple hybride, formé d'un mélange de sang grec et barbare; enfin les Sicules aborigènes s'étaient mêlés sur toutes les côtes avec des Hellènes, et cette alliance multiple de tant de peuples et de tribus, qui n'eut lieu à ce degré qu'en Sicile, imprima à son tour aux habitants de l'île ce caractère particulier qui faisait reconnaître les Sicéliotes, les Grecs de Sicile,

[1]) Voy. vol. I, p. 546. 561.
[2]) Voy. vol. I, p. 560. Cf. 546.

entre tous ceux qui parlaient grec. C'étaient avant tout des gens habiles et avisés, d'un esprit inventif et industrieux, sensuels et aimant le bien-être, mais d'humeur vive, fins observateurs, alertes et spirituels ; des gens qui avaient toujours un bon mot tout prêt, et qui ne se laissaient jamais abattre par les contrariétés au point de ne pouvoir s'égayer eux-mêmes et dérider les autres par de spirituelles saillies.

La marche ultérieure des événements dépendit du degré de prospérité qu'atteignirent les diverses cités de la côte : car, si elles devinrent presque toutes très florissantes, le développement de leurs forces et de leur puissance prit de l'une à l'autre un cours bien différent. Ce ne furent pas en effet les colonies fondées par les Chalcidiens dans le voisinage de l'Etna, bien que favorisées par la fertilité de leur territoire et leur situation agréable, qui devancèrent leurs voisines. Syracuse, bien que sa situation sur la côte fût plus avantageuse que celle de toutes les autres colonies, ne joua pas non plus un rôle marquant dans l'histoire de l'île; ce fut des villes rhodiennes que partit le mouvement qui donna naissance à une histoire générale des États siciliens. Ce sont elles qui, les premières, formèrent des projets politiques d'une plus grande portée, qui franchirent les limites étroites de leurs territoires, et qui, par des négociations ou par la force des armes, fondirent ensemble les ressources de plusieurs États.

Ainsi, toute l'histoire ancienne de la Sicile se divise en trois périodes. La première, longue d'un siècle et demi, est celle de la fondation des villes. Puis vient l'époque du développement intérieur de celles-ci, pendant laquelle les colonies de la Chalcidique surtout importèrent et perfectionnèrent ces recueils de lois qu'on attribuait au législateur Charondas [1]. Durant cette période, qui comprend surtout le VI[e] siècle, chacun des trois côtés de l'île a son histoire particulière, ainsi que chacune des villes qui s'y trouvent; c'est une époque sur laquelle nous n'avons que des renseignements épars et sans suite. Les villes, en effet, ne sortent de leur obscurité que vers 500 av. J.-C. (Ol. LXX) ; une vie plus active s'éveille en même

[1]) Voy. vol. II, p. 113.

temps sur les points les plus divers ; la lutte entre les partis commence dans les cités qui, à cause des éléments trop divers qui les composent, ne peuvent se développer paisiblement. Des hommes de guerre s'emparent du pouvoir ; leur ambition étend sans cesse le cercle de leurs entreprises. Les villes franchissent les limites étroites de leurs territoires, dans lesquels jusqu'alors elles avaient vécu paisibles les unes à côté des autres. Les grands États se distinguent des petits ; telle ville s'élève au-dessus des autres ; les ligues s'opposent aux ligues et amènent enfin l'intervention de puissances étrangères. Ce n'est que dans cette période qu'il peut être question d'une histoire de la Sicile. Son point de départ est Géla[1].

Les familles rhodiennes qui ont eu la gloire impérissable d'avoir gagné à la civilisation hellénique la côte méridionale de l'île avaient passé la mer avec des colons de Crète, de Rhodes, de Théra et des petites îles de Télos, Nisyros, etc., situées en face de la côte d'Asie-Mineure. La diversité des colons accrut la force des jeunes cités, mais provoqua aussi des dissensions qui mirent en question leur existence politique. A Géla aussi, il y avait deux partis, qui restèrent en conflit aigu jusqu'à ce qu'enfin l'un des deux fût obligé d'émigrer à Mactorion, au-dessus de Géla. L'État était divisé et une lutte se trouvait engagée semblable à celle qui avait un jour éclaté entre Athènes et Leipsydrion[2].

Sur ces entrefaites, un citoyen de Géla, du nom de Télinès, originaire de l'île de Télos, réussit à mettre fin à cette sanglante guerre civile. Sous la protection des saintes fonctions qu'il exerçait comme prêtre des divinités chthoniennes, il se rendit dans le camp ennemi et réussit par ses remontrances pleines de raison à réconcilier les partis. L'existence de la cité était sauvée, et Télinès fut récompensé par l'État, qui lui conféra, sur sa demande, le sacerdoce héréditaire de ces mêmes divinités avec le secours desquelles il avait rétabli la paix[3].

Cependant la domination des familles nobles ne put être rétablie d'une manière durable. D'une nouvelle lutte entre les

[1]) Voy. vol. I, p. 556-557.
[2]) Voy. vol. I, p. 468.
[3]) Voy. vol. II, p. 7.

partis sortit la tyrannie de Cléandros, auquel succéda en 498 (Ol. LXX, 3)[1] son frère Hippocrate. Celui-ci, avec une ruse consommée et une énergie sans scrupules, inaugura une politique de conquête, en exploitant au profit de son ambition les dissensions des villes voisines et en contractant des alliances auxquelles il restait fidèle tant qu'elles lui étaient utiles. Il mit le trouble dans l'île entière : la sécurité disparut et les querelles de ville à ville commencèrent, absolument comme dans le Péloponnèse après les premiers empiètements des Spartiates sur le territoire de leurs voisins.

Mais, en Sicile, la tentation de faire des conquêtes était bien plus grande que dans la mère-patrie ; car les villes étaient bien plus rapprochées l'une de l'autre sur l'étroite bordure du littoral, et les cités naissantes devaient se sentir partout gênées. Il est vrai qu'en Sicile les divers territoires étaient séparés par des frontières naturelles. Les petits bassins sont, comme les plaines d'Argos et d'Athènes, ouverts du côté de la mer ; dans le fond, un cercle de montagnes les sépare de l'intérieur ; ils forment ainsi des cantons naturels [2]. Mais ces barrières n'étaient ni aussi fortes ni d'un effet aussi puissant que les chaînes de montagnes de la mère-patrie ; elles protégeaient trop peu les petits États et leur inspiraient trop peu de confiance. Or comme, dans les circonstances données, il ne pouvait y avoir de droit commun, ni de sanction religieuse pour maintenir la paix, l'esprit de conquête des États plus puissants que leurs voisins ne se trouvait arrêté par aucune barrière.

Les guerres qui commencèrent alors n'étaient pas des guerres de tribus, car la première attaque, qui partit de la belliqueuse Géla, était dirigée contre Syracuse ; c'étaient donc deux villes doriennes qui commençaient la lutte.

Les Syracusains, 135 ans après la fondation de leur ville, par conséquent au temps de Solon, avaient envoyé des colons sur la côte méridionale et fondé Camarina, entre le promontoire Pachynon et Géla. Une trentaine d'années auparavant,

[1]) HEROD., VII, 154. ARISTOT., *Polit.*, p. 1316 a, 37 (231,25).

[2]) Sur la division naturelle de la Sicile en cantons, voy. J. SCHUBRING, *Umwanderung des megarischen Meerbusens* (Zeitschr. für allgem. Erdkunde, *N. F.* XVII, p. 435).

les Mégariens avaient bâti Sélinonte dans la partie occidentale de la même côte. Camarina, qui avait pris un essor rapide, se sépara vers 512 (Ol. LXVII) de la métropole, comme Corcyre de Corinthe. Elle fut vaincue et détruite par les Syracusains, de sorte que le territoire de ces derniers se trouvait contigu à celui de Géla. Hippocrate attaqua ses voisins. Sur les bords de l'Héloros, deux armées grecques furent pour la première fois en présence. Des renforts venus de Corinthe et de Corcyre maintiennent l'indépendance des Syracusains ; mais ils sont obligés de céder le territoire de Camarina, et sur l'emplacement déserté de leur colonie s'élève une ville ennemie, un avant-poste de Géla contre Syracuse.

Cependant, les entreprises d'Hippocrate s'étendaient de plus en plus. Sur les derrières de Syracuse, qui maintenant se trouvait complètement isolée, il s'attaqua au territoire des Chalcidiens et mit sous sa dépendance Léontini, Naxos et Zancle ; l'exemple de cette dernière ville nous montre, plus clairement que tout autre, quels moyens il employait dans sa politique de conquête. Zancle était, de toutes les colonies chalcidiennes de l'île, celle qui avait le plus de vitalité. Son territoire, comparé à celui de ses voisines, était pauvre et peu productif ; elle devait d'autant plus s'appliquer à tirer parti de son excellent port. Sa situation près du détroit de Sicile la forçait de s'assurer le trafic entre la mer Tyrrhénienne et la mer Ionienne et de faire passer en mains grecques les ports de la côte septentrionale. Les Zancléens avaient là une tâche plus difficile encore que celle des Rhodiens dans le midi, car au nord le rivage est couvert de rochers, sans chemins et en partie très malsain ; en outre, ils avaient pour ennemis non seulement leurs voisins les Carthaginois, mais encore les Tyrrhéniens et les Sicules qui, au nord, étaient restés plus puissants que sur les autres côtés de l'île. Et pourtant, les Zancléens réussirent à fonder Mylæ, sur le promontoire le plus rapproché de la côte du nord, puis, tout près de la frontière carthaginoise, la ville d'Himère, qui bientôt devint une cité indépendante et peuplée.

Ainsi s'était formé un territoire assez étendu qui, à l'époque de la révolte de l'Ionie, était gouverné par Scythès,

tyran de Zancle, politique habile, prévoyant et familier avec les affaires d'Orient. Ce Scythès eut donc l'idée de profiter de la détresse des Grecs d'Asie pour implanter plus fortement dans le nord de l'île la civilisation grecque. Invités par lui, des Milésiens et des Samiens quittèrent leur pays ; mais, lorsqu'ils abordèrent à Rhégion, Anaxilaos, l'astucieux tyran de cette ville, parvint à les décider à attaquer Zancle [1]. Scythès, qui avait entrepris une campagne contre les Sicules, se vit tout à coup exclu de sa propre ville et appela à son secours son allié Hippocrate. Mais celui-ci aussi le trahit de la façon la plus odieuse ; car le tyran de Géla s'empara de sa personne ainsi que des Zancléens et livra aux Samiens, pour qu'ils les missent à mort, trois cents des premiers habitants de la ville. Les Samiens ne commirent point ce crime, mais conclurent un traité : ils eurent leur part du butin, qui était considérable, et reconnurent sans doute aussi la suprématie de Géla [2].

Hippocrate avait à ses côtés deux chefs habiles; c'est à eux surtout qu'il devait ses brillants succès. L'un deux, Gélon fils de Dinomène, était de la famille sacerdotale de Télinès; l'autre, Ænésidème, appartenait à une famille plus illustre encore, celle des Ægides, la même qui, sortie de la Thèbes aux sept portes, était arrivée à Sparte, y avait aidé à la reconstitution de l'État, et avait ensuite établi ses diverses branches à Théra, à Cyrène et à Rhodes [3]. De Rhodes une branche de cette race énergique et nomade était venue se fixer à Géla; c'était la famille des Emménides, à laquelle appartenait Ænésidème.

Ænésidème et Gélon étaient très ambitieux et peu disposés à ne travailler qu'à la grandeur d'autrui. Gélon, le plus ferme des deux, l'emporta sur son rival. Il resta à la tête des troupes après qu'Hippocrate eut péri dans un combat contre les Sicules, et, sous prétexte de défendre les droits des fils du tyran encore enfants, il vainquit les habitants de Géla en bataille rangée et s'empara ensuite du pouvoir, pour réaliser, mais sur une plus grande échelle, le plan qu'avait formé son prédéces-

[1]) Voy. vol. II, p. 213.

[2]) Herod., VI. 23. Sur ces questions en général, voy. Brunet de Presle, *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile*. Paris, 1845.

[3]) Voy. vol. I, p. 106. 211. 215. 252. 570.

seur de fonder un royaume grec en Sicile. Il songeait surtout à créer une marine; et, comme les villes de la côte méridionale, avec leurs rades ouvertes, ne se prêtaient pas à ce dessein, il tourna ses regards vers Syracuse qui, grâce à son vaste port fait pour abriter des flottes, lui semblait destinée à être la capitale de l'île. Les circonstances favorisèrent ses plans, car l'attention de la mère-patrie était absorbée par l'invasion menaçante des Perses, de sorte qu'une intervention n'était pas à craindre de ce côté-là ; la situation intérieure de la ville voisine favorisait également les plans de Gélon.

La première colonie corinthienne s'était établie à Ortygie[1], où se trouvait le temple d'Artémis, près de la source d'Aréthuse, et celui d'Athêna, les deux sanctuaires de l'île autour desquels s'étaient groupées les anciennes familles de la ville. C'était là la souche des colons de Syracuse qui, s'étant partagé le territoire conquis selon la coutume dorienne, s'appelaient, comme possesseurs du lot échu à chacun, les propriétaires terriens ou « gamores. » A côté de ces aristocrates qui avaient le pouvoir en main, il se forma dans la ville une population industrielle qui s'accrut rapidement et s'enrichit par le commerce du blé, la navigation, les arts et les métiers. C'étaient les métèques. Les Killikyriens formaient une troisième classe ; c'étaient les restes de l'ancienne population, qui, asservis et attachés à la glèbe, cultivaient les terres des gamores; leur situation ressemblait à celle des hilotes et des pénestes.

Les familles régnantes ont fait preuve de grandes aptitudes, à Syracuse aussi bien que dans la métropole, avec laquelle elles conservèrent toujours les plus étroites relations. Elles relièrent par une digue puissante à l'île principale l'îlot d'Ortygie, situé sur la côte ; elles prirent ainsi possession du littoral et jetèrent les fondements d'un empire insulaire. Car non seulement elles ajoutèrent à leur établissement la côte la plus voisine, mais elles envoyèrent des colonies dans toutes les directions : à Acræ[2], soixante-dix ans après la fondation de leur ville (664 : Ol. XXIX, 1), vingt ans plus tard, à Casmenæ,

[1]) Voy. vol. I, p. 548.

[2]) THUCYD., IV, 5. Cf. SCHUBRING, *Akrä-Palazzolo* (in Jahrbb. für klass. Philol. *Supplem.*, IV, p. 661).

et puis à Camarina (559: Ol. xlv, 2). Elles entourèrent ainsi le territoire de leur ville d'une ceinture de forteresses, et se rendirent maîtresses de l'angle S.-E. de la Sicile; ces places fortes, bien situées, leur servirent de point de départ pour de nouvelles entreprises. Mais elles pénétrèrent aussi dans l'intérieur pour y répandre la civilisation grecque et s'y assurer la possession des districts les plus fertiles. C'est ainsi qu'elles fondèrent, dit-on, en même temps qu'Acræ, sur une hauteur au milieu de l'île, Enna, pourvue de sources abondantes[1]. Ces nombreuses colonies servaient aussi à répartir sur divers points une population turbulente et à affermir le gouvernement établi.

Cependant la politique des familles syracusaines n'obtint de succès durable ni au dehors ni au dedans. Car sur la côte méridionale, où leurs progrès devaient forcément amener des conflits avec Géla, leurs possessions leur furent enlevées par Hippocrate qui, après la bataille de l'Héloros, s'avança victorieux jusqu'aux alentours de la ville. L'autorité de l'aristocratie fut ébranlée par ces insuccès, comme l'avait été celle des Bacchiades à Corinthe[2]. Les deux classes inférieures s'unirent pour se soulever en commun; les nobles furent chassés et s'enfuirent à Géla pour implorer le secours des tyrans de cette ville, qui, plus que personne, avaient contribué à leur perte[3]. Il y avait alors six ans que Gélon régnait à Géla[4].

Il sut profiter à merveille de l'occasion qui s'offrait à lui. Il ramena les exilés avant que la ville eût pu se donner une nouvelle constitution. Les habitants remirent leur sort entre ses mains, et Gélon, plein de joie d'avoir atteint si vite et si complètement le but principal de son règne, vit toutes les classes de cette cité déchirée par les partis lui reconnaître, de leur propre

[1]) Steph. Byz., s. v. Ἔννα.

[2]) Voy. vol. I, p. 333.

[3]) Herod., VII, 155.

[4]) Sur la chronologie des Dinoménides, voy. Aristot., *Polit.*, p. 1315 b 34 (230, 14). Gélon meurt dans la huitième année de sa tyrannie. Hiéron règne dix ans et meurt en Ol. LXXVIII, 2 (468/7) : son avènement tombe par conséquent en Ol. LXXVI, 1 (477/6). D'après ces calculs, Gélon règne à Syracuse depuis Ol. LXXI, 2 (484/3), après s'être rendu maître de Géla en Ol. LXXII, 4 (482/1). Cf. Plass, *Tyrannis*, I, p. 295.

gré, le droit de remettre de l'ordre dans leurs affaires. Il confia immédiatement à son frère Hiéron l'administration de Géla, fixa sa propre résidence à Syracuse, et dès lors une ère nouvelle commença pour la ville et pour l'île entière.

Le premier soin de Gélon fut de faire de Syracuse une grande capitale, une brillante résidence princière, afin de faire oublier le passé et d'en rendre le retour impossible. Dans ce but, il transporta à Syracuse tous les habitants de Camarina et la plupart de ceux de Géla. La côte orientale aussi lui fournit des habitants pour la nouvelle capitale. Là, près d'une belle rade, dans le voisinage immédiat de Syracuse, était Mégara [1], la métropole de Sélinonte. Resserrée entre Léontini et Syracuse, elle n'avait jamais prospéré; comment eût-elle pu maintenant résister à son puissant voisin! Et pourtant, la noblesse de la ville était décidée à défendre son indépendance et à s'opposer par tous les moyens à son incorporation violente à l'empire du tyran. Gélon fut obligé, pour arriver à son but, d'assiéger la ville.

Syracuse s'agrandit de plus du double. Il y avait longtemps que la population s'était répandue sur la terre ferme par delà l'isthme d'Ortygie; mais maintenant on couvrit de maisons et l'on fortifia le haut plateau qui s'étend de l'isthme à la mer septentrionale (Achradina), et, vers l'intérieur des terres, à une distance d'une lieue et demie à deux lieues de l'île, on construisit le quartier de Tyché à côté d'Achradina. Ces travaux gigantesques occupaient tous les bras et faisaient largement vivre l'ouvrier; l'attention était ainsi détournée de toutes les questions politiques. En même temps, la population se trouvait divisée à tel point que le renouvellement des anciennes luttes entre les partis devenait impossible; la ville était comme fondée à nouveau, et Gélon arriva ainsi à se rendre indispensable au milieu de toute cette population accourue de toutes parts, parce que lui seul pouvait donner à tous ces travaux considérables et aux dispositions diverses qu'il fallait prendre la consistance et l'ensemble nécessaires.

La politique de Gélon n'était pas celle d'un tyran ordinaire;

[1]) Voy. vol. I, p. 548.

il sut allier d'une façon particulière les principes d'un gouvernement aristocratique à ceux de la démocratie. A Mégara, c'était la noblesse qui avait pris les armes contre lui et qui craignait sa vengeance; mais, au lieu d'user de représailles, Gélon la transporta dans la nouvelle ville sans lui faire le moindre tort. Quant aux gens des basses classes, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de Sicules et d'individus d'origine phénicienne, ils furent vendus comme esclaves à l'étranger. On agit de même dans les villes chalcidiennes [1]. Gélon voulait une grande ville, mais sans prolétaires. Il voulait, autant que possible, une population de citoyens instruits et aisés, dans laquelle se confondissent non seulement les intérêts particuliers des diverses classes et des différentes villes, mais encore les particularités du génie dorien et du génie ionien. Syracuse peut être appelée la première grande ville hellénique, parce que les nationaux et les étrangers y jouissaient des mêmes droits et des mêmes honneurs.

Selon la coutume des gouvernements aristocratiques, Gélon favorisait et surveillait l'agriculture; mais en même temps il assura le libre développement des forces de la bourgeoisie en lui ouvrant les sources de l'aisance que procurent la construction des vaisseaux et le commerce; il fit construire de nombreuses galères et exercer son peuple à manier les armes; la communauté des citoyens fut considérée comme dépositaire de la puissance suprême. Aussi, lorsqu'il fut arrivé au faîte du pouvoir, il se déclara prêt à remettre le gouvernement entre ses mains, bien convaincu que ses concitoyens n'hésiteraient pas à le saluer comme leur sauveur, leur bienfaiteur et leur roi, parce que la fortune et la sécurité de la nouvelle ville dépendaient de lui [2].

Il portait ses regards bien au delà des murs de Syracuse et des côtes de la Sicile. Il connaissait la situation de la Grèce d'outre-mer, ses déchirements et la puissance du Grand-Roi. L'occasion lui paraissait favorable pour rendre les Sicéliotes influents dans la mère-patrie, et pour satisfaire d'une façon

[1]) Herod., VII, 156.

[2]) Sur cette apparente reconnaissance de la souveraineté populaire, voy. Diodor., XI, 26. Plass. *op. cit.*, I, p. 294.

éclatante le sentiment d'orgueil aveclequel les colonies florissantes regardaient la vieille Grèce. En effet, tandis que les États dela mère-patrie commençaient à peine à construire des flottes, que leurs forces de terre ne se composaient que de milices, qu'ils manquaient de cavalerie et de troupes légères, qu'ils avaient peu de ressources pécuniaires et qu'ils étaient forcés de faire venir leur blé de contrées lointaines, Gélon avait une armée complète et bien exercée, composée de vingt mille citoyens et mercenaires prêts à entrer en campagne ; il avait en outre des frondeurs, des archers, de la grosse cavalerie et de la cavalerie légère. On porte à deux cents le nombre de ses galères ; il avait un Trésor et des greniers qu'il remplissait avec l'excédant des récoltes de l'île. Évidemment, il avait appris de ses voisins, les Carthaginois, à fonder une puissance dont on n'avait pas d'idée dans la mère-patrie ; au delà des mers comme dans son île, il avait devant lui l'ennemi national, ce qui l'obligeait à avoir une armée bien organisée et toujours prête à se battre ; son but unique devait être de réunir l'île entière sous sa domination et d'achever l'œuvre restée incomplète de la colonisation grecque en Sicile.

Il avait déjà, dans ce but, entamé des négociations avec les États de la mère-patrie ; il avait surtout tâché de gagner Sparte, afin qu'elle l'aidât à soumettre la partie occidentale de l'île. Les Spartiates eux-mêmes n'étaient pas sans avoir formé déjà des projets semblables ; peu d'années auparavant, Dorieus[1], frère du roi Cléomène, avait péri en faisant la guerre aux Phéniciens et aux Élymes. Gélon représenta donc aux Spartiates qu'ils avaient à venger la mort de l'Héraclide et à réparer, de concert avec lui, les désastres d'une campagne aventureuse et restée sans résultat. Il fit remarquer en même temps que ce serait un grand avantage pour la mère-patrie que tous les ports d'une île si fertile en blé fussent enlevés aux Carthaginois et ouverts aux vaisseaux marchands de la Grèce. Il pensait ainsi faire de la Sicile le centre de l'histoire grecque, et du roi de Syracuse le généralissime des contingents grecs.

Sparte ne voulait ni ne pouvait à l'époque entrer dans ses vues.

[1]) Voy. vol. II, p. 290.

Mais on comprend la fière attitude de Gélon lorsque, quelques années plus tard, il vit arriver de l'isthme des ambassadeurs qui lui demandaient du secours contre Xerxès[1]. Il considérait son empire comme la seule grande puissance formée par le concours des forces de la nation grecque. Il jugeait les républiques de la mère-patrie, qui manquaient de ressources suffisantes et d'un gouvernement central, incapables de résister aux Perses, et se croyait indispensable dans la guerre imminente entre les deux peuples. La détresse des Grecs devait lui servir à faire reconnaître des États d'outre-mer ses justes prétentions. Il demanda donc, pour prix de son secours, le commandement des armées de terre et de mer. Le représentant de Sparte protesta avec indignation : jamais ses rois, les successeurs d'Agamemnon, ne consentiraient à abandonner à un prince étranger la conduite des Hellènes. Gélon fit une petite concession; il demanda aux ambassadeurs de lui conférer, à leur choix, le commandement de la flotte ou celui de l'armée de terre. Cette proposition, faite aux Spartiates, revenait à demander le commandement de la flotte, et c'est pour cette raison que l'Athénien prit la parole au nom de sa cité, dont Gélon lui-même ne savait pas apprécier la grandeur naissante. Les Athéniens, lui fut-il répondu, eux qui n'avaient jamais changé de demeures, ne pouvaient pas céder le pas à des États plus jeunes et à des Hellènes émigrés. C'était des troupes et non pas des généraux qu'on venait chercher. Avec des prétentions si opposées et si fermement maintenues, il n'y avait pas de transaction possible: après une vive altercation, Gélon congédia les ambassadeurs en se moquant, à la manière des Sicéliotes, de leur sottise; à leur retour, ils devaient dire à leurs compatriotes que leur armée avait perdu son printemps; c'est-à-dire qu'eux-mêmes s'étaient privés de la meilleure partie des forces nationales[2].

C'est là l'ambassade d'après la version grecque, telle que

[1]) Voy. vol. II, p. 298.

[2]) Herod., VII, 157-162. La comparaison du printemps, dont se sert Hérodote (VII, 162), avait été, suivant Aristote (*Rhet.*, I, 6. III, 10), employée par Périclès dans une oraison funèbre qu'il prononça probablement à la fin de la guerre de Samos (440-439). Cf. Kirchhoff, *Entstehungszeit des herodot. Geschichtswerks*, p. 19.

nous la raconte Hérodote. En Sicile, au contraire, on ne voulut point avouer qu'une question de point d'honneur, l'envie de commander en chef, avait fait échouer les négociations ; on affirmait que, même sous l'hégémonie de Sparte, Gélon eût été prêt à agir comme allié des Grecs et qu'il n'en fut empêché que par une guerre survenue dans le pays. En effet, deux ans déjà avant l'expédition de Xerxès, une guerre des plus dangereuses était imminente en Sicile; il est donc peu probable qu'un prince aussi clairvoyant que Gélon ait songé sérieusement à prendre part à une guerre dans la mer Égée, avec une armée dont l'importance eût justifié ses prétentions au commandement suprême.

Toutefois, il ne pouvait pas rester complètement étranger à ce qui se passait en Grèce ; il devait connaître assez la marche des affaires pour y conformer à temps sa politique ; car, si les troupes grecques avaient le dessous et à bref délai, comme il le supposait, les Perses ne se contenteraient sans doute pas de la Grèce proprement dite. Déjà ils avaient fait reconnaître la mer de Sicile [1]; la guerre commencée contre Carthage leur fournissait une excellente occasion de soumettre la Sicile, et c'est pour cela que Gélon devait mettre tout en œuvre pour empêcher à temps l'alliance des deux ennemis héréditaires de la Grèce. Il envoya donc à Delphes, pour y observer sur un territoire neutre la marche des événements, Cadmos, fils de Scythès [2], un de ses plus fidèles serviteurs, avec trois vaisseaux et de riches présents. Cadmos devait, dans le cas où les Barbares

[1]) Voy. vol. II, p. 195.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 201. Quoi qu'en disent Lorenz (*Epicharmos*, p. 62) et Holm (*Geschichte Siciliens*, I, p. 511), je tiens ce Cadmos pour le fils du même Scythès qui, chassé de Zancle, mourut à la cour de Perse. Quelques années après l'expulsion de Scythès (οὐ πολλῷ ὕστερον. Thuc., VI, 4), Anaxilaos, qui dans l'intervalle avait suffisamment consolidé son pouvoir à Rhégion, s'empare de Zancle et donne à cette ville, en l'honneur de son pays natal, le nom de Messana. C'est à ce moment que Cadmos revient et se maintient dans la place en s'alliant avec les Samiens qui y sont restés. Hérodote (VII, 164) ne distingue pas nettement entre les deux péripéties éprouvées par la ville : cependant, il indique l'état réel des choses en disant de Cadmos qu'il établit sa demeure dans la ville, dont le nom avait été changé dans l'intervalle. Cf. Stein ad Herod. *loc. cit.* et Siefert, *Zankle-Messana*, p. 15 sqq. L'époque d'Anaxilaos est déterminée par les monnaies. Cf. *Catal. of ancient coins of the British Museum*, I, p. 373.

seraient victorieux, assurer en Grèce le Grand-Roi de la soumission de Gélon et prévenir toutes les hostilités. Cadmos était plus apte que personne à cette mission, parce qu'il avait été lui-même gouverneur de Cos sous la suzeraineté de la Perse et que, comme son père, il était bien vu à la cour du Grand-Roi. Quant à Gélon, toute son activité était absorbée par les complications qui venaient de surgir en Sicile et dont le point de départ était à Agrigente.

Agrigente (Akragas), située entre Géla et Sélinonte, une des plus récentes parmi les colonies grecques, avait dépassé avec une rapidité étonnante la plupart des cités de l'île[1]. Elle avait été fondée avec les proportions d'une grande ville, à une lieue de la mer, sur des montagnes, et limitée sur les côtés et vers la mer par des parois abruptes, de sorte qu'en bien des endroits la ville pouvait se passer de murs. La ville, bâtie sur le roc, s'élevait par degrés jusqu'à l'acropole, qui, située à 1200 pieds d'élévation, portait les temples des dieux. La direction des constructions publiques fut confiée à Phalaris, citoyen ambitieux, qui se servit du pouvoir que lui conféraient ses fonctions[2] pour se rendre maître de la ville, vingt ans à peine après sa fondation. Sans doute, son règne exerça une heureuse influence, en ce sens qu'il contribua puissamment à rendre la jeune cité grande, forte et considérée; mais du reste, d'après la tradition générale qui trouve son expression dans le conte du taureau de Phalaris[3], son gouvernement était violent et odieux; de sorte qu'on se souvenait de sa chute (549)[4] comme d'un événement heureux.

Mais, même après sa délivrance, la commune ne réussit pas à trouver le calme nécessaire au développement de ses institutions, et les grandes difficultés que présentait le gouvernement d'une foule composée d'éléments divers et dont le nombre s'était rapidement accru firent sans cesse retomber l'État au pouvoir d'un seul. Parmi les colons venus du dehors, il y avait aussi des membres de la famille des Emménides[5]; entre

[1]) Voy. vol. I, p. 559.
[2]) Cf. vol. II, p. 505-506.
[3]) Sur le taureau de Phalaris, voy. Holm, *Gesch. Siciliens*, I, p. 150.
[4]) Ol. LVI, 4 : c'est la date donnée par S. Jérôme.
[5]) Voy. ci-dessus. p. 202.

autres Télémachos, qui déjà, lors de la chute de Phalaris, avait joué un rôle important[1]. Après que deux autres tyrans, Alcamène et Alcandros, eurent régné à Agrigente, la maison des Emménides reparut au premier plan. En effet, à Géla, Ænésidème avait été obligé de céder à son rival Gélon; pendant quelque temps il chercha à se maintenir à Léontini et transporta enfin ses pénates à Agrigente, où ses deux fils Théron et Xénocrate réussirent à rétablir d'une manière brillante l'antique gloire de leur maison.

La tyrannie des Emménides à Agrigente était d'une origine et d'une nature absolument semblable à celle de Gélon. Théron, étant général de la cité, sut si bien s'attacher l'armée qu'en 489 (Ol. LXXII, 1) il put se rendre maître de la ville et y régner tranquillement pendant seize ans. Car il gouvernait avec une sage modération, de sorte que sa domination, fondée sur la puissance des armes, ne parut pas cependant despotique. La meilleure preuve en est qu'après sa mort on continua à bénir sa mémoire. Il s'appuya sur son voisin plus puissant que lui, et lui donna en mariage sa fille Démarète ; il voulut non seulement que la ville fût ornée de tous les produits des arts de la paix, mais il s'appliqua aussi, à l'exemple de Gélon, à agrandir son territoire par de nouvelles acquisitions. Au delà des montagnes du haut desquelles les eaux descendent vers Agrigente était située la colonie des Zancléens, Himère[2], qui avait déjà, dit-on, attiré l'attention de Phalaris. Elle était gouvernée par Térillos, fils de Crinippos, qui tenait dans une étroite dépendance la population, mêlée de Doriens et d'Ioniens. Théron s'unit à ses ennemis, l'expulsa après une campagne heureuse et régna dès lors, comme Gélon, sur deux côtes de l'île. Mais Térillos n'était pas seul; il était l'allié d'Anaxilaos son gendre ; il mit en œuvre tous les moyens de résistance, comptant surtout sur l'appui de Carthage [3].

Là, sur la côte d'Afrique, les Phéniciens avaient fondé une puissance comme ils n'avaient pu en asseoir dans la mère-

1) Τηλεμάχου τοῦ καταλύσαντος τὸν Φαλαρίδα παῖς γίνεται Ἐμμενίδης, οὗ Αἰνησίδαμος, οὗ Θήρων καὶ Ξενοκράτης (SCHOL. PINDAR., *Olymp.*, III, 68).

2) Voy. ci-dessus, p. 561.

3) HEROD., VII, 165.

patrie, un empire qui s'étendait entre la mer et le désert, sur un pays d'une fertilité inépuisable, entouré d'une ceinture de forteresses ; c'est de là qu'ils cherchaient à maintenir leur puissance dans l'ouest de la Méditerranée, après avoir été partout repoussés des mers orientales. C'est comme Carthaginois que les Phéniciens se sont vengés sur les Hellènes de leurs défaites antérieures ; c'est de Carthage qu'ils ont arrêté les progrès jusqu'alors constants de la puissance hellénique ; en Afrique, ils ont défendu leurs frontières contre Cyrène et Barké, en Sicile, contre Sélinonte et Agrigente. Les avant-postes de l'empire africain étaient les petites îles situées au sud et au sud-ouest de la Sicile, aussi gênantes pour les villes grecques qu'Égine l'avait été naguère pour les Athéniens ; surtout Gaulos (Gozzo) et Mélite (Malte) qui, avec ses côtes abruptes et ses ports faciles à fermer, était comme une forteresse dans la mer et une station incomparable pour les flottes.

Plus les villes phéniciennes dans la mère-patrie étaient occupées de guerres intestines, plus Carthage se voyait obligée de prendre une position indépendante, et non seulement de veiller sur ses propres intérêts commerciaux, mais encore de prendre sous sa protection les entrepôts et les colonies des Phéniciens, abandonnés par la mère-patrie. Au VIe siècle avant J.-C., Carthage se révèle comme puissance militaire[1]. Il en résulte que la colonisation de la Sicile par les Hellènes se trouve subitement arrêtée ; que vers 580 (Ol. L, 1) les Rhodiens et les Cnidiens sont repoussés de Lilybæon[2] ; que les Carthaginois s'unissent plus étroitement, d'un côté avec les Élymes, de l'autre avec les Tyrrhéniens ; qu'ils occupent la Sardaigne ; que, de concert avec les Tyrrhéniens, ils chassent de Cyrnos (Corse) les Phocéens qui, avec une grande audace, avaient empiété sur leur domaine maritime, et que, après la perte des îles Lipari[3], ils se maintiennent avec d'autant plus de ténacité dans la pointe occidentale de la Sicile et aux îles Ægates. Ils possédaient de ce côté trois points fortifiés : Motyé, sur la côte occidentale, avec un port de guerre bien défendu par des

1) Th. Mommsen, *Römische Geschichte*, I⁴, p. 145.
2) Diodor., V, 5.
3) Voy. vol. I, p. 562.

écueils et qui servait à assurer les communications avec l'Afrique; sur la côte du nord, pour communiquer avec la Sardaigne, Panormos, le meilleur port de la Sicile, et Soloeis. La Sicile était donc partagée, du nord-est au sud-ouest, par une ligne qui séparait des régions non-helléniques le territoire de l'empire maritime des Hellènes.

Cet état de choses ne pouvait satisfaire personne. Les Carthaginois se sentaient resserrés, menacés de tous côtés et exclus des routes maritimes les plus importantes, notamment du détroit de Sicile. Le puissant essor qu'avaient pris les villes rhodiennes les avait remplis depuis longtemps de méfiance et de jalousie; mais, lorsque Syracuse devint un grand port de guerre et que les deux puissantes dynasties de Syracuse et d'Agrigente s'allièrent toujours plus étroitement pour former une grande puissance militaire, il ne pouvait plus y avoir de doute sur le but de ces préparatifs. A tout cela vinrent s'ajouter les complications en Orient, qui firent ressortir avec une nouvelle évidence l'ancien antagonisme entre Hellènes et Phéniciens. N'étaient-ce pas les vaisseaux de Tyr et de Sidon qui avaient d'abord vaincu l'Ionie? C'est sur les contingents phéniciens que les Perses fondaient surtout l'espoir de la victoire; les rois de Sidon et de Tyr étaient les premiers vassaux de Xerxès[1]. Or, Darius ayant déjà compris dans ses plans d'attaque contre la Grèce les colonies occidentales des Hellènes, comment les Perses auraient-ils pu négliger de comprendre également dans ces plans les colonies des Phéniciens (du temps de Cambyse déjà ils avaient tenté d'utiliser dans l'intérêt de leur empire les forces de Carthage), et comment les Phéniciens eux-mêmes, dans la mère-patrie aussi bien que dans les colonies, n'auraient-ils pas pensé à profiter des circonstances, dans leur propre intérêt, pour détruire en Occident aussi bien qu'en Orient la puissance maritime des Hellènes? Il n'y a donc aucune raison de révoquer en doute les ambassades que les Grands-Rois passent pour avoir envoyées à Carthage[2].

[1]) Voy. vol. II, p. 276.

[2]) Ephor. ap. Schol. Pind., *Pyth.*, I, 146 [*Fragm. Histor. Græc.*, I, p. 264], et Diodor., XI, 20. Duncker (IV, p. 864) doute qu'il y ait eu entente commune et conventions réciproques.

Carthage était plus puissante et plus prête à la guerre que jamais. De colonisatrice elle était devenue conquérante, et le véritable créateur de cette politique entreprenante, le fondateur de sa puissance militaire, était Magon ou Annon, comme l'appelle Hérodote. Il avait mis de l'ordre dans l'armée et établi des lois militaires sévères, telles qu'il les fallait de toute nécessité dans une armée composée de tant d'éléments divers. Car les citoyens en formaient la moindre partie; la masse des troupes se composait de Numides et de Libyens, de Baléares, d'Espagnols et de Gaulois, de Ligures, d'Italiotes et de mercenaires grecs. C'est pour cette raison que les généraux étaient revêtus de pouvoirs extraordinaires; c'étaient des rois militaires, auxquels on conservait indéfiniment leurs fonctions une fois qu'ils s'étaient montrés capables : leur pouvoir passait même à leurs fils, qui avaient grandi sous eux dans le métier des armes. Il se forma ainsi une espèce de dynastie militaire, d'autant plus que la dignité du roi de la cité ou de juge suprême paraît avoir été quelquefois conférée à des généraux. C'est ainsi que la maison des Magon se trouvait alors à la tête de l'État, et son influence ne reposait pas seulement sur ses talents militaires et les qualités qui font le souverain, mais encore sur une culture intellectuelle supérieure. La civilisation grecque a contribué pour une part considérable à la prospérité de l'État tout entier[1], et des liens étroits d'amitié et de parenté liaient la dynastie des Magon à plusieurs familles grecques. Hamilcar ou Amilcas, fils de Magon, avait épousé une Syracusaine, et c'est de la même maison qu'est sorti cet Annon ou Hannon qui entreprit un grand voyage de découvertes dans l'Atlantique et qui écrivit de son voyage une relation dont nous possédons encore des fragments dans une version grecque[2].

1) Voy. vol. I, p. 570.

2) Sur Hannon, auteur du Περίπλους τῶν ὑπὲρ τὰς Ἡρακλέους στήλας Λιβυκῶν τῆς γῆς μερῶν κ.τ.λ., voy. *Geogr. minores.* ed. C. Müller, I, p. XVIII. Bähr ad Herodot., VII, 165. Il y a un autre *Périple*, qui n'a aucun rapport avec la colonisation carthaginoise et qui a été traduit du phénicien en grec par un Massaliote, probablement au v[e] siècle avant notre ère. Cet ouvrage, comme l'a démontré Müllenhoff (*Deutsche Alterthumskunde*, I, p. 202 sqq.), a servi de base à l'original grec de l'*Ora maritima* d'Aviénus.

Après qu'Hasdrubal, le fils aîné de Magon, eut péri en Sardaigne les armes à la main, Hamilcar devint général en chef; il devait, à cause de ses relations personnelles, se sentir tout particulièrement appelé à se mêler des affaires de la Sicile; il fit donc son possible pour assurer la protection des Carthaginois à Térillos lorsque celui-ci arriva d'Himère en fugitif, d'autant plus qu'il était son hôte et ami [1]. Térillos apportait en même temps aux Carthaginois l'alliance d'Anaxilaos; celui-ci régnait sur les deux villes du détroit de Sicile, et la splendeur des maîtres de Syracuse et d'Agrigente lui inspirait une telle jalousie qu'il alla jusqu'à livrer aux Carthaginois ses deux fils, comme garantie de sa fidélité. Leur haine contre Agrigente avait aussi poussé les habitants de Sélinonte à se déclarer pour Carthage. La Sicile grecque était donc désunie. Les Sicules de l'intérieur de l'île étaient hostiles aux villes de la côte, et celles-ci ne pouvaient espérer être secourues par la mère-patrie. Les circonstances ne pouvaient donc être plus favorables pour attaquer les Grecs de Sicile, et Hamilcar ne songeait sans doute pas à moins qu'à faire de toute l'île un pays vassal de Carthage, comme l'était déjà la Sardaigne. Aussi l'expédition fut-elle des plus formidables. Deux cents galères mirent à la voile, suivies d'un nombre immense de vaisseaux de transport; on fait monter à 300,000 hommes le nombre des troupes de débarquement; mais ces données méritent encore moins de confiance que celles qui se rapportent à l'armée des Perses qui, vers la même époque, inondait la Grèce. Hamilcar perdit un grand nombre de ses cavaliers et de ses chars de guerre avant d'atteindre Panormos. Puis il se porta devant Himère et y établit deux camps, l'un pour l'armée de terre, l'autre pour les vaisseaux, qu'il fit traîner sur le rivage parce que la plage n'a point de port. Il mit tout en œuvre pour enlever la ville à Théron; il voulait en faire pour Carthage une nouvelle place d'armes en Sicile.

Himère occupait une position très forte. Un plateau large et élevé se termine vers la côte par des parois abruptes, ainsi que vers la vallée du fleuve qui protège la ville au sud-est;

[1]) L'expulsion de Térillos est de l'an 482 (Böckh, *Expl. Pindar.*, p. 117).

sur ses autres faces, la hauteur occupée par la ville communique avec les nombreuses gorges de la montagne. De la plage un seul chemin monte vers Himère ; c'est un étroit passage frayé entre la limite de la ville et une montagne qui s'avance en forme de cône isolé [1]. Le siège traîna en longueur, et les alliés eurent le temps d'unir leurs forces avant que l'ennemi pût profiter de sa supériorité numérique pour leur faire éprouver des pertes à chacun séparément. Pour protéger la ville, Gélon établit un camp fortifié dans la vallée ; il pouvait de là se mettre en relation avec la ville aussi bien qu'avec l'intérieur ; il se dérobait ainsi à l'observation de l'ennemi, tandis que du haut de la ville on apercevait parfaitement le double camp des Phéniciens et on surveillait tous leurs mouvements. Les Syracusains se servaient d'ailleurs de leur cavalerie avec beaucoup de succès pour surprendre l'ennemi dès qu'il paraissait hors du camp, de sorte que les Himériens se sentirent bientôt délivrés de toute crainte, tandis que les assiégeants se trouvaient assiégés à leur tour et attendaient avec impatience un renfort de cavalerie de Sélinonte. Gélon, par des messagers faits prisonniers, fut informé du jour où devait arriver cette troupe, et il réussit à faire entrer, sans qu'ils fussent reconnus, un escadron de ses propres cavaliers dans les retranchements des ennemis, en arrêtant en route, ainsi qu'on peut le supposer, les véritables auxiliaires. Dès qu'il se fut aperçu de la réussite de son stratagème, il s'élança de la vallée sur le camp ennemi avec toutes les forces dont il disposait, et, tandis que les Carthaginois se jetaient au-devant des assaillants, on vit tout à coup, sur leurs derrières, les flammes dévorer les vaisseaux, auxquels les cavaliers qui avaient pénétré dans le camp avaient mis le feu. Hamilcar fut tué, disent les uns, par les cavaliers ; selon la légende carthaginoise, il se jeta lui-même dans les flammes du sacrifice qu'il était en train d'offrir aux dieux. Après sa mort, ses troupes, mélange de recrues hétérogènes et que son prestige seul avait unies, se dispersèrent en désordre. Un petit nombre se sauva sur les vaisseaux échappés à l'incendie.

1) Ce cône s'appelle aujourd'hui *Cozzo della Signora.*

C'est là la brillante victoire à laquelle Pindare fait allusion dans sa première *Pythique*, composée en 474 (Ol. LXXVI, 3). « Salamine, dit-il, sut conquérir la gloire qui appartient aux Athéniens ; à Sparte, je célèbre la bataille livrée au pied du Cithéron où périrent les archers mèdes ; mais, sur le rivage d'Himère riche en sources, le prix de la victoire revient aux fils de Dinomène, dont la force vainquit les guerriers ennemis. » C'est ainsi que les contemporains mêlaient déjà à l'histoire universelle la victoire remportée par les Siciliens. Ces trois batailles de nations formaient pour eux un tout, de sorte qu'on ne pouvait faire mention de l'une sans se souvenir des autres. C'était une triple victoire constituant un seul et même triomphe du peuple grec. En Sicile comme en Grèce, la valeur grecque l'avait emporté sur la supériorité numérique des Barbares ; ici comme là, c'était une lutte entreprise pour sauver l'indépendance nationale. Même les circonstances particulières se ressemblent d'une manière remarquable. En Sicile aussi ce fut une invasion venue d'outre-mer, qui avait pour but la restauration d'une dynastie grecque, et, en Sicile comme en Grèce, ce furent les deux grandes puissances qui s'unirent pour repousser l'ennemi national, tandis que les moyens et petits États se déclarèrent pour l'ennemi. Dans la mère-patrie, il fallut acheter la victoire au prix d'une lutte prolongée et de grands sacrifices ; en Sicile, une seule journée décida de la victoire et assura un profit immense aux vainqueurs, car la retraite était impossible aux vaincus. Le nombre des prisonniers fut si grand qu'il s'en forma toute une classe de population asservie ; toute la Libye, disait-on, était prisonnière de guerre en Sicile. Si l'on assigna pour date à la victoire d'Himère le jour même où l'on s'était battu aux Thermopyles ou à Salamine, cette tradition a sa source dans l'instinct poétique des Grecs, qui voulaient présenter sous un jour plus merveilleux encore le parallélisme étonnant de l'histoire nationale des deux côtés de la mer, ainsi que l'intervention divine dans l'humiliation simultanée des Barbares [1].

[1]) Les Grecs cherchaient à donner à l'histoire une forme plus expressive : ils usaient volontiers pour cela de synchronismes que vivifiait l'idée de la Némésis divine. La critique de la tradition a été faite par NIEBUHR (*Vorles.*

Après la défaite complète de sa flotte et de son armée, Carthage ne pouvait songer à continuer la guerre, mais seulement à sauver ce qu'elle pouvait; et, si Gélon consentit à lui accorder une paix qui laissait aux Carthaginois leurs possessions en Sicile, c'est probablement parce qu'il voulait se ménager la liberté de prendre l'attitude qui lui conviendrait dans les guerres médiques, dont il attendait avec anxiété le dénouement. Dans ce but, il s'occupa avant tout d'accroître son Trésor et la force de ses armées; le riche butin qu'il venait de faire, les deux mille talents de contribution de guerre que Carthage dut payer et le grand nombre des prisonniers de guerre lui furent pour cela d'un grand secours. Les attentions qu'il avait pour son allié Théron, la sage modération de sa conduite envers ses sujets et les autres Grecs, eurent ce résultat que même les villes autrefois mal disposées à son égard lui rendirent hommage, et que les forces de la Sicile grecque se groupèrent sous sa direction pour constituer comme un empire dont il était le chef.

Cependant, la destinée ne lui permit pas de se servir de sa puissance pour remporter de nouvelles victoires. Les guerres médiques se terminèrent contrairement à son attente, avant qu'il eût pu faire pencher la victoire d'un côté ou de l'autre; et, après avoir entendu parler des premiers exploits des Athéniens prenant l'offensive contre la Perse, il mourut d'hydropisie en 476 (Ol. LXXVI, 1). A sa mort même, il fit preuve de modération, en déclarant dans ses dernières volontés que, conformément aux lois qu'il avait édictées pour restreindre le luxe, il voulait être enterré loin de la ville et comme un simple citoyen. D'autant plus honorable pour lui fut la part que prit à ses funérailles toute la population. Les Syracusains ne craignirent pas de faire plusieurs lieues pour témoigner leur reconnaissance à celui qui avait agrandi et rendu puissante leur ville renfermée d'abord dans les limites étroites d'une île, qui l'a-

über alte Geschichte, II, p. 123) qui reporte de quelques années en arrière la date vraie de la bataille. Aristote (*Poet.*, 23) dit prudemment : κατὰ τοὺς αὐτοὺς χρόνους. Cf. Bergk, *Verhandl. der Philologenversammlung zu Halle*, p. 27. Holm, *Geschichte Siciliens*, I, p. 416.

vait fondée à nouveau et gouvernée avec bonheur, en prince juste et affable [1].

Aussi les citoyens se montrèrent-ils disposés à conserver leur confiance à la famille de Gélon. Lui-même, dans son testament, avait stipulé que, pendant la minorité de son fils, son frère Hiaron ou Hiéron serait régent, mais que son autre frère Polyzélos, qu'il estimait particulièrement, épouserait sa veuve, dirigerait l'éducation de son fils et aurait le commandement des armées. Mais ces combinaisons ne pouvaient durer. Hiéron, qui avait quitté Géla pour s'établir à Syracuse, était d'un tempérament violent et peu disposé à se contenter du titre de régent, qui ne lui donnait ni pouvoir ni autorité. Il chercha donc à se débarrasser de Polyzélos en lui confiant des missions qui devaient amener sa perte. Il s'entoura d'adhérents qui lui étaient dévoués sans réserve ; deux partis se formèrent à la cour; les uns se déclarèrent pour Hiéron, les autres pour Polyzélos et Théron. Enfin Polyzélos, quelle que fût la faveur dont il jouissait auprès de ses concitoyens, dut chercher un refuge chez son beau-père. Les deux villes, dont la politique de Gélon avait toujours eu en vue la parfaite entente, armèrent l'une contre l'autre ; les deux armées se rencontrèrent sur les bords du fleuve Géla, prêtes à livrer une bataille décisive ; c'est avec peine qu'on parvint à amener un accommodement, et à renouveler l'alliance des deux maisons régnantes par le mariage d'Hiéron avec une nièce du tyran d'Agrigente.

Hiéron fut heureux de ce dénouement; car déjà ses projets ambitieux dépassaient de bien loin les bornes de la Sicile, et les demandes de secours des Grecs d'Italie lui fournissaient l'occasion de plus vastes et plus glorieuses entreprises.

[1]) Sur les souvenirs qu'avait laissés Gélon en Sicile, voy. Plut., *Timoleon*, 23. Leake, *Transactions of the Royal Society of Litterat.*, III, 370. Sur le char de Gélon à Olympie (Pausan., VI, 9, 4) et l'inscription y afférente de l'artiste éginète Glaucias, cf. *Archäol. Zeitung*, XXXVI, p. 142. n. 186. C'est à partir de la victoire remportée par Gélon à la course des chars que le quadrige couronné par la Victoire apparaît sur les tétradrachmes de Syracuse, de Géla et de Léontini (Gardener, *Numism. Chron.*, 1876, p. 7. Head, *Numism. Chron.*, 1874, p. 7). Sur le tombeau de Gélon, on trouve dans Diodore (XI, 38. XIV, 63) des renseignements contradictoires.

§ II

LA CIVILISATION GRECQUE EN SICILE.

En Italie, les Grecs ont rencontré plus de difficultés que dans la plupart de leurs colonies d'outre-mer, surtout sur la côte occidentale de la péninsule; là, en effet, ils eurent à lutter non seulement contre les peuplades de l'intérieur, mais contre une puissante nation maritime, les Tyrrhéniens, habitants des côtes de l'Étrurie méridionale. C'était le même peuple contre lequel les Phocéens avaient déjà soutenu cette lutte meurtrière par suite de laquelle ils durent abandonner l'île de Cyrnos (Corse) avec la ville d'Alalia. Ce peuple était d'autant plus dangereux qu'à des Grecs il opposait des forces grecques. Car, d'après d'anciennes traditions, il avait la même origine que ces Tyrrhéniens qui habitaient la vallée du Caystros, audessus d'Éphèse, et il n'y a pas de raison suffisante pour douter qu'à l'époque où le peuple pélasgo-ionien d'Asie-Mineure se répandit par les mers et, en suivant les voies ouvertes par les Phéniciens, atteignit dans ses courses errantes les côtes de la mer occidentale, la côte de l'Étrurie, le rivage qui s'étend au nord de l'embouchure du Tibre, ait reçu aussi des colonies qui y jetèrent les premiers fondements de la civilisation grecque. Toutefois, cette civilisation n'a jamais atteint un développement vraiment national, parce qu'elle ne put se défendre contre les influences étrangères. Bien que les relations avec la mère-patrie n'eussent jamais cessé, et que, vers le milieu du VIIe siècle av. J.-C., de nouvelles familles venues de Corinthe se fussent établies dans le pays après la chute des Bacchiades, la nationalité grecque ne put s'y maintenir librement et sans obstacles; les établissements de la côte tombèrent sous la dépendance des puissances de l'intérieur.

Une d'elles était le peuple étrusque qui, au VIe siècle, étendit sa domination conquérante jusqu'en Campanie, fit entrer dans les ligues de ses cités les villes tyrrhéniennes et réduisit

des populations grecques à mettre leur énergie à son service. La fusion, il est vrai, ne fut pas complète. Les villes de la côte, Pisæ, Alsion, Agylla, Pyrgi, n'ont jamais démenti leur origine grecque. Agylla, qui plus tard fut Cære, située à trois lieues au nord de l'embouchure du Tibre, la ville principale des Tyrrhéniens, avait son trésor particulier à Delphes[1]; obéissante au dieu pythien, elle expia le crime dont elle s'était rendue coupable envers les Phocéens prisonniers[2]; elle restait fidèle aux traditions nationales dans les lois qui gouvernaient la cité et se distinguait aussi des Barbares par son respect du droit des gens. Les éléments civilisateurs les plus variés se répandirent de là dans les pays d'alentour.

Malgré cela, les villes de la côte devinrent peu à peu si étrangères à la mère-patrie qu'elles prirent vis-à-vis d'elle une attitude hostile, comme les Élymes en Sicile; et cette opposition était d'autant plus dangereuse que les Tyrrhéniens, pour se garantir, eux et leur domaine maritime, contre les empiètements des Grecs, s'étaient depuis longtemps alliés avec les Carthaginois. Par là, ils avaient été en état d'opposer une barrière aux progrès de la colonisation grecque dans l'Italie méridionale, surtout à l'essor des villes achéennes; c'est ainsi que Cume, sur le golfe de Naples[3], était restée complètement isolée, parce qu'elle se trouvait séparée de toutes les colonies de même origine; c'était comme un poste avancé de la civilisation grecque, laissé à l'abandon et exposé aux attaques des Barbares. Ceux-ci, en effet, s'efforçaient d'étendre leur puissance vers le sud. Leurs vaisseaux répandaient la terreur jusque dans les mers orientales, à tel point qu'Anaxilaos construisit un fort près du cap Scyllæon, pour y faire stationner les vaisseaux de guerre qui devaient fermer aux corsaires tyrrhéniens le détroit de Messine. En même temps, l'armée de terre des Étrusques s'avançait vers le sud, et Cume se vit de plus en plus menacée. Il est vrai que les habitants firent preuve d'une admirable force de résistance. Vers 524 (Ol. LXIV), ils repoussèrent l'invasion d'une puissante

[1]) Ὁ Ἀγυλλαίων καλούμενος θησαυρός (Strab., p. 220).
[2]) Herod., I, 167.
[3]) Voy. vol. I, p. 544.

armée barbare qui, comme il arrive souvent dans les expéditions de ce genre, périt par sa propre masse ; ils soutinrent même les habitants d'Aricia contre l'ennemi commun. Mais de nouveaux dangers surgissaient sans cesse, et, en 475 (Ol. LXXVI, 3), les habitants de Cume durent chercher du secours au dehors. Ils s'adressèrent au plus puissant prince grec du voisinage, à Hiéron de Syracuse. La flotte sicilienne remporta une brillante victoire [1], et aujourd'hui encore il reste du butin tyrrhénien un casque d'airain que Hiéron consacra à Zeus en son temple d'Olympie [2].

Lorsque Hiéron eut étendu son bras puissant jusqu'au golfe de Naples, et que les deux seules puissances maritimes qui pussent menacer les Grecs furent complètement humiliées, l'influence du maître de Syracuse sur les affaires de la Grèce se fit de plus en plus sentir. Déjà avant l'expédition de Cume, il avait rétabli la paix dans la pointe méridionale de l'Italie, où Locres et Rhégion se faisaient la guerre. Le remuant Anaxilaos avait attaqué ses voisins pour étendre sa domination dans la péninsule, puisqu'il avait perdu tout espoir de pouvoir le faire en Sicile. Hiéron envoya sur le continent son beau-frère Chromios, et son ordre suffit pour arrêter l'ambitieux tyran : celui-ci céda sans résistance, et les Locriens conservèrent leur indépendance grâce au maître de Syracuse [3].

En Sicile, la mort de Théron en 472 (Ol. LXXVI, 4 ou LXXVII, 1), amena des changements. Théron, plein de sagesse et de modération, avait su rendre Agrigente grande et florissante tout en restant en paix avec Syracuse, cette concorde étant indispensable au salut de l'île. Son fils Thrasydæos était d'un caractère différent. Il ne voulut pas reconnaître l'hégémonie de Syracuse et léva dans les villes de l'ouest de l'île une armée de vingt mille hommes ; mais Hiéron fut vainqueur, bien qu'on le portât malade dans une litière. Thrasydæos perdit le pouvoir et la vie, et la suprématie de Syracuse fut mieux reconnue que jamais en Italie et en Sicile [4].

[1]) DIODOR., XI, 51. STRAB., p. 248. PINDAR, *Pyth.*, I.

[2]) C. I. GRÆC., n. 16. KIRCHHOFF, *Studien zur Geschichte des griechischen Alphabets*, p. 96 (3e édition).

[3]) SCHOL. PINDAR., II, p. 35.

[4]) DIODOR., XI, 53.

Cependant Hiéron ne s'occupait pas exclusivement de la guerre. Il s'efforça aussi de rendre son nom immortel par les œuvres de la paix et des fondations d'une importance durable. C'est ainsi qu'il envoya des colons dans les îles situées sur la côte occidentale de l'Italie, en face du cap de Misène, et fit construire sur la plus grande d'entre elles, celle qui porte aujourd'hui le nom d'Ischia, une ville fortifiée [1]; c'est une preuve de la victoire complète qu'il avait remportée sur les Tyrrhéniens, et de l'audace avec laquelle il pouvait pousser vers le nord les avant-postes de la puissance hellénique. C'étaient les mêmes îles d'où autrefois les Chalcidiens avaient passé sur la terre ferme pour fonder Cume [2]. En Sicile aussi, Hiéron montra combien il tenait à affirmer la domination de l'élément dorien là où autrefois les Ioniens avaient donné des preuves de leur énergie, en fondant, selon le système dorien, une ville nouvelle dans une région occupée par une population de Chalcidiens et d'Ioniens.

Pour mener à bonne fin cette œuvre qui lui était chère entre toutes, il procéda avec une rigueur impitoyable. Les cités de Naxos et de Catane cessèrent d'exister; la population ionienne qui depuis des siècles y vivait heureuse et honorée sous les lois de Charondas fut resserrée dans Léontini, où Syracuse pouvait la surveiller; puis, pour remplacer Catane détruite au pied de l'Etna, il construisit une ville nouvelle à laquelle il donna le nom de la montagne. Il y établit dix mille habitants de Syracuse, de Géla, de Mégare et du Péloponnèse, et en donna le gouvernement à son fils Dinomène, tandis qu'il s'intitulait lui-même « citoyen d'Ætna », et était fier d'illustrer au delà des mers le nom de la ville nouvelle par les victoires brillantes que lui et ses parents remportaient en faisant courir des chevaux et des mulets.

Cette participation de Hiéron aux solennités des jeux helléniques n'eut pas lieu sans opposition : Thémistocle, nous le savons de source certaine, lui en contesta le droit avec passion [3]. Nous voyons ici pour la première fois naître des diffi-

[1]) Αἰναρία (Strab., p. 248) aujourd'hui *Ischia*.
[2]) Voy. vol. I, p. 543.
[3]) Voy. vol. II, p. 385.

cultés entre Athènes et Syracuse, une susceptibilité réciproque dont les causes sont faciles à discerner. Les despotes siciliens voyaient de mauvais œil qu'on eût fait sans eux de grandes choses dans la mer Égée, tandis que les Athéniens, jaloux de leur gloire justement acquise, n'étaient nullement disposés à regarder comme égales aux leurs les victoires des Hellènes de Sicile. D'ailleurs, les princes de Syracuse suivaient une politique ouvertement hostile aux Ioniens, et, depuis que les rapports entre Sparte et les Athéniens se tendaient de plus en plus, ces derniers devaient voir dans les villes siciliennes, et notamment dans cette Ætna nouvellement fondée, des appuis dangereux pour la puissance dorienne.

Les mêmes raisons faisaient des Doriens les amis des potentats siciliens. Ils voyaient le nom dorien se couvrir en Sicile d'une gloire nouvelle. Par Olympie, ils avaient des rapports multiples et immédiats avec les villes siciliennes; ils étaient enchantés de voir débarquer sur les bords de l'Alphée les magnifiques convois de chevaux et de mulets richement ornés qui allaient rehausser d'un éclat inconnu jusqu'alors les fêtes olympiques. On voyait aussi des fils de la mère-patrie, qui chassés par les discordes civiles ou poussés par leur esprit aventureux, avaient quitté leurs îles ou leurs montagnes, revenir riches de l'île fortunée pour conquérir les couronnes destinées aux vainqueurs ou offrir aux temples des présents magnifiques. Aussi Pindare dit en parlant du Crétois Ergotélès, qui comme citoyen d'Himère avait remporté des victoires aux jeux publics, que, s'il était resté au lieu de sa naissance, il serait resté, malgré sa valeur, inconnu des Hellènes, comme un coq domestique qui n'a pour théâtre de ses hauts faits que l'étroite enceinte d'une basse-cour [1]. Mais ce furent surtout les jeunes montagnards de l'Arcadie qui émigrèrent vers les grandes villes d'outre-mer pour y chercher l'honneur et la fortune, comme le Mænalien Phormis [2] et Praxitèle, fils de Crinis, qui à Olympie se fit proclamer citoyen de Syracuse et de Camarina, et orna le lieu destiné aux fêtes d'un monument splendide [3].

1) Pindar., *Olymp.*, XII, 14. Cf. *Archäol. Zeitung*, XXXVI, p. 159.

2) Pausan., V, 27, 1.

3) L'inscription du monument de Praxitèle à Olympie dans l'*Archäol.*

De véritables Siciliotes arrivaient aussi en Grèce en nombre de plus en plus considérable. Le point le plus important, c'était, en somme, la grande valeur que les princes siciliens attachaient, à l'exemple des tyrans du Péloponnèse, à la bonne entente avec les sanctuaires nationaux et aux honneurs décernés à Olympie. C'est par là que le sanctuaire péloponnésien devint véritablement un centre du monde hellénique et de l'histoire de la Grèce. En souvenir de leur victoire sur la ville phénicienne de Motyé, les Agrigentins placèrent sur les murs de l'Altis une rangée de jeunes garçons dans l'attitude de la prière [1]. Anaxilaos, pour perpétuer le souvenir de sa victoire à Olympie, fit frapper des monnaies représentant son attelage de mules [2], et Hiéron, qui avait été vainqueur sur les bords de l'Alphée comme citoyen de Géla, de Syracuse et d'Ætna, fit fondre par Calamis et Onatas, pour les ériger à Olympie, des groupes en bronze reproduisant ses quadriges et ses chevaux de course [3]. A côté du stade, la ville de Géla avait son Trésor à elle, où l'on conservait les présents que les Dinoménides avaient offerts aux dieux. A l'occasion de la victoire d'Himère, on alla même jusqu'à construire à Olympie un édifice spécial, appelé le Trésor des Carthaginois, où l'on déposa à titre d'offrande une partie du butin enlevé aux Barbares. Les monnaies siciliennes montrent plus clairement que tout le reste combien les relations avec Olympie étaient fréquentes et importantes : en effet, la déesse ailée de la Victoire, dont l'image est tout à fait à sa place à Élis, associée à l'attelage victorieux, devint un des types favoris des villes de Sicile et se retrouve à Syracuse, à Agrigente, à Camarina, à Catane, à Géla, à Himère, à Léontini, a Messine et à Égeste [4]. Olympie était devenue, on le voit, un

Zeitung, XXXIV, p. 49, et XXXVII, p. 43. D'après Holm (*Archivio storico Siciliano*, *N. S.r.*, III. p. 341), Praxitèle aurait vécu jusqu'en 484 à Camarina comme mercenaire au service de Glaucos, et aurait ensuite dédié son ex-voto comme Syracusain, avant 464.

1) Pausan., V, 25, 5.

2) Friedländer-Sallet, *Königl. Münzkabinet* (2e édition), p. 184, n. 684.

3) Pausan., VI, 12, 1.

4) Sur la Nikè et ses rapports avec l'agonistique en général, voy. Imhoof-Blumer, *Flügelgestalten der Athena Nike* (in Wiener Mumism. Zeitschrift, III [1871], p. 22). Sur les victoires des Siciliens (*ibid.*, p. 24). Cf. A. von Sallet, *Zeitschrift für Numismatik*, I [1873], p. 228 sqq.

trait d'union entre la Grèce et les villes grecques de l'Occident.

Mais ce n'est pas seulement par des victoires et par de splendides objets d'art que les princes de Syracuse voulaient se faire connaître en Grèce ; ils s'efforçaient aussi de gagner les poètes les plus distingués de la mère-patrie, pour leur faire célébrer leurs exploits et se faire reconnaître la qualité de coopérateurs réguliers dans la grande lutte des Hellènes contre les Barbares. Ce rapprochement était d'autant plus facile que les colonies occidentales n'étaient jamais devenues complètement étrangères à leur patrie d'origine, et que leur étonnante prospérité favorisait singulièrement le développement de la vie intellectuelle sous toutes ses formes. Dès le début, d'ailleurs, elles s'étaient trouvées dans un tel courant de relations avec le monde entier que, même dans les villes doriennes, un dorisme exclusif n'avait pu prévaloir. Les poètes épiques de l'Ionie étaient aussi connus en Sicile que dans la mère-patrie. Cinæthos de Chios, auteur d'*Hymnes* homériques, avait initié Syracuse à l'art des rapsodes. Dans l'entourage du fondateur de Syracuse nous trouvons déjà un poète, le Bacchiade Eumélos[1]; et Arion, le contemporain de Périandre, le chantre lesbien qui trouva jusque dans les villes de la Sicile un accueil enthousiaste, nous atteste la continuité des relations intellectuelles des Siciliens avec les rivages d'outre-mer.

Mais la Sicile ne se contenta pas de vivre en communion spirituelle avec la mère-patrie ; elle ouvrit des voies nouvelles et créa de nouveaux procédés artistiques, comme on en voit d'ordinaire se produire là surtout où différentes tribus de race grecque se trouvaient mêlées dans les mêmes cités, et où les voyages, le transfert d'une résidence dans une autre, provoquaient un vivant échange d'idées et d'inventions.

C'est ce que l'on voit bien clairement par l'exemple du premier et du plus grand de tous les poètes siciliens, Stésichore, dont les parents étaient venus de Mataure en Sicile. Mataure était une colonie de Locriens, et c'est ainsi que sa famille tenait à ces régions de la mère-patrie qui étaient le berceau de la

1) Voy. vol. I, p. 327.

poésie éolienne représentée par Hésiode, tandis que Himère, où naquit le poète, était moitié ionienne, moitié dorienne. Dans ces circonstances, Stésichore réussit mieux encore que son contemporain Arion à poser les lois du développement de la poésie grecque ; il garda le fonds, la matière de l'épopée, mais ce ne fut pas pour l'étirer en une trame continue, pleine et égale : au contraire, il en tira des sujets de composition et s'en servit pour créer des poésies propres à être chantées en public à plusieurs voix, avec accompagnement de cithare et de danse.

Ce passage de l'épopée à la poésie lyrique, de l'art ionien à l'art dorien, fut un progrès qui exerça une influence des plus fécondes sur le développement de la poésie nationale ; la légende homérique reçut ainsi une vie nouvelle, et en même temps la poésie chorale, notamment la construction des strophes avec des rythmes agencés, fut établie sur des bases solides dont les Grecs ne s'écartèrent plus par la suite. On reconnaît, dans tout ce que la tradition nous a conservé de Stésichore, un esprit d'une puissance créatrice extraordinaire, qui possédait une foule de connaissances et une grande expérience de la vie. Il connaissait la lointaine Tartessos et avait parcouru la Grèce et l'Ionie.

Comme Himère, Rhégion sa voisine était à moitié dorienne, à moitié ionienne. L'aède Ibycos, que ses voyages avaient conduit jusqu'à la cour de Polycrate[1], était originaire de Rhégion. Il marcha sur les traces de Stésichore ; mais le sérieux solennel du chœur dorien s'est adouci chez lui, et il réussit tout particulièrement à donner une expression enthousiaste aux passions de l'amour.

Les Grecs d'Occident déployèrent surtout un génie original dans les jeux et les danses mimiques qui accompagnaient les fêtes de Dionysos et les solennités joyeuses dont le culte de Démêter, une des religions du passé, égayait le temps de la moisson. Là comme dans la mère-patrie, ces ébats firent naître une poésie narquoise et populaire affectant la forme dramatique. Les Siceliotes étaient particulièrement faits pour assaisonner ces fêtes de spirituelles saillies : ils avaient l'oc-

[1]) Voy. vol. II, p. 171.

casion d'observer dans leur île bien des mœurs et des habitudes diverses, et la nature leur avait donné cet esprit pétillant qui sait découvrir dans toute chose le trait caractéristique et le côté risible. A Sélinonte, où les mœurs des Barbares et celles des Hellènes se confondaient plus que partout ailleurs, Aristoxène composa le premier des ïambes sur ce ton facétieux que conserva plus tard la comédie en Sicile[1] ; et l'esprit de cette poésie semble si bien ne faire qu'un avec le sol et le genre de vie des habitants de l'île, que même les poètes venus du dehors s'en inspirèrent avec une facilité remarquable, comme nous le voyons par l'exemple d'Épicharme.

Si maintenant nous nous rappelons que la philosophie naissante trouva une patrie dans la Grèce occidentale, grâce à Pythagore de Samos et à Xénophane de Colophon[2], que les tendances critiques de l'école éléatique y jetèrent de profondes racines et y éveillèrent la libre pensée bien plus tôt que dans la mère-patrie, en ébranlant le dogme traditionnel; si nous considérons en outre comment la politique pratique et la législation écrite se sont développées dans les villes chalcidiennes, comment les arts plastiques ont de tout temps été florissants dans ces contrées, et l'architecture en particulier à Agrigente, à Sélinonte et à Syracuse : nous pourrons nous faire une idée de la riche expansion des facultés de ce peuple après que les tyrans de Géla et d'Agrigente eurent ajouté une page glorieuse à son histoire, et lui eurent donné cette importance qui fit prendre à la vie de l'esprit un nouvel essor.

Dans les États grecs, la domination d'un seul a toujours été favorable à l'art et à la science, comme le démontre l'histoire de l'ancienne tyrannie. Or la tyrannie en Sicile était d'une espèce toute particulière; elle y disposait de ressources bien plus considérables qu'ailleurs, et les forces de la nation y étaient bien plus développées. Les tyrans étaient des hommes de vieille race, des aristocrates de naissance, qui gouvernaient en rois; doués des vertus qui font les souverains, pleins de noblesse et de douceur, ils se mirent à la tête du mouvement

[1]) Aristoxène de Sélinonte est le précurseur d'Épicharme (SCHOL. ARISTOPH., *Plutus*, 487) : d'après Eusèbe, il était contemporain d'Archiloque.

[2]) Voy. vol. II, p. 465-576.

national, et ce fut leur politique de réunir autour d'eux les esprits les plus éminents. Sans doute, Gélon n'était pas par lui-même un connaisseur en fait d'art; c'était, comme son père, un général de cavalerie ; et l'on raconte que, pendant une fête, lorsque son tour fut venu de chanter en s'accompagnant de la lyre, il se fit amener son cheval pour se montrer dans l'exercice de l'art qui lui était familier. Mais il savait apprécier le talent ; il attira à sa cour des hommes comme le sage Phormis (ou Phormos), et le chargea de l'éducation de ses enfants [1]. Phormis faisait des comédies, et l'invitation dont il fut l'objet prouve combien était en honneur ce genre de poésie, qui doit surtout à Épicharme la faveur dont il jouit à Syracuse.

Épicharme, fils d'Hélothalès, était né dans l'île de Cos [2], mais il avait passé la mer de si bonne heure qu'on pouvait le regarder comme un véritable Sicilien; et, s'il apporta de son pays natal certains goûts et certains penchants, comme, par exemple, sa prédilection pour la médecine, ce fut sa nouvelle patrie qui lui imprima la direction à laquelle il doit sa place dans l'histoire littéraire. Il passa en effet sa jeunesse et la plus grande partie de sa vie à Mégara en Sicile; là, comme dans la mère-patrie, la petite population mégarienne fit preuve d'aptitudes spéciales pour les inventions plaisantes et les représentations mimiques, et l'aristocratie qui régnait à Mégare [3] doit avoir favorisé ces jeux populaires, de sorte qu'ils arrivèrent à une certaine considération, augmentée encore par l'addition d'un chœur, par des représentations publiques et des concours. Épicharme reconnut qu'on pouvait développer les germes contenus dans ces pièces populaires; après avoir enrichi son esprit par des études variées et avoir appris en Italie, grâce surtout à Pythagore, à comprendre la vie d'une façon plus sérieuse et à lui assigner un but plus élevé, il revint en Sicile et chercha à changer la farce populaire en un genre auquel il pensait donner une véritable valeur poétique et une

1) Aristot., *Poet.*, V, 5.

2) Sur Épicharme, voy. l'article de Suidas, s. v. Ἐπιχάρμος, et Lorenz, *Leben und Schriften des Koers Epicharmos*, 1864.

3) Voy. vol. I, p. 345.

portée morale importante. Il réussit; et cela, longtemps avant qu'Athènes reçût chez elle et anoblît la farce mégarienne. Il est probable que les comédies d'Épicharme furent représentées à Mégara dès la LXVIIIe Olympiade (après 508) ; mais, lorsque Mégara cessa d'exister et fut transportée à Syracuse avec ce qu'elle contenait de meilleur [1], Épicharme alla, lui aussi, s'établir avec sa comédie dans la nouvelle capitale, qui, comme Athènes, attira peu à peu à elle tout ce qui avait germé et grandi dans les pays d'alentour.

Sans doute, Syracuse n'était pas une république, et la comédie entendue à la mode athénienne y était impossible. Mais la comédie Mégarienne avait l'avantage de plaire en même temps au peuple et à la cour ; car, au point de vue des sujets traités, elle se développa dans deux directions qui devaient l'une et l'autre paraître inoffensives aux tyrans. D'un côté, elle faisait en quelques traits vigoureux le portrait de certains types populaires; elle mettait sur la scène les diverses professions, le paysan, le matelot, le devin, le parasite, en les montrant surtout par le côté ridicule ; d'autre part, elle faisait descendre sur les planches les dieux de l'Olympe et retraçait au peuple, sous la forme de farces divertissantes, l'histoire des héros et des dieux. Parfois les deux genres, la comédie de caractère et la parodie mythologique, se confondaient ; car Zeus, tel qu'on le représentait aux noces célébrées dans l'Olympe, n'était pas autre chose, en fin de compte, que le type des gourmets siciliens. Mais un homme comme Épicharme, un chercheur et un penseur, voulait offrir à la foule autre chose qu'un vain amusement. Il y a au fond de ses œuvres un sérieux profond, et les maximes pleines de noblesse, les leçons de vraie sagesse qu'il sait exprimer en mots justes et bien frappés, nous donnent une idée du contenu philosophique de ses pièces, de cette veine délicate qui, comme un filon d'argent, courait à travers la masse plus grossière de l'œuvre. Pour l'énergie de l'expression gnomique, il rappelle vivement son contemporain, Théognis [2], le grand poète de Mégare la métropole, lequel, dit-on, est venu aussi en Sicile. Les deux poètes portent un témoi-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 205.
[2]) Voy. vol. I, p. 347 sqq.

gnage éclatant de l'esprit des habitants de Mégare, qui ne réussirent pas mieux dans la mère-patrie que dans la colonie à diriger heureusement leurs affaires politiques, mais qui atteignirent un degré étonnant de culture intellectuelle. Leur contact immédiat avec une population non dorienne peut bien avoir contribué à développer leur génie.

Épicharme resta à la cour d'Hiéron, dont il sut rappeler dans ses pièces les hauts faits et notamment la délivrance des Locriens; quant au tyran, il ne négligea rien pour satisfaire le goût du public d'une grande ville pour le théâtre et la prédilection innée des Sicéliotes pour les divertissements dramatiques. Démocopos construisit à Syracuse un vaste théâtre, probablement déjà à l'époque des deux premiers tyrans [1], et nous pouvons admettre que, sous bien des rapports, les représentations scéniques y furent régulièrement constituées avant de l'être à Athènes. Phormis, Dinolochos et autres rivalisèrent dans cette branche de l'art, et le glorieux développement qui en fut la suite explique facilement l'imitation dont ce genre fut l'objet au dehors. A Athènes notamment, on savait apprécier l'invention sicilienne, et Cratès [2] y donna, dit-on, le premier l'exemple de prendre pour sujets de sa comédie des classes d'hommes tout entières au lieu de personnages politiques isolés; à côté de la comédie de caractère, les parodies mythologiques de Syracuse furent également introduites à Athènes, comme on le voit par Cratinos et ses contemporains.

Épicharme rencontra un esprit de même trempe que le sien dans son contemporain Sophron de Syracuse, qui n'écrivit pas en vers, ni, à ce qu'il paraît, pour la scène, et qui néanmoins fut un auteur dramatique de premier ordre [3]. Car il savait représenter, en leur conservant toute leur fraîcheur, des scènes de la vie sicilienne dans ses *Mimes* qui, grâce à d'habiles interprètes, produisaient l'effet de scènes dramatiques; sa langue était populaire, pleine d'énergie, semée de proverbes. Dans ses caractères d'hommes et de femmes, il fit preuve non

[1]) Cf. Lorenz, *op. cit.*, p. 91. Schubring, in *Philologus*, XXII, p. 620.
[2]) Voy. vol. II, p. 601. 603. Sur les rapports entre Cratès et Épicharme, voy. Lorenz, *op. cit.*, p. 191, 208. Susemihl, *Aristoteles' Poetik*, p. 168.
[3]) Cf. Suidas, s. v. Σωφρών.

seulement de la plus grande finesse d'observation, mais encore d'un art consommé dans la mise en scène; et, par l'originalité puissante qui animait ses ouvrages, il a exercé une influence considérable sur les poètes et les philosophes de la Grèce et de Rome.

Tandis qu'Épicharme s'appliquait à cultiver un genre poétique qu'il avait trouvé florissant en Sicile, et le perfectionnait de manière à le faire goûter à Athènes même, d'autres maîtres apportèrent dans l'île les arts mûris dans la mère-patrie, et c'est ainsi que se produisit entre les deux rivages l'échange le plus fécond. Les artistes grecs, surtout les aèdes, ont de tout temps aimé les voyages; et ce qui attira en Sicile des hommes comme Pindare, Eschyle, Simonide et Bacchylide, ce ne fut pas seulement la perspective des honneurs et des avantages extraordinaires qui les attendaient à la cour d'Agrigente et à celle de Syracuse; ce fut aussi le renom de culture intellectuelle, large et variée, dont jouissait l'île, la splendeur et la rare fortune de ses princes, le charme d'un repos profond succédant à des actions d'éclat et tel que ne le connaissait pas la mère-patrie, enfin, ce grand nombre de choses remarquables, que vantaient tous ceux qui avaient vu et admiré cette île riche en cités. Mais rien n'occupait plus l'imagination des Grecs que l'Etna, qui, précisément à l'époque de l'avènement d'Hiéron, avait recommencé, après une longue interruption, à éclairer des lueurs de ses hautes colonnes de feu la mer occidentale [1]; Pindare et Eschyle font foi de l'impression que fit ce phénomène sur leurs contemporains.

Hiéron, qui s'intéressait personnellement aux sciences et aux beaux-arts et qui faisait lui-même des vers, cherchait à tirer le meilleur parti possible de cet attrait qu'avait la Sicile pour les Grecs de la mère-patrie. Déjà il avait réuni autour de lui les hommes éminents que possédait la Sicile. Corax, le fondateur de l'éloquence sicilienne, le premier Grec qui traita scientifiquement l'art oratoire, était fort estimé d'Hiéron; à

[1]) D'après les marbres de Paros (voy. Böckh, *Corp. Inscr. græc.*, III, p. 339), l'éruption de l'Etna aurait eu lieu en 479 (Ol. LXXV, 3). Thucydide (III, 116) la place en 475 (Ol. LXXVI, 1), parce qu'il n'a pu avoir de renseignements précis sur une éruption antérieure.

la même époque, la philosophie et les sciences naturelles, les mathématiques et la médecine, étaient très florissantes ; et, chose remarquable, l'art et la science marchaient de pair et se prêtaient un mutuel appui. Épicharme, par exemple, écrivit des traités sur les maladies des hommes et même sur celle des animaux. En un mot, dans la vie intellectuelle des Sicéliotes se manifestaient avec évidence des aspirations universelles, un ardent esprit philosophique, qui s'efforçait de tout comprendre et d'embrasser dans leur ensemble toutes les choses humaines. A tout cela vinrent se joindre les maîtres étrangers, de sorte qu'on vit se réunir autour du foyer hospitalier d'Hiéron un cercle choisi de sages et de philosophes, tel que la Grèce n'en possédait pas de pareil. Et ces hommes ne servaient pas seulement à satisfaire la vanité d'Hiéron en glorifiant sa cour, l'asile des Muses, et en donnant à la résidence du maître la meilleure part de sa splendeur, mais les maîtres étrangers surtout exercèrent un pouvoir salutaire, comme Simonide, par exemple, qui rétablit la paix entre Hiéron et Théron ; leur position indépendante leur permettait de parler plus librement au prince ; ils étaient enfin les meilleurs garants de la gloire des princes siciliens. C'est pour cette raison que Hiéron, bientôt après son avènement, invita Eschyle à se rendre auprès de lui. Le poète passa à sa cour plusieurs années, années heureuses et des plus fécondes pour son talent [1]. Il célébra l'œuvre de prédilection d'Hiéron dans ses *Ætnéennes,* panégyrique grandiose de la ville nouvelle. Il y rattachait l'histoire de la Sicile à celle de la mère-patrie ; et qu'est-ce qu'un prince avide de gloire pouvait désirer plus vivement que de voir associer et célébrer comme des exploits nationaux de valeur égale les victoires des armées siciliennes et celles de Platée et de Salamine ?

La représentation des *Perses* à Syracuse est une époque bril-

1) Eschyle a séjourné à deux reprises en Sicile. Il s'y rend, la première fois, sur l'invitation d'Hiéron, vers 478. En 476, représentation des Αἰτναῖαι et peut-être du *Prométhée.* Première représentation des *Perses.* Retour du poète avant 472. Représentation des *Perses* à Athènes en 472, et de l'*Orestie* en 458. Deuxième voyage de Sicile après la déchéance de l'Aréopage (cf. vol. II, p. 418-419). Eschyle meurt à Géla en 455. Cf. Kiehl, in *Mnemosyne,* I, p. 364 : Lorenz, *op. cit.*, p. 83.

lante dans l'histoire du théâtre local, et on ne peut guère douter que l'œuvre entière ne soit née sur le sol sicilien et d'inspirations reçues en Sicile. Eschyle s'accoutuma si bien à la vie qu'il menait en Sicile, qu'on crut remarquer dans ses dernières tragédies l'influence de son séjour dans cette île si pleine de charme, et l'amour qu'il lui portait y ramena une dernière fois le poète fatigué de l'existence.

La liaison de Pindare avec les familles régnantes de Sicile est plus étroite encore. Lui aussi aime cette île que Zeus, dit-il, a donnée à Perséphone comme présent honorifique; c'est avec enthousiasme qu'il parle de ses champs de blé et supplie les dieux « de conserver à jamais sa gloire à cette terre admirable « et fertile, ornée d'une couronne de villes splendides et habi- « tée par un peuple qui aime la guerre et le bruit des armes, « qui combat monté sur ses coursiers, et que couronne souvent « la branche d'olivier des luttes olympiques. » Pour lui, le fidèle admirateur des préceptes émanés de Delphes et des anciennes familles, c'est un véritable triomphe que de voir les institutions doriennes se couvrir d'une gloire nouvelle dans cette île lointaine, et de nouveaux rejetons d'antiques et illustres familles grecques y devenir si florissants.

Aussi le poète s'attache-t-il tout particulièrement aux Emménides[1] qui, comme lui-même, descendaient de Cadmos et justifiaient si brillamment sa foi aux vertus héréditaires des grandes races. C'est avec chaleur et émotion qu'il célèbre les vertus de Théron, son hospitalité, sa philanthropie, la joie qu'il éprouve à secourir les autres; et, lorsque les deux maisons souveraines eurent pris l'une vis-à-vis de l'autre une attitude hostile, Pintare embrassa le parti des Emménides, tandis que Simonide et Bacchylide penchaient plutôt vers Hiéron. Pourtant, à Syracuse aussi, Pindare était considéré; il savait reconnaître et louer les mérites d'Hiéron; il rivalisait de zèle avec Eschyle pour faire connaître au monde grec tout entier le fondateur d'Ætna; mais ses chants élogieux se tournent en sérieux avertissements. Il cherche à calmer l'âme passionnée du prince et à lui inspirer la modération, l'humeur sereine et pacifique. Il confirme

[1]) Voy. ci-dessus, p. 202.

ses propres paroles : que « l'homme droit et sincère, sous n'importe quel gouvernement, même sous un tyran, est le meilleur de tous, » et, à propos de l'indigne système d'espionnage introduit par Hiéron pour se tenir au courant de tous les mouvements de la capitale, il ne craint pas d'attaquer par les plus amers sarcasmes les courtisans et les délateurs qui rendent le roi infidèle à sa nature généreuse.

C'est ainsi que Syracuse, à l'époque de ses tyrans, était le centre d'une vie intellectuelle des plus variées, le séjour préféré de la puissance et de la civilisation helléniques. Aussi la ville elle-même s'était-elle profondément modifiée. Depuis longtemps, elle avait passé de l'île d'Ortygie sur la terre ferme, et elle ne s'était pas étendue, comme cela paraissait naturel, de l'isthme vers l'ouest, autour de la rade spacieuse du port, mais vers le nord, sur le plateau calcaire d'Achradina. On s'était éloigné du port et on avait préféré un terrain incommode, parce que là seulement le sol était sec et l'air salubre. Gélon avait fait entourer d'un mur la partie du haut plateau la plus voisine, le quartier d'Achradina, qui à lui seul est cinq fois plus grand que la ville bâtie sur l'île, ainsi que Tyché, située vers l'ouest à côté d'Achradina. C'était-là la triple ville de Gélon, avec ses ports et ses chantiers, ses palais, ses sanctuaires, ses édifices publics, la ville la plus imposante du monde hellénique. Le château du prince avec les sanctuaires les plus anciens se trouvaient dans l'île ; là aussi, non loin de l'isthme, était le temple d'Apollon, dont le soubassement oriental porte une inscription qui appartient à la même époque que celle du casque consacré par Hiéron [1]. Devant les murs d'Achradina, Gélon, après la victoire d'Himère, éleva un temple magnifique aux grandes déesses, grâce auxquelles sa race était arrivée aux honneurs [2]. Au delà de l'Anapos, qui déverse ses eaux au milieu du grand port, s'était élevé un faubourg qui avait pour centre le temple de Zeus Olympien. De Corinthe, cette antique école des constructeurs de temples, l'architecture sacrée avait été transportée en Sicile, et là aussi les colonies s'efforcèrent de

[1]) Cf. ci-dessus, p. 222. Sur le temple d'Apollon à Syracuse avec l'inscription, voy. *Philologus*, XXII, p. 361. XXVI, p. 567.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 199.

surpasser en grandeur et en magnificence toutes les constructions contemporaines de la mère-patrie.

La victoire d'Himère fait époque dans l'histoire de l'architecture des villes siciliennes, comme les guerres médiques dans celle des Athéniens. Non seulement les temples se remplirent d'offrandes et d'objets précieux, comme le temple suburbain de Zeus près de Syracuse (le butin fait sur les Carthaginois permit à Gélon de couvrir d'un manteau d'or massif la statue du dieu), mais on se servit aussi de la masse d'esclaves qu'on avait pour élever des édifices qui surpassaient en grandeur tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Le marbre faisait défaut dans le pays ; mais les carrières situées dans les montagnes de l'île fournissaient en abondance une pierre calcaire à laquelle, au moyen d'un enduit, on donnait le brillant du marbre. Un temple fut élevé près d'Himère en guise de trophée ; ses restes ont été retrouvés récemment[1]. Mais la plus imposante de toutes les constructions siciliennes était l'Olympiéon des Agrigentins, sur le chemin du port. Là comme à Syracuse, le culte de Zeus dispensateur de la victoire était une imitation du culte péloponnésien ; mais les proportions du temple étaient telles qu'il ne le cédait en grandeur qu'à celui d'Artémis à Éphèse. Sa hauteur était double de celle du Parthénon. Des œuvres d'art plastiques ornaient à profusion le dehors de l'édifice ; à l'intérieur se dressaient, au-dessus de la rangée des piliers inférieurs, des géants de forme colossale, dont les avant-bras et la tête penchée en avant soutenaient la charpente de la *cella,* où se trouvait placée l'image de Zeus Olympien, le vainqueur des Géants[2].

Il est vrai que ces édifices manquaient de cette grandeur intrinsèque et de ce fini artistique qui à Athènes sont le caractère de l'architecture sacrée ; le désir de produire de l'effet nuisait à l'art véritable. D'autant plus originale et plus admirable était l'architecture civile, dont les princes siciliens favorisèrent tout particulièrement l'essor. De nos jours encore, le sol de l'île est couvert de ruines de cette époque qui témoi-

[1]) Relation sur les découvertes de Cavallari à Himère dans le *Giornale di Sicilia* (13 giugno 1864).

[2]) Voy. SIEFERT, *Akragas*, p. 31 sqq.

gnent d'une entente remarquable de l'art de construire. Il faut citer surtout les aqueducs de Syracuse, qui distribuaient l'eau des montagnes sur la surface du rocher où était bâtie la ville et l'amenaient sous mer à Ortygie, où elle jaillissait dans la fontaine Aréthuse, et qui conduisaient d'autre part à la ville un bras de l'Anapos détourné dans un lit artificiel. Des puits nombreux permettaient d'utiliser partout les courants d'eau souterrains, comme cela avait lieu en Attique, et ici comme là on se sert de nos jours encore d'une partie de ces aqueducs[1]. Ceux d'Agrigente étaient plus célèbres encore; c'étaient les conduites d'eau qu'on appelait dans le pays les Phéaciens: elles avaient été construites, de même qu'une partie de celles de Syracuse, par des prisonniers de guerre carthaginois. Citons encore les viviers construits pour le luxe des festins; animés par des cygnes et d'autres volatiles, ils étaient un ornement pour la ville. Les maisons enfin, surtout à Agrigente, étaient construites avec plus de luxe que dans le reste de la Grèce. Les demeures des riches étaient des palais, dont l'aménagement spacieux dépassait de beaucoup les besoins d'une famille. On mettait son amour-propre à pouvoir y héberger le plus grand nombre possible d'invités. En général, les tyrans trouvaient bon que leurs populeuses résidences se distinguassent à la fois par la propreté et par le bon ordre; aussi cherchaient-ils à y attirer des familles nobles ou aisées, et à empêcher autant que possible l'agglomération d'une populace indigente[2].

Ils s'occupaient aussi très activement de la renommée de leurs villes au dehors, en faisant frapper leur monnaie avec un soin tout particulier; sous aucun autre rapport l'art sicilien n'a fourni de plus brillants résultats. Car, tandis que dans la mère-patrie on ne considérait les monnaies que comme des pièces d'argent et qu'on n'attirait l'attention publique que sur leur poids légal, en Sicile pour la première fois la beauté de l'empreinte devint une question d'intérêt public. On y franchit rapidement les premiers degrés de cette enfance de l'art où les monnaies d'autres villes s'arrêtèrent pendant longtemps.

[1]) Sur les aqueducs de Syracuse, voy. J. SCHUBRING, *Philologus*, XXII, p. 577-638. Cf. vol. I, p. 454.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 206. Cf. vol. I, p. 451.

Vers 480 av. J.-C., nous trouvons déjà l'empreinte double [1] parfaitement exécutée. Après avoir vaincu les difficultés techniques, les graveurs deviennent artistes, et de là vient aussi qu'on leur permettait ordinairement d'inscrire leur nom sur les monnaies [2].

En effet, nous possédons de toutes les villes importantes de l'île des monnaies qui, grâce à l'habile disposition des symboles, à leur exécution irréprochable et à l'expression vivante des effigies, peuvent prétendre au nom de véritables œuvres d'art. Ce ne sont pas seulement des monuments du culte national, mais aussi des monuments historiques; ils n'annoncent pas seulement la gloire des tyrans vainqueurs aux courses, mais savent aussi rappeler, avec la brièveté de l'épigramme, des époques importantes de l'histoire des cités. C'est ainsi qu'on voit, sur les didrachmes de Sélinonte, le fleuve Hypsas sacrifier sur l'autel d'Asclépios. C'est un sacrifice d'actions de grâces pour l'assainissement d'un terrain bas et marécageux entrepris sur l'avis d'Empédocle; un oiseau aquatique qui s'envole comme à regret fait comprendre, d'une façon aussi spirituelle que frappante, le changement salutaire opéré dans le territoire de la ville [3].

Mais les plus beaux des objets d'art de cette espèce sont les grandes monnaies d'argent de Syracuse (pièces de dix drachmes) semblables à des médailles, qui portent au revers un attelage victorieux et qu'on distribuait peut-être comme récompense aux vainqueurs; du côté opposé, on voit une gracieuse tête de femme, entourée de dauphins et représentant la déesse de la fontaine Aréthuse, qui jaillissait à Ortygie et nourrissait quantité de poissons consacrés à cette divinité [4]. A cette série plus ancienne de monnaies appartient probablement aussi la pièce qui portait le nom de Damarétion, en mémoire de la

1) Voy. vol. II, p. 555.

2) Sur les noms des graveurs en médailles, nous avons aujourd'hui un travail complet de A. von Sallet, *Künstlerinschriften*, Berlin, 1871.

3) *Archäol. Zeitung*, 1860, p. 38. Cf. Imhoof-Blumer in Benndorf's *Metopen von Selinunt*, Anhang, p. 10.

4) Stuart Poole, in *Transactions of the Royal Society of Litterat.*, X, p. 3. Barclay V. Head, *Chronologic Sequence of the coins of Syracuse*. London, 1874.

fille de Théron [1]. Damarète cimenta l'union entre les deux maisons régnantes, dont l'accord fraternel marque l'époque la plus glorieuse de l'histoire de la Sicile; elle reçut, dit-on, de Carthage, après la conclusion de la paix, une couronne d'or, et la fit convertir en monnaie pour servir de son mieux l'intérêt général. Son souvenir se rattache aussi à une offrande consacrée à Delphes, au trépied d' « or damarétique », et le même Simonide qui rédigea les épigrammes dédicatoires pour les monuments des victoires de la mère-patrie fit aussi l'inscription gravée sur celui des Dinoménides ; il leur rend le témoignage d'avoir aidé fraternellement les Hellènes à sauvegarder leur indépendance en terrassant les Barbares.

Ce sont là les œuvres et les monuments de ces années de paix qui suivirent la glorieuse victoire, et qui eurent pour l'île des résultats analogues à ceux de cette période de paix dont jouit la mère-patrie, et surtout Athènes, après les guerres médiques. Sans doute, ce ne sont pas des cités libres qui remportèrent et célébrèrent ces victoires ; mais nulle part autant qu'ici la gloire et le bonheur des tyrans ne s'allia à la prospérité des citoyens ; nulle part les détenteurs de la puissance ne surent exercer leur autorité avec autant de modération et associer aussi heureusement pendant quelque temps deux choses qui semblent s'exclure, un pouvoir usurpé et l'ordre légal.

Mais, quelle que soit la différence entre les tyrans siciliens et ceux qui les avaient précédés, leur domination eut le sort de toutes les autres; elle ne dura pas, parce que le pouvoir royal, tel que Gélon et Théron l'avaient exercé, dégénéra en despotisme et en gouvernement de parti, et que la jeune géné-

[1]) Pollux, IX, 85. D'après Diodore (XI, 26), on l'avait frappé avec l'or d'une couronne envoyée en présent de Carthage à Démarète. Simonide (*fragm.*, 142 Bergk) parle aussi de χρυσὸς Δαμαρέτιος (Λαρέτιος d'après Meineke, *Œdip. Col.*, p. 316). C'est pour cette raison que Böckh (*Metrolog. Untersuch.*, p. 305) avait pris le Démarétion pour une monnaie d'or, équivalant à un demi-statère. Son opinion a été combattue d'abord par le duc de Luynes (*Revue Numism.*, 1843) et après lui par Th. Mommsen (*Geschichte des röm. Münzwesens*, p. 70) ainsi que par tous les numismates contemporains, qui placent le Démarétion dans la série des décadrachmes en argent. Cf. Hultsch, *De Demareteo argenteo Syracusanorum nummo*, Dresd., 1862, et *Verhandl. der Hall. Philologen. versammlung*, 1868, p. 40.

ration, élevée dans l'opulence et le luxe, n'avait pas les vertus au moyen desquelles ses prédécesseurs avaient fondé la puissance de leur maison. C'est ainsi que la fortune des Emménides s'écroula déjà avec le fils du grand Théron; quant au fils de Gélon, il eut le sort le plus triste que puisse éprouver l'héritier d'un trône. Il tomba, probablement après la mort de son beau-père, entre les mains de son oncle Thrasybule, le plus jeune des quatre fils de Dinomène; et celui-ci, poussé par une criminelle ambition, imagina d'entraîner son neveu dans une vie dissolue, si bien qu'il le ruina de corps et d'esprit. Thrasybule était soutenu par un parti qui désirait le porter au pouvoir. Mais en même temps surgit un parti républicain, qui hâta la dislocation intérieure de la maison du tyran pour pouvoir s'en débarrasser d'autant plus facilement; c'est ainsi que Thrasybule arriva, il est vrai, au pouvoir après la mort d'Hiéron, mais ne put s'y maintenir même une année, tout en se rendant coupable des plus grandes violences [1]. Syracuse fut le théâtre d'une lutte ouverte entre les citoyens et les mercenaires, entre la tyrannie et la république; les autres cités de l'île, Agrigente, Géla, Sélinonte, etc., prirent part à la lutte, et Thrasybule à la fin dut s'estimer heureux de pouvoir se retirer librement et de trouver un refuge à Locres en Italie.

Telle fut la fin des dix-huit années de domination des Dinoménides à Syracuse. A l'exemple d'Agrigente, Géla et Syracuse rétablirent la république [2]; et, pour caractériser le commencement d'une ère nouvelle et plus heureuse, les Syracusains instituèrent en l'honneur de Zeus « Libérateur » la fête des Éleuthéries [3]. Ces changements cependant ne s'accomplirent pas sans amener des combats meurtriers et de graves embarras. Les grandes villes sont, par tempérament, peu aptes à la pratique de la solidarité républicaine, et de plus, les tyrans avaient modifié trop brutalement les habitudes de la vie civique : quant aux populations, elles étaient trop désa-

[1]) Diodor., XI, 66.

[2]) Fin de la tyrannie en Sicile (Aristot., *Polit.*, p. 222 (1312 b 12) et 230 (1315 b 38).

[3]) Diodor., XI, 72. Le type de Zeus Eleuthérios n'apparaît sur les monnaies qu'au temps de Timoléon (Leake, *Numism. Hell. Insul.*, 79. Head, *Coins of Syracuse*, p. 26 sqq.

grégées par la présence d'éléments étrangers pour qu'il fût possible de créer, par des moyens pacifiques, une vie publique nouvelle. On essaya, il est vrai, de réunir en un seul corps les anciens et les nouveaux citoyens ; mais on blessa profondément ces derniers en les excluant des honneurs, et on causa une scission qui amena des luttes sanglantes dans l'intérieur de la ville. Les différents quartiers devinrent des forteresses d'où les partis se faisaient la guerre. Il restait encore sept mille soldats et citoyens nouveaux, de ceux que Gélon avait reçus dans la ville ; ils s'emparèrent des deux quartiers intérieurs, Ortygie et Achradina, de sorte que les citoyens d'ancienne famille furent repoussés dans les faubourgs. Les vaincus se retranchèrent à Epipolæ, sur la partie occidentale du vaste plateau où se prolonge la ville, pour couper les vivres à celle-ci du côté de la terre. Par ce moyen, ils réussirent enfin à forcer leurs adversaires à la retraite.

Cependant les effets de la chute des tyrans se firent sentir bien au delà de Syracuse. Car les Sicules, resserrés par la domination des Dinoménides, se soulevèrent de nouveau, et comme ils trouvèrent dans Doucétios un chef audacieux, ils cherchèrent sous sa conduite à se liguer plus étroitement entre eux, pour pouvoir se créer une situation égale à celle des Hellènes. La haine qu'inspiraient les tyrans et tout ce qui venait d'eux décida les Syracusains à s'allier aux Sicules ; ils entreprirent en commun une expédition contre la ville créée par les tyrans, Ætna, qui était odieuse aux uns et aux autres. La population, fidèle à la mémoire d'Hiéron, se défendit vaillamment ; mais à la fin elle fut obligée de céder, et, après une courte existence, cette orgueilleuse et royale cité que Hiéron avait fondée au milieu des fêtes les plus brillantes, fut dispersée et le monument élevé en l'honneur du fondateur détruit ; les Catanéens revinrent dans leurs anciennes demeures, les Sicules rentrèrent en possession de leurs terres, et les habitants d'Ætna furent transportés au pied du volcan, à Inessa, où ils continuèrent à porter le nom de leur cité [1].

[1]) (Αἰτναῖοι) ἐκτήσαντο τὴν νῦν οὖσαν Αἴτνην, πρὸ τούτου καλουμένην Ἰνήσσαν (Diodor., XI, 76). On a des monnaies de cette seconde Ætna ou Ætna-Inessa, portant des types catanéens et la légende AITNA, AITNAIΩN (Leake, *Num. Hellen. Sic.*, 59).

Plus longtemps que partout ailleurs la tyrannie se maintint dans les deux villes du détroit sicilien, qu'Anaxilaos avait réunies en un royaume. Depuis la LXXVI[e] olympiade (476), Micythos gouvernait cet État; d'abord esclave, il était devenu, grâce à la confiance d'Anaxilaos, tuteur de ses fils et régent de Rhégion et de Zancle. Il gouverna en cette qualité avec prudence et modération, en cherchant à concilier le pouvoir absolu et la constitution civile; mais il fit preuve en même temps d'activité et d'énergie, par exemple en secourant les Tarentins menacés et en envoyant des colonies sur la côte occidentale de l'Italie. Il arriva même que Hiéron devint jaloux de lui et excita les fils du tyran à revendiquer leur patrimoine. Micythos y consentit, et rendit publiquement compte de son administration de la manière la plus satisfaisante. Ses pupilles, qui se repentaient de leur conduite, ne purent le décider à modifier sa résolution; il s'embarqua avec sa fortune privée et se rendit, suivi des bénédictions d'une population reconnaissante, à Tégée en Arcadie, pour y terminer dans la retraite une existence pleine de vicissitudes. Le fait arriva en 467 (Ol. LXXVII, 2). Les offrandes déposées à Olympie perpétuèrent sa brillante renommée [1]. Les fils d'Anaxilaos réussirent à se maintenir pendant environ six années encore; puis eux aussi furent chassés.

Un état de choses uniforme régnait donc enfin dans toute la Sicile grecque. Les cités s'étaient purifiées en expulsant de leur sein tous ceux qui devaient aux tyrans leurs droits civiques; les exilés étaient revenus, les domaines des familles princières étaient convertis en propriétés publiques, les constitutions libres partout remises en vigueur. Après l'époque des tyrans, toutes les cités prirent un joyeux essor, comme Athènes après la chute des Pisistratides.

Il y avait bien sans doute encore d'ambitieux chefs de partis, qui mirent à profit les troubles de l'époque de transition et firent des tentatives pour rétablir la monarchie. C'est ce

[1]) HEROD., VII, 170. DIODOR., XI, 48, 66. Sur les ex-votos consacrés à Olympie, voy. PAUSAN., V, 26. On considère comme en ayant fait partie deux *bathra* avec inscriptions dédicatoires (*Archäol. Zeitung*, XXXVI, p. 138. n. 175. XXXVII, p. 150, n. 300).

qui arriva notamment à Syracuse, où un certain Tyndaréon distribua de l'argent à la foule; déjà il se voyait entouré d'une troupe prête à le porter au pouvoir. Mais, avant qu'il fût assez fort pour braver les tribunaux, il fut mis en jugement et condamné à mort. Pour prévenir de pareilles tentatives, on mit en usage à Syracuse un procédé semblable à l'ostracisme athénien, qui, comme l'on sait, dut son origine à des circonstances analogues. A Syracuse on l'appelait « jugement par feuilles (πεταλισμός)[1] », parce que ce n'était pas sur des tessons d'argile, mais sur des feuilles d'olivier qu'on inscrivait le nom de celui qui paraissait un danger pour la constitution. On reconnaît là la victoire complète remportée par le mouvement démocratique qui courut d'un bout à l'autre de l'île; dans quelques-unes de ses institutions politiques, il semble avoir pris pour modèle Athènes, et il a certainement réagi à son tour sur les luttes que se livraient alors les partis à Athènes, en contribuant à assurer la victoire aux partisans des réformes.

Pour bien des villes de la Sicile, et notamment pour Syracuse, la victoire complète de la démocratie fit époque aussi au point de vue du développement de la vie intellectuelle. Car le grand nombre de procès particuliers, dont furent cause les perturbations économiques et les déplacements de la propriété, fit naître l'éloquence judiciaire, et les assemblées du peuple, où furent prises désormais les décisions concernant les affaires publiques, devinrent une école d'éloquence politique. Les Siciliotes avaient un talent naturel pour le maniement de la parole; on trouve jusque dans les comédies d'Épicharme la preuve que ce talent se développa de bonne heure. Ce fut à cette époque que Corax [2] se distingua comme avocat et put composer, grâce à sa longue expérience, une théorie de l'éloquence dans laquelle il enseignait la manière de traiter différentes questions de droit. Il eut pour élève Tisias, dont Gorgias fut à son tour le disciple, de sorte qu'on vit un nouveau genre d'éloquence, tout particulier à la Sicile, prendre un rapide et puissant essor [3]. Des circonstances semblables développè-

[1]) Diodor., XI, 87 sqq.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 232.

[3]) Sur Corax et Tisias, voy. Aristot. ap. Cic., *Brutus*, § 46. Cf. Blass, *Attische Beredsamkeit*, p. 18 sqq.

rent aussi l'éloquence à Agrigente, où le philosophe Empédocle se fit tellement apprécier comme orateur populaire qu'Aristote put le considérer comme le fondateur de la rhétorique [1]; il sut combattre victorieusement les menées des partis qui avaient pour but le rétablissement de la tyrannie, et, comme Solon, il résista lui-même à la tentation de s'élever dans sa ville natale au rang suprême.

Les études historiques profitèrent aussi du mouvement général. Des hommes avides de s'instruire rassemblèrent les riches matériaux de l'histoire nationale et les mirent en œuvre. C'est ainsi que, pendant les années qui suivirent l'expulsion des tyrans, le Syracusain Antiochos, fils de Xénophane, écrivit un ouvrage considérable sur les villes d'Italie et de Sicile, ouvrage que Thucydide déjà paraît avoir consulté [2], et dont nous déplorons la perte lorsque nous cherchons à reconstruire l'histoire de la Grèce occidentale.

Quant à la constitution générale de l'île, toutes les villes, soit doriennes soit ioniennes, envoyèrent d'abord, d'un commun accord, des députés à des assemblées communes, afin d'agir suivant une politique uniforme et nationale. Avec les Sicules aussi, les villes grecques vécurent en bonne intelligence, et l'on fut assez généreux pour accorder même aux mercenaires, désormais sans patrie, un endroit sur le territoire de Zancle, où ils fondèrent une colonie [3]. Cependant, cette époque de relèvement de l'esprit national et de concorde ne fut pas de longue durée. Les inconvénients de la tyrannie se trouvaient heureusement écartés; mais il ne fut plus possible d'atteindre le but élevé qu'avaient poursuivi les tyrans d'Agrigente et de Syracuse, c'est-à-dire l'effacement des différences de race, la fusion des Grecs siciliens en un seul peuple, l'union de leurs forces en une armée nationale qui pût braver tous les ennemis du dehors et empêcher toute intervention étrangère. L'île fut de nouveau divisée en États particuliers moins capa-

1) Diog. Laert., VIII, 54.

2) Περὶ Ἰταλίας et Σικελιῶτις συγγραφή (*Fragm. Histor. Græc.*, I, p. 181), ouvrage utilisé par Thucydide, d'après Wölflin.

3) Diodor., XI, 76. Siefert, *Zankle-Messana*, p. 12. Sur la Sicile après l'expulsion des tyrans, voy. Diodor., *ibid.*

bles de se défendre ; les plus grands troubles accompagnèrent le gouvernement populaire, car les cités n'avaient pas eu le temps de s'habituer peu à peu à la liberté ; on vit se produire rapidement tous les inconvénients de la démocratie, l'esprit de parti, l'anarchie, les agressions haineuses contre les riches, et se consumer à ce jeu les forces des cités qui n'avaient plus d'idéal à poursuivre. La jalousie des Doriens et des Ioniens se réveilla ; les Sicules élevèrent des prétentions de plus en plus audacieuses ; et, après la suspension violente du droit commun, amenée par la tyrannie, il était devenu très difficile d'établir une constitution durable.

§ III

LA GRANDE-GRÈCE.

En Italie moins encore qu'en Sicile il ne saurait être question d'une histoire générale des villes grecques. Là, en effet, aucune union durable ne put s'établir, ni par les sanctuaires amphictyoniques [1] ni par la puissance prépondérante de certaines villes. Là, la division des forces nationales était bien plus déplorable encore et l'antagonisme bien plus prononcé entre les villes d'origine achéenne, dorienne et ionienne, qui avaient grandi à peu de distance l'une de l'autre.

Pendant les premiers siècles qui suivirent leur fondation, la prospérité de ces villes ne fit qu'augmenter sur ce sol de la Grande-Grèce, d'une si étonnante fertilité. L'histoire de leur développement, écrite par Antiochos, est perdue pour nous, de sorte que ce sont surtout les monnaies qui nous rendent témoignage de l'opulence des villes, de leurs cultes et de leurs relations entre elles. En effet, les minces pièces d'argent des villes achéennes, munies d'inscriptions, frappées en creux d'un côté et en relief de l'autre, prouvent bien, si on les compare aux épaisses pièces de métal de la mère-patrie, combien on s'entendait, dès le VIIe siècle av. J.-C., à empêcher les faux-

1) Voy. vol. I, p. 129-130.

monnayeurs d'exercer leur métier. Les recueils de lois des cités italiques sont une preuve de leur culture politique[1]; leurs colonies de la côte occidentale nous prouvent leur puissance; les citoyens de Sybaris, de Crotone et de Locres étendaient leur domination sur les deux mers de la péninsule. Mais, à mesure que les villes sortent de l'obscurité qui pendant des siècles nous cache l'expansion progressive de leur puissance, nous les trouvons animées l'une contre l'autre de la plus violente jalousie, de sorte que le sol de la Grande-Grèce devint le théâtre des luttes les plus sanglantes entre des villes grecques voisines. On peut même dire qu'aucune partie du territoire grec ne fut témoin d'aussi terribles destructions, d'un passage aussi rapide de la prospérité la plus merveilleuse à la misère la plus profonde et à la dévastation complète.

Les villes achéennes, Sybaris, Crotone, Métaponte, furent d'abord les plus puissantes; elles cherchèrent en commun à se rendre maîtresses des colonies fondées par les autres tribus, et c'est par suite de cette ligue que l'antique Siris, d'origine ionienne et située entre Métaponte et Sybaris, fut détruite de fond en comble, vers 580 av. J.-C. (Ol. L, 1). Puis, les villes achéennes se divisèrent elles-mêmes; Crotone et Sybaris se firent la guerre, et cette dernière fut si complètement vaincue que les Crotoniates firent passer sur son emplacement les eaux du Crathis, pour en effacer les dernières traces (510 : Ol. LXVII, 3). C'est ainsi qu'avant l'époque des guerres médiques, les deux villes que la réception princière de Clisthène[2] nous a fait connaître comme les plus brillantes des villes grecques de la Basse-Italie, ont disparu de la surface de la terre. Mais la chute de Sybaris fut funeste aux vainqueurs eux-mêmes[3]. Le désordre le plus complet régna dès lors dans les villes achéennes; de tumul-

[1]) Voy. vol. II, p. 112-114.

[2]) Voy. vol. I, p. 318.

[3]) Tim., *fragm.*, 63 Göller. D'après Justin., XX, 3. Strab., p. 262, la défaite des Crotoniates sur les bords de la Sagra doit avoir suivi de près la chute de Sybaris. Cf. Niebuhr, *Röm. Geschichte*, III, p. 602. D'autres (Millingen, *Considérations sur la numismatique de l'ancienne Italie*, p. 66. Heyne, *Opusc.*, II, p. 184) la placent avant cette date. Sur l'histoire de la Grande-Grèce en général, voy. l'ouvrage récent de F. Lenormant, *La Grande-Grèce*. Paris, 1881.

tueux mouvements populaires mirent fin à l'influence des Pythagoriciens, qui avaient rendu Crotone grande et forte, et par suite à la puissance des familles aristocratiques [1]. L'émeute et les exécutions régnèrent pendant longtemps. Des ambassades vinrent de divers points de la Grèce offrir aux cités des conseils et des secours, et, comme les Achéens ne réussissaient pas à rétablir l'ordre avec leurs propres forces, les villes de l'Achaïe finirent par venir à leur aide. Les principes politiques de la mère-patrie furent acceptés par les colonies, comme nous l'apprend Polybe [2], sans que nous puissions toutefois déterminer de plus près ni l'époque à laquelle eut lieu ce rapprochement, ni les circonstances qui l'accompagnèrent.

En somme, l'histoire de la Grande-Grèce resta séparée de celle de la mère-patrie; et, bien que les villes italiques eussent parfaitement compris qu'elles aussi avaient tout à craindre de l'esprit envahisseur du roi de Perse, un seul vaisseau vint se joindre à la flotte grecque à Salamine, celui du Crotoniate Phayllos [3]. La puissance de sa ville natale, qui était aussi la patrie de Démocède et de Milon [4] et qui pendant si longtemps avait été comme un modèle proposé à l'admiration de tous les Hellènes, de cette ville qui avait remporté plus de couronnes à Olympie que toute autre ville grecque, était brisée par la guerre civile et les défaites. A mesure que les palestres devenaient désertes, les Crotoniates perdaient leur énergie et leur assurance dans les batailles. Ajoutez à cela que, tandis que les Carthaginois menaçaient la Sicile et les Perses l'Hellade, les peuples italiques étaient sur le point de se jeter en masse sur le littoral de la Grande-Grèce, notamment les Iapyges et les Messapiens [5], avec les Peucétiens qui habitaient une région plus éloignée.

Après la décadence des villes achéennes, Tarente fut la ville la plus brillante et le siège principal du commerce de l'Italie

1) Voy. vol. II, p. 115.
2) Sur l'ambassade envoyée en Achaïe (Polyb., II, 7, 7), voy. Th. Müller, *De Thuriorum republica*, p. 24.
3) Voy. vol. II, p. 319.
4) Voy. vol. II, p. 194-195.
5) Voy. vol. I, p. 540-541.

méridionale. Son opulence surtout attirait les Barbares, et, malgré le secours des habitants de Rhégion, la ville éprouva une défaite terrible, la plus formidable, selon Hérodote, qu'eussent éprouvée des populations helléniques (473 : Ol. LXXVI, 4)[1]. C'est ainsi que, vers l'époque où Hiéron battait les Tyrrhéniens, la côte orientale de l'Italie fut livrée aux Barbares, jusqu'au détroit de Sicile. Cependant, la puissance de Tarente n'était pas anéantie. Les anciennes familles avaient, il est vrai, péri dans la lutte; mais là aussi on vit alors éclater ces mouvements qui, depuis la fin du VIe siècle av. J.-C., agitaient tout le monde grec. Les classes inférieures de la population prirent part au gouvernement de l'État, et le changement de la constitution aristocratique en démocratie[2] provoqua un puissant essor, de sorte que les Tarentins purent reprendre la lutte avec bonheur et élever à Delphes, entre la LXXVIIIe et la LXXXe olympiade, de glorieux monuments de leurs victoires; c'étaient des œuvres d'Agéladas et d'Onatas, qui représentèrent en groupes d'airain les combats vaillamment livrés à cheval et à pied contre les Barbares[3].

Après la défaite des Barbares, les guerres entre les villes grecques recommencèrent, comme dans la mère-patrie. La cause principale de ces dissensions était Sybaris, dont les citoyens, même dans l'exil, ne cessèrent pas de songer au rétablissement de leur cité. Lors de leur première tentative (476 : Ol. LXXVI, 1) ils espéraient être secourus par Syracuse, et Hiéron se proposait de les soutenir avec une armée contre Crotone; mais le corps auxiliaire ne vint pas, et les Sybarites eurent le dessous une seconde fois[4]. Puis, 58 ans après la destruction de leur ville, ils se rassemblèrent de nouveau en partant de leurs colonies[5]; mais il ne tardèrent pas, cinq ans après avoir reconquis leurs foyers, à être expulsés par les Crotoniates (447 : Ol. LXXXIII, 2). Leur courage ne faiblit pas. Ils

[1]) Sur les combats des Tarentins et des Iapyges, voy. LORENTZ, *Tarentinorum res gestæ*, 1838, p. 9.

[2]) ARISTOT., *Polit.*, p. 198, 7.

[3]) BRUNN, *Geschichte der griechischen Künstler*, I, p. 90.

[4]) DIODOR., XI, 48.

[5]) Voy. vol. II, p. 545.

s'adressèrent à la mère-patrie, d'abord à Sparte, puis à Athènes, et leurs demandes de secours finirent par amener de l'Hellade des expéditions qui, pour la première fois, eurent une influence décisive sur les destinées de la Grande-Grèce.

En somme, la connaissance de la mère-patrie avec la péninsule occidentale n'avait progressé que lentement, de sorte que, même pour les Athéniens, une expédition dans l'Adriatique était devenue une expression proverbiale pour désigner une entreprise hasardeuse[1]. Ce ne fut que lorsqu'ils entrèrent en relations plus étroites avec l'Ionie qu'ils se rapprochèrent en quelque sorte de l'Italie, qui depuis longtemps était intimement liée avec les ports de l'Ionie, comme notamment Sybaris avec Milet. On apprit à connaître de mieux en mieux les attraits de l'Italie; ce furent surtout les vastes champs de blé autour de Siris qui attirèrent l'attention d'Athènes, depuis que celle-ci était devenue une puissance maritime. Les Athéniens croyaient avoir des droits sur cette antique contrée ionienne, dont le poète Archiloque avait célébré la beauté; il circulait des oracles qui leur en assignaient la possession; et lorsque pendant un certain temps ils durent s'attendre, comme les citoyens de Phocée, à renoncer à leur patrie, ils prirent la résolution, ainsi que Thémistocle le déclara à Eurybiade, d'émigrer à Siris[2]. L'audacieux Thémistocle pensait beaucoup à ces lointains rivages d'Occident; il leur emprunta même le nom de deux de ses filles, Italia et Sybaris[3]. Ses projets se réalisèrent sous Périclès, qui activa d'une main sûre les relations de l'Attique avec l'Occident. Des Siciliotes de talent furent appelés à Athènes[4]: on conclut des traités avec certaines villes, comme par exemple avec Rhégion (Ol. LXXXVI, 4), et, sous la direction d'Athènes, une colonie grecque vint s'établir sur le territoire des Sybarites.

La fondation de Thurii[5] ne devait pas, il est vrai, être une expédition militaire, mais une œuvre de paix, entreprise pour effacer l'antique mésintelligence des tribus. Il semblait plus

[1]) *Seeurkunden*, p. 137. Cf. vol. I, p. 507.
[2]) Voy. vol. II, p. 318.
[3]) Plut., *Themist.*, 32.
[4]) Voy. vol. II, p. 557.
[5]) Voy. vol. II, p. 545-547.

facile d'y réussir sur cette terre que partout ailleurs, parce que là, dès le commencement, le mélange avait été plus complet, et qu'à Tarente, la seule ville dorienne de la région, il ne régnait rien moins qu'un dorisme exclusif. Thurii, du reste, s'attacha aux principes de la politique nationale, aux lois de Charondas; Athènes, protectrice de la nouvelle colonie, s'acquitta de son rôle avec beaucoup de prudence et évita tout ce qui pouvait trahir des vues ambitieuses. Et pourtant, l'œuvre ne put prospérer sans conflit; car la jalousie des villes italiennes fut vivement excitée. Les Tarentins surtout y virent une menace pour la prépondérance de leur ville, à laquelle aucune cité de la Grande-Grèce ne pouvait plus opposer de forces égales, et une tentative faite pour arrêter leur agrandissement; d'autant plus que la ville nouvelle prospérait rapidement et se mettait en relation avec les villes d'origine achéenne. C'est ainsi que les Thuriates devinrent à leur tour les ennemis de Tarente, et prirent comme tels la place de Sybaris. Les deux cités voisines recommencèrent à se disputer les campagnes de Siris, les Thuriates voulant transformer en réalités les prétentions de leur métropole. Ce fut une singulière coïncidence que leur général, pendant cette guerre contre une ville dorienne, ait été un Lacédémonien, ce Cléandridas qu'on avait banni de Sparte pour s'être laissé corrompre par Périclès [1]. On finit par conclure un traité de partage qui accordait aux Tarentins le droit de fonder une colonie sur leur part du territoire de Siris [2], tandis que les Thuriates essayaient de rétablir l'ancienne domination de Sybaris [3] et reculaient les limites de leur territoire jusqu'à la mer Tyrrhénienne [4].

La fondation de Thurii avait rendu très fréquents les rapports entre Athènes et la Grande-Grèce [5]. Thurii avait sans cesse besoin de nouvelles forces, et, jusque vers le milieu de la guerre du Péloponnèse, un grand nombre d'Athéniens vinrent s'y établir, soit sur l'invitation du gouvernement, soit de leur

1) Voy. vol. II, p. 447.
2) *Archäol. Zeitung*, XXXVII, p. 149.
3) Voy. vol. I, p. 552.
4) Polyæn., II, 10. Th. Müller, *De Thuriorum republica*, p. 30,
5) Sur Thurii, voy. Meier, *Opusc. Academ.*, I, p. 213.

propre mouvement; c'étaient surtout des métèques qui avaient de la fortune et qui se sentaient mal à leur aise chez eux à cause des menées des sycophantes; beaucoup d'alliés aussi émigrèrent parce qu'ils trouvaient trop lourdes la domination d'Athènes, l'élévation des tributs et autres exigences. Mais ce n'était pas le mécontentement seul qui poussait les Hellènes à traverser la mer; c'était le désir, alors très vif et très répandu, de voir les contrées occidentales, l'attrait multiple qu'exerçait le pays d'outre-mer sur des hommes amis des voyages, la renommée des cités splendides dans lesquelles le luxe brillait d'un tel éclat, la vie à meilleur marché qu'on menait dans ces campagnes riches en blé et en troupeaux, et enfin cette culture intellectuelle variée, propre au pays, qui était venue avec la prospérité [1].

C'est ainsi que le goût des Tarentins pour les fêtes avait fait naître un genre de poésie badine qui mettait en scène les personnages de la tradition populaire, les héros et les dieux, en les poursuivant de ses plaisanteries et de ses sarcasmes; elle égayait l'action en y mêlant des scènes de la vie journalière. Ces poèmes remplis de saillies spirituelles conservèrent toujours le caractère de l'improvisation. Mais le sérieux ne faisait pas non plus défaut; le rire sur les lèvres, la Muse disait au public de rudes vérités. Dans la Grande-Grèce, en effet, l'esprit philosophique avait jeté des racines plus profondes qu'ailleurs et exerçait sur la vie publique une influence qui, parmi les Grecs, préoccupait à un haut degré les esprits réfléchis. C'est pour cette raison qu'un grand nombre de Grecs allèrent visiter le berceau de la sagesse pythagoricienne, et admirèrent surtout ceux qui savaient associer la musique et la gymnastique, à la manière du célèbre Iccos de Tarente, qui, après les guerres médiques, conquit une couronne à Olympie; c'était le premier maître de gymnastique qu'il y eût alors parmi les Hellènes et en même temps un sage d'une valeur incontestée [2]. Les vaisseaux grecs fréquentèrent de plus en plus les

[1]) Les vases trouvés à Canusium, Rubi, Gnatia et ailleurs, témoignent de la prospérité à laquelle étaient parvenues de petites localités d'ailleurs inconnues (O. Jahn, *Vasen K. Ludwigs*, p. xxxvi).

[2]) Plat., *Protagoras*, p. 317.

mers occidentales; Euctémon[1], le compagnon de Méton, possédait déjà sur les colonnes d'Hercule des notions exactes, et le commerce unissait de plus en plus intimement Athènes aux colonies de l'Occident, surtout depuis qu'un système monétaire uniforme eut facilité puissamment les relations.

En Italie, en effet, le cuivre servait à déterminer la valeur de toutes choses; la livre de cuivre (*libra*-λίτρα), divisée en douze onces, représentait l'unité monétaire et l'unité de poids, et le système monétaire réglé d'après cet étalon se répandit aussi en Sicile. Les marchands et les colons grecs le trouvèrent tout fait; ils apportèrent de leur côté les monnaies usitées dans leur pays, et elles eurent cours à côté des autres. Mais ce furent Corinthe et Athènes qui exercèrent l'influence la plus considérable. Corinthe, tout en adoptant le poids d'or babylonien, s'était fait de bonne heure son système à elle; avant Athènes, elle avait remplacé comme type monétaire ses monnaies d'or par des monnaies d'argent; et le statère corinthien en argent, avec ses subdivisions en tiers, sixièmes et douzièmes, empruntées à l'Asie-Mineure[2], eut bientôt droit de cité chez les Achéens d'Italie, les Crotoniates, les Sybarites, etc. Mais, à la longue, les deux systèmes monétaires ne purent subsister ainsi indépendants l'un de l'autre; et, dans l'intérêt du commerce, les Corinthiens renoncèrent à leur ancienne division, donnèrent au statère (pièce de deux drachmes) la valeur de dix *litres*, et frappèrent des monnaies d'argent (νόμος-*nummus*) équivalentes à un dixième de statère, et par conséquent à une livre de cuivre. C'est ainsi que les Corinthiens, si bien placés pour servir d'intermédiaires entre l'Orient et l'Occident, ont les premiers établi un rapport entre les trois métaux précieux, et ont fondu avec le système de la drachme de l'ancien monde le système italique de la livre[3]; ils ont même compté par *litres* dans leur

[1]) Voy. vol. II, p. 572. Sur les connaissances géographiques d'Euctémon, voy. Avien., *Ora maritima*, 350. Müllenhoff, *Deutsche Alterthumskunde*, I, p. 108 sqq.

[2]) L'étalon corinthien n'est pas, comme on le croyait autrefois (Böckh, *Metrolog. Untersuch.*, p. 97), emprunté à Athènes, mais dérivé pour son propre compte du talent d'or babylonien. Cf. J. Brandis, *Das Mass-Gewicht-und Münzwesen im Vorderasien*, p. 60. 159.

[3]) Mommsen, *Gesch. des röm. Münzwesens*, p. 81, 83.

propre patrie. A côté des Corinthiens, les Athéniens ont introduit aussi leur système monétaire en Occident, surtout en Étrurie, à Tarente et en Sicile [1]. C'est justement à l'époque où leurs relations avec le sud de l'Italie devinrent très fréquentes qu'ils surmontèrent leur aversion pour les monnaies de cuivre [2]. L'homme d'État et poète Dionysios, « l'homme de cuivre, » connu pour les avoir introduites [3], était un des chefs des colons qui s'établirent à Thurii.

Cependant, plus l'Occident, à tous les points de vue, semblait se rapprocher des Athéniens, plus il était naturel qu'Athènes conçût des plans nouveaux, qu'on ne voulût plus s'en tenir à la politique de Périclès, qui n'avait employé que des moyens pacifiques pour faire valoir le prestige de la cité dans la mer Occidentale, et qu'on pensât à y jouer le rôle d'une puissance souveraine. Ces projets devaient bientôt être encouragés par des alliances conclues avec différents États. Lorsque Corcyre fut reçue dans la confédération attique, on avait déjà en vue la Sicile et l'Italie [4]. La haine qu'inspirait Corinthe poussait sans cesse à des plans de conquête sur le territoire des colonies corinthiennes. Pour réaliser ces plans, il ne fallait donc qu'une occasion favorable, un incident qui motivât l'intervention d'Athènes dans les affaires intérieures des colonies. Cette occasion, ce fut la Sicile elle-même qui la fournit.

§ IV

ATHÈNES ET LA SICILE

La Sicile ne pouvait pas arriver à une paix durable. Il y avait trop d'éléments de fermentation, tant dans les différentes villes où l'on tenta de rétablir la tyrannie et dans les relations

[1]) Le *tétradrachmon* a été d'un grand secours au commerce athénien (Mommsen, *op. cit.*, p. 328).
[2]) Beulé, *Monnaies d'Athènes*, p. 73.
[3]) Sur Dionysios, voy. Böckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 770.
[4]) Voy. ci-dessus, p. 12.

des villes entre elles, que dans celles des villes grecques avec les Sicules. Car ceux-ci avaient pour la première fois trouvé en Doucétios[1] un centre vivant, un homme qui ne se contentait pas, en chef de bande hardi qu'il était, de profiter de quelques districts montagneux et d'un accès difficile pour attaquer les villes de la côte, mais qui cherchait à fonder des villes à l'instar des Grecs. Il forma d'abord une cité sicule près de Palique [2], en un endroit à l'ouest de Léontini, que signalaient des phénomènes volcaniques et que les indigènes considéraient comme sacré. Il réussit même à battre les forces réunies d'Agrigente et de Syracuse; puis, après avoir été obligé de quitter durant un certain temps la Sicile, à la suite d'un échec que lui avaient fait éprouver les Grecs, il profita de la division des deux villes pour fonder sur le côté nord de l'île, dans une position bien choisie, une ville nouvelle appelée ***Kalé Akté*** [3] (belle côte), et destinée à être le centre fortifié d'un empire sicule. Mais, avant d'avoir pu affermir son œuvre, il mourut dans sa nouvelle résidence (440: Ol. LXXXV, 1), et les Syracusains, qui pendant ce temps avaient réduit Agrigente, purent réprimer sans difficulté toutes les velléités d'indépendance des Sicules, et soumettre toutes les places que ceux-ci occupaient dans le voisinage de leur territoire.

Syracuse était plus puissante que jamais. Elle reprit le projet de réduire sous sa domination l'île tout entière. Elle augmenta sa cavalerie et sa marine, négligées depuis l'époque des tyrans. Elle traita durement les villes peuplées par les Sicules et avec une hauteur impitoyable les cités chalcidiennes. Il en résulta que l'antique antipathie des tribus, un instant refoulée pendant leur lutte commune contre les tyrans, se manifesta de nouveau, et cela au moment où l'explosion de la guerre du Péloponnèse réveillait plus vive que jamais, dans tout le monde hellénique, l'opposition entre Doriens et Ioniens.

Sparte se mit en relation avec les villes doriennes de l'île [4]:

[1]) Voy. ci-dessus, p. 241.

[2]) Παλική (DIODOR., XI, 88, 90); POLEMON, ed. Preller, p. 120 sqq.

[3]) Καλὴ Ἀκτή (DIODOR., XII, 8, 29). Cf. AD. HOLM, *Beiträge zur Berichtigung der Karte des alten Siciliens*, 1866, p. 26.

[4]) Voy. ci-dessus, p. 33.

et, bien que les villes siciliennes se montrassent beaucoup plus froides et plus indifférentes que les Spartiates ne l'avaient espéré et que les Corinthiens ne le leur avaient fait croire, en Sicile aussi les partisans d'Athènes et ceux du Péloponnèse prirent vis-à-vis les uns des autres une attitude de plus en plus hostile, surtout depuis que les Athéniens étaient devenus puissants dans la mer Ionienne et avaient noué des relations plus étroites avec leurs frères d'outre-mer. C'est ainsi que, dès 433 (Ol. LXXXVI, 4), ils conclurent un traité d'alliance avec Rhégion[1]. Vers la même époque, les ambassadeurs de Corcyre attirèrent l'attention des Athéniens sur le monde grec occidental, et par là secondèrent les projets qu'avait formés déjà du vivant de Périclès le parti le plus avancé des démocrates.

Les Chalcidiens de Sicile se trouvant de plus en plus menacés par l'insolent orgueil de Syracuse, on en vint, en Sicile aussi, à une rupture ouverte ; il se forma deux camps et deux partis décidés à la guerre ; d'un côté, les villes ioniennes, Léontini, Catane, Naxos, auxquelles se joignit Rhégion et même la ville dorienne de Camarina, reconstituée après l'expulsion des tyrans ; car la haine contre Syracuse, qui pouvait bien, il fallait le craindre, supprimer une troisième fois la cité, l'emporta sur tous les sentiments de communauté d'origine et poussa Camarina dans le camp des Ioniens de Chalcis[2]. Du côté opposé étaient les colonies doriennes, avec Locres, qui antérieurement déjà s'était unie à Sparte. Les Léontiniens, serrés de près sur terre et sur mer par Syracuse, firent le pas décisif en envoyant, pendant le cinquième été de la guerre (427 : Ol. LXXXVIII, 1), une ambassade à Athènes pour demander du secours.

Le chef de cette ambassade était Gorgias. C'était déjà alors un sexagénaire, mais aussi un de ces Hellènes dont l'intelligence et l'activité étaient soutenues par une vitalité excep-

[1]) C. I. GRÆC., n. 74. C. I. ATTIC., I, n. 33. Le traité avec Léontini dans le C. I. ATTIC., IV, 33 a. C'est là la παλαία ξυμμαχία mentionnée par Thucydide (III, 86) ; elle a été probablement conclue le même jour pour les deux villes, peu de temps avant l'envoi des deux escadres à Corcyre (ci-dessus, p. 13. 15). Cf. FOUCART, *Revue Archéologique*, 1877, I, p. 384 sqq.

[2]) Sur Camarina, cf. SCHUBRING, *Philologus*, XXXII, p. 498 sqq.

tionnelle [1]. C'était un homme d'un extérieur imposant, plein d'assurance et de confiance en lui-même, comme Empédocle, auquel d'ailleurs il devait une partie de sa culture intellectuelle. Aussi versé dans la philosophie naturaliste que dans la dialectique des Éléates, il avait une extrême variété de connaissances, mais il utilisait surtout ses études philosophiques pour atteindre des résultats pratiques : il savait, par des associations d'idées surprenantes, par des conclusions et des preuves inattendues, s'emparer des esprits et dicter à ses auditeurs leurs résolutions. Sa tournure d'esprit était celle des sophistes ; seulement il ne voulait pas être un professeur de sagesse comme Prodicos, un encyclopédiste et un polygraphe comme Hippias, mais simplement un rhéteur à la manière de Corax et de Tisias [2], exercer de l'influence comme orateur et former lui-même des orateurs. Plus il concentrait ses forces pour atteindre ce but, plus il approcha de la perfection dans son art; et les Athéniens étaient parfaitement capables d'en apprécier le brillant effet. C'était pour eux quelque chose de tout à fait nouveau. Les discours de Gorgias, en effet, formaient le contraste le plus frappant avec la tenue sévère et le fond solide de l'éloquence de Périclès ; ils agissaient comme une musique enchanteresse sur les sens des Athéniens, qui allaient l'entendre soit dans des sociétés privées , soit même au théâtre; ils agissaient par une grâce irrésistible, par une abondance d'images, par des tournures originales, de poétiques images, la richesse des ornements et une diction pleine d'élan; les pensées se suivaient dans un enchaînement rythmique, de sorte qu'elles produisaient l'impression d'une œuvre d'art accomplie.

Il faut attribuer une influence considérable à l'action d'un esprit aussi distingué, placé à la tête de l'ambassade. Mais la situation difficile des Léontiniens avait aussi par elle-même une importance incontestable; car si le faible reste de la population ionienne en Sicile était vaincu, c'était, par suite du différend qui divisait alors la nation, une défaite infligée à la politique athénienne; et les Péloponnésiens auraient trouvé

[1]) Voy. vol. II, p. 604-605.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 232, 243 et vol. II, p. 547.

dans Syracuse, si celle-ci parvenait à réaliser ses plans ambitieux, une puissante alliée qui, rien qu'en fournissant du blé aux ennemis d'Athènes, serait devenue pour eux une puissante auxiliaire.

Les Athéniens agirent avec énergie, mais aussi avec prudence. Vers la fin de l'été 427, ils envoyèrent dans les eaux de la Sicile une escadre de 20 vaisseaux sous Lachès et Charœade pour protéger Léontini, et en même temps pour conclure de nouvelles alliances et reconnaître tout le théâtre de la guerre. Rhégion devint leur station principale [1]. Avant la fin de l'hiver, les Athéniens essayèrent de s'emparer des îles Lipari [2]. Mais ces îles, qui avaient exercé leurs forces dans leurs luttes contre les Tyrrhéniens, leur opposèrent une résistance inattendue, leur donnant ainsi la mesure de l'énergie et de la puissance que possédaient les colonies doriennes. Une seconde attaque dirigée contre elles l'hiver suivant (426/5) n'eut pas plus de succès [3]. Charœade ayant péri dans un combat contre les Syracusains (426), Lachès fut seul commandant en chef. On fit des incursions dans l'intérieur de la Sicile, et l'on s'aperçut qu'on avait de nombreux partisans parmi les Sicules soumis aux Syracusains. On attaqua quelques ports de mer; Mylæ et Messana furent prises [4]; mais, comme on agissait sans plan arrêté, on ne fit rien d'important. Au lieu de secourir les Léontiniens, Lachès aida les habitants de Rhégion à combattre les Locriens Épizéphyriens [5]. Aussi, lorsqu'une deuxième ambassade des alliés siciliens arriva à Athènes pour demander qu'on renforçât l'escadre, on résolut d'équiper une flotte plus considérable, et on envoya d'abord Pythodoros avec quelques vaisseaux; il prit comme stratège la place de Lachès [6].

Au printemps suivant (425), 40 vaisseaux partirent pour la

[1]) Thucyd., III, 86. Diodor., XII, 54. Philochor. ap. Schol. Aristoph., *Vesp.*, 240. Versement fait par le Trésorier dans la 6e prytanie (printemps 426) par le corps expéditionnaire ἐς Σικελίαν (C. I. Attic., IV, 179 a, ligne 10). En ce qui concerne l'influence exercée par les habitants de Rhégion sur la première expédition, cf. Holm, *Geschichte Siciliens*, II, p. 405.

[2]) Thucyd., III, p. 88. Cf. vol. I, p. 562.

[3]) Thucyd., IV, 115.

[4]) Thucyd., III, 90.

[5]) Thucyd., III, 99. 103.

[6]) Thucyd., III, 115.

Sicile sous le commandement d'Eurymédon et de Sophocle [1]. C'était la flotte qui avait à bord Démosthène; et, il faut bien le dire, l'arrêt qu'elle fit à Pylos et qui dès l'abord irrita les deux généraux, de même que le second plus court qu'elle fit à Corcyre [2], nuisirent beaucoup aux affaires siciliennes. On perdit par là tout un été. Messana, où une partie seulement de la population était favorable aux Athéniens, tomba, par suite de la trahison du parti adverse, entre les mains des Syracusains. Ces derniers ne réussirent pas, il est vrai, à battre dans le détroit, comme ils en avaient formé le plan en s'alliant aux Messaniens, la flotte d'Athènes et de Rhégion avant l'arrivée du renfort: ils virent qu'ils n'étaient pas de force à se mesurer avec l'escadre de Pythodoros [3], et les vaisseaux athéniens, arrivés à temps, firent échouer une entreprise contre Camarina, tentée dans le but de détourner cette ville des Athéniens [4]. D'un autre côté, les Athéniens, soutenus par les Léontiniens, attaquèrent en vain Messana, et Pythodoros ne put reprendre cette place qui avait, pour le succès de la guerre engagée avec Syracuse, une importance capitale.

Vers la fin de l'automne, la flotte d'Eurymédon arriva enfin au lieu de sa destination, et en Sicile aussi de grands événements semblaient se préparer au commencement du huitième été de la guerre (424). Une puissante flotte de 50 à 60 voiles stationnait devant Rhégion, et les succès importants obtenus dans le Péloponnèse remplissaient les troupes de confiance et d'ardeur. Mais, en Sicile aussi, les mêmes circonstances changèrent la face des choses et arrêtèrent subitement les entreprises des Athéniens.

1) De cette dernière expédition, Thucydide dit simplement, sans autres détails : ἐς τὴν Σικελίαν ἀποπλεύσαντες μετὰ τῶν ἐκεῖ ξυμμάχων ἐπόλεμουν (Thuc., IV, 48). Il reste un point obscur, à savoir, une expédition que les Athéniens auraient envoyée en Sicile au commencement de la guerre du Péloponnèse, expédition d'ailleurs passée sous silence par tous les auteurs, mais dont Holm (*Gesch. Siciliens*, II, p. 404) croit trouver la trace dans un fragment de Timée (ap. Tzetz. ad Lycophr., 732). Il est question dans ce fragment d'un δρόμος λαμπαδικός en l'honneur de Parthénope, institué à Naples par Diotimos, ὅτι στρατηγὸς ὢν τῶν Ἀθηναίων ἐπόλεμει τοῖς Σικελοῖς.

2) Voy. vol. ci-dessus p. 142, 157.

3) Thucyd., IV, 24-25.

4) Thucyd., IV, 25, 7.

Depuis que Syracuse avait une constitution républicaine, nous y trouvons, comme à Athènes, l'antagonisme des pauvres et des riches, de la vieille et de la jeune génération, des citoyens modérés et des partisans de la souveraineté illimitée du peuple ; mais ici les courants politiques étaient plus inconstants encore et plus désordonnés. Il y avait un parti qui voyait dans une démocratie sans contrôle la ruine de l'État et ne faisait pas mystère de son opinion. Bien qu'il fût sans cesse combattu par les démagogues qui, à l'exemple de Cléon, poursuivaient avec acharnement quiconque était suspect d'hostilité à la constitution, on vit se maintenir en crédit des partisans du gouvernement aristocratique, des hommes qui, réduits au silence et tenus à l'écart en temps ordinaire, reparaissaient sans cesse dans les occasions extraordinaires, parce que, grâce à leur connaissance des affaires, leur bravoure, leur fermeté et leur incorruptibilité, malgré toutes les attaques dirigées contre eux, ils possédaient l'estime et la confiance de la cité. Cette opposition des partis s'étendait aussi à la politique extérieure. Ici, comme à Athènes, le parti démocratique traitait les petits États avec rigueur et sans ménagement ; il s'efforçait de procurer au peuple de Syracuse la domination de la Sicile, tandis que ses adversaires ne croyaient pouvoir établir un ordre durable dans les affaires siciliennes que par la modération, la prudence et la justice.

Après avoir provoqué la guerre en Sicile, par des empiétements de toute sorte, on reconnut combien le parti démocratique avait mis l'État en danger. On vit avec effroi qu'Athènes pouvait agir en toute liberté, que Sparte était hors d'état d'envoyer du secours, et que les colonies doriennes étaient incapables à elles seules de repousser les Athéniens. Il paraissait donc nécessaire de tout tenter pour éloigner les Athéniens, et, pour cela, il fallait suivre une politique conciliatrice, afin de terminer, autant que possible sans l'intervention d'Athènes, tous les différends existant sur le sol sicilien.

Dans ces circonstances, le parti aristocratique redevint prépondérant ; l'homme le plus éminent de ce parti était Hermocrate fils d'Hermon, un Syracusain de grande famille, ennemi décidé d'Athènes et de la politique athénienne ; général expé-

rimenté, politique clairvoyant, grand orateur, de mœurs irréprochables, il était naturel qu'il jouît en Sicile de la confiance de tous. Ce fut pour lui un avantage que les adversaires de Syracuse ne fussent pas très unis entre eux, et que le voisinage de la flotte athénienne et une grande guerre prête à éclater en Sicile eussent rempli d'effroi toutes les villes. Il réussit donc, d'abord, à réconcilier Camarina avec Syracuse, puis, à réunir à Géla un congrès général où tous les griefs devaient être examinés [1].

Après avoir discuté, les uns après les autres, les intérêts particuliers des villes siciliennes, Hermocrate se leva pour recommander chaudement à tous les députés l'intérêt général, la prospérité de l'île tout entière. L'intervention des Athéniens ne serait un avantage pour personne; car ils ne venaient pas pour secourir leurs alliés, mais pour soumettre toute l'île, amis aussi bien qu'ennemis. En face de ces vues ambitieuses, il fallait s'inspirer d'une politique nationale, pour préserver de la servitude la patrie commune. Au nom de la première cité de l'île, il tendait la main à tous pour amener une réconciliation générale: tous les différends devaient être vidés à l'amiable, et la Sicile devenir un empire uni, une confédération de villes librement alliées, dont les habitants ne devaient se sentir ni Doriens, ni Ioniens, ni Léontiniens, ni Syracusains, mais Sicéliotes.

Syracuse prouva en effet son amour de la paix par de réelles concessions, et la pacification générale réussit parfaitement. On s'entendit sur une série de clauses, et on jura de les observer; il fut décidé, entre autres choses, qu'on refuserait l'entrée des ports à toute puissance étrangère qui se présenterait avec plus d'un vaisseau de guerre. La Sicile était plus unie en face d'Athènes qu'elle ne l'avait jamais été contre les Barbares. Mais on fut assez prudent pour ne pas prendre une attitude hostile, et on fit part des décisions intervenues aux généraux d'Athènes; on les invita à y adhérer de leur côté et à rentrer ensuite chez eux, le but de leur présence ayant été atteint d'une autre manière. Il ne restait à Eurymédon qu'à approuver. Toute

[1]) Thucyd., IV, 58 sqq.

objection aurait mis en évidence les projets intéressés des Athéniens, et n'aurait fait que confirmer les insulaires dans leurs craintes et leur antipathie. Malgré cela, les généraux, après leur retour à Athènes, furent reçus avec un dépit évident ; on les condamna à l'exil et à l'amende[1], comme s'ils avaient volontairement trahi les intérêts de la cité. C'est que le peuple, dans l'orgueil de sa victoire, rêvait déjà la possession de toute la Sicile et se croyait maintenant déçu à jamais dans ses espérances. Les plus clairvoyants, au contraire, comprenaient que la pacification rapide de l'île ne serait pas de longue durée, et qu'il fallait s'attendre, plus tôt peut-être qu'ils ne le désiraient, à de nouvelles complications.

Et en effet, bientôt après le congrès pacifique de Géla, de nouveaux troubles éclatèrent. D'abord, à Léontini. Là, le gouvernement démocratique avait créé un grand nombre de citoyens nouveaux et voulait procéder en leur faveur à un nouveau partage des terres. Les riches, de leur côté, s'allièrent à Syracuse, chassèrent le parti populaire, déclarèrent que la cité avait cessé d'exister, et émigrèrent eux-mêmes à Syracuse, où l'on se remit insensiblement à céder aux séductions d'une politique ambitieuse. Cependant l'amour du sol natal ramena bientôt à Léontini, devenue un désert, une partie de ses anciens habitants ; ils s'y défendirent sur divers points fortifiés contre les Syracusains, tandis que la plupart des autres vivaient dans l'exil et sollicitaient avec ardeur le secours des Athéniens[2].

Athènes était alors paralysée par la défaite de Délion et occupée en Thrace, de sorte qu'elle se borna à envoyer en Sicile, pour ne pas rester tout à fait inactive, deux vaisseaux de guerre dont le chef, Phæax, fut chargé de contrecarrer par des négociations la politique de Syracuse et d'encourager le parti contraire à prendre patience[3]. Mais, comme les Athéniens ne firent rien de sérieux, Syracuse réussit à s'emparer complètement du territoire de Léontini. Bientôt après, une nouvelle

[1]) Eurymédon à l'amende, Pythodoros et Sophocle à l'exil (Thucyd., IV, 65).

[2]) Voy. ci-dessus, p. 163.

[3]) Thucyd., V, 5.

guerre éclata entre deux villes de l'ouest, Égeste et Sélinonte.

Après la bataille d'Himère, les habitants de Sélinonte s'étaient rapprochés plus qu'autrefois des villes grecques de la Sicile ; ils avaient pris part à l'expulsion des tyrans de Syracuse, et, pendant la paix de cinquante ans qui suivit, ils n'avaient cessé de prospérer. Leur trésor était rempli. Les sculptures de leurs temples, dans la ville haute et dans la ville basse, témoignent encore aujourd'hui d'un développement considérable de l'art national [1], et de magnifiques monnaies d'argent nous montrent plus clairement encore quel haut degré de prospérité et de culture la ville avait atteint à cette époque [2].

Depuis longtemps elle était en guerre avec Égeste ou Ségeste, sa voisine située plus au nord, la ville principale des Élymes [3] auxquels appartenait la haute montagne d'Éryx, sur le bord nord-ouest de la Sicile, avec la ville du même nom. Les Élymes étaient considérés par les Doriens comme des Barbares, et même les historiens attiques les désignent sous ce nom, bien que, comme le prouvent leurs monuments et leurs monnaies, ils eussent suivi, en ce qui concerne la langue, les mœurs et les arts, le développement de la civilisation hellénique. Leurs voisins doriens évitaient toute alliance avec eux; aussi Ségeste et Sélinonte s'étaient-elles souvent fait la guerre au sujet du droit de *connubium*. Des questions de frontières vinrent s'y ajouter ; et, comme les Syracusains firent ce qui était en leur pouvoir pour exciter les habitants de Sélinonte et les aidèrent même de leurs troupes dans leur lutte contre Égeste, celle-ci, privée de tout secours, se vit serrée de près par terre et par mer.

Après avoir vainement cherché à obtenir du secours à Agrigente et à Carthage, elle s'adressa enfin à Athènes, où elle s'appuya sur le secours précédemment accordé aux Léontiniens pour faire valoir ses droits à l'assistance d'Athènes dans

[1]) Voy. la description des temples de Sélinonte et de leurs métopes dans Holm, *Geschichte Siciliens*, I, p. 170 sqq., 246 sqq., 289 sqq., 405 sqq.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 338.
[3]) Voy. ci-dessus, p. 197.

une détresse analogue[1]. Dix ans après l'ambassade de Gorgias, vers la fin de l'été 416 (Ol. XCI, 1), les Égestains se présentèrent dans cette ville, et ce fut leur arrivée qui fit enfin éclater la guerre entre Athènes et la Sicile.

Ce résultat s'explique par les changements qui, depuis la paix de Nicias, s'étaient produits dans la mère-patrie.

[1]) Thucyd., VI, 6. Y avait-il alliance entre Égeste et Athènes ? Grote (X, p. 100, trad. Sadous) et Meier (*Opusc. Acad.*, I, p. 337) le croient, se fondant sur un passage de Thucydide (ὥστε τὴν γενομένην ἐπὶ Λάχητος καὶ τοῦ προτέρου πολέμου Λεοντίνων οἱ Ἐγεσταῖοι ξυμμαχίαν ἀναμιμνήσκοντες τοὺς Ἀθηναίους κ. τ. λ. VI, 6) où cependant ξυμμαχίαν se rapporte à Λεοντίνων. S'il y avait eu alliance entre Égeste et Athènes, le fait se trouverait mentionné quelque part ailleurs, et les Égestains ne se seraient pas adressés d'abord à Syracuse, à Agrigente et à Carthage, comme le rapporte Diodore (XII, 82). Holm (*Geschichte Siciliens*, II, p. 406) maintient l'existence du traité d'alliance, en faisant valoir l'expression ξύμμαχοι appliquée ailleurs aux Égestains (Thucyd., VI, 10. VI, 13).

CHAPITRE QUATRIÈME

JUSQU'A LA FIN DE L'EXPÉDITION DE SICILE.

§ I. — Les hostilités sous le régime de la trêve. — Caractère précaire de la paix imposée par les deux grandes puissances. — Agitation dans les États moyens. — Argos, Corinthe et Élis. — Ligue séparatiste dans le Péloponnèse (420). — Tergiversations de Sparte. — Politique belliqueuse des nouveaux éphores (420). — Alliance entre Sparte et Thèbes (420). — Nicias et le parti de la paix à Athènes. — Alcibiade fils de Clinias. — La jeunesse d'Alcibiade. — Alcibiade et Socrate. — Attitude politique d'Alcibiade. — Il se fait d'aristocrate démagogue. — Son programme politique. — La ligue des quatre États, Athènes, Argos, Mantinée, Élis (420). — Athènes à la tête d'une ligue péloponnésienne séparatiste. — Démêlés entre Argos et Épidaure (419). — Épidaure défendue par Sparte. — L'armée fédérale et l'armée séparatiste en présence. — L'armée fédérale licenciée par le roi Agis (été 418). — Athéniens et séparatistes en Arcadie. — Bataille de Mantinée (août 418). — L'armée séparatiste devant Épidaure. — Alliance d'Argos avec Sparte (hiver 418). — Réaction oligarchique dans le Péloponnèse.

§ II. — Les hommes et les partis. — Aigreur des partis à Athènes. — Le dernier ostracisme (417). — Révolution à Argos. — Alliance entre Argos et Athènes (été 417). — Les villes du littoral de Thrace après la paix de Nicias. — Deuxième expédition contre Mélos. — Prise de Mélos (416). — Projets belliqueux d'Alcibiade. — Les convoitises athéniennes tournées vers la Sicile. — Opposition des partisans de la paix. — Situation et influence personnelle d'Alcibiade à Athènes. — Luxe et arrogance d'Alcibiade. — Politique d'Alcibiade. — Attaques dirigées contre Alcibiade. — Les clubs politiques. — Égoïsme des partis : décadence des mœurs publiques. — Les envoyés d'Égeste. — Ambassade athénienne envoyée à Égeste (416/5). — L'expédition de Sicile décidée : élection des généraux. — Nouveaux débats. — Nicias contre Alcibiade : Alcibiade contre Nicias. — État de l'opinion après le vote. — Exaspération des ennemis d'Alcibiade. — La mutilation sacrilège des Hermès. — La commission d'enquête. — Nouvelles dénonciations (commencement de juin 415). — Accusation portée par Androclès contre Alcibiade. — Départ de la flotte (juillet 415). — Arrivée dans la Grande-Grèce. — Trois généraux et trois plans de campagne. — Nouveaux troubles à Athènes. — Dépositions de Dioclide et d'Andocide. — Condamnation d'Alcibiade. — Conséquences des intrigues des partis :

poursuites et confiscations. — Loi de Syracosios sur la comédie. — Les *Oiseaux* d'Aristophane (mars 414).

§ III. — La guerre en Sicile. — Fuite et vengeances d'Alcibiade. — Les généraux athéniens irrésolus et réduits à la petite guerre. — Nicias devant Syracuse (nov. 415). — Révolution à Syracuse. — Réformes opérées par Hermocrate. — Débats entre les envoyés syracusains et athéniens à Camarina. — Armements des Syracusains (415/4). — Arrivée des renforts expédiés d'Athènes (printemps 414). — Prise d'Épipolæ (juin 414). — Détresse des Syracusains : destitution d'Hermocrate. — Alcibiade à Sparte (hiver 415/4). — Gylippe chargé de secourir les Syracusains (mai 414). — Gylippe à Syracuse (juillet 414). — Les Athéniens sur le Plemmyrion. — Situation périlleuse de Nicias (automne 414). — Lettre de Nicias (hiver 414). — Nouveaux armements des belligérants. — Prise du Plemmyrion (juillet 413). — Deuxième bataille navale (juillet 413) : arrivée de Démosthène. — Démosthène prend d'assaut Épipolæ (août 413). — Démosthène conseille et Nicias refuse de lever le siège. — Nicias se résout au départ (27 août 413). — Attaques des Syracusains (août). — Dernière bataille dans le port (1er sept.). — Retraite des Athéniens par terre (3 sept.). — Combats livrés dans les gorges d'Acræ (6-8 sept.). — Bataille sur les bords de l'Asinaros (10 sept.). — Anéantissement de l'armée athénienne : sort des captifs. — Coup d'œil rétrospectif sur l'expédition de Sicile. — Conséquences de la guerre de Sicile.

§ I

LES HOSTILITÉS SOUS LE RÉGIME DE LA TRÊVE.

La paix de Nicias, suivie quelques semaines plus tard par une alliance offensive et défensive, avait amené dans la mère patrie un ordre de choses tout nouveau, un nouveau système politique. Les deux grandes puissances s'étaient de nouveau réciproquement reconnues et unies pour le maintien de la paix et la conservation de leurs possessions. Si elles restaient amies, on n'avait pas plus à craindre les troubles à l'intérieur que des dangers du dehors. On avait juré, selon la formule imposée par la loi, qu'on observerait les nouveaux traités ; on les avait gravés sur les tables de marbre et solennellement exposés, d'un côté dans l'Amyclæon, de l'autre dans le sanctuaire de la déesse protectrice de l'acropole d'Athènes ; de part et d'autre, il ne manquait pas de gens qui voulaient sérieusement la paix. Néanmoins, ce n'était pas une paix réelle qu'on

avait conclu ; on n'avait réussi qu'à faire cesser momentanément les maux de la guerre qui s'étaient fait le plus cruellement sentir ; les efforts des partisans de la paix avaient amené une entente suffisante à la rigueur, mais non pas une réconciliation des deux États, ou une véritable fusion de leurs intérêts, ou une transformation des affaires civiles et politiques qui promît d'être durable. Aussi, bientôt après la conclusion de la paix, on put constater que personne n'était satisfait. Le malaise général était plus grand, les rapports plus tendus qu'avant la guerre, d'abord entre Sparte et ses alliés, puis entre les grandes puissances elles-mêmes, et enfin au sein même des deux États principaux, où des partis nouveaux arrivèrent au pouvoir.

Le premier fait qui se produisit après la paix de Nicias fut la défection des alliés péloponnésiens, un événement qui se préparait depuis longtemps.

Les alliés demandaient au chef de la ligue de défendre sincèrement et énergiquement leurs intérêts communs; ils demandaient une politique péloponnésienne; mais ils s'étaient aperçus qu'on suivait à Sparte la politique la plus étroite et la plus égoïste, et qu'on prétendait à tous les droits que confère l'hégémonie sans vouloir en remplir les devoirs. Pour délivrer des Spartiates prisonniers, on avait, pendant des années, recherché et enfin obtenu la paix; mais on avait complètement négligé les plaintes et les désirs des alliés, qui plus que toute autre cause avaient amené la guerre, et Sparte, qui avait conscience de sa culpabilité, dut, pour ne pas être complètement isolée, conclure un armistice avec son ennemie. Athènes n'en avait pas besoin ; c'est Sparte qui cherchait du secours contre ses propres hilotes. C'est ainsi qu'à l'irritation causée par l'égoïsme de Sparte vint se joindre le mépris. Les Péloponnésiens se sentaient trahis, et c'est surtout la dernière clause du traité, celle par laquelle les alliés se réservaient expressément le droit d'en modifier les divers articles selon leur bon plaisir [1], qui avait produit une grande agitation ; car on y voyait non seule-

[1]) ἤν τι δοκῇ Λακεδαιμονίοις καὶ Ἀθηναίοις προσθεῖναι καὶ ἀφελεῖν περὶ τῆς ξυμμαχίας, ὅ τι ἂν δοκῇ, εὔορκον ἀμφοτέροις εἶναι (THUCYD., V, 23).

ment le peu de cas qu'on faisait des États de deuxième ou de troisième rang, mais aussi une convention secrète faite dans le but de les assujettir [1].

Corinthe, qui malgré son activité infatigable n'avait rien obtenu de ce qu'elle désirait, et qui maintenant devait laisser à l'ennemi ses places les plus importantes sur la mer Ionienne, Sollion et Anactorion, se mit à la tête du mouvement et fonda tout d'abord son espoir sur Argos [2]. Cette ville avait en effet été tranquille spectatrice de la dernière guerre, comme elle l'avait été des guerres médiques.

Depuis que les hostilités avaient éclaté entre les deux principaux États, elle avait embrassé le parti d'Athènes ; mais elle s'était prudemment abstenue d'agir et avait conclu en 450 (Ol. LXXXII, 3), une paix de trente ans avec Sparte. Protégée par ce traité, elle s'était approprié tous les avantages dont jouissent d'ordinaire, en temps de guerre, les États neutres. Une paix profonde lui avait permis de se relever de ses défaites antérieures, sans jamais oublier son ancienne grandeur, sans renoncer à ses prétentions sur la Thyréatide et sans cesser de repousser avec hauteur l'hégémonie spartiate. Resserrée au dehors, elle avait concentré ses forces au dedans ; elle avait élaboré une constitution démocratique et en même temps augmenté ses moyens de défense d'une façon toute particulière, en choisissant mille hommes des premières familles pour en former une troupe d'élite, nourrie aux frais de l'État et entièrement consacrée au service militaire [3]. C'est là une preuve évidente qu'on faisait de sérieux préparatifs contre Sparte, et qu'on avait l'intention de lui opposer des guerriers dignes de se mesurer avec elle. Un autre trait caractéristique de la politique d'Argos, c'est que, malgré sa faiblesse, elle ne voulut jamais renoncer à son rang de grande puissance, et qu'elle entretenait pour cette raison des relations particulières avec le Grand-Roi. Callias se rencontra à Suse avec les Argiens qui venaient s'assurer la faveur d'Artaxerxès [4].

1) THUCYD., V, 27.

2) Οἱ πολλοὶ ὥρμηντο πρὸς τοὺς Ἀργείους (THUCYD., V, 29).

3) οἱ χίλιοι λογάδες, οἷς ἡ πόλις ἐκ πολλοῦ ἄσκησιν τῶν ἐς τὸν πόλεμον δημοσίᾳ παρεῖχεν (THUCYD., V, 67).

4) HEROD., VII, 151. Cf. vol. II, p. 451, et ci-dessus, p. 83.

La paix de Nicias marque pour Argos le commencement d'une ère nouvelle. L'expiration de son traité lui rendait sa liberté d'action : le moment semblait venu où elle pouvait sortir de son isolement et réaliser les anciens projets de son ambition. On disait maintenant dans le Péloponnèse que Sparte avait perdu par sa trahison tout ses droits à l'hégémonie, que sa place était vacante, et que la ville d'Agamemnon était appelée à reprendre la situation honorable qu'elle avait eue autrefois. Les Corinthiens, qui par eux-mêmes ne pouvaient guère agir qu'en sous-ordre, ne cessaient d'exciter Argos, et, comme on les écoutait, ils invitèrent les députés du Péloponnèse à se réunir dans leur ville pour organiser, au vu et au su de tous, une ligue séparatiste qui devait défendre les intérêts des États moyens [1]. Les villes achéennes se montrèrent prêtes à y adhérer. Élis depuis longtemps était en froid avec les Spartiates [2], et, depuis peu, elle se trouvait en guerre ouverte avec eux à propos de Lépréon.

Les Lépréates, qui habitaient la Triphylie méridionale, entre les Éléens, les Arcadiens et les Messéniens, avaient été assaillis et serrés de si près par les Arcadiens qu'ils s'étaient vus forcés de demander du secours aux Éléens. Ceux-ci trouvèrent dans l'embarras de leurs voisins l'occasion depuis longtemps désirée d'agrandir leur territoire vers le sud, et firent de l'annexion de Lépréon la condition de leur assistance. Le traité que conclurent alors les deux États contenait des clauses très singulières. Les Lépréates entraient dans l'alliance d'Élis, de telle façon que leurs concitoyens, quand ils étaient vainqueurs à Olympie, étaient proclamés comme Éléens de Lépréon ; mais le territoire de cette ville ne fut pas réuni à l'Élide ; une moitié dudit territoire resta indépendante, et pour l'autre moitié, celle du nord, les Lépréates s'engageaient à payer annuellement un talent au sanctuaire d'Olympie [3]. Ce traité avait été conclu environ vers le milieu du v[e] siècle et

[1]) Thucyd., V, 30.

[2]) Voy. vol. II, p. 429.

[3]) Cf. E. Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 85. *Münzen von Olympia* (in von Sallet's *Num. Zeitschrift*, II, p. 185), article dans lequel l'auteur rapporte à ces versements l'ὀλυμπικὸν νόμισμα.

observé jusqu'au début de la guerre. A ce moment, les Lépréates refusèrent de payer leur redevance et prirent les Lacédémoniens pour arbitres du différend. Mais, comme les Éléens attaquèrent Lépréon sans attendre la décision des Spartiates, ceux-ci mirent une garnison dans la ville et refusèrent, même après la conclusion de la paix, de rendre le territoire aux Éléens, tandis que ceux-ci, s'appuyant sur une clause du traité qui rendait à chacun ce qu'il avait possédé avant la guerre, croyaient pouvoir élever de justes prétentions sur le territoire des Lépréates [1].

L'Arcadie aussi était loin d'être tranquille; les Argiens y étaient revenus à leur ancienne politique [2]. Là aussi de petits États élevaient des prétentions toutes nouvelles, surtout Mantinée, qui, soutenue par Argos, jouait pour la première fois le rôle d'une ville indépendante parmi les États de deuxième ordre. Ses habitants avaient transporté des montagnes du Mænale dans leur ville les ossements d'Arcas, l'ancêtre royal de toute la tribu, pour donner à Mantinée l'importance d'un centre national. Ils cherchaient à étendre par la conquête le territoire de leur cité dans l'intérieur de l'Arcadie, où les tribus de montagnards vivaient en associations faiblement unies entre elles, et ils prirent ouvertement parti contre Sparte, parce que cette puissance avait intérêt à empêcher toute modification de l'état traditionnel de la péninsule [3]. L'adhésion d'une ville arcadienne à la ligue séparatiste produisit une profonde impression: tout le système politique du Péloponnèse semblait hors des gonds, et le respect qu'inspirait Sparte paraissait s'être changé en haine et en mépris. Des envoyés spartiates se rendirent à Corinthe pour protester énergiquement contre ces menées révolutionnaires; Sparte s'appuyait sur le droit péloponnésien, d'après lequel les décisions de la majorité liaient tous les alliés; Corinthe, au contraire, lui opposait l'obligation plus sacrée qui résultait de la foi jurée; elle déclara qu'elle ne pouvait en aucun cas aban-

1) Thucyd., V, 31.
2) Voy. vol. II, p. 428.
3) Sur les prétentions de Mantinée au rang de grande ville (Pausan., VIII, 9), cf. E. Curtius, *Peloponnesos*, I, p. 238.

donner la cause des villes de la Chalcidique. Après que les Corinthiens eurent ainsi justifié leur politique, les Éléens conclurent avec eux, et plus tard avec les Argiens, un traité d'alliance. A Argos, on reçut ensuite l'adhésion des villes chalcidiennes fortement émues par la prise de Scione, dont la garnison avait été passée au fil de l'épée par les Athéniens et remplacée par des Platéens.

La ligue du Péloponnèse était dissoute; il s'agissait maintenant de gagner Mégare et Thèbes encore indécises, et d'attirer dans la ligue séparatiste d'Argos et de Corinthe les États fidèles à Sparte.

Le premier acte collectif de la ligue fut l'envoi d'une ambassade à Tégée. La démarche n'eut aucun succès; car l'hostilité qui régnait entre Tégée et Mantinée l'emporta sur toute autre considération. La jalousie qu'inspirait à Tégée l'essor de son audacieuse voisine la rendit cette fois inébranlable, et Sparte, appuyée sur la fidélité des Tégéates, redressa la tête. Plistoanax envahit l'Arcadie; les Mantinéens furent repoussés du territoire conquis, et Lépréon énergiquement protégée contre Élis par une garnison d'hilotes qui avaient gagné leur liberté en servant sous Brasidas [1]. Ces mesures produisirent sur les membres de la ligue une impression décourageante; les États secondaires s'étaient trop hâtés de compter sur une défection générale des Péloponnésiens. On manquait de confiance, de cohésion, d'hommes d'États expérimentés; Argos surtout, appelée à jouer inopinément un rôle important, était mal préparée à diriger des entreprises politiques. Incertaine et inquiète, elle hésitait; les autres cités ne pouvaient non plus se faire illusion sur le danger de leur situation, car elles se trouvaient en hostilité avec les deux grands États, et elles ne furent pas longtemps à s'apercevoir combien il était difficile de fonder en Grèce une troisième puissance [2].

[1]) Thucyd., V, 33-34.

[2]) Les Corinthiens firent à ce moment une tentative pour obtenir un armistice analogue à celui qui, peu de temps après la conclusion de la paix de Nicias, avait été accordé aux Béotiens sous la forme de δεχήμεροι ἐπισπονδαί (Thucyd., V, 32). C'est à ces négociations, restées d'ailleurs sans résultat, que Kirchhoff rapporte l'inscription du C. I. Attic., IV, n. 46 a.

Les mouvements des États secondaires n'eussent eu en effet aucune importance si les deux grandes puissances avaient été sincères l'une à l'égard de l'autre. Mais entre elles non plus il n'y avait point d'union véritable; c'est à peine si on parvint à sauvegarder durant six mois les apparences de la concorde, et on ne songea pas même sérieusement à appliquer les clauses du traité de paix, bien qu'on se fût engagé par serment à les faire exécuter au besoin par la force. A Sparte notamment, on ne pouvait se décider à renoncer de bon gré aux succès obtenus en Thrace et à permettre aux Athéniens d'y rétablir complètement leur puissance. Le but principal une fois atteint, à savoir la délivrance des prisonniers de Pylos, les Spartiates n'étaient pas fâchés de voir Cléaridas [1], qui maintenait la politique de Brasidas, refuser de rendre Amphipolis ainsi que les autres villes voisines qui s'étaient détachées d'Athènes. Ils prétendaient avoir fait preuve de bonne volonté en rendant les prisonniers athéniens et en retirant leurs troupes des villes de Thrace; ils ajoutaient qu'ils n'étaient pas en état de contraindre Amphipolis. La forteresse de Panacton [2], située sur la frontière, resta également entre les mains des Béotiens. Naturellement, Athènes garda Pylos; tout ce qu'elle accorda, ce fut d'éloigner la garnison, composée de Messéniens et d'hilotes, et de la remplacer par des troupes athéniennes [3]. C'est ainsi que l'été se passa en négociations interminables qui n'amenèrent aucun résultat. Pourtant on faisait sans cesse de nouvelles tentatives de rapprochement; les Spartiates offrirent même de contraindre les Béotiens à rendre la forteresse en litige; car, dans les deux États, les partis qui voulaient sincèrement la paix étaient encore au pouvoir.

Mais, dès l'automne, les choses changèrent de face. Un nouveau collège d'éphores fut élu; ceux qui y entrèrent avaient des tendances toutes différentes de celles de leurs prédécesseurs; c'étaient des hommes inquiets et ambitieux, comme Cléobule et Xénarès. Ils étaient ennemis de cette paix qui n'a-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 189.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 191.
[3]) Thucyd., V, 35.

vait fait qu'humilier et affaiblir Sparte. Comme représentants de la jeune Sparte, ils se mirent à la tête du mouvement et s'opposèrent résolûment au parti qui, sous la conduite de Plistoanax, avait conservé les scrupules et les craintes d'autrefois, ainsi que la vieille aversion pour toute entreprise d'un succès douteux ; leurs efforts tendaient à rompre le plus tôt possible l'alliance gênante et contre nature qu'on avait conclue[1]. Mais comme, en attendant, on était lié par les traités et qu'on n'était pas à même d'en signer d'autres, les éphores durent chercher à atteindre leur but par des voies détournées. Ils tentèrent tout d'abord d'unir Thèbes et Argos. Ces États devaient former le noyau d'une nouvelle ligue contre Athènes, ligue à laquelle Sparte pourrait ouvertement s'adjoindre en temps opportun ; on espérait en même temps éviter ainsi les dangers dont on était menacé par la ligue séparatiste.

Le plan était habilement combiné ; ce fut avec succès qu'on en entreprit l'exécution. Les Argiens en effet, après les beaux débuts de leur politique nouvelle, avaient timidement reculé ; ils craignaient de rester seuls en face d'un voisin ennemi, et ils se hâtèrent de se rapprocher de Sparte en renonçant à leurs plans ambitieux.

Il était beaucoup plus difficile de venir à bout de la raideur des Béotiens. Les généraux de leur ligue étaient, il est vrai, disposés à se prêter à tout, mais les membres du Conseil qui avait la direction suprême des affaires refusèrent de leur donner les pouvoirs nécessaires, et cela, uniquement parce qu'ils craignaient qu'en s'alliant aux Péloponnésiens infidèles, aux séparatistes, on ne blessât Sparte, l'alliée naturelle de la Béotie. Ils ne pénétraient pas la politique astucieuse des éphores, et, comme les intentions secrètes ne devaient pas être divulguées, ce malentendu fit échouer toute la négociation, qui, comme on le voit, comportait par trop de sous-entendus et de finesses.

Les Spartiates durent alors agir avec plus de franchise. Leur but immédiat était la délivrance de Pylos ; et ils ne pouvaient espérer l'atteindre que par Panacton. Ils envoyèrent

[1] THUCYD., V. 36.

donc des députés aux Béotiens pour les engager à rendre cette place frontière; mais les Béotiens refusèrent absolument, à moins que Sparte ne consentît à conclure avec eux un traité d'alliance [1]. Ils poussaient Sparte à cette démarche afin d'amener par là la rupture des traités; car ils se trouvaient, par le fait de ces derniers, évincés de leurs anciennes alliances, et ils voulaient profiter des circonstances pour reprendre une forte position dans les affaires de la Grèce. Les Spartiates cédèrent, parce qu'ils espéraient atteindre aussi bien de cette manière leur but immédiat, et que d'ailleurs ils voyaient avec plaisir dans le renouvellement de l'alliance avec Thèbes un point d'appui contre Athènes. L'alliance fut donc conclue à Thèbes au printemps de l'année 420 (Ol. LXXXIX, 4) [2], et les députés spartiates se rendirent aussitôt à Athènes, dans l'espoir d'obtenir la restitution de Pylos après celle de la place frontière en litige, et la mise en liberté de tous les prisonniers encore retenus en Béotie. Mais ils se trompaient fort en croyant remporter aussi facilement un double avantage. Les Béotiens avaient pendant ce temps rasé Panacton; les Athéniens ne pouvaient donc pas considérer la reddition de la place comme un accomplissement loyal des conditions de paix. On reprocha en outre aux négociateurs, et avec raison, le traité conclu, comme constituant une violation manifeste de la paix, Athènes et Sparte s'étant engagées à ne conclure aucun traité particulier avec des tiers. Il en résulta que les Athéniens de leur côté se déclarèrent libres de tout engagement, et qu'ils congédièrent les ambassadeurs avec une réponse très désobligeante. Les Thébains avaient donc complètement atteint leur but : l'odieuse alliance entre les deux grandes puissances était à peu près dissoute. Il en résulta aussi qu'à Athènes un nouveau parti arriva au pouvoir.

Athènes était la seule cité qui fût restée ferme et intacte au milieu des agitations qui suivirent la paix. Jamais Nicias n'avait été plus influent. Les embarras de Sparte secondaient ses plans; car il pouvait en profiter pour convaincre les Spartiates qu'ils devaient d'autant plus étroitement s'allier à Athè-

[1]) Voy. les négociations au sujet de Panacton dans THUCYD., V, 36. 39. 42.
[2]) THUCYD., V, 39.

nes qu'ils voyaient leur puissance domestique ébranlée d'une manière si inquiétante par les mouvements des hilotes, la défection des Péloponnésiens et le mauvais vouloir de leurs anciens alliés. C'est pour cela qu'il avait travaillé avec ardeur à faire changer le traité de paix en alliance offensive et défensive, et il était d'avis qu'une entente sincère de Sparte et d'Athènes, d'accord avec leurs intérêts respectifs et assurant à chacune ses possessions, était la meilleure et même la seule garantie d'une paix durable en Grèce. C'était donc, au fond, la vieille politique de Cimon qu'il espérait remettre en honneur.

La disposition générale des esprits lui était favorable. Ce n'étaient plus, en effet, des tribus isolées ou certains partis qui demandaient la fin des misères de la guerre ; c'est ce que prouve la *Paix* d'Aristophane, représentée aux grandes Dionysies, peu avant la conclusion des traités [1]. Il y a dans cette pièce une sorte d'ivresse causée par le pressentiment d'un bonheur prochain ; on tire de sa prison, avec des cris d'allégresse, la déesse de la Paix, et on la fait redescendre sur la terre avec ses compagnes depuis trop longtemps absentes, la Vendange (Ὀπώρα) et la Procession (Θεωρία), car les deux pilons avec lesquels le dieu de la guerre a écrasé la malheureuse Grèce, Cléon et Brasidas, ont heureusement disparu. C'est ainsi que Nicias était, même pour le grand public, le bienfaiteur du pays, et était vanté comme tel. Il était maintenant permis d'espérer que les vides faits dans la population allaient être comblés par une génération nouvelle ; on put de nouveau déposer quelque argent au Trésor [2], et déjà, un an après la paix de Nicias, nous voyons les trésoriers d'Athèna payer une somme de 5,163 drachmes aux fonctionnaires que les citoyens avaient désignés pour restaurer le matériel des fêtes [3]. La bonne entente avec Delphes était aussi rétablie, au grand soulagement de bien des âmes pieuses, et, sur l'ordre du dieu, les exilés de Délos [4] furent ramenés dans leur île.

[1]) La *Paix* d'Aristophane a été représentée dans la treizième année de la guerre (*Pac.*, 999. Cf. *Argum.* Cod. Venet.).

[2]) Böckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 525.

[3]) C. I. Attic., I, 320, à la date de Ol. XC, 1 (420).

[4]) Voy. ci-dessus, p. 186.

Mais la grande politique nationale jouait de malheur à Athènes, et on vit reparaître la fatalité qui l'avait poursuivie jadis. Le succès de cette politique dépendait toujours de l'attitude de Sparte ; toute défection de celle-ci était pour elle une défaite. Nicias fut assez peu clairvoyant pour croire à la durée d'une alliance que Sparte n'avait consentie que dans un moment d'embarras et sous l'influence de Plistoanax et de son parti ; il avait aussi été quelque peu imprudent dans l'exécution des traités. Car, en admettant même, comme on le rapporte, qu'il n'ait pas dédaigné d'avoir recours à la corruption pour faire prendre à Sparte l'initiative de l'exécution des clauses du traité, il eut le tort de considérer l'ordre de rendre Amphipolis comme équivalant à un fait accompli, et d'ordonner la mise en liberté des prisonniers de Pylos avant qu'on eût rendu les villes de la Thrace. Il laissait ainsi échapper le levier le plus puissant qu'on eût en main pour contraindre Sparte à satisfaire à ses engagements. Les Athéniens se virent joués [1] ; les menées astucieuses de Sparte se dévoilèrent de plus en plus, et le profond mécontentement que faisait naître la direction des affaires étrangères trouva son expression passionnée dans les discours d'Alcibiade.

Le temps semblait passé où le sort des Athéniens dépendait de tel ou tel de leurs concitoyens. La culture générale des esprits effaçait de plus en plus les différences des caractères et des aptitudes. Cléon et Nicias eux-mêmes avaient dû leur influence moins à d'éminentes qualités, devant lesquelles se fussent inclinés leurs concitoyens, qu'aux circonstances qui avaient fait d'eux l'expression la plus complète des dispositions et des tendances de leur parti. C'est alors qu'on vit surgir de la foule un homme unique par l'abondance de ses dons naturels, et dont l'éclatante personnalité exerça sur ses concitoyens une fascination telle que, jusqu'à la fin de la guerre, le sort de l'État resta presque entièrement entre ses mains.

Déjà depuis plusieurs années on s'était occupé à Athènes du jeune Alcibiade avec le plus vif intérêt ; car il réunissait en lui tout ce qui pouvait captiver l'attention du public. Il était

[1]) THUCYD., V, 35.

petit-fils de cet Alcibiade qui, comme ami de Clisthène, avait pris une part active à ses réformes[1], et fils de Clinias, ce héros de la liberté, qui, près d'Artémision, avait remporté sur sa propre trirème le prix de la bravoure, et qui consolida ensuite l'alliance nouée par son père avec les Alcméonides en épousant Dinomaque, fille de Mégaclès. Il périt à la bataille de Coronée[2] et laissa deux fils, Alcibiade et Clinias, auxquels par testament il donnait pour tuteurs Périclès et son frère Ariphron. Alcibiade avait alors environ cinq ans et grandit sous les yeux de sa mère, affranchi de cette autorité paternelle dont une nature comme la sienne pouvait se passer moins que toute autre[3]. Car, avec ces heureuses dispositions qui faisaient pour lui un jeu de tous les exercices du corps et de l'esprit, se développa en même temps une arrogance qui ne connaissait aucune limite, une orgueilleuse conscience de la richesse et de la splendeur de sa famille, un sentiment présomptueux de sa propre valeur, entretenu par la vigueur d'une jeunesse épanouie en pleine santé, par une stature élevée et une rare beauté[4]. L'esclave thrace que ses tuteurs lui avaient donné pour pédagogue était incapable de maîtriser le pétulant enfant. Il grandit de la sorte et devint un jeune homme instruit et d'un esprit cultivé, mais sans frein moral, volontaire, indiscipliné et capricieux ; il n'avait jamais appris à obéir et était absolument incapable de se vaincre lui-même.

Son entrée dans la vie publique n'était pas faite pour réparer les vices de son éducation. Il devint pour le peuple athénien, si facile à éblouir par de brillantes qualités, l'objet d'un véritable culte : non seulement on lui pardonnait toutes ses folies, mais on y applaudissait en les faisant passer de bouche en bouche. Ce que faisait le fils de Clinias, sa manière de se vêtir et de s'exprimer, passait pour le comble du bon ton et était imité comme la dernière mode[5]; les artistes le prenaient pour

1) Voy. vol. I, p. 468.
2) Voy. vol. II, p. 446.
3) Plat., *Alcib.*, I, p. 122. *Protag.*, p. 320.
4) *Forma princeps* (Plin., XXXVI, 4, 8).
5) Alcibiade est souvent représenté par les comiques comme le chef de file des jeunes débauchés d'Athènes (Aristoph., *Dætal.* fragm. 16. *Acharn.*, 680. 716). On le donne pour l'inventeur des orgies du matin (Eupolis, fragm. 303. Meineke, *Fragm. Com. Græc.* [1847], I, p. XXIV).

modèle de leurs statues d'Hermès, dans lesquelles ils reproduisaient les belles formes de l'éphèbe athénien [1], et ce n'étaient pas seulement les hommes du commun qui s'efforçaient de gagner par leurs flatteries le vaniteux jeune homme, mais les esprits les plus distingués de l'époque : un Prodicos, un Protagoras payaient leur tribut d'hommages aux charmes de sa personne et se sentaient honorés par le moindre témoignage de sa faveur.

Et Périclès ? Était-il indifférent à l'égard du jeune parent que son noble père avait confié à sa sollicitude ? Ne faisait-il rien pour arrêter la corruption de son pupille, qui ne pouvait être qu'une cause de malheurs pour lui-même et pour la cité tout entière ? Sans doute, dans l'antiquité déjà on l'a accusé de négligence ; il est possible que les expériences qu'il fit sur ses propres fils l'aient amené à estimer trop peu l'influence de l'éducation et des exemples, et que, pour cette raison, il ait, plus qu'il ne devait, abandonné Alcibiade à lui-même et à son incapable pédagogue. Toutefois, une preuve de sa sollicitude de tuteur, c'est qu'il sépara d'Alcibiade son frère Clinias, plus jeune que lui, afin d'éviter que celui-ci ne fût corrompu par son aîné ; et, quelque incorrigible que ce dernier dût souvent lui paraître, il ne l'en garda pas moins quelque temps, à ce que l'on rapporte, dans sa propre maison [2] ; il se fiait sans doute à la noblesse naturelle du caractère d'Alcibiade, et, si mécontent qu'il pût être, il ne rompit jamais ses relations personnelles avec son pupille, car Alcibiade était au nombre de ces amis intimes qui ne cessèrent de l'entourer après sa retraite des affaires et qui lui persuadèrent de reprendre de nouveau le gouvernement de la cité [3]. Il était impossible qu'Alcibiade ne rendît pas justice au génie puissant et à la grandeur de Périclès ; mais il ne savait pas apprécier ce qu'il y avait de meilleur en lui, son calme, sa modération, sa prudence : il lui semblait que Périclès s'arrêtait à moitié chemin. Une anecdote

1) Clem. Alex., *Cohort. ad gentes* [*Protrept.*], p. 47. Sur un portrait d'Alcibiade, voy. *Archäol. Zeitung*, 1867, p. 70.

2) *Alcibiades educatur in domo Periclis* (Corn. Nep., cap. 2) : *apud avunculum eruditus* (Gell., XV, 17) : τρεφόμενος παρ' αὐτῷ (Diodor., XII, 38).

3) Plut., *Pericl.*, 37. Cf. ci-dessus, p. 70-71.

nous à conservé un trait assurément caractéristique de la différence qui existait, au jugement des contemporains, entre ces deux esprits. On raconte qu'Alcibiade, trouvant son tuteur tout soucieux la veille du jour où il devait rendre compte de sa gestion, lui conseilla de rechercher plutôt le moyen de ne plus rendre aucun compte à ses concitoyens [1]. Il prétendait donc régenter Périclès lui-même, et son esprit hautain ne pouvait consentir à se soumettre à lui [2].

Un homme de modeste apparence devait réussir là où le grand Périclès avait échoué ; un homme qui, volontairement pauvre, parcourait alors les rues d'Athènes nu-pieds et mal vêtu : artisan de profession, il avait quitté son atelier parce qu'une voix intérieure le poussait à se mêler à la foule, à s'entretenir avec des hommes de tout rang, à se laisser instruire par eux ou à leur poser des questions qui seraient pour eux l'occasion d'un sérieux examen d'eux-mêmes et le germe d'un relèvement moral. C'était Socrate, fils du sculpteur Sophroniscos ; il avait quarante ans à la mort de Périclès. Au milieu de cette population mêlée, chez laquelle, après les terribles fléaux de la peste et de la guerre, l'immoralité, la légèreté et l'orgueil, suite naturelle d'une demi-culture intellectuelle, avaient fait des progrès toujours plus rapides, il cherchait constamment des hommes à qui il pût offrir ses services. C'est ainsi que son regard s'arrêta sur le fils de Clinias, qui avait alors environ dix-neuf ans ; la pensée lui vint qu'il lui serait peut-être donné d'arracher ce jeune homme si richement doué à l'ivresse des plaisirs, et de sauver ce qu'il y avait de bon au fond de sa nature ; il sentait qu'il ne pouvait rendre à Athènes un plus grand service.

Lorsque Socrate s'approcha pour la première fois d'Alcibiade, celui-ci crut, comme la plupart des Athéniens, qu'il n'avait affaire qu'à un sophiste d'une espèce particulière ; toujours prêt à la riposte et persuadé que, comme dialecticien, il ne le cédait à aucun autre Athénien, il se plaisait à se mesurer avec lui dans d'ingénieuses conversations. Les façons étran-

[1]) PLUT., *Alcibiad.*, 7.

[2]) Sur la jeunesse d'Alcibiade, voy. PLUT., *Alcibiad.*, 1-17. HERTZBERG, *Alkibiades der Staatsmann und Feldherr*, p. 18-72.

ges de son interlocuteur excitaient sa curiosité ; le désintéressement avec lequel il consacrait à d'autres son temps et sa peine le remplissait d'étonnement. Mais bientôt il sentit grandir en lui un intérêt d'un tout autre genre. Car Socrate n'était point de ceux qui offrent au premier venu leur sagesse toute faite, recherchant bien plus la satisfaction de leur vanité qu'une influence profonde et durable sur leurs disciples. Les incidents les plus insignifiants de la vie de tous les jours lui fournissaient matière à conversation ; il cherchait, par une série de questions simples, à faire naître une réflexion sérieuse et personnelle; il voulait s'emparer de l'âme tout entière, révéler aux jeunes gens les profondeurs de leur propre conscience, et produire en eux une émotion pleine de douloureux pressentiments qu'ils ne pouvaient ni comprendre ni dominer, une émotion qu'il comparait aux douleurs de l'enfantement, à celles qui précèdent l'épanouissement d'une vie nouvelle ; lui-même ne prétendait être que l'accoucheur, venu pour dégager des entraves et amener à la lumière les germes du divin cachés dans l'âme humaine.

C'est alors qu'Alcibiade comprit pour la première fois le néant de la vie qu'il menait; il se trouva en face d'un monde spirituel dont il n'avait eu jusque-là aucune idée, d'une vertu, d'une grandeur morale qu'il contemplait avec un silencieux étonnement. Gâté jusqu'alors, admiré et envié par tout le monde, entouré de flatteurs dont l'importunité égoïste et aride devait le remplir de mépris pour ses semblables, il venait de rencontrer un homme qui ne comptait pour rien sa beauté et tous les dons de la fortune, qui lui dévoilait impitoyablement ses faiblesses et ses défauts, un homme inaccessible à toutes les séductions dont l'entourait la sympathie démonstrative de son élève, et ne cherchant en lui que son âme immortelle. Alcibiade, forcé de convenir que toutes ces recherches et toute cette sollicitude n'avaient d'autre mobile que la philanthropie la plus profonde et la plus pure, telle qu'il ne l'avait encore rencontrée nulle part, ne put résister plus longtemps à la puissance de cet amour, uni au sérieux imposant de la sagesse.

Pour la première fois de sa vie, il se sentit désorienté et tout

honteux. L'opinion qu'il avait de ses grandes qualités, de son génie naturel, lequel le dispensait de toute étude et de toute recherche, de sa vocation d'homme d'État, etc., toutes ses chimères s'évanouirent. Il comprit que la connaissance de soi-même, qu'exigeait le dieu de Delphes, était la base de toute vertu et qu'avant de commander aux autres il fallait savoir se commander à soi-même ; il conçut un idéal d'État dont la grandeur, d'après les idées de Périclès, reposerait sur la culture intellectuelle, la vertu et l'union des citoyens ; il pressentit que rien de ce qui est contraire à la notion de la justice ne saurait être ni utile, ni salutaire, et il comprit quelle devait être, conformément à ces principes, son attitude dans la société. Il confessa, en pleurant à chaudes larmes, qu'une vie qui déplaisait à Socrate ne pouvait pas s'appeler une vie. Il ne s'en tint pas à une émotion passagère, mais il s'attacha à Socrate avec reconnaissance, comme à un ami paternel ; il partageait avec lui ses repas, fréquentait avec lui les gymnases, s'abritait sous la même tente pendant la guerre, et, si dans les combats livrés autour de Potidée (432: Ol. LXXXVII, 1) Socrate lui sauva la vie, il le sauva à son tour, au péril de ses jours, à la malheureuse bataille de Délion. La foule frivole poursuivait de ses sarcasmes et de ses propos malicieux cette singulière liaison avec un homme aussi laid que l'était le philosophe ; mais Alcibiade ne s'en effraya pas, et cette amitié, qui dura plusieurs années, est sans contredit un témoignage irrécusable de la noblesse native d'Alcibiade, que la nature avait appelé à satisfaire aux exigences les plus élevées de la vie morale.

Socrate n'était donc pas arrivé trop tard pour agir sur Alcibiade ; il trouva encore en lui une âme capable de l'enthousiasme le plus pur, douée d'assez d'énergie pour s'arracher à la fange des plaisirs sensuels. Mais produire chez Alcibiade une conversion véritable, une modification durable et solide dans sa manière d'être, c'est une chose qui dépassait le pouvoir même d'un Socrate. Les anciens avaient besoin de s'accoutumer de bonne heure à la vertu, et, sous ce rapport, Alcibiade avait trouvé trop tard son paternel ami. Il pouvait bien s'enthousiasmer pour la vertu socratique, mais rester fidèle à ses principes, renoncer à lui-même et à tout ce qui faisait son

orgueil, devenir un autre homme, c'est ce dont il était incapable. Il oscillait entre deux buts qui sont inconciliables dans l'existence; à la fin, son ambition l'entraîna du côté où l'appelaient la gloire et la puissance. Il lui fallut étouffer de nouveau la voix de la conscience qui s'était éveillée en lui, et en se détournant sciemment de la justice, telle qu'il l'avait reconnue, il devint moins scrupuleux et plus immoral que jamais. Socrate n'avait pas eu l'intention de l'éloigner des affaires publiques; mais la méthode socratique, qui conduit à la vocation politique par un sérieux examen de soi-même, était pour l'impatient et fougueux jeune homme trop longue, trop incommode et peu sûre. Il voulait employer tous les moyens dont il pouvait disposer pour être le premier dans Athènes, et dès qu'il vit s'ouvrir devant lui la perspective d'une brillante carrière, il se jeta dans la mêlée des partis, non pas pour défendre virilement une opinion arrêtée sur le gouvernement de l'État, mais pour satisfaire à tout prix sa soif du pouvoir.

La politique de sa famille avait été depuis quelques générations anti-laconienne; son ambition et son esprit de contradiction l'entraînèrent du côté opposé. Après la mort de Périclès, il se posa, comme la plupart des jeunes nobles, en adversaire du gouvernement populaire et de ceux qui le soutenaient. Il renoua même avec Sparte les anciennes relations de sa maison, que son grand-père avait rompues, et s'intéressa aux prisonniers de Pylos pour se faire un bon renom dans leur pays. Il s'appuya sur ces dispositions lorsque les négociations entre les grandes puissances furent entamées, et, comme depuis longtemps il se sentait attiré vers les affaires diplomatiques, pour lesquelles il croyait avoir des aptitudes spéciales, il aurait bien voulu jouer un rôle prépondérant comme confident de Sparte. Mais celle-ci n'accepta pas ses services; elle lui préféra Nicias, qui lui inspirait plus de confiance, et l'irritation d'Alcibiade en voyant échouer ses plans fut si grande qu'il se jeta dans le parti contraire, pour se faire une position comme chef du peuple et ennemi de Sparte [1].

[1]) PLUT., *Alcibiad.*, 14. C'est à ce changement de parti que KIRCHHOFF (*Abfassungszeit der Schrift vom Staate der Athener*) rapporte les paroles de l'auteur de cet écrit (*Rep. Athen.*, II, 6).

Les circonstances étaient favorables. Le peuple n'avait pas de chef qu'il pût opposer au parti des aristocrates. Il est vrai que Cléon avait dans Hyperbolos un successeur qui pendant quelque temps eut un grand succès. C'était un homme d'obscure origine, un fabricant de lampes, qui s'était enrichi et s'était fait des partisans. Rompu de bonne heure aux luttes de l'agora, audacieux et disert, il était passionné pour la guerre et ardent adversaire de Nicias ; mais avant tout, il était passé maître dans l'art d'intenter des procès et très influent dans les tribunaux. Il était aussi l'héritier de Cléon par sa haine de la comédie, qui défendait les intérêts des conservateurs. De même qu'Aristophane avait censuré ses prédécesseurs, Eupolis, Hermippos et Platon attaquèrent avec une amère ironie Hyperbolos. Dans sa personne le *Marikas* d'Eupolis mit au pilori tous les abus de la démagogie contemporaine, qui trouvait sa force dans une violence passionnée et des expédients de bas étage[1]. Il manquait aux démagogues du temps l'élévation morale, ce que les Athéniens entendaient par « culture des Muses », fruit d'une éducation libérale, d'une instruction méthodique commencée dès le jeune âge dans les sciences et les arts. Ces défauts étaient trop évidents chez Hyperbolos, et c'est pour cette raison qu'il n'a jamais pu jouir de la confiance publique.

D'ailleurs, le système gouvernemental tout entier, tel que Cléon l'avait inauguré, était tombé en discrédit par suite de ses dernières entreprises. On sentait le besoin d'avoir des hommes supérieurs, capables de conduire la foule. Or, il ne s'en trouvait aucun qui partageât autant qu'Alcibiade les penchants et les tendances de la foule, et qui la dominât en même temps par la supériorité de son esprit, sa décision, son énergie, ses richesses et sa naissance. En lui semblaient réunies les diverses qualités qui avaient fait d'un Périclès, d'un Nicias et

[1]) ἀπορῶν ὁ δῆμος ἐπιτρόπου καὶ γυμνὸς ὢν τοῦτον τέως τὸν ἄνδρα περιεζώσατο (ARISTOPH., *Pac.*, 687). Cf. PLUT., *Alcib.*, 13. COBET, *Platon. com. reliq.*, p. 136 sqq.. GILBERT, *Beiträge*, p. 210. Hyperbolos était déjà redouté du vivant de Cléon (ARISTOPH., *Acharn.*, 846) : il avait été hiéromnémon (*Nub.*, 623) et membre du Conseil (MEINEKE, *Fragm. Com.*, II, p. 670). C'est Hyperbolos qui a proposé au peuple le décret inséré dans le C. I. ATTIC., I, n. 49, et probablement aussi celui qui figure au n. 46.

d'un Cléon de puissants chefs de parti. C'est pour cela que la foule, dépourvue de chefs, s'attacha volontairement à lui et crut trouver en lui le défenseur le plus énergique de ses intérêts. Son influence grandit à mesure que les Athéniens devenaient plus mécontents de la politique de Nicias.

Lorsque Cléon eut péri devant Amphipolis, Nicias se crut délivré de son plus dangereux adversaire. Et pourtant, ce ne fut pour lui, qui estimait avant tout une position tranquille et incontestée, que le commencement d'une lutte bien autrement difficile, de l'époque la plus tourmentée de son existence. Car maintenant il avait un adversaire qui possédait tous les talents qui lui manquaient à lui-même, un homme qui, comme Cléon, ne connaissait ni repos ni scrupules, et qui de plus avait le génie créateur. Nicias ne s'était pas montré à la hauteur de la situation. Il avait fait mettre en liberté les prisonniers avant d'avoir une garantie suffisante de la reddition d'Amphipolis. Mais ce qui fut décisif, ce fut l'alliance conclue entre les Spartiates et les Béotiens [1]. Après un fait comme celui-là, on ne pouvait plus douter qu'Athènes, avec sa politique honnête et pacifique, n'eût été indignement trompée; personne ne pouvait s'en réjouir davantage que ceux qui voulaient aussi tôt que possible mettre fin à cette paix trompeuse et ruiner la perfide Sparte. Alcibiade se mit à leur tête, parce que c'était pour lui la meilleure manière de se venger des Spartiates, parce qu'une nouvelle guerre lui fournirait l'occasion la plus brillante de montrer ses talents et lui donnait l'espoir d'arriver le plus vite à la gloire et à la première place dans l'État. En agissant ainsi, il avait pour lui la plus grande partie de la foule, de cette même foule qui pendant des années avait soutenu la politique agressive de Cléon, et en outre, un grand nombre de jeunes gens qui se fiaient à son étoile et voulaient parvenir avec lui.

Quant à son plan, il ne voulait pas d'une guerre défensive, comme Périclès l'avait faite; il lui fallait une guerre offensive d'où l'on pût attendre gloire et profit. Mais, comme le moment n'était pas venu de recommencer ouvertement la guerre, il forma le projet d'attaquer Sparte, pendant la paix, à

[1]) Voy. ci-dessus, p. 273.

l'endroit le plus vulnérable, en profitant du désarroi de la ligue péloponnésienne pour procurer à Athènes, dans la péninsule dorienne, un puissant allié. Déjà il avait, dans ce but, entamé des négociations avec Argos, pour avertir les démagogues de cette ville de la chute prochaine du parti laconien à Athènes et les décider à s'allier avec les Athéniens. Le temps pressait; car Argos était si effrayée de l'alliance de la Béotie avec Sparte, qu'elle ne songeait qu'à se mettre en sûreté en se réconciliant avec les Lacédémoniens.

Alcibiade prit ses coudées franches, comme s'il était déjà le maître à Athènes. A son instigation, des députés argiens se présentèrent à Athènes accompagnés d'alliés de leur cité, d'Éléens et de Mantinéens, ennemis irréconciliables de Sparte. Ils arrivèrent au printemps de l'année 420 (Ol. LXXXIX, 4), en même temps que les députés spartiates chargés de calmer l'irritation que l'alliance avec Thèbes avait fait naître à Athènes et de rétablir à tout prix la bonne entente entre les deux grandes puissances. Ces tentatives de réconciliation ne restèrent pas sans effet. Alcibiade risquait de perdre pour toujours son influence; il devait donc avoir recours aux moyens les plus osés et les moins scrupuleux afin d'éviter qu'on éconduisît les Argiens qui se fiaient à ses promesses.

Il persuade aux Spartiates, qui, munis de leurs pleins pouvoirs, s'étaient présentés devant le conseil des Cinq-Cents, de parler devant le peuple assemblé comme s'ils n'étaient pas autorisés à terminer les négociations, et il leur promet, en revanche, d'obtenir la restitution de Pylos. Sans défiance, les Spartiates donnent dans le piège, et Alcibiade profite de leurs contradictions pour leur reprocher avec violence, le jour suivant, devant l'assemblée leur manque de bonne foi, et pour infliger en même temps un échec inattendu au parti de la paix tout entière. « Ne voit-on pas assez clairement, s'écria-t-il, qu'il est impossible de traiter loyalement avec Sparte, dont les délégués changent chaque jour de langage? Il faut chercher de nouveaux amis, des amis dont des institutions et des intérêts semblables fassent les alliés naturels d'Athènes; ceux-là, il convient de les soutenir et de les choyer, de peur qu'ils ne se voient forcés de passer dans le camp ennemi. Athènes peut

tout aussi bien s'allier avec Argos que Sparte avec Thèbes[1] ». Les ambassadeurs durent se retirer honteusement, et, malgré tous les efforts de Nicias à Sparte et à Athènes, une alliance offensive et défensive fut conclue pour cent ans entre Athènes d'un côté, Argos, Mantinée et Élis de l'autre. Les Athéniens prêtèrent serment pour eux et « les alliés qu'ils gouvernaient »: chacun des trois États péloponnésiens le fit pour son propre compte. Le document, gravé sur le marbre, fut exposé à Athènes, dans l'acropole; à Argos et à Mantinée, près du marché, dans les sanctuaires d'Apollon et de Zeus; on chargea les Éléens de le placer dans l'Altis, gravé sur des tables de bronze, au nom de tous les signataires, au moment de la célébration prochaine des fêtes olympiques. Outre la copie que Thucydide a insérée dans son histoire [2], il nous est resté un fragment considérable du document en marbre placé dans l'acropole [3].

Ce traité modifiait essentiellement la situation des États grecs. Athènes se trouvait à la tête d'une ligue séparatiste péloponnésienne; elle entrait dans une nouvelle politique belliqueuse, née des combinaisons d'un seul homme. Alcibiade tenait dans sa main le sort de la Grèce.

Il n'était pas disposé à attendre une autre occasion pour exploiter ce brillant succès. L'événement devait prouver qu'Athènes venait de gagner un théâtre nouveau et très favorable pour ses entreprises; les traités de paix ne furent pas rompus, il est vrai, mais l'ancienne lutte recommença de fait pendant l'été de l'année 419 (Ol. xc, 1-2).

Alcibiade était stratège, et sous sa conduite les quatre États alliés prirent l'attitude d'une puissance militaire. Alors commença une guerre péloponnésienne, dans le vrai sens du mot. On voulait gagner l'Arcadie, dans le but de relier Argos à

1) Thucyd., V 44-45.
2) Thucyd., V, 47.
3) Le fragment d'inscription a été publié d'abord par Koumanoudis, dans l'Ἀθήναιον, V, p. 333. Il est dans le C. I. Attic., IV, n. 46 b. Sur les différences que l'on constate entre le texte de Thucydide et la rédaction du document, cf. Kirchhoff, in *Hermes*, XII, p. 368 sqq. A. Schöne, *ibid.*, p. 472 sqq. Classen, *Vorbemerkungen* zu Thucyd., VIII, p. xxv. Stahl ad Thucyd., lib. V.

l'Élide et d'isoler Sparte dans le sud, comme elle l'avait été autrefois déjà par l'Argien Phidon [1]. Sparte avait été alors exclue par les Pisates des jeux olympiques; elle le fut maintenant par les Éléens[2]. D'un autre côté, on avait en vue Corinthe, qui, dans les circonstances présentes, s'était naturellement détachée de nouveau de la ligue séparatiste [3]. Mais aucun pays ne pouvait mieux que l'Achaïe fournir de nouveaux points d'appui sur la mer corinthienne à la puissance d'Athènes. C'est pour cela qu'Alcibiade entra en négociations avec les habitants de Patræ. Il fut assez heureux pour les décider à adhérer à la ligue athénienne; ils prirent en même temps la résolution de joindre leur ville à la mer par des murs, qui devaient les protéger contre Sparte et permettre à Athènes de leur porter secours en cas de besoin [4].

Une chaîne de places fortes athéniennes s'étendait donc de Naupacte jusqu'aux îles Ioniennes. Sur la côte occidentale, on disposait des ports de l'Élide. De Pylos on pouvait à tout moment attaquer la Messénie. Sur la côte orientale, les nombreux ports de l'Argolide appartenaient au territoire des alliés d'Athènes, et, en faisant du regard le tour de la péninsule, l'attention ne pouvait manquer de se porter sur un point dont la politique athénienne devait avant tout désirer la possession ; c'était Épidaure, dont les montagnes se voient d'Athènes et dont le port, situé juste en face, vers le sud-ouest, était une station des plus commodes pour les vaisseaux venant du Pirée ou d'Égine. Une fois maître d'Épidaure, on pouvait constamment tenir en échec Corinthe du côté de l'est, et les deux villes principales de la ligue séparatiste, Argos et Athènes, obligées jusque-là de faire un long détour en doublant le cap Scyllæon, pouvaient communiquer en droite ligne. Épidaure était donc la base d'opération la plus importante pour toutes les entreprises dans le Péloponnèse, et l'on espérait pouvoir s'en rendre maître sans trop de peine, grâce à la distance considérable où elle était de Sparte.

1) Voy. vol. I, p. 303.
2) Thucyd., V, 49 sqq.
3) Thucyd., V, 31.
4) Thucyd., V, 52, 2. E. Curtius, *Peloponnesos*, I, p. 437.

Mais les Épidauriens, avec leur constitution aristocratique, étaient très fortement attachés à Sparte ; les Corinthiens, disposés à conclure, après la paix de Nicias, une alliance défensive avec Argos, s'étaient rapprochés des Lacédémoniens par suite de la dernière évolution de la politique argienne ; ils comprirent immédiatement le danger et mirent Sparte en mouvement. La ligue péloponnésienne déploya une énergie inattendue, et une série d'événements de la plus haute importance vint se greffer sur la querelle d'Argos et d'Épidaure[1].

Il s'agissait tout d'abord de trouver un prétexte à la guerre. Argos accusa sa voisine de ne pas avoir fourni les offrandes dues au sanctuaire d'Apollon Pythæys[2]. Pour revendiquer les droits du dieu, les Argiens envahissent le territoire d'Épidaure. En même temps le roi Agis se met en mouvement avec toutes ses forces ; mais des présages peu favorables le retiennent en Laconie, et on remet l'expédition jusqu'après les Carnéennes, qui devaient avoir lieu le mois suivant[3]. Les Argiens, au contraire, qui s'étaient mis en marche avant le commencement du mois, surent reculer l'époque des fêtes, au moyen de jours intercalaires, de telle sorte que, pendant que les alliés d'Épidaure se voyaient liés par la trêve, ils ravagèrent sans être inquiétés le territoire de leurs voisins, le mois Carneios n'ayant pas encore commencé pour eux[4].

C'est ainsi que l'été s'écoula sans que les troupes de la ligue et celles des États séparatistes se fussent rencontrées ; et les 1,000 hoplites envoyés dans le Péloponnèse sous la conduite d'Alcibiade s'en retournèrent chez eux parce qu'il n'y avait pas de danger pour le moment[5].

[1]) Sur cette querelle, voy. Thucyd., V, 53 sqq.

[2]) Voy. vol. I, p. 193.

[3]) Deux fois l'expédition d'Agis est entravée par des διαβατήρια défavorables (Thucyd., V, 54. 55, 3).

[4]) C'est dans la guerre avec Épidaure que les Argiens emploient le stratagène naïf expliqué par Grote (X, p. 6, trad. Sadous). Pour n'être point entravés par le mois Carneios, le mois qui imposait une suspension d'armes, ils intercalèrent après le 26 du mois précédent autant de jours qu'il leur en fallait pour leur expédition.

[5]) Thucyd., V, 55, 3.

Pendant l'hiver (419/8), l'affaire entra tout à coup dans une phase nouvelle. Les Lacédémoniens avaient réussi à faire entrer secrètement par mer à Épidaure trois cents hommes sous Agésippidas, et préparé ainsi à Athènes et à Argos la surprise la plus pénible [1]. Les Argiens reprochaient amèrement à Athènes d'avoir négligé de surveiller la mer, et accusaient Sparte d'avoir violé la paix en franchissant les frontières des alliés d'Athènes. A l'instigation d'Alcibiade, on ajouta sur la colonne où était gravé à Olympie le traité de paix que Sparte avait « violé ses serments [2] »; le parti de la guerre rendit ainsi à la politique athénienne toute liberté, et, sur la proposition des Argiens, la garnison athénienne de Pylos fut remplacée par des Messéniens et des hilotes [3], qui devaient mettre au pillage le territoire laconien.

Mais l'influence d'Alcibiade n'alla pas plus loin; la rivalité des partis paralysa toute résolution ultérieure. On se contenta de protester contre Sparte, et, pour l'année suivante, ce furent des partisans de la paix, et parmi eux Lachès et Nicostratos, qu'on élut stratèges.

Dans le Péloponnèse, au contraire, on se préparait à la guerre avec une grande énergie. La détresse des Épidauriens, qu'on ne voulait abandonner à aucun prix, et l'incertitude croissante de toutes les affaires du Péloponnèse avaient fait prendre la résolution de faire cette fois un suprême effort. Les Lacédémoniens entrèrent en campagne avec toutes leurs forces, et les Péloponnésiens restés fidèles, ainsi que Mégare et la Béotie, déployèrent le plus grand zèle pour mettre fin, en frappant un grand coup, aux menées séparatistes. Jamais la ligue n'avait vu une armée plus imposante que celle qui, vers le milieu de l'été, se rassembla sous les ordres du roi Agis [4].

Les Argiens, les Mantinéens et les Éléens coalisés essayèrent de l'arrêter à Méthydrion, mais Agis réussit à opérer la jonction de toutes ses troupes à Phlionte; de Némée, il

[1]) Thucyd., V, 56.
[2]) ὅτι οὐκ ἐνέμειναν οἱ Λακεδαιμόνιοι τοῖς ὅρκοις (Thucyd., V, 56).
[3]) Voy. ci-dessus, p. 271.
[4]) Thucyd., V, 57 sqq.

marcha contre Argos [1]. L'armée argienne fut cernée dans la plaine, du côté de la ville par les Lacédémoniens, du côté de la montagne par les alliés. Une bataille décisive semblait inévitable; les troupes confédérées, malgré le manque de cavalerie, étaient pleines d'ardeur. C'est alors que deux Argiens, Thrasyllos, un des cinq généraux, et Alciphron, le chargé d'affaires de Sparte à Argos, se rendirent auprès du roi Agis, et cherchèrent à lui persuader que l'effroyable effusion de sang à laquelle on allait assiter devait et pouvait être évitée. Ils s'engagèrent à faire rétablir l'ancienne alliance, et promirent pleine et entière satisfaction pour tout ce que le parti démocratique avait entrepris contre Sparte. Bien qu'ils fussent dépourvus de pouvoirs officiels, ils surent gagner le roi. Agis estima sans doute qu'il était de son devoir, comme roi, d'éviter, autant que cela dépendait de lui, une bataille sanglante; il crut que le déploiement formidable des forces de Sparte suffirait à détourner pour toujours les Argiens de leur politique séparatiste, et, comme pour le moment les généraux étaient opposés à cette politique de conciliation, il ne confia sa résolution qu'à l'un des éphores qui accompagnaient l'armée, et signa de sa propre autorité avec les deux Argiens un armistice de quatre mois, laps de temps durant lequel ceux-ci devaient faire en sorte que leurs promesses fussent mises à exécution [2].

La nouvelle de l'armistice excita dans les deux camps le plus grand mécontentement. Quand les Argiens rentrèrent chez eux, Thrasyllos faillit être lapidé; ses biens furent confisqués. L'armée péloponnésienne opéra sa retraite sans faire de résistance, mais on se disait avec indignation qu'on avait abusé de la fidélité des alliés et laissé échapper de gaieté de cœur l'occasion, peut-être unique, d'humilier les Argiens. A Sparte aussi la conduite d'Agis excita un tel mécontentement qu'on jugea à propos de restreindre encore l'autorité du commandement en chef dévolu aux rois; dans toutes les entreprises

1) Sur la marche des troupes en Argolide, voy. E. Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 583.
2) Thucyd., V, 59, 5. 60, 1-2.

futures, un conseil de guerre de dix hommes devait être adjoint au roi [1].

Bientôt après la retraite d'Agis, un contingent athénien de 1,000 hommes, dont 300 cavaliers, arriva à Argos sous le commandement de Lachès et de Nicostratos, pour secourir les alliés contre Sparte. A leur grand étonnement, Argos avait traité avec les Spartiates, et le parti de Thrasyllos était si puissant qu'on exigea le départ immédiat des Athéniens et qu'on refusa d'entendre devant le peuple Alcibiade, qui accompagnait l'armée en qualité d'agent politique [2]. Mais les Mantinéens et les Éléens, qui se voyaient abandonnés par les Argiens, firent si bien qu'on consentit à négocier avec les Athéniens. Lorsque ceux-ci eurent pris la parole, ils réussirent bientôt à persuader aux Argiens que le traité conclu avec Agis était absolument nul et qu'il fallait sans tarder recommencer la guerre. Les Mantinéens et les Éléens tenaient avant tout à briser la puissance de Sparte dans l'intérieur de la péninsule et sur la côte occidentale. A leur instigation, on résolut de faire contre Orchoménos une expédition à laquelle les Argiens prirent part, un peu malgré eux. Cette forteresse arcadienne était le point d'appui le plus important de la puissance lacédémonienne à l'intérieur des terres. Elle fut prise, et les alliés allèrent camper devant Tégée.

Mais déjà des discordes intestines affaiblissaient l'armée : les Éléens étaient mécontents parce qu'on ne voulait pas commencer par chasser de Lépréon la garnison lacédémonienne, et leurs 3,000 hoplites regagnèrent leurs foyers au moment du plus grand danger, au moment où les Spartiates partaient en guerre, sous la conduite du roi Agis, avec les cinq sixièmes de toutes leurs forces, brûlant du désir de punir Argos de sa mauvaise foi et de réparer les pertes que leur avait fait éprouver l'humeur pacifique de leur roi. Les alliés se retirèrent du territoire de Tégée sur celui de Mantinée et occupèrent les hauteurs; elles étaient si bien fortifiées qu'Agis renonça à les enlever, bien qu'il eût déjà commencé l'attaque.

[1]) δέκα ξύμβουλοι (Thucyd., V, 63, 3).

[2]) Ἀλκιβιάδου πρεσβευτοῦ παρόντος, et non point en qualité de stratège (Thucyd., V, 61).

Mais il eut recours à un stratagème employé souvent par les Tégéates dans leurs guerres avec leurs voisins; il détourna le cours de l'Ophis, un ruisseau qui coulait d'un territoire à l'autre, de sorte que les Mantinéens, qui possédaient la partie basse de la plaine commune, furent menacés d'une inondation complète. Rien ne put plus alors les retenir sur les hauteurs; les remontrances des généraux restèrent sans effet, et le lendemain, Agis fut fort surpris de voir dans la plaine l'ennemi rangé en bataile, comme il l'avait désiré. Le départ des Éléens lui assurait la supériorité numérique, et de plus l'avantage de commander un corps d'armée également bien exercé et discipliné. Ce fut avec un grand courage et une parfaite sûreté de coup d'œil qu'il dirigea la lutte qui s'engagea bientôt avec acharnement sur toute la longueur du front de bataille. Il repoussa le centre ennemi, où se trouvaient les Argiens, et l'aile gauche, où les Athéniens étaient au premier rang. Puis, sans se laisser entraîner par le succès, il courut à l'autre bout du champ de bataille, où les Mantinéens, qui formaient l'aile droite, étaient victorieux. Eux aussi durent battre en retraite avec de grandes pertes [1].

Cette bataille fut de très grande conséquence, parce qu'elle remit tout à coup en lumière la supériorité de la tactique spartiate et la faiblesse des confédérés. En effet, les Argiens, qui prétendaient être le noyau de leur armée, n'avaient même pu attendre de pied ferme le choc des lances ennemies. Comme leur prétention de disputer l'hégémonie à Sparte devait après cela paraître insensée ! Les Athéniens, en trop petit nombre pour décider du sort de la bataille, n'avaient échappé qu'avec peine à une déroute complète ; la preuve qu'il fallut faire des efforts inouïs pour empêcher les troupes de se débander, c'est que les deux généraux périrent dans la mêlée; par bonheur Agis, qui tenait à reconquérir sa gloire militaire, fut arrêté dans son élan par Pharax, un membre influent du Conseil. Celui-ci le décida notamment à épargner la troupe d'élite des Argiens, qui avait marché au combat avec une téméraire ardeur, parce qu'il voyait bien

[1]) Thucyd., V, 63-74.

que cette troupe, si on lui laissait la vie, pourrait rendre à Sparte de grands services, tandis que sa destruction ne servirait qu'à rendre les démocrates maîtres absolus d'Argos.

Cependant cette bataille fut loin de terminer la guerre. En effet, comme les Lacédémoniens s'en retournèrent chez eux pour célébrer les Carnéennes, l'armée battue put tranquillement se reformer; bientôt elle fut plus forte qu'avant la bataille, car les 3,000 Éléens qui avaient déserté la cause commune revinrent sur leurs pas à la nouvelle de la détresse des Mantinéens, et Athènes envoya un deuxième corps auxiliaire de 1,000 hoplites. On s'entendit immédiatement sur ce qu'il fallait entreprendre, et on résolut, sans doute à l'instigation des Athéniens, de marcher contre Épidaure; résolution qui parut d'autant plus opportune que les Épidauriens avaient fait, la veille de la bataille, une grande incursion sur le territoire argien. La ville fut cernée, et on en commença le siège selon les règles. L'incapacité des Éléens et des Mantinéens fit échouer l'entreprise ; les remparts élevés par les Athéniens sur le rivage autour de l'Héræon furent seuls terminés; on y laissa une garnison composée de diverses troupes, tandis que l'armée se sépara vers la fin de l'été [1].

Cependant les conséquences de la bataille s'étaient fait sentir à Argos. Le parti démocratique était découragé, tandis que ses adversaires, les partisans de Thrasyllos et d'Alciphron, entraient de nouveau en négociation avec Sparte pour arriver au pouvoir avec son secours. La troupe des *Mille* [2], qui seule dans la bataille s'était vaillamment comportée, était le foyer de l'agitation oligarchique. Aussi, lorsqu'en hiver des ambassadeurs vinrent faire aux Argiens de la part de Sparte des propositions de paix et d'alliance, les menaçant en même temps d'une armée qui déjà s'était avancée jusqu'à Tégée, le parti lacédémonien réussit à faire accepter au peuple les propositions de paix, malgré la présence d'Alcibiade. On échangea les otages et les prisonniers, et les Argiens suspendirent les hostilités contre Épidaure. A l'avenir on devait repousser en

[1]) Thucyd., V, 75.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 267.
[3]) Thucyd., V, 76-77.

commun toute agression contre le Péloponnèse ; pour tout le reste, chaque État devait se gouverner comme il le jugerait bon [1]. Ce fut là la première victoire des oligarques. Bientôt après, ils réussirent à rompre complètement l'alliance avec Athènes et à en conclure une de cinquante ans avec Sparte; on y traitait avec beaucoup d'égards les prétentions des Argiens ; on leur accordait une situation égale à celle des Spartiates, à la tête de la ligue du Péloponnèse [2].

On prit immédiatement vis-à-vis d'Athènes une attitude hostile : des ambassadeurs de Sparte et d'Argos se rendirent ensemble sur la côte de Thrace, pour y traiter avec les villes qui avaient fait défection et pour y gagner de nouveau le roi Perdiccas [2]; puis on somma énergiquement les Athéniens d'évacuer le territoire d'Épidaure, où campaient encore des troupes athéniennes et péloponnésiennes, les derniers restes de l'armée séparatiste. Les Athéniens, incapables de s'opposer à la défection de leurs alliés du Péloponnèse, envoyèrent Démosthène pour ramener les troupes d'Épidaure. Au lieu de remplir sa mission, Démosthène parvint par la ruse à se débarrasser des alliés, pour conserver aux Athéniens tout seuls cette importante position : elle devait être une autre Pylos sur la côte septentrionale de la péninsule. Mais à Athènes le parti de la paix avait alors la haute main ; le procédé arbitraire du général ne fut pas approuvé ; il dut obéir à l'ordre reçu, et l'évacuation de l'Héræon acheva de mettre à néant tous les projets qu'avaient fait naître les derniers événements [3].

Vers la même époque eut lieu, dans divers États du Péloponnèse, une réaction tantôt violente, tantôt amenée par les circonstances. Mantinée retomba dans son obscure situation d'autrefois, dans la dépendance de Sparte; à Sicyone, l'armée de la nouvelle ligue renversa le gouvernement constitutionnel, auquel on reprochait des tendances démocratiques, et enfin eut lieu, ce qui était évidemment le but de toutes ces mesures préparatoires, un brusque revirement dans le même

1) Thucyd., V, 78-79.
2) Thucyd., V, 80.
3) Thucyd., *ibid*.

sens à Argos même, et cela, à la suite d'une sanglante révolution qui, vers la fin de l'hiver, livra tout l'État au parti oligarchique dont les chefs faisaient partie des *Mille*. Depuis longtemps Sparte n'avait pas exercé dans la péninsule un empire aussi absolu. A l'exception de l'Élide, dont la sourde colère n'avait rien d'inquiétant parce qu'elle était incapable de nuire, tous les États étaient alliés de Sparte et régis par une constitution semblable à la sienne. Même en Achaïe, Sparte modifia les constitutions selon son bon plaisir, pour enlever aux villes toute possibilité de suivre l'exemple des Patræens [1].

§ II

LES HOMMES ET LES PARTIS.

Pendant que ces événements avaient lieu dans le Péloponnèse, les anciennes rivalités entre les partis avaient subsisté et avaient fait voir assez clairement leur influence sur la politique extérieure.

Les partisans de la paix trouvaient que vouloir dissoudre la ligue du Péloponnèse était une entreprise aussi inutile que criminelle : ils cherchaient à démontrer à leurs adversaires combien ils s'étaient trompés sur le compte de Sparte, en la représentant comme un État en pleine dissolution, et aussi au sujet de la confiance que méritaient les alliés. Alcibiade, de son côté, pouvait affirmer avec raison que ce n'étaient pas ses conseils qui avaient causé l'insuccès final, mais bien l'indécision des Athéniens. Car si l'on prend, disait-il, les généraux

[1]) Voy. ci-dessus, p. 286.

[2]) Ἐπὶ τῆς ...ίδος πρυτανείας δευτέρας πρυτανευούσης Ἑλληνοταμίαις — τριακοστῇ ἡμέρᾳ τῆς πρυτανείας π[αρέδομεν — — χρυσί]ου Κυζικηνοῦ στατῆρας XXXX — — τοῦτο τὸ χρυσίον παρέδομ[εν τοῖς ἐπὶ τὰς ὁπλιταγ]ωγοὺς τοῖς μετὰ Δημοσθένους (C. I. Attic., I, n. 180. l. 10-14, d'après la restitution de Kirchhoff). Une pareille somme avait dû être versée déjà par les Hellénotames aux mains de Démosthène dans la première prytanie de l'archontat d'Antiphon (418), mais on l'avait employée à un autre usage (*ibid.*, l. 1-9).

[3]) Thucyd., V, 81.

[4]) Thucyd., V, 82, 1.

tantôt dans un parti, tantôt dans un autre; si, tout en faisant la guerre, on veut conserver les apparences de la paix; si l'on fait partir des troupes isolées qui n'agissent point de concert et irritent l'ennemi sans pouvoir le vaincre; on aurait tort de compter sur le succès. On a chance, avec ce système, de manquer les meilleures occasions et de convertir en accidents fâcheux tous les avantages qui se présentent. Il fallait donc prendre une décision. L'antagonisme des partis était devenu intolérable. On pouvait se demander si Nicias avait raison ou si c'était Alcibiade; mais ce dont on ne pouvait douter, c'est qu'une politique qui oscillait sans cesse entre ces deux hommes devait être désastreuse. Il fallait ou chercher sérieusement à s'entendre avec Sparte ou faire énergiquement la guerre.

Dans ces circonstances, il ne restait que l'ostracisme, qui avait autrefois décidé entre Aristide et Thémistocle, entre Périclès et Thucydide, et réussi à délivrer l'État de compétitions intolérables. C'était un défi que se lançaient les deux hommes d'État, car ils s'étaient probablement entendus à l'avance pour inviter les citoyens à exprimer leur volonté en pleine assemblée du peuple. Pour que le gouvernement pût suivre avec fermeté une ligne de conduite, il fallait que l'un des deux adversaires cédât la place à l'autre.

Pendant qu'on se préparait à trancher la question et que les deux chefs s'efforçaient de discipliner leurs partisans, Hyperbolos réussit, d'une manière inattendue, à reprendre de l'ascendant à la tribune, en mettant à profit l'inquiétude qui précédait le moment décisif et en excitant le peuple par des discours effrontés, aussi bien contre Nicias que contre Alcibiade. Or, comme aucun des deux chefs n'était rassuré sur l'issue de la lutte et ne trouvait au fond son avantage à se défaire de son adversaire au moyen d'une faible majorité, comme aucun des deux n'était bien décidé à abandonner aux hasards d'un vote populaire sa position et son avenir politique, il arriva qu'au dernier moment Nicias et Alcibiade s'unirent contre un tiers et que, peu avant le vote, les deux partis reçurent l'ordre d'inscrire sur les tessons le nom d'Hyperbolos, qui par ses violences s'était rendu odieux et insupportable à tous les deux. On raconte qu'Hyperbolos vécut six ans dans

l'exil et mourut en 411 (Ol. XCII, 1)[1]; d'après cela l'ostracisme doit avoir eu lieu en avril 418 ou 417 (Ol. XC, 2 ou 3)[2].

C'est ainsi que la journée qui devait décider du sort d'Athènes n'amena aucune solution décisive; pour le plus grand malheur de la ville, les choses restèrent au même point. Le mal était d'autant plus grand que l'ostracisme tomba en discrédit parce qu'un homme peu estimable et assez insignifiant, qui ne jouissait de la confiance d'aucun parti et n'avait pas à proprement parler d'adhérents, s'était vu frappé de cette manière. « Ce n'est pas pour de pareils hommes, dit le comique Platon, que l'ostracisme a été inventé[3] ». L'ostracisme ne fut pas officiellement aboli, mais on ne s'en servit plus jamais depuis.

Quant aux détails de ce singulier événement, il courait déjà là-dessus dans l'antiquité plusieurs versions, entre lesquelles il nous est impossible de choisir. Outre Nicias et Alcibiade, nous trouvons par exemple mêlé à la lutte des partis, et d'une façon pour nous inexplicable, Phæax, fils d'Érasistrate, un personnage qui avait rempli les fonctions d'ambassadeur[4] et qui était un des familiers de Nicias[5].

1) Ὑπέρβολόν τινα τῶν Ἀθηναίων, μοχθηρὸν ἄνθρωπον, ὠστρακισμένον οὐ διὰ δυναμέως καὶ ἀξιώματος φόβον, ἀλλὰ διὰ πονηρίαν καὶ αἰσχύνην τῆς πόλεως ἀποκτείνουσι (THUCYD., VIII, 73, 3).

2) La date du dernier ostracisme (qui n'a jamais été légalement aboli) est fixée d'après l'interprétation que donne COBET (*Plat. Com. Reliq.*, p. 143) d'un passage de Théopompe, cité par le scoliaste d'Aristophane (ad *Vesp.* 1008), où il est dit qu'Hyperbolos, mort en 411 à Samos d'après Thucydide, a vécu six ans en exil. Cf. VISCHER, *Alkibiades und Lysandros*, p. 57. KIRCHHOFF (in *Hermes*, I, p. 5) tient pour la date de 418. Cf. aussi GILBERT, *Beiträge*, p. 231.

3) οὐ γὰρ τοιούτων εἵνεκ' ὄστραχ' εὑρέθη (MEINEKE, *Com. Reliq.*, II, 669).

4) Voy. ci-dessus, p. 261.

5) Plutarque se trouve en présence de deux traditions qu'il conserve côte à côte dans la *Vie de Nicias* (§ 11), et dont l'une, celle de Théophraste, parlait d'une rivalité politique entre Alcibiade et Phæax, l'autre (οἱ πλείονες, peut-être d'après Théopompe), d'un conflit semblable entre Alcibiade et Nicias. ZURBORG (in *Hermes*, XII, p. 198 sqq. XIII, p. 141 sqq.) suppose que Nicias a mis en avant Phæax, et Alcibiade Hyperbolos, chacun se dérobant derrière un agent insignifiant : mais une pareille tactique n'est guère admissible quand il s'agit d'ostracisme, où la personne est tout. On dit qu'Hyperbolos avait fait de l'opposition aux deux rivaux à la fois, et je suis persuadé avec SELIGER (in *Jahrbb. für Philol.*, 1877, p. 745) que le fait n'est pas controuvé. Il est impossible d'éclairer tous les détails d'une affaire

Un fait pourtant est certain : c'est que l'ostracisme, qui était si intimement lié à la constitution athénienne et qui avait tant contribué au développement de l'État, supposait dans l'esprit public un état de santé qui n'existait plus. La république n'avait plus la force nécessaire pour éliminer les éléments qui l'entravaient ou la troublaient. Le peuple manquait d'unité et de sérieux ; il n'avait pas cette netteté de vues qui eût permis à une imposante majorité de suivre un programme politique ; il n'y avait pas d'homme non plus qui possédât pleinement sa confiance. D'ailleurs, dans les circonstances présentes, l'exil d'un puissant chef de parti pouvait être pour l'État la cause de nouveaux et de plus grands dangers. Car on ne pouvait pas admettre qu'un homme comme Alcibiade pût consentir, en s'inclinant devant la volonté du peuple, à passer tranquillement dix ans à l'étranger ; on devait craindre de le pousser immédiatement dans le camp ennemi ; et c'est ainsi que des chefs de parti pouvaient être, loin d'Athènes, bien plus dangereux à l'État qu'en restant dans la ville. Il paraissait donc plus commode et plus sûr de garder les deux hommes d'État, qui devaient se faire mutuellement contre-poids. Le jour où cette décision fut prise fut aussi celui du dernier ostracisme, un jour de malheur pour Athènes, un triste symptôme de la décadence de la vie publique et le signe précurseur d'un avenir désastreux.

Des deux hommes d'État qui recommencèrent alors à mener la lutte des partis, Alcibiade était, comme on le pense bien, le plus actif et le plus énergique. Il réussit bientôt à convaincre ses concitoyens que les derniers succès de Sparte, dont on avait profité pour l'humilier, n'étaient pas durables. En effet, une entente sincère entre Argos et Sparte était aussi impossible qu'entre Athènes et Sparte. A Argos, les deux partis rivaux s'observaient avec une haine féroce, tout prêts à recommencer la lutte. Ce fut Bryas, le chef des *Mille*, qui donna le signal des hostilités en troublant par un

qui sort tout à fait de l'ordinaire et sur laquelle les anciens n'étaient déjà plus d'accord. Zurborg ne parvient pas, cette fois non plus, à ébranler ma pleine confiance en la véracité de Thucydide, à qui fait écho le comique Platon.

acte d'odieuse violence la célébration d'un mariage bourgeois. La fiancée enlevée par son ordre se vengea en lui crevant les yeux pendant qu'il dormait [1] ; puis elle chercha un refuge auprès du peuple, qui se souleva en masse contre le militarisme insolent des oligarques et renversa, après qu'il eut duré huit mois, le gouvernement appuyé par Sparte.

Athènes ne prit aucune part à ces événements, mais à Sparte on avait appris à temps la révolution qui s'annonçait ; sur les instances du parti spartiate, on alla jusqu'à remettre à plus tard la célébration des Gymnopédies, pour pouvoir agir à Argos en temps utile. Mais lorsque les Spartiates apprirent à Tégée qu'Argos était entre les mains du parti populaire, ils s'en retournèrent chez eux, et rien ne put les empêcher de terminer tranquillement leur fête [2]. Cependant le traité entre les Argiens et les Spartiates n'était nullement rompu ; bien plus, le nouveau gouvernement envoya des ambassadeurs à Sparte pour y demander formellement le maintien de l'alliance ; Argos voulait demeurer dans la ligue péloponnésienne. Mais à Sparte se trouvaient aussi les représentants du parti oligarchique banni, qui se considérait toujours comme la véritable Argos, et qui protesta contre la demande des démocrates. Après de longues négociations auxquelles prirent part aussi les alliés, on se prononça contre le gouvernement nouveau [3] ; les Péloponnésiens devaient, par un effort commun, rétablir à Argos l'ancienne constitution. Mais les alliés n'avaient jamais fait preuve de beaucoup d'ardeur pour de semblables expéditions [4], parce qu'ils voulaient que chaque État pût modifier à son gré sa constitution ; c'est pour cette raison que Corinthe ne prit point part à l'entreprise [5].

Les Argiens, après avoir été éconduits à Sparte, durent

1) Pausan., II, 20, 2.

2) Thucyd., V, 82, 1-2.

3) ἐλθόντων πρέσβεων ἀπό τε τῶν ἐν τῇ πόλει καὶ τῶν ἔξω Ἀργείων. παρόντων τε τῶν ξυμμάχων καὶ ῥηθέντων πολλῶν ἀφ' ἑκατέρων, ἔγνωσαν ἀδικεῖν τοὺς ἐν τῇ πόλει (Thucyd., V, 82, 3).

4) Voy. vol. I, p. 492.

5) Thucyd., V, 83, 1. Les Corinthiens se comportèrent encore de la même façon plus tard (Xenoph., *Hellen.*, III, 2, 25).

se joindre de nouveau aux Athéniens pour pouvoir tenir contre Sparte et le parti banni; on envoya une ambassade à Athènes, et Alcibiade fit consciencieusement ce qu'il put pour que, cette fois, l'alliance fût plus solide[1]. Aidé d'un grand nombre d'ouvriers de l'Attique, il dirigea lui-même la construction des longs murs grâce auxquels Argos ne devait plus faire qu'un avec les îles et les côtes qui composaient l'empire athénien[2]: car, maintenant comme autrefois, une ville entourée de murs et communiquant avec son port était pour Sparte aussi imprenable qu'une île. Les Spartiates firent une invasion et détruisirent une partie des murailles du port; mais la ville elle-même tint bon, et Alcibiade, pour prévenir une nouvelle défection, fit conduire sur les vaisseaux athéniens trois cents Argiens, partisans de Sparte, pour les faire garder à vue dans les îles. C'est ainsi que, pendant l'été de l'année 417 (Ol. xc, 4), Argos fut unie à Athènes plus étroitement que jamais, et les anciens alliés d'Argos commencèrent à se remettre de la terreur que leur avait inspirée la défaite de Mantinée.

L'autre région où la paix de Nicias n'eut jamais d'effet et où la guerre avait continué sans interruption, était celle des villes chalcidiques, sur la côte de Thrace. Il avait été décidé par le traité de paix qu'Amphipolis aussi bien que les autres villes seraient remises aux Athéniens; mais, au moment de les rendre, on avait fait tant de restrictions que l'intention de créer des difficultés aux Athéniens était manifeste; on semblait s'appliquer à ne jamais faire cesser dans ces contrées les causes d'intrigues et de dissensions. Les villes devaient payer un tribut, mais seulement pour contribuer à la sécurité des mers, et non comme membres de la confédération athénienne; car elles devaient être indépendantes et maintenir pleinement leur neutralité entre Athènes et Sparte; les Athéniens ne devaient chercher que par la douceur à les faire entrer dans leur confédération; aussi ne devaient-ils jamais leur demander un tribut supérieur à celui qu'avait établi Aristide[3].

1) Thucyd., V, 82-84. Le texte original du traité dans le C. I. Attic., I, n. 50.
2) Cf. E. Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 384.
3) Voy. ci-dessus, p. 192.

On voit, en examinant ces dispositions, qu'elles n'ont dû être prises qu'après de longs pourparlers, et que les Lacédémoniens, probablement à l'instigation des Corinthiens, voulaient profiter de cet état de choses artificiel pour garder un pied dans la maison. Le traité de paix distingue deux groupes parmi les villes de la Chalcidique ; d'abord Mécyberna, Sané et Singos, qui avaient, il nous est permis de le supposer, une garnison lacédémonienne au moment de la conclusion du traité ; en second lieu, Argilos, Stagire, Acanthos, Solos, Olynthe et Spartolos [1]. Parmi ces dernières, Olynthe n'a certainement jamais accédé au traité, et il est problable que les autres ne l'ont pas fait non plus, car il est attesté qu'un certain nombre de villes de la Chalcidique ne s'y sont jamais conformées et sont entrées avec Corinthe dans la ligue argienne [2].

La partie septentrionale du territoire de la Chalcidique, celle qui tient à la terre-ferme, avait donc fini par échapper aux Athéniens. Ils avaient cherché à prendre une position d'autant plus forte dans les trois presqu'îles ; ils avaient mis une garnison de clérouques athéniens dans Potidée, vainement assiégée par Brasidas [3] ; nous pouvons supposer qu'ils en firent autant à Torone après la prise de cette ville par Cléon [4]. Scione aussi, qui s'était donnée à Brasidas et que Sparte avait abandonnée dans le traité, fut prise d'assaut par les Athéniens ; ses habitants furent mis à mort et la ville donnée à des Platéens [5].

1) ἀποδόντων Ἀθηναίοις Λακεδαιμόνιοι καὶ οἱ ξύμμαχοι Ἀμφίπολιν. ὅσας δὲ πόλεις παρέδοσαν Λακεδαιμόνιοι Ἀθηναίοις, ἐξέστω ἀπιέναι ὅποι ἂν βούλωνται αὐτοὺς καὶ τὰ ἑαυτῶν ἔχοντας· τὰς δὲ πόλεις φερούσας τὸν φόρον τὸν ἐπ' Ἀριστείδου αὐτονόμους εἶναι. ὅπλα δὲ μὴ ἐξέστω ἐπιφέρειν Ἀθηναίους μηδὲ τοὺς ξυμμάχους ἐπὶ κακῷ, ἀποδιδόντων τὸν φόρον, ἐπειδὴ αἱ σπονδαὶ ἐγένοντο. εἰσὶ δὲ αἵδε· Ἄργιλος Στάγειρος Ἄκανθος Σκῶλος Ὄλυνθος Σπάρτωλος. ξυμμάχους δ'εἶναι μηδετέρων, μήτε Λακεδαιμονίων μήτε Ἀθηναίων· ἢν δὲ Ἀθηναῖοι πείθωσι τὰς πόλεις, βουλομένας ταύτας ἐξέστω ξυμμάχους ποιεῖσθαι αὐτοὺς Ἀθηναίοις. Μηκυβερναίους δὲ καὶ Σαναίους καὶ Σιγγαίους οἰκεῖν τὰς πόλεις τὰς ἑαυτῶν, καθάπερ Ὀλύνθιοι καὶ Ἀκάνθιοι (Thucyd., V, 18, 5).

2) Voy. ci-dessus. p. 270.

3) Thucyd., IV, 135. La clérouchie est mentionnée ailleurs (II, 70). Cf. Kirchhoff, *Ueber die Tributpflichtigkeit der Kleruchien* (Abh. d. Berl. Akad,, 1873), p. 7.

4) Thucyd., V, 3. Torone devient clérouchie d'après Kirchhoff, *op. cit.*, p. 10.

5) Thucyd., V, 2, 1. Cf. Kirchhoff, *op. cit.*, p. 8, et ci-dessus, p. 270.

Athènes était donc complètement maîtresse des presqu'îles de Pallène, de Sithonia et d'Akté [1]; le montant du tribut n'était pas très sensiblement diminué, de 12 à 13 talents environ [2]. Mais la forte cohésion du territoire colonial de Thrace était détruite, l'autorité de la capitale ébranlée, puisque les villes rebelles pouvaient réussir à la braver. La perte d'Amphipolis était plus grave encore que tout le reste, et la possession de l'embouchure du Strymon par Eïon était une compensation insuffisante.

Comme les villes se voyaient hors d'état de résister à la longue, elles furent obligées de chercher du secours; d'autre part, les Athéniens devaient, eux aussi, chercher sur le continent un appui contre ces mêmes villes, dont la situation donnait lieu à bien des difficultés. Voilà comment la côte de Thrace fut continuellement le foyer de secrètes menées, le théâtre de guerres incessantes, une contrée que les flottes athéniennes devaient constamment surveiller.

C'est ainsi que, déjà en 421 (Ol. LXXXIX, 4), les villes qui avaient refusé d'adhérer au traité de Nicias [3] se joignirent avec les Corinthiens à la ligue argienne: les Corinthiens à leur tour invoquaient des traités qui, disaient-ils, ne leur permettaient pas d'abandonner ces villes; Corinthe, comme métropole, prétendait avoir à remplir certains devoirs, et les villes trouvaient en elle un appui. La conduite peu loyale des ambassadeurs lacédémoniens qui, malgré l'ordre péremptoire des autorités, n'avaient pas livré les villes [4], avait accru leur audace. Aussi, peu de temps après, la ville de Thyssos, située près de l'Athos, fut enlevée aux Athéniens par un coup de main [5];

1) Σκιωναίων δὲ καὶ Τορωναίων καὶ Σερμυλίων καὶ εἴ τινα ἄλλην πόλιν ἔχουσιν Ἀθηναῖοι, Ἀθηναίους βουλεύεσθαι περὶ αὐτῶν καὶ τῶν ἄλλων πόλεων ὅτι ἂν δοκῇ αὐτοῖς (Thucyd., V, 18, 8).

2) Les tributs payés par les villes étaient à la cote suivante :

Potidée.	6 talents (15 talents depuis la 19e année).
Torone.	6 talents (12 tal. depuis la 30e année).
Scione et Thrambos.	6 talents (plus tard 9 tal.).
Acanthos.	3 talents.
Olynthe	2 talents.

3) Thucyd., V, 26, 3. Cf. 30.

4) Thucyd., V, 21.

5) Thucyd., V, 35. Cf. Köhler, *Delisch-attischer Bund*, p. 177.

pendant l'hiver suivant, nous voyons les Chalcidiens s'efforcer, de concert avec les Corinthiens, de gagner les Béotiens pour la ligue formée par Corinthe et Argos [1]; les Olynthiens se rendirent maîtres par un coup de main de la ville de Mécyberna [2]. En 418, pendant l'été, Euthydémos arrive d'Athènes dans les eaux de la Thrace [3], et les villes se voient forcées d'agir avec prudence parce que Perdiccas est encore l'ami d'Athènes. Puis les Argiens, alors alliés de Sparte, essayent de détourner Perdiccas des Athéniens; et c'est avec succès, bien qu'ils ne puissent le décider à rompre ouvertement avec eux [4]. Une expédition plus importante devait avoir lieu l'été suivant (417), pendant lequel Dion au pied de l'Athos se sépara d'Athènes [5]; mais, bien que Nicias et Lysistratos eussent pris ensemble le commandement de l'armée [6], elle resta sans effet parce que Perdiccas, sur la coopération duquel on avait compté, n'était pas à son poste [7]. Pour le punir, on bloqua, vers la fin de cette même année, les ports macédoniens.

En 416 (Ol. XCVI, 4), Chærémon, fils de Chariclès, commandait en Thrace [8]. On avait surtout en vue la Macédoine, et, au commencement de 415, c'est-à-dire avant que la seizième année de la guerre ne fût écoulée, des exilés macédoniens avec des cavaliers athéniens débarquèrent à Méthone pour inquiéter Perdiccas également du côté de la terre [9], tandis qu'une trêve avait été conclue avec les Chalcidiens, trêve que les Spartiates, alliés des Macédoniens, essayèrent en vain de rompre. Il faut qu'Athènes se soit bientôt après réconciliée avec le roi, car, vers la fin de l'été 414, Euétion fit une expédi-

[1]) THUCYD., V, 38.
[2]) THUCYD., V, 39.
[3]) ἔδοσαν στρατηγοῖς ἐπὶ Θρᾴκης Εὐθυδήμῳ Εὐδήμου (C. I. ATT., I, n. 180, l. 9).
[4]) THUCYD., V, 80.
[5]) THUCYD., V, 82, cf. 35. KÖHLER, *op. cit.*, p. 175.
[6]) οὗτοι ἔδοσαν στρατηγοῖς Νικίᾳ Νικηράτου Κυδαντίδῃ, Λυσιστράτῳ Ἐμπέδου Ὀῆθεν (C. I. ATTIC., I, n. 189, lig. 19-20).
[7]) παρασκευασαμένων αὐτῶν στρατίαν ἄγειν ἐπὶ Χαλκιδέας τοὺς ἐπὶ Θρᾴκης καὶ Ἀμφίπολιν Νικίου τοῦ Νικηράτου στρατηγοῦντος, (Περδίκκας) ἔψευστο τὴν ξυμμαχίαν καὶ ἡ στρατία μάλιστα διελύθη ἐκείνου ἀπάραντος (THUCYD., V, 83).
[8]) παρέδοσαν — — στρατηγῷ ἐς τὰ ἐπὶ Θρᾴκης Χαιρήμονι Χαρικλέους Παιανεῖ (C. I. ATTIC., I, n. 181, lig. 3-4).
[9]) THUCYD., VI, 7.

tion contre Amphipolis avec le secours de Perdiccas. Cette fois encore, la tentative aboutit à un insuccès, bien qu'on disposât d'un grand nombre de mercenaires thraces et qu'on eût trouvé une position favorable dans l'Himéræon, après avoir fait remonter le fleuve aux trirèmes [1].

Tel était l'état des choses en Thrace après la paix de Nicias. Là, comme dans le Péloponnèse, la paix n'existait pas ; Athènes et Sparte étaient en hostilité incessante, et l'on comprend que cette guerre indirecte ait pris un caractère plus haineux et plus méchant que si l'on se fût ouvertement combattu. Car maintenant que l'animosité était plus grande, et que le parti de la guerre, tout en redoublant d'activité, ne parvenait pas à faire rompre les traités, on cherchait sans cesse l'occasion de blesser le plus cruellement possible les Spartiates, au mépris des conventions antérieures. Pour satisfaire cette ardeur belliqueuse, on attaqua de petits États, alliés de Sparte, mais qui, au fond, n'avaient rien fait pour s'attirer la vengeance d'Athènes. L'expédition contre Mélos est un exemple de la façon dont on exécutait ces sortes d'entreprises.

Mélos est une de ces îles volcaniques qui se trouvent sur les confins de la mer de Crète, au sud des Cyclades. Occupée depuis sept cents ans par des colons doriens partis du Péloponnèse, elle considérait Sparte comme sa métropole et montrait une fidélité à toute épreuve à la ligue du Péloponnèse. Il était très naturel que les Athéniens désirassent faire de cette île leur alliée, car, par sa position, elle appartenait à leur empire maritime. Lorsqu'il s'agissait d'arrondir cet empire, ils ne faisaient aucune distinction entre îles doriennes et îles ioniennes. Mélos et Théra, les seules îles de l'Archipel qui ne fussent point encore entrées dans leur ligue, furent invitées à s'y joindre en 426 (Ol. LXXXVIII, 3). La plus éloignée, Théra, si étroitement unie à Sparte, avait immédiatement obéi. Mélos s'y était refusée et avait fait résistance [2]. Ce refus fut considéré comme mal fondé, et, sur la liste de recensement de l'année 424 (Ol.

[1]) THUCYD., VII, 9. Peut-être est-ce là la cinquième expédition mentionnée par le scoliaste d'Eschine (II, 31). Cf. WEISSENBORN, *Hellen*, p. 173.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 134.

LXXXVIII, 4), l'île figurait parmi les villes tributaires, et cela pour une somme de 15 talents [1], tandis que le tribut de Théra fut élevé de 3 à 5 talents. Il importait maintenant d'agir avec énergie; car, si en général les Athéniens saisissaient avec plaisir toute occasion de tenir leur flotte en activité et de remplir de terreur les îles de l'Archipel, Mélos avait pour eux une importance toute spéciale.

C'était une île riche, comme le prouve le chiffre de son tribut; une île qui pouvait être très utile et très nuisible aux Athéniens. Elle était tout près de la côte du Péloponnèse, et sa vaste rade, qui s'étend bien avant dans les terres, semblait faite pour devenir une station militaire de la marine athénienne. Les opérations commencées depuis quelque temps dans le Péloponnèse rendaient la possession de l'île encore plus désirable. Les Athéniens étaient d'ailleurs excités contre elle par les insulaires voisins, irrités de voir les habitants de Mélos, libres de tout tribut et de toute obligation, vivre selon les coutumes de leurs ancêtres. La perspective de pouvoir faire une nouvelle distribution de terres était aussi assez séduisante; mais ce qu'on voulait avant tout, c'était faire souffrir les Spartiates dans la personne des Doriens insulaires; on voulait leur faire expier la défaite de Mantinée ainsi que divers actes de violence dont ils s'étaient rendus coupables, notamment la destruction de Platée.

En effet, l'expédition contre Mélos [2] a une grande ressemblance avec celle que les Spartiates avaient entreprise contre Platée. Ici comme là, une ville grecque se voit surprise et contrainte par des forces supérieures à renoncer à une alliance justifiée par des antécédents historiques et datant de loin pour en conclure une nouvelle, c'est-à-dire à se faire sans raison des ennemis de ceux qui depuis longtemps étaient ses amis et de même origine qu'elle. Il y avait pourtant cette différence

[1]) Environ 88,420 fr.

[2]) Le récit en est tout au long dans THUCYD., V, 84-116. D'après Kirchhoff, il faut rapporter à cette expédition le document inséré dans le C. I. ATTIC., I, n. 54, et de plus le versement relaté au n. 181, lig. 6-7 : ἐπὶ τῆς Ἀντιοχίδος — — πρυτανευούσης παρέδομεν στρατηγοῖς ἐς Μῆλον, Τεισίᾳ Τεισιμάχου Κεφαλῆθεν, Κλεομήδει Λυκομήδους Φλυεῖ, ψηφισαμένου τοῦ δήμου τὴν ἄδειαν, δέκα τάλαντα.

que les Athéniens ne se servirent pas de faux prétextes, comme les Spartiates avaient coutume de faire en s'appuyant avec leur soi-disant politique nationale ; ils firent valoir franchement et sans détours les raisons qui les obligeaient à exiger la soumission de Mélos. Les beaux discours étaient d'autant moins de saison que les généraux athéniens, Cléomède et Tisias, n'avaient point à traiter avec une assemblée populaire, mais seulement avec le Conseil qui dirigeait les affaires de l'État. Ils refusèrent nettement de discuter la question de droit ; une pareille discussion, disaient-ils, n'est de mise que lorsque deux puissances égales se trouvent en présence. Dans le cas présent, il s'agissait simplement de savoir ce qui était le plus utile aux deux États.

« Notre intérêt, dirent les commissaires envoyés par les « généraux, nous commande de consolider notre puissance « maritime ; le vôtre, de conserver votre cité et vos biens. « Notre intérêt commun exige que vous vous soumettiez de « bon gré et que vous payiez un tribut comme les îles voisi- « nes. La neutralité que vous nous promettez ne nous suffit pas ; toute conciliation arrêtée entre nous rendrait notre puis- « sance douteuse aux yeux des autres Grecs. Vous espérez en « vain que Sparte vous secourra ; c'est inutilement aussi que « vous en appelez aux dieux vengeurs de l'injustice. Car les « dieux et les hommes ont voulu de tout temps que les forts « commandent et que les faibles obéissent. Vous êtes partisans « de Sparte ; mais, les Spartiates agissent précisément d'après « les mêmes principes, et, si vous étiez les plus forts, vous ne « parleriez, vous n'agiriez pas autrement. » C'est ainsi que les Athéniens faisaient valoir ouvertement le droit du plus fort, tout en cherchant à le justifier par d'impitoyables sophismes.

Ils désiraient que Mélos se soumît sans retard ; car toute tentative de résistance leur semblait ébranler leur toute-puissance sur mer. L'audace des insulaires, qui une seconde fois refusèrent leur alliance et rompirent les négociations, les exaspéra ; il fallut enfermer la ville dans un cercle de murs ; c'était une perte de temps et d'argent. Deux fois même, les Méliens réussirent à rompre les murs de circonvallation et à s'approvisionner de nouveau ; mais aucun secours n'arrivait du dehors ;

bientôt ils furent réduits à une telle extrémité que « la famine mélienne » devint une expression proverbiale pour désigner le dernier degré de la misère humaine, et, avant la fin de l'hiver, l'île dut se rendre à discrétion à Philocrate, qui était arrivé avec une nouvelle armée. Il ne fallait pas compter sur la clémence. Tous les habitants capables de porter les armes dont on put s'emparer furent condamnés à mort; les femmes et les enfants, à l'esclavage. On ne songeait qu'à se venger des exécutions sanguinaires de Sparte, et à répandre l'effroi et la terreur partout où la flotte athénienne pouvait atteindre. Cette politique violente répondait aux idées d'Alcibiade; c'était lui du reste qui avait recommandé la plus impitoyable sévérité [1].

Mais cette manière d'exercer son influence ne pouvait suffire à l'ambition d'un Alcibiade; déjà il portait ses regards sur un théâtre de la guerre autre que le Péloponnèse et l'Archipel. Ne pouvant par aucun moyen rompre la paix avec Sparte, cette paix qui lui pesait tant, il lui fallait d'autres entreprises pour lancer l'État dans des voies nouvelles; des entreprises dont l'exécution ne pût être confiée qu'aux hommes les plus audacieux, et qui assurassent au général heureux une position bien supérieure à celle d'un simple citoyen d'Athènes. En effet, plus les relations de l'État s'étendaient au dehors, plus son territoire devenait considérable, plus il était impossible à l'assemblée du Pnyx de le régir, plus devenait nécessaire le gouvernement personnel d'un seul. C'est alors que les envoyés d'Égeste arrivèrent pour demander du secours [2]; on avait enfin trouvé un théâtre pour cette guerre si ardemment désirée.

La question sicilienne n'était pas nouvelle. Depuis longtemps la belliqueuse Athènes avait jeté des regards de convoitise sur les côtes occidentales; déjà, lorsque Corcyre était entrée dans l'alliance d'Athènes, bien des gens n'avaient vu dans cette île que la clef de la Sicile.

Du temps de Périclès, de pareilles idées n'avaient eu aucune chance de succès; car sa prudence prévoyait tous les dangers

[1]) Bähr ad Plut. *Alcib.*, 15. Hertzberg, *Alkibiades*. p. 117.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 263.

qu'une politique de conquêtes pouvait susciter à Athènes. Il voyait dans la modération le caractère distinctif d'un État grec; il ne voulait pas qu'il se laissât entraîner, comme les États barbares, par son propre poids, pour être finalement victime d'une aveugle ambition. C'est pour cette raison qu'il avait repoussé sévèrement et énergiquement toute convoitise de ce genre. Tout changea après sa mort; car les Athéniens étaient incapables par eux-mêmes de s'imposer une sage modération. C'était trop leur demander que de leur conseiller de ne pas exercer, jusqu'aux limites du possible, ce pouvoir sans égal qu'ils possédaient; d'autant plus que les démagogues étaient sans cesse occupés à augmenter à l'excès la confiance qu'ils avaient en eux-mêmes et à leur proposer les plans de campagne les plus insensés.

Ces plans étaient d'autant plus dangereux que le but qu'on se proposait était plus vague. Les difficultés que les luttes avec les Béotiens et les Spartiates présentaient aux Athéniens, tous les connaissaient par expérience. Mais un pays lointain, situé au delà des mers, connu d'un petit nombre d'hommes seulement et que l'on pouvait représenter sous des couleurs d'autant plus brillantes, une île où l'on était à l'abri des ennemis les plus dangereux, où la flotte sans rivale d'Athènes pouvait à elle seule décider de la victoire, devait avoir d'autant plus d'attraits qu'on était tout aussi peu disposé à rester inactif qu'à recommencer la guerre d'après l'ancien système. Jouir chez soi de tous les agréments de la paix et recevoir de l'Occident lointain l'annonce de brillantes victoires, c'est ce qui semblait aux Athéniens le sort le plus enviable.

Ne pouvait-on pas, en effet, espérer le succès le plus complet ? Il n'y avait pas dans les eaux de Sicile une flotte capable de se mesurer avec la flotte athénienne. Les Tyrrhéniens avaient perdu leur puissance [1]; les Carthaginois n'osaient pas se risquer avec leur flotte; leurs propres alliés, ne pouvant compter sur eux, avaient dû, pour cette raison même, se tourner vers Athènes. En faisant la guerre à Syracuse, on pouvait compter plutôt sur le secours de Carthage et des Tyrrhé-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 222.

niens que sur leur résistance. La marine des Siméliotes était si faible que Lachès, avec une escadre de vingt vaisseaux, avait pu commander en maître dans les mers de la Sicile [1]. D'ailleurs, la guerre léontinienne avait été heureuse, et, si la paix de Géla avait tout à coup arrêté tous les succès, chacun était à même de comprendre que cette paix ne pouvait durer : il n'était pas possible d'admettre que les États secondaires se laisseraient indéfiniment tromper par les promesses douteuses des Syracusains. Syracuse était dans des conditions telles qu'elle devait nécessairement reprendre sa politique de conquêtes. Il était possible et même probable qu'il se formerait là une troisième grande puissance hellénique qui, en cas de guerre générale, pourrait causer la ruine d'Athènes. On pouvait donc penser qu'il était d'une politique prudente et prévoyante d'agir avec énergie pendant qu'on le pouvait encore.

Au surplus, disait-on, la flotte ne saurait trouver pour le moment d'autre emploi. Athènes consumait ses forces dans l'inaction; s'arrêter, c'était reculer. L'honneur d'Athènes exigeait qu'on revînt à la politique autrefois suivie en Sicile. Si la ville se montrait lâche et indécise, on avait à craindre non seulement l'insolence croissante des Syracusains, mais encore une nouvelle intervention de Carthage. Athènes était appelée à défendre les intérêts de la tribu ionienne, en Occident comme en Orient.

A toutes ces considérations s'ajoutait la perspective séduisante de vaincre la race dorienne à l'endroit même où elle s'était le plus brillamment développée, d'humilier Corinthe dans la colonie dont elle était le plus fière, de couper aux Spartiates les subsides qu'ils pouvaient tirer de l'île et d'isoler de plus en plus le Péloponnèse. En même temps, on espérait ouvrir pour Athènes une mine d'abondantes ressources. Le sol fertile de la Sicile pouvait devenir, par son blé, ses chevaux et autres produits, une possession d'un prix inestimable pour l'Attique [2], et, comme les ambassadeurs vantaient au peuple, dans de pompeux discours, tous les avantages de l'île et la facilité du succès, comme les Égestains offraient les

[1]) Voy. ci-dessus, p. 257.
[2]) Cf. Böckh. *Staatshaushaltung*. I, 401 sqq.

subsides les plus considérables, et que par conséquent les plus brillantes conquêtes semblaient pouvoir être faites avec des fonds étrangers, il était naturel qu'une foule crédule, à laquelle on ne présentait que les beaux côtés de l'entreprise, se laissât séduire au point de ne plus voir autre chose que ces chimériques images.

Dans les gymnases et dans les halles, dans les cabarets et les boutiques, on ne parlait pas d'autre chose; çà et là on voyait l'île triangulaire dessinée sur le sable, entourée d'une foule compacte, et formant le sujet d'une conversation animée : on découvrit des oracles de Dodone qui, disait-on, approuvaient l'entreprise; le nom de Sicélia charmait les oreilles des Athéniens[1]. Et même, du moment qu'on se figurait l'Etna compris dans le territoire athénien, rien n'empêchait d'aller plus loin. Des démagogues exaltés avaient, déjà du temps de Périclès, proposé une expédition contre Carthage[2]. On considérait la Libye et l'Italie comme des conquêtes prochaines et assurées; on rêvait même un empire athénien qui s'étendrait depuis les mers de la Lycie et les rivages du Pont jusqu'aux colonnes d'Hercule.

Mais tous les Athéniens ne partageaient pas cette ivresse. Ces nouveaux plans remplissaient d'inquiétude et d'appréhension un grand nombre de citoyens calmes et raisonnables. Jusque-là, Athènes avait étendu pas à pas sa puissance dans l'Archipel et les mers voisines; même l'accroissement du nombre de ses alliés dans les îles de la mer Ionienne, tel qu'il avait eu lieu pendant la guerre, semblait commandé par les circonstances et nécessaire à la défense d'Athènes contre les États maritimes du Péloponnèse. On avait atteint là une limite naturelle; il paraissait insensé de vouloir la franchir pour poursuivre des plans chimériques par delà la mer

[1]) Il y avait un oracle de Dodone ordonnant de Σικελίαν οἰκίζειν, mais sur le sens duquel les Athéniens se méprirent (Pausan., VIII, 11, 12). Sur la colline *Sicélia* près d'Athènes, cf. Lolling (Νέα Ἑλλάς, 1874, n. 3), à l'opinion duquel je me suis rangé dans mon *Atlas von Athen*.

[2]) Dans l'assemblée des trirèmes (Aristoph., *Equit.*, 1303), la plus âgée des trirèmes fait part à ses sœurs du bruit inquiétant qui court, à savoir, qu'Hyperbolos aurait demandé 100 vaisseaux pour une expédition contre Carthage.

Ionienne. La Sicile était, au fond, si peu connue qu'il était impossible de faire un plan de campagne et d'apprécier les chances de succès. Pourtant, on en savait assez pour comprendre que ce n'était pas une île dont on pût s'emparer d'un seul coup, mais un petit continent, avec un grand nombre de villes puissantes qu'il faudrait combattre d'abord, qui seraient difficiles à soumettre, plus difficiles encore à maintenir dans l'obéissance. Comment Athènes prétendrait-elle gouverner une province dont elle est séparée par une si vaste étendue de mer sans îles que, en saison d'hiver, trois ou quatre mois risquaient de s'écouler avant qu'un messager pût lui en apporter des nouvelles ?

Athènes était arrivée à un moment critique de son histoire ; tout le monde le sentait; on allait mettre en jeu l'existence même de la cité en prenant une décision de laquelle dépendait tout son avenir. Aussi, toutes les forces antagonistes qui tiraillaient en sens contraires la société athénienne furent-elles mises en mouvement et tendues à l'excès. Les riches et les pauvres, la jeune Athènes et la vieille génération, les marins et ceux qui vivaient du produit de leurs terres, les amis et les ennemis de la démocratie se trouvaient en présence. Le nombre des pauvres s'était accru pendant la guerre; ils désiraient ardemment voir affluer dans les caisses de l'État de nouveaux revenus dont ils auraient leur part; ils voulaient l'augmentation des salaires publics, de nouveaux partages de terres. Il ne fallait pas leur parler de campagnes en Thrace, dont ils auraient dû se préoccuper avant tout; ils avaient pour ces expéditions une aversion décidée : jamais en les faisant on n'avait voulu agir avec l'énergie nécessaire, et Nicias lui-même avait préféré compter sur le secours de Perdiccas[1]. Là, ils n'avaient devant les yeux que les misères de la guerre sans compensation suffisante. Lorsqu'ils comparaient leur vie de privations avec la splendeur et l'abondance qui régnait, disait-on, dans les villes d'outre-mer, ils attendaient tout de la Sicile. Les classes aisées, au contraire, craignaient des charges nouvelles et plus considérables; elles avaient compté sur la paix pour mettre

[1]) Voy. ci-dessus, p. 303.

de l'ordre dans leurs affaires ; car les plus riches seulement, c'est-à-dire le petit nombre, pouvaient suffire sans en souffrir aux exigences de l'État; elles pesaient à la plupart des contribuables, qui désiraient un allègement des charges, d'autant plus qu'on leur savait peu gré de leurs sacrifices et qu'ils n'avaient pas dans l'État l'influence à laquelle ils pouvaient prétendre, puisqu'après tout c'était sur eux que reposait la puissance d'Athènes, la flotte et l'armée, à eux que la ville devait la splendeur de ses fêtes et de ses processions. Les citoyens payants comptaient et réfléchissaient; ils se distinguaient par là de ceux qui, n'ayant rien à perdre, ne pouvaient que gagner au changement et qui, pour cette raison, accueillaient avec joie tous les nouveaux projets de guerre. Enfin, l'état des finances publiques n'était pas sans exercer une influence sur la façon dont les plus sensés parmi les Athéniens envisageaient la politique extérieure. Une guerre de dix ans avait complètement épuisé le Trésor et paralysé le véritable nerf de l'État. Depuis la conclusion de la paix, on avait pu, surtout par suite de l'augmentation des tributs des alliés, déposer dans l'acropole à peu près mille talents par an [1]. On amassait donc un nouveau trésor; les finances commençaient à se rétablir [2]. Et maintenant, une nouvelle guerre allait renverser toutes ces perspectives rassurantes, avant qu'Athènes eût assez de ressources pour commencer sans emprunt et sans impositions de guerre une entreprise aussi importante, dont on ne pouvait même pas prévoir les frais.

Une pression contraire s'opposait donc à cet entraînement démesuré, et les avertissements ne faisaient pas défaut. Mais ce qui les réduisait à l'impuissance, c'est qu'on ne pouvait pas faire valoir énergiquement les vrais motifs de la résistance,

[1]) Environ 7,244,000 francs.

[2]) ἄρτι ἀνειλήφει ἡ πόλις ἑαυτὴν ἀπὸ τῆς νόσου καὶ τοῦ ξυνεχοῦς πολέμου ἔς τε ἡλικίας πλῆθος ἐπιγεγενημένης καὶ ἐς χρημάτων ἄθροισιν διὰ τὴν ἐκεχειριάν, ὥστε ῥᾷον πάντα ἐπορίζετο (Thucyd., VI, 26). Après la paix de Nicias, Athènes emploie l'excédant de ses revenus à reconstituer le Trésor qui, sauf les 1000 talents de réserve, se trouvait complétement épuisé. Διὰ ταύτην τὴν εἰρήνην ἑπτακισχίλια μὲν νομίσματος εἰς τὴν ἀκρόπολιν ἀνηνέγκαμεν, — καὶ φόρος προσῄει κατ' ἐνιαυτὸν πλέον ἢ διακόσια καὶ χίλια τάλαντα (Andocid., *De pace*, § 8 sqq.). Cf. Kirchhoff, *Gesch. des athenischen Staatsschatzes*, p. 47 sqq.

attendu qu'on l'attribuait toujours aux préoccupations égoïstes des riches. C'est là ce qui avait toujours fait la faiblesse du parti de la paix, groupé, après comme avant, autour de Nicias. Il était bien en état d'obtenir quelques succès lorsque l'opinion lui était favorable et que les esprits étaient dégrisés ou fatigués, mais il ne pouvait arriver à une influence suffisante pour diriger les affaires dans les moments difficiles. Ce parti avait encore récemment perdu de sa considération parce que le maintien de la paix, qui était son ouvrage, devenait de jour en jour plus impossible. Or, en faisant tous ses efforts pour différer autant que possible une rupture ouverte avec Sparte, il avait fortement contribué, sans le vouloir, à attirer l'attention des belliqueux Athéniens sur de nouvelles entreprises.

Toutes ces circonstances favorisèrent celui qui, dans ce moment décisif, était à la tête du mouvement et qui voulait avant tout qu'Athènes déployât toute sa puissance, qu'elle profitât des circonstances favorables et se lançât en avant à pleines voiles.

Alcibiade était alors dans toute la force de l'âge. Son influence ne venait pas, comme celle de Nicias, de ce qu'une partie de la population l'avait pris pour chef: son autorité, comme celle de Périclès, était personnelle; elle se fondait sur un ensemble de qualités par lesquelles la nature semblait l'avoir destiné à commander aux autres. Il était seul de son espèce parmi ses concitoyens. Leurs regards s'attachaient avec admiration sur cette figure qui reflétait l'image brillante de leur propre caractère; ils espéraient que de l'invincible Alcibiade daterait une nouvelle ère de prospérité, qu'il leur procurerait de nouvelles ressources, de nouvelles assignations de terres, les trésors de la Sicile et de la Libye; c'est maintenant, pensait-on, qu'Athènes devait manifester sa véritable puissance et développer toutes ses forces. Jamais Athénien n'avait joui à ce point de la faveur enthousiaste de tout un peuple.

Alcibiade avait en outre des partisans déterminés qui l'aidaient dans l'accomplissement de ses desseins, des jeunes gens entreprenants qui rendaient sincèrement justice à ses éminentes qualités, des patriotes qui attendaient de lui les plus

grandes choses et qui étaient tout disposés à lui prêter leur appui, comme par exemple Euryptolémos[1]. Mais la plupart de ses adhérents ne lui étaient attachés que par un libertinage et des excès communs ; ils avaient dissipé leur patrimoine et vivaient de sa générosité. Ils dépendaient donc de lui, obéissaient à ses ordres, agissaient sur les masses, les entretenaient dans l'agitation, nourrissaient leurs espérances exagérées et intimidaient le parti opposé. C'étaient pour la plupart des jeunes gens de grande famille, heureux de voir un des leurs à la tête des affaires et non plus un de ces hommes du commun, plus capables de crier que de parler, ne sachant que pêcher en eau trouble sans jamais faire rien de grand; non plus un artisan ou un marchand, mais un caractère chevàleresque, un homme de grande naissance et de manières distinguées. Ils se faisaient les instruments de son ambition parce qu'ils espéraient y trouver leur profit.

Mais ce prestige qu'Alcibiade devait uniquement à ses brillants dehors était en même temps pour lui une cause de faiblesse. Pour gouverner les autres d'une main ferme, il lui manquait cette dignité morale qui seule est capable de produire une estime véritable et un durable attachement. Malgré tous ses avantages, Alcibiade n'était après tout qu'un homme comme les autres, incapable par conséquent de les rallier et de leur servir de point d'appui, car il n'était pas sûr de lui-même; c'était une nature pleine de contradictions, dans laquelle les bons et les mauvais penchants luttaient à l'aventure, et, pour cette raison même, malgré toute sa pénétration, manquant de clarté et de logique. Plus on apprenait à le connaître, moins on se fiait à lui ; car, en définitive, il ne songeait qu'à lui-même et à son propre intérêt. Il ne voyait dans Athènes que le théâtre de ses hauts faits; la gloire de sa ville natale n'était que le marchepied de sa propre gloire, et ses compagnons sentaient bien qu'il ne les soutiendrait que tant qu'ils serviraient son ambition. C'est pourquoi il n'était pas fait pour rester longtemps chef de parti. En dehors de son cercle d'adhérents, il était une cause d'irritation et de scandale.

[1]) PLUT., *Pericl.*, 7. *Alcibiad.*, 32.

Il n'avait pas appris à maîtriser ni même à cacher sa nature tyrannique. Il alliait à une bravoure héroïque un luxe efféminé, qui convenait mieux à un satrape perse qu'à un citoyen d'Athènes. Partout où il se montrait, il voulait attirer tous les regards. Il paraissait sur la place publique en longs vêtements de pourpre qui traînaient derrière lui; même dans la bataille, il cherchait à éclipser tous les autres autour de lui; il portait un bouclier d'or et d'ivoire, orné, en guise d'écusson, d'un Amour lançant la foudre, emblème prétentieux des attraits irrésistibles de sa personne [1]. Il flattait le peuple dans son ensemble, à la manière des démagogues; mais il traitait l'individu avec hauteur et insolence. Toute contradiction provoquait chez lui l'insulte et la violence, comme si ses concitoyens avaient été ses sujets. Agatharchos, le premier peintre décorateur d'Athènes, le même qui avait embelli par son art la scène d'Eschyle [2], ayant prié Alcibiade de l'excuser s'il ne pouvait être pour le moment à ses ordres, attendu qu'il en était empêché par d'autres commandes, Alcibiade le fait enfermer dans sa maison et le force ainsi à exécuter le travail demandé [3]. Tauréas cherche à disputer la victoire à son chœur; il le frappe devant le peuple assemblé et le chasse du théâtre [4]; il reporte malgré elle dans sa maison sa femme Hipparète, qui voulait faire dissoudre son mariage par l'archonte [5]. On dit même qu'il enleva de l'acropole les vases d'or qui servaient aux fêtes et qu'il en fit lui-même usage [6]. Toutes ces insultes faites au droit civil et religieux restèrent impunies, parce qu'on s'était habitué à mettre Alcibiade à part et au-dessus de tout le monde, et c'est ainsi que ses concitoyens se rendirent complices de ces dérèglements; ils encouragèrent en lui cet esprit d'insubordination qui se moquait de leurs lois, et le laissèrent dégénérer en habitude invincible.

Cependant, Athènes était un théâtre bien trop étroit pour

[1]) Ἔρως κεραυνοφόρος (Plut., *Alcib.*, 16).
[2]) Voy. vol. II, p. 605.
[3]) Plut., *Alcib.*, 16.
[4]) Plut., *ibid.*
[5]) Plut., *Alcib.*, 8. Cf. Hertzberg, *Alkibiades*, p. 126.
[6]) Plut., *Alcib.*, 13. Plutarque s'en réfère à un pamphlet lancé par les ennemis d'Alcibiade (λόγος κατ' Ἀλκιβιάδου καὶ Φαίακος γεγραμμένος).

suffire à l'ambition d'Alcibiade. Il ne lui suffisait pas d'éclipser tous ses concitoyens par les dépenses qu'il faisait pour les fêtes publiques et l'équipement de la flotte; il fallait que toute l'Hellade fût témoin de sa magnificence. Dans ce but, il renouvela l'antique tradition de la maison à laquelle il appartenait par sa mère. Car si Alcméon, le contemporain de Solon, avait fondé la gloire de cette maison par ses victoires aux courses olympiques, lui aussi, en véritable Alcméonide, voulait suivre cette glorieuse carrière. Mais pour cela il lui fallait d'autres ressources que celles que lui fournissait son patrimoine, dont il avait usé avec tant de prodigalité. Aussi avait-il cherché l'alliance de la plus riche maison d'Athènes, de celle du dadouque Hipponicos [1], et, bien qu'il eût profondément blessé cet homme honorable par son insolence, il n'en réussit pas moins à obtenir la main de sa fille avec une dot de dix talents [2], une dot comme on n'en avait point encore vu à Athènes. Il ne se donnait même pas la peine de cacher les intentions égoïstes qui l'avaient décidé à contracter cette union : car il avait à peine conduit dans sa maison Hipparète avec ses trésors, qu'il se mit à élever des chevaux de course sur une plus grande échelle[3]. Il se fit construire un haras qu'admiraient les étrangers et les gens du pays, et, pour subvenir à ses dépenses, il sut se procurer de son beau-frère Callias dix autres talents qu'Hipponicos lui avait promis, disait-il, dans le cas où sa fille mettrait au monde un fils. Par ces moyens, il atteignit complètement son but. Ce n'est pas un char qu'il envoya à Olympie, mais sept (Ol. LXXXIX, 420) ; au lieu d'un prix, il en remporta trois pendant une seule et même fête.

Cette manifestation faite à Olympie avait alors une importance toute particulière. C'était la première fois que les messagers envoyés d'Élis pour annoncer les fêtes étaient revenus à Athènes, et, si l'on avait cru dans le Péloponnèse que la guerre et la peste avaient ruiné la prospérité de la ville, on fut étonné de voir un citoyen d'Athènes afficher un luxe comme jamais prince n'en avait déployé. D'ailleurs Sparte, vers la

[1]) Voy. ci-dessus, p. 83.
[2]) Environ 60.000 fr.
[3]) Sur l'ἱπποτροφία d'Alcibiade, cf. HERTZBERG, *op. cit.*, p. 123.

même époque, avait été exclue des jeux Olympiques [1]; Élis, ennemie de Sparte, dut chercher un appui ailleurs, et, comme Alcibiade était le protecteur de la ligue séparatiste, l'auteur du traité entre Argos et Athènes, les autorités d'Élis firent tout pour lui être agréable. D'un autre côté, le luxe d'Alcibiade ne contribua pas peu à augmenter son influence dans le Péloponnèse, chez ce peuple grec sur lequel le déploiement de la richesse produisait tant d'impression.

Personne du reste n'était plus habile dans l'art d'employer les ressources d'autrui pour arriver à ses fins. Il s'était servi de la fortune d'Hipponicos pour conquérir des couronnes olympiques; il sut se servir de son influence sur les alliés dans un but analogue. Lesbos lui envoya du vin pour célébrer les vainqueurs dans un banquet auquel il convia tous les Grecs présents aux fêtes; Chios lui fournit les animaux pour les sacrifices et du fourrage pour ses chevaux; les Éphésiens lui dressèrent une tente magnifique. C'est ainsi que les villes s'efforçaient à l'envi de gagner la faveur du puissant démagogue, et, si l'entretien de chevaux de prix et des victoires remportées aux fêtes olympiques semblaient annoncer un futur tyran, Alcibiade prenait déjà en réalité les allures d'un prince qui exige des tributs et qui concentre en sa personne toute la splendeur de sa ville natale. Les autres lieux de la Grèce où l'on célébrait des fêtes furent aussi témoins de sa gloire ; pour en rehausser l'éclat et en perpétuer le souvenir, il employa non seulement les poètes, mais aussi les autres artistes athéniens. Les peintres le représentaient couronné par Olympias et Pythias; on le voyait aussi resplendissant d'une beauté voluptueuse, assis sur les genoux de Néméa. Il consacra ces images adulatrices à la déesse protectrice d'Athènes et les fit placer dans la Pinacothèque [2].

La politique enfin que suivait Alcibiade devait nécessairement lui susciter de nombreux adversaires. Non seulement il voulait faire cesser cette paix qu'on avait eu tant de peine à conclure, et recommencer la guerre à l'ancienne manière,

[1]) Voy. ci-dessus, p. 286.

[2]) Sur ces portraits d'Alcibiade vainqueur aux jeux, voy. BENNDORF, *Vasenbilder*, p. 15.

mais il voulait qu'on la fît sur une plus vaste échelle et avec des moyens tout différents de ceux qu'avaient conseillé d'employer les démagogues les plus violents. De même que dans tous ses projets il avait en vue non seulement Athènes, mais la Grèce entière, de même il prétendait commander en maître non seulement sur le Pnyx d'Athènes, mais à Argos, à Mantinée, à Élis. Arracher partout les cités aux influences de l'aristocratie, tel devait être le programme d'une politique appliquée à toute la nation et dont il tiendrait les fils dans sa main ; il voulait être le chef de tous les partis démocratiques de la Grèce et les réunir en une ligue puissante, devant laquelle Sparte et tous les États aristocratiques devaient finalement succomber. La politique extérieure devenait donc aussi purement démocratique ; toutes les autres considérations s'effaçaient devant celle-là. La guerre n'était plus qu'une guerre de tendances ; ce n'étaient plus des États, mais bien des partis qui entraient en lutte : il était naturel que cette guerre devînt de plus en plus générale ; qu'on la fît avec une passion, une cruauté, une haine croissantes. On devait inaugurer en Grèce une ère nouvelle, un état de choses qui rendrait impossible l'existence d'une cité comme Sparte, et Athènes devait être le foyer de cette agitation universelle. Il fallait pour cela augmenter autant que possible les ressources pécuniaires de la ville ; après avoir abandonné le parti laconien, il approuva les moyens que Cléon avait employés dans ce but. Mais il y aurait injustice à le rendre responsable, lui qui n'avait alors que vingt-huit ans, de l'élévation subite des tributs et de la détresse des alliés qui en fut la conséquence. Il est tout aussi peu prouvé qu'il ait été membre de la commission du cens lorsque Thoudippos fit sa motion[1]. Mais son influence sur les affaires de la ligue doit avoir été d'autant plus grande plus tard, puisque des villes comme Éphèse, Chios et Lesbos ne reculèrent devant aucun sacrifice pour gagner ses bonnes grâces, dans le but d'empêcher leur situation de devenir plus mauvaise[2].

[1]) Voy. ci-dessus, p. 156.

[2]) Le discours du Pseudo-Andocide contre Alcibiade (§ 11) est seul à attribuer quelque influence à Alcibiade sur l'élévation des tributs : Plutarque

Quelque profonde, quelque étendue que fût l'influence personnelle d'Alcibiade, jamais il n'arriva à exercer un pouvoir durable, capable de pacifier l'État et de réconcilier les partis. Il ne faisait qu'exciter les passions et provoquer partout la contradiction; au milieu des cris d'allégresse dont la foule saluait son favori, on entendait s'élever avec une aigreur croissante la voix de la méfiance et de la haine. Les hommes d'un âge mûr en voulaient à ce séducteur de la jeunesse, qui à son exemple désertait les gymnases, osait braver les coutumes et croyait que la débauche était de bon ton. Ceux qui étaient sincèrement attachés à la constitution devaient être de plus en plus convaincus qu'Alcibiade ne poursuivait d'autre but qu'un pouvoir absolu et irresponsable. Il se croyait tellement sûr d'y arriver qu'alors déjà il foulait impudemment aux pieds tout principe d'égalité civile ; et si la foule dépourvue de jugement admirait son audace, il se trouvait même dans le peuple des hommes qui savaient lui appliquer la mesure de la loi morale. C'est sur la scène notamment que le blâme se fit entendre.

Sur la scène tragique, Euripide rendait, il est vrai, ouvertement justice au héros du jour; il le célébrait comme l'heureux auteur de la ligue argienne et approuvait complètement sa politique hostile à Sparte; mais il savait aussi blâmer et avertir sérieusement [1]. La comédie tenait un langage plus franc et plus incisif, pour reprocher aux Athéniens l'abandon des coutumes de leurs pères et mettre en pleine lumière le contraste entre le présent et le passé. C'est ainsi que dans ses *Dèmes*, où les districts de l'Attique formaient le chœur, Eupolis fait descendre aux enfers Myronide, ce dernier représentant d'un temps meilleur, pour aller y chercher Solon, Miltiade, Aristide et Périclès, et les ramener sur la terre. Les vieux héros se trouvent très mal à leur aise dans la ville transformée.

n'en dit mot dans la biographie du personnage. S'il parle des présents offerts à Alcibiade (*Alcib.*, 12), il ne faut pas en conclure que les villes mentionnées dans ce passage ont cherché à éviter de cette façon une augmentation de leur tribut, car Chios était autonome et ne payait par conséquent de tribut d'aucune sorte ; Méthymne était dans le même cas, et le reste de l'île de Lesbos était aux mains des clérouques athéniens, non soumis aux redevances.

[1]) Cf. Herbst, *Rückkehr des Alkibiades*, p. 26. Hertzberg, *op. cit.*, p. 130.

On les supplie, comme des dieux, de sauver la ville et de ne pas la laisser devenir la proie de jeunes libertins.

Eupolis fut bien plus mordant encore dans ses *Baptes* (printemps de 415; Ol. XCI, 1); il représentait dans cette pièce les fêtes licencieuses qu'Alcibiade et ses amis célébraient la nuit en l'honneur de Cotytto [1]. Alcibiade en conçut, dit-on, contre le poète une haine mortelle. Le scandale public qu'il donnait par son mépris pour la religion lui attira en particulier la haine des prêtres, qui voyaient leur influence menacée et leurs revenus diminuer par sa faute, et celle de tous ceux de leur parti. Il faut y ajouter les orateurs populaires, comme Androclès, Cléonymos et autres, qui ne pouvaient pardonner à Alcibiade de les avoir supplantés. Il avait en outre ses ennemis personnels, qui n'attendaient qu'une occasion pour se venger du tort qu'il leur avait fait; plusieurs, parmi ceux-ci, avaient fait partie de sa coterie. Mais ses adversaires les plus acharnés étaient les vieux ennemis de la démocratie, les partisans déclarés ou cachés de la noblesse, qui détestaient doublement Alcibiade parce qu'ils voyaient en lui un transfuge, et qui étaient obligés de se débarrasser de lui s'ils voulaient réaliser leurs projets. Les hommes de ce parti avaient marché pendant quelque temps avec Nicias, autour duquel s'étaient groupés les débris les plus honorables de l'ancienne aristocratie athénienne ; mais l'attitude de Nicias paraissait trop molle, sa politique trop honnête et trop inoffensive à ceux de ses adhérents qui étaient plus jeunes et plus ardents. Faire ouvertement de l'opposition, pensaient-ils, ne mènerait à rien; il fallait prendre secrètement des mesures pour combattre la démocratie. C'est ainsi que la lutte entre les partis prit à Athènes un caractère tout nouveau.

Des associations secrètes de ce genre n'y étaient pas nouvelles, il est vrai. C'est au milieu de la détresse des guerres médiques qu'elles prirent naissance; elles avaient donné lieu déjà à des tentatives de trahison au camp de Platée [2] et pendant la bataille de Tanagre [3]. Même à l'époque de Périclès, ces

[1]) Sur les Βάπται d'Eupolis, voy. MEINEKE, *Quæstion. Scenic.*, I, p. 42.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 359.
[3]) Voy. ci-dessus, p. 433.

tendances de parti ne disparurent pas complètement; mais après sa mort elles prirent une importance nouvelle, parce que les débordements de la démocratie provoquèrent une réaction. C'est ainsi que se formèrent, surtout à l'époque où Cléon gouvernait l'État et poursuivait au moyen d'un terrorisme démocratique toute manifestation d'opinions contraires, des associations secrètes (*Hétæries*), dont les membres se réunissaient sous prétexte de se divertir, mais qui prirent avec le temps un caractère politique de plus en plus décidé. Cependant, tous ceux qui avaient les mêmes opinions n'étaient pas pour cela membres de la même association; il existait un grand nombre de cercles isolés, de tendances analogues. La participation à ces clubs était si absorbante qu'elle faisait négliger aux divers membres leurs devoirs envers la famille et la ville natale. Les membres, en effet, n'étaient pas seulement unis par des principes communs, mais ils obéissaient à une direction déterminée et s'engageaient par serment à se soutenir mutuellement devant les tribunaux et dans les candidatures aux fonctions publiques[1]. On devait s'entendre préalablement pour agir dans un but commun; chacun devait coopérer dans la mesure de ses lumières et de ses forces, et ne ménager ni sa vie ni sa fortune.

Ces clubs étaient donc, sous tous les rapports, différents des associations politiques des anciens temps[2]. On avait d'abord voulu se défendre contre les sycophantes: mais peu à peu on porta ses regards plus loin; on forma de plus vastes projets. La plupart des membres appartenaient à d'anciennes familles; ils étaient naturellement partisans de l'oligarchie: c'étaient de jeunes libertins aux passions ardentes, qui trouvaient Athènes trop petite pour leur ambition; ils étaient imbus de sophismes et remplis de vagues théories politiques qui obscurcissaient en eux l'idée simple et nette du droit et du devoir: orgueilleux et sans scrupules, ils méprisaient les lois et les coutumes, la masse du peuple et son gouvernement. Plus la politique de

[1]) Les clubs constitués en sociétés secrètes s'appelaient ἑταιρεῖαι (ἑταιρίαι) ou ξυνωμοσίαι ἐπὶ δίκαις καὶ ἀρχαῖς. Cf. Krüger, *Dionys. Historiogr.*, p. 363. Vischer, *Die Oligarchische Partei*, p. 16.

[2]) Voy. vol. II, p. 240.

l'État devenait démocratique, plus les membres des clubs aristocratiques devenaient des conspirateurs dangereux qui avaient plus de sympathie pour Sparte que pour leur propre patrie : et moins Alcibiade montrait de scrupules dans ses procédés, moins ils se faisaient un cas de conscience d'employer tous les moyens pour renverser le gouvernement de la foule et de ses favoris. Ils ne craignaient pas, à l'occasion, de faire semblant d'être des amis zélés de la constitution et de se lier pour un temps avec les ultra-démocrates, pour pouvoir, ainsi déguisés, agir avec d'autant plus de succès. C'est ainsi que se forma un parti peu nombreux, il est vrai, mais puissant par sa fermeté, ses talents et sa bonne organisation ; il était toujours comme en embuscade et croyait fermement que son tour viendrait un jour.

Parmi tous ces ennemis de la démocratie, un seul, Antiphon, fils du sophiste Sophilos [1], lutta à visage découvert contre Alcibiade. Tous les autres Athéniens qui tôt ou tard se posent en ennemis de la démocratie agissent secrètement et comme adhérents plus ou moins déclarés des clubs aristocratiques. De ce nombre était Pisandros d'Acharnes, qui à Athènes avait la réputation d'un débauché ; il était de plus né pour l'intrigue et passé maître dans l'art de feindre [2] ; il y avait aussi Hagnon, le père de Théramène, l'accusateur de Périclès [3] et un de ceux qui avaient signé la paix de Nicias ; Chariclès, fils d'Apollodore, qui, lui aussi, sut cacher ses tendances politiques : il était alors populaire à Athènes et revêtu d'importantes fonctions publiques [4]. Enfin, un des plus remarquables de ces hommes était Andocide, fils de Léogoras. Il était d'une des plus anciennes et des plus riches familles d'Eupatrides, d'une famille dont l'histoire était honorablement mêlée à celle d'Athènes [5] ; d'ailleurs homme de talent et parlant bien, mais en butte aux fréquentes attaques des ora-

[1]) Voy. vol. II, p. 579. Sur Antiphon, voy. Köhler, *Del.-att. Bund*, p. 150.
[2]) Cf. Meineke, *Fragm. Comic.*, I. p. 176.
[3]) Voy. ci-dessus, p. 48.
[4]) Thucyd., VII, 20. Cf. Wattenbach, *De Quadringentorum Athenis factione*, p. 11.
[5]) Voy. vol. I, p. 468. Sur Andocide, voy. Blass, *Attische Beredsamkeit*, I, p. 268.

teurs populaires à cause de ses opinions oligarchiques. Lui aussi faisait sans doute partie d'une société secrète.

Il est naturel qu'on ne s'aperçoive de l'existence de semblables associations que lorsqu'elles sont arrivées à exercer une influence décisive sur la vie publique. Et alors même, il est impossible de suivre avec certitude leur action, leurs changements d'attitude, leur importance et leur composition. Ce qui est clair, c'est que ce genre de lutte entre les partis décomposait et empoisonnait de plus en plus la vie sociale. Il avait régné jusque-là dans la vie publique une certaine candeur; les citoyens accordaient leur confiance aux plus capables, persuadés que leur administration ne pouvait avoir en vue que le bien de l'État. Maintenant on s'informait tout d'abord du parti auquel appartenait le candidat. A côté du fanatisme politique agissait le fanatisme religieux. Et ce qu'il y avait de plus regrettable, c'est que les hommes d'opinion différente ne venaient plus se combattre comme autrefois devant le peuple, loyalement, ouvertement, la conscience nette puisqu'ils se trouvaient sur le terrain commun du patriotisme; les menées égoïstes d'une coterie avaient remplacé les intérêts d'ordre plus élevé; on perdait de plus en plus de vue le bien commun; on cherchait avant tout à s'agrandir aux dépens de ses adversaires. Dans ce but, des oligarques s'unissaient avec des démagogues, des croyants fanatiques avec des libres penseurs. A ces hommes d'opinions contraires manquait le sérieux moral des convictions. Alcibiade se faisait le champion de la démocratie, non par attachement à la constitution, mais parce qu'elle seule promettait de satisfaire son ambition; comme lui, les adversaires de la démocratie ne cherchaient que leur avantage et étaient prêts à tout trahir, même leur honneur et l'indépendance de la patrie.

Ces luttes entre les partis eurent naturellement pour effet d'abaisser d'une manière effrayante le niveau moral de la population athénienne. A mesure que les liens de famille se relâchaient, ces liaisons factices devenaient plus fréquentes; elles imposaient même jusqu'à un certain point à leurs membres l'obligation de rompre les liens naturels. Le corps social était ébranlé et malade; on se trouvait sur un terrain volca-

nique, et les dangers qui surgissaient au foyer étaient plus menaçants que ceux du dehors. A l'extérieur, Athènes était puissante, car ses revenus étaient plus grands, sa domination sur les mers moins contestée, ses ennemis plus faibles que jamais; mais à l'intérieur, les forces de la république, qui reposaient sur les vertus civiques et le patriotisme, étaient en pleine décadence. Telle était la situation d'Athènes lorsqu'arrivèrent les envoyés d'Égeste [1]. Ils tinrent à l'assemblée du peuple un discours fort habile ; ils montrèrent le danger qu'il y avait à laisser Syracuse soumettre peu à peu tous les États indépendants de l'île; ils promirent de se charger des frais de la guerre. On discuta vivement leur proposition. Les adversaires de l'expédition sicilienne voulaient qu'on refusât d'emblée, parce qu'ils prévoyaient que plus tard on manquerait d'appui ; ils conseillaient surtout de ne pas se laisser tromper par les vaines promesses des insulaires. Ainsi parlaient ceux qui pensaient que, dans l'intérêt de l'État, il fallait avant tout, en traitant les affaires étrangères, s'en tenir à la politique de Périclès; personne n'était à cet égard plus convaincu que Nicias, qui voyait dans l'expédition de Sicile le commencement d'une guerre générale. Le parti d'Alcibiade soutenait au contraire de toutes ses forces les Égestains; et, à la fin, il fut décidé par la majorité qu'on commencerait par envoyer des ambassadeurs, lesquels devaient se convaincre par leurs propres yeux des ressources de la ville étrangère. La mesure fut provoquée sans doute par les Égestains eux-mêmes.

C'était déjà, au fond, la victoire du parti de la guerre. Car à Égeste même, il ne fut pas difficile de tromper les Athéniens plus complètement encore qu'on ne l'avait fait dans l'assemblée du peuple athénien. On leur montra là les monuments de la ville comme preuves de la prospérité publique ; on les conduisit au sanctuaire d'Aphrodite sur le mont Eryx; on étala devant eux une quantité de bassins d'argent, d'aiguières, d'encensoirs et d'autres ustensiles ; on donna dans la ville de somptueux festins, en ayant soin de faire servir dans différentes maisons la même vaisselle, empruntée en partie aux

[1]) Voy. ci-dessus, p. 262-263.

villes grecques et phéniciennes du voisinage; et c'est ainsi qu'il fut impossible aux envoyés d'Athènes, entourés de Siciliens fanfarons et rusés, de se rendre compte de l'état des finances de la ville et des sommes dont pouvait disposer le Trésor public [1]. Éblouis par l'apparence d'une richesse générale, ils revinrent au printemps à Athènes; et lorsqu'on débarqua au Pirée soixante talents d'argent comptant, que les Égestains avaient envoyés pour payer le premier mois de solde aux équipages de soixante vaisseaux de guerre, cet envoi, qui fut salué avec enthousiasme comme le premier paiement du tribut sicilien, et la description que firent les envoyés à leur retour produisirent une impression telle que, comme Alcibiade l'avait prévu, le parti de la guerre l'emporta. L'expédition fut décidée, et les généraux nommés avec des pouvoirs illimités; ils devaient tout d'abord protéger les Égestains et ramener les Léontiniens; puis, en ce qui concernait les affaires générales de la Sicile, agir pour le mieux des intérêts d'Athènes [2].

Ces pouvoirs étendus répondaient complètement aux désirs d'Alcibiade; cependant il n'avait pas.réussi à se faire donner à lui seul le commandement de la flotte. Il possédait trop peu la confiance publique, et la majorité n'approuva l'expédition qu'à condition que Nicias devînt son collègue; on leur adjoignit Lamachos, soldat courageux et expérimenté, destiné plutôt à commander des entreprises isolées qu'à diriger l'expédition entière. Alcibiade, Lamachos, Nicias, tel est l'ordre des noms dans les documents officiels qui nous renseignent sur les sommes votées pour cette campagne [3].

Les citoyens étaient donc restés fidèles à l'opinion qui avait

[1]) Thucyd., VI, 46.

[2]) Thucyd., VI, 8. Kirchhoff rapporte à ce premier vote l'armement de 60 vaisseaux, avec un effectif de troupes correspondant, qui se trouve mentionné dans le C. I. Attic., I, n. 55.

[3]) Le document inséré au C. I. Attic., I, n. 182, lig. 8-14, relate trois versements successifs destinés à l'expédition de Sicile, sous l'archontat d'Arimnestos, στρατηγοῖς ἐς Σικελίαν, Ἀλκιβιάδῃ, Λαμάχῳ, — — Ἀντιμάχῳ Ἑρμείῳ. La dimension de la lacune indique qu'il y a dû y avoir là, outre le nom de Nicias, au moins deux autres noms de généraux. Il est probable, par conséquent, que l'expédition a été conduite par six stratèges, parmi lesquels ceux que cite Thucydide, c'est-à-dire Alcibiade, Lamachos et Nicias, étaient seuls στρατηγοὶ αὐτοκράτορες.

prévalu le jour du dernier ostracisme, à savoir, que le système le plus sûr était d'unir dans une activité commune les deux Athéniens qui se ressemblaient le moins. On espérait que la lenteur prudente de l'un et le génie audacieux de l'autre se compléteraient de la façon la plus heureuse, tandis qu'en réalité l'énergie du commandement, d'où dépendait le succès de l'entreprise, allait être paralysée dès le début par cette association.

Personne n'était plus malheureux que Nicias. Il n'avait jamais eu d'autre principe que la plus grande prudence, et maintenant il devait, de concert avec un homme qui aimait à jouer gros jeu et qui était son ennemi passionné, diriger une expédition qu'il considérait comme la plus insensée et la plus ruineuse que les Athéniens eussent jamais entreprise. Il était indigné de la légèreté avec laquelle on avait voté une pareille équipée, sans s'être rendu compte des difficultés qu'elle présentait ou assuré des moyens de la mener à bonne fin; il résolut de tout tenter pour faire revenir ses concitoyens sur leur décision et ne craignit pas, bien que le procédé fût illégal, d'insister, devant l'assemblée qui fut convoquée cinq jours plus tard afin de régler les détails de l'armement, pour qu'on remît tout entière à l'ordre du jour la question de la guerre.

Il sentait combien était importante, pour lui et pour la cité entière, la décision qu'on prendrait ce jour là. Il ne se laissa donc arrêter ni par l'impatience et le mécontentement de la foule, ni par l'irritation du parti de la guerre et la précaution qu'avait eue Alcibiade de répartir dans toute l'assemblée ses partisans, avec mission d'intimider et de désorienter ses adversaires; il parla avec plus de courage et de force que jamais, et parvint réellement à faire entendre encore une fois la voix de la prudence et de la raison à ses concitoyens avant qu'ils ne missent à exécution leur fatal projet.

Il repoussa d'abord le reproche de timidité personnelle; puis il dépeignit la situation de l'État. La paix obtenue, selon lui, n'était qu'une courte pause, d'une durée incertaine; c'étaient toujours les mêmes ennemis qui guettaient l'occasion de la rompre ou qui n'avaient même pas déposé les armes. Les

villes de la Chalcidique persévéraient impunément dans la révolte. « Et nous, continua-t-il, qui n'avons pas un moment « de sécurité dans nos foyers, nous qui ne sommes pas par- « venus à reconquérir notre propre territoire, nous nous « lançons dans une guerre nouvelle, interminable peut-être, « plus importante que toutes les précédentes, dans une guerre « qui n'a aucun but raisonnable ! Car lors même que nous « remporterions les plus grands succès, il est impossible de « conserver un pays comme la Sicile; le moindre échec au « contraire nous précipitera dans les plus grands dangers et « doublera le nombre de nos ennemis, auxquels maintenant « déjà nous pouvons à peine faire face. Et pourquoi entrepre- « nons-nous cette guerre, dans laquelle nous risquons tout ce « que nous possédons? Est-ce parce que nous craignons Syra- « cuse? Le danger dont elle pourrait nous menacer est imagi- « naire. Devons-nous faire la guerre dans l'intérêt d'Égeste? « Les Égestains sont pour nous des étrangers et ne peuvent « nullement prétendre que nous risquions notre vie et notre « territoire parce qu'ils sont en guerre avec leurs voisins. Ou « bien ferons-nous la guerre pour satisfaire l'ambition de « quelques jeunes gens sans jugement et sans expérience, qui « aspirent aux commandements et à la gloire, et qui, après « avoir dilapidé leur fortune, espèrent trouver là l'occasion « de remettre leurs affaires en ordre? Quant à accueillir les « alliés nouveaux qui nous offrent au loin leurs services, il « n'y a à cet égard qu'un principe raisonnable à observer : il « ne faut entrer en relation qu'avec ceux qui peuvent fournir « des secours équivalents à ceux qu'ils demandent. Certes « nous avons de bonnes raisons d'être sur nos gardes vis-à- « vis d'un État qui trouve ses alliés naturels dans ceux qui, « chez nous, sont partisans de l'oligarchie. J'espère donc que « ceux de nos concitoyens qui ont pour eux l'expérience et « la maturité du jugement ne seront pas empêchés par un « amour-propre déplacé ou des menaces de suivre un conseil « dicté par la prudence. Quant au Prytane, président de l'as- « semblée, j'attends de lui qu'il ne se fera aucun scrupule, « puisqu'il s'agit du salut de l'État, de se mettre au-dessus de « vaines formalités et de soumettre aujourd'hui pour la seconde

« fois au vote la question de l'envoi d'une flotte en Sicile [1] ».

La discussion commença. Quelques voix s'élevèrent en faveur de Nicias ; la plupart furent contre lui. Alcibiade parla le dernier.

Il repoussa d'abord les attaques personnelles que Nicias, contrairement à son habitude, avait cette fois-ci dirigées contre lui avec une grande véhémence. S'il faisait de grandes dépenses et aimait le luxe, Athènes en avait la gloire et le profit. Quand à son inexpérience des affaires publiques, il avait montré dans le Péloponnèse comment, sans frais et sans dangers, on peut humilier et affaiblir un ennemi comme Sparte; car non seulement Athènes avait trouvé dans la presqu'île dorienne de solides alliances, mais dès à présent des contingents péloponnésiens répondaient à l'appel d'Athènes, et ce résultat était son œuvre. Nicias exagérait dans son intérêt les difficultés de la guerre projetée. Les villes siciliennes avaient une population mêlée, aimant les changements et disposée à recevoir les étrangers. Les Sicéliotes n'avaient pas de patrie, au sens où l'entendaient les Hellènes de ce côté de la mer. Ils étaient d'ailleurs désunis et insuffisamment équipés. Il était indigne d'Athènes de n'accorder nulle part sa protection aux États étrangers qu'après avoir timidement calculé les chances de succès, et de ne songer qu'à sa propre sécurité. A l'époque de sa plus grande gloire, elle avait fait la guerre en même temps aux Perses et aux Péloponnésiens. Une flotte comme celle d'Athènes suffisait pour protéger la patrie et pour remporter de nouvelles victoires. D'ailleurs, la parole donnée obligeait à maintenir la résolution prise. L'orateur ne s'adressait donc point, comme Nicias, aux hommes d'âge, mais aux jeunes et aux vieux, et il comptait bien que, d'après la coutume des ancêtres, l'ardeur de la jeunesse s'unirait à l'expérience des vieillards pour l'honneur et la gloire de la cité [2].

Le discours d'Alcibiade était habile, brillant et d'une force entraînante. Il eut pour effet de rendre les Athéniens plus belliqueux et plus déterminés qu'ils ne l'avaient été dans l'assemblée précédente ; et, lorsque les Léontiniens et les Éges-

[1]) Thucyd., VI, 9-14.
[2]) Thucyd., VI, 16-18.

tains renouvelèrent leurs pressantes demandes de secours, il ne pouvait plus être question de la victoire du parti de la paix. Mais Nicias ne renonça pas encore à tout espoir. Il essaya d'arriver à son but en donnant à ses concitoyens une idée de l'énormité des frais de la guerre, qui retomberaient tout entiers sur eux; car, disait-il, les promesses des alliés d'outre-mer sont incertaines ou chimériques. Les soixante talents seront dépensés en peu de semaines; et qui vous garantit que les Égestains donneront tous leurs trésors et les ustensiles de leurs temples pour entretenir des troupes étrangères ? Ces considérations pouvaient bien faire une impression profonde sur la classe aisée ; ils restèrent sans effet sur la foule, qui n'avait point de sacrifices à faire.

Après le discours d'Alcibiade, toute hésitation eût paru une injure faite à l'honneur d'Athènes; plus les préparatifs étaient imposants et plus on comptait sur le succès et les profits de l'entreprise. C'est pour cette raison que l'orateur populaire Démostratos invita Nicias à spécifier sans ambages l'importance des armements qu'exigeait la guerre ; et, lorsqu'il demanda 100 trirèmes, un nombre correspondant de vaisseaux de transport, 5000 hoplites, une quantité considérable de troupes légères, et d'autres préparatifs considérables, les Athéniens n'en furent nullement émus; dans leur enthousiasme fébrile, ils accordèrent tout ce qu'on voulut et donnèrent aux généraux des pouvoirs illimités.

Tel fut le résultat des deux assemblées du peuple qui eurent lieu à Athènes le 19 et le 24 mars [1]. L'opposition de Nicias n'eut donc d'autre effet que d'augmenter considérablement les frais de l'expédition et d'absorber d'une façon tout à fait disproportionnée les forces de l'État. Les Athéniens n'en devinrent que plus orgueilleux, leurs espérances plus exagérées, sans que pour cela les chances de succès devinssent plus grandes. Car plus on envoyait de matelots et de soldats, plus leur entretien devait être difficile en pays étranger et naturelle la méfiance des États neutres, qui ne pouvaient voir dans de pareils

[1]) Sur la date de ces deux assemblées, cf. DROYSEN (in *Rhein. Mus.*, 1835, p. 163).

préparatifs que l'intention de faire des conquêtes. Mais on ne songeait pas à tout cela. Toute opposition se trouvait écartée, et l'on se mit à agir avec énergie. La ville et les ports se changèrent en un vaste camp; le peuple se pressait pour se faire porter sur les listes d'enrôlement; on rédigea des ordres pour les alliés.

Mais, malgré le courage et l'énergie des Athéniens, les choses ne se passaient pas comme autrefois quand la ville entreprenait une guerre juste. Il n'y avait ni cette assurance joyeuse qui accompagne une action mûrement pesée, ni la certitude du succès, ni l'entente cordiale entre les citoyens. Dans d'orageuses assemblées, on avait imposé silence à tous les scrupules; mais, le calme une fois revenu et dans des groupes moins nombreux, ils reparaissaient sans cesse, et c'est ainsi que se répandit dans la population un malaise, une anxiété dont on ne pouvait se rendre maître, une pénible tension des esprits; on regardait autour de soi avec inquiétude; on prêtait l'oreille pour saisir quelque présage de l'avenir. On se rappelait les voix plaintives qui, pendant les dernières délibérations, avaient retenti du haut des toits au moment où les Athéniennes célébraient les fêtes d'Adonis [1]. Delphes fit entendre de sérieux avertissements. Une voix divine révéla à Socrate qu'il ne fallait pas compter sur le succès de l'entreprise, et Méton [2] mit, dit-on, le feu à sa maison pour se faire dispenser du service militaire comme atteint de folie, ou pour pouvoir, en considération de l'incendie, garder son fils auprès de lui.

Ces inquiétudes et ces terreurs des Athéniens devinrent un instrument entre les mains des partis, qui agissaient en secret parce qu'une opposition ouverte était impossible. Les ennemis d'Alcibiade en particulier déployaient une activité infatigable. Jamais, en effet, il n'avait été plus influent; et si

[1]) Sur la coïncidence des délibérations avec les *Adonies*, Plutarque (*Alcib.*, 18) est fort peu précis : Aristophane (*Lysistr.*, 380) est au contraire très net. Comme les *Adonies* proprement dites étaient une fête d'été (Plat., *Phædr.*, p. 276 B), on est obligé d'admettre que cette fête d'Adonis se composait de différents actes, dont l'un se passait au printemps et l'autre au fort de l'été.

[2]) Voy. vol. II, p. 572-573.

l'on avait réussi à empêcher qu'il ne commandât seul l'expédition, il passait pour en être l'âme ; c'est uniquement de son esprit plein de ressources qu'on attendait le succès, et on pouvait prévoir que, loin de la patrie et avec l'aide d'une armée belliqueuse, il paralyserait l'action de ses collègues, d'autant plus que Lamachos, avec son tempérament de feu, devait préférer à toute autre une tactique audacieuse, et que sa pauvreté faisait de lui l'inférieur d'Alcibiade. L'idée qu'Alcibiade allait réaliser ses plans ambitieux, qu'il réussirait à joindre à tous les dons de la fortune la gloire militaire, était intolérable à ses ennemis ; ils résolurent de tout faire pour le renverser avant qu'il pût revenir dans sa patrie en vainqueur tout-puissant. Des hommes des partis les plus divers se liguèrent dans ce but et ourdirent des intrigues dont-il est difficile de suivre les fils déliés [1].

Six semaines environ s'étaient écoulées depuis la dernière assemblée, et les préparatifs, faits avec un zèle infatigable, étaient presque terminés, lorsqu'un événement inouï remplit soudain la ville de terreur. En une seule nuit, les nombreux Hermès en marbre qui entouraient une partie du marché et qui se trouvaient placés devant les maisons particulières et les temples, furent brisés presque sans exception, de sorte que, le lendemain matin, on vit les têtes qui surmontaient les piliers carrés abattues ou mutilées et les rues jonchées de débris [2].

Des dégâts nocturnes, causés par des hommes en état

[1]) Sur ces intrigues, voy. Hertzberg, *Alkibiades*, p. 167.

[2]) Ἡ τῶν Ἑρμῶν περικοπή (Ἑρμοκοπίδαι : Aristoph., *Lysistr.*, 1094). Les sources historiques sont Thucyd., VI, 26 sqq. 60 sqq.; Plut., *Alcibiad.* (d'après Ephore, suivant Fricke) ; Andocid., *De mysteriis* et *De reditu.* Isocrat. *Orat.* XVI. Droysen (in *Hermes* III et IV) a été le premier à faire l'historique de l'incident dans son ensemble. On donne comme date du sacrilège nocturne la nouvelle lune (Plut., *Alcibiad.* 20. Diod., XIII, 2). Cette date tombe devant l'observation faite par Grote (X, p. 166, trad. Sadous) que, s'il en eût été ainsi, Andocide aurait nécessairement parlé de la nouvelle lune. Il faut dire aussi que le mensonge de Dioclide eût été par trop grossier, car il prétendait avoir vu les profanateurs éclairés par la pleine lune (Voy. ci-dessous, p. 341). Peut-être a-t-il simplement parlé d'un clair de lune, sans ajouter de la pleine lune (πανσέληνος), comme on le dit plus tard pour rendre la chose plus piquante. D'après Götze (in *Jahrbb. für klass. Philol.* Supplem. VIII, p. 577), le fait eut lieu dans la nuit du 8 au 9 juin.

d'ivresse, n'étaient pas rares à Athènes; mais un sacrilège de cette importance était inouï; un grand nombre d'habitants devaient avoir agi de concert; ils devaient avoir des intentions et poursuivre des plans dont on n'avait aucune idée; et plus la chose était inexplicable, plus était grande l'attente et l'inquiétude de tous les habitants. On était indigné du déshonneur infligé à la ville. Car, avec quelque indifférence qu'on passât d'ordinaire devant les Hermès, ils étaient non seulement pour la ville un ornement caractéristique et admiré de tous, mais encore un signe de l'ordre public; ils étaient la preuve de l'esprit religieux dont Athènes se vantait depuis si longtemps; leur forme antique en faisait à elle seule des monuments vénérables du culte que tant de générations s'étaient transmis intact, et des symboles de la protection divine. Mais ce n'était pas tout. Bien plus inquiétante était la pensée qu'au sein même de la ville existaient des partis qui s'unissaient pour commettre de semblables méfaits. De pareils hommes, pensait-on, ne respecteraient rien de ce qui était constitué dans l'État ou consacré par la loi et les coutumes. Ce fut donc en vain que les plus sensés conseillèrent à leurs concitoyens de ne pas prendre la chose trop au sérieux, disant que ce n'était qu'une nouvelle tentative pour empêcher le départ de la flotte par de fâcheux pronostics et que les Corinthiens y avaient peut-être prêté la main afin de détourner de leur colonie une guerre menaçante.

Le Conseil crut qu'il était de son devoir de se charger de l'enquête, et, comme, pour le malheur d'Athènes, il avait si peu d'initiative qu'il ne pouvait traiter une affaire de quelque importance sans consulter le peuple, tous les citoyens furent aussitôt invités à prendre part aux recherches de la police. Ceci donna aux chefs de parti une grande liberté d'action, et une agitation fiévreuse s'empara de toutes les classes de la population athénienne.

Le premier qui maintenant se met en avant et poursuit évidemment un plan déterminé, c'est Pisandros[1]. Il s'efforce de représenter la découverte des sacrilèges comme intéres-

1) Voy. ci-dessus, p. 321.

sant au plus haut point l'intérêt public, comme une affaire d'État, devant laquelle toute autre préoccupation devait être ajournée; il provoque un décret du peuple qui promet une récompense de 10,000 drachmes [1] à celui qui fournira le premier indice. En même temps on investit le Conseil de pouvoirs extraordinaires, et l'on institue une commission d'enquête permanente. Mais on ne fit aucune découverte. En vain les commissaires et les conseillers tenaient leurs séances. L'anxiété en devint plus grande; l'air semblait devenir de plus en plus lourd, les esprits de plus en plus inquiets, comme le désiraient ceux qui voulaient exploiter dans un but égoïste les passions de la foule. C'étaient pour la plupart des ennemis de la constitution, notamment Pisandros et Chariclès, qui, il est vrai, prétendaient maintenant être les amis les plus vigilants de la démocratie et les membres les plus zélés de la commission d'enquête. C'est à des gens de cette espèce que profitait le sacrilège dont les Hermès avaient été victimes; il est donc très probable qu'ils en furent directement ou indirectement les auteurs [2]. Ils étaient aussi mieux en mesure que personne d'empêcher qu'on n'en dénonçât les auteurs au peuple et que la commission n'arrivât à quelque résultat; ils surent enfin faire entrer toute l'affaire dans une phase nouvelle en agissant de

[1]) Environ 9370 fr.

[2]) En admettant que des membres des clubs oligarchiques ont été les auteurs du scandale, je suis loin de voir là une intrigue machinée dès le début par le parti oligarchique. Ce n'est qu'après coup qu'on exploita l'affaire dans un but politique et qu'on en fit peu à peu un moyen de battre en brèche la popularité d'Alcibiade. D'après Isocrate, ce sont bien les oligarques qui ont imprimé aux idées cette direction : ἅπαντες ἴσασιν ὅτι διὰ τοὺς αὐτοὺς ἄνδρας ἥ τε δημοκρατία κατελύθη κἀκεῖνος (Ἀλκιβιάδης) ἐκ τῆς πόλεως ἐξέπεσεν (Isocr. *Orat.* XVI, § 347). C'était là l'opinion la plus favorable à Alcibiade. Elle était, du reste, parfaitement fondée, et elle n'est point en contradiction avec ce que dit Thucydide (IV, 15. 89. VIII, 47. 50. 60) qui attribue aux démocrates le bannissement d'Alcibiade. Gilbert (*Beiträge*, p. 253 sqq.) soutient particulièrement, comme étant la seule exacte, la manière de voir de l'historien. On résout la contradiction en admettant qu'il y a eu, entre oligarques et démocrates, une coalition équivoque. Nous n'avons pas affaire à des caractères politiques bien nets et fermes. Pisandros d'Acharnes (cf. Gilbert, *op. cit.* p. 255), le héros de la comédie homonyme de Platon, n'aurait pas, selon moi, joué un rôle dans l'assemblée des Quatre-Cents, s'il avait été foncièrement démocrate. Lui et Chariclès (cf. Gilbert, *op. cit.* p. 258) appartiennent déjà à cette catégorie de gens qui changent volontiers de couleur au dehors suivant l'intérêt de leur parti.

concert avec les démagogues comme Cléonymos[1] et Androclès[2], toujours prêts à se joindre à ceux qui voulaient renverser Alcibiade, et avec les fanatiques comme Diopithe[3], qui reparaissaient alors sur la scène politique.

« La mutilation des Hermès, disaient-ils, n'est pas un fait « isolé; il y a tout un ensemble de tendances funestes; la ville « est remplie d'hommes pour lesquels rien n'est sacré; ce « sont là des signes de dépravation qu'il faut surveiller. Il « faut donc que l'enquête partielle s'étende à tout le domaine « du culte public; il faut que toute dénonciation faite à ce « sujet soit l'objet d'une récompense publique. » Cette proposition ayant été acceptée, l'enquête, qui d'abord n'avait en vue qu'un crime isolé, menaça de dégénérer en un procès de tendance, susceptible de prendre des proportions immenses dans une ville où il était de bon ton d'afficher des airs de libre penseur[4]. Désormais tout délateur était sûr d'être écouté; on disposait de pièges où l'on pouvait faire tomber tous ceux qui avaient quelque tache à leur réputation.

Des semaines se passèrent encore sans que rien d'important survînt. Il sembla un instant que le souci de la campagne projetée allait faire oublier tout le reste. La flotte était dans les ports prête à faire voile; le vaisseau de Lamachos, qui insistait pour qu'on se hâtât, se trouvait déjà dehors dans la rade. L'influence d'Alcibiade n'avait pas diminué, bien que les sourdes menées des clubistes et des démagogues eussent ébranlé le sol sous ses pieds. Il pouvait conserver encore l'espoir de monter sans opposition à bord du vaisseau amiral; car déjà on avait fixé le jour de l'assemblée du peuple où les rapports des généraux sur l'ensemble de l'expédition devaient être entendus et les derniers ordres donnés. Mais c'est préci-

[1]) C'est le Cléonymos ῥίψασπις (Aristoph., *Nub.* 353. Cf. *Vesp.* 19 sqq).

[2]) Androclès ὁ Πιτθεύς (Aristot., *Rhet.* 102, 21). Ἀνδροκλέα — τοῦ δήμου μάλιστα προεστῶτα — ὅσπερ καὶ τὸν Ἀλκιβιάδην οὐχ ἥκιστα ἐξήλασε (Thucyd., VIII, 65). C'est sans doute par suite de sa coopération au procès des Mystères qu'il fut nommé polémarque : ἐν δὲ διχοστασίῃ κἂν Ἀνδροκλέης πολεμαρχοῖ (Meineke, *Fragm. Com.* II, 14).

[3]) Voy. ci-dessus, p. 46.

[4]) Sur cette exploitation du sacrilège au profit des passions religieuses, voy. Lobeck, *Aglaophamus*, p. 1024.

sément ce jour-là que ses adversaires avaient choisi pour manifester leurs intentions, et les discussions militaires qui devaient avoir lieu pendant la séance furent interrompues d'une façon inattendue par un certain Pythonicos. Il se présenta en exhortant à haute voix et solennellement ses concitoyens à ne pas attirer sur eux de grandes calamités. Il affirma qu'Alcibiade, leur général, était un sacrilège ; qu'il avait parodié les mystères d'Eleusis dans la maison de Poulytion, un libertin de ses amis, et profané par ses blasphèmes ce que l'État avait de plus sacré. On amena un esclave qui avait tout vu et qui nomma ceux qui avaient pris part à ce crime, entre autres Alcibiade [1]. La plupart des accusés s'enfuirent avant le commencement du procès, et confirmèrent par là la vérité de la déposition.

Soudain on oublia tout le reste, et le peuple se remit à suivre avec passion les procès criminels. De nombreuses dénonciations furent faites par des clients, des esclaves et des femmes, surtout en ce qui concernait les Mystères. Les confiscations et les exécutions étaient à l'ordre du jour. Léogoras, père d'Andocide, échappa à grand'peine à une condamnation. Il y eut quelques victimes même dans les rangs de l'oligarchie ; les véritables auteurs du mouvement n'étaient plus capables de le maîtriser, depuis que les passions étaient déchaînées et que les menées des divers partis se croisaient en tous sens. On s'en prenait surtout à Alcibiade et à ses amis; lui-même était désigné de plus en plus clairement comme la source de toute impiété, de tout désordre dans l'État. Ses plus proches adhérents furent intimidés et sa personne rendue suspecte de toutes les manières possibles. Sa dignité de stratège le protégeait contre une accusation ordinaire ; il se maintenait encore, bien que dans la situation la plus critique, car il était entouré d'ennemis qui l'épiaient sans avoir en face de lui d'adversaire déclaré qu'il pût combattre; il se trouvait comme enlacé de filets qu'il ne pouvait déchirer. Enfin il fut attaqué ouvertement par Androclès, qui accusa

[1]) La dénonciation de Pythonicos à l'assemblée dans ANDOCID., *De Myster.* § 11. Sur Poulytion, voy. PLUT., *Alcib.* 19.

Alcibiade, devant le Conseil et dans la forme extraordinaire usitée pour les crimes d'État, d'avoir profané les Mystères et d'être le chef d'une société secrète qui avait pour but le renversement de la constitution. Le Conseil convoqua le peuple pour lui demander s'il approuvait ou non l'accusation portée contre le général de son choix.

Le moment décisif était venu. Alcibiade rassembla toutes ses forces pour l'emporter ce jour-là sur ses ennemis. Il ne demanda pas qu'on repoussât l'accusation, mais exigea l'enquête la plus rigoureuse, prêt à subir, s'il était trouvé coupable, le châtiment le plus sévère; dans le cas contraire, il entendait conserver intactes ses fonctions et sa dignité.

Grâce à l'attitude décidée d'Alcibiade, les choses prirent une tournure à laquelle Androclès et ses partisans ne s'étaient pas attendus. Ils avaient compté sur une destitution immédiate du stratège; la flotte serait partie, et Alcibiade, privé de l'appui d'une jeunesse belliqueuse, aurait succombé à coup sûr sous les assauts de ses ennemis. Maintenant la situation n'était plus la même. L'armée d'expédition attendait son chef, sous lequel seul elle espérait être victorieuse et faire du butin; les troupes auxiliaires du Péloponnèse refusaient de partir sans lui; lui-même, plein d'assurance, était prêt à se défendre et pouvait compter, en cas d'enquête, sur un parti puissant. Il ne restait plus qu'à essayer d'une ruse nouvelle. On fit proposer au peuple par quelques-uns de ses orateurs de ne pas donner suite à l'affaire, afin de ne pas impliquer le général dans un procès au moment décisif; il pourra, disaient-ils, se défendre à son retour.

Ce fut en vain qu'Alcibiade, qui voyait bien l'astuce de ses adversaires, supplia ses concitoyens de ne pas écouter cette proposition. « Jamais, disait-il, on n'a placé un général accusé d'un tel crime à la tête d'une pareille force armée. Pour marcher avec courage au-devant de l'ennemi, il fallait qu'il fût à l'abri de toute calomnie haineuse, qu'il possédât pleinement la confiance de ses concitoyens. » La foule ne comprenait même pas ce dont il s'agissait. Alcibiade vit ses amis et ses ennemis voter contre lui, et l'on décida, à une immense majorité, l'ajournement du procès.

Dès lors le peuple versatile ne s'occupa plus que de la flotte.

On était au milieu de l'été (au commencement de juillet [1]), et les cent trirèmes athéniennes (soixante à marche rapide et quarante pour le transport des troupes) étaient prêtes à faire voile ; si l'on voulait que quelque chose fût fait avant la fin de l'année, il ne fallait pas tarder davantage. On fixa donc le jour du départ, et le matin, de bonne heure, les troupes défilèrent par le Dipylon pour aller s'embarquer. C'était une armée d'élite ; 1500 citoyens pesamment armés à leurs frais, 700 équipés aux frais de l'État, et un escadron de cavalerie ; de plus, 750 guerriers du Péloponnèse.

Athènes entière les accompagna jusqu'au port, les citoyens pour rester le plus longtemps possible avec les leurs, les proxènes et les étrangers comme témoins curieux d'un spectacle aussi extraordinaire. Depuis la paix, six ans et quatre mois s'étaient écoulés, pendant lesquels on n'avait fait que des expéditions peu importantes et en général assez courtes. L'émotion causée par cette formidable entreprise était d'autant plus grande ; et, si dans d'autres circonstances on avait vu au Pirée des flottes plus considérables, jamais on n'en avait vu d'aussi magnifique. C'était un ensemble de forces comme jamais État grec n'en avait déployé à lui seul. C'est que l'État et les particuliers avaient fait des efforts extraordinaires. On avait en vue non seulement des batailles navales et des débarquements, mais des marches de troupes, des sièges et des conquêtes ; il fallait s'attendre à une longue absence ; les approvisionnements avaient été faits en conséquence. On eût dit une colonie équipée pour s'établir en pays ennemi. Les citoyens riches qui partaient comme triérarques [2] étaient animés de la plus vive émulation. Chacun voulait que ses rameurs fussent les plus exercés, ses armements les plus imposants, l'équipement de ses vaisseaux le plus complet. L'État donnait à chaque marin une drachme entière de solde par jour [3], c'est-à-dire un tiers de plus qu'à

[1]) Le départ de la flotte a eu lieu θέρους μεσοῦντος ἤδη (Thucyd., VI, 30) et Arimnestos étant encore archonte (Isæus, VI, § 14, p. 77 éd. Schömann. *Rhein. Mus.*, IV, p. 170. C. I, Attic., I, n. 102). Cf. ci-dessus.

[2]) Cf. vol. II, p. 516.

[3]) Environ 0, 80 c.

l'ordinaire. Les triérarques payaient encore de leurs propres deniers un supplément aux thranites, c'est-à-dire aux rameurs du rang supérieur, qui avaient la besogne la plus fatigante, ainsi qu'aux pilotes. Les vaisseaux étaient peints à neuf et ornés d'armoiries de bon augure. On sentait l'influence d'Alcibiade, auquel il importait beaucoup qu'Athènes parût aux yeux de toute la Grèce non seulement puissante mais brillante et glorieuse, comme si elle allait au-devant non pas d'une guerre difficile et d'un succès douteux, mais d'une victoire facile et certaine.

Lorsque toutes les troupes furent à bord, le signal retentit; au bruit qui avait rempli le port succéda un silence solennel. Le héraut éleva la voix et prononça la prière d'usage. Les équipages de tous les vaisseaux la répétèrent ensemble ; le peuple qui se pressait sur le rivage se joignit à eux; les autels fumèrent; les coupes circulèrent; on fit des libations, on entonna le pæan, et, lorsque les sacrifices furent terminés, les rames frappèrent les flots. Les vaisseaux, formant une longue file, sortirent du port l'un après l'autre; arrivés en pleine mer, ils se rangèrent sur une seule ligne, et une joyeuse course vers Égine ouvrit la campagne. Des hauteurs de Munychie, le peuple les suivait du regard, profondément ému. Car maintenant seulement la décision qu'il avait prise si légèrement, au milieu du tumulte des assemblées, se présentait à lui dans toute sa gravité. Maintenant seulement il songeait à la grande distance qui allait le séparer de ses proches, à l'incertitude du revoir et du succès. De graves pensées changèrent en mélancolie l'orgueil et la joie des spectateurs. N'étaient-ce pas en effet des mers et des côtes inconnues vers lesquelles naviguaient ceux qui leur étaient chers? Et en pensant aux sommes énormes que la ville et ses habitants avaient dépensées pour cette flotte, tandis que la guerre les menaçait de toutes parts dans leur propre pays, ceux qui restaient sentirent malgré eux leur cœur se serrer en retournant à leur travail quotidien.

Cependant, la flotte quitta Égine, et, après avoir fait le tour du Péloponnèse, se rendit à Corcyre. Les vaisseaux alliés l'y attendaient : 34 trirèmes et 2 pentécontores rhodiennes, aux-

quelles les rapports de Rhodes avec la Sicile donnaient une importance spéciale ; en outre, 30 vaisseaux de transport chargés de blé et ayant à bord des boulangers, des charpentiers et des artisans de toute espèce ; 100 vaisseaux plus petits, appartenant à des particuliers et requis par l'État, ainsi qu'un grand nombre de bâtiments équipés par des commerçants qui se joignirent volontairement à l'expédition. Les hoplites étaient maintenant au nombre de 5,100. Avec les archers crétois, les frondeurs rhodiens et d'autres troupes légères, parmi lesquelles se trouvaient les démocrates fugitifs de Mégare, l'armée entière était forte d'environ 6,500 hommes. Le service des 134 trirèmes exigeait 25,460 hommes d'équipage. En comptant ces derniers et les serviteurs qu'amenaient avec eux les guerriers, et en négligeant le nombre indéterminé des matelots employés sur les vaisseaux de transport et les artisans, on arrive à la somme de 36,000 hommes, qu'Athènes envoyait avec sa flotte en Sicile [1].

Trois vaisseaux devancèrent les autres pour reconnaître les côtes de Sicile. La flotte suivait, divisée en trois escadres, commandées chacune par un des généraux désigné par le sort. On atteignit ainsi la côte d'Italie, qu'on longea ensuite dans la direction du sud. Les premières expériences qu'on y fit ne furent pas encourageantes. Car naturellement on refusait de croire que les chefs d'une pareille flotte n'étaient venus que pour trancher des questions de frontières. Les villes, à l'exception de Thurii, furent d'un abord difficile, méfiantes et peu hospitalières. Tarente et Locres ne voulurent même pas permettre aux matelots de puiser de l'eau. On se trouvait comme en pays ennemi, sans oser pourtant recourir à la force. C'est là qu'on vit pour la première fois que la grandeur de la flotte diminuait les chances de succès.

Rhégion, qui, lors de la première expédition de Sicile, avait servi de quartier général aux Athéniens et avait tenté de les accaparer pour les faire servir à ses desseins, fut cette fois-ci

[1]) Sur la grandeur des armements, voy. Böckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 371. Cf. Wölfflin (in *N. Schweiz. Museum*, 1866, p. 251). Sur les sources à consulter pour l'expédition de Sicile, voy. Holm, *Geschichte Siciliens*, II, p. 312 sqq.

très réservée : elle leur permit seulement de dresser un camp en dehors de la ville, près de l'Artémision [1]. C'est de là qu'on voulait partir pour opérer en Sicile; c'est là aussi qu'on discuta pour la première fois à fond le plan de campagne.

Nicias tenta encore une fois de réduire le plus possible la portée de l'entreprise. Les promesses des Égestains, lorsqu'on les eut sommés de tenir parole, avaient été trouvées absolument mensongères, comme il l'avait prédit; il fallait, selon lui, contraindre Sélinonte à faire la paix, essayer de faire quelque chose pour Léontini et s'en retourner ensuite. Ces propositions, comme il pouvait s'y attendre, furent vivement combattues par ses collègues. Mais eux non plus n'étaient pas d'accord. Lamachos voulait qu'on marchât sans tarder contre Syracuse; la plus grande confusion devait y régner, puisque jusqu'au dernier moment on avait refusé de croire à l'approche d'une flotte athénienne. D'après lui, toute hésitation dans l'attaque rendait le succès douteux; plus on attendrait, plus la ville serait préparée et l'île unie contre l'ennemi commun. Alcibiade ne pouvait guère méconnaître l'excellence de ce plan. Mais son but principal n'était pas un succès rapide. Il voulait s'établir dans l'île; il voulait une guerre qui lui permît de jouer le premier rôle; il voulait avant tout, en faisant valoir ses qualités personnelles, se créer un parti en Sicile. Il profita donc de la timidité de Nicias pour faire adopter un plan de campagne moins téméraire. Il fallait, selon lui, gagner les villes siciliennes par de prudentes négociations, s'assurer les ressources considérables dont elles disposaient, attirer les mécontents, les transfuges et les esclaves, afin de prendre vis-à-vis de Syracuse l'attitude d'une puissance sicilienne et de la réduire en la privant du secours de ses alliés [2].

Alcibiade se trouvait maintenant tout à fait dans son élément. Il conduisit une partie de la flotte sur la côte orientale de l'île, s'empara sans difficulté de Naxos, effraya les Syracusains dans leur propre port par des courses audacieuses, prit possession de Catane, et assura ainsi aux Athéniens, dans

[1]) Thucyd., VI, 44. Holm, *op. cit.* II, p. 20.
[2]) Thucyd., VI, 47-50.

l'île même, une base d'opérations bien située, un port d'où ils pouvaient inquiéter Syracuse et conquérir le reste de l'île. C'est ainsi que, après avoir laissé passer l'occasion la plus favorable de tenter un coup de main inattendu, on adopta un plan de campagne dont le succès dépendait entièrement des qualités personnelles d'Alcibiade; l'on ne pouvait douter que les Sicéliotes, d'un naturel si versatile, et les Sicules aborigènes ne se laissassent gagner par d'habiles négociations. Tout à coup on vit aborder sur la côte de Catane la « Salaminienne », l'aviso officiel d'Athènes, qui intima à Alcibiade l'ordre de revenir sans tarder à Athènes pour se justifier devant le peuple de l'inculpation d'avoir profané les Mystères et pris part à la mutilation des Hermès [1].

Immédiatement après le départ de l'armée, de nouveaux troubles avaient éclaté à Athènes. Les chefs de parti, qui n'avaient pas encore atteint leur but, mirent à profit les circonstances devenues plus favorables, ce vide, cette attente inquiète qui tourmentait les esprits. Dans les rues, tout rappelait aux passants l'affaire mystérieuse des Hermès; au stimulant de la curiosité vint s'ajouter le besoin d'émotions, qui pour le peuple était devenu une habitude. Beaucoup de bons citoyens étaient absents. Les chefs de parti étaient restés; la commission d'enquête subsistait toujours et attisait le feu des passions; le fantôme de la tyrannie reparut [2], et, pour empêcher le peuple de se calmer, on lui rappela ce qu'avait fait Hippias [3].

Le premier résultat qu'on obtint, ce fut un revirement de l'opinion à l'égard d'Alcibiade. Ses ennemis mirent à profit son absence pour l'attaquer; et ce fut avec le plus grand succès, puisque tout son parti était sur la flotte. Ceux de ses amis et de ses parents qui étaient restés à Athènes furent persécutés, mis en prison, condamnés. Bientôt la situation devint plus intolérable que jamais; les citoyens les plus honorables succombaient sous les accusations de gens

[1]) Thucyd., VI, 61. Plut., *Alcib.* 21.
[2]) Thucyd., VI. 15. 28.
[3]) *Hippias redivivus* (Philochor. ap. *Fragm. Histor. Græc.* I, p. 402).

de la pire espèce [1]. Il n'y avait plus de sécurité pour personne ; même la conscience d'être innocent ne donnait plus d'assurance, car le peuple était disposé à tout croire, et les choses les plus insensées plus volontiers que tout le reste. On prétendait qu'à Argos des amis d'Alcibiade tramaient des complots contre la démocratie. On avait vu dans l'isthme des troupes lacédémoniennes [2]; on était persuadé qu'elles avaient agi de concert avec les conjurés, et qu'Alcibiade travaillait en Sicile à renverser le gouvernement populaire à Athènes. Le regret d'avoir naguère fait de lui un dieu rendait plus violente la colère qu'il inspirait.

Puis vinrent des dénonciations en masse, qui détournèrent momentanément d'Alcibiade l'attention publique. D'abord (vers la fin de juillet), ce fut Dioclide qui accusa 42 Athéniens qu'il prétendait avoir reconnus au clair de lune, lors de la mutilation des Hermès [3]. Il n'y avait aucune preuve à l'appui de cette allégation, et pourtant Pisandros, comme si le salut de l'État était en question, osa proposer les mesures les plus extraordinaires. On supprima les droits et prérogatives des citoyens [4]; la question fut appliquée à des Athéniens libres ; pendant un jour et une nuit toute la cité resta sous les armes ; on tremblait devant les ennemis du dedans et du dehors, sans qu'il fût possible de prouver qu'il y eût un danger réel. En attendant, on emprisonnait coupables et innocents ; des hommes dévoués à la constitution, comme Eucrate, frère de Nicias; des partisans d'Alcibiade, comme Critias fils de Callæschros, et des aristocrates, comme Léogoras et Andocide [5]. Il ne pouvait être question de procédés réguliers; on était sous

[1]) οὐ δοκιμάζοντες τοὺς μηνυτὰς, ἀλλὰ πάντα ὑπόπτως ἀποδεχόμενοι, διὰ πονηρῶν ἀνθρώπων πίστιν (des gens comme Dioclide et Teucros. Plut., *Alcib.* 20) πάνυ χρηστοὺς τῶν πολιτῶν ξυλλαμβάνοντες κατέδουν, χρησιμώτερον ἡγούμενοι εἶναι βασανίσαι τὸ πρᾶγμα καὶ εὑρεῖν ἢ διὰ μηνυτοῦ πονηρίαν τινὰ καὶ χρηστὸν δοκοῦντα εἶναι αἰτιαθέντα ἀνέλεγκτον διαφυγεῖν (Thucyd., VI, 53).

[2]) Thucyd., VI, 61.

[3]) Andocid., *De Myster.*, § 337 sqq.: dénonciation faite au Prytanée (*ibid.*, § 45).

[4]) On suspendit le décret (ψήφισμα) de Scamandrios, qui était à Athènes le bill d'*habeas corpus* (Andocid., *ibid.*, § 43). Cf. Meier-Schömann, *Attischer Prozess*, p. 635. Gilbert, *Beiträge*, p. 271.

[5]) Andocid., *ibid.*, § 47.

l'empire de la passion aveugle. C'était une justice semblable à celle des États despotiques, où tout événement extraordinaire est regardé comme l'indice d'un crime de lèse-majesté. Là, le despote soupçonneux, c'était le peuple, ne flairant partout que conjurations et trahisons, et dirigé dans sa déraison par des hommes qui, au fond, ne demandaient que le renversement de la constitution.

Or, comme la plus triste fin attendait les prisonniers, Andocide se décida à faire une nouvelle déposition [1]. On était d'autant plus disposé à lui promettre l'impunité que l'on espérait apprendre de lui la vérité plus que de tout autre, car dès le début il avait passé pour être un des complices; la statue d'Hermès qui se trouvait devant sa maison et qui était d'une rare beauté avait été épargnée [2]; ce fait singulier accrut les soupçons qu'on avait à son égard. Andocide déclara alors que le sacrilège avait été commis à l'instigation d'un certain Euphilétos par les membres d'une association dont il faisait lui-même partie. Sa déposition était en opposition complète avec celle de Dioclide. On les compara, et alors seulement on réfléchit qu'au fait le crime avait été commis non pas pendant la pleine lune, mais au moment de la nouvelle lune. Bref, Dioclide fut convaincu d'ètre un menteur effronté et de s'être laissé corrompre, et, après avoir été célébré peu de jours auparavant comme le bienfaiteur et le sauveur de la patrie, il fut mis à mort comme coupable de haute trahison.

Enfin le calme parut se rétablir; le danger était passé; on respirait plus librement; tout le monde croyait que les véritables auteurs du sacrilège étaient découverts et punis. Mais on trouvait cependant qu'on n'en savait pas assez; on ne voulait pas convenir qu'au fond il n'y avait pas eu de danger réel, que la constitution n'avait pas été menacée, et qu'on s'était si vivement inquiété d'une mauvaise plaisanterie imaginée par une société de buveurs. Il fallait que l'excitation des esprits se

[1]) Le motif qui pousse Andocide à faire sa déposition est. on le voit bien, le désir de se dégager pour son propre compte (ANDOCID., *ibid.*, § 48 sqq. Cf. THUCYD., VI, 60).

[2]) L'hermès qui se trouvait devant la porte d'Andocide (PLUT., *Alcib.*, 22) n'a pas été le seul épargné. Voy. là-dessus KIRCHHOFF in *Hermes*, I, p. 9.

fixât sur un objet déterminé ; elle se reporta sur Alcibiade, bien qu'il n'eût pas été accusé par Andocide. Ses ennemis se rapprochèrent de nouveau ; oligarques et démagogues se réunirent, pour frapper un coup décisif, à ceux dont le zèle se préoccupait avant tout de la religion de l'État. On remit sur le tapis l'affaire des Mystères. A cet égard, Alcibiade, sans contredit, s'était oublié; et cela signifiait alors, aux yeux du peuple, afficher des prétentions à la tyrannie. Les événements d'Argos, la marche des Spartiates, les mouvements des Béotiens sur les frontières de l'Attique, tous ces faits furent rapprochés les uns avec les autres, en dépit de la logique, et considérés comme l'œuvre d'Alcibiade, qui voulait livrer sa patrie aux ennemis. Thessalos, fils de Cimon, qui appartenait au parti oligarchique, accusa Alcibiade devant le peuple d'avoir manqué de respect aux déesses d'Éleusis en parodiant leurs mystères avec ses amis [1]. En donnant des détails tels que le doute paraissait impossible, en se bornant du reste prudemment à exposer les faits, et en laissant au peuple le soin d'en tirer les conséquences, il atteignit complètement son but.

Alcibiade fut rappelé au milieu d'une entreprise qui, commencée comme elle l'avait été, ne pouvait être menée à bonne fin que par lui. Il n'était pas assez puissant pour refuser d'obéir aux ordres de ses concitoyens ; mais il était décidé à ne pas comparaître devant le tribunal. Lorsque la Salaminienne revint à Athènes sans l'accusé, il fut condamné à mort par contumace; ses biens furent confisqués et les prêtres le maudirent comme traître [2].

Ce fut la première victoire que les menées des partis remportèrent à Athènes sur l'État et ses intérêts; ce fut la fin d'une lutte qui avait pendant des mois agité le peuple athénien et qui avait mis en mouvement dans son sein tous les éléments destructeurs, l'animosité froide et la passion, l'insolence et l'hypocrisie, la terreur superstitieuse et l'arrogance frivole. C'était une victoire de la révolution sur la loi et la cou-

[1]) Le texte de l'εἰσαγγελία de Thessalos se trouve dans Plut., *Alcib.*, 22.

[2]) Thucyd., VI, 61. Plut., *Alcib.*, 22. On avait appliqué à Alcibiade l'ἐρήμη δίκη ou procédure contre les contumax.

tume, et c'est pour cela que la société civile avait été gravement atteinte, non seulement à la surface par des bannissements, des confiscations et des condamnations capitales, mais aussi dans sa vie intime; le sentiment du juste et de l'injuste s'était émoussé, le sens moral obscurci. Tous les jours, en effet, on brisait les liens les plus sacrés; on abandonnait ceux qu'on avait pris pour caution; on rendait sans honte de faux témoignages. On en était venu à conduire au banquet du Prytanée, couronné et monté sur un char d'honneur, un homme comme Dioclide, bien que l'on sût, même avant de l'avoir démasqué, que l'argent seul pouvait le décider à parler ou à se taire. Les procès ordinaires ne suffisaient plus à occuper les esprits blasés; on suivait avec une ardeur fiévreuse les voies d'une justice criminelle qui marchait dans les ténèbres, et l'on s'habituait à renoncer en sa faveur aux droits civiques les plus importants. Accusation devenait synonyme de condamnation. Aussi la plus grande partie des procès étaient-ils intentés à des absents. Le patrimoine des familles passait par enchère publique à des étrangers, tandis que les nombreux fugitifs ne servaient qu'à dévoiler aux ennemis, qui l'épiaient de loin, la triste situation de la société athénienne. Plus tard, il est vrai, on rendit leurs biens à la plupart des bannis, mais les vieilles blessures ne guérirent point; la méfiance et le manque de sécurité subsistèrent; et, au grand détriment de la confiance publique, la mutilation des Hermès resta, malgré toutes les recherches, un mystère pour les Athéniens [1].

On eut recours à des moyens extraordinaires pour détourner enfin de ces choses l'attention des Athéniens, et notamment pour contraindre les poètes comiques à ne pas représenter sur la scène, comme ils en avaient l'habitude, les événements de l'été. C'est pour cette raison que, à l'époque où se préparaient les comédies nouvelles pour les fêtes dionysiaques de l'hiver et du printemps, on vota une loi qui interdisait aux poètes toute allusion personnelle à la chronique du jour [2].

1) τὸ σαφὲς οὐδεὶς οὔτε τότε οὔτε ὕστερον ἔχει εἰπεῖν περὶ τῶν δρασάντων τὸ ἔργον (Thucyd., VI, 60).

2) Schol. Aristoph., *Aves*, 1297. Schol. Aristid., III, p. 444 Dindorf. Cette dernière scolie est trop embrouillée pour qu'on puisse inférer quelque

L'auteur du projet de loi était un orateur populaire, nommé Syracosios. Bien des personnes devaient tenir à ce qu'on cessât enfin de remuer ce bourbier, celles surtout auxquelles leur mauvaise conscience faisait redouter les sarcasmes et la colère des poètes. Il est donc probable que la loi de Syracosios a eu principalement pour auteurs ceux qui par leurs intrigues astucieuses avaient renversé Alcibiade et dont le premier désir, une fois leur but atteint, était qu'on oubliât le passé [1].

Les trois comédies qui furent représentées aux grandes Dionysies (mars 414; Ol. xci, 2) firent bien voir, en effet, que la liberté de la scène était restreinte; et pourtant, c'est sous ce régime de contrainte que la muse d'Aristophane produisit la plus audacieuse et la plus fière de ses œuvres, comme si elle avait voulu montrer que l'art véritable sait triompher de toutes les entraves et qu'il porte en lui-même, comme un droit inaliénable, son indépendance. En effet, les deux pièces de ses concurrents, les *Bambocheurs*, représentés sous le nom d'Amipsias, et l'*Ermite* de Phrynichos, trahissent la colère des poètes qui renoncent à contre-cœur à leur liberté habituelle. Phrynichos maudit publiquement Syracosios en l'accusant de lui avoir enlevé le plus beau sujet qu'il pût traiter; le héros de sa pièce est un homme de l'espèce de Timon, bien connu alors à Athènes, un misanthrope profondément dégoûté de toute la société. Le génie d'Aristophane, au contraire, plane dans sa spirituelle gaieté au-dessus de toutes les misères du présent, et les Athéniens virent s'élever dans ses *Oiseaux* une ville bâtie entre ciel et terre, une bienheureuse Nouvelle-Athènes, inaccessible à ses ennemis, inoffensive dans sa sécurité, maîtresse du monde et en même temps des dieux; car les dieux sont, eux aussi, obligés de reconnaître cette fondation nouvelle, sous peine d'être privés de l'odeur embaumée des sacrifices. Mais cette ville aérienne, bâtie sur les nuages, n'est point sans avoir quelque relation

chose relativement à Alcibiade. D'après Droysen (in *Rhein. Museum*, IV, p. 59), elle contenait une interdiction spéciale concernant les Hermocopides.

[1]) Syracosios est représenté dans les Πόλεις d'Eupolis comme un fougueux démagogue. Aristophane l'appelle la *pie* (κίττα. *Aves*, 1297). Néanmoins, c'étaient bien les oligarques qui avaient le plus intérêt *ut ne sua flagitia palam castigarentur* (Cobet, *Platon. com. reliq.*, 41).

avec l'Athènes réelle. Les deux Athéniens qui émigrent pour chercher le bonheur auprès des Oiseaux ne peuvent plus vivre chez eux, dans cette Athènes soi-disant libre, où tout honnête homme est menacé d'un procès criminel, où, sur la place publique et dans les rues, il a à redouter les sbires, et au dehors, sur toutes les côtes, la Salaminienne. Aussi a-t-on bien soin, en construisant la ville des Oiseaux, de tenir à distance les vilaines gens. Tous ceux qui veulent entrer de force, tous ceux qui alors criaient le plus fort à Athènes, les faiseurs de lois, les marchands d'oracles, les devins, les délateurs, les commissaires de police, les sophistes vantards et fripons, sont impitoyablement repoussés, afin qu'ils ne troublent pas la paix de la ville nouvelle. C'est ainsi qu'Aristophane exposait aux yeux de ses concitoyens un monde fantastique et plein de charme, un monde rempli d'une poétique beauté, bien fait pour élever et reposer les esprits, mais qui laisse voir aussi, comme dans un miroir fidèle, la légèreté du caractère athénien et montre en les stigmatisant les vices de leur société [1].

[1]) Gilbert (*Beiträge*, p. 264) recherche les indices qui trahissent la partialité secrète des trois poètes. Il les considère comme « les adversaires du parti qui exploitait à son profit le procès des Hermocopides. » On trouve, en effet, dans les pièces signalées des allusions transparentes aux événements du jour. Dans les *Oiseaux*, souillure des hermès (v. 1054) : la Salaminienne (v. 1204) : prix proposé pour qui tuera un tyran mort depuis longtemps (v. 1073), manière de tourner en dérision les primes accordées aux dénonciateurs (Cf. Andocid., *De Myst.*, § 27). Dans le Μονοτρόπος de Phrynichos, on recommande à Hermès de ne pas se blesser en tombant, pour ne pas donner lieu à quelque dénonciation (Meineke, *Fragm. Com.*, II, 601). Les Κωμασταί d'Amipsias sont peut-être ceux qui ont le plus hardiment effleuré la chronique du jour. Comme ils ont pourtant échappé heureusement au danger, c'était peut-être une raison de leur accorder le prix. Cf. l'*Hypothesis* I des *Oiseaux*. Köchly (*Ueber die Vögel des Aristophanes*, 1857) a déjà fait remarquer fort judicieusement le rôle de justicier que prend l'auteur des *Oiseaux*.

§ III

LA GUERRE EN SICILE.

Le rappel d'Alcibiade exerça sur les progrès de l'entreprise l'influence la plus fâcheuse, car, peu après, il trouva l'occasion de se venger très cruellement des Athéniens. D'un coup d'œil sûr, il avait reconnu en effet l'importance qu'avait la ville de Messana (Zancle), grâce à sa position et à son port incomparable, dans toute guerre faite sur une grande échelle en territoire sicilien. Le détroit de Messine était la station la plus commode pour la flotte, qui de là pouvait atteindre tous les points de la côte, tenir sous sa dépendance les approvisionnements et surveiller les mouvemeuts des villes italiennes voisines. C'était une position centrale; Alcibiade n'en pouvait trouver de meilleure pour la réalisation de ses projets. La population était d'origine ionienne[1], et même parmi les familles doriennes d'origine messénienne qu'Anaxilaos y avait établies, il ne manquait pas de sympathies pour la cause athénienne, d'autant plus que les Messaniens connaissaient assez, par leur propre expérience, la domination de Syracuse. Déjà on avait réussi à gagner un parti considérable, et tout était préparé pour qu'on pût se rendre maître, avec son assistance, de la ville et du port, ce qui eût eu une influence incalculable sur la marche ultérieure de l'entreprise. Mais la première chose que fit Alcibiade, ce fut d'instruire le parti syracusain à Messana des négociations commencées : les amis qu'Athènes avait dans la ville furent mis à mort, et les mesures les plus énergiques prises contre les attaques de la flotte.

D'ailleurs, l'éloignement d'Alcibiade provoqua dans l'armée un mécontentement profond. Il ébranla la confiance des troupes, surtout des Péloponnésiens qui, pendant leur séjour à Athènes, avaient déjà pu jeter un regard peu encourageant sur la situation de l'État. Tout dès lors marcha plus lentement,

[1]) Voy. ci-dessus, p. 202.

plus mollement; il manquait la présence vivifiante de l'homme qui savait inspirer à son entourage cette conscience de sa force, cette certitude de la victoire qui le remplissait lui-même. La direction de toute l'entreprise tomba entre les mains d'un général dont on savait qu'il doutait du succès, et qui donnait tous les jours des preuves nouvelles de son peu de foi. On dut renoncer à un plan de campagne entrepris sur une vaste échelle et non sans succès; on perdit ainsi un temps précieux, trois mois d'été. Car Nicias revenait, en somme, à son ancien plan, en agissant avec le plus de précaution possible, en se gardant bien de perdre de vue la cause primitive de la guerre, devenue pourtant assez indifférente en soi, en s'occupant tout d'abord, conformément à ses habitudes d'économie, de se procurer de l'argent. Il se rendit à Égeste en longeant la côte septentrionale. Il tenta en route de s'emparer d'Himère, dont la population mêlée lui permettait de compter sur un succès; mais les Athéniens ne furent point admis et ne réussirent qu'à prendre la petite ville d'Hyccara, ennemie d'Égeste ; les habitants furent vendus comme esclaves. D'Égeste même, Nicias ne put tirer que trente talents; et l'on arriva ainsi à la fin de l'été sans avoir rien fait. Les petits succès obtenus avaient été accompagnés de violences qui ne pouvaient qu'exaspérer les populations ; toutes les entreprises plus considérables, et en dernier lieu, l'attaque sur Hybla, située au pied de l'Etna du côté du sud, avaient échoué.

Tout cela changea les dispositions des villes siciliennes, de Syracuse surtout: on s'en aperçut bientôt. La terreur et l'abattement qu'avait produits d'abord la flotte ennemie étaient passés ; et, grâce à la mobilité d'esprit particulière aux Sicéliotes, la crainte fit place au mépris, l'angoisse à la témérité et à l'insolence. Des cavaliers syracusains vinrent au galop jusqu'aux portes du camp des Athéniens, et leur demandèrent comment ils se trouvaient dans leur île où, selon toute apparence, ils voulaient fixer leur demeure.

Nicias se trouvait dans la situation la plus pénible. Il fallait entreprendre quelque chose pour l'honneur des armes d'Athènes et pour prévenir le mécontentement des troupes ; il fallait attaquer Syracuse; mais il n'osait s'en approcher, parce que

la cavalerie ennemie faisait de tout débarquement une entreprise dangereuse. Il eut donc recours à des stratagèmes et à des feintes qui répondaient plutôt au caractère d'Alcibiade qu'à sa propre tactique.

Un partisan secret des Athéniens sut faire accroire aux Syracusains qu'ils pourraient prendre le camp mal gardé des Athéniens en l'attaquant avec toute leur cavalerie. Les Syracusains sortirent de la ville, mais en même temps Nicias entra de nuit dans le grand port de Syracuse, et, le lendemain matin, on fut surpris de le voir avec son armée dans le quartier de l'Olympiéon[1], où, avant le retour des cavaliers, il se retrancha au sud-est du temple, entre le marais qui entoure la Cyané et le port[2]. Mais bien que ce stratagème eût parfaitement réussi, que la première rencontre avec les Syracusains eût été favorable aux Athéniens et eût mis hors de doute leur supériorité militaire, l'entreprise n'eut aucun résultat. C'est à dessein que Nicias négligea l'occasion de s'emparer des trésors de l'Olympiéon : il craignait avant tout la colère des dieux ; il n'osait pas non plus se maintenir dans sa position à l'approche de l'hiver. Il acquit de nouveau la conviction que, sans cavalerie et sans de plus fortes sommes d'argent, le siège de Syracuse était impossible. La tentative de s'emparer de Messana avant l'hiver ne réussit pas non plus, bien que, après l'exécution des partisans d'Athènes, une partie de la population y eût pris les armes en faveur des Athéniens. Pendant treize jours, la flotte resta devant la ville déchirée par les factions ; puis, poussée par la tempête et le manque de vivres, elle dut abandonner ce beau port sans avoir réussi, pour prendre ses quartiers d'hiver en un lieu incommode, près de la ville de Naxos[3], à moitié chemin entre Catane et Messana.

La malheureuse tentative sur Messana valait une victoire pour Syracuse. Mais la bataille même que les Syracusains avaient livrée devant leur propre ville leur fut, bien que battus, plus utile que nuisible, car le stratagème que Nicias avait employé était à leurs yeux un aveu de sa faiblesse. Ils avaient

[1]) Voy. ci-dessus, p. 235.

[2]) Thucyd., VI, 65. Holm, *Geschichte Siciliens*, II, p. 26. 383.

[3]) Voy. vol. I, p. 547.

aussi, à cette occasion, appris à connaître leurs côtés faibles, et, lorsqu'ils eurent vu l'ennemi devant leurs portes, ils devinrent plus vigilants, plus unis, plus actifs, et avant tout plus accessibles aux conseils de ceux que leur raison et leur expérience rendaient dignes de diriger les affaires de la cité. Le moment d'agir était donc revenu pour Hermocrate[1]. Déjà vers le milieu de l'été, il avait prédit tout ce qui allait arriver; il avait demandé avec instance qu'on fît des préparatifs sur terre et sur mer, qu'on cherchât à conclure des traités d'alliance au dehors, même avec Carthage, et qu'on réunît de nouveau, pour combattre l'ennemi commun, tous les États siciliens. Selon lui, le meilleur parti eût été d'aller au devant des Athéniens avec toute la flotte jusqu'au promontoire Iapygien, pour les empêcher de pénétrer dans la mer de Sicile et prévenir ainsi, si faire se pouvait, la guerre avec tous ses désastres. Cet avis avait été combattu par Athénagoras, le chef du parti populaire. Car telle était à Syracuse l'opposition des partis que tout ce qui était proposé par l'un était, pour cette seule raison, combattu par l'autre. Les propositions d'Hermocrate n'avaient point de couleur politique, et pourtant ses adversaires l'attaquèrent avec la plus grande violence et affirmèrent qu'il jouait là le jeu accoutumé des riches et des grands, lesquels inquiétaient le peuple par des nouvelles fausses ou exagérées pour procurer à leur ambition impatiente l'occasion d'arriver à de hautes fonctions ou à des pouvoirs extraordinaires.

Lorsque la marche des événements eut donné tort aux chefs du parti populaire et les eut confondus aussi complètement qu'elle avait confirmé les prédictions d'Hermocrate, lorsque l'agression directe de Nicias eut fait voir clairement la nécessité d'une direction ferme des affaires, les Syracusains reconnurent la valeur de leur éminent concitoyen, qui en temps ordinaire se voyait refoulé et calomnié par de bruyants démagogues, mais qu'on était sans cesse obligé de remettre au gouvernail à l'approche d'une tempête. C'était, dans cette ville populeuse, le seul homme capable; un homme d'État qui

[1]) Voy. ci-dessus, p. 259-260.

connaissait parfaitement la force et la faiblesse d'Athènes, un général vaillant et intelligent, un homme enfin qui jouissait de la confiance des autres villes. Sans Hermocrate, Syracuse eût répondu tout à fait au tableau qu'Alcibiade avait fait au peuple athénien des villes de Sicile, désunies et sans force. Hermocrate était, dans l'île entière, le plus dangereux ennemi des Athéniens. Comme auteur de la paix à Géla, il avait fait éprouver un premier échec à leur politique; il les valait comme orateur et comme homme d'action; il leur était supérieur parce qu'il défendait une bonne cause et agissait avec le courage que donne une conscience pure.

C'est à lui qu'on fut redevable des réformes les plus importantes dans l'armée. Les tendances démocratiques avaient fait instituer un collège de quinze chefs militaires; il en fit réduire le nombre à trois, et leur fit conférer des pouvoirs plus étendus. On leur confia la mission d'exercer leurs concitoyens pendant les mois d'hiver, afin qu'ils fussent au niveau des Athéniens pour l'armement, la discipline et le maniement des armes; le peuple, de son côté, s'engagea par serment à laisser librement agir les généraux selon leur manière, afin que leurs ordres fussent, en cas de besoin, exécutés rapidement et en secret. C'est ainsi qu'à Syracuse, comme à Athènes, l'accroissement du pouvoir des généraux corrigea les vices de la constitution démocratique, et Hermocrate, qui fut nommé général avec Héraclide et Sicanos, eut une position que l'on pourrait comparer à celle de Périclès au commencement de la guerre d'Archidamos [1].

Sous sa direction, on songea avant tout à étendre et à compléter les fortifications de la ville. Syracuse était alors une cité triple; il y avait l'île, Achradina et Tyché [2]; au sud de Tyché, autour du temple d'Apollon, s'étendait le faubourg, non fortifié, de Téménite. On le fit entrer dans l'enceinte des fortifications de la ville en élevant des remparts vers le sud, le long des bords du haut plateau, et en le protégeant vers l'ouest par le prolongement du mur de Tyché. Un seul mur défendait maintenant tout le haut plateau habité contre les agressions

[1]) Thucyd., VI, 72-73.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 205.

du dehors, et rendait bien plus difficile à l'ennemi l'approche des parties intérieures de la ville. Pour protéger la côte, on construisit deux châteaux-forts en guise d'ouvrages avancés, l'un sur le rivage extérieur près de Mégara, l'autre sur les bords de la grande rade ; de cette station fortifiée, la cavalerie commandait la vallée de l'Anapos. On rendit inaccessible, en y enfonçant des pieux, tous les endroits qui, dans le voisinage de la ville, étaient propres à un débarquement[1].

Des ambassadeurs se rendirent ensuite dans le Péloponnèse afin d'obtenir le secours de Corinthe et, par elle, celui des Spartiates. On espérait pouvoir décider ces derniers à forcer les Athéniens de mettre fin à un armistice devenu lettre morte en renouvelant ouvertement les hostilités, à les obliger de rappeler leurs troupes, ou à les empêcher tout au moins d'envoyer du renfort. Enfin, en Sicile même, on chercha à s'opposer à l'accroissement de l'influence athénienne ; Hermocrate se chargea lui-même de la mission la plus difficile de ce genre, d'une ambassade à Camarina, voisine de Syracuse, que les Athéniens, en rappelant une alliance plus ancienne conclue du temps de Lachès[2], voulaient attirer de leur côté.

Deux des meilleurs orateurs s'y disputèrent les suffrages des citoyens, placés tout à coup au milieu du conflit qui agitait le monde hellénique. D'un côté, les avertissements, la parole incisive du patriote sicilien ; de l'autre, le discours rassurant et séduisant d'Euphémos, l'envoyé d'Athènes. Hermocrate dévoila le système d'ambition insatiable qui avait amené la flotte athénienne en Sicile, et déclara coupable de haute trahison toute ville sicilienne qui, dans ces circonstances, resterait neutre ; il parla du secours que ne manquerait pas d'envoyer le Péloponnèse, et qui bientôt ferait prendre aux affaires une tournure nouvelle. Euphémos dit qu'il était insensé de prêter aux Athéniens l'intention de fonder un em-

1) Thucyd., VI, 75, 1. Syracuse avait deux ports. Dans le grand, celui du sud, où entrèrent les Athéniens, se trouvaient les παλαιοὶ νεώς οικοι (Thucyd., VII, 25) qui furent conservés même après qu'on eut installé l'arsenal (νεώριον, Thucyd., VII, 22) dans le petit port, situé entre Ortygie et Achradina. Il n'y avait que le port de guerre, compris dans le grand port, qui eût besoin d'être protégé par des palissades (Holm, *op. cit.*, II, p. 382).

2) Voy. ci-dessus, p. 258.

pire durable dans un île lointaine. Seulement ils ne pouvaient permettre qu'une puissance ennemie s'y étendît sans obstacle. C'est de Syracuse que les habitants de Camarina avaient le plus à craindre, et non pas d'Athènes, à la distance où elle était. Il fallait aux Athéniens, dans leur voisinage immédiat, des alliés soumis et désarmés ; en Sicile, il les leur fallait aussi forts et aussi indépendants que possible. Les habitants de Camarina devaient donc y regarder à deux fois avant de laisser échapper l'occasion d'assurer leur indépendance, d'autant plus que cette occasion pourrait bien ne pas se représenter de sitôt. Hermocrate obtint au moins que la ville qui plus que toute autre devait se méfier de Syracuse[1] ne se joignît pas aux Athéniens[2]. Géla et Agrigente restèrent également neutres.

C'est ainsi qu'on mit à profit les mois d'hiver. Syracuse se trouva enfin capable de résistance, tandis que les Athéniens restaient inactifs dans leur camp et se contentaient d'augmenter dans l'intérieur de l'île, soit par des négociations, soit par la force, le nombre de leurs adhérents, et de requérir d'avance chez leurs alliés d'ancienne date tout le matériel nécessaire pour un siège complet. Les Athéniens portèrent même leurs regards plus loin. Ils n'eurent point honte d'envoyer des ambassadeurs aux Carthaginois et aux Tyrrhéniens pour obtenir du secours, et c'est ainsi qu'au printemps de l'année 414 (Ol. xci, 2), après qu'Hermocrate et ses collègues eurent pris le commandement suprême, la guerre recommença au milieu d'une inquiétude plus grande et plus générale que jamais. Car, de toutes les côtes de la Méditerranée, les cités grecques aussi bien que les Barbares du voisinage tenaient leurs regards fixés sur le rivage oriental de la Sicile, le théâtre de la guerre. Tous, plus ou moins directement, prenaient part à la lutte formidable qui allait s'engager.

Cependant, dans le camp athénien, l'impatience était arrivée à son comble. On savait que la force de résistance des Syracusains allait croissant de jour en jour, et néanmoins on dut se

[1]) Voy. ci-dessus, p. 205.
[2]) La délibération est tout au long dans Thucydide. Discours d'Hermocrate (VI, 76-79) : réplique d'Euphémos (VI, 80-87).

contenter, jusqu'à l'arrivée des renforts promis, de faire des incursions dans les champs des Syracusains, d'arrondir et de fortifier le petit territoire qu'on avait occupé au pied de l'Etna; mais là même, les Athéniens ne réussirent qu'imparfaitement, car, des châteaux-forts qui les menaçaient du haut de la montagne, ils ne purent emporter ni Hybla, ni Inessa, malgré plusieurs attaques: ils ne prirent que Centoripæ [1].

Enfin arrivèrent d'Athènes les deux cent cinquante cavaliers auxquels on donna des chevaux en Sicile, un escadron d'archers à cheval, et trois cents talents d'argent pour la caisse militaire [2]. Comme, avec l'aide des alliés, on put faire monter l'effectif de la cavalerie au chiffre de 650 hommes, on se mit en marche contre Syracuse au commencement de l'été, avec toutes les forces dont on disposait. Maintenant, heureusement, on savait au moins ce qu'on voulait; il ne pouvait plus être question de différents plans de campagne. Il s'agissait d'enlever Syracuse par un vigoureux effort; pour cela, Lamachos avec son courage impétueux se trouvait très bien placé à côté de Nicias.

Les généraux savaient parfaitement ce qu'on avait fait et ce qu'on n'avait pas fait à Syracuse, grâce aux intelligences qu'ils s'étaient ménagées dans la place. Ils connaissaient les côtés faibles de la position qui, malgré tous ses avantages, avait le défaut d'être trop étendue et difficile à embrasser d'un coup d'œil. L'agrandissement de la ville dans toute autre direction étant impossible, la population sans cesse croissante s'était répandue peu à peu sur la terrasse élevée qui, sous la forme d'un plateau uni, s'étend si loin vers l'ouest qu'il n'y avait point à Syracuse, pour limiter le territoire de la ville, de ligne de démarcation naturelle, comme les Grecs cherchaient par-

[1]) THUCYD., VI, 94. Sur ces châteaux de l'Etna, voy. SCHUBRING, *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, XVII, p. 451.

[2]) Les envois d'argent sont datés de la huitième prytanie de Ol. XCI, 2. ἐπὶ τῆς Ἀντιοχίδος ὀγδόης πρυτανευούσης τρίτῃ [ἡ]μέρα τῆς πρυ[τ]ανείας Ἑλληνοταμίαις καὶ παρέδροις, Ἀριστοκρ[ά]τει Εὐωνυμεῖ καὶ ξυνάρχουσι Η[Η]ΗΗ[.]. οὗτοι δὲ ἔδοσαν τῇ ἐν Σικελίᾳ σ[τ]ρατιᾷ. — ἐπὶ τῆς Ἀντιοχίδος ὀγδόης πρυτανευούσης εἰκοσ[ ]τῇ ἡμέ[ρ]α τῆς πρ[υ]τανείας Ἑλληνοταμίαις καὶ παρέδροις, Ἀριστοκράτει Εὐωνυμεῖ καὶ ξυνάρχουσι, ἐς τὰς ναῦς τὰς ἐς Σι[κ]ελίαν διακομιούσα[ς] τὰ χρήματα ΤΤΤΧΧ (C. I. ATTIC., I, n. 183. lig. 13-16, avec les restitutions de Kirchhoff.) Cf. THUCYD., VI, 94.

tout ailleurs à en établir. Toute la partie du plateau qui s'étendait en dehors de la ville s'appelait Épipolæ; c'était l'angle occidental de la terrasse triangulaire qui, à partir d'Achradina, s'avance vers l'intérieur en forme de coin, et la pointe de ce grand triangle, qui aurait dû former le point extrême de l'enceinte de la ville, s'appelait Euryalos. Les Syracusains se rendaient compte du danger qui les menacerait si cette partie du territoire, avec ses points culminants qui dominaient la ville et les conduites d'eau qui l'alimentaient, tombait entre les mains de l'ennemi; une première fois déjà le centre de la ville avait été forcé par une attaque dirigée de ce côté [1]. Mais, comme il était impossible d'étendre les fortifications jusqu'à Euryalos, on se contenta d'en rendre l'accès aussi difficile que possible; des troupes armées à la légère étaient d'ailleurs toutes prêtes à repousser toute attaque dirigée contre Épipolæ et à défendre les endroits menacés. Ce qui est inconcevable, c'est que les Syracusains paraissent n'avoir songé qu'au danger qui les menaçait du côté du port, tandis que, du côté opposé, les hauteurs d'Épipolæ se trouvent plus près encore du rivage; la mer forme là une baie en forme de demi-lune ouverte vers l'orient, mais protégée au nord par une presqu'île couverte de rochers du nom de Thapsos.

Ce fut donc une heureuse idée des généraux athéniens que de prendre cette baie pour base de leurs opérations.

Ils y débarquent à l'improviste, y font descendre des troupes non loin de Léon, au milieu de la baie, les lancent à l'assaut sur les hauteurs d'Épipolæ, qui n'étaient, en ligne droite, qu'à deux mille pas, et s'en emparent, pendant que les troupes syracusaines destinées à défendre ces hauteurs se trouvaient sous les armes au bord de l'Anapos, sous le commandement de Diomilos, un fugitif d'Andros. A la nouvelle de ce qui venait d'arriver, elles s'élancent à la rescousse; mais, comme elles ont à gravir une pente de plus d'une demi-lieue, elles arrivent au sommet essoufflées et en désordre et sont repoussées avec de grandes pertes. Les Athéniens restent maîtres de la hauteur; ils entourent d'un mur Labdalon, sur le bord septen-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 241.

trional d'Épipolæ, au-dessus de Léon, d'où l'on dominait les baies de Thapsos et de Mégara; ils établissent leur quartier général à Labdalon; en même temps, ils préparent pour leur flotte une station fortifiée près de la presqu'île de Thapsos, dont ils coupent l'isthme étroit par des retranchements, et ouvrent la voie de communication la plus directe entre le rivage et la hauteur [1].

Après avoir pris sur la hauteur une position inattaquable et s'être emparés du vaste territoire d'Épipolæ, des points culminants duquel ils pouvaient apercevoir toute la terrasse triangulaire, la ville et les faubourgs et la mer de chaque côté, ils commencèrent sans tarder à cerner la ville. Dans ce but, ils construisirent, au sud de Labdalon, au milieu de la terrasse, c'est-à-dire entre le bord septentrional et le bord méridional de cette dernière, et par conséquent aussi à égale distance du grand port et de la baie de Thapsos, en un endroit auquel ses figuiers avaient fait donner le nom de Syké, un château circulaire avec des ouvrages avancés considérables, afin d'avoir, plus près de la ville, une place d'armes qui devait être en même temps le centre du mur de circonvallation. Là, les Athéniens eurent l'occasion de montrer de la façon la plus brillante leur entrain et leur savoir-faire. Le fort s'élevait à vue d'œil, de sorte que les Syracusains furent remplis d'étonnement et de consternation; toutes leurs attaques furent repoussées; et, avant qu'ils pussent s'y attendre, les Athéniens commencèrent à élever le premier mur latéral, qui partait du château circulaire dans la direction du nord-est, par-dessus la hauteur d'Épipolæ, et qui de ce côté devait s'étendre jusqu'à la mer extérieure. On l'entreprit en même temps par les deux extrémités, en y faisant travailler, d'une part, la garnison d'Épipolæ, de l'autre l'équipage des vaisseaux [2].

Les Syracusains changent alors de tactique. Ils renoncent à la lutte ouverte, trop favorable à l'ennemi, grâce à sa position

[1]) Thucyd., VI, 197. Holm, *Geschichte Siciliens*, II, p. 31. Sur Labdalon, Syké et Léon, voy. Schubring, *Die Bewässerung von Syrakus* (in Philologus, XXII, p. 629-632).

[2]) Sur le mur de circonvallation élevé par les Athéniens, voy. Holm, *op. cit.*, II, p. 358 sqq.

et à son habitude des armes, et ils se décident à élever, eux aussi, des murs pour couper les lignes d'investissement des Athéniens et les empêcher ainsi de compléter le blocus. Ils abattent donc les oliviers du faubourg de Téménite et construisent, en s'efforçant d'imiter l'habileté des Athéniens, une muraille menée droit au travers des lacunes des retranchements ennemis. Les Athéniens les laissent tranquillement venir, puis, avec une habileté supérieure, ils détruisent les ouvrages que l'ennemi avait élevés avec tant de peine [1].

Après avoir de ce côté vaincu toutes les difficultés et écarté tous les dangers, on jugea opportun de commencer, avant d'avoir terminé le premier mur latéral, la construction du second, qui devait partir du château dans la direction du sud pour s'étendre jusqu'au rivage du grand port. Ce fut une tâche bien plus difficile que la première, parce qu'on était plus exposé aux attaques des citadins et qu'il fallait bâtir d'abord sur une pente rocheuse, puis sur un sol détrempé par un marécage. Avant que les Athéniens eussent poussé leurs travaux jusque-là, les Syracusains avaient coupé la ligne d'enceinte par un mur. Alors les Athéniens font entrer leur flotte dans le port en tournant Achradina et Ortygie, pour l'avoir sous la main, attaquent les ouvrages ennemis en jetant sur le marais une voie fabriquée avec de larges planches et des battants de portes, les détruisent et restent vainqueurs dans toutes les rencontres, malgré le courage désespéré des Syracusains. Bien que Lamachos eût péri dans ces combats et que Nicias restât malade dans le château circulaire, les succès des Athéniens furent si complets que l'achèvement de la ligne de circonvallation parut assurée, et par suite la prise prochaine de Syracuse ; car alors les secours du dehors, même s'il en fût arrivé encore, devaient être sans effet.

La nouvelle de cet état de choses se répandit en Sicile et en Italie. Les vivres et les renforts arrivèrent plus nombreux aux Athéniens ; les Tyrrhéniens même, qui voulaient avoir leur part à la ruine de leur ancienne ennemie, envoyèrent trois

[1]) Sur la première contre-approche édifiée par les Syracusains, probablement au sud du Κύκλος, voy. Holm, *op. cit.*, II, p. 389 : la deuxième également au sud, mais plus près de la mer.

pentécontores, qui se joignirent à la flotte athénienne. Les Syracusains étaient découragés ; la disette se faisait sentir. Les conduites d'eau étaient pour la plupart entre les mains des Athéniens, qui s'en servaient pour eux et détournaient l'eau potable de la ville [1]. La population de Syracuse était peu faite pour supporter des privations ; déjà on commençait à parler impunément de reddition et de négociations avec Nicias [2]. Les démocrates profitèrent de la situation pour renverser Hermocrate; on nomma de nouveaux généraux, et on se priva ainsi, au moment de la plus grande détresse, du dernier soutien qu'on avait. Le mécontentement, la méfiance, le désespoir, augmentèrent dans la ville; sa perte semblait inévitable.

Déjà Hermocrate s'était retiré, et toutes les ressources que la ville pouvait trouver dans son sein étaient taries lorsque, au dernier moment, un secours inespéré vint du dehors. Grâce à Alcibiade, les affaires prirent une tournure nouvelle.

L'équipage de la Salaminienne, qui était venue lui signifier son rappel [3], avait reçu l'ordre de le ménager autant que possible, afin de ne pas irriter les troupes. Il devait, pour ne pas paraître prisonnier, suivre sur son propre vaisseau celui de l'État. Il était donc assez naturel qu'il songeât à ne pas obéir du tout; peut-être est-ce là ce que désiraient ses ennemis. Ils avaient, dans leur aveuglement, miné tout l'État, sans se soucier du tort qu'ils faisaient aux coupables et aux innocents pourvu que l'odieux démagogue disparût de la scène. La manière la plus sûre d'atteindre leur but était qu'il ne revînt point, car sa présence à Athènes pouvait avoir des suites incalculables. C'est ainsi que s'expliquent les instructions de la Salaminienne, rédigées sans doute sous l'influence de Pisandros par les membres de la commission d'enquête [4].

1) διέφθειραν τοὺς ὀχετούς (THUCYD., VI, 100). Cf. SCHUBRING, *ibid.*, p. 629. C'est pour cette raison que plus tard les aqueducs furent complètement enfermés dans le mur d'enceinte (SCHUBRING, *ibid.*, p. 630).

2) λόγοι ξυμβατικοί (THUCYD., VI, 103).

3) Voy. ci-dessus, p. 340.

4) GROTE (X, p. 180, trad. Sadous) admet également que la fuite d'Alcibiade était souhaitée de ses ennemis.

Alcibiade, de son côté, n'avait nulle envie d'aller risquer sa tête à Athènes. Sa conscience n'était pas nette, et il n'avait pas ses partisans autour de lui. Il eut bientôt pris une résolution. Il voulait se venger de l'astuce de ses ennemis, qui le surpassaient de beaucoup en méchanceté; il voulait châtier la méprisable versatilité de la foule et prouver en même temps sa supériorité personnelle; il voulait faire voir que la victoire le suivait dans le camp où il se rendait. Il semblait, du reste, que ce fût là le seul moyen d'arriver à ses fins, même dans sa ville natale. Il fallait qu'Athènes comprît combien il était terrible comme ennemi, pour s'abandonner ensuite d'autant plus complètement à lui dans sa détresse méritée. Il commença donc son œuvre criminelle en ne considérant que son propre intérêt et sans se demander s'il ne causait pas la ruine de sa patrie, si elle guérirait ou non des blessures qu'il lui portait. Il crut être assez fort pour faire dépendre de sa personne le sort des États de la Grèce.

De Thurii, où il avait échappé à l'équipage de la Salaminienne, Alcibiade se rendit dans le Péloponnèse et s'arrêta à Élis et à Argos. Là il reçut la nouvelle qu'à Athènes on l'avait condamné à mort. Exilé, mis au ban, dépouillé de tous ses biens, et, comme autrefois Thémistocle, poursuivi par des émissaires athéniens qui demandaient son extradition, il résolut de passer aux ennemis de sa patrie, à ceux chez lesquels il pouvait espérer trouver, mieux qu'ailleurs, la sécurité pour sa personne et l'occasion de se venger. Après s'être procuré un sauf-conduit, grâce à ses anciennes relations d'amitié avec Sparte [1], il arriva dans cette ville en hiver, à l'époque où l'expédition navale des Athéniens avait mis dans le plus grand émoi les États du Péloponnèse, et où les ambassadeurs syracusains arrivaient eux-mêmes de Corinthe à Sparte, énergiquement soutenus par les Corinthiens et demandant du secours [2]. Sparte se trouvait donc, comme dix-huit ans auparavant, en face d'une guerre, pressée comme alors par ses alliés, aussi irrésolue, aussi embarrassée. Les autorités de la ville étaient

[1]) Voy. ci-dessus, p. 281.

[2]) Sur le séjour et l'activité déployée par Alcibiade à Sparte, voy. Hertzberg, *Alkibiades*, p. 220-251.

paralysées par l'aversion traditionnelle que leur inspiraient des entreprises de longue durée ; elles voulaient se contenter d'envoyer des ambassades.

Mais Alcibiade était là pour arracher les Spartiates à leur indolence, pour exciter leurs passions et réveiller leur énergie. Grâce à l'admirable souplesse de son esprit, il eut bientôt écarté tous les obstacles qui pouvaient l'empêcher de devenir influent à Sparte. Il flatta le peuple et les personnes considérables de la ville ; il fit l'éloge des principes qui y étaient en honneur et se conforma au genre de vie qu'on y menait. Comme Thémistocle chez les Perses, Alcibiade se recommandait auprès des Spartiates des services qu'il leur avait rendus à Athènes, surtout au sujet des prisonniers de Pylos. Il n'avait rien négligé, disait-il, pour renouer les anciennes relations d'hospitalité entre les Spartiates et sa famille ; mais Sparte lui avait montré un dédain blessant en lui préférant Nicias, et s'était ainsi fait de lui un ennemi. Quant à ses tendances démocratiques, il n'avait fait qu'adhérer aux principes constitutionnels de sa patrie. Il n'avait pas besoin de dire combien peu il y tenait au fond ; aussi avait-il toujours résisté de toutes ses forces aux abus du gouvernement de la populace. C'est ainsi qu'il sut justifier vis-à-vis des Spartiates ses principes politiques aussi bien que sa conduite passée. Ses facultés extraordinaires les frappèrent d'étonnement ; ils jugèrent impossible qu'il se réconciliât jamais avec sa patrie, et ils lui accordèrent assez de confiance pour lui permettre de se présenter, en qualité d'orateur public et de conseiller de l'État, devant l'assemblée du peuple qui devait décider du succès de l'ambassade de Syracuse et de Corinthe.

Il dévoila alors tous les plans du parti de la guerre, tels qu'à Athènes même il les avait soutenus par tous les moyens. Ce n'est pas Syracuse, dit-il, c'est Sparte qui est le véritable but de l'expédition actuelle. La prise imminente de Syracuse, si éloigné que soit le théâtre de la guerre, est un danger immédiat pour Sparte. C'est pour cela qu'il ne faut point tarder à envoyer, d'un côté, des troupes en Sicile et surtout un chef expérimenté, capable d'organiser la résistance des assiégés, et de l'autre, à attaquer directement Athènes pour ébranler la

puissance de l'ennemi sur son propre territoire. Le meilleur moyen, pour atteindre ce but, c'est d'établir un camp fortifié en Attique. Il termina en offrant de remplir lui-même les fonctions, quelque dangereuses qu'elles fussent, que les Spartiates voudraient lui confier. Il était évident pour tout le monde qu'il était plus capable que personne de nuire aux Athéniens; mais les Spartiates ne devaient pas non plus douter de sa bonne volonté. « J'ai aimé ma patrie, dit-il sans hésiter, aussi long-« temps que j'ai pu y vivre en toute sécurité et y agir comme « citoyen. La méchanceté de mes ennemis a brisé tous les liens « qui m'attachaient à elle, et maintenant je ne puis plus prou-« ver mon amour du sol natal autrement qu'en cherchant par « tous les moyens possibles à reconquérir ma patrie perdue. » Ces paroles signifiaient nécessairement pour les Spartiates qu'il n'avait pas d'autre but que d'aller vaincre Athènes avec eux.

Le résultat immédiat de ce discours fut qu'on désigna, pour aller porter du secours aux assiégés, Gylippe, fils de Cléandridas, le général le plus capable que possédât Sparte depuis la mort de Brasidas. Le choix ne pouvait être plus heureux. C'était un de ces Spartiates de la vieille roche, qui avaient la conviction qu'un homme de leur trempe valait une armée. Né pour le commandement et sûr de la victoire, il avait marché avec le temps; il était actif, entreprenant et habile; son père ayant vécu dans l'exil à Thurii, il connaissait bien les affaires des pays d'outre-mer. Gylippe ordonna aux trirèmes prêtes à Corinthe de se rendre à Asine[1]. Vers la fin de mai, il partit avec quatre vaisseaux; en juin, il se trouvait à Leucade pour y attendre la flotte corinthienne. Les perspectives n'étaient pas brillantes, car, à mesure qu'il s'approchait du théâtre de la guerre, il recevait coup sur coup des nouvelles l'informant de la situation désespérée des Syracusains. Déjà on songeait à abandonner la Sicile à son sort; on voulait seulement essayer de sauver l'Italie; et, dans ce but, Gylippe résolut de prendre les devants avec ses quatre vaisseaux.

Il débarqua à Tarente et chercha à tirer parti de ses relations

[1]) Thucyd., VI, 93. Sur Asine, cf. vol. I, p. 260, et ci-dessus, p. 144.

avec Thurii pour détacher cette ville des Athéniens et susciter en Italie une puissance hostile à Athènes. Mais les Thuriates restèrent fidèles aux Athéniens et se hâtèrent même de leur annoncer la nouvelle de l'arrivée de l'escadre péloponnésienne. Gylippe fut rejeté sur Tarente par une tempête et dut y attendre, pendant des semaines entières, que ses vaisseaux fussent remis en état [1].

Tel fut le piteux commencement de toute cette expédition. Mais bientôt tout changea de face. Car les Athéniens, qui se sentaient maîtres absolus sur mer, n'avaient rien fait pour garder l'accès de la mer de Sicile; et l'on vit bien alors qu'ils avaient eu tort de ne pas s'emparer de Messana, la clef du détroit de Sicile, qui dès l'abord avait attiré l'attention d'Alcibiade [2]. Il est vrai que Nicias, après le message des Thuriates, envoya quatre trirèmes à Rhégion; mais il était trop tard. Car Gylippe avait reçu à Locres les premières nouvelles détaillées sur Syracuse, et, dès qu'il eut appris qu'elle n'était pas encore complètement cernée, il modifia ses plans. Trouvant le passage libre au détroit de Messana, il longea la côte septentrionale et débarqua sans obstacle à Himère, et, dès qu'il eut mis le pied sur le sol sicilien, la guerre prit une tournure toute nouvelle.

Gylippe n'avait avec lui que sept cents combattants. Mais cette petite troupe, qui sur la côte italique eût pu être facilement détruite, s'accrut rapidement; Géla, Sélinonte et l'intérieur de l'île lui fournirent plus de deux mille hommes de troupes, composées d'hoplites et d'infanterie légère; il se procura en outre de la cavalerie. Il parut ainsi inopinément sur les derrières de la ville assiégée qui, animée d'une ardeur nouvelle à l'approche du secours que le Corinthien Gongylos lui avait annoncé, avait cessé de négocier avec l'ennemi. Pendant que les Athéniens mettaient la dernière main à l'extrémité du mur d'investissement, du côté du midi, Gylippe franchit les hauteurs d'Épipolæ, et, pénétrant par l'ouverture que laissait encore le mur septentrional, entra sans obstacle à

[1]) THUCYD., VI, 104.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 347.

Syracuse, qui se hâta de mettre à sa disposition toutes ses ressources et toutes ses forces [1].

Les Athéniens continuaient à se fier à leurs lignes de circonvallation, déjà presque terminées ; peut-être même espéraient-ils que l'accroissement de la garnison de Syracuse ne ferait qu'aumenter la détresse des assiégés. Mais ils s'aperçurent bientôt avec effroi qu'un nouvel esprit régnait dans la ville. Tout à coup une armée, en ordre de bataille, s'avança vers leurs retranchements, et, tandis que, peu de semaines auparavant, des ambassadeurs s'étaient présentés au camp pour traiter, ils virent arriver maintenant un héraut qui leur offrit un armistice si, dans l'espace de cinq jours, ils consentaient à quitter l'île avec leur flotte et leur armée. C'est ainsi que Gylippe cherchait à transformer la pusillanimité des Syracusains en une ardeur entretenue par la certitude de la victoire. Les deux partis belligérants changèrent de rôle. On força les Athéniens à se tenir sur la défensive, tandis que les Syracusains, par leurs attaques incessantes, imprimèrent à la lutte un caractère nouveau.

Dès le début, Gylippe remporta un succès décisif. Il partit de Tyché et s'avança, abrité par le bord septentrional du plateau, jusqu'au pied du Labdalon qui, comme nous l'avons vu, était situé tout près du bord. Il put ainsi s'approcher sans être aperçu par les Athéniens. Puis il s'élança à l'assaut et escalada les retranchements ; la garnison fut massacrée, et la place que les Athéniens avaient fortifiée tout d'abord, celle par où ils avaient si heureusement commencé le siège, passa aux mains des Syracusains. Ceux-ci avaient maintenant, à côté des Athéniens, une forte position à Épipolæ [2].

La surprise de Labdalon rendit beaucoup plus facile l'exécution de ce qui pressait le plus, c'est-à-dire la construction d'un mur en travers d'Épipolæ, vers Euryalos, pour empêcher l'achèvement de la ligne de circonvallation que les Athéniens avaient abandonnée à moitié terminée, parce qu'ils voulaient achever d'abord le mur méridional [3] ; les matériaux étaient

[1]) Thucyd., VII, 1-2. Holm, *op. cit.*, II, p. 38 sqq.
[2]) Thucyd., VII, 3.
[3]) Voy. ci-dessus, p. 357.

déjà à pied d'œuvre. Ce fut là désormais le point central de la lutte; il fallait conquérir le terrain sur lequel on voulait élever le mur. Dans la première rencontre, Gylippe est repoussé. Pour empêcher que le courage des troupes en fût ébranlé, il déclare qu'il a commis une faute, attendu que la cavalerie et les archers n'avaient pas pu agir avec efficacité entre les murailles. Il renouvelle l'attaque sur un terrain plus ouvert; cette fois, les Athéniens sont battus; ils se retirent, et, dans la nuit même, les assiégés coupent par un mur les lignes athéniennes[1]. Dès lors, le blocus de la ville, que les Athéniens avait presque terminé, devenait impossible. Ils n'avaient plus que le château circulaire, et le double mur qui le reliait avec le port. Déjà ils étaient plutôt assiégés qu'assiégeants; sur terre, ils ne se battaient plus avec assurance, et Nicias se décida à prendre de nouvelles mesures : il songeait déjà plutôt à sauver son armée qu'à lui assurer la victoire. Son attention était surtout dirigée sur la flotte.

Les vaisseaux athéniens étaient restés jusqu'alors au fond du grand port, là où la double muraille touchait au rivage. Cette position avait l'inconvénient de les empêcher d'être tout prêts s'il y avait quelque chose à faire en avant du port. Or, la surveillance devenait d'autant plus nécessaire de ce côté que douze trirèmes corinthiennes étaient entrées dans le port, malgré les vaisseaux athéniens détachés pour en défendre l'accès. Leurs équipages avaient aidé d'une manière très efficace à la construction des murs qui s'élevaient sur Épipolæ, et que Gylippe, dans sa prévoyance intelligente, avait fait disposer de façon à interdire complètement aux Athéniens, au moyen d'une longue ligne de fortifications, l'accès de la partie septentrionale du plateau. On pouvait prévoir que, ces ouvrages une fois terminés et le côté de la terre complètement garanti, le port lui-même deviendrait le théâtre de la lutte. Nicias voulait donc avant tout être maître de l'entrée, et dans ce but il résolut de fortifier le promontoire rocheux de Plemmyrion, qui est situé en face d'Ortygie et qui commande au sud l'entrée du port. Il y transféra ses principaux magasins et la

[1]) Sur cette troisième contre-approche, voy. HOLM, *op. cit.*, II, p. 392 sqq.

majeure partie de la flotte ; de là, il pouvait bloquer les lieux de débarquement des Syracusains et communiquer lui-même en toute sécurité avec la haute mer [1]. Mais ce nouveau quartier général avait aussi ses inconvénients : il manquait d'eau ; les troupes étaient obligées d'aller en chercher au loin et de s'exposer ainsi aux attaques de la cavalerie ennemie. Plus d'un profita de cette circonstance pour passer à l'ennemi ; car il y avait parmi les marins des hommes qu'on avait enrôlés de force et qui saisirent cette occasion pour s'affranchir. Il y avait aussi un grand nombre d'aventuriers qui étaient partis pour faire fortune et qui, voyant que l'expédition prenait une tournure sérieuse, voulaient se soustraire aux fatigues et aux dangers. Les hommes enrôlés en Sicile étaient ceux sur lesquels on pouvait le moins compter.

Les forces athéniennes diminuaient ainsi d'une façon inquiétante, pendant que des troupes nouvelles accouraient de toute part dans le camp ennemi. Car Gylippe lui-même, dès qu'on put se passer de lui à Syracuse, s'était mis à parcourir les villes siciliennes et avait soulevé toute la Sicile contre les Athéniens, à l'exception de quelques faibles alliés de ces derniers. On songea aussi à créer une flotte sicilienne, dont l'escadre du Péloponnèse fut le noyau. C'étaient des trirèmes nouvellement armées, montées par des équipages remplis d'ardeur guerrière, tandis que les vaisseaux athéniens, qu'on ne pouvait tirer sur le rivage, commençaient à pourrir et à faire eau ; on manquait d'endroits convenables pour réparer les avaries ; la discipline s'était relâchée, parce que les navires étaient en grande partie restés inactifs dans le port. Il était du reste impossible que les Athéniens, dans les circonstances présentes, fissent quoi que ce fût pour modifier la situation et inspirer aux troupes une nouvelle ardeur. Car on avait besoin de tant de monde pour garnir les vastes retranchements, devenus inutiles maintenant pour la plupart, qu'il ne restait plus de troupes pour tenter un coup de main contre les Syracusains et leurs ouvrages. La cavalerie ennemie, qui voltigeait autour du camp des Athéniens, leur enlevait toute

[1]) Thucyd., VII, 4-6. Plut., *Nicias*, 19.

liberté d'action et les harcelait sans cesse ; enfin, chose inquiétante entre toutes, on voyait du haut de Plemmyrion les vaisseaux stationnés devant Ortygie s'exercer continuellement et se préparer à lalutte.

La situation devenait donc de jour en jour plus grave, et c'était sur Nicias que pesait toute la responsabilité ; sur lui qui était moins en état que personne de ranimer le courage des siens, puisqu'il voyait tout lui-même sous les couleurs les plus noires. Naturellement incapable de se mesurer avec un ennemi audacieux et infatigable, qui avait tous les avantages de l'attaque, il était tourmenté par l'idée que, si les choses allaient si mal, c'était bien un peu par sa faute ; il souffrait enfin d'une maladie de reins qui, par moments, l'empêchait d'exercer le commandement suprême. Dans ces circonstances, il eût sans doute préféré, quant à lui, lever entièrement le siège, et le plus tôt possible ; mais il n'osait prendre sur lui la responsabilité d'une pareille mesure ; il ne possédait pas assez de fermeté et de désintéressement pour faire, sans songer à lui-même, ce qu'il croyait exigé par les circonstances. Il ne lui restait donc qu'à instruire en toute sincérité les Athéniens de ce qui se passait en Sicile, pour qu'ils prissent le parti ou de rappeler la flotte ou d'en équiper une nouvelle aussi forte que la première pour recommencer la guerre à nouveaux frais. Il demandait à être, dans tous les cas, déchargé de ses fonctions, qui demandaient de la vigueur physique et de la santé. Il exposa toutes ces raisons dans une longue lettre autographe, de peur que les envoyés ne fussent tentés, pour échapper au désagrément de donner de mauvaises nouvelles, de pallier le mal ou de le cacher [1].

La lettre arriva à Athènes vers le milieu de l'hiver, mais elle produisit un effet tout différent de celui sur lequel avait compté Nicias. Car, bien que les Athéniens fussent profondément émus à la lecture de ces tristes nouvelles, ils furent tous d'accord pour continuer la guerre. Il paraît même qu'il n'y eut pas un mot de blâme contre le général, bien que l'on sût parfaitement que sa conduite n'était pas sans reproche. La con-

[1]) Thucyd., VII, 15.

fiance qu'il inspirait restait inébranlable, et tout ce qu'on fit pour accéder à ses désirs fut de lui donner deux collègues, Ménandros et Euthydémos. Le peuple athénien fit preuve de sentiments dignes des beaux temps de la république; il était prêt à tous les sacrifices pour sauver l'honneur de la cité et ne pas laisser à ses ennemis aux aguets l'occasion d'un triomphe.

Ce fut un hiver bien occupé que celui qui précéda la dix-neuvième année de la guerre. Toutes les forces dont disposaient encore les États grecs furent mises en mouvement des deux côtés. La guerre fut continuée en Sicile avec une ardeur croissante, et elle se ralluma dans la Grèce elle-même. Le temps était venu où les deux foyers d'hostilités formèrent en se rejoignant un incendie qui embrasa à la fois toutes les parties du territoire hellénique, la mère-patrie et les colonies, l'Orient et l'Occident, de sorte que toutes les luttes antérieures ne parurent plus avoir été que les préludes de cette guerre nouvelle. Car plus on employait sur terre et sur mer toutes les ressources dont on disposait, plus on sentait qu'une paix factice était dorénavant impossible et qu'il fallait en finir. Des levées furent faites dans tout le Péloponnèse, pour attaquer Athènes chez elle et en Sicile; à Corinthe, on équipa une flotte nouvelle. Dix vaisseaux de guerre sous Eurymédon partirent immédiatement d'Athènes pour Syracuse avec de l'argent et des troupes, afin d'y ranimer le courage de l'armée [1], tandis que Démosthène fut chargé de faire pour le printemps prochain les préparatifs les plus complets. Il ne s'agissait plus seulement de Syracuse : une escadre spéciale de vingt vaisseaux devait se rendre à Naupacte pour y barrer la route de Sicile aux Corinthiens, et une seconde flotte de trente vaisseaux devait recommencer les hostilités sur les côtes du Péloponnèse.

Mais Gylippe n'était pas resté non plus inactif pendant ces mêmes mois d'hiver; dès qu'il eut vu les Athéniens décidés à continuer la lutte, il avait tout tenté pour détruire les forces

[1]) Eurymédon part avec 120 talents pour la Sicile, περὶ ἡλίου τροπὰς τὰς χειμερινάς (Thucyd., VII, 16) et revient ensuite au-devant de Démosthène jusqu'à la côte d'Acarnanie (Thucyd., VII, 31).

de Nicias avant l'arrivée de la nouvelle armée, et peu s'en fallut que Démosthène n'arrivât trop tard.

La guerre de Sicile rappelle, à bien des égards, les guerres antérieures. Cette fois encore, la position réciproque des deux armées n'était que la reproduction de ce qu'on avait vu ailleurs : Syracuse était victorieuse sur la terre ferme; Athènes tenait le port et dominait sur mer. On ne pouvait donc prévoir aucune solution tant que les Syracusains ne prendraient pas la résolution énergique de se mesurer avec la flotte athénienne. Pour en inspirer le courage à ses concitoyens, Hermocrate, qui avait retrouvé son influence à côté de Gylippe, fit plus que tout autre. Il leur montra comment les Athéniens eux-mêmes avaient été contraints par la force des choses à abandonner la culture de leurs terres pour devenir un peuple de marins; c'est ainsi qu'eux aussi, même au risque d'être d'abord battus, devaient lutter contre la flotte athénienne et reconquérir leur mer. Des marins corinthiens les instruisirent; ils avaient du reste conservé une certaine habitude de manœuvrer sur mer qui datait de l'époque des tyrans, ainsi que des chantiers qui leur furent d'une grande utilité. Car il est probable que Gélon avait déjà tiré parti, non seulement du grand port, mais aussi de la petite baie située sur le flanc extérieur de l'isthme d'Ortygie, et y avait établi un arsenal et des chantiers de construction.

La petite baie n'offre pas par elle-même beaucoup d'avantages ; elle est peu profonde et ouverte vers l'Orient ; mais un double port avec plusieurs entrées est, pour toute ville maritime, une précieuse ressource, et, dans la circonstance présente, le petit port fut particulièrement utile à Syracuse, parce qu'il était protégé par la ville et attirait beaucoup moins l'attention des Athéniens. Mais on construisait et on s'exerçait aussi dans le grand port; les Syracusains purent ainsi, avant l'arrivée de Démosthène, commencer à lutter ouvertement sur mer avec les Athéniens. Trente-cinq vaisseaux sortirent un matin du grand port et quarante-cinq du petit pour attaquer en commun Plemmyrion. Les Athéniens étaient heureux de pouvoir enfin combattre en bataille rangée, et ils repoussèrent vivement dans le canal les vaisseaux ennemis,

malgré leur supériorité numérique. Mais Gylippe n'avait pas fait dépendre de ce combat naval le succès de ses plans ; il ne formait qu'une partie de l'attaque. Lui-même, la nuit précédente, avait tourné secrètement avec un détachement le camp athénien situé sur l'Anapos et s'était approché, en partant de l'Olympiéon, du campement maritime des Athéniens. De grand matin et pendant que, comme il pouvait s'y attendre, l'attention de la garnison de Plemmyrion était absorbée par cette bataille navale inattendue, il escalada les retranchements du côté de la terre, et le campement, avec des quantités considérables d'argent et de provisions, tomba entre les mains des Syracusains [1].

Dès lors, la guerre entra dans une phase nouvelle. La victoire navale des Athéniens était devenue une défaite. Leur flotte dut reprendre son ancienne station au fond du port, et, comme l'entrée était aux mains de l'ennemi, leurs vaisseaux, pour gagner la haute mer, durent passer furtivement entre ceux de l'ennemi ou se frayer un passage de haute lutte. Les Syracusains, au contraire, se sentaient maîtres de leur port; leur confiance s'accrut après qu'ils se furent mesurés, quoique sans succès, avec les vaisseaux ennemis. Ils croisèrent au large avec audace, enlevèrent des vaisseaux de transport athéniens, et détruisirent des approvisionnements que les Athéniens avaient sur la côte d'Italie; dès lors, la mer extérieure n'appartenait plus à ces derniers.

Gylippe ne laissait jamais les Syracusains se reposer sur les succès obtenus. Chaque nouvelle expérience fut mise à profit pour inventer des méthodes d'attaque plus efficaces; chaque victoire fut annoncée rapidement aux pays d'alentour pour exciter les villes encore inactives à prendre part au butin prochain. Agrigente, Géla et même Camarina envoyèrent du renfort. Il est vrai que les alliés d'Athènes en Sicile furent assez heureux pour en surprendre et en détruire une partie; ils retardèrent et paralysèrent ainsi le dernier coup qu'on se préparait à porter à la puissance de Nicias. Mais les Syracusains n'en livrèrent pas moins, avant l'arrivée de la nouvelle flotte, une bataille navale

1) Thucyd., VII, 21-25.

à laquelle ils s'étaient préparés en modifiant la construction de leurs vaisseaux. Le pilote corinthien Ariston avait en effet introduit une innovation inaugurée à Corinthe lors des derniers préparatifs, et qui semblait particulièrement propre à rendre plus forts et plus dangereux les vaisseaux siciliens dans le golfe étroit de Syracuse, où les Athéniens n'avaient pas assez de champ pour déployer leurs rapides manœuvres. Ariston raccourcit les proues des vaisseaux, les rendit plus solides et plus lourdes, et les garnit de poutres en saillie d'une grande épaisseur et fortement appuyées sur la coque [1]. On pouvait ainsi, en courant droit à l'ennemi, briser, par un simple choc, les parois plus faibles de ses vaisseaux.

Nicias avait de bonnes raisons pour ne pas accepter une bataille navale; mais ses nouveaux collègues [2] étaient animés d'une ambition fort intempestive; ils voulaient se couvrir de gloire avant l'arrivée de Démosthène. Il arriva ainsi que les Athéniens, au milieu des circonstances les plus défavorables, quittèrent leur station maritime et furent complètement battus tout près de cet endroit même; l'enthousiasme fut complet d'un côté, le désespoir de l'autre; car il ne fallait plus qu'une seconde attaque pour anéantir les restes des forces athéniennes [3].

Tout à coup parut une flotte nombreuse à l'entrée du port. C'était Démosthène, avec 73 trirèmes neuves, 5,000 hoplites et un grand nombre de troupes légères de toute espèce; car il avait considérablement augmenté ses forces dans les îles Ioniennes et sur la côte italique. Brillants et majestueux, les vaisseaux entrèrent sans résistance dans le port, aux sons retentissants des flûtes [4]. L'impression fut immense. Les Syracusains, immobiles de terreur, tremblaient devant la puissance d'une ville qui, attaquée sur son propre territoire, était capable d'envoyer sans cesse de nouvelles flottes et de recommen-

1) Sur ces ἐπωτίδες (THUCYD., VII, 36), voy. GRASER, *De re navali veterum*, p. 28. *Philologus*, 1871, p. 35, et l'ouvrage récent de A. CARTAULT, *La Trière athénienne*, Paris, 1880.

2) Voy. ci-dessus, p. 367.

3) THUCYD., VII, 37-41.

4) THUCYD., VII, 42.

cer la guerre avec une énergie nouvelle. Les Athéniens avaient reconquis leur supériorité sur terre et sur mer; ils avaient un général entreprenant et se sentaient de nouveau sûrs de la victoire.

Démosthène se mit rapidement au courant de la situation. Il ne compta pas trop sur les avantages de sa position; il trouva l'armée malade, et le terrain bas occupé par le quartier général, malsain; avec l'automne, la saison humide allait venir. Il demanda donc qu'on se hâtât de profiter du moment. Les Athéniens, selon lui, devaient attaquer l'ennemi le plus tôt possible, d'assiégés redevenir assiégeants, et, s'ils échouaient, quitter ce port désastreux. Nicias ne fut pas de cet avis. Son découragement s'était changé en obstination; la crainte que lui inspirait toute entreprise aventureuse l'emporta sur la voix de la raison. Il fit valoir ses relations avec des partisans d'Athènes à Syracuse. La ville, disait-il, n'a plus d'argent; on déteste Gylippe; on n'a qu'à attendre, et l'ennemi reprendra ses négociations. C'étaient peut-être uniquement des illusions chimériques qui nourrissaient en lui de pareilles espérances.

Le plan de Démosthène fut adopté par le conseil des stratèges. Il était homme à exécuter le coup de main qui devait rendre aux Athéniens ces hauteurs d'Épipolæ d'où, dix-huit mois auparavant, ils avaient commencé le siège. Il partit le soir avec ses troupes des bords de l'Anapos, leur fit gravir les hauteurs, surprit la plus élevée des forteresses syracusaines, en massacra la garnison, et commença à démolir le mur que Gylippe avait fait construire en travers du plateau. Les Athéniens étaient redevenus maîtres des sommets d'où l'on dominait la ville; sûrs du succès, ils se jetèrent en avant pour tirer le meilleur parti possible de leurs avantages. A ce moment, les troupes syracusaines, qui avaient pris l'éveil, sortirent de leurs retranchements et marchèrent à leur rencontre; une lutte sanglante s'engagea dans l'obscurité sur les hauteurs désertes d'Épipolæ, lutte à laquelle les rangs serrés des auxiliaires de Syracuse, surtout des Béotiens, firent prendre peu à peu une tournure fâcheuse pour les Athéniens, fatigués et mal à l'aise sur un terrain qu'ils ne connaissaient pas. Le désordre se mit

dans leurs rangs ; les chants de victoire entonnés en langue dorienne par les Corcyréens et les Argiens, leurs propres alliés, ne firent que l'augmenter ; ils se crurent attaqués par derrière, et, se dégageant d'une mêlée meurtrière, les troupes de Démosthène finirent par descendre à la course et dans le plus grand désordre les pentes escarpées qu'elles avaient naguère escaladées. Les fuyards atteignirent, après avoir subi de grandes pertes, la plupart d'entre eux sans armes et dans un état pitoyable, le camp où Nicias attendait le résultat de l'entreprise [1].

Démosthène avait fait son possible pour rendre l'avantage aux Athéniens. L'assaut d'Épipolæ avait été bien préparé, et exécuté avec habileté et bravoure ; il avait, après un succès de courte durée, complètement échoué sans qu'il y eût de sa faute. Réitérer la tentative avec plus de bonheur était impossible. Personne n'était capable d'imaginer un autre moyen de rétablir le blocus de Syracuse. Démosthène, qui dès le début avait jugé la situation avec une lucidité parfaite, ne pouvait donc avoir aucun doute quant au devoir des généraux qui, sur cette terre lointaine, devaient prendre soin des intérêts de leur cité et de son armée. Cette armée, il fallait l'emmener, tandis qu'on avait encore la liberté de se mouvoir et des forces égales à celles de l'ennemi. La retraite était encore possible, sans honte ni danger. On n'aurait pas l'air de fuir, mais seulement de changer le plan de la campagne, comme l'exigeaient le bon sens et les circonstances. On ne renonçait pas pour cela à l'expédition de Sicile. A Catane, on se trouverait mieux placé pour nuire aux Syracusains que dans leur propre port. A Catane ou à Thapsos, on pourrait prendre en toute liberté de nouvelles résolutions et attendre les ordres du peuple athénien. Mais il fallait sortir du port, et le plus tôt possible.

On comprend à peine ce qu'on pouvait raisonnablement objecter à cette manière de voir. Eurymédon, qui était venu avec Démosthène, la partageait ; Nicias fut d'un avis contraire. C'était un homme qui agissait toujours par principes, et, comme il n'avait aucune confiance en lui-même et qu'il était

[1]) Thucyd., VII, 43-44.

incapable de prendre une décision, il voulait du moins agir aussi correctement que possible. S'il insistait pour qu'on restât, ce n'était pas qu'il eût plus de courage que ses collègues; mais il était inquiet, et il redoutait le peuple. Dans ce recoin boueux du port, dans le voisinage de ce marais qui donnait la fièvre à ses soldats, de l'ennemi qui le pressait de toutes parts et que, faute de place, on ne pouvait même plus combattre, il se sentait encore plus à l'aise que devant l'assemblée tumultueuse du peuple, qu'il voyait en esprit le citant à sa barre et le sommant de dire pourquoi il avait levé le siège sans ordre. A Syracuse, il se sentait à son poste; il pouvait y remplir simplement son devoir, quelque pénible qu'il fût; à Athènes, il devait s'attendre à être accusé d'avoir trahi sa patrie, de s'être laissé corrompre, à voir juger toute l'entreprise sans la moindre équité; il voyait d'avance la colère provoquée par l'insuccès retomber sur la tête des chefs, et il sentait bien sur qui on ferait peser la plus grande responsabilité. Il prétendait, pour se faire écouter, que les ressources de l'ennemi étaient épuisées, que ses auxiliaires se débanderaient bientôt, faute de solde; et, soit qu'il se fît illusion, soit qu'il se laissât tromper, il continuait, après comme avant, à s'appuyer sur de secrètes intelligences qu'il avait avec un parti athénien à Syracuse. Les deux généraux qui dès le début lui avaient été adjoints comme collègues partageaient son avis: on resta. Démosthène et Eurymédon, sombres et mécontents, se résignèrent.

Des semaines entières se passèrent; ce fut une perte de temps irréparable. Nicias recevait et envoyait des messages secrets; c'était tout. L'armée et ses chefs se laissaient de plus en plus aller au découragement et à la tristesse; les fièvres des marais étendaient leurs ravages. Ce fut alors que les explorateurs annoncèrent l'arrivée de nouveaux ennemis. Gylippe avait reçu à Sélinonte les Péloponnésiens qui, au printemps, avaient été jetés du cap Ténare sur les côtes de Libye, et qui avaient débarqué en Sicile sur des vaisseaux cyrénéens [1] ; il

[1]) ἀπενεχθέντων ἐς Λιβύην (Thucyd., VII, 50). Cox (II, p. 613) entend par là, contre l'opinion de Niebuhr (*Vorles. über alte Geschichte*. II, p. 130), que les Péloponnésiens ont été jetés sur les côtes de Libye.

fit entrer à Syracuse ses anciens compagnons d'armes pour les conduire à la victoire. On était à la fin du mois d'août. Nicias lui-même dut céder enfin ; l'heure décisive était venue.

On prend des mesures à la hâte et en secret; on fait annoncer à Catane l'arrivée de la flotte, et l'on contremande les approvisionnements qu'on en attend. C'est pendant la nuit du 27, une nuit de pleine lune, que le départ doit avoir lieu. Sur tous les vaisseaux les équipages, pleins d'inquiétude, font les derniers préparatifs. Tout à coup, vers neuf heures, le ciel s'obscurcit; la lune perd son éclat : une terreur subite s'empare de toute la flotte[1]. Un tel phénomène en un pareil moment, n'était-ce pas un avertissement des dieux? Ne commettait-on pas un sacrilège en le dédaignant? Il n'y avait là personne qui eût assez de force d'âme pour calmer la multitude superstitieuse et relever son courage, comme Périclès l'avait fait en pareille circonstance[2]. Aucun des généraux n'eut assez de présence d'esprit, aucun ne fut assez habile pour démontrer au peuple, par la science même des présages, que, pour les entreprises qu'il faut mener en secret, l'éclipse des astres est un signe favorable et qu'elle contribue au succès. Toute cette affaire, dont dépendait le sort de milliers d'hommes et le salut d'Athènes, tomba entre les mains de quelques misérables devins, qui exerçaient machinalement leur profession. Car, par malheur, on venait de perdre le plus capable de cette corporation, Stilbidès, qui avait souvent usé de son influence sur Nicias pour l'affranchir d'une vulgaire superstition. Les maîtres de l'art qu'on avait sous la main déclarèrent qu'il fallait attendre une révolution complète de la lune pour pouvoir partir sans scrupules. Attendre trois fois neuf jours, tandis que chaque heure pouvait amener la ruine ! Nicias était le plus timoré de tous. Il se croyait plus que jamais entre les mains des puissances occultes; il ne s'occupait que de sacrifices expiatoires, jusqu'à ce qu'enfin la nécessité l'arrachât à ses sombres rêveries.

Les Syracusains étaient instruits de tout et ne songeaient plus qu'à empêcher les Athéniens de s'échapper. Gylippe

1) THUC., VII, 50. DIODOR., XIII, 12. PLUT., *Nicias*, 23.
2) Voy. vol. II, p. 482.

prépara une attaque par terre et par mer. Les Athéniens avaient un plus grand nombre de vaisseaux, mais ils furent battus; le reste de leur flotte fut refoulé de plus en plus tout au fond du port, et, sans l'imprévoyance avec laquelle fut conduite l'attaque par terre et la bravoure des Tyrrhéniens, la flotte eût été complètement détruite [1]. En se comptant après cette défaite, les Athéniens s'aperçoivent, avec une terreur nouvelle, que les Syracusains font tous leurs efforts pour fermer l'entrée du port en mettant à l'ancre au milieu du canal des vaisseaux, grands et petits, reliés par des chaînes [2]. Il n'était plus question maintenant d'attendre les phases de la lune. Il fallait sans délai engager une lutte à mort, si un seul de ces milliers d'hommes voulait revoir sa patrie. Tous les hommes furent rappelés des ouvrages en construction, et l'on équipa environ 110 vaisseaux, tant bons que mauvais ; on les garantit autant que possible contre les poutres des navires ennemis, et on les munit de grappins de fer pour rendre leur attaque plus efficace. On avait élevé à la hâte sur le rivage un retranchement pour y mettre en sûreté, en attendant, les malades et les outils; Démosthène se dirigea ensuite vers l'entrée du port pour forcer le passage. Une fois encore on entendit résonner le pæan athénien; le courage du désespoir animait les troupes. On réussit en effet à percer la ligne au centre et à se rendre maître des vaisseaux les plus proches. Mais alors, les flottes ennemies se précipitent des deux côtés vers l'entrée. Bientôt les vaisseaux s'abordent un à un dans une mêlée inextricable; plus de deux cents navires sont aux prises, et tout le rivage d'alentour est couvert de troupes syracusaines; le danger menace de tous côtés. La confusion et le tumulte étaient si grands qu'aucun commandant de navire ne pouvait avoir un but déterminé; il n'était possible ni de se mouvoir librement ni d'embrasser l'ensemble du regard, ni de diriger les mouvements ; et, sans qu'on sût comment cela s'était fait, la flotte reprit le chemin du port et chercha un refuge auprès des retranchements élevés sur le rivage [3].

[1]) Eurymédon périt dans cette bataille (Thucyd., VII, 52).
[2]) Thucyd., VII, 56. 59.
[3]) Thucyd., VII, 61-71.

Mais les Syracusains aussi avaient cruellement souffert. Que pouvait-on faire, en définitive, sinon s'avancer encore le lendemain et chercher à se sauver par la seule voie qui restait ouverte? On pouvait prévoir que la foule des vaisseaux serait moins grande et que les Athéniens jouiraient d'une plus grande liberté de mouvement; il leur restait toujours plus de vaisseaux qu'à l'ennemi. Les généraux voulaient donc tenter la sortie. Mais voilà que les équipages refusent d'obéir. A tous les malheurs vint se joindre le seul qu'on n'eût pas éprouvé jusqu'alors, l'indiscipline et la révolte. Les Athéniens en étaient arrivés à ressentir une terreur invincible à l'idée de monter à bord de leurs vaisseaux; et pourtant, c'était là le seul moyen de salut. Ils demandaient une retraite par terre, qui n'offrait aucune chance de réussite. Et cette résolution désespérée, qu'on doit exécuter la nuit suivante, est elle-même retardée. Induit en erreur par des espérances trompeuses, on laisse encore passer une journée entière, jusqu'à ce que les Syracusains, que rien n'avait pu empêcher de célébrer leur triomphe, se fussent réveillés de leur ivresse et mis en marche pour occuper les environs.

Enfin le défilé commence; un défilé de quarante mille hommes, semblable à l'émigration d'une ville. Chargés de bagages, ils s'éloignent de la côte pour entrer dans un pays ennemi, sans en connaître les routes, sans but déterminé, sans provisions suffisantes, doutant du succès, tourmentés par la crainte. Les uns s'avancent dans un muet désespoir, indifférents à tout, les autres, en exhalant leur colère contre les hommes et les dieux. Car toutes les tristesses, toutes les misères que peut ressentir le cœur de l'homme pesaient de tout leur poids sur l'armée lorsqu'elle quitta ce lieu de malheur. Elle avait vu peu à peu ses vaisseaux devenir la proie des flammes ou tomber entre les mains de l'ennemi. Il fallut se séparer des morts qui gisaient aux alentours, sans pouvoir leur rendre les derniers honneurs; plus terribles encore étaient les adieux des blessés et des malades couchés sur la rive déserte et qui poursuivaient de leurs gémissements leurs parents ou leurs camarades de tente, ou qui s'attachaient à

leurs vètements et se faisaient traîner par eux jusqu'à ce qu'ils retombassent épuisés.

Les généraux firent leur devoir et se tirèrent d'affaire le mieux possible. Ils formèrent deux corps de troupes; Nicias conduisait le premier, Démosthène l'arrière-garde; les équipages, les outils et les machines furent placés au milieu, entre les deux corps d'armée, qui formaient chacun un carré oblong. Plus la détresse augmentait, et plus Nicias s'élevait à une grandeur d'âme vraiment héroïque, dont l'exemple ne resta pas sans effet. Avant le départ, il adressa aux troupes réunies une dernière et solennelle allocution pour leur inspirer du courage. Il leur fit voir la possibilité de prendre une forte position où ils pourraient se défendre avec avantage: il leur fit espérer le secours de tribus siciliennes amies; il leur parla de la justice des dieux; car, si autrefois ils avaient excité leur malveillance par leur gloire et leur puissance, ils pouvaient bien, dans les circonstances présentes, compter sur leur pitié; les dieux pouvaient les relever de leur profonde humiliation. Il leur affirma que sa bonne conscience le consolait, et qu'il envisageait l'avenir, quelque sombre qu'il fût, avec fermeté. Il termina en disant que le succès dépendait de leur discipline, de leur constance et de leur courage.

L'armée remonta la rive gauche de l'Anapos, qui roule ses eaux profondes à travers un terrain marécageux et couvert de roseaux. Dans cette vallée déjà, la lutte commença. Car les Syracusains voulaient retenir l'armée dans le voisinage, pour la détruire, s'il était possible, sous les murs même de Syracuse. Mais les Athéniens traversèrent de force le gué qui mène à l'intérieur, et leurs ennemis préférèrent dès lors ne plus les attaquer en bataille rangée; ils les poursuivirent dans l'espoir de les détruire en attaquant sans cesse leurs flancs et leur arrière-garde. Les Athéniens avancèrent ce jour-là d'une lieue et bivouaquèrent pour la première fois au pied d'une colline. Le second jour, ils arrivèrent dans une plaine et s'y arrêtèrent après une courte marche, pour se procurer dans le voisinage de l'eau et des provisions; ce qu'ils firent sans être inquiétés. En effet, l'ennemi, ayant deviné que l'intention des Athéniens était de gagner les hauteurs près du mont Acra, où,

avec l'aide des Sicules [1], ils espéraient trouver la route de Catane [2], les devança à la hâte pour occuper et fortifier la gorge qui y menait. Les Athéniens, s'étant mis en marche le troisième jour, sont repoussés de la gorge et se voient forcés, après un rude combat, de regagner leur campement. Ils ne peuvent même rester là, parce que la cavalerie ennemie leur coupe tout approvisionnement. Il faut donc qu'ils fassent tous leurs efforts pour enlever le défilé le jour suivant.

Ils se mettent en marche aux premières heures du jour: ils s'élancent à l'assaut avec une bravoure héroïque; mais tous leurs efforts sont vains. De derrière les murs qui barrent les deux avenues du défilé et du haut de la colline située au milieu, ils sont criblés de flèches et de projectiles, sans pouvoir atteindre leurs adversaires. Des orages accompagnés de fortes pluies éclatent; et, bien qu'ils fussent très ordinaires dans cette saison, ils répandent une terreur nouvelle. Les Athéniens ne voyaient partout que présages de malheur. Il y eut encore un jour de lutte sans espoir qui ne leur valut que des pertes nouvelles et des blessures. A la tombée de la nuit, on se décide à abandonner la direction qu'on a suivie jusque-là, et, tandis que des feux de bivouac abusent l'ennemi, l'armée se met en marche vers le sud, vers la côte où les vallées permettaient d'espérer des positions plus avantageuses pour la dé-

[1]) On avait d'abord en vue les Sicules de Mesogæa (*Minoa Palique*) : plus tard, on reporta ses espérances sur ceux qui habitaient à quelque distance dans une direction divergente (*Motyke*, *Hybla Heræa*).

[2]) Sur la retraite des Athéniens, voy. Leake, *Transactions of the Royal Society of Literature*, Sec. Series, III, p. 320 sqq. Holm, *Geschichte Siciliens*, II, p. 397 sqq. Holm conteste que les Athéniens aient dirigé leur retraite vers la côte orientale, et il voit dans l'expression de Diodore (προῆσαν ἐπὶ Κατάνης, XIII, 18) une interprétation erronée des paroles de Thucydide (ἦν δὲ ἡ ξύμπασα ὁδὸς αὕτη οὐκ ἐπὶ Κατάνης τῷ στρατεύματι, ἀλλὰ κατὰ τὸ ἕτερον μέρος τῆς Σικελίας κ.τ.λ. VII, 80). Classen est du même avis. Mais il m'est impossible d'imaginer, pour mon compte, que les Athéniens aient pu avoir un autre objectif que Catane. Ils furent obligés de faire un détour parce qu'Epipolæ, occupée par les Syracusains, interceptait pour eux le chemin direct qui suit la côte. Ils suivirent donc l'ancienne route dans la direction d'Acræ, avec l'intention de tourner à droite devant Acræ. Il n'y a pas si longtemps que l'ancienne route passait par *Cava di Culatrello* : c'est à l'extrémité occidentale de cette gorge que se trouve *Bibbio* près du *Monte Grosso* (ἀκραῖον λέπας).

fense et des routes plus faciles vers l'intérieur. Nicias parvient à maintenir l'ordre. A l'aube, il arrive près de la mer et gagne la route d'Héloros, qui de Syracuse conduit au promontoire méridional de la Sicile [1]. Il marche sans s'arrêter, sans attendre Démosthène. On considère déjà comme le plus grand des bonheurs de se voir délivré pour un moment des horreurs de la poursuite. Démosthène n'a pu marcher aussi vite. Vers midi, il est atteint et contraint de se battre de nouveau. Son petit corps d'armée, poussé l'épée dans les reins, marche au hasard ; enfin, l'ennemi le cerne et l'enferme dans un grand enclos, le Polyzélion, où les troupes, sans pouvoir se défendre, succombent en masse sous les projectiles. Il fallut céder à la nécessité. Six mille hommes se rendent à Gylippe, et Démosthène lui-même, dont on a retenu le bras au moment où il voulait se porter le coup fatal, tombe vivant entre ses mains.

Sur ces entrefaites, Nicias avait pris une forte position sur l'Erineos, non loin de la côte. Là il reçoit la nouvelle de ce qui est arrivé et la sommation de se rendre. Il promet la restitution des frais de la guerre si on le laisse se retirer librement. Ces conditions sont rejetées, et, le huitième jour, l'ennemi recommence sa terrible poursuite [2]. Nicias fait les plus grands efforts pour atteindre la plus rapprochée des vallées parallèles qui débouchent sur la côte, celle de l'Asinaros ; l'armée, remplie d'une fiévreuse anxiété, hâte le pas, et, à peine a-t-elle aperçu l'eau que tous, sans se soucier de l'ennemi qui déjà occupe la rive opposée, se précipitent en tumulte sur la pente glissante des talus, se blessant les uns les autres, se foulant aux pieds, s'écrasant pour arriver à l'eau et étancher la soif qui les dévorait. Les uns sont entraînés par le courant pendant qu'ils boivent, les autres y roulent blessés. Car, du haut de la rive opposée, les troupes siciliennes lancent des traits et des projectiles sur cette masse qui s'agite dans le lit de la rivière ; la cavalerie arrête les fuyards, et les Péloponnésiens descendent dans le ravin l'épée à la main pour attein-

[1]) Il y eut un engagement au passage du Kakyparis, aujourd'hui *Fiume di Cassibile* (Thucyd., VII, 80).

[2]) Les huit jours comptés par Plutarque (*Nicias*, 27) sont exacts, quoi qu'en dise Grote (X, p. 338, 2, trad. Sadous).

dre leurs victimes ; l'eau bourbeuse se teint de sang et se fraye lentement sa voie entre des monceaux de cadavres.

A la vue de ce massacre et du désordre complet de ses troupes, Nicias dut renoncer à sauver une partie de son armée. Il se rendit à Gylippe, à condition qu'il arrêterait le carnage et épargnerait les survivants : quant à lui, il le traiterait comme il l'entendrait. Il n'y eut même pas de convention formelle. Beaucoup d'Athéniens furent massacrés sans pitié après qu'on se fut rendu ; d'autres furent pris isolément et devinrent esclaves dans les maisons des vainqueurs : enfin, un nombre assez considérable, grâce au désordre général, purent se sauver à Catane, les uns immédiatement, les autres un peu plus tard [1].

C'est ainsi qu'environ 7,000 hommes seulement furent conduits en triomphe à Syracuse, lorsque Gylippe revint de cette meurtrière chasse à l'homme. Les prisonniers furent enfermés en masse dans les carrières où, resserrés entre des rochers élevés et perpendiculaires, ils étaient exposés sans abri aux rayons brûlants du soleil et à la fraîcheur des nuits d'automne. Pour tenir jusqu'à un certain point la parole donnée à Nicias, on leur accorda de la nourriture pour huit mois, de l'orge et de l'eau, mais la moitié à peine de ce qu'on donnait aux esclaves. Pour comble de misère, ils servaient de spectacle au peuple ; des groupes de curieux venaient contempler ces lamentables demeures, où les vivants traînaient leur triste existence entre les mourants et les morts [2]. Les Syracusains eux-mêmes ne purent tolérer ces horreurs dans leur voisinage. Au bout de soixante-dix jours, la terrible prison s'ouvrit ; un grand nombre de prisonniers furent vendus comme esclaves ; les Athéniens de naissance seuls et les Grecs de Sicile furent retenus. On aime à ajouter foi à la tradition consolante qui rapporte que les Athéniens qui se distinguaient par la culture de leur esprit furent traités avec plus douceur, qu'ils devinrent précepteurs dans les familles, et qu'ils surent amélio-

[1]) Lysias, *Orat.*, XX, § 24.

[2]) Sur les Latomies, voy. Cic. *In Verr.*, II, 5, 27. Holm, *Gesch. Siciliens*, I, p. 127.

rer leur sort et se rendre agréables à leurs maîtres en récitant les plus beaux passages d'Euripide [1].

Immédiatement après la dernière bataille, on avait publiquement jugé Nicias et Démosthène. Gylippe voulait qu'on les épargnât, pour pouvoir les conduire à Sparte. Il savait que la plus grande satisfaction qu'il pouvait procurer à ses concitoyens, c'était de leur livrer le vainqueur de Pylos. Mais il n'eut pas assez d'influence sur les Syracusains pour les décider à maîtriser leur haine sauvage. Les orateurs du peuple insultèrent même cet homme auquel la ville devait tout et empêchèrent aussi les modérés, comme Hermocrate, de se faire écouter. Mais ceux qui s'acharnaient le plus contre les deux chefs étaient les citoyens qui avaient eu avec Nicias des relations secrètes, et qui craignaient les révélations qu'il pouvait faire [2]. Les Corinthiens présents excitaient les passions, pour prévenir tout danger que les généraux athéniens pourraient leur susciter à l'avenir. La sentence de mort fut donc rendue et exécutée. C'est ce que rapportent Thucydide et Philistos, historien syracusain et témoin oculaire de ces événements. D'après Timée, Hermocrate fit avertir les prisonniers pendant les débats et leur fournit l'occasion de mettre eux-mêmes fin à leurs jours [3]. Leurs cadavres furent exposés à la porte de la ville, et l'on termina cette œuvre d'atroce vengeance en instituant à Syracuse une fête populaire, la fête des *Asinaria*, en souvenir du sang versé à flots dans le ravin de l'Asinaros [4].

L'expédition de Sicile se termina ainsi par une série d'événements que de nos jours encore on ne peut se représenter sans frissonner. Ce sont là des événements qui font oublier tout ce qui les a précédés, soit que l'on considère leur impor-

[1]) Euseb., *Contr. Marcion.*, p. 29 ed. Gaisford.

[2]) Qu'il y ait eu à Syracuse des gens avec lesquels Nicias avait des intelligences, Thucydide (VII, 86) le dit : cependant il ne s'ensuit pas qu'ils fussent de bonne foi.

[3]) En ce qui concerne la fin de Nicias et de Démosthène, Timée est en désaccord avec Thucydide (VII, 86) et avec Philistos (ap. Plut., *Nicias*, 28). Il est bien permis de penser que Timée a fait de son mieux pour montrer sous le jour le plus avantageux possible les Syracusains, et en particulier Hermocrate.

[4]) On dit que la fête des *Asinaria* s'est conservée jusqu'à nos jours Smith, *Dict. of Grec. and Rom. Geography*, I, p. 240).

tance décisive, ou les étonnantes vicissitudes de la fortune, ou simplement le nombre des États qui y prirent part. Des contestations de frontière entre Égeste et Sélinonte avaient amené une guerre générale, à laquelle avaient pris part non seulement les deux grandes confédérations, mais toutes les villes de Sicile et les peuplades italiques des Messapiens, des Iapyges et des Tyrrhéniens; la vieille rivalité entre Sparte et Athènes était devenue une guerre méditerranéenne, et les passions des partis avaient pris un caractère de violence tel qu'on ne songeait plus à remporter quelques victoires ou quelques avantages partiels, mais à anéantir son adversaire.

Quant à l'issue de la guerre, jamais pendant ses luttes intestines la Grèce n'avait rien vu de semblable. Depuis les guerres médiques, en effet, il n'était pas encore arrivé que l'une des parties belligérantes fût aussi complètement battue, l'autre aussi complètement victorieuse. La longue série de fautes et de malheurs qui causa la ruine des Athéniens, malgré leur opiniâtreté et leur admirable courage, date du commencement même de l'entreprise.

Ils équipent une armée et une flotte comme la Grèce n'en avait pas encore vu ; mais, tandis qu'ils songent à conquérir les pays lontains de l'ouest, ils sont dominés chez eux par un parti qui les trahit et se fait un jeu criminel de l'intérêt public. Ils se lancent dans une entreprise hasardeuse qui demandait un chef sans scrupules, déterminé, habile, et ils font du seul homme qui eût ces qualités un ennemi de la cité, acharné à la ruine de son propre ouvrage ; ils confient la continuation de la guerre à un général malade, timoré et agissant à contre-cœur, et ils vont affronter un ennemi plus dangereux que tous les précédents, qui partageait pleinement la haine des Doriens contre Athènes et possédait en même temps une abondance de ressources et une élasticité d'esprit qu'on ne trouvait pas d'ordinaire dans les États doriens. Parmi toutes les villes ennemies, Syracuse était celle dont les habitants ressemblaient le plus aux Athéniens ; ils ne pouvaient donc être vaincus que par le plus brillant déploiement de l'énergie athénienne. Par malheur, tous les talents qui d'habitude donnaient la victoire aux généraux d'Athènes se

trouvent du côté de l'ennemi ; et les Athéniens, dont toute la force consistait dans l'audace avec laquelle ils prenaient l'offensive, sont réduits à une lutte défensive, énervante et de jour en jour plus désespérée, qui détruisit peu à peu chez eux tous les éléments de succès, la santé et le nombre des combattants, les ressources, la discipline et l'ardeur guerrière. Lorsqu'on eut perdu l'espoir de vaincre et qu'il fallut songer uniquement au salut, ce fut encore Nicias qui, par son obstination, fit avorter les plans de Démosthène, les seuls qui fussent raisonnables. C'était maintenant le général timide qui refusait de partir : et cet homme qui craignait sans cesse de manquer à ses devoirs envers les hommes et les dieux assuma sur sa tête la responsabilité des plus grandes fautes.

Du reste, l'issue de la guerre ne dépendit pas uniquement de certaines personnes et de certains événements ; Athènes entière expia sa légèreté et son inconséquence. Elle expia la fausse politique qu'elle avait suivie lors du dernier ostracisme, ses demi-mesures, son irrésolution ; elle s'était abandonnée aux illusions séduisantes de la plus audacieuse politique de conquête, sans pouvoir se décider à prendre les mesures qui seules eussent été capables de lui assurer le succès. Elle obéissait à Alcibiade sans lui accorder sa confiance ; elle rompit avec la politique d'autrefois sans vouloir abandonner les hommes qui la représentaient ; le peuple voulait unir des choses incompatibles et, dans son caprice de despote, forcer ses généraux à exécuter ses ordres même malgré eux.

L'infidélité aux principes posés par Périclès était donc la première cause de toute cette série d'infortunes. Il avait assuré à sa patrie une puissance inattaquable et lui en avait garanti la durée, à condition qu'elle se contentât de conserver ce qu'elle avait acquis et qu'elle ne risquât pas inutilement le salut de l'État en suivant une politique agressive et aventureuse. Maintenant, on faisait tout le contraire. On se lançait dans une entreprise qui, de toute façon, devait ruiner l'État. En cas de réussite, tout le profit devait nécessairement être pour ceux qui avaient nourri les rêves ambitieux des Athéniens en vue de s'élever eux-mêmes au-dessus des lois et de la constitution. Conquérant de Syracuse, maître de la Sicile et de ses

trésors, chef d'une armée qu'il pouvait s'attacher par un riche butin, Alcibiade eût renversé la démocratie et enlevé ses droits et son pouvoir à un peuple incapable de gouverner un empire méditerranéen. En cas d'insuccès, au contraire, ce n'est pas un échec partiel seulement qu'on avait à déplorer; les fondements même de l'édifice social étaient ébranlés. Car les blessures dont d'autres États eussent pu guérir, Athènes était incapable de les endurer, parce que, pour conserver seulement sa puissance, il lui fallait tenir sans cesse toutes ses forces en activité et ses ressources au complet. En outre, tandis qu'on voit d'ordinaire le malheur d'autres États exciter la sympathie et leur procurer de nouveaux alliés qui empêchent le parti vainqueur de profiter jusqu'au bout de sa victoire, il n'en fut pas ainsi pour Athènes. Son malheur n'eut d'autre résultat que d'unir contre elle tous ses ennemis, les anciens et les nouveaux, les ennemis déclarés et ceux que jusqu'alors elle avait tenus en respect; et, en face de cette coalition formidable, Athènes se trouvait sans force et absolument isolée. L'expédition de Sicile n'est donc pas un épisode de la grande guerre; elle en est la conclusion : c'est la sentence vouant au châtiment la ville de Périclès, châtiment tel qu'elle ne put jamais s'en relever et reconquérir son ancienne grandeur.

Quant aux villes siciliennes, l'issue de la campagne ne leur porta pas non plus bonheur. Les vieilles discordes se réveillèrent. Les Égestains, après l'anéantissement de la puissance athénienne, se voyant livrés sans défense à leurs orgueilleux ennemis, appelèrent les Carthaginois. En 409 (Ol. XCII, 3), Hannibal, le petit-fils d'Hamilcar, débarqua sur la côte de Sicile pour venger la défaite d'Himère, et bientôt un grand nombre de villes grecques les plus florissantes, Sélinonte, Himère et Agrigente, ne furent plus qu'un monceau de ruines [1].

[1]) Diodor., XIII, 54. Holm, *Gesch. Siciliens*, II, p. 89 sqq.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA GUERRE DE DÉCÉLIE.

§ I. — Sparte et la Perse contre Athènes. — Effroi des Athéniens à la nouvelle du désastre de Sicile. — Situation d'Athènes (hiver 413). — Situation de Sparte. — Les besoins de Sparte. — Sparte et la Perse. — Influence des satrapes sur les villes du littoral de l'Asie-Mineure. — Explosion de la guerre dans la Grèce d'Europe. — Occupation de Décélie. — Détresse financière d'Athènes. — Modifications apportées à la constitution. — Institution du collège des *proboules* (413). — Armements et préparatifs. — Expéditions d'Agis durant l'hiver. — La politique de Sparte. — Plans de campagne de Sparte (412). — La flotte péloponnésienne bloquée à Piræos (printemps 412). — Alcibiade à Chios. — Défection de Chios. — La guerre d'Ionie (printemps 412). — Première convention relative aux subsides, conclue entre les Lacédémoniens et le Grand-Roi (412). — La guerre en Ionie : défection de Mitylène et de Méthymne. — — Alliance intime de la démocratie samienne avec Athènes. — Bataille navale près de Milet (automne 412). — Diminution de la solde allouée par le Grand-Roi. — Deuxième convention relative aux subsides. — Alcibiade s'enfuit de Sparte (fin automne 412). — Alcibiade près de Tissapherne. — Les plans d'Alcibiade.

§ II. — La lutte des partis a Athènes. — Découragement des Athéniens. — Alcibiade prépare avec les oligarques une révolution. — Pisandros envoyé à Athènes (hiver 412/411). — La *Lysistrata* d'Aristophane (janvier 411). — Destitution de Phrynichos. — Phrynichos et Astyochos. — Les commissaires spartiates en Asie-Mineure : Lichas et Tissapherne (janvier 411). — Tissapherne et Alcibiade. — Négociations à Magnésie (février 411). — Le parti oligarchique à Athènes. — Antiphon et Théramène. — Les théories des oligarques. — Préparatifs du coup d'État. — Renversement de la constitution (mars 411). — Le Conseil des Quatre-Cents. — Contre-révolution au camp de Samos : défection de l'armée. — Thrasybule propose le rappel d'Alcibiade. — Alcibiade au camp athénien. —Alcibiade généralissime de l'armée et sauveur d'Athènes.— Le gouvernement légal d'Athènes à Samos. — La discorde dans le conseil des Quatre-Cents. — Construction d'une forteresse au Pirée. — Assassinat de Phrynichos. — Soulèvement des milices civiques contre les Quatre-Cents.

§ I

SPARTE ET LA PERSE CONTRE ATHÈNES.

Lorsque la nouvelle de la défaite arriva à Athènes, on crut d'abord impossible un pareil désastre, qui dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer. Les témoignages les plus dignes de foi ne rencontraient que des incrédules. Puis, lorsqu'enfin on ne put plus douter de cet immense malheur, des lamentations sans fin remplirent la ville entière, car il n'y avait pas une maison où l'on n'eût à pleurer des parents et des amis ; l'incertitude où l'on se trouvait sur leur sort augmentait la douleur. L'inquiétude qu'inspirait la destinée des survivants était plus douloureuse encore que la perte de ceux qu'on savait morts, bien que la triste fin de ces derniers et l'idée que tout devoir religieux avait été négligé à leur égard rendissent les regrets encore plus cuisants. Lorsqu'on sortit enfin de ce morne abattement, on se rappela la cause de tous ces malheurs, et alors toutes les colères se déchaînèrent contre ceux qui avaient conseillé l'entreprise ou qui, comme orateurs, devins ou interprètes des oracles, avaient nourri chez le peuple de vaines espérances de victoire. Enfin la surexcitation des esprits se changea en désespoir et en terreur, de sorte qu'on prévoyait des dangers plus grands encore et plus imminents que ceux qui existaient réellement. Tous les jours on croyait voir paraître devant le port la flotte sicilienne avec les Péloponnésiens, pour s'emparer de la ville privée de défenseurs ; on croyait que la dernière heure d'Athènes était arrivée [1].

Il paraissait impossible en effet qu'Athènes résistât à ce coup. Car on ne pouvait comparer, même de loin, les défaites que la ville avait essuyées autrefois en Égypte, en Thrace et en Béotie. On avait mis en jeu, pour vaincre Syracuse, toutes les forces militaires de la cité. Plus de deux cents vaisseaux appartenant à la marine de l'État étaient perdus avec tout

[1]) Thucyd., VIII, 1.

leur équipement, et, si l'on fait le compte de tout ce qui à diverses reprises avait été envoyé en Sicile, on arrive, en comprenant les troupes alliées, à un total de soixante mille hommes. Dans les eaux de Naupacte, il y avait encore une escadre ; mais elle aussi se trouvait compromise et dans une situation fort désavantageuse vis-à-vis des Corinthiens, qui avaient fait de nouveaux préparatifs. Les ports et les arsenaux étaient vides, ainsi que le Trésor. Dans l'espoir d'un butin immense et comptant sur une foule de ressources nouvelles, on n'avait rien épargné ; on avait mis à contribution toutes les forces de l'État. En effet, comme on s'était laissé tromper par les promesses de subsides des Égestains, on fut obligé de dépenser par an, pour la solde des troupes, environ le double des revenus annuels. Les économies faites au début de la guerre furent bientôt épuisées, et déjà l'on s'était vu forcé de renvoyer chez eux, faute d'argent, les auxiliaires thraces qu'on voulait envoyer en Sicile. La fortune des particuliers se trouvait en même temps fortement entamée par les prestations des triérarques, qui avaient équipé des vaisseaux et contribué de leur bourse aux frais de la guerre ; une quantité d'argent trouvé sur les prisonniers était tombé aux mains de l'ennemi.

Bien plus grave que la perte matérielle en argent, en vaisseaux et en hommes, était la défaite morale, plus dangereuse pour Athènes que pour tout autre État. Périclès s'était efforcé de faire d'Athènes et des îles un tout homogène ; déjà on en était venu à considérer les îles comme offrant plus de sécurité que le sol même de l'Attique et à y mettre en sûreté les objets les plus précieux. En développant avec intelligence le système des clérouchies, on eût rendu peu à peu impossible la défection des alliés. Mais ces idées, inspirées par la sagesse politique de Périclès, n'avaient pas été mises en pratique. La politique des démagogues avait augmenté partout l'aversion qu'inspirait la domination athénienne, et ce qui conservait à Athènes son empire sur les côtes, c'était la crainte qu'inspiraient aux villes les flottes athéniennes, aussi longtemps qu'elles régnèrent en maîtresses sur la mer. Le charme était rompu. Athènes allait être châtiée de son égoïsme sans scru-

pules ; les îles les plus indispensables, celles qui paraissaient le plus étroitement unies à l'Attique, l'Eubée, Chios, Lesbos, devinrent remuantes. Partout les partis oligarchiques levaient la tête, prêts à renverser une domination odieuse : et, si les Athéniens, au faîte de leur puissance, avaient eu de la peine à vaincre quelques villes révoltées, ils avaient à craindre, maintenant qu'ils ne disposaient plus d'aucune ressource, une défection générale. Enfin, pour comble de malheur, leur propre constitution ne leur inspirait plus aucune confiance ; car, même avant le commencement de l'expédition de Sicile, les sociétés secrètes [1] entretenaient Athènes dans un état d'esprit absolument révolutionnaire ; on était convaincu que la constitution établie ne pouvait empêcher l'État de se dissoudre au dedans, et était encore moins capable de lui garantir sa puissance au dehors.

Sparte, au contraire, dans l'espace de peu de mois, sans lever une armée, sans rien risquer ni rien perdre, avait remporté des avantages plus grands que tous ceux que la campagne la plus heureuse eût pu lui procurer. Gylippe avait fait voir une fois de plus ce que valait un Spartiate, en imprimant par son action personnelle, au moment le plus périlleux de la crise, une tournure toute nouvelle à l'événement le plus important, le plus fertile en conséquences de toute la guerre. Il était, avec plus de bonheur, le successeur de Brasidas. La considération de Sparte dans le Péloponnèse, ébranlée par la paix de Nicias, était rétablie ; elle était en bons termes avec tous les alliés, à l'exception d'Argos et d'Élis ; les Doriens d'outre-mer, qui jusque-là s'étaient tenus à l'écart, avaient été entraînés dans la lutte par l'agression d'Athènes et étaient devenus les alliés les plus zélés et les plus courageux du Péloponnèse. Et dans le nombre, il n'y avait pas seulement les États qu'Athènes avait attaqués et qui n'avaient pas encore assouvi leur soif de vengeance ; même à Thurii, le parti péloponnésien l'emporta et détourna cette ville des Athéniens, auxquels tout récemment encore elle s'était montrée si fidèle [2]. En outre, les Athéniens avaient poussé dans le camp ennemi

[1]) Voy. ci-dessus, p. 319 sqq.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 362.

le plus capable de tous les hommes d'État et de tous les généraux alors vivants. Personne mieux qu'Alcibiade ne savait aiguillonner les lourds Lacédémoniens et leur imprimer un mouvement énergique ; il pouvait leur donner les meilleurs conseils, et leur faire connaître en détail la situation d'Athènes et la disposition des lieux. Enfin ils avaient maintenant un roi belliqueux, l'entreprenant et ambitieux Agis, fils d'Archidamos, celui qui à Mantinée déjà avait rétabli l'honneur des armes lacédémoniennes[1]. Agis s'efforçait de réparer les fautes qu'il avait commises pendant que Sparte était en guerre avec Argos, et de relever l'autorité royale, singulièrement affaiblie encore depuis 418 (Ol. xc, 3) par la création du conseil des Dix, qui accompagnaient le roi en campagne.

C'est ainsi que Sparte, ranimée par une foi nouvelle en ses propres forces, se retrouvait à la tête de sa confédération, tandis qu'elle pouvait s'attendre à la dissolution complète de la ligue ennemie. Athènes semblait avoir perdu sans espoir sa domination sur mer, et déjà Sparte tenait prêts ses intendants militaires, pour les envoyer dans les villes révoltées contre Athènes et mettre la main sur leurs ressources. Il semblait que la victoire, comme un fruit mûr, allait tomber dans la main de Sparte. Mais, pour qu'elle fût sûre d'une victoire complète, il lui fallait une flotte. Les villes disséminées dans les îles et sur les côtes étaient incapables de constituer à frais communs une puissance militaire, et Sparte ne pouvait pas consentir à dépendre de leurs caprices si elle voulait prendre la place, maintenant vacante, de souveraine des mers; la jeune marine des Siceliotes, quelque utile qu'elle fût, pouvait tout aussi peu lui tenir lieu d'une flotte qui lui appartînt. Il fallait un noyau solide autour duquel pourraient se grouper les éléments qui s'offraient de toutes parts, une flotte spartiate qui réunirait autour d'elle les diverses escadres. Mais rien n'était prêt. En effet, bien que pendant la guerre on se fût de plus en plus convaincu de cette nécessité, on était loin d'avoir surmonté tous les obstacles. L'aversion qu'on éprouvait de longue date à faire sur mer des armements sérieux persistait tou-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 71-72. 166.

jours, et l'on était aussi incapable que par le passé de créer une flotte de guerre. Les Spartiates dédaignaient le service maritime; les rares succès qu'on avait obtenus étaient dus aux classes inférieures, et constituaient par conséquent une menace pour la puissance des hoplites doriens, sur laquelle reposait l'État. D'ailleurs, la situation financière de Sparte n'avait pas changé. Elle n'avait pas de Trésor fédéral; elle ne tirait de ses alliés aucun revenu régulier; ses citoyens n'avaient pas de fortune particulière qui pût leur permettre de contribuer aux dépenses extraordinaires de l'État. On vit bien alors qu'Archidamos avait eu raison de dire, dès le début de la guerre, que le succès dépendrait bien moins des armes que de l'argent. On pouvait vaincre l'aversion qu'inspirait l'équipement d'une flotte, puisque les circonstances l'exigeaient si impérieusement et le rendaient en même temps beaucoup plus facile. C'était donc l'argent seul qui faisait défaut. Mais ces ressources pécuniaires, elles vinrent s'offrir aux Spartiates, d'une façon inattendue, par suite d'événements qui, dans l'intervalle, étaient survenus en Perse.

Les relations entre les États grecs et l'empire perse n'avaient jamais été complètement interrompues. Les Spartiates avaient à plusieurs reprises entamé des négociations avec le Grand-Roi, mais toujours sans résultat, car là aussi ils n'avaient pu se décider à suivre une politique franche et résolue. Il est vrai que ces négociations étaient pleines de difficultés. Car les Perses s'en tenaient obstinément à leurs anciens principes et prétendaient conserver les côtes d'Asie Mineure; ils n'admettaient pas d'autre base de conciliation. Il ne pouvait donc être question d'entente, à moins que les Spartiates ne voulussent consentir à abandonner ces villes de la côte d'Asie et garantir leur retour à l'empire perse. A cette condition seulement, les Perses se montraient disposés à aider de leur argent Sparte contre Athènes. Mais, bien qu'au fond les Spartiates se souciassent fort peu de la liberté des Hellènes d'Asie, il leur répugnait, pour des raisons faciles à comprendre, d'introduire de pareilles clauses dans un traité, et de se mettre ainsi en contradiction manifeste avec leur politique nationale, telle qu'ils l'avaient affichée au début de la guerre. Ils n'a-

vaient d'ailleurs, pas plus alors qu'autrefois, nulle envie de faire manœuvrer des flottes de guerre en Asie Mineure, ce à quoi les traités, s'ils devaient profiter aux Perses, les auraient forcés.

On s'explique donc pourquoi les négociations n'avaient jamais abouti. A Suse, on voyait avec dépit que les nombreux ambassadeurs qui arrivaient de Sparte se contredisaient l'un l'autre; et pourtant on tenait à ne pas rompre les pourparlers. C'est pour cette raison que, dans la septième année de la guerre, Artapherne fut envoyé à Sparte pour obtenir enfin une réponse nette et décisive. Mais il tomba avec ses dépêches au pouvoir des Athéniens, qui surent le gagner à leur cause, de sorte qu'il s'en retourna auprès du Grand-Roi accompagné d'ambassadeurs athéniens. Mais les négociations qui allaient être entamées en faveur d'Athènes furent interrompues par la mort d'Artaxerxès (Ol. LXXXVIII, 4 ; 425).

L'avènement du nouveau roi n'eut pas lieu sans de terribles secousses. Car le successeur légitime, Xerxès II, le dernier descendant direct des Achéménides, fut assassiné par son frère consanguin Sogdianos, et, la même année, celui-ci fut renversé à son tour par Ochos, un autre bâtard d'Artaxerxès, qui monta sur le trône sous le nom de Darius II [1]. Le nouveau gouvernement n'amena pas la tranquillité. On se révoltait partout, surtout en Asie Mineure. Pissuthnès, fils d'Hystaspe, qui plusieurs fois déjà s'était immiscé dans les affaires de la Grèce [2], fit défection. Il fut soutenu par des Grecs que commandait un Athénien du nom de Lycon. Il fut vaincu, grâce à la trahison de ces alliés, tandis que son fils Amorgès se maintenait en Carie avec l'aide d'auxiliaires athéniens [3]. Après la chute de Pissuthnès, nous voyons paraître en Asie Mineure Tissapherne et Pharnabaze comme principaux dignitaires du Grand-Roi. Tissapherne, en sa qualité de successeur de Pissuthnès, était satrape des provinces maritimes [4]. Il en voulait

[1]) Darius Nothus ou le « bâtard (νόθος) ». D'après DIODOR., XII, 71. THUCYD., VIII, 58 et le Canon royal, son avènement date de décembre 424.

[2]) Voy. vol. II, p. 520, et ci-dessus, p. 110.

[3]) THUCYD., VIII, 5.

[4]) στρατηγὸς τῶν κάτω (THUCYD., *ibid.*). Cf. NIKOLAI, *Politik des Tissaphernes*, Bernburg. 1863.

à Athènes pour avoir secouru le parti de son adversaire; en outre, le Grand-Roi (peut-être à la suite de la guerre de Sicile et de la destruction de la flotte athénienne) exigeait des villes maritimes, qu'il considérait toujours comme sujettes de l'empire perse, le paiement des tributs depuis si longtemps suspendu. Tissapherne dut verser les sommes telles qu'elles étaient inscrites au budget de l'empire; pour se procurer l'argent nécessaire, il fut obligé de pousser à la guerre; et, comme l'empire perse se trouvait dans un état si misérable qu'il n'osait pas tout seul attaquer les Athéniens, malgré leur défaite, le satrape cherchait par tous les moyens à se procurer du secours chez les Grecs.

Il en trouva l'occasion en Ionie même; car, dans toutes les villes de quelque importance, il y avait un parti perse [1]. Elles trouvaient toutes bien lourd le poids de la domination athénienne; leur population commerçante ne tolérait qu'avec peine un état de guerre incessante qui troublait leurs relations avec les régions de l'intérieur. Chios était la puissance la plus considérable de l'Ionie, et la seule qui fût indépendante. Là, les familles aristocratiques avaient su, à force de prudence, se maintenir au pouvoir. Dès la septième année de la guerre, Athènes les avait soupçonnées de défection; mais elles avaient fait confirmer à nouveau leur constitution par les Athéniens et avaient depuis fidèlement rempli leurs engagements. Après les grandes pertes qu'elles aussi avaient éprouvées en Sicile, elles pouvaient encore se vanter de posséder soixante vaisseaux. Leur gouvernement fut le point de départ de la conspiration qui s'ourdit alors contre Athènes. Elles se mirent en rapport avec Érythræ, située en face de Chios, sur la côte. Tissapherne entama des négociations avec les deux États et envoya, de concert avec eux, des ambassadeurs dans le Péloponnèse pour décider Sparte à se mettre à la tête du mouvement ionien; il promit de se charger de la solde et de l'entretien des forces péloponnésiennes. C'était l'inauguration d'une nouvelle politique à l'usage des satrapes.

Pareille à la situation de Tissapherne était celle de Pharna-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 110.

baze, satrape de la province septentrionale qui avait pour centre Dascylion sur la Propontide et comprenait les contrées de l'Hellespont, la Phrygie, la Bithynie et la Cappadoce. Il gouvernait le pays troyen avec les montagnes boisées de l'Ida, si importantes pour la construction des vaisseaux, et avait entre les mains, au cas où éclaterait une guerre maritime, les points d'où l'on pouvait diriger contre Athènes les attaques les plus dangereuses. Dans le but d'attirer les Péloponnésiens dans l'Hellespont, Pharnabaze envoya à Sparte, avec de l'argent comptant, deux partisans grecs chassés de leur patrie, Calligitos de Mégare et Timagoras, chef du parti perse à Cyzique; il cherchait dans ses promesses à renchérir sur Tissapherne. C'est ainsi que deux puissants satrapes briguaient à l'envi la faveur de Sparte, et lui offraient de l'argent et des renforts [1].

Enfin, le plus voisin et le plus implacable des ennemis d'Athènes n'était pas resté inactif. Thèbes s'était tenue fièrement en dehors de la paix de Nicias; elle avait pris Panacton et l'avait ensuite rasée avant que la forteresse fût rendue aux Athéniens [2]; un coup de main que les mercenaires thraces congédiés d'Athènes [3] avaient tenté contre Mycalessos, sous la conduite de Diitréphès, avait tout récemment encore excité sa colère au plus haut degré [4]. Elle avait aussi envoyé des auxiliaires en Sicile et contribué pour sa part à la défaite des Athéniens; elle se préparait alors à une nouvelle guerre, et s'entendit comme autrefois avec Lesbos [5].

Tandis qu'ainsi les ligues les plus dangereuses se formaient de toutes parts contre Athènes, la guerre avait déjà recommencé en Grèce. Ce fut Athènes qui, cette fois, attaqua la première. Une escadre athénienne sous Pythodoros avait débarqué, au commencement de l'année 414 (Ol. xci, 3), par conséquent pendant le huitième été qui suivit la conclusion des traités, sur le territoire laconien, près de Prasiæ et d'Épidau-

[1]) Thucyd., VIII, 6.
[2]) Thucyd., V, 39 sqq. Voy. ci-dessus, p. 273.
[3]) Voy. ci-dessus, p. 388.
[4]) Thucyd., VII, 29.
[5]) Voy. ci-dessus, p. 101-102.

ros Liméra, et avait dévasté les campagnes, à titre de représailles pour les incursions lacédémoniennes en Argolide [1].

Cet incident, assez insignifiant en lui-même, eut des suites considérables. En effet, pendant les dix premières années de la guerre, les Spartiates avaient eu le sentiment qu'ils l'avaient entreprise injustement, attendu que les Thébains, en pleine paix, avaient surpris Platée; et les citoyens d'un certain âge, qui se plaçaient uniquement au point de vue du droit, s'obstinaient à croire que c'était là la cause des malheurs que Sparte avait éprouvés à Pylos et ailleurs. A présent, c'était Athènes qui avait rompu la paix: ce que Sparte attendait depuis longtemps était enfin arrivé; et, comme Athènes refusait toute satisfaction, le vieux parti spartiate se sentit, lui aussi, animé d'une ardeur nouvelle; on crut pouvoir faire la guerre en toute sûreté de conscience et en attendre des résultats meilleurs.

Alcibiade se hâta d'exploiter cette disposition des esprits pour atteindre son but. Il décida les Péloponnésiens, après qu'ils eurent en hiver décidé la guerre et commencé les préparatifs, à faire au printemps de 413 (Ol. xci, 3) [2] une invasion en Attique sous Agis, à une époque où déjà l'on pouvait prévoir quelle tournure prendrait la guerre de Sicile. Pendant douze ans, l'Attique avait été préservée de toute invasion, et les traces de la guerre d'Archidamos étaient effacées; d'autant plus désastreuses furent les nouvelles dévastations, dont on ne pouvait même pas se venger en attaquant les côtes du Péloponnèse. Ce qu'il y avait de pire, c'est que les Péloponnésiens étaient décidés à ne pas revenir à leur ancienne tactique; au lieu de venir chaque été ravager l'Attique, ils résolurent d'y occuper d'une manière durable une forte position; et, malheureusement pour Athènes, Alcibiade leur indiqua le meilleur endroit [3].

Lorsque d'Athènes on porte ses regards vers le nord, on voit la haute muraille du Parnès s'abaisser à droite, vers le Brilessos. Mais, avant de confondre ses prolongements avec

[1]) Thucyd., VI, 104.
[2]) ἦρος ἀρχομένου πρωΐτατα (Thucyd., VII, 19).
[3]) On trouvera une description plus détaillée de Décélie et des environs dans E. Curtius, *Sieben Karten zur Topographie von Athen*. Taf. VII.

les collines de la Diacria, il forme une dépression profonde, dont le profil en forme de croissant dessine sur l'horizon septentrional une échancrure des plus marquées. Sur un large plateau, au-dessous de la crête de la montagne, était située Décélie, une des vieilles villes de la décapole attique, à cinq lieues de la capitale et à égale distance de la Béotie. C'est de là que partent les deux routes qui menaient en Eubée par le district montagneux de la Diacria; l'une d'elle passe juste au pied de Décélie; l'autre, un peu plus à l'est, traverse Aphidna. La place que les Spartiates avaient choisie commandait les deux routes. Ils se retranchèrent sur un rocher élevé, au-dessus de Décélie, et les Athéniens n'essayèrent même pas de les en chasser. C'était là un résultat d'une telle importance que dans l'antiquité déjà on appelait « guerre décélienne » toute la dernière partie de la guerre du Péloponnèse.

L'occupation de Décélie est comme le trait d'union entre la guerre de Sicile et celle qui se ralluma alors entre Athènes et le Péloponnèse. Celle-ci eut tout d'abord le caractère d'une intervention en faveur des Syracusains; mais, par rapport aux traités qu'on avait observés pendant huit ans, c'était le commencement de la seconde guerre entre Athènes et Sparte. Le but immédiat qu'on s'était proposé ne fut pas atteint, car les Athéniens n'en envoyèrent pas moins Démosthène en Sicile avec une nouvelle armée. Mais lorsque, six mois plus tard, tout fut perdu, ils se sentirent d'autant plus incommodés par la garnison de Décélie.

L'ennemi interceptait la plus grande partie des approvisionnements de la ville, parce qu'il avait en son pouvoir les routes de l'Eubée. Sans doute, les voies maritimes restaient ouvertes, mais elles étaient beaucoup plus longues et plus difficiles; en même temps, la possession de cette île, si nécessaire aux Athéniens, se trouvait compromise. L'ennemi avait en son pouvoir une grande partie de leur propre territoire, un grand nombre de bourgs et de villages, de terres, de forêts et de pâturages. Un tiers de l'Attique n'appartenait plus aux Athéniens, et, jusque dans le voisinage immédiat de la ville, la circulation était entravée et le trafic interrompu. Une grande partie des habitants de la campagne, sans travail et sans gagne-pain, se

pressaient de nouveau dans l'enceinte de la ville. Nuit et jour les citoyens étaient obligés de monter la garde; en un mot, tous les embarras et toutes les misères des premières années de la guerre avaient reparu, mais plus graves que par le passé. Cette fois, on n'avait plus un moment de repos. Les ravages s'étendaient sur une partie bien plus considérable du territoire, puisqu'une armée ennemie en tirait d'une façon continue ses moyens d'existence; en outre, les esclaves qui voulaient s'enfuir de chez leurs maîtres avaient maintenant toute l'année un refuge assuré. Ils accouraient par milliers à Décélie, où ils avaient occasion de rendre à l'ennemi d'importants services [1]. Une plus grande sévérité n'eût pas empèché le mal; on se vit obligé au contraire, pour y obvier, de les traiter avec plus de douceur [2].

Dans ces circonstances, ce ne furent pas seulement les biens et les revenus des particuliers qui diminuèrent sensiblement, mais encore ceux de l'État en général. On cessa surtout de payer les frais de justice et les amendes, qui à Athènes constituaient une partie considérable du revenu public, parce que les parties ne venaient plus à Athènes pour se faire juger, et que les tribunaux n'avaient plus le temps de siéger. D'autres ressources encore, les fermages, les droits perçus dans les marchés, etc., vinrent à manquer au Trésor, de sorte que, par suite des dépenses énormes causées par la guerre de Sicile et des pertes actuelles, Athènes tomba dans une détresse financière comme elle n'en avait jamais connu. On ne pouvait se permettre des exactions à l'égard des alliés, parce qu'on n'était même pas sûr d'encaisser les versements réguliers et qu'on

[1]) Le nombre des esclaves fugitifs (artisans pour la plupart) dépassa 20,000 (Thucyd., VII, 27). Cf. Böckh, *Bergwerke von Laurion*, 1814, p. 123.

[2]) Aristoph., *Nub.*, 5. On parle d'une prétendue ordonnance rendue à ce sujet (Anon., *Probl. Rhet.* ap. Walz, *Rhet. Græc.*, VIII, p. 411). Cf. Meier, *De bonis damnatorum*, p. 50. Thucydide est seul à parler d'une tentative faite par Démosthène pour créer aux Lacédémoniens des embarras analogues. En 413, au moment où la flotte envoyée en Sicile contourne le Péloponnèse, σχόντες ἐς τὰ καταντικρὺ Κυθήρων τῆς Λακωνικῆς, ἔνθα τὸ ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνός ἐστι, τῆς τε γῆς ἔστιν ἃ ἐδῄωσαν καὶ ἐτείχισαν ἰσθμῶδές τι χωρίον (peut *Onougnathos*, cf. E. Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 330), ἵνα δὴ οἵ τε Εἵλωτες τῶν Λακεδαιμονίων αὐτόσε αὐτομολῶσι καὶ ἅμα λῃσταὶ ἐξ αὐτοῦ, ὥσπερ ἐκ τῆς Πύλου, ἁρπαγὴν ποιῶνται (Thucyd., VII, 26).

ne disposait d'aucun moyen de coercition. On eut donc recours à un autre moyen pour augmenter les revenus et les rendre plus certains, sans cependant peser sur les alliés. On supprima l'impôt direct pour le remplacer par un droit de 5% à percevoir sur les marchandises exportées ou importées dans tous les ports des villes alliées [1]. Ces impôts furent affermés, et des douaniers athéniens d'une nouvelle espèce, les εἰκοστολόγοι ou collecteurs du vingtième, se répandirent sur tout le domaine soumis à la république. Toutefois, cette mesure n'eut pas, à ce qu'il paraît, le succès qu'on en attendait; les douaniers attirèrent sur eux et sur Athènes la haine des alliés [2], et cette innovation ne fit qu'augmenter le désordre des finances athéniennes. Aussi, au bout de quelques années, on en revint à l'ancien système des tributs [3].

Au milieu de ces cruels embarras extérieurs et intérieurs, les Athéniens n'eurent qu'une chance heureuse, c'est que les Spartiates et leurs alliés ne furent pas assez prompts à frapper un coup décisif, en profitant du premier moment de terreur. Les Athéniens eurent ainsi le temps de se recueillir et de retremper leur courage pour reprendre la lutte. Athènes était décidée aux plus grands sacrifices pour conserver sa grandeur, elle savait qu'elle n'obtiendrait rien par des négociations et des concessions; elle était résolue à accepter le combat et à se fier à la protection des dieux.

Mais les malheurs qu'on avait éprouvés n'avaient pas seulement ébranlé les bases extérieures de la puissance athénienne: on ne manquait pas seulement d'argent, d'hommes, de vaisseaux, d'alliés fidèles, mais aussi de cette foi en soi-même qui est le premier besoin d'un grand État, et de confiance dans la constitution du pays. On reconnaissait clairement que la ville

[1]) D'après Böckh (*Staatshaushaltung*, II, p. 588), c'est en 413 qu'a été introduite, à titre d'essai, l'εἰκοστὴ τῶν κατὰ θάλασσαν (Thucyd., VII, 28), impôt qui représentait un principe nouveau appliqué au traitement des alliés.

[2]) Dans les *Grenouilles*, représentées en 405, on maudit encore un *eikostologue* (Aristoph., *Ran.*, 363).

[3]) D'après Xénophon (*Hellen.*, I, 3, 9), on recommençait à lever des tributs en 409. Cf. Böckh, *ibid.* Köhler, *Del.-att. Bund*, p. 152. Gilbert (*Beiträge*, p. 288 sqq.) cherche à démontrer que l'εἰκοστὴ a été perçue jusqu'à la fin de la guerre.

avait mérité ses malheurs, qu'on avait commis de grandes fautes; et ces fautes étaient si intimement liées au système démocratique que celui-ci devait nécessairement tomber lui-même en discrédit. Aussi ne voulut-on plus entendre parler des anciens organes du peuple; les voix des ardents démagogues étaient réduites au silence, la tribune déserte. Il n'y avait point là d'hommes éminents et universellement considérés, et c'est avec inquiétude qu'on cherchait ceux qui, dans ces temps difficiles, seraient capables de diriger les affaires. On les cherchait parmi ceux qui avaient averti à temps leurs concitoyens, et dont on se repentait amèrement d'avoir négligé ces avis. On s'adressa donc involontairement au parti de Nicias, au parti modéré, et c'est à lui que se joignirent aussi les ennemis de la constitution, qui mirent avidement à profit le mouvement de l'opinion pour ruiner l'ordre établi.

Le peuple était devenu doux et docile; il écoutait tranquillement des propositions que, peu de mois auparavant, il eût qualifiées de haute trahison et dont il eût poursuivi les auteurs avec acharnement; il donna sans murmurer son assentiment aux modifications les plus importantes de la constitution, aux restrictions les plus sérieuses apportées à sa propre puissance. Car les hommes qui prirent la direction des affaires publiques demandèrent qu'on ne songeât pas seulement à remédier aux maux actuels et à sortir d'embarras, mais aussi à prévenir le retour de semblables infortunes. Tout le mal, selon eux, venait de la légèreté avec laquelle, dans les assemblées du peuple, on prenait les résolutions les plus graves. Le conseil des Cinq-Cents, tel qu'il était, n'offrait aucune garantie de prudence dans l'expédition des affaires; il fallait donc une nouvelle magistrature, un collège d'hommes mûris par l'expérience, chargés d'examiner tous les projets et toutes les propositions, et de ne laisser rien soumettre à la décision du peuple qu'après avis et approbation préalable.

Ces nouveaux magistrats devaient en même temps proposer, dans les cas urgents, les mesures nécessaires, rendre possible un gouvernement énergique et discret, et surtout veiller à ce que la plus grande économie présidât aux dépenses, pour réserver aux besoins essentiels de l'État les fonds encore dis-

ponibles. C'est ainsi que le peuple athénien, complètement émancipé depuis la chute de l'Aréopage [1], se remit lui-même en tutelle; et ce changement était d'autant plus important que la compétence des nouveaux magistrats était illimitée et leur nombre très restreint, de sorte qu'ils pouvaient d'autant plus facilement devenir les instruments d'un parti. C'étaient dix citoyens appelés « Pré-délibérants (πρόβουλοι), » à cause de leurs fonctions et nommés sans doute à l'élection dans les dix tribus. Le seul que l'on connaisse est Hagnon [2], un des signataires du traité de Nicias, l'adversaire de Périclès, et par conséquent un homme qui, par ses principes politiques, tenait au parti dont Thucydide fils de Mélésias avait été autrefois le chef.

Les autorités nouvelles s'occupèrent tout d'abord de mettre de l'ordre dans les finances. On réduisit le budget des fêtes, des sacrifices, des jeux publics; on permit aux citoyens de s'associer deux à deux pour subvenir aux dépenses d'un chœur, et aux triérarques de supporter en commun les frais d'équipement. Peut-être le changement des tributs en droits d'entrée [3] est-il aussi une des mesures financières prises par les Proboules.

On se prépara ensuite avec ardeur à faire la guerre. On fit venir du bois de la Thrace et de la Macédoine pour construire en toute hâte une flotte nouvelle; on fortifia Sounion pour empêcher l'ennemi d'y établir une station maritime et de fermer la route maritime de l'Eubée, la seule qui fût encore ouverte. Le fort de Sounion servait en même temps à surveiller les esclaves qui travaillaient en grand nombre dans les mines. On concentra les troupes en rappelant les garnisons du dehors; on en laissa pourtant quelques-unes à leur poste, surtout celle de Pylos, que l'on continua d'occuper comme

1) Voy. vol. II, p. 417-418.

2) Thucyd., V, 19. 24. Plut., *Pericl.*, 32. Lysias, *Orat.*, XII, § 65. Cf. ci-dessus, p. 48. Outre Hagnon, nous connaissons un *proboule* du nom de Sophocle (Aristot., *Rhet.*, III, 18) que je ne puis me résoudre à identifier, comme le font la plupart, avec le poète tragique. Wattenbach (*De Quadringentorum Athenis factione*, p. 22), pense que ce pourrait être Sophocle, fils de Sostratide (Thucyd., III, 115). Les *proboules* paraissent avoir prolongé au-delà d'une année la durée de leur office.

3) Voy. ci-dessus, p. 398.

auparavant. Enfin, on fit tout ce qu'on put pour surveiller les alliés, pour rendre à la ville son ancienne considération et la confiance à ses habitants. C'est sans doute aussi à la même époque que, pour réparer les pertes qu'on avait éprouvées, on publia une amnistie qui rappelait les bannis, qui rendait leurs droits civiques à ceux des condamnés dans l'affaire des Hermocopides qui n'avaient pas passé à l'ennemi [1].

Les mois d'automne et d'hiver, que les Athéniens employèrent de cette manière, furent un temps de surexcitation, d'attente universelle. On croyait brisée une puissance qui avait tenu sous son joug la moitié de la Grèce, et sa domination paraissait près de tomber. Sa chute devait donc inaugurer un nouvel ordre de choses dans toute la Méditerranée, et, depuis Suse jusqu'aux colonies italiques, tous les États étaient intéressés aux changements qu'on attendait. Tous les ennemis d'Athènes faisaient des préparatifs, soit ouvertement, soit en secret; aucun ne voulait se priver des avantages d'une victoire prochaine. Car l'été suivant, cela ne paraissait pas douteux, Athènes allait recevoir son châtiment, et les alliés qui avaient gémi sous son joug, qui avaient été forcés de donner pour elle leur or et leur sang, attendaient avec une ardente soif de vengeance le jour où l'on obligerait les Athéniens à rendre compte de toutes les violences qu'ils avaient commises à Mytilène, à Égine, à Scione, à Mélos et ailleurs. Les alliés des Lacédémoniens étaient convaincus que quelques efforts suffiraient pour mettre fin à jamais aux misères de la guerre, et se montraient pour cette raison plus disposés à servir sur terre et sur mer.

Les opérations militaires des Péloponnésiens avaient un double centre, l'un à Décélie, l'autre à Sparte. On avait en effet conféré au roi Agis des pouvoirs extraordinaires, le laissant libre d'agir dans le nord comme il l'entendrait, afin qu'il pût profiter immédiatement de toutes les occasions de nuire aux Athéniens. Aussi fit-il, avant la fin de l'hiver, en prenant pour point de départ son quartier général, de longues expédi-

[1]) Sur le retour des ἄτιμοι, voy. Marcellin., *Vit. Thucyd.*, p. 6. Bekker. *Hermes*, XIII, p. 431. Cf. Kirchhoff, *Ueber die Poletenurkunde aus* Ol. XCI, 4 (in N. Jahrbb. für Philol., 1860, p. 247).

tions vers le nord; il chercha à relever Héraclée, contraignit les tribus de l'Œta, les Phthiotes et les Thessaliens, à lui livrer des otages et à contribuer aux dépenses de la flotte péloponnésienne, et reçut les envoyés qui venaient des îles pour s'assurer l'appui de Sparte lors de la défection qu'elles méditaient contre Athènes. Il fallut tenir ces négociations bien secrètes, parce que les oligarques, qui partout relevaient fièrement la tête, avaient à craindre non seulement Athènes, mais les partis populaires, dont les chefs lui étaient restés fidèles. Aussi, heureusement pour Athènes, une défection générale était impossible, parce que les Spartiates n'avaient pas les moyens nécessaires pour soutenir leurs partisans en même temps dans des endroits différents. Il fallait choisir ceux auxquels on voulait accorder la préférence ; et l'on montra à ce sujet une incertitude, une irrésolution qui ne contribua pas peu à paralyser les succès des Péloponnésiens. C'est ainsi qu'Agis envoya d'abord en Eubée trois fonctionnaires avec des troupes, parce qu'il voyait là avec raison le point le plus vulnérable de la puissance athénienne et qu'il lui semblait facile de pousser l'île à la révolte, tout en continuant les opérations militaires autour de Décélie. Mais il céda ensuite aux instances des Béotiens, qui voulaient avant tout qu'il aidât les Lesbiens, et il équipa pour ces derniers des vaisseaux et des troupes. Il morcela ainsi ses ressources et s'engagea de Décélie dans la guerre d'Asie, qu'on aurait dû diriger de Sparte.

Dans la capitale aussi régnait l'indécision; non pas qu'on eût reculé devant une alliance avec les Perses au dernier moment; on était embarrassé parce qu'on se trouvait en face de deux opinions contraires. Les uns voulaient qu'on soutînt avant tout Tissapherne, les autres, qu'on commençât à faire la guerre dans l'Hellespont, selon le désir de Pharnabaze; Agis de son côté, d'accord avec les Béotiens, usait de toute son influence pour porter les premiers secours aux Lesbiens, à l'égard desquels il fallait réparer le plus tôt possible les négligences commises autrefois[1]. Dans ces circonstances, ce fut Alcibiade qui l'emporta en décidant ses partisans, parmi lesquels

[1]) Voy. ci-dessus, p. 109.

l'éphore Endios, l'adversaire d'Agis, était le plus puissant, à écouter les propositions de Tissapherne[1].

C'est l'Ionie, en effet, qui offrait les plus grandes chances de succès; c'est là qu'on pouvait faire éprouver à Athènes les pertes les plus sensibles. Plusieurs fois déjà les satrapes s'étaient avancés avec bonheur vers les côtes d'Ionie. La Perse avait des partisans dans toutes les villes, surtout à Éphèse, qui, de toutes les villes de la côte, faisait avec l'intérieur le commerce le plus important et qui était la plus accessible aux influences de l'Orient. Il est même probable que, déjà avant la défaite de Sicile, Éphèse s'était détachée d'Athènes et était tombée au pouvoir de Tissapherne. Maintenant, c'était Chios qui se disposait à faire défection, Chios, le plus important de tous les États de la ligue, celui dont l'exemple devait être décisif pour toute l'Ionie. Les villes de cette contrée n'étaient point fortifiées; elles étaient dépourvues de garnisons et de vaisseaux qui eussent pu les protéger. La satrapie de Tissapherne paraissait donc, à tous égards, le théâtre de la guerre le plus favorable. Tissapherne disposait d'ailleurs de plus de ressources que Pharnabaze, bien qu'il n'appuyât pas comme celui-ci ses offres par des subsides en argent comptant. Alcibiade enfin avait dans les villes ioniennes un parti considérable[2] et pouvait espérer y faire valoir son influence mieux que partout ailleurs. C'est ainsi qu'après bien des discussions on se décida à adopter les plans de campagne qu'il avait proposés. On renonça provisoirement à l'Eubée et à Lesbos; mais, avant la fin de l'hiver, Chios et Érythræ, après qu'on se fût rendu compte des forces de la première par les yeux d'un député, furent reçues secrètement dans la ligue péloponnésienne, et les premiers secours leur furent accordés. Plus tard, on pensait étendre la guerre vers le nord, parce qu'on ne voulait pas indisposer Pharnabaze et qu'on savait parfaitement apprécier l'importance que l'Hellespont avait pour les Athéniens; Décélie devait cependant rester le centre des opérations continentales. Ce fut là le plan de campagne pour l'été suivant,

[1]) Sur les plans et les hésitations des Spartiates, voy. Thucyd., VIII, 6. 8. 12.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 316.

plan qu'acceptèrent les alliés et qu'agréa Agis lui-même, parce qu'on s'était accordé à faire de Chios, après Lesbos, l'objectif de la flotte et à confier le commandement de cette entreprise à Alcamène, selon les désirs d'Agis.

On était en train de construire la flotte. Sa force totale devait s'élever à 100 vaisseaux de guerre. Sparte s'était chargée d'en construire 25, et Thèbes autant; les Corinthiens en fournirent 15, les Phocéens et les Locriens un nombre égal: les Arcadiens, les Pellénéens et les Sicyoniens d'un côté, les Mégariens et les villes des côtes de l'Argolide d'autre part, équipèrent les 20 qui restaient. En outre, on attendait un renfort considérable de Sicile; à Chios, 60 vaisseaux étaient prêts. Il n'y avait pas de temps à perdre, car les mouvements en Ionie commençaient à être connus et les habitants de Chios insistaient pour qu'on se hâtât.

Et pourtant, tout marcha lentement et maladroitement. D'abord, 10 vaisseaux sous les ordres de Mélancridas devaient se rendre directement des côtes de Laconie à Chios; mais, lorsque tout fut prêt, un tremblement de terre effraya si fort les Spartiates qu'ils renoncèrent à l'expédition; ils nommèrent amiral Chalcideus à la place de Mélancridas [1] et résolurent de commencer la guerre maritime en prenant pour point de départ non pas Gytheion, mais le rivage corinthien; cette décision amena de nouveaux retards et de nouveaux malheurs. Car les Corinthiens se hâtèrent, il est vrai, de transporter à Cenchrées, de l'autre côté de l'isthme, 21 vaisseaux; mais, quand ils en furent là, ils ne voulurent point troubler par un déploiement de forces militaires la célébration des jeux Isthmiques qui, avec la foire qui les accompagnait, leur procuraient de grands avantages; et ils se montrèrent tout aussi peu disposés à agréer la proposition d'Agis, qui offrait de prendre en son nom le commandement des vaisseaux. Aussi les Athéniens eurent-ils le temps d'aller demander à Chios sept vaisseaux qu'on n'osa pas leur refuser, parce que le parti spartiate n'avait pas encore les moyens de faire de sa défection un fait accompli [2]. On vit même des députés d'Athènes,

[1]) Thucyd., VIII, 6.
[2]) Thucyd., VIII, 9.

invités par Corinthe, assister aux jeux Isthmiques, qu'on célébra en avril ou en mai; là, les plans des Péloponnésiens achevèrent de se dévoiler, et les Athéniens prirent les mesures les plus énergiques pour empêcher l'expédition projetée. Car, sans parler de leur lenteur, la plus grande faute que commirent les alliés, ce fut de choisir pour théâtre de leurs préparatifs le golfe Saronique, comme s'il n'y avait plus ni Athènes ni forces ennemies. Aussi, lorsque la flotte corinthienne quitta la côte avec les vaisseaux d'Agis, elle fut attaquée par une escadre athénienne de force égale. Les Péloponnésiens reculèrent et se tinrent à distance. Mais, lorsqu'ils s'avancèrent de nouveau, ils virent venir à eux un nombre plus grand encore de vaisseaux ennemis: ceux-ci les rejetèrent sur la côte du Péloponnèse et les enfermèrent dans une baie entourée de rochers, appelée Piræos, battus et fort maltraités. Alcamène lui-même périt dans cette affaire. C'était le premier succès que remportaient les Athéniens depuis leur défaite; ils reprirent courage, tandis que les Péloponnésiens en furent si abattus qu'à Sparte on résolut de renoncer à la guerre d'Ionie, qui n'avait jamais été très populaire.

Et certainement on l'eût fait sans la présence d'Alcibiade. Il sut retirer les plus grands avantages du blocus de la flotte corinthienne: il lui importait avant tout de montrer que, même sans flotte, il pouvait soulever l'Ionie et ménager une alliance entre Sparte et la Perse. Il sut gagner les éphores; il profita de leur jalousie à l'égard d'Agis, dont il s'était fait lui-même un ennemi en entretenant avec sa femme des relations coupables. Il représentait surtout à Endios qu'il y aurait grand avantage à déjouer les ambitieuses espérances du roi, qui rêvait des triomphes en Ionie. On n'a pas besoin de vaisseaux, disait-il avec une assurance qui étonnait tout le monde et entraînait les indécis : il suffit d'être à Chios avant qu'on y reçoive la nouvelle de l'accident survenu dans le golfe de Corinthe; pour le reste, il aviserait. On revient donc sur la résolution déjà prise, et les cinq vaisseaux (Sparte n'avait pas pu en équiper davange) se mettent en route sous Chalcideus et Alcibiade. Une traversée rapide les conduit à leur but, et, lorsque la petite escadre jette l'ancre devant Chios, le parti

aristocratique n'hésite plus à afficher ouvertement ses prétentions. Le peuple effrayé n'ose pas résister. Alcibiade, qui affirme que les vaisseaux présents ne sont que les avant-coureurs d'une flotte imposante, sait écarter par son influence toutes les difficultés. Érythræ suit immédiatement l'exemple de Chios. Enfin, Clazomène aussi se décide à déclarer ouvertement son adhésion, bien qu'on n'y eût envoyé que trois vaisseaux. Les nouveaux alliés sont invités à hâter leurs préparatifs et la construction de leurs murailles [1]. La guerre s'allume comme par un coup de foudre ; la défection de l'Ionie a commencé, et Sparte commande en maîtresse au centre de la domination ennemie. Jamais plus grands résultats ne furent obtenus avec de plus faibles moyens.

Jusque-là on n'avait pas rencontré d'ennemis, car Strombichidès, qui était parti de la côte corinthienne pour capturer l'escadre de Chalcideus, l'avait manquée. Mais alors on se décida à Athènes à faire les plus grands efforts pour sauver l'Ionie.

La défection ouverte de Chios produisit une impression immense. On avait toujours traité cette île avec des égards particuliers ; on la considérait comme la perle des villes alliées ; à l'époque des sacrifices publics, son nom figurait dans les prières qu'on adressait aux dieux pour le salut de l'État [2], et récemment encore Eupolis, dans une comédie dont les villes alliées formaient le chœur, avait vanté Chios, « la belle ville qui envoie des vaisseaux de guerre et des hommes lorsqu'il en faut, et qui est toujours docile comme un coursier qui n'a pas besoin d'être châtié [3] ». La défection de Chios fut considérée comme le signal d'une révolte générale des alliés. On résolut d'user de tous les moyens et même de recourir au fonds de réserve de mille talents déposé dans l'acropole, à celui qui, d'après une loi de Périclès, ne devait être entamé qu'à la dernière extrémité, c'est-à-dire dans le cas où l'ennemi attaquerait la ville ou le port [4]. On voyait en effet dans le soulèvement

1) Thucyd., VIII, 14.

2) Schol. Aristoph., *Aves*, 880.

3) καλὴ πόλις —— πέμπει γὰρ ἡμὶν ναῦς μακρὰς ἄνδρας θ' ὅταν δεήσῃ, καὶ τἄλλα πειθαρχεῖ καλῶς ἄπληκτος ὥσπερ ἵππος (*Fragm. Com.*, II, 509).

4) Voy. vol. II, p. 537 et ci-dessus, p. 61.

de l'Ionie une attaque dirigée contre l'existence même de l'État, et l'on crut avoir le droit d'interpréter la loi dans ce sens. On trouva ainsi les sommes nécessaires pour équiper des vaisseaux [1]. On retira des arsenaux les vieilles trirèmes mises au rebut [2]; on répartit les vaisseaux et les équipages selon les besoins du service. On envoya sans retard en Ionie l'escadre de blocus, c'est-à-dire la partie de la flotte la plus capable de combattre, et on la remplaça par d'autres vaisseaux. On mit aux fers les Chiotes libres qui montaient les sept vaisseaux, et on rendit la liberté aux esclaves qui s'y trouvaient; on prit les mesures les plus énergiques pour empêcher la révolte de gagner du terrain.

On ne put pas néanmoins arrêter les progrès d'un adversaire tel qu'Alcibiade. Strombichidès cherchait avec neuf vaisseaux à se maintenir à Téos, où les Athéniens avaient bâti un château-fort pour protéger la contrée [3] : ce fut en vain. Déjà Alcibiade avait réuni autour de lui 23 vaisseaux ioniens et était maître de la mer. Il laissa à Chios les marins péloponnésiens, en qualité de troupes de terre, pour y protéger le gouvernement contre les révoltes et les agressions, prit à bord des marins de Chios, et courut à Milet pour se rendre maître de cette antique capitale de l'Ionie avec les forces qu'il venait de créer [4]. Car, au lieu d'attendre du renfort, il craignait sans cesse d'en voir arriver trop tôt au gré de son ambition. Les Athéniens ne purent faire autre chose que de prendre près de l'île de Ladé [5] un poste d'observation, tandis que les Milésiens, gagnés par Alcibiade, faisaient défection.

Enfin Sparte obtint ce qu'elle désirait si ardemment et depuis si longtemps, des subsides de la Perse. Les succès

[1]) Mention du versement ἐκ τῶν χιλίων ταλάντων τῶν εἰς τὰς τριήρεις ὧν παρελάβομεν παρὰ τῶν προτέρων ταμιῶν (Böckh, *Staatshaushaltung*, II, p. 74. C. I. Attic., I, n. 184).

[2]) D'après Herbst, *Rückkehr des Alkibiades*, 1843, p. 51, on avait encore sous la main les 100 meilleures trirèmes, que l'on devait, comme les mille talents, tenir en réserve (Thucyd., II, 26). Mais alors, pourquoi Thucydide (VIII, 15) ne parle-t-il que de l'argent ?

[3]) Thucyd., VIII, 16.

[4]) Thucyd., VIII, 17. Plut., *Alcib.*, 24.

[5]) Voy. vol. II, p. 211.

extraordinaires du commencement de la guerre d'Ionie décidèrent Tissapherne à prendre enfin un parti et à se montrer disposé à signer pour tout de bon un traité, comme un maître qui prend à sa solde un valet après l'avoir mis à l'épreuve. A Milet, il eut une entrevue avec Chalcideus, et ce fut au nom du Grand-Roi et de Sparte qu'on rédigea l'acte que nous a conservé Thucydide[1]. La clause fondamentale du traité stipulait que les pays et les villes que le Roi ou ses ancêtres avait possédés devaient lui rester. Le Roi et les Lacédémoniens s'entendent pour empêcher les Athéniens de percevoir aucun impôt ou redevance dans lesdites villes et contrées. Aucune des deux parties ne pourra traiter isolément avec Athènes. Les Lacédémoniens considéreront comme leurs ennemis tous ceux qui feront défection au Roi, et le Roi tous ceux qui abandonneront Sparte ou cesseront d'être ses alliés.

La Perse ne s'engageait pas par ce traité à payer une solde régulière à ses nouveaux alliés, bien que cet avantage fût l'unique raison qui décidât les Lacédémoniens à le signer. A tous autres points de vue, cet acte ne pouvait que les déshonorer et leur porter préjudice. Car ces mêmes Spartiates qui avaient prétendu, au début de la guerre, défendre les Hellènes opprimés livraient maintenant de leur propre gré aux Barbares toutes les villes de la côte d'Asie, et même, si l'on voulait faire valoir dans toute leur étendue les clauses du traité, la Grèce d'Europe jusqu'à l'isthme de Corinthe; ils s'engageaient même à replacer sous le joug des Barbares les pays délivrés par leurs ancêtres; ils reniaient les glorieuses journées de Platée et de Mycale, et en mettaient à néant les résultats; ils érigeaient le Grand-Roi en arbitre du différend qui divisait les Grecs, et faisaient garantir la solidité de leur ligue par l'ennemi héréditaire de la nation. A une époque où l'empire perse était en pleine décadence et l'autorité royale tombée au point de trouver son plus ferme soutien dans la rivalité mutuelle des satrapes, la politique du Grand-Roi remportait, sans faire aucun sacrifice, le plus grand et le plus inespéré des triomphes. Les Perses voyaient les ennemis

[1]) Thucyd., VIII, 18. Cf. Nikolai, *Politik des Tissaphernes.*

qui les avaient partout battus reconnaître pleinement l'objet de leurs prétentions surannées, cette suzeraineté qu'ils avaient revendiquée avec obstination. Tissapherne avait obtenu sans peine pour lui-même les plus grands avantages. Amorgès était écarté ; Milet et les autres villes de la côte étaient mises entre ses mains ; il était maître dans sa satrapie comme aucun de ses prédécesseurs ne l'avait été depuis la bataille de Mycale, et si, pour le moment, il avait consenti à agir de concert avec Chios et Érythræ, en les traitant sur le pied d'égalité [1], il avait tout lieu de croire qu'il réussirait bientôt à mettre fin à l'autonomie provisoirement reconnue de ces États.

Un traité aussi honteux et aussi humiliant pour les Grecs devait nécessairement exercer l'influence la plus fâcheuse, car il émoussait chez les guerriers spartiates le sentiment de l'honneur, il révoltait les bons citoyens et faisait mépriser le gouvernement. Alcibiade, de son côté, cherchait à écarter les scrupules ; il représentait aux Spartiates qu'il fallait de l'argent pour humilier Athènes, et il donnait à entendre que les autres clauses du traité ne devaient pas être prises tellement au sérieux. De tous les Grecs, il était le seul qui gagnât quelque chose au traité. Tissapherne devenait son obligé, et il s'était forgé une arme dont il pouvait se servir contre Athènes d'abord et par la suite, s'il le jugeait à propos, contre Sparte elle-même.

La conclusion du traité n'exerça pas sur la guerre une influence sensible. Des deux côtés on reçut des renforts durant la seconde moitié de l'été, sans qu'on fît rien de décisif. Les vaisseaux péloponnésiens réussirent enfin à sortir du refuge où ils étaient bloqués [2], et quatre d'entre eux furent conduits en Ionie par Astyochos, le successeur d'Alcamène, qui, comme amiral lacédémonien, fut investi du commandement suprême. Les vaisseaux de Chios croisaient partout sans relâche, et ils enlevèrent encore à Athènes, en les poussant à la défection, bien des localités situées sur le littoral. Ils entraînèrent même les deux villes les plus importantes de Lesbos, Mytilène et Méthymne, celle-ci jusque-là si

[1]) Voy. ci-dessus, p. 393.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 405.

fidèle aux Athéniens, et cela, même après que ces derniers eurent augmenté de 26 vaisseaux leur flotte d'Ionie [1].

A Samos aussi, le parti aristocratique commençait à remuer et se mettait en relation avec les Péloponnésiens, sous la direction de Cléomède et autres; mais là, le mouvement prit un cours tout différent. Le peuple, soutenu par trois vaisseaux athéniens, se souleva contre les aristocrates; deux cents d'entre eux furent tués, quatre cents expulsés, et leurs biens confisqués. Une sentence terrible frappa toute la noblesse de l'île : elle fut exclue de la cité, et les citoyens s'engagèrent par serment à ne jamais donner en mariage à un noble une de leurs filles, et à ne jamais prendre femme dans cette caste [2]. Ce fut là une victoire du parti populaire, une explosion qui nous fait voir combien de haine et d'animosité s'était peu à peu amassé dans les cœurs. Ce fut une défaite du parti perse et spartiate qui compensait à elle seule plus d'un échec antérieur. Car le nouvel État s'attacha aux Athéniens de la façon la plus intime, et ceux-ci étaient maintenant si sûrs de sa fidélité qu'ils lui accordèrent une autonomie complète et les plus larges conditions d'alliance. Nous avons encore aujourd'hui une partie du marbre gravé et exposé à Athènes en l'honneur des Samiens ; le Conseil et le peuple les y louent d'avoir secoué spontanément le joug et librement embrassé le parti d'Athènes [3].

Les Athéniens avaient maintenant, vis-à-vis des Spartiates, l'avantage de pouvoir de nouveau défendre la cause nationale en Ionie; ils avaient pour leurs entreprises un point sûr et bien situé; de là ils pouvaient énergiquement combattre les progrès de la défection. Ils reprirent Mytilène et Clazomène; Chalcideus fut vaincu et tué sur le territoire de Milet; Chios fut attaquée, et cette île florissante, qui n'avait pas souffert depuis les guerres médiques, fut si cruellement ravagée, à la suite de trois débarquements, que les habitants commencèrent à être fort mécontents de la politique de leur gouvernement.

1) Thucyd., VIII, 22.

2) Thucyd., VIII, 21. Cf. C. Curtius, *Urkunden zur Geschichte von Samos* [Wesel, 1873], p. 1.

3) C. I. Attic., I, 56.

Vers la fin de l'été, on vit arriver enfin une nouvelle flotte athénienne de 48 vaisseaux avec 3,500 hoplites, sous Phrynichos fils de Stratonide, Onomaclès et Scironide. Ils avaient l'intention de prendre Milet, pour mettre fin d'un seul coup au soulèvement de l'Ionie. Ils livrèrent aux Milésiens, aux Péloponnésiens et aux Perses une bataille dans laquelle les alliés doriens d'Athènes, les Argiens, à la suite d'une attaque désordonnée, furent repoussés avec de grandes pertes par les Ioniens, tandis que les Athéniens remportèrent de tels avantages sur les Péloponnésiens qu'ils purent immédiatement entreprendre le siège de Milet [1]. Si l'on ne venait la dégager, la ville était perdue et la puissance de l'ennemi anéantie en Ionie. Mais, avant qu'elle ne fût entièrement cernée, une nouvelle flotte s'approcha.

C'était Hermocrate, le plus dangereux ennemi des Athéniens, qui maintenant encore venait leur arracher une victoire certaine. Il était parvenu à se faire envoyer dans la mer Égée avec vingt vaisseaux de Syracuse et deux de Sélinonte, pour continuer à faire à Athènes une guerre implacable et lui porter un coup mortel. Les démocrates de Syracuse le virent partir avec plaisir; aussi ils n'avaient pas contrecarré ses plans et s'étaient contentés de limiter ses moyens de telle façon qu'il ne pût rien entreprendre par lui-même. Il s'était rendu immédiatement dans le Péloponnèse, y avait activé les préparatifs et s'était joint à la flotte qui se trouvait prête à Gytheion. Les escadres réunies formaient un nombre total de 35 vaisseaux, qui partirent sous le Lacédémonien Théramène pour se joindre aux forces d'Astyochos. Peu après la bataille de Milet, ils entrèrent dans le golfe d'Iasos. Alcibiade, qui avait assisté à la bataille, courut à cheval à Iasos, pour amener sans délai ce secours inespéré [2]. Les Athéniens, pleins de courage, avaient envie de se mesurer dans le golfe de Milet avec les flottes réunies; mais l'avis du prudent Phrynichos finit par prévaloir. Il déclara que c'était une témérité inexcusable de risquer dans une bataille une flotte qu'on avait équipée en épuisant les dernières ressources. On se retira à Samos, et la

1) Thucyd., VIII, 25.
2) Thucyd., VIII, 26.

victoire de Milet resta sans effet[1]. Les ennemis, pour plaire à Tissapherne, se rendirent à Iasos, prirent la ville pour son compte et lui livrèrent, comme des sbires zélés, Amorgès prisonnier[2].

Bien que, pendant l'hiver suivant, aucun événement important n'eût lieu sur le théâtre de la guerre, les affaires prirent en somme une tournure plus favorable pour Athènes; la situation de Chios devenait de plus en plus mauvaise, et de graves dissentiments éclataient entre les membres de la ligue; d'abord entre Chios et Astyochos, dont l'inaction irritait les insulaires; puis, entre Tissapherne et la flotte péloponnésienne. Le satrape paya à Milet la première solde; chaque homme à bord reçut, comme il l'avait promis à Sparte, une drachme par jour. Mais il déclara qu'à l'avenir il ne pourrait plus donner que la moitié, jusqu'à ce que le Grand-Roi l'eût autorisé à payer une drachme entière.

La solde des marins avait augmenté par suite de l'expédition de Sicile; il est probable qu'après la guerre les Athéniens l'avaient ramenée à un taux moins élevé, de sorte qu'une demi-drachme était le tarif ordinaire[3]. On ne pouvait prouver à Tissapherne qu'il s'était engagé par contrat régulier à donner davantage; mais son procédé causa une profonde irritation, non seulement parce qu'il était égoïste, mais parce que la solde plus élevée payée par la Perse était le moyen le plus efficace d'affaiblir la marine athénienne en lui enlevant ses équipages. C'est pour cela qu'Hermocrate surtout, qui trouvait abominable la façon dont on faisait la guerre et la dépendance où l'on se trouvait vis-à-vis des Perses, protesta avec beaucoup de vivacité contre la conduite du satrape, et ce ne fut qu'avec peine qu'on parvint enfin à s'entendre. Tissapherne se déclara disposé à verser trois talents par mois pour cinq vaisseaux, c'est-à-dire 36 mines au lieu de 30 par vaisseau et 3 $^{3}/_{5}$ oboles au lieu de 3 par homme. Il crut pouvoir allouer cette augmentation sans l'assentiment préalable du Roi.

1) Thucyd., VIII, 27.
2) Thucyd., VIII, 28.
3) Cf. Böckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 383.

Ces honteux marchandages à propos de suppléments de solde produisirent la plus fâcheuse impression, et le mécontentement eût été plus grand encore si le riche butin qu'on fit à Iasos n'avait dédommagé les équipages. Aussi les Péloponnésiens se montrèrent-ils peu disposés à attaquer vigoureusement les Athéniens, dont la flotte comptait maintenant 184 vaisseaux, et, en général, à suivre en Ionie un plan de campagne arrêté ; ils préférèrent faire quelques courses isolées dirigées de Milet en divers endroits, par exemple à Cnide, qui s'était détachée de Tissapherne. Cependant, le mécontentement causé par le premier traité signé avec la Perse en fit conclure un second. On fit entendre aux Perses que les Péloponnésiens pouvaient bien avoir maintenant plus de prétentions qu'à l'époque où, sous Chalcideus, ils avaient commencé la campagne d'Ionie avec quelques vaisseaux. On modifia en effet quelques points de détail pour donner satisfaction à l'amour-propre national des Grecs ; la question des subsides fut mieux déterminée ; au fond, rien n'était changé.

L'événement le plus important de cet hiver fut le changement qui survint dans la position d'Alcibiade. Il avait rendu aux Spartiates les plus grands services ; tous leurs succès étaient son ouvrage. Cette importance usurpée par un étranger blessait déjà profondément la susceptibilité spartiate ; il faut ajouter à cette jalousie la haine mortelle de ses ennemis, qui le poursuivait avec une violence croissante, tandis que ses partisans avaient ou péri, comme Chalcideus, ou perdu leur position, comme Endios. Le plus dangereux des ennemis d'Alcibiade était Agis, qui se voyait complètement éclipsé par lui. La séduction de la reine Timæa était un scandale public des plus révoltants ; on s'en moquait sur la scène athénienne [1], et on prétend qu'Alcibiade lui-même, avec son insolent orgueil, s'était vanté que ses descendants posséderaient un jour le trône des Héraclides. Or, depuis qu'on croyait pouvoir se passer d'Alcibiade, sa vie était en danger dans le camp lacédémonien ; car, si on voulait se débarrasser de lui, sa mort seule pouvait prévenir les effets de sa vengeance. C'est ce que voulait

[1]) Athen., *Deipnosoph.*, p. 547 d. Bähr ad Plut. *Alcib.*, p. 200.

la haine de ses ennemis; c'est à leur instigation que les autorités de Sparte ordonnèrent à Astyochos de tuer Alcibiade. Mais il fut, dit-on, averti par Timæa. Depuis longtemps il se tenait prêt, et il avait dès le début profité de ses négociations avec Tissapherne pour s'assurer une position auprès de lui. Comme allié de Sparte, Alcibiade avait atteint son but. La moitié de l'Attique était au pouvoir de l'ennemi; dans le golfe de Milet stationnait une flotte payée par la Perse. Il avait appris à ses compatriotes ce qu'il en coûtait d'avoir Alcibiade pour ennemi. Maintenant tout allait changer de face, et, cette fois encore, grâce à lui seul. Il quitta donc secrètement le camp péloponnésien et se rendit à Magnésie, au quartier général du satrape, qui, fidèle aux traditions de la politique perse, reçut avec joie à sa cour le puissant chef de parti [1].

Tout cela était arrivé immédiatement après la bataille de Milet, et bientôt les Lacédémoniens s'aperçurent que l'homme qui avait conclu une alliance avec la Perse était aussi en état de la dissoudre. En effet, cette soudaine diminution de solde qui mettait en danger l'existence même de la ligue était déjà l'œuvre d'Alcibiade qui, à peine échappé aux poignards des Spartiates, avait déjà trouvé moyen de se venger d'eux.

De même qu'à Sparte il avait été Spartiate, de même, à la cour du satrape, il vécut en grand seigneur perse. Il était à l'aise dans chaque position nouvelle, comme s'il était né pour y vivre, et il changeait, selon les circonstances, de mœurs et de langage comme de vêtement. Bientôt l'aventurier fugitif fut le confident et le ministre de Tissapherne, et, là comme à Sparte, il dirigeait la politique extérieure. On n'avait pas alors à Suse plus qu'à Sparte de programme arrêté. On recommençait à se mêler des affaires maritimes de la Grèce, et on ne faisait en cela que suivre certaines traditions instinctives de la politique des Achéménides. Les Perses n'avaient conservé que leur orgueil et leur mépris du peuple grec; il leur manquait la connaissance exacte de la situation des divers États. Alcibiade arrivait donc à temps pour indiquer à Tissapherne la route qu'il devait suivre.

[1]) Thucyd., VIII. 45. Hertzberg, *Alkibiades*, p. 249 sqq. C. F. Ranke, zu Meinekes *Aristoph.*, p. xliv.

« La Perse, lui dit-il, ne doit pas être l'alliée d'un État grec; il est de son intérêt que les deux grandes puissances soient faibles. La manière la plus sûre et la moins coûteuse de faire la guerre, c'est d'affaiblir les Hellènes les uns par les autres et de ne permettre à aucun État de devenir prépondérant. Ce n'est pas seulement Athènes qui est dangereuse; Sparte l'est aussi, et d'autant plus qu'ayant pris pied en Ionie, l'idée pourra facilement lui venir d'étendre sa puissance à l'intérieur du continent, ce à quoi ne songera jamais un État maritime. C'est pour cela que, sur le partage de l'empire, on peut beaucoup mieux s'entendre avec Athènes qu'avec Sparte. Il ne faut pas que Sparte devienne orgueilleuse; il faut l'amorcer avec de l'argent, sans jamais la satisfaire. Le mieux serait de gagner les divers chefs d'escadre par des présents qu'on ferait à volonté; la Perse tiendrait ainsi sous sa dépendance les personnages les plus influents ».

C'est ainsi qu'Alcibiade donnait des conseils au satrape et agissait en son nom. On repoussa avec ironie les demandes d'argent des habitants de Chios. On leur dit qu'ils étaient les plus riches capitalistes de la Grèce, et qu'ils voulaient faire payer aux autres des entreprises dont ils auraient tout le profit. La flotte phénicienne fut tenue à distance, et l'on évita tout ce qui pouvait amener la fin de la guerre. Les États belligérants devaient s'entre-détruire, pour faire tomber à la fin comme de lui-même le pouvoir entre les mains du Grand-Roi[1].

Tissapherne était charmé de ces conseils, qui flattaient en même temps son avarice et la haine qu'il portait aux Grecs. Il laissa faire Alcibiade, se crut délivré par lui de tout embarras, le combla d'honneurs à sa cour, et donna même au nouveau parc de Sardes le nom de son bienfaiteur. Mais, au fond, Alcibiade ne travaillait que pour lui. Car, de même qu'au service de Sparte il avait gagné la faveur de Tissapherne, de même auprès de Tissapherne il s'efforçait de mériter la reconnaissance des Athéniens.

Depuis qu'il avait quitté la flotte du Péloponnèse, il s'était rapproché de ses compatriotes. Ceux-ci savaient maintenant

[1]) Thucyd., VIII, 45-46. Plut., *Alcib.*, 24.

qu'il n'avait pas l'intention de triompher d'Athènes avec Sparte. En brisant avec les Spartiates, il était redevenu l'allié d'Athènes. C'est grâce à lui que la flotte phénicienne, qui, réunie à celle du Péloponnèse, pouvait détruire Athènes, était retenue au fond de la mer de Syrie; c'est lui qui mettait obstacle au paiement de la solde, qui divisait le quartier général ennemi, qui faisait expier à Chios sa défection et donnait aux Athéniens le temps de rassembler leurs forces. Il paraissait inadmissible qu'il voulût toujours rester dans le camp des Perses. Lui-même d'ailleurs commençait à s'occuper directement d'Athènes et à entrer en relation avec elle. Car il voulait y retourner, et il ne pouvait atteindre son but qu'au moyen de nouvelles luttes entre les partis. Des dissensions intérieures devaient lui frayer le chemin de la patrie.

§ II

LA LUTTE DES PARTIS A ATHÈNES.

Il y avait longtemps qu'Athènes n'avait pas été aussi calme que pendant les dernières années. Chacun faisait tous ses efforts pour sauver l'État ; les regards de tous se portaient au dehors, et les citoyens s'exerçaient continuellement chez eux et dans les camps. On s'occupait uniquement des nécessités les plus urgentes, et cette sage modération qu'on avait commencé à pratiquer après le désastre de Sicile durait encore. La première terreur était passée, la possibilité de la résistance démontrée ; mais comment pouvait-on espérer des succès durables et une heureuse issue de la lutte lorsque les finances étaient complètement épuisées et que la Perse était l'alliée de Sparte ! On en était au deuxième hiver de la guerre recommencée : on était las, et l'ardeur guerrière faisait partout défaut.

Dans ces circonstances, l'idée de rendre possible la fin de la guerre en changeant complètement la constitution surgit d'abord dans l'esprit des riches, qui souffraient le plus des charges de la guerre, et notamment des triérarques du camp

de Samos ; car, aussi longtemps que les masses populaires gouverneraient Athènes, on ne pouvait songer à s'entendre avec Sparte. A la tête du mouvement étaient les chefs des associations oligarchiques, qui avaient une première fois essayé leurs forces dans le procès des Hermocopides ; étant donné l'état actuel de l'opinion, il ne leur fut pas difficile d'intéresser à leurs projets plus d'un honnête patriote.

Ce fut Alcibiade qui imprima à ce mouvement un caractère plus accentué. Il se mit en relation avec les oligarques les plus influents du camp de Samos, leur fit espérer des subsides de Tissapherne et l'amitié du Grand-Roi, et leur promit son appui sans restriction s'ils réussissaient à renverser la constitution athénienne. Car personne, disait-il, ne pouvait attendre de lui qu'il se fiât de nouveau à cette même démocratie qui l'avait banni, et il fallait tout aussi peu demander au Grand-Roi et à ses lieutenants d'accorder leur confiance à un État où le peuple était souverain.

Phrynichos était le plus perspicace des généraux athéniens ; de basse extraction (il avait, disait-on, dans son adolescence gardé les bestiaux), il était arrivé à force d'habileté et d'intrigue ; il était devenu riche et influent en faisant le métier de sycophante, et avait ensuite fait preuve d'un grand talent comme orateur du peuple et comme général. Phrynichos voyait bien qu'on ne pouvait guère se fier aux propositions d'Alcibiade. Il représentait à ses collègues combien il était peu probable que cet homme, qui connaissait parfaitement les auteurs de sa chute, pût jamais devenir l'ami sincère des oligarques. L'alliance des Perses avec Athènes lui paraissait tout aussi inadmissible, aussi longtemps que les Péloponnésiens seraient puissants en Ionie : il était évident qu'ils étaient pour Tissapherne les alliés les plus utiles et les plus désirables ; le satrape ne pouvait rien faire de plus insensé que de les abandonner tout à coup pour s'en faire des ennemis, alors qu'il lui était impossible d'arriver à une entente durable avec les Athéniens. Enfin, disait-il, on se trompe fort en croyant pouvoir se fier aux partis oligarchiques des États confédérés. Les Athéniens, en changeant leur système de gouvernement, ne ramèneront pas ceux qui ont fait défection et ne s'attache-

ront pas davantage ceux qui sont restés fidèles. C'est leur propre indépendance qui leur importe, et non la constitution athénienne. Ces réflexions ne furent point écoutées. Les oligarques étaient aveuglés par la passion; ils croyaient avoir enfin trouvé le moyen de renverser la constitution en s'appuyant sur des raisons que la foule elle-même était capable d'apprécier, et ils étaient bien décidés à profiter de cette occasion. Les négociations secrètes avec Alcibiade furent donc continuées avec ardeur. Il se forma un noyau de conjurés; déjà on osait par ci par là parler de « certaines réformes nécessaires dans l'administration », et, bien que le sentiment de l'armée leur fût évidemment hostile, la perspective d'une solde payée par la Perse était si séduisante qu'il n'y eut point d'opposition sérieuse. On crut donc pouvoir agir en toute sécurité, et on envoya Pisandros [1], qui maintenant ne cachait plus ses préférences, avec quelques autres achever à Athènes l'œuvre commencée au camp.

Lorsque les plans des conjurés furent connus à Athènes, il y eut d'abord un grand tumulte. Les uns vociféraient contre tout ce qui menaçait la constitution, les autres, contre le retour d'Alcibiade; les orateurs du peuple partageaient l'opinion des familles sacerdotales, qui détestaient par dessus tout le profanateur des Mystères. Mais les voix furent partagées lorsqu'il s'agit de choisir entre trois propositions et trois perspectives diverses, qu'on avait mêlées habilement les unes aux autres. Depuis longtemps la première fureur qu'avait excitée Alcibiade s'était calmée; l'irritation causée par sa trahison s'était apaisée, parce qu'on ne se sentait pas soi-même exempt de reproche, tandis que les brillants succès qui accompagnaient partout cet homme extraordinaire augmentaient l'admiration qu'on éprouvait pour lui; ses succès flattaient la vanité athénienne. La foule sentait renaître en elle son amour d'autrefois; elle désirait le retour de son ancienne idole; on osait de nouveau exprimer l'opinion qu'Alcibiade seul pouvait ramener la victoire dans le camp athénien, et qu'on pouvait bien pour cela faire quelques sacrifices.

[1]) Voy. ci-dessus, p. 321.

Les partisans de l'oligarchie se familiarisèrent avec l'idée de voir revenir Alcibiade, pourvu qu'on mît fin au gouvernement populaire. Ce qui séduisait le plus, c'était la perspective de nouvelles ressources pécuniaires, d'autant plus qu'on y rattachait l'espoir — dans un avenir lointain, il est vrai, — d'une paix définitive.

Peu avant l'arrivée de Pisandros, on avait représenté pendant les fêtes Lénéennes la *Lysistrata* d'Aristophane [1]. Le sujet de cette pièce, c'est encore la paix ardemment désirée de tous ; mais comme les hommes, semble-t-il, ne peuvent pas la faire, les femmes se décident à s'occuper des affaires publiques pour mettre fin à un état de choses qui ne permet à personne de jouir de la vie, qui condamne les femmes à vivre comme des veuves et les jeunes filles à se flétrir sans trouver de mari. Les Athéniennes croient pouvoir gouverner l'État au moins aussi bien que leurs époux. Elles ont appris leur rôle à l'époque des conspirations. Toutes les femmes de l'Hellade s'unissent donc en secret, occupent la citadelle, bravent les Proboules responsables du salut de la ville, et savent inventer les moyens les plus efficaces pour forcer les hommes à plier devant elles.

C'est ainsi que le poète, au moyen d'une farce pleine d'entrain, fait oublier à ses contemporains les misères du présent ; et pourtant, la pièce entière porte l'empreinte d'un certain abattement, d'un manque de confiance, du peu de sécurité qu'offrait l'état des affaires publiques, toutes choses qui ne permettaient pas de se livrer à une franche gaieté. Le poète attaque les gens qui, comme Pisandros, fomentent des troubles dans un but intéressé, et ces artistes politiques sans mandat qui exercent aux dépens de la ville malade leur métier de charlatans ; mais le poète lui-même est incapable de donner des conseils à ses concitoyens et de ranimer leur courage. C'est pour cette raison que sa *Lysistrata* manque de cette parabase [2] dans laquelle le poète patriote indique d'ordinaire avec tant d'énergie les mesures qu'il croit les plus salutaires.

[1]) Cf. Jeep, *Quo anno et quibus diebus Lysistrata et Thesmophoriazusæ doctæ sint.* 1859.

[2]) Voy. vol. II, p. 600.

Dans les rues et sur la place publique, on se plaint de ce que, dans toute l'Attique, il n'y ait pas un seul homme capable de sauver la patrie.

Pisandros ne se laissa pas déconcerter par les premières attaques dirigées contre lui. Il réunit en groupes plus ou moins nombreux les principaux citoyens, pour les intéresser à ses projets. Il ne s'agissait, selon lui, que de prendre une mesure commandée par les circonstances, de restreindre d'une manière transitoire les libertés du peuple, comme d'ailleurs on l'avait déjà fait. On ne prétendait pas rompre pour toujours avec le passé d'Athènes ni abolir sa constitution. On gagna les membres des clubs en leur représentant qu'on pourrait bien se défaire une seconde fois de l'odieux Alcibiade, lorsqu'il aurait rendu le service qu'on attendait de lui. Mais ce qui faisait la force de Pisandros, c'est qu'il pouvait demander à tous s'ils connaissaient un autre moyen de sauver Athènes. Comment pouvons-nous, disait-il, sans recourir à des moyens extraordinaires, faire la guerre à Sparte, qui a des vaisseaux et de l'argent et qui a établi son quartier général à la fois en Ionie et sur notre propre territoire? Il ne s'agit pas ici d'une question de principe, sur laquelle il est impossible que tout le monde soit d'accord, mais du salut de la cité.

C'est ainsi que s'accrut peu à peu le nombre de ceux qui jugeaient nécessaire un changement de constitution, les uns croyant sincèrement qu'il n'y avait pas d'autre issue, les autres parce qu'on leur faisait espérer qu'ils auraient leur part des avantages attachés à la réforme. Les associations politiques étaient de nouveau en pleine activité et travaillaient d'après un plan commun, tandis que le reste de la foule était intimidé et sans cohérence. Enfin, ces menées étaient puissamment encouragées par les Proboules, dont les fonctions existaient depuis deux ans déjà et avaient affaibli de plus en plus les organes constitutionnels de l'État. Ils auraient pu déjouer d'emblée tous les plans des conjurés, s'ils n'avaient partagé pour la plupart leurs opinions. Bien plus, c'est sous leurs auspices que fut prise la résolution d'autoriser Pisandros et ses adhérents à entamer avec Tissapherne et Alcibiade des négociations dont on se promettait un changement subit dans

la situation de la ville. On décréta en même temps que Phrynichos et Scironide devaient se démettre de leurs fonctions de stratèges, mesure qui paraissait absolument nécessaire après ce qui s'était passé sur la flotte [1].

Le succès des menées oligarchiques, que Phrynichos avait combattues de toutes ses forces, remplissait ce général d'inquiétude, non pour sa ville natale, mais pour lui-même. Toutes ses actions avaient été inspirées par sa haine contre Alcibiade; il savait que celui-ci le connaissait pour son ennemi, et la pensée d'être obligé de plier devant lui le tourmentait. Il épiait donc toutes les occasions de lui nuire; il recherchait les ennemis d'Alcibiade pour s'en faire de fidèles alliés; et, comme on pouvait supposer que la plus grande animosité contre Alcibiade régnait dans le camp spartiate, le général athénien ne se fit aucun scrupule de préparer une entente secrète avec l'amiral de la flotte ennemie. Mais Phrynichos, qui d'habitude jugeait si bien les hommes et les choses, s'adressait mal cette fois. L'amiral spartiate était payé par Tissapherne. Aussi, lorsque Phrynichos eut fait part à Astyochos des négociations d'Alcibiade avec les Athéniens, la nouvelle en arriva immédiatement au quartier général des Perses et à la connaissance d'Alcibiade.

Celui-ci profita de l'occasion pour se montrer l'ami des Athéniens : il les mit en garde contre la trahison de leur général ; il demanda sa mort, et Phrynichos, au lieu de se venger de son ennemi, lui avait donné contre lui une arme terrible. Pourtant, il n'abandonna pas la voie où il était entré ; il crut qu'Astyochos n'avait été qu'imprudent ; il le blâma dans une seconde lettre et offrit en même temps de livrer toute l'armée de Samos à l'ennemi, si son correspondant voulait tenter un coup de main qu'il lui proposait. Ce ne fut qu'après le départ de la lettre qu'il ouvrit les yeux : alors, pour se sauver, il fit prendre contre la surprise qu'il avait conseillée à Astyochos les dispositions les plus minutieuses. Lorsque cette nouvelle trahison fut annoncée aux Athéniens, comme la première l'avait été, ils n'y voulurent point croire ; ils prirent Alcibiade

[1]) Thucyd., VIII, 54.

pour un calomniateur qui n'avait d'autre but que de renverser Phrynichos, et celui-ci, qui était sans contredit le plus habile des généraux de Samos, jouit dans le camp de plus de considération que jamais. Mais à présent que le succès dépendait entièrement de la bonne volonté d'Alcibiade, Phrynichos ne pouvait rester en fonctions. Sa destitution fut le premier effet de la puissance qu'Alcibiade avait reconquise à Athènes.

Au moment où commencèrent les négociations à Magnésie, résidence de Tissapherne, la situation en Asie Mineure s'était passablement modifiée. A Sparte, on était très mécontent de la manière dont la guerre était menée ; on avait honte des traités ; on était irrité contre Astyochos aussi bien que contre l'insidieux satrape ; on résolut, malgré la mauvaise saison, d'envoyer sans délai 27 vaisseaux sous Antisthène, et avec lui une commission de onze citoyens qui devaient examiner l'état des affaires en Asie-Mineure et veiller sur l'honneur de la cité [1]. Le départ de la mission eut lieu vers la fin de décembre. La personnalité la plus marquante parmi ces commissaires de la guerre était Lichas, fils d'Arcésilaos, un riche et fier Spartiate qui avait osé, malgré l'exclusion prononcée contre les Spartiates, paraître aux fêtes d'Olympie avec un attelage victorieux (420 : Ol. xc). Pour le punir, les autorités d'Élis l'avaient fait battre de verges, probablement à l'instigation d'Alcibiade, dont il était l'ennemi acharné [2]. Au commencement de l'année 411, Astyochos s'était joint près de Cnide à la flotte d'Antisthène, et Tissapherne s'y rendit aussi pour s'entendre avec les Spartiates. Il s'aperçut bientôt qu'un esprit tout différent régnait dans leur camp. Car, au lieu de prêter de nouveau l'oreille à ses trompeuses promesses, Lichas lui déclara nettement que Sparte n'était pas disposée à lui servir de jouet. Il fallait aussi que les traités fussent révisés, attendu qu'on ne faisait pas la guerre pour replacer les Hellènes sous le joug de la Perse. Si donc le satrape ne voulait pas prêter la main à d'autres arrangements, on essaierait de se passer de lui [3].

[1]) Thucyd., VIII, 39.
[2]) Thucyd., V, 50.
[3]) Thucyd., VIII, 43. 52.

Tissapherne rompit les négociations et s'en retourna à Magnésie.

Les circonstances étaient donc en apparence très favorables aux Athéniens. Leurs députés arrivèrent bientôt après à Magnésie et commencèrent par déclarer que, de leur côté, ils avaient satisfait aux conditions préalables d'une entente avec la Perse, puisque, grâce à leurs efforts, la démocratie pouvait être considérée comme abolie à Athènes; ils attendaient maintenant la récompense qu'on leur avait fait espérer. Mais le Perse rusé n'était nullement disposé à conclure à la hâte une alliance avec les Athéniens. L'attitude altière de Lichas et l'aspect d'une flotte imposante avaient produit leur effet. Après qu'Astyochos, en se rendant à Cnide, eut infligé une défaite au général athénien Charminos et que l'île de Rhodes fut tombée, par suite de la trahison des oligarques, aux mains des Spartiates, ceux-ci étaient sans contredit la puissance prépondérante sur la côte d'Asie; ils avaient transporté leur quartier général de Milet à Rhodes, pour être plus loin du satrape et plus indépendants. Ils étaient trop forts pour qu'il pût à son gré se débarrasser d'eux, et il prévoyait bien que la suspension de la solde n'aurait d'autre résultat que de forcer les troupes à se dédommager en ravageant les côtes. L'idée que les Spartiates se joindraient alors à Pharnabaze, lequel les attendait avec impatience, était pour lui plus pénible encore. Si donc, d'un côté, il était heureux de pouvoir effrayer et rendre plus souples les Spartiates par ses négociations avec Athènes, il jugeait, de l'autre, absolument contraire à ses intérêts de s'en faire des ennemis par une résolution précipitée et de s'engager à payer des subsides aux Athéniens. A cet égard, il se montra très ferme vis-à-vis d'Alcibiade et agit comme Phrynichos l'avait prévu. Alcibiade faisait semblant d'avoir une influence qu'au fond il n'avait point; il était pour le satrape le compagnon le plus agréable, un conseiller précieux dans toutes les affaires concernant la Grèce, un chargé d'affaires, un négociateur, un homme enfin tel que Tissapherne, dans sa situation politique, avait toujours dû le désirer; mais le satrape était bien loin de se livrer complètement : il ne se conforma à ses désirs qu'en se gardant de soutenir trop efficacement et

trop franchement les Péloponnésiens ; quant à changer de politique, il avait le coup d'œil assez sûr pour s'en abstenir.

Dans ces circonstances, Alcibiade se fût trouvé dans le plus grand embarras si le parti que représentaient les négociateurs avait été le sien, s'il avait fondé sur eux ses projets de retour. Sans aucun doute, dès le début, son intention n'avait pas été de laisser Pisandros et ses compagnons jouir du triomphe d'une heureuse négociation. Il s'arrangea donc de façon à couvrir avant tout sa personne. Ce qui lui importait le plus, c'est que personne dans le camp des Perses ne doutât de son influence ; sa considération ne devait pas être amoindrie ; or, si les négociations n'aboutissaient pas, il fallait que la faute en retombât sur les négociateurs. Il se fit donc charger par Tissapherne de les diriger en sa présence, et il se donna tout d'abord la satisfaction d'humilier devant lui les oligarques qu'il détestait et de les forcer à lui faire la cour. Les conférences commencèrent, et Pisandros, qui s'attendait à de grandes exigences, commença par renoncer au nom d'Athènes à toute l'Ionie, pour la possession de laquelle on avait épuisé les dernières ressources de l'État. Alcibiade demanda ensuite pour les Perses les îles situées en face de la côte, Lesbos, Samos, Chios ; ceci lui fut également accordé. En troisième lieu, le Grand-Roi devait avoir le droit de faire parcourir à ses vaisseaux de guerre toutes les parties de la mer Égée et d'aborder sur toutes les côtes. C'était toucher au point le plus sensible, à l'honneur d'Athènes. Elle eût renoncé ainsi non seulement à ses possessions au delà de la mer, mais encore à la sécurité de sa domination dans ses propres eaux. Après de pareilles concessions, qui effaçaient d'un trait de plume tout le passé d'Athènes, les ambassadeurs n'auraient pu reparaître devant leurs concitoyens, auxquels ils avaient promis une nouvelle ère de prospérité. Ils reconnurent avec quelle justesse Phrynichos avait jugé la duplicité d'Alcibiade et s'en retournèrent à Samos pleins de colère d'avoir été joués de la sorte [1].

Ils se trouvaient dans le plus cruel embarras ; ils ne rapportaient aucun des avantages pour lesquels ils avaient demandé

[1]) Thucyd., VIII, 56.

au peuple de si grands sacrifices et risqué leur propre honneur. Cependant il n'était pas possible de reculer. La propagande oligarchique avait déjà fait trop de progrès dans l'armée, et les oligarques de Samos, avec lesquels on était entré en rapport, exigeaient qu'on tînt ferme. On se décida donc au camp à laisser de côté Alcibiade, qui du reste ne pouvait trouver sa place dans l'État tel qu'on voulait le constituer. Ce qui jusque-là n'avait été qu'un moyen devint maintenant le but unique; et ce but, on le poursuivit avec ardeur. Les membres du parti s'imposèrent des contributions volontaires ; ils envoyèrent Pisandros à Athènes pour y amener la conspiration à maturité, et en même temps d'autres députés dans les villes alliées, par exemple, Diotréphès sur la côte de Thrace, afin de renverser partout la démocratie. C'était un pouvoir absolument révolutionnaire, qui travaillait sans scrupules à donner à Athènes et à tout son territoire une nouvelle constitution. L'exemple de Thasos nous montre avec quelle aveugle imprévoyance on procédait. Car, lorsque Diotréphès y arriva pour renverser la constitution, les aristocrates de l'endroit acceptèrent ses services avec reconnaissance, mais n'eurent rien de plus pressé, après son départ, que de construire des murs et de rompre, avec l'aide de Sparte, toute alliance avec Athènes. Lorsqu'Athènes se laissait aller à des compromis avec les partis aristocratiques du dehors, elle en était punie sur le champ [1].

On réussit mieux dans la capitale. Là, depuis le départ de Pisandros, bien des choses avaient contribué au succès des plans des oligarques. Toutes les associations de cette couleur s'étaient réunies et formaient une société, une ligue puissante qui agissait en commun.

L'âme du complot était Antiphon, fils de Sophilos, alors âgé de plus de soixante ans, mais d'une activité infatigable [2] ; un homme fait pour être le conseiller et le chef d'un parti, plein d'expérience, au fait de la politique et connaissant les hommes, toujours prêt à donner un avis salutaire, sûr et discret, supérieur par sa pénétration et sa parole entraînante à tous ses concitoyens, complètement maître de lui-même et libre de

[1]) Cf. vol. II, p. 445.
[2]) Voy. vol. II, p. 579, et ci-dessus, p. 321.

cette ambition inquiète qui veut à tout prix arriver au premier rang. Un autre chef était Théramène, fils du proboule Hagnon, rempli de brillantes qualités, discret, intelligent et habile, capable de sentiments nobles, mais sans consistance au-dedans; un vrai disciple des sophistes, un des meilleurs élèves de Gorgias et de Prodicos, et, par ses talents et ses puissantes relations, un des plus solides soutiens du parti oligarchique. Phrynichos s'était complètement rallié à cette coterie, depuis qu'on était décidé à rompre toute relation avec Alcibiade, car, quelque hasardée que parût à cet homme prudent l'entreprise tout entière, il n'avait plus le choix: il était forcé de mettre toute son audace et toute sa ruse au service du parti opposé à Alcibiade. Au nombre des amis d'Antiphon et de Théramène était Archeptolémos, fils d'Hippodamos, qui autrefois avait combattu Cléon lorsque, après les événements de Pylos, on se demandait s'il fallait faire la paix ou continuer la guerre, et qui maintenant était un chef de parti autour duquel se pressaient les ennemis de la démagogie et de la démocratie. Parmi ceux dont d'anciennes traditions de famille avaient fait ses adhérents, se trouvait Mélésias, fils de Thucydide [1].

L'immense majorité de ceux qui composaient cette faction étaient des jeunes gens formés à l'école des sophistes; ils méprisaient les lois de l'État et la basse classe, désiraient des réformes pour divers motifs personnels, et écoutaient avec avidité les théories politiques que, dans les réunions du parti, leur exposait avec sa brillante éloquence Antiphon, qu'on avait coutume d'appeler le Nestor du parti. L'opinion régnante et les expériences des dernières années étaient bien faites pour gagner un grand nombre de citoyens des classes aisées, qui jusque-là s'étaient tenus à l'écart des coteries.

On s'appuya sur diverses considérations d'une justesse incontestable, et l'on fit habilement ressortir les défauts du système en vigueur, afin de cacher les mobiles égoïstes qui faisaient agir le parti. On posa en fait que la démocratie était la plus injuste et la plus mauvaise des constitutions. Le peuple

[1]) Voy. vol. II, p. 454-456.

lui-même, disait-on, reconnaît son incapacité à gouverner, puisqu'il n'a jamais demandé que les fonctions les plus importantes de l'État fussent conférées par voie de tirage au sort; il vaudrait donc mieux aussi pour le peuple que le gouvernement fût tout entier entre les mains de ceux auxquels jusqu'à présent on n'avait fait supporter que les charges de l'État, que les classes fussent de nouveau distinctes, et que l'on rendît aux premiers de la nation, abaissés au rang de serviteurs de la foule, les droits qui leur appartenaient. L'ambiguïté de l'expression par laquelle les Grecs, conformément à l'ancien usage, désignaient ceux qui avaient de la naissance, de l'éducation et du savoir-vivre, les « braves et honnêtes gens[1] », vint en aide aux partisans de l'aristocratie. Ils pouvaient faire remarquer qu'on avait déjà commencé à abandonner le gouvernement insensé des masses pour revenir à un ordre de choses d'accord avec le bon sens, et que ce commencement avait porté ses fruits. Seulement il ne fallait pas s'arrêter là. La démocratie était beaucoup trop coûteuse pour pouvoir être maintenue après la défection des alliés; dans ces temps de détresse publique, il était impossible de trouver de quoi payer les membres du Conseil et les jurés. Il fallait donc que les fonctions publiques redevinssent honorifiques comme au bon vieux temps, que le Conseil fût composé de l'élite des riches et des gens instruits, et qu'il eût des pouvoirs plus étendus, afin de pouvoir diriger l'État d'après des principes et dans un but déterminés. Alors seulement on pourrait mettre fin à une guerre qui devait infailliblement ruiner Athènes. Il ne s'agissait pas toutefois d'enlever au peuple tous ses droits: il y aurait toujours une bourgeoisie; mais les plus pauvres et les plus incultes ne devaient plus affluer en masse dans les assemblées et dégoûter les honnêtes gens de prendre part aux délibérations. Il fallait faire un choix; cinq mille citoyens environ, qui ne prétendraient à aucune indemnité pour s'occuper des affaires publiques, devaient être investis des droits souverains du peuple athénien. On pourrait ainsi attendre avec confiance des temps plus prospères pour la république[2].

[1]) καλοκἀγαθοί; cf. *optimates*.

[2]) On a le programme des oligarques dans le traité *De la république des*

Telles étaient les théories que, depuis plusieurs années, on avait répandues avec zèle et, grâce au talent et aux habiles sophismes de leurs représentants, avec un succès incontestable. Les conjurés avançaient pas à pas et préparaient en silence le coup d'État décisif ; des moyens permis ils passaient aux moyens défendus, de la persuasion à la violence ; car, d'après les principes des sophistes, on n'était pas tenu d'être trop consciencieux pour atteindre un but utile.

Ils avaient pour réaliser leurs plans une caisse commune. Des âmes vénales leur servaient d'instruments. Des hommes armés, enrôlés à l'étranger, étaient prêts à rendre n'importe quel service. On employa des gens de cette espèce pour se débarrasser des chefs du parti démocratique. C'est ainsi qu'Androclès[1] périt assassiné ; d'autres victimes suivirent. On n'osait même pas rechercher les coupables. Ceux qui n'appartenaient pas aux sociétés secrètes étaient intimidés ; la puissance de ces dernières semblait d'autant plus grande qu'elles agissaient dans l'ombre ; personne n'avait le droit de parler librement ; les organes constitutionnels de l'Etat étaient réduits à l'impuissance ; les Proboules étaient ou d'accord avec les conjurés, ou âgés et sans énergie ; le Conseil s'était habitué à n'exister que pour la forme ; le peuple était désuni et privé de chefs[2]. En apparence, les formes constitutionnelles subsistaient encore, mais le pouvoir était entre les mains des conjurés ; de jour en jour ils manifestaient plus librement leurs intentions ; et les Athéniens, devenus craintifs et pusillanimes, finirent par considérer comme inévitable une réforme de la constitution. La comédie des *Thesmophoriazousæ*, qu'Aristophane fit représenter trois mois après *Lysistrata*, nous

Athéniens (voy. ci-dessus, p. 168) faussement attribué à Xénophon. D'après Kirchhoff (in *Abhandl. d. Berl. Akad.*, 1874, p. 1 sqq. et 1878, p. 1 sqq.), l'écrit en question a été rédigé par un Athénien inconnu, d'opinion oligarchique, vers la fin de la guerre Archidamique, après l'occupation de Pylos et avant la mort de Brasidas dans la Chalcidique. E. Belot (*Rép. d'Athén.* Paris, 1879) essaie de restituer cet opuscule à Xénophon.

[1]) Voy. ci-dessus, p. 533.

[2]) Thucyd., VIII, 66. L'historien dit que la défiance était surtout excitée par l'attitude équivoque prise par certains personnages entre les oligarques et les démocrates. Gilbert (*Beiträge*, p. 257) rappelle à ce propos, avec beaucoup de raison, l'exemple de Pisandros.

permet de juger de l'état des esprits; dans cette pièce, le poète évite de toucher aux questions politiques du jour ; il traite un sujet inoffensif; il se moque de la poésie d'Euripide et des femmes athéniennes; ce n'est que çà et là qu'on voit percer une allusion aux ennemis des traditions léguées par les ancêtres, à la lâcheté du Conseil et à la tyrannie imminente [1].

Pisandros trouva donc à Athènes le terrain tout préparé. Il ne songea pas à faire un rapport fidèle sur l'insuccès de son ambassade ; à l'entendre, tout était convenu avec le Grand-Roi, et il ne s'agissait plus que de prendre à Athènes les mesures nécessaires. Il proposa donc à ses concitoyens de nommer une commission chargée de présenter dans le plus bref délai possible un projet de constitution améliorée. Outre les proboules, on élut parmi les citoyens vingt assesseurs, et on octroya à ce collège des pouvoirs illimités [2]. Il les lui fallait pour écarter l'obstacle le plus sérieux opposé à toutes les modifications de l'ordre établi, le Palladium des libertés civiques, le droit d'accuser publiquement les auteurs de toute proposition illégale. Un décret de la commission constituante interdit sous peine de châtiment l'exercice de ce droit; il était désormais permis à chaque citoyen de proposer les mesures qu'il croirait exigées par le salut de l'État; Pisandros et ses adhérents trouvaient ainsi la route toute frayée, et la commission n'avait au fond plus rien à faire.

Ce ne fut pas sur le Pnyx qu'on frappa le coup décisif (car on n'osait pas renverser la constitution dans ce lieu consacré par la tradition), mais en dehors de la ville, à un quart de lieue du Dipylon, à Colone; c'est là, auprès du sanctuaire de Poseidon Hippios, que les citoyens furent convoqués. A cause de la proximité de l'armée ennemie, il fallut se renfermer dans un enclos, et l'on profita de cette circonstance pour empêcher le concours de masses trop considérables et des scènes tumultueuses. On fit part à l'assemblée des propositions de Pisandros, telles qu'elles avaient été adoptées dans les assemblées antérieures du parti. Elles étaient brèves et nettes, car elles n'avaient d'autre but que de remettre tous les pouvoirs

[1]) Aristoph., *Thesmophor.*, 31. 361. 808. 1143.
[2]) Thucyd., VIII, 67.

aux mains des conjurés. Les points principaux étaient que tout salaire accordé par l'État, toute indemnité pour journées passées à son service seraient à jamais supprimés, à l'exception de la solde en temps de guerre, et qu'on créerait un nouveau Conseil de quatre cents membres, qui devait gouverner l'État comme il le jugerait à propos et convoquer, aussi souvent qu'il lui plairait, une assemblée de 5,000 citoyens. En même temps, on fixa le mode d'élection des conseillers : un comité de cinq citoyens devait choisir ensemble cent conseillers; chacun de ceux-ci en choisirait à son tour trois autres pour collègues. Le peuple consentit à tout, et s'en retourna tranquillement chez lui après avoir enterré à Colone ses droits et ses libertés [1]. L'assemblée avait été probablement peu nombreuse. Il y manquait non seulement tous les équipages de la flotte, mais encore les citoyens armés qui étaient de garde dans la ville.

Il ne restait plus maintenant qu'à dissoudre l'ancien Conseil. Lorsque l'élection des Quatre-Cents fut terminée, ceux-ci se rendirent à la salle du Conseil armés de poignards et entourés des mercenaires qui leur servaient de gardes du corps. On n'eut pas besoin d'employer la force. Les membres de l'ancien Conseil se laissèrent congédier l'un après l'autre sans protester. Le nouveau collège occupa les sièges, élut ses présidents, et fit les sacrifices d'usage avant d'entrer en fonctions; le coup d'État avait donc parfaitement réussi, sans que la loi fût violée en apparence [2].

Les Quatre-Cents ne manquèrent pas de poursuivre énergiquement leur but à l'intérieur et au dehors. Ils éloignèrent des fonctions publiques tous ceux qui leur déplaisaient et supprimèrent les tribunaux populaires; des citoyens qui leur paraissaient dangereux, les uns furent exécutés, les autres mis en prison ou bannis. On proposa le rappel des exilés; mais il n'eut pas lieu, parce qu'on n'osait ni comprendre Alcibiade dans

[1]) D'après Philochore (ap. Harpocr., s. v. συγγραφεῖς), il y a eu trente commissaires (συγγραφεῖς) : on retrouverait ce nombre dans Thucydide (VIII, 67) en adoptant la modification proposée par K. Fr. Hermann (Λ au lieu de Δ).

[2]) Sur l'ensemble de cette révolution, voy. Wattenbach, *De Quadringentorum Athenis factione*. 1842.

l'amnistie, ni l'en exclure personnellement; car on ne s'était expliqué franchement ni sur son compte ni sur la question des subsides perses. Par contre, on envoya des ambassadeurs à Décélie, pour avertir le roi Agis des changements survenus à Athènes et lui exprimer en même temps l'espoir que l'Athènes actuelle inspirerait plus de confiance aux Lacédémoniens et les trouverait plus disposés à traiter avec elle. Mais ce roi ambitieux songeait à mettre à profit d'une autre façon ce qui s'était passé à Athènes. Il crut qu'un désordre complet régnait dans la ville; il rassembla donc autant de troupes que possible et tenta une attaque sur les portes de la ville. Le coup ayant échoué, il reçut plus favorablement une deuxième ambassade, et, sur son invitation, des députés se rendirent immédiatement à Sparte pour y traiter de la paix au nom des Quatre-Cents [1].

Mais le nouveau Conseil se préoccupait surtout de la flotte; car là se trouvaient réunis ceux des citoyens chez lesquels on devait supposer le plus d'attachement à la constitution. On avait donc, immédiatement après la constitution du Conseil, envoyé dix hommes de confiance pour tranquilliser l'armée et prévenir toute opposition par des représentations propres à calmer les esprits. Toutes ces réformes, disait-on, étaient uniquement un moyen de sortir de l'embarras présent. Les cinq mille citoyens qui, avec le Conseil, composaient l'assemblée publique et qui étaient les véritables représentants de la souveraineté de l'État prouvaient bien que la constitution réformée n'était pas hostile au peuple. Les assemblées n'avaient guère été plus nombreuses jusqu'alors. Mais, avant que les Dix pussent remplir leur mission à Samos, le vaisseau de l'État, la Paralos, entra dans le port et apporta de Samos des nouvelles qui laissaient loin derrière elles les plus fâcheuses appréhensions des Quatre-Cents.

Ils s'attendaient bien à entendre parler de troubles et de difficultés de toute espèce qu'ils rencontreraient dans l'armée; au lieu de cela, ils apprirent que leurs plans avaient complètement échoué à Samos [2]. Ils se voyaient surtout déçus par

[1]) THUCYD., VIII, 70-71.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 424.

Léon et Diomédon, qu'ils avaient espéré gagner à leur cause en leur conférant la dignité de stratèges. Bien qu'ils eussent des opinions aristocratiques, ces hommes étaient de bons patriotes fidèlement attachés à la constitution. De concert avec le triérarque Thrasybule, avec Thrasyllos, un Athénien distingué qui servait alors comme simple soldat, et avec d'autres amis de la liberté, ils avaient déjoué le complot ourdi à Samos par Pisandros avant son deuxième départ pour Athènes ; ils avaient prêté le concours le plus énergique aux Samiens, au moment où ceux-ci allaient être placés, avec l'aide des généraux athéniens, sous un gouvernement oligarchique, en faveur duquel Pisandros s'était formé un parti de ceux-là même qui, l'année précédente encore, avaient combattu les aristocrates [1]. Les conjurés étaient vaincus, et la Paralos avait mission d'apporter la nouvelle de cette victoire à Athènes pour confirmer les citoyens dans leur fidélité à la constitution [2].

C'est avec terreur que les Quatre-Cents reconnurent, par le rapport de l'équipage, qui lui-même avait pris une part considérable à la victoire remportée sur les conjurés, quel esprit animait l'armée. Il y eut des scènes de violence ; quelques marins de l'équipage furent jetés en prison ; les autres furent éloignés du navire, et, avant qu'ils pussent atteindre la ville, embarqués à bord d'un autre vaisseau pour servir en Eubée. Tout ce qu'on pouvait faire en attendant, c'était de cacher aussi longtemps que possible la nouvelle des événements de Samos et d'empêcher également toute information d'arriver d'Athènes à l'armée.

Mais les tyrans ne réussirent même pas à faire le silence : car le capitaine de la Paralos, Chæreas, sut leur échapper. Il arriva à Samos, et, bien qu'il n'eût pas eu l'occasion de s'instruire de l'état des choses à Athènes et des intentions des oligarques, il fit un tableau détaillé, et en partie exagéré, du gouvernement terroriste qui régnait à Athènes. Il n'y avait

[1]) Voy. ci-dessus, p. 410.

[2]) Thucyd., VIII, 63-73. Hyperbolos (cf. ci-dessus, p. 295), qui probablement faisait cause commune avec les démocrates samiens, est mis à mort durant cette échauffourée à l'instigation du stratège Charminos, partisan de l'oligarchie (Thucyd., VIII, 73).

plus de sécurité là-bas, ni pour la vie des citoyens ni pour l'honneur des femmes. On ne reculait devant aucune violence, et l'on pensait même à s'emparer des familles de ceux qui servaient sur la flotte, pour forcer par ce moyen l'armée à se montrer complaisante. A cette nouvelle, les équipages entrèrent dans une telle fureur qu'ils se fussent jetés sur tous ceux qu'on soupçonnait d'opinions oligarchiques, si Thrasybule et Thrasyllos n'étaient intervenus. Ils leur firent voir combien il était nécessaire de maintenir la paix et la concorde en face de l'ennemi. Toute l'armée s'engagea alors, par un serment solennel, à rester fidèle à la constitution, à continuer vaillamment la guerre contre Sparte, et à considérer les Quatre-Cents comme des ennemis de la patrie [1]. Les Samiens prêtèrent le même serment, et dès lors, il y eut comme deux Athènes. L'armée avait de bonnes raisons pour se considérer comme la véritable Athènes; les combattants étaient l'élite de la nation. Ce n'étaient pas eux, disaient-ils, qui s'étaient séparés d'Athènes, mais bien Athènes qui s'était séparée d'eux. Ce ne sont pas des murs et des ports qui constituent la ville, mais les citoyens qui pensent et agissent comme il convient à des Athéniens.

L'armée s'organisa comme un État à part. Elle se réunit en assemblée pour prendre des décisions : elle déclara qu'elle percevrait les contributions des alliés ; elle procéda à de nouvelles élections, pour écarter des fonctions de stratège tous les suspects et confier le commandement à des hommes qui avaient fait leurs preuves. C'est ainsi que Thrasybule et Thrasyllos furent élus généraux. On avait à combattre un double ennemi ; l'union, l'entrain et le courage n'en étaient que plus grands. Même sans la patrie infidèle, on sentait qu'on était fort, qu'on pouvait se suffire, et, si le retour était impossible, on avait des vaisseaux et des armes pour conquérir ailleurs une ville et un territoire.

Il appartenait aux généraux de porter leurs regards plus loin, et de trouver le moyen d'atteindre à des résultats positifs. Thrasybule était l'homme le plus influent du camp; car, plus

[1]) Thucyd., VIII, 74-75.

que tout autre il avait donné au parti constitutionnel la cohésion, la force et le sentiment du devoir. Il semblait que la gloire suprême d'arracher sa patrie au gouvernement criminel d'un parti et de rendre Athènes à elle-même lui était réservée. Mais les difficultés étaient extraordinaires, et l'ardeur joyeuse de l'armée ne suffisait pas à les surmonter. On ne pouvait pas abandonner la mer d'Ionie pour commencer la guerre civile à Athènes; et d'un autre côté, si on laissait longtemps le pouvoir aux mains des Quatre-Cents, les suites étaient incalculables. On était entouré d'ennemis, sans pouvoir en attaquer aucun avec énergie; on n'avait pas d'autre patrie que la flotte, mais elle n'était plus maîtresse de la mer. Les Péloponnésiens, avec leurs nouveaux alliés d'Italie et de Sicile, l'égalaient par le nombre de leurs vaisseaux, et, à tout moment, la flotte phénicienne pouvait sortir de son embuscade; si elle se joignait aux Péloponnésiens, la mer Égée était à eux. Le courage qui animait les marins athéniens au temps de Cimon, alors que, sûr de vaincre, on demandait seulement où était l'ennemi pour aller le relancer dans tous les ports, ce courage n'existait plus, et Thrasybule n'était pas non plus le héros plein de foi dans le triomphe et capable de l'inspirer aux autres. Mais il avait un noble et pur amour de la patrie, qui, dans ces temps d'intrigues et de trahisons, produit une impression doublement bienfaisante.

Comme il comprenait que, dans la situation présente, il fallait des moyens et des capacités extraordinaires, il eut assez de désintéressement pour chercher à donner sa place à un autre; et cet autre, il le trouva dans Alcibiade. A coup sûr, il connaissait les faiblesses de ce caractère, et, généreux comme il l'était, il devait les trouver plus répugnantes que personne. Mais il savait aussi apprécier les dons extraordinaires d'Alcibiade; il savait que rien ne découragerait autant les Quatre-Cents que le retour de cet homme à l'armée. Il n'y avait aucune raison de craindre une alliance entre eux et lui. Si Alcibiade mettait son point d'honneur à venger sa ville natale de ses ennemis du dehors et du dedans, qui étaient aussi les siens, il pouvait en résulter un changement de fortune que d'autres moyens ne pouvaient amener. Après tout, Tissa-

pherne, impuissant par lui-même et peu belliqueux, était cependant maître de la situation. Celui qui savait le dominer (et l'on croyait sous ce rapport l'influence d'Alcibiade plus absolue qu'elle n'était), celui qui pouvait le décider à mettre la flotte en mouvement ou à la faire rester où elle était, à payer ou à refuser la solde, celui-là était l'homme le plus puissant de la Grèce. Il est vrai que l'armée était très mal disposée. Elle ne voulait pas entendre parler d'Alcibiade, qui avait traité avec les oligarques et mis en train toutes ces conspirations hostiles contre l'État; mais Thrasybule revint sans cesse à ses propositions, jusqu'à ce qu'enfin il fût chargé par l'armée réunie en assemblée de rappeler l'exilé au nom du peuple.

Alcibiade avait attendu ce moment. Par d'habiles manœuvres, il avait réussi à tenir en ses mains les fils de la politique athénienne. Il s'était lié avec les aristocrates pour les tromper; il avait indirectement amené l'attentat contre la constitution, afin que la ville, déchirée par les factions, eût besoin de lui, qu'il pût revenir comme représentant d'une cause digne et grande, afin que lui, qu'on avait si souvent soupçonné de tendances tyranniques, pût se poser en sauveur des libertés civiques et détruire le gouvernement tyrannique d'un parti dont il avait clairement reconnu la faiblesse. Il céda sans résistance à l'invitation de Thrasybule, et celui-ci se retira de la scène pour remettre aux mains d'Alcibiade le salut de la patrie.

Après quatre ans d'absence, Alcibiade se trouvait de nouveau au milieu de ses concitoyens; il n'aurait pu revenir en temps plus opportun. Car à Samos le souvenir de ce qui s'était passé dans la patrie était moins vif; ses pires ennemis, les oligarques et les prêtres, étaient absents; le bon accord régnait dans l'assemblée, animée de sentiments élevés et docile; tous étaient occupés du présent et des devoirs qu'il imposait, et l'entente avec Alcibiade était d'autant plus facile qu'exilé lui-même il venait trouver des hommes privés de leur patrie. Il sut profiter de ces circonstances avec une grande habileté. Il gagna les cœurs en s'apitoyant sur son triste sort, sur son long exil; il releva le courage de ses concitoyens en leur faisant part de ce qu'il croyait pouvoir espérer pour l'avenir

d'Athènes, après les expériences qu'il avait faites à Sparte et en Perse. Mais avant tout, il parla, en l'exagérant, de son influence sur Tissapherne, qu'il avait, disait-il, complètement gagné à la cause athénienne, au point que le satrape vendrait au besoin ses meubles et ses tapis pour payer les troupes athéniennes; il tenait aussi sa flotte toute prête à les soutenir, dès qu'il aurait une garantie de leur fidélité [1].

Les Athéniens agréèrent tout ce qu'Alcibiade leur exposait ou leur donnait à entendre. Ils le nommèrent général en chef avec des pouvoirs illimités. Avec lui, ils croyaient pouvoir arriver à tout; et on voulait qu'il commençât à faire ses preuves en renversant immédiatement les Quatre-Cents. Alcibiade aurait eu, en cédant à leur impétueux désir, une excellente occasion de se venger de ses ennemis. Mais, comme les Spartiates campaient de nouveau près de Milet depuis le commencement d'avril, on ne pouvait sans le plus grand danger abandonner la station de Samos. Il ne voulait pas d'ailleurs d'un retour qui devait être suivi des événements les plus tragiques. Il songeait à un autre retour; et celui-là, il fallait le préparer à l'avance. Il commença par prouver sa supériorité en empêchant l'armée de se rendre au Pirée; ce fut là son premier acte d'autorité comme général, un acte par lequel il réparait bien des fautes passées, et qui lui valut, de l'aveu même de ses juges les plus sévères, le nom de sauveur d'Athènes. Cet homme d'un égoïsme indomptable se vainquit lui même, et, dans ces temps où l'esprit de parti l'emportait sur toute autre considération, il fut le premier à faire valoir de nouveau l'intérêt de l'État. C'est dans cet esprit qu'il traita les députés des oligarques athéniens, qui, après s'être assez longtemps arrêtés à Délos, avaient enfin osé se présenter au camp. Il les protégea contre la fureur des soldats. Il écouta tranquillement tout ce qu'on les avait chargés de dire pour présenter le coup d'État sous un jour favorable, et les congédia en déclarant que, dans les circonstances présentes, il approuvait entièrement les économies projetées dans les dépenses de l'État, et qu'il n'avait pas non

[1]) Thucyd., VIII, 81.

plus d'objection à faire contre la réforme concernant le droit de vote des citoyens, mais que le nouveau Conseil devait immédiatement donner sa démission et faire place aux Cinq-Cents établis par la constitution [1]. Tout cela était très habilement calculé. Il semblait élevé au-dessus des partis et seul capable d'amener une réconciliation. En même temps, il réussit par ces propositions à diviser le parti qui gouvernait Athènes et à lui faire miner lui-même son autorité.

Pour ce qui est de l'Asie Mineure, il avait là une position qui répondait parfaitement à ses vœux et à son caractère; car rien ne flattait davantage son amour-propre que de pouvoir montrer qu'il savait réunir dans sa personne les aptitudes les plus diverses, être à la fois le défenseur de la liberté et l'ami des Perses, le premier à la cour de Tissapherne et dans le camp athénien. Vis-à-vis de ses compatriotes, il se vantait d'être le confident du satrape; et, comme général en chef d'Athènes, il pouvait prendre vis-à-vis du satrape une attitude toute différente: il pouvait maintenant lui être utile ou lui nuire. Par son seul passage à Samos, il avait exercé une influence décisive sur les rapports de la Perse avec les Spartiates. Ceux-ci ne comprenaient plus rien à la conduite de Tissapherne, depuis qu'ils savaient que son confident se trouvait à la tête de la flotte athénienne sans que leurs rapports en fussent altérés. Tous ceux qui dans le camp péloponnésien avaient conservé le sentiment de l'honneur étaient indignés contre Tissapherne et Astyochos, qu'on accusait maintenant ouvertement de trahison. Le roi Agis avait au moins essayé de faire profiter Sparte du désordre qui régnait à Athènes. Mais Astyochos était resté complètement inactif avec sa flotte, qui comptait jusqu'à 112 trirèmes, sous prétexte d'attendre les Phéniciens. Quelques entreprises sans importance qu'il avait tentées n'avaient eu aucun succès. Il n'y avait plus de discipline; on injuriait publiquement l'amiral: mais c'étaient les alliés qui avaient le plus de peine à contenir leur colère, surtout les Syracusains et leur chef Hermocrate, profondément irrité de l'attitude indigne de Sparte. On finit

1) THUCYD., VIII, 86.

par se soucier si peu des égards dus à Tissapherne qu'on laissa tranquillement les Milésiens prendre d'assaut le château-fort qu'il avait fait construire chez eux. Il est vrai que Tissapherne se transporta alors lui-même sur la côte méridionale pour aller chercher la flotte de 147 voiles qui était à l'ancre sur la côte de Pamphylie ; mais il songea tout aussi peu à en opérer la jonction avec les Péloponnésiens que son lieutenant à fournir aux Grecs pour leur subsistance ce qui était convenu par les traités. Les Athéniens n'avaient donc rien à craindre ; ils recommençaient à se sentir maîtres de la mer, et Alcibiade sut s'arranger de façon à faire attribuer à son influence tous les avantages obtenus.

Cependant l'Athènes de Samos était de plus en plus reconnue, même au dehors, comme la véritable Athènes. Des ambassadeurs d'Argos vinrent de leur propre gré offrir du secours. Ils arrivèrent avec l'équipage de la Paralos, qu'on avait mis pour le punir à bord d'un vaisseau de transport stationné dans la mer d'Eubée [1]. Là, cet équipage avait reçu l'ordre de conduire à Sparte les ambassadeurs que, par suite des négociations entamées avec Agis, on s'était décidé à y envoyer pour traiter de la paix, trois hommes complètement dévoués au parti oligarchique, Læspodias, Aristophon et Mélésias ; ce dernier était probablement un fils de Thucydide [2]. Il est difficile de dire comment l'idée put venir aux Quatre-Cents de choisir pour ce service important le navire monté par l'équipage de la Paralos, si c'était pure négligence de leur part ou s'ils voulaient ainsi froisser les sentiments libéraux des citoyens qui le composaient. Quoi qu'il en soit, leur procédé était bien maladroit ; car les marins de la Paralos prirent à bord les oligarques sans protester, mais, arrivés près d'Argos, ils déclarèrent qu'ils faisaient défection au gouvernement de la ville, livrèrent aux Argiens les ambassadeurs chargés de chaînes, reçurent à bord à leur place les envoyés d'Argos et les conduisirent au quartier général à Samos, où leurs frères d'armes les reçurent avec des cris de joie [3]. Tout contribuait ainsi, avant même qu'on se

[1]) Voy. ci-dessus, p. 432.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 426.
[3]) Thucyd., VIII, 86.

fût battu, à relever le courage des troupes; la gloire de cet heureux changement revenait tout entière à Alcibiade, de sorte que les Samiens lui élevèrent une statue devant leur temple d'Héra pour perpétuer le souvenir de l'heureux jour de son retour.

A Athènes, pendant ce temps, les choses avaient pris une tournure tout autre que ne l'avaient pensé les oligarques d'après leur premier succès. A peine les Quatre-Cents eurent-ils occupé leurs sièges dans la salle du Conseil qu'on vit combien étaient peu faits pour agir de concert ces hommes qui devaient gouverner l'État dans les circonstances les plus difficiles et prouver que la mise en pratique de leurs théories pouvait seule ramener l'ordre et la prospérité. On s'était hâté de compléter le nombre des conseillers. On avait choisi à dessein non seulement des conjurés, mais aussi d'autres citoyens, pour éviter l'apparence d'un gouvernement de parti. Phrynichos surtout avait travaillé sans relâche à attirer au Conseil, par toutes sortes de ruses, d'honnêtes patriotes, et à les rendre ainsi contre leur gré complices dans une certaine mesure du coup d'État. Mais l'erreur qu'on commit en élisant Léon et Diomédon montre bien à quel point on pouvait se méprendre en pareille matière.

Ce ne fut qu'après l'installation du gouvernement qu'un grand nombre des nouveaux conseillers se rendirent compte des intentions qui animaient les auteurs des réformes accomplies, et qu'ils reconnurent l'impossibilité d'agir de concert avec eux. Le retour des ambassadeurs envoyés à Samos exerça surtout une influence décisive. L'unanimité avec laquelle l'armée avait embrassé la cause de la constitution avait imprimé au gouvernement de la ville un caractère révolutionnaire ; Alcibiade, dont le retour avait paru à un grand nombre de citoyens un motif suffisant pour approuver un changement de constitution, Alcibiade, que l'on voulait reconquérir en s'imposant, à soi et aux autres, les plus grands sacrifices, Alcibiade se trouvait à la tête de l'armée, et maintenant seulement on comprenait à quel point on avait été trompé par Pisandros. La modération des citoyens armés qui tenaient entre leurs mains le sort de l'État, leur calme, le respect du devoir qui les faisait

rester à Samos, la réponse sensée d'Alcibiade, tout cela contribua à détacher complétement du parti révolutionnaire les indécis, car ils sentirent que tout le bien qu'on avait espéré d'un changement de constitution eût pu être obtenu d'une façon beaucoup plus légale et plus sûre; ils comprirent qu'ils avaient servi d'instruments à des traîtres; et, comme à ce rôle leur ambition ne trouvait pas son compte, la diversité d'opinions qui dès le début avait existé au sein du Conseil se changea en dissentiment manifeste. Les uns voulaient enrayer le mouvement; les autres, qui étaient allés trop loin, voulaient au contraire user de plus de sévérité et employer des mesures plus énergiques à mesure que le danger grandissait : les uns voulaient s'ouvrir une voie pour sortir d'embarras, les autres, conserver le pouvoir à tout prix [1].

Parmi les mesures les plus discutées, il y avait la convocation des Cinq-Mille. Les plus modérés demandaient qu'on prît la chose au sérieux; sans cela, disaient-ils, Athènes est sous un régime de pure tyrannie: les autres voulaient qu'on remît à une époque indéterminée cette mesure dangereuse, pour consolider le pouvoir gouvernemental et prévenir autant que possible toute agitation. Ils jugeaient nécessaire de maintenir un certain temps la ville comme en état de siège. Ils se servaient pour cela des archers étrangers, qu'ils avaient pris à leur solde et qui plus que tout le reste donnaient à leur gouvernement le caractère de la tyrannie; c'étaient des Barbares d'une apparence farouche, en grande partie des Ibères, dont il est fait mention dans les comédies du temps [2]. Ils leur avaient fait occuper les points les plus importants de la ville haute et de la ville basse, et leur manière de rendre la justice et de faire la police parmi les citoyens répondait à cet état de choses. Le droit de réunion, la liberté de la parole et de l'enseignement étaient supprimés; et le parti des fanatiques [3], fortement représenté au Conseil, profita de l'occasion pour revenir aux persécutions religieuses. C'est peut-être à cette époque

[1]) Sur la division des Quatre-Cents en modérés et ultras, voy. Thucyd., VIII, 89.

[2]) Voy. Bergk, *Comment. de reliq. Com. attic.*, p. 343 sqq.

[3]) Voy. ci-dessus, p. 331-333.

qu'on intenta un procès au vieux Protagoras, à l'ami de Périclès, au sujet de son livre *Des choses divines;* il dut fuir, et les exemplaires de son ouvrage furent brûlés publiquement sur la place du marché [1].

Mais ce fut surtout lorsqu'on entreprit la construction d'un château-fort au Pirée que le dissentiment entre les divers partis du Conseil devint manifeste. Là, la presqu'île rocheuse d'Eétionia s'étend du nord vers l'entrée du grand port ; en cet endroit, une garnison peu nombreuse peut parfaitement empêcher une flotte d'entrer dans la rade ou d'en sortir [2]. Cette presqu'île fut coupée par un mur, de telle sorte que la halle au blé et le marché au grain [3] furent compris dans l'enceinte des murailles. On allégua, comme motif de ces constructions, la nécessité de protéger le port contre une attaque imprévue des troupes de Samos; mais, dès le début, le bruit courut que ce fort n'avait d'autre but que de recevoir des troupes péloponnésiennes. Ce fut sur ce point que le parti des modérés rompit le plus nettement avec les chefs des conjurés. Ceux-là se groupèrent autour de Théramène et d'Aristocrate, ceux-ci autour de Phrynichos, de Pisandros, d'Antiphon, d'Aristarchos et de Callæschros.

Dès lors les deux partis travaillèrent l'un contre l'autre, et le résultat inévitable de cette hostilité fut que les véritables oligarques, qui voyaient grandir sans cesse le danger du côté de l'armée, des citoyens et de leurs propres collègues, cherchèrent leur salut dans des mesures de plus en plus désespérées. Sparte était leur unique espoir ; et, bien qu'ils eussent volontiers conservé à Athènes son indépendance, ils étaient décidés, s'ils ne pouvaient faire autrement, à gouverner leur patrie sous la protection des troupes du Péloponnèse, car le pouvoir de leur parti leur importait plus que tout le reste.

[1]) L'accusateur de Protagoras, Pythodoros, était εἷς τῶν τετρακοσίων (Diog. Laert., IX, 55). Cf. Brandis. *Gesch. der Philos.*, I, p. 525. Meier (*Opusc.*, I, p. 232) recule la date du procès jusqu'au temps des Hermocopides. C'est aussi l'opinion de Sauppe (zu Plut. *Protagoras*, p. vi).

[2]) 'Ηετιωνεία (Thucyd., VIII, 90). Cf. G. Hirschfeld, *Peiraieus* (in Ber. d. Sächs. Ges. d. Wiss., 1878).

[3]) Cf. vol. II, p. 624.

Antiphon, Phrynichos et Archeptolémos se rendirent donc eux-mêmes à Sparte pour entamer de nouvelles négociations. Personne ne sut rien du résultat; mais ces conventions secrètes inspiraient d'autant plus de soupçons, et une flotte péloponnésienne qui se trouvait dans les ports de la Laconie, prête à faire voile, ne fit qu'augmenter l'inquiétude.

Dès lors rien ne retient plus le parti adverse ; car lui aussi est perdu si le fort est terminé et si la trahison réussit. Mais il ne peut se sauver qu'en faisant cause commune avec le peuple. Une contre-révolution se prépare ainsi parmi les Quatre-Cents, et c'est dans des réunions secrètes qu'on désigne ceux qui tomberont victimes de la haine populaire. On en veut avant tout à Phrynichos.

A peine est-il revenu de son odieuse ambassade qu'un soir il est assassiné sur la place du marché, au milieu de la foule, non loin de la salle du Conseil[1]. L'auteur du crime s'enfuit, mais on s'empare de son complice Apollodoros. Ils faisaient partie tous les deux des mercenaires enrôlés par les Quatre-Cents : on ne peut donc plus se fier à eux ; les adversaires des oligarques disposent d'une partie d'entre eux. La torture même ne peut arracher à Apollodoros le nom de ceux qui l'ont chargé de commettre le crime; mais il déclare que les conjurés sont nombreux, qu'ils se réunissent chez les chefs des soldats de la police et dans les maisons bourgeoises. Ces aveux effrayent la majorité ; on n'ose prendre aucune mesure décisive. Quelques-uns quittent secrètement la ville ; d'autres restent indécis : il était impossible d'augmenter les mesures coercitives. Aussi le parti modéré agit-il avec plus de fermeté ; il n'a plus besoin de se cacher; il se met en rapport avec les citoyens pour préparer l'insurrection ouverte.

[1]) ἐν τῇ ἀγορᾷ πληθούσῃ (Thucyd., VIII, 92). Thucydide, comme l'indiquent la préposition et l'article, n'entend point préciser le moment ; il n'y a donc point entre son texte et celui de Lycurgue (νύκτωρ. Lyc., *In Leocrat.*, § 112) la contradiction qu'y trouvent Bergk (in *Zeitschrift f. Alterthumswissenschaft*, 1847, p. 1110). Kirchhoff (in *Philologus*, 1858, p. 18), Ranchenstein (Einleitung zu Lysias, *Orat.*, XIII, p. 56, 5e édit.) et autres. Après la sieste de midi, l'agora commençait à se remplir de nouveau, et, en saison d'été, il y avait foule jusque bien avant dans la nuit. Cf. E. Curtius, *Attische Studien*, II, p. 44.

Le premier signal en est donné au Pirée ; les milices qui avaient reçu l'ordre de travailler aux fortifications d'Eétionia se soulèvent contre le gouvernement et font prisonnier Aristoclès leur commandant ; Hermon, qui commande la garnison de Munychie, se joint à eux ; tout le port est en armes contre les Quatre-Cents. Il se trouve encore au Conseil un parti qui veut employer la force ; mais la majorité reconnaît la nécessité d'avoir recours à des mesures conciliatrices et cède au désir de Théramène, qui demande à être envoyé au port comme commissaire du gouvernement. Théramène écoute les griefs des troupes ; il les trouve justes et se joint aux insurgés pour démolir le fort à moitié terminé. A partir de ce moment, l'insurrection se déclare ouvertement. Une assemblée de citoyens a lieu au théâtre de Munychie. De là ils se rendent en bon ordre à Athènes où, tout armés, ils prennent position dans l'*Anakeion*, l'enclos sacré des Dioscures, au pied de la citadelle, sous le temple de la déesse protectrice de la ville, à l'endroit où chaque citoyen avait juré dans sa jeunesse de maintenir l'intégrité de la patrie sur terre et sur mer et de défendre au prix de sa vie les lois de la cité contre toute agression.

Tout en se souvenant de leur serment, ils montrèrent une généreuse modération. Le sort de la ville était entre leurs mains ; le Conseil, sans aucun pouvoir, était livré à leur ressentiment ; et pourtant, ils reçurent les députés qui vinrent à eux de la salle du Conseil pour les supplier individuellement de maintenir l'ordre et la tranquillité ; ils consentirent même à ce que le Conseil continuât provisoirement à gouverner, à condition de convoquer immédiatement les Cinq-Mille et de se compléter en faisant un choix parmi eux[1].

Pour prendre ces mesures, on fixa un jour où la concorde devait être rétablie dans l'assemblée du peuple. Et déjà la foule se rassemblait au théâtre à l'heure indiquée pour consommer l'œuvre de réconciliation et rétablir la libre république athénienne, lorsque tout à coup la nouvelle se répand qu'une flotte de 42 voiles, venant de Mégare, est en train de contourner Salamine. Les citoyens crurent naturellement, et

[1]) Thucyd., VIII, 92-93.

non sans raison, que c'était la flotte dont Théramène leur avait dit qu'elle agissait de concert avec les Quatre-Cents; tous ceux qui étaient capables de porter les armes se précipitèrent au Pirée pour défendre le port contre les ennemis du dedans et du dehors. Les vaisseaux qui stationnaient dans le port furent garnis d'équipages, d'autres rapidement mis à flot, les murs occupés par des troupes, et les entrées du port fermées. Mais l'amiral spartiate Agésandridas passa avec ses vaisseaux devant le port, et le danger immédiat disparut.

Mais bientôt on signala un autre péril. La flotte tourna autour de Sounion et cingla vers Oropos. Il s'agissait maintenant de sauver l'Eubée. Les Athéniens se précipitèrent une seconde fois sur les vaisseaux ; on forma en toute hâte une escadre, dont le commandement fut confié à Thymocharès, avec ordre de rallier le plus tôt possible les autres vaisseaux stationnés dans les eaux de l'Eubée. Trente-six vaisseaux se rassemblèrent près d'Érétrie; les ennemis se trouvaient en face d'eux, à Oropos. Rien encore ne semblait perdu ; les Athéniens étaient pleins d'ardeur. Mais là encore les infortunés avaient l'ennemi devant et derrière eux. Les Érétriens allaient les trahir. Lorsque les Athéniens voulurent acheter des provisions, ils trouvèrent que le marché situé près de la mer était vide; ils durent courir jusque dans les rues les plus éloignées pour se procurer l'indispensable. Or, lorsque le signal du départ fut donné, les équipages n'étaient pas au complet, et la flotte fut obligée de s'avancer dans le plus grand désordre contre l'ennemi, qui d'Érétrie avait reçu le signal de se porter en avant. Néanmoins, les Athéniens tinrent bon au début de la bataille; mais ils furent vaincus et rejetés sur le rivage; ceux qui s'enfuirent vers Érétrie furent tués par les habitants ; 22 vaisseaux tombèrent aux mains de l'ennemi, et, peu de jours après, toute l'île avec ses colonies de clérouques fut perdue pour Athènes, à l'exception d'Oréos, l'ancienne Histiæa [1], qui était complètement occupée par des citoyens athéniens et que ceux-ci conservèrent à leur patrie [2].

Lorsque la nouvelle de la bataille livrée dans le détroit

[1]) Voy. vol. II, p. 447.
[2]) Thucyd., VIII, 94-95.

d'Eubée et de ses résultats arriva à Athènes, les meilleurs perdirent courage ; car ce désastre était beaucoup plus grand que la défaite de Sicile elle-même. L'Eubée était en effet plus indispensable aux Athéniens que leur propre territoire ; d'ailleurs ils n'avaient plus ni vaisseaux, ni argent, ni troupes ; l'armée était séparée de la cité, celle-ci désunie, le Conseil d'accord avec l'ennemi. A quoi pouvait-on s'attendre, si ce n'est à ce qu'Agésandridas parût devant le Pirée ? Si la garnison de Décélie les avait en même temps attaqués par terre, les Athéniens n'auraient pu résister avec succès ; il semblait qu'au dernier moment la trahison des oligarques allait enfin réussir. Car, même en admettant que l'armée de Samos accourût pour sauver la patrie, on pouvait prévoir qu'elle arriverait trop tard; et d'autre part, si l'on abandonnait Samos, on livrait en même temps à l'ennemi l'Ionie et l'Hellespont, et toute la gloire d'Athènes, la ville et son empire étaient anéantis d'un seul coup. Les Athéniens, en un mot, s'attendaient à la ruine de leur cité.

Mais l'ennemi resta immobile. Étonné de ses succès, il ne sut pas en profiter. Agis et Agésandridas ne songèrent même pas à marcher de concert sur la ville et laissèrent aux Athéniens le temps de se remettre de leur première terreur. Ceux-ci équipèrent donc vingt nouveaux vaisseaux pour défendre leurs ports, et s'occupèrent ensuite sérieusement de mettre de l'ordre dans les affaires publiques. Car ils sentaient qu'ils ne sortiraient d'embarras qu'en consolidant d'abord le terrain dans la ville même, par l'établissement d'une constitution légale.

Peu de temps après la défaite du détroit d'Eubée, environ vers le milieu de juin, nous retrouvons les Athéniens réunis comme autrefois sur le Pnyx, d'où les avait bannis le gouvernement des tyrans. On agit avec un calme parfait, mais avec fermeté et énergie. Le Conseil fut destitué et le pouvoir suprême rendu au peuple, mais non pas à la masse tout entière. On réserva dans leur plénitude les droits de citoyen à une délégation prise dans la classe aisée, et, comme les listes des Cinq-Mille n'étaient pas dressées, on décida, pour arriver rapidement au but, à l'exemple d'autres États qui avaient pris

des mesures analogues, que tous les Athéniens qui pouvaient complètement s'armer à leurs frais auraient le droit de vote et de participation au gouvernement ; la dénomination des Cinq-Mille, bien qu'assez vague, fut conservée, parce que depuis quelques mois on s'y était habitué. En même temps, on décréta que toute rémunération des fonctions et emplois civils était supprimée ; et ce ne fut pas à titre de mesure temporaire : cette gratuité des fonctions fut érigée en principe pour l'avenir, et les citoyens s'engagèrent à l'accepter par un serment solennel. En somme, c'était un sage mélange d'aristocratie et de démocratie ; selon Thucydide, ce fut la meilleure constitution que les Athéniens eussent eue jusque-là [1]. En même temps et sur la proposition de Critias, le rappel d'Alcibiade fut décidé et une ambassade envoyée à Samos pour consommer l'union de la ville et de l'armée [2]. Dans des assemblées successives, on continua l'œuvre commencée ; on renouvela le Conseil et on nomma une commission législative pour réviser la constitution, après les perturbations subies par le droit public, et pour mettre toutes choses en harmonie avec les principes qu'on avait posés. On décida qu'au bout de quatre mois ce travail devait être terminé [3].

L'homme le plus influent de ce temps était Théramène, et, si un juge aussi sévère qu'Aristote le met au nombre des meilleurs citoyens qu'Athènes ait jamais eus [4], son principal mérite n'est pas sans doute d'avoir déjoué les menées insidieuses d'un parti prêt à tout, mais surtout d'avoir, après la chute de celui-ci, prévenu les explosions de la passion populaire qui auraient consommé la ruine de la cité, rétabli l'entente parmi les citoyens et obtenu un résultat qui est des plus rares dans la vie des États.

Nous voyons échouer un coup d'État qui avait porté une

[1]) οὐχ ἥκιστα τὸν πρῶτον χρόνον ἐπὶ γ' ἐμοῦ φαίνονται εὖ πολιτεύσαντες (Thucyd., VIII, 97).

[2]) Alcibiade est rappelé sur la proposition de Critias, avec la coopération de Théramène : γνώμη ἥ σε κατήγαγ', ἐγὼ ταύτην ἐν ἅπασιν εἶπον (Plut., *Alcib.*, 33). Cf. Corn. Nepos, *Alcib.*, 7. Diodor., XIII, 38.

[3]) Sur la commission des nomothètes, voy. Schömann, *Opuscul.*, I, p. 250. Bergk (zu Schillers *Andokides*, p. 145).

[4] Aristot. ap. Plut., *Nicias*, 2.

atteinte criminelle aux biens les plus précieux des citoyens, à l'égalité devant la loi, à la liberté de conscience et de la parole ainsi qu'à leur indépendance extérieure, et pourtant aucun mouvement violent ne se produit du côté opposé, aucune réaction sanglante et avide de vengeance; bien plus, les citoyens, indignement trompés et gravement offensés, ont tant d'empire sur eux-mêmes, après avoir reconquis le pouvoir, qu'ils reconnaissent volontiers ce qu'il y avait de bon dans les plans de réformes des oligarques et s'en font une règle de conduite en inaugurant un nouvel ordre de choses. Si l'on considère que dans d'autres États, par exemple à Argos et à Corcyre, de semblables événements furent accompagnés des plus terribles explosions de la fureur des partis, il faut reconnaître que le peuple athénien ne s'est jamais conduit d'une façon plus sage et plus raisonnable. L'attitude de la population, aussi bien que celle de l'armée, est une preuve éclatante de la valeur morale qu'avait encore l'élite de la bourgeoisie. Le malheur avait contribué à réveiller et à fortifier les vertus civiques, et, s'il est vrai que cette généreuse conduite inspira au peuple entier un nouveau courage et lui donna la force de résister aux terribles coups de la fortune, ceux qui dans ces temps difficiles ont mis leur éloquence au service du peuple et lui ont donné de salutaires conseils méritent bien d'être mis au rang des plus grands bienfaiteurs d'Athènes.

Pendant ce passage progressif d'une constitution à une autre, et alors que quelques-unes des dispositions les plus importantes du régime précédent étaient adoptées par le nouveau, la participation au gouvernement des Quatre-Cents ne pouvait être considérée comme un acte coupable. Quelques-uns de ses membres n'étaient-ils pas devenus les sauveurs de la cité ? Par contre, d'autres membres du Conseil s'étaient rendus à tel point suspects des plus grands crimes d'État qu'on ne crut point devoir passer outre. On nomma donc des accusateurs publics et une commission d'enquête pour demander compte de leurs actes à tous les membres du Conseil. Beaucoup d'entre eux furent complètement acquittés. Ceux qui, comme Pisandros, refusèrent de se défendre et passèrent

à l'ennemi, furent condamnés. Aristarchos non seulement s'était échappé mais avait emmené avec lui une division des archers ibères à Œnoë [1], qu'assiégeaient précisément alors les Corinthiens et les Béotiens. Il avait fait croire à la garnison, qui le considérait comme un membre du gouvernement, que la forteresse avait été cédée par un traité aux Lacédémoniens, et avait ainsi fait tomber entre les mains de l'ennemi une des places les plus importantes de la frontière [2]. Il reçut plus tard le châtiment de sa trahison. Deux seulement des instigateurs les plus influents du coup d'État comparurent devant les juges, Archeptolémos et Antiphon, le seul qui nous intéresse personnellement [3].

D'une rare énergie de caractère, un modèle de perspicacité et de finesse athénienne, incomparable comme orateur et comme professeur d'éloquence, il était admiré de tous ceux qui savaient apprécier la culture de l'esprit; mais le peuple ne l'aimait pas, parce qu'il blessait les gens par ses manières hautaines et qu'il prenait en toutes choses le contre-pied de l'opinion publique [4]. La dignité vraiment antique de sa parole était tout l'opposé de l'éloquence démagogique telle qu'elle était à la mode depuis Cléon; lorsqu'il parlait des affaires publiques, il combattait sans cesse la politique démocratique, surtout en ce qui concernait les alliés [5]. Le régime populaire lui inspirait tant d'aversion qu'il ne voulut jamais accepter aucune fonction publique. Ce n'est qu'après le désastre de Sicile qu'il crut son heure venue; il fut depuis le principal fauteur des menées subversives des oligarques. Il devait donc être considéré comme le plus coupable.

Trop fier pour fuir, il comparut devant ses juges, et ceux de son parti tentèrent de reconquérir leur popularité à ses dépens. Théramène était du nombre des généraux qui l'accusèrent de trahison auprès du Conseil; Andron, également un

[1]) Voy. ci-dessus, p. 56.
[2]) Thucyd., VIII, 98.
[3]) Onomaclès, le troisième personnage impliqué dans le procès, s'était éloigné par avance (*Vit. X. Orat.*, p. 833).
[4]) Voy. le portrait dans Thucyd., VIII, 68, 1-3.
[5]) Voy. ci-dessus, p. 155.

des Quatre-Cents, avait provoqué le décret du Conseil qui mit Antiphon en état d'accusation.

Le vieil orateur fit appel une dernière fois à toutes les forces de son intelligence pour défendre virilement les principes d'après lesquels il avait agi. L'accusation portait surtout sur la dernière ambassade, sur la construction du fort au Pirée, et sur le rapport qu'avait eu avec ces mesures l'expédition maritime d'Agésandridas. Son discours *Sur la réforme de la constitution* fut une œuvre très admirée, mais ne put le sauver [1]. Antiphon ne put dissiper le soupçon qui pesait sur cette ambassade ; toute sa vie témoignait contre lui ; les accusateurs allèrent jusqu'à s'appuyer sur la conduite de son grand-père pour représenter toute sa maison comme un foyer d'opinions anticonstitutionnelles. Il essaya en vain de faire valoir que les Quatre-Cents avaient été solidairement liés entre eux et qu'il fallait les punir tous ou les acquitter tous [2]. Il fut condamné à mort avec Archeptolémos et livré aux Onze. Leur fortune fut confisquée et leurs maisons démolies ; les membres de leurs familles furent déclarés infâmes, et leur sépulture sur le territoire attique interdite. On exposa en public leur sentence, avec le vote préalable du Conseil.

C'est ainsi que, pendant l'été de 411, au début de la seconde année de la xcii^e^ olympiade, cent ans après la chute des Pisistratides, finirent les quatre mois de la tyrannie des oligarques. Elle n'avait été possible que grâce au pouvoir des clubs politiques, qui avaient préludé à des entreprises plus audacieuses par le procès des Hermocopides ; elle devait son existence aux talents extraordinaires qui se mirent à son service et aux dispositions favorables des classes aisées ; mais elle ne pouvait durer, parce que l'élite de la nation restait fidèle à la constitution, parce que ce qui subsistait de la domination maritime d'Athènes ne pouvait être sauvé que par la démocratie, et qu'à

[1]) D'après Thucydide (VIII, 68) le discours περὶ μεταστάσεως était la meilleure apologie du coup d'État.

[2]) Dans les fragments qui nous en restent (ap. HARPOCRAT., s. v. Στασιώτης. Ἐμποδών), il semble pourtant que l'orateur cherche à établir des catégories peu justifiées entre les personnes ayant pris part au complot. C'est du moins ce qu'indique la distinction des τύραννοι et des δορυφόροι.

Athènes même l'honneur de l'État était inconciliable avec le gouvernement oligarchique.

Un homme comme Thucydide n'aurait pas pu avoir une aussi haute opinion d'Antiphon s'il n'avait été persuadé de la pureté de ses intentions. Antiphon était un théoricien inflexible, dont le regard pénétrant était si choqué des vices incurables de la constitution, qu'il aimait mieux voir sa patrie se mettre sous la dépendance de Sparte que périr par le poison de la démocratie. C'est ainsi que même des hommes sincères purent croire qu'il était de leur devoir de sacrifier la liberté et l'indépendance d'Athènes. Mais la plupart des conjurés, comme ils l'avaient prouvé par leur conduite récente, n'étaient que des traîtres égoïstes, qui, pour satisfaire leurs instincts de domination, étaient prêts à livrer leur patrie.

Malgré sa courte durée et sa complète instabilité, ce gouvernement de parti laissa des traces de son passage. La puissance de l'État avait reçu d'incurables blessures ; plus que jamais sa faiblesse était devenue manifeste aux ennemis, et Sparte avait pu éprouver la force de ses adhérents. Le sang des citoyens avait de nouveau coulé à Athènes; on avait rasé d'antiques maisons bourgeoises, élevé des monuments à la honte du régime de la terreur, et, par une série de procès de haute trahison et de confiscations, on avait répandu une semence de haine qui leva rapidement. Une époque d'agitation avait commencé pendant laquelle on voulut réparer ce qu'on avait négligé dans des temps plus calmes. On fit donc aussi comparaître les morts devant les tribunaux; car le meurtre par lequel avait commencé l'insurrection devait être complètement justifié. Toute la haine qui animait les citoyens contre la tyrannie des oligarques fut accumulée sur la tête de Phrynichos, de celui qui primitivement avait été l'adversaire déclaré des ennemis de la constitution et n'avait été entraîné à prendre part à leurs coupables projets que par les complications extérieures. La défense de la victime ne fut permise qu'à la condition que le défenseur, en cas de condamnation, fût réputé coupable du même crime que Phrynichos[1].

[1]) LYCURG, *In Leocrat.*, § 113.

Après que ce dernier eut été condamné dans sa tombe comme coupable de haute trahison et que ses ossements eurent été jetés au delà des frontières de la contrée, ses assassins purent revendiquer toute la gloire qui revient aux meurtriers des tyrans et aux héros de la liberté; ils devinrent citoyens; une partie des biens confisqués servit à les récompenser, et leurs noms eurent l'honneur de figurer sur des monuments publics [1]; c'était comme une fête séculaire en mémoire de la première délivrance d'Athènes par Harmodios et Aristogiton. Toute cette procédure traînait en longueur. On était assiégé de déclarations de toute espèce de gens, de réputation fort douteuse, qui prétendaient avoir été acteurs dans la scène du meurtre nocturne, et qui revendiquaient leur part d'honneurs et de récompenses. Mais même les honneurs décernés aux deux auteurs principaux du meurtre, à Thrasybule et à Apollodoros, soulevèrent bien des objections qu'on fit examiner par des commissions spéciales, de sorte que l'affaire ne fut complètement terminée que dix-neuf mois seulement après l'assassinat de Phrynichos, au mois de mars 410 (Ol. xcii, 3).

C'est ainsi que les passions avaient été de nouveau excitées, et plus d'un qu'on crut avoir traité avec trop de douceur lors de la première enquête fut sommé de comparaître et condamné; ce fut le sort de ceux-là surtout auxquels on put prouver qu'ils était restés partisans du Conseil après la destruction du fort. La recherche des menées tyranniques était de nouveau à l'ordre du jour, et le sentiment de la sécurité au foyer ne revenait pas. Sur la proposition de Démophantos, on décida qu'on punirait comme coupables de haute trahison même ceux qui accepteraient des fonctions d'un gouvernement illégal. On essayait ainsi de prévenir le danger de nouveaux coups d'État; et, il faut bien le dire, le parti oligarchique, malgré sa défaite, était bien loin d'être anéanti; le discours qu'Antiphon avait légué à ses amis comme un testament politique eut sur

[1]) Le décret du peuple rendu en l'honneur des meurtriers sous l'archontat de Glaucippos (Ol. XCII, 3) nous a été en partie conservé dans un fragment inséré au C. I. Attic. (I, n. 59) fragment découvert pas Bergk (in *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft,* 1874, p. 1099) et restitué par Kirchhoff (in *Philologus*, XIII, p. 16 et *Monatsber. d. Berl. Akad.*, 1861, p. 603).

eux un effet durable, et ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour réaliser leurs projets.

§ III

ATHÈNES RELEVÉE PAR ALCIBIADE.

Pendant ce temps, les plus grands changements avaient eu lieu au dehors, en partie par suite du remplacement du commandant en chef de la flotte spartiate, en partie grâce à l'activité nouvelle que déploya Alcibiade.

Déjà Alcibiade avait exercé une influence considérable sur les destinées de sa patrie; il avait rendu le courage et la confiance à l'armée; il avait renouvelé l'alliance avec Argos; il avait empêché ses soldats d'aller venger la bonne cause à Athènes et de commencer ainsi la guerre civile la plus désastreuse; il avait rendu l'ennemi du dehors incapable de nuire en entretenant de la façon la plus habile la méfiance entre la Perse et Lacédémone, et il avait aussi aidé à vaincre l'ennemi du dedans, l'oligarchie; car c'était son message qui avait amené la première scission au sein du Conseil des Quatre-Cents, et par suite la chute de celui-ci. Il avait enfin, en se déclarant pour une démocratie modérée, contribué pour une large part à affermir la constitution nouvelle; il avait su faire tout cela sans recourir à la force, par son influence personnelle, et en profitant habilement des circonstances. Il s'agissait maintenant de montrer, comme général, qu'il était toujours l'homme de qui dépendait le succès de la guerre et qu'il savait guérir les blessures qu'il avait faites à la patrie. Il importait de faire reprendre aux trirèmes athéniennes l'offensive, qui seule pouvait rendre aux Athéniens leur confiance d'autrefois en leur marine; il fallait qu'il prouvât que, même sans tributs réguliers, on pouvait se procurer des ressources et remplir la caisse militaire de Samos. On était obligé d'aller chercher soi-même les tributs avec les navires de la flotte; on s'habitua ainsi à prendre tout ce qu'on pouvait emporter, et, au lieu de s'en

tenir à ce qui était fixé par la loi, on leva des contributions arbitraires[1].

C'est ainsi qu'Alcibiade, pendant les premiers mois qui suivirent le rétablissement de la constitution, croisa dans la mer de Carie avec une escadre de 22 vaisseaux, tira de grosses sommes d'Halicarnasse, fortifia l'île de Cos, exerça ses équipages par de rapides expéditions et se les attacha par un butin considérable[2]. Malgré les Rhodiens, qui alors déjà aspiraient à fonder sur mer une domination indépendante, et malgré la proximité de la flotte perse, la côte de Carie était retombée tout entière au pouvoir d'Athènes, et l'on tira plus d'argent des villes infidèles qu'elles n'en eussent jamais payé sous forme de tribut. En automne, Alcibiade se dirigea vers le nord, pour se préparer avec le reste de la flotte à des combats décisifs; car le véritable théâtre de la guerre avait été pendant ce temps transporté de Milet dans l'Hellespont.

On avait résolu en effet, à Sparte, de changer de tactique. Aussi, au printemps, on avait mis à la tête de la flotte, au lieu du lent et suspect Astyochos, un vrai Spartiate du nom de Mindaros, un homme qui, comme Lichas, prit une attitude très décidée vis-à-vis des satrapes[3]. Une fois encore on demanda, au nom des promesses faites, la jonction de la flotte péloponnésienne avec celle des Phéniciens, afin de pouvoir rapidement terminer la guerre. Pour éviter de rompre ouvertement et faire preuve de zèle, Tissapherne se rendit lui-même à la côte méridionale pour amener la flotte. Mais elle continua à stationner derrière les promontoires de la Lycie ; on eût dit qu'un charme la retenait au delà de ces frontières que les victoires de Cimon avaient assignées à la marine des Perses [4]. Mais la véritable cause était la politique obstinément suivie par Tissa-

[1]) Comme les sommes fournies par les alliés de l'Asie et de l'Archipel ne pouvaient être qu'en partie expédiées à Athènes, les Athéniens devaient aller les percevoir eux-mêmes. On créa à cet effet à Samos une caisse militaire à laquelle les trésoriers d'Athènes pouvaient donner des ordres de versements (τὰ ἐκ Σάμου. C. I. Attic., I, n. 188). Cf. Böckh, *Staatshaushaltung*, II, p. 23. Kirchhoff, *Abhandl. d. Berl. Akad.*, 1876, p. 52 sqq.

[2]) Thucyd., VIII, 108. Plut., *Alcib.*, 27.

[3]) Thucyd., VIII, 85. Cf. ci-dessus, p. 422.

[4]) Voy. vol. II, p. 453.

pherne. En effet, si les 147 vaisseaux phéniciens s'étaient réunis à ceux des Lacédémoniens, il aurait assuré à ces derniers une prépondérance incontestable dans la mer d'Ionie, et c'est ce qu'il ne voulait à aucun prix. Peut-être aussi les intérêts pécuniaires y furent-ils pour quelque chose ; il est possible que les Phéniciens se soient montrés reconnaissants au satrape de les laisser dans leur cachette à l'abri du danger. Bref, on se servit des prétextes les plus futiles pour expliquer leur absence, et en même temps on mit moins de bonne volonté que jamais à payer les subsides. Pour le coup, les Spartiates étaient à bout de patience. Ils reconnurent combien il était insensé de rester plus longtemps en Ionie pour attendre cette flotte. Mindaros résolut donc de rompre définitivement avec Tissapherne des relations qui n'avaient valu à sa patrie que le déshonneur, et il accepta les propositions de Pharnabaze [1], pour enlever aux Athéniens, de concert avec lui, les villes de l'Hellespont. C'est ainsi qu'après une perte de temps irréparable, on renonça à faire la guerre en Ionie [2].

Le nouveau plan de campagne avait été préparé depuis longtemps. Car déjà au commencement de l'été, Dercyllidas était entré de Milet, avec une petite troupe, dans la satrapie de Pharnabaze, et avait enlevé aux Athéniens deux des places les plus importantes de la région, Abydos et Lampsaque. En outre, une escadre de quarante vaisseaux s'était rendue en avant-garde dans ces parages sous Cléarchos ; et, bien que le quart seulement fût arrivé heureusement au but, sous la conduite d'un capitaine mégarien, l'apparition de cette flottille n'en avait pas moins déterminé la défection de l'importante Byzance. Après avoir, avec d'aussi faibles moyens, obtenu des résultats aussi considérables, on résolut de transporter toute la guerre dans ces contrées ; car on savait qu'après la perte de l'Eubée les approvisionnements venant de l'Hellespont étaient doublement indispensables aux Athéniens. Les deux détroits des mers du nord étaient le dernier soutien de la domination maritime d'Athènes ; ils se trouvaient déjà à moitié au pouvoir des Péloponnésiens.

[1]) Voy. ci-dessus, p. 394.
[2]) Thucyd., VIII, 99.

En juillet, Mindaros partit de Milet avec 73 vaisseaux et ordonna en même temps à toutes les escadres éparses des Péloponnésiens de se rendre à l'Hellespont, où toutes leurs forces se réunirent pour frapper un coup décisif. Car les Athéniens aussi, qui jusque-là n'avaient opposé de ce côté aux entreprises de l'ennemi que des escadres de peu d'importance, partirent de Samos sous Thrasybule et Thrasyllos avec toutes leurs forces navales, pour suivre de près Mindaros; et déjà vers la fin de juillet, une grande bataille fut livrée près d'Abydos dans laquelle les généraux athéniens combattirent avec succès contre la flotte unie des Péloponnésiens et des Syracusains, qui avait pour elle la supériorité numérique [1]. Bien que la proximité du rivage ne permît pas de poursuivre énergiquement l'ennemi, cette victoire n'en fut pas moins de grande conséquence; la timidité défiante qui, depuis la défaite de Sicile, obsédait les équipages, avait disparu; à Athènes aussi, lanouvelle inattendue de la victoire suscita une énergie et des espérances nouvelles; la lourde atmosphère des sombres pressentiments se dissipa; on se remit à croire à la possibilité de voir renaître la grandeur de la cité.

Cependant, les deux flottes attendaient du renfort pour continuer la lutte avec plus de vigueur. Agésandridas arriva d'Eubée avec 50 vaisseaux; mais, en doublant l'Athos, il fut surpris par les tempêtes d'hiver, qui jetèrent ses vaisseaux sur les mêmes récifs où s'étaient autrefois brisés ceux de Mardonius. Une autre escadre de quatorze vaisseaux sous Dorieus fut attaquée par les Athéniens avant d'avoir pu opérer sa jonction; mais le vigilant Mindaros arrive à temps d'Abydos avec sa flotte pour recevoir l'escadre de renfort. Fort de 90 voiles, il offre alors la bataille aux Athéniens; il a 19 vaisseaux de plus qu'eux, et les troupes de son allié Pharnabaze couvrent le rivage. Pendant toute la journée, on se bat dans le détroit avec un succès incertain, et déjà la victoire incline du côté des Péloponnésiens lorsqu'on voit paraître une nouvelle escadre; c'est Alcibiade avec 18 vaisseaux.

Les Athéniens, en voyant hisser sur son vaisseau amiral le

[1]) Thucyd., VIII, 104-105.

pavillon de pourpre, sont animés d'une nouvelle ardeur. Alcibiade se précipite sans tarder au milieu de la bataille et remporte la victoire. Les Péloponnésiens sont rejetés sur la côte; le combat naval se change en bataille sur le rivage; tous les vaisseaux eussent été pris par les Athéniens si Pharnabaze ne leur avait résisté avec toutes ses troupes et au péril de sa vie. Les vainqueurs durent, par conséquent, se contenter de rentrer à Sestos avec 30 vaisseaux ennemis et ceux des leurs qu'ils avaient repris [1]. L'arrivée d'Alcibiade avait donc immédiatement valu à la flotte une brillante victoire, et, bien que ses vaillants collègues eussent le mérite d'avoir fait les premiers prendre aux événements une tournure plus favorable, sa gloire n'en éclipsa pas moins celle des autres, et la croyance se répandit de plus en plus que le succès dépendait de sa personne.

Cependant, même alors, l'Hellespont n'était pas encore libre, car Mindaros conservait sa forte position à Abydos, comme les Athéniens la leur à Sestos, et c'est ainsi que les deux flottes restèrent en face l'une de l'autre à s'observer, comme auparavant à Milet et à Samos. Cependant les Péloponnésiens, malgré leur défaite, se trouvaient dans une situation infiniment plus favorable. Une armée de terre couvrait leurs derrières, et ils avaient de l'argent en abondance, tandis que les Athéniens manquaient de tout, au point que leur flotte ne pouvait jamais former qu'un petit noyau; la plupart de leurs vaisseaux parcouraient les mers, partagés en petites escadres, pour faire du butin. Les marins s'habituèrent ainsi à la violence, et le nom athénien devint de plus en plus odieux; de plus, les forces des Athéniens se trouvant sans cesse divisées et leurs généraux dispersés au loin dans la mer Égée, il devenait impossible de saisir à l'occasion le moment favorable et d'opérer selon un plan commun.

[1]) Les deux batailles s'appellent l'une et l'autre « batailles de Cynosséma » (Thucyd., VIII, 104), du nom d'un promontoire de la Chersonèse, près de Madytos. La seconde eut lieu ἀρχομένου τοῦ χειμῶνος (Xenoph., *Hellen.*, I, 1, 4-7). Campe (in *Jahrbb. f. Philol.*, 1872, p. 705 sqq.) a voulu rapporter à une seule et même bataille le récit de Thucydide et celui de Xénophon, mais sans motifs suffisants. Dans Diodore (XII, 40 et 45), les deux engagements sont aussi distingués l'un de l'autre.

Alcibiade lui-même devait éprouver encore les plus singulières vicissitudes du sort. Il se rendit, dans toute la pompe de sa dignité actuelle, auprès de Tissapherne, qui était arrivé aux bords de l'Hellespont vers l'époque de la bataille d'Abydos, car il voyait d'un très mauvais œil une alliance aussi effective entre Pharnabaze et les Péloponnésiens, et il cherchait l'occasion de renouer avec Sparte. Il crut ne pouvoir rien faire qui fût plus agréable à cette dernière et au Grand-Roi que de s'emparer du plus dangereux des Athéniens. Alcibiade, en effet, fut saisi par ordre de son ancien hôte et ami et conduit à Sardes. Mais, après trente jours de captivité, il parvient à ressaisir sa liberté; il s'enfuit à Clazomène, y fait équiper à la hâte six vaisseaux et se rend à Lesbos. Le temps presse, car déjà Mindaros, ne voyant devant lui que la plus petite partie de la flotte, a repris l'offensive; les Athéniens se voient obligés d'abandonner Sestos; de nuit, et sans être aperçus par l'ennemi, ils sortent de l'Hellespont et jettent l'ancre sur la côte occidentale de la presqu'île thrace, près de Cardia. Tous les avantages de la dernière victoire sont perdus si une nouvelle victoire ne vient détruire les forces ennemies; aussi se hâte-t-on de réunir les escadres éparses.

Alcibiade ne tarde pas à arriver et se décide à suivre Mindaros. L'Hellespont étant devenu libre, celui-ci s'était rendu en Propontide pour y prendre Cyzique [1], de concert avec Pharnabaze, et affermir la domination des alliés dans les eaux du Pont. Thrasybule et Théramène, qui avaient amené de nouveaux renforts d'Athènes, reviennent en temps opportun de leurs courses. Prêts à combattre, ils remontent rapidement l'Hellespont en divisant leurs forces, et, pour dissimuler le nombre de leurs vaisseaux, ils passent de nuit devant Abydos; de grand matin, quatre-vingt-six voiles s'arrêtent en face de Cyzique, près des rochers de marbre de Proconnésos. Là ils apprennent que Mindaros et Pharnabaze sont postés près de Cyzique avec leur flotte et leur armée. On se décide à risquer la bataille. « Nous n'avons pas le choix, dit Alcibiade aux troupes réunies. Notre bourse est vide, et là-bas les ennemis ont entre leurs mains l'argent du Grand-Roi. »

[1]) Voy. vol. I, p. 514.

Le lendemain, on s'apprêta en silence et on ne laissa passer aucun vaisseau qui pût porter des nouvelles sur le continent. Le troisième jour, on commence l'attaque suivant le plan tracé par Alcibiade. Une division de troupes de débarquement est destinée à attaquer Cyzique sous les ordres de Charès; la flotte est divisée en trois escadres : Théramène et Thrasybule reçoivent l'ordre d'attaquer de flanc en temps opportun. De grand matin, et par une forte pluie d'hiver (on était au mois de février[1]), Alcibiade part en avant et pousse droit au port de Cyzique avec quarante vaisseaux. Les nuages s'étaient dissipés; il voit les navires des Péloponnésiens au grand complet en avant du port, occupés à manœuvrer. Les Athéniens, feignant d'être effrayés par le nombre, opèrent une retraite simulée et attirent en pleine mer l'ennemi, qui croit n'avoir affaire qu'à la flotte de Sestos. Puis ils font subitement volte-face; Alcibiade hisse le pavillon de combat, et Mindaros se voit attaqué en même temps par devant et menacé sur ses derrières par les autres escadres. Il s'aperçoit du stratagème et s'enfuit rapidement vers le rivage, auprès des troupes de Pharnabaze. Alcibiade le poursuit en toute hâte, s'empare d'une partie des vaisseaux ennemis, et cherche aussi à prendre ceux qui avaient jeté l'ancre sur la côte. Un combat sanglant s'engage sur terre autour des vaisseaux; il s'étend de plus en plus; d'un côté arrivent les troupes perses, de l'autre Thrasybule et Théramène. Mindaros oppose à ceux-ci Cléarchos, et soutient lui-même le choc d'Alcibiade; il vient même un moment où, le désordre s'étant mis dans les troupes de Cléarchos, il lutte seul contre les forces réunies des Athéniens. Il tombe enfin dans la mêlée. Les Athéniens poursuivent l'armée fugitive vers l'intérieur des terres et regagnent la flotte avant l'arrivée de la cavalerie perse. Le lendemain, ils occupent Cyzique, où ils font un immense butin. Quantité de prisonniers et 38 vaisseaux de guerre étaient tombés en leur pouvoir; les Syracusains avaient eux-mêmes incendié les leurs[2].

On n'avait pas vu pareille victoire depuis le temps de Cimon;

[1]) λήγοντος τοῦ χειμῶνος (Diodor., XIII, 49).

[2]) Xenoph., *Hellen.*, I, 1, 11-26. Diodor., XIII, 49-51. Campe, *op. cit.*, p. 714 sqq.

ce fut le plus brillant fait d'armes de toute la guerre du Péloponnèse; et, cette victoire, on ne la devait pas au hasard ni à la maladresse de l'ennemi comme celle de Pylos ; on l'avait remportée sur un adversaire des plus capables, en face de ses puissants alliés, grâce à l'habile tactique du général en chef, à la coopération opportune de ses collègues et à la valeur des troupes, qui avaient rivalisé d'ardeur sur terre et sur mer. Il ne faut donc pas s'étonner qu'à la nouvelle de cette bataille [1] les Spartiates aient perdu courage, et que les Athéniens aient nourri les espérances les plus exagérées [2].

La victoire de Cyzique semble avoir exercé aussi sur les affaires intérieures d'Athènes une influence considérable, et provoqué le retour pur et simple à l'ancienne constitution.

La restriction du droit de suffrage, jusque-là universel, n'avait été, en somme, qu'une mesure financière concordant avec la suppression des salaires officiels; on croyait que les difficultés du moment l'avaient rendue nécessaire; elle avait été dictée par cet esprit de résignation timide qui régnait en un temps où on était prêt à renoncer à l'empire de la mer. Mais maintenant, on avait de l'argent et du courage; Athènes avait retrouvé une vigueur nouvelle et redemandait son ancienne constitution. Un système qui excluait de la pleine jouissance des droits civiques les citoyens sans fortune semblait une injustice criante, au moment où les matelots venaient de se battre pour la patrie plus vaillamment que jamais. La bataille de Cyzique eut donc un effet semblable à celui qu'avait eu jadis celle de Platée; la classe la plus pauvre fut réintégrée une seconde fois dans tous ses droits, et, malgré les protestations passionnées par lesquelles on avait tenté d'empêcher toute modification de la constitution mitigée [3], les indemnités et les salaires furent rétablis tout d'un coup ou au fur et à mesure. Les gens du peuple étaient doublement heureux de tout ce qui augmentait leurs ressources, puisqu'ils ne tiraient plus aucun profit de leurs cultures, et qu'un grand

[1]) Voy. la dépêche lamentable expédiée au nom de Mindaros (Xenoph., *Hellen.*, I, 1, 23. Plut., *Alcib.*, 28).

[2]) Fête d'actions de grâces à Athènes (Diodor., XIII, 52).

[3]) Voy. ci-dessus, p. 445.

nombre de campagnards et de colons du dehors erraient par la ville sans un morceau de pain [1].

Il faut aussi rattacher à ces réformes la loi de Démophantos[2], qui prouve que le zèle pour les institutions démocratiques se réveillait; c'est l'époque où eurent lieu les débats au sujet des meurtriers des tyrans, l'époque aussi où reparurent les démagogues dont la voix n'avait pas retenti depuis la mort d'Androclès. Cléophon se mit plus que tout autre en évidence : il descendait d'une mère thrace et avait été accusé pour cette raison d'avoir usurpé le droit de cité; mais il sut se maintenir et prendre sur ses concitoyens, par sa fougueuse éloquence, un ascendant comme aucun démagogue n'en avait eu depuis Cléon. A la manière de ce dernier, il défendait avec zèle, du haut de la tribune, les droits et les libertés du peuple, et il sut exploiter très habilement les événements des dernières années pour tonner contre les menées des aristocrates, contre les avis sensés du parti modéré, et surtout contre toute entente avec les Spartiates.

C'est dans cet état qu'Endios trouva la ville lorsqu'il fut envoyé par Sparte pour faire des propositions aux Athéniens; ce fut en vain qu'on avait choisi l'hôte et l'ami d'Alcibiade, comme l'homme le mieux qualifié pour cette mission; en vain Endios chercha à faire comprendre aux Athéniens que la paix était bien plus encore dans leur intérêt que dans celui des Spartiates, qui disposaient de la caisse du satrape et qui, même après la perte de leur flotte, pouvaient tranquillement attendre les événements [3]. Il ne put rien obtenir. La voix criarde de Cléophon menaçait de mort et de ruine quiconque prononcerait le mot de paix; et les citoyens se laissèrent dominer par lui. Il faut dire que les Athéniens ne pouvaient guère se contenter du *statu quo*, que Sparte proposait comme base de l'entente; le départ d'Agis ne pouvait les dédommager de la perte de l'Eubée. Ils se sentaient au début d'une ère nouvelle : Alcibiade à la tête de l'armée semblait leur garantir la victoire;

[1]) Sur les conséquences politiques de la victoire, voy. W. VISCHER, *Untersuchungen über die Verfassung von Athen in den letzten Jahren des peloponnesischen Krieges.*

[2]) Voy. ci-dessus, p. 451.

[3]) DIODOR., XIII, 52. PHILOCHOR., in *Fragm. Hist. Græc.*, I, p. 403.

les milices urbaines elles-mêmes s'étaient bravement battues contre Agis; allaient ils donc renoncer à un brillant avenir au moment où ils avaient recommencé à être les maîtres de la mer ? Après avoir vu les oligarques implorer la paix à Décélie et à Sparte et souscrire aux conditions les plus déshonorantes, c'était pour la démocratie restaurée un triomphe que de pouvoir, avec une fierté digne, repousser la paix qu'on lui offrait. On n'avait plus besoin de la Perse et de ses trésors, qu'avaient mendiés les oligarques; on sentait que la cité pouvait, comme autrefois, se suffire à elle-même.

La guerre se concentra surtout dans les contrées du nord. C'était une guerre que se faisaient une puissance continentale et une puissance maritime pour la possession des deux routes commerciales de la mer Noire, pour de l'argent et des approvisionnements. Après la victoire de Cyzique, les Athéniens avaient établi leur station navale à l'abri des fortifications de Lampsaque; Pharnabaze campait sur le Bosphore et protégeait les deux forteresses du détroit, Byzance et Chalcédoine, situées à gauche et à droite de l'entrée. Néanmoins, Alcibiade utilisa immédiatement ses forces navales, et de la façon la plus ingénieuse, en construisant un fort près de Chrysopolis, au nord de Chalcédoine et sur le territoire de cette ville; l'endroit était très bien choisi, parce que le détroit commence à s'y resserrer et que, à cause du courant, les vaisseaux ne peuvent pas aller de Chalcédoine à Byzance sans toucher à Chrysopolis. Il y bâtit une tour, dont il fit un poste de douane, et y laissa une escadre de trente trirèmes qui prélevèrent sur tous les vaisseaux entrants ou sortants un dixième de la valeur de la cargaison [1]. C'était, comme l'établissement du vingtième, une tentative faite dans le but de compenser par des impôts indirects la perte des tributs. Il est vrai que ces mesures firent monter à Athènes le prix du blé; mais elles frappaient aussi les autres villes maritimes, surtout celles d'Ionie, qui tiraient du Pont des esclaves, du blé, des poissons, des peaux et autres marchandises : en tout cas, elles firent rentrer au Trésor de fortes sommes d'argent.

[1]) Sur le δεκατευτήριον de Chrysopolis, voy. Xenoph., *Hellen.*, I, 1, 22. Diodor., XIII, 64. Böckh, *Staathaushaltung*, I, p. 441.

En même temps, on eut le courage d'entamer les opérations militaires sur un deuxième théâtre. Déjà au commencement de l'hiver, on avait envoyé Thrasybule à Athènes pour annoncer la victoire d'Abydos et engager les citoyens à envoyer de nouvelles troupes. Il les trouva bien disposés, et leur bonne volonté s'accrut encore lorsqu'il réussit, pendant les mois d'hiver, à repousser une attaque du roi Agis et à diminuer ainsi sensiblement la crainte qu'inspirait l'armée de terre des ennemis. On leva donc, pour pouvoir combattre aussi sur terre l'ennemi du dehors, 1,000 hoplites et 100 cavaliers, et on équipa 40 trirèmes que l'on confia au printemps à Thrasyllos. Il paraît que celui-ci, encouragé par ses derniers succès et la confiance de ses concitoyens, ne voulait pas se contenter d'amener de nouveaux renforts à Alcibiade, mais se proposait d'agir de sa propre initiative. Lors donc qu'il se fut rendu avec sa flotte à Samos, où se trouvait à ce moment une partie considérable de la caisse militaire des Athéniens, il profita de l'occasion pour attaquer l'Ionie, où Tissapherne avait été abandonné de ses anciens alliés, fatigués de sa politique à double face. La fortune semblait vouloir favoriser Thrasyllos. Il prit rapidement Colophon et Notion [1], et il crut ne pouvoir rien faire de plus glorieux que de replacer sous la domination d'Athènes Éphèse, qui était devenue un des principaux points d'appui de la puissance des Perses. Mais le coup ne réussit pas. Tissapherne lança ses cavaliers pour appeler aux armes la population des campagnes : il excita leur fanatisme en leur disant qu'il fallait défendre la grande déesse d'Éphèse ; des troupes siciliennes et celles d'Antandros le soutinrent, et les Athéniens, au milieu de l'été, essuyèrent une défaite qui déjoua tous leurs plans ambitieux. Toute la campagne était manquée ; le seul avantage qu'on en retira fut que Thrasyllos réussit à surprendre en route les Syracusains qui se rendaient à Abydos. Quatre de leurs vaisseaux tombèrent en son pouvoir ; les prisonniers furent envoyés à Athènes, et, pour se venger du traitement que les Syracusains avaient infligé aux Athéniens, on les enferma dans les carrières du Pirée [2].

1) Voy. ci-dessus, p. 110.
2) Xenoph., *Hellen.*, I, 2.

Le malheur de Thrasyllos ne fit que rehausser la renommée d'Alcibiade, qui, bien qu'il n'eût pas l'occasion de conduire la flotte à de nouvelles victoires, sut faire la guerre dans l'Hellespont de manière à procurer aux siens de la gloire et du butin. Son but était de rendre peu à peu plus traitable Pharnabaze, qui continuait la guerre avec une opiniâtreté incroyable et faisait avancer sans cesse de nouvelles troupes, tant d'infanterie que de cavalerie, pour rester maître du littoral du côté de la terre. Alcibiade fit les incursions les plus audacieuses sur le territoire du satrape, enleva des troupes entières de prisonniers et extorqua des rançons considérables. Sous lui, les Athéniens était devenus si sûrs de vaincre et si fiers que, lorsque les troupes de Thrasyllos voulurent se joindre à eux, ils les repoussèrent, à cause de l'échec qu'elles avaient subi à Éphèse. Les deux corps d'armée se battirent pendant quelque temps séparément et ne se réunirent que lorsque les nouveaux-venus, enflammés du désir de se montrer dignes d'Alcibiade, eurent accompli sous ses yeux de brillants faits d'armes près d'Abydos.

C'est ainsi que les Athéniens se préparaient par des engagements partiels à des entreprises plus importantes; car il paraissait nécessaire de soumettre les deux villes du Bosphore, bien qu'on ne se fût pas encore rendu maître d'Abydos. On avait maintenant assez d'argent et de courage pour de semblables entreprises, et il y avait péril à temporiser. En effet, à l'instigation du roi Agis, qui s'irritait à Décélie de voir le succès de ses opérations compromis par les arrivages considérables du Pont, on avait, avec le secours de Mégare, la métropole de Byzance et de Chalcédoine, équipé une petite escadre avec laquelle Cléarchos avait réussi à franchir l'Hellespont et à débarquer à Byzance. Une fois là, il devait, comme naguère Brasidas en Thrace et Gylippe à Syracuse, diriger d'une main ferme la résistance opposée aux Athéniens.

Chalcédoine attira la première les regards d'Alcibiade. Il y avait là une garnison spartiate sous Hippocrate, lieutenant de Mindaros ; les habitants vivaient en très bonne intelligence avec les Thraces du voisinage et avaient un puissant protecteur dans la personne de Pharnabaze. Alcibiade, au moyen d'une

série d'incursions, commença par inspirer une telle frayeur aux tribus thraces, auxquelles, en prévision d'un siège, les habitants de Chalcédoine avaient confié leurs trésors, et par prendre sur elles un empire tel qu'elles consentirent à livrer ce qu'on leur avait confié ; dès lors, les Athéniens purent énergiquement pousser le siège de la ville avec son propre argent. La presqu'île sur laquelle elle était située fut coupée par une palissade qui s'étendait d'une mer à l'autre ; le point où coulait la petite rivière de Chalcédon fut fortifié avec soin, et une attaque faite simultanément du dedans et du dehors contre les ouvrages athéniens victorieusement repoussée, Thrasyllos faisant face aux assiégés, et Alcibiade aux forces de Pharnabaze; Hippocrate lui-même périt dans le combat, et sa mort décida du sort de la ville [1].

Le résultat le plus important de ce brillant fait d'armes fut le changement des dispositions de Pharnabaze à l'égard des Athéniens, changement auquel Alcibiade travaillait depuis si longtemps. Le satrape avait perdu toute confiance dans la politique qu'il avait suivie jusque-là ; il offrit donc un armistice dont on devait profiter pour conclure, avec sa coopération personnelle, un traité entre Athènes et la Perse. Il était prêt à payer vingt talents pour les habitants de Chalcédoine, afin d'éviter que leur ville ne fût occupée par les Athéniens ; mais elle devait, comme autrefois, être tributaire et payer tous les arrérages de son tribut. On voit qu'il ne voulait à aucun prix laisser Chalcédoine à l'entière discrétion des Athéniens.

Les négociations avaient commencé pendant qu'Alcibiade, qu'ennuyait le siège, avait entrepris de nouvelles expéditions. Il était parti de Chalcédoine pour faire rentrer des tributs et lever des troupes sur les bords de l'Hellespont et dans la Chersonèse. Avec les mercenaires qu'il avait enrôlés en Thrace, il se porta devant Sélymbria, à l'ouest de Byzance. La ville était encore en insurrection, mais il était d'intelligence avec une partie des citoyens et attendait le signal convenu. On allume ce signal de si bonne heure qu'il n'a pas encore ses hommes

[1]) Xenoph., *Hellen.*, I, 3. Sur le ruisseau Χαλκήδων, cf. Arr., Eust., Dion. Perieg., 803.

sous la main : mais il n'en pénètre pas moins de nuit, par les portes ouvertes, dans l'intérieur de la ville avec 30 hommes seulement. Une fois entré, il s'aperçoit que les citoyens s'avancent en armes. Il ne veut pas fuir et ne peut résister; la ruse seule peut le sauver. D'un coup de trompette, il fait faire silence ; puis il fait proclamer à haute voix qu'il ne sera fait de mal à personne. Les Sélymbriens croient qu'une armée entière se trouve dans leurs murs et entament des négociations pendant lesquelles les soldats d'Alcibiade arrivent peu à peu [1]. On accorde aux habitants un traité très avantageux, comme le prouve un document qui nous a été conservé en partie [2]. Ils s'engagent à fournir de l'argent et des troupes ; mais on leur garantit leur constitution, et les Athéniens et leurs alliés renoncent même à toute indemnité pour les dommages qu'avaient éprouvés leurs propriétés durant les hostilités. Les Sélymbriens envoient des otages à Athènes; mais, sur la proposition d'Alcibiade, on rend bientôt à ceux-ci leur liberté.

Après cet heureux coup de main, le général revint au camp et n'hésita pas à ratifier le traité conclu avec Pharnabaze. La perspective de pouvoir malgré tout réaliser la promesse qu'il avait faite aux Athéniens, relativement aux subsides perses, était trop séduisante; d'ailleurs, son plus grand désir avait toujours été de pouvoir s'appuyer sur la Perse pour accomplir ses propres projets et achever d'humilier les Spartiates. Il se sentait de nouveau dans le genre d'activité qui flattait le plus son amour-propre, dans le double rôle de général et de négociateur.

Pour ménager Pharnabaze, on renonça désormais à toute

[1]) XENOPH., I, 3, 10. PLUT., *Alcib.*, 30 (d'après Ephore). DIODOR., XIII, 66 (d'après Théopompe).

[2]) KOUMANOUDIS, Ἀθήναιον, V, p. 513. C. I. ATTIC., IV, n. 61 a. Ce document contient la ratification accordée par le peuple, sur la proposition d'Alcibiade, à la convention conclue avec Sélymbria; on y ordonne du même coup la mise en liberté des otages livrés à Alcibiade lors de la capitulation, et le renouvellement des droits de proxène athénien pour un certain Apolodoros, qui fait partie des otages. La mention : ἐξαλεῖψαι τὰ ὀνόματα τῶν ὁμήρων τῶν Σηλυμβριανῶν καὶ τῶν ἐγγυητῶν εἶναι κύριον τὸν γραμματέα τῆς βουλῆς, se rapporte à l'exemplaire du traité déposé au Métroon, mais non pas au document gravé sur le marbre.

attaque contre Abydos, mais on entreprit avec la plus grande énergie la dernière des tâches qu'on eût à accomplir sur les bords de la Propontide et la plus ardue de toutes, la prise de Byzance, le boulevard le plus important du Bosphore.

Aucune ville n'était plus nécessaire aux Athéniens pour leurs besoins de tous les jours, aucune n'était plus difficile à prendre. Car les remparts de la ville étaient construits en pierre et d'une solidité sans exemple; on ne pouvait réussir par la force, et au dedans de l'enceinte commandait un homme d'une volonté de fer, qui avait eu le temps de prendre ses mesures à l'approche du danger et qui avait sous ses ordres des troupes exercées, des Péloponnésiens, des Mégariens et des Béotiens. Pendant tout l'été, toutes les forces d'Athènes se déployèrent autour de la ville. La flotte, qui ne rencontrait aucune résistance, serrait de près le port; du côté de la terre, la ville était cernée par un mur; elle finit par souffrir de la famine : c'est ce qu'attendaient les assiégeants. Cléarchos laissa périr ceux qui ne portaient pas les armes, en réservant avec une dureté inexorable toutes les provisions pour ses guerriers. Il fut forcé à la fin de chercher du secours au dehors. Il sortit secrètement de la ville pour se procurer de l'argent et des vaisseaux. Alcibiade sut mettre ce temps à profit. Après avoir noué des relations secrètes avec les ennemis de l'impitoyable commandant de la place, il fit répandre le bruit que les affaires d'Ionie rendaient sa présence nécessaire et partit un matin avec toute la flotte. Mais, le soir même, il revint avec toutes ses troupes reprendre ses anciennes positions; tout à coup le port retentit de formidables cris de guerre: toute la garnison se précipita de ce côté en laissant sans défenseurs la partie de la ville qui regarde le continent[1]. C'est par là qu'Alcibiade pénétra dans la place, avec le secours de ses partisans, et occupa ce qu'on appelait le quartier thrace. La garnison revient en toute hâte du port. Les deux armées se rencontrent sur la place du marché. Une bataille en règle s'engage sur cette vaste esplanade; à la fin, Alcibiade reste vainqueur à l'aile droite, Théramène, à l'aile gauche. Les

[1]) αἱ πύλαι αἱ ἐπὶ τὸ Θρᾴκιον καλούμεναι (XENOPH., *Hellen.*, I, 3, 20).

Péloponnésiens, qui fuient vers les autels, sont faits prisonniers, et les Byzantins, traités avec une sage modération selon la promesse qu'on leur avait faite, redeviennent les alliés d'Athènes[1].

La prise de Byzance fut, pour ainsi dire, le couronnement du grand œuvre entrepris dans les eaux du Pont; elle fit échouer complètement toutes les entreprises que Mindaros et Pharnabaze y avaient commencées, et assura aux Athéniens les ressources les plus importantes ; ce fut un succès que ne put amoindrir sensiblement la perte simultanée de Pylos et de Nisæa [2]. Il n'y avait rien de plus à faire pour le moment ; car, pendant les négociations qu'on avait entamées en Perse et dont on attendait les résultats avec la plus grande impatience, il fallait éviter avec soin d'irriter les lieutenants du Grand-Roi. Quelque envie qu'eût Alcibiade de rapporter tout rédigé le traité concernant les subsides, il ne put refouler plus longtemps le désir de revoir Athènes; il fallait que sa présence achevât de mettre en pleine lumière sa situation vis-à-vis de sa patrie. On laissa, pour protéger l'Hellespont, des forces suffisantes; les autres escadres se réunissent à Samos, et, tandis que Thrasybule continue avec 50 vaisseaux à soumettre les villes de Thrace, Thrasyllos se rend au Pirée avec les autres pour préparer l'arrivée du vainqueur. Tous les vaisseaux sont ornés comme pour une fête; ils sont chargés de butin et de prisonniers ; ils portent comme parure les débris des trirèmes ennemies détruites dans l'Hellespont; environ 114 vaisseaux pris à l'ennemi suivent en longue file le cortège triomphal; Alcibiade exécute en personne une course audacieuse jusqu'à l'entrée des ports des Lacédémoniens, afin de montrer au monde à qui maintenant appartient la mer, et, après avoir reçu la nouvelle de sa réélec-

[1]) Xenoph., *Hellen.*, I, 3, 13-22. Diodor., XIII, 66-67. Plut., *Alcib.*, 31.

[2]) Pylos était encore au pouvoir des Athéniens dans la 3e prytanie de Ol. XCII, 3 (sept.-oct. 410), et Hermon (cf. ci-dessus, p. 443) y commandait (C. I. Attic., I, n. 188). La place doit avoir été livrée aux Messéniens peu de temps après, durant l'hiver 410-409, à condition que la garnison athénienne se retirerait librement (πεντεκαίδεκα ἔτη τῶν Ἀθηναίων αὐτὴν κατεσχηκότων, ἀφ' ὅτου Δημοσθένης αὐτὴν ἐτείχισε. Diodor., XIII, 64). Nisæa fut perdue à peu près vers le même temps (Diodor., XIII, 65).

tion comme stratège, il entre enfin au Pirée, le 25 Thargélion (au commencement de juin), avec ses 20 trirèmes sur lesquelles il rapporte un butin de 100 talents, produit de ses dernières courses [1].

Ce fut une journée comme Athènes n'en avait encore jamais vu. Toute la ville était sur le rivage ; on ne voyait que des têtes jusque sur les hauteurs de Munychie; ce n'est qu'un cri d'enthousiasme pour saluer l'approche du héros. Au début, Alcibiade hésite encore à se confier aux siens ; mais, on le voit bien, sa crainte est sans fondement ; le passé est expié, les difficultés du présent sont oubliées, l'esprit de parti a disparu au milieu de la joie universelle causée par le don inestimable que les dieux ont fait à la ville dans la personne de cet homme unique. Les patriotes sensés aussi bien que les masses voient en lui le sauveur de l'État, un homme admirablement doué, le seul capable de maintenir dans leur intégrité, contre les factions du dedans et les ennemis du dehors, la puissance et l'honneur d'Athènes. Au moment où, après sept ans d'absence, il pose pour la première fois le pied sur le sol natal, jeunes et vieux se pressent autour de lui pour le voir, recevoir son salut, toucher ses vêtements et lui jeter des couronnes de fleurs. On le mène en triomphe à la ville ; involontairement la foule se porte au Pnyx pour entendre de nouveau, du haut de la tribune, cette voix aimée. Alcibiade glisse rapidement sur le passé. « Ce n'est pas vous, dit-il aux Athéniens, qui êtes cause de tous ces fâcheux malentendus, de toutes les erreurs commises ; c'est une destinée jalouse et ennemie qui régnait sur la ville. Maintenant, les nuages se sont dissipés et une nouvelle ère de prospérité commence. » Il expose aux citoyens les perspectives et les devoirs auxquels doit suffire l'État, et ses concitoyens lui prouvent leur confiance illimitée, non seulement en révoquant tous les décrets portés contre lui, en détruisant tous les monuments de sa condamnation, en lui restituant ses biens et en lui décernant des couronnes d'or, mais en lui conférant les fonctions de général en chef sur terre et sur mer avec un

[1]) Xenoph., *Hellen.*, I, 4, 8-20. Diodor., XIII, 68 sqq. Plut., *Alcib.*, 32 sqq. Cf. Herbst, *Rückkehr des Alcibiades*, Hamburg, 1843.

pouvoir illimité, et en mettant à sa disposition, sans condition aucune, toutes les ressources de l'État. Le peuple entier remet unanimement entre ses mains le sort de la cité; il était en possession d'une autorité telle que Périclès lui-même n'en avait guère possédé de semblable.

Alcibiade employa les mois d'été à pousser les préparatifs et accoutuma doucement ses concitoyens à une direction centralisée des affaires publiques. Bien que, à cause des dangers que présentait sa situation nouvelle, il n'osât pas attaquer Décélie, il rendit pourtant aux Athéniens ce qu'ils ne connaissaient plus depuis longtemps, la sécurité dans leur propre pays. Depuis des années, la procession d'Éleusis n'avait pas eu lieu; on put la faire, le 20 du mois de Boédromion (fin septembre), le long de la « voie sacrée », sous la protection des troupes et dans le plus grand ordre [1]. Cet événement releva le moral des Athéniens autant que la plus brillante victoire, et Alcibiade, par cette pieuse cérémonie, put réparer les étourderies de jeunesse qu'il avait autrefois commises. Les déesses des Mystères, Déméter et Perséphone, que les Athéniens nommaient avec une vénération spéciale leurs « deux déesses », étaient apaisées.

Alcibiade se trouvait ainsi, comme général en chef, à la tête de l'État qu'il avait tiré de la position la plus désespérée, qu'il avait vengé des Spartiates, des Béotiens, des Syracusains, ainsi que des alliés infidèles, et dont il avait fait le maître absolu de la mer. On avait de nouveau quelques excédants de recettes : à la suite des victoires remportées dans l'Hellespont, le dieu de la richesse était rentré au Trésor du Parthénon, comme Aristophane nous le représente dans son *Plutus* [2].

Il ne manquait au bonheur de la ville que des garanties de durée. Il restait à accomplir en Eubée et en Ionie les tâches les plus difficiles; pour plaire au peuple, on recommençait à gaspiller les fonds publics; de nouveaux embarras étaient

[1]) Plut., *Alcib.*, 34.

[2]) La première représentation du *Plutus* eut lieu sous l'archontat de Dioclès (409/8). D'après K. Fr. Hermann (*Gesamm. Abhandl.*, p. 39), la pièce n'a pas subi de modifications essentielles dans sa forme remaniée.

inévitables, et Alcibiade n'était pas assez fort pour pouvoir heurter de front les penchants de la foule ; il fallait trouver de nouvelles ressources. Mais Alcibiade croyait savoir où en trouver. Chaque jour il attendait des nouvelles de son ami Mantithéos, qui était allé à Suse avec Pharnabaze. Ce n'est qu'après avoir trouvé un appui dans les trésors du Grand-Roi qu'il espérait se rendre vraiment indispensable et atteindre lui-même cette position qui, de tout temps, avait été le rêve de son ambition. Seulement, il avait pris des allures plus calmes. Il avait derrière lui une jeunesse orageuse, et, à quarante ans passés, il était devenu plus modéré, plus prudent, plus circonspect. L'ombre de Périclès hantait sa pensée ; un gouvernement personnel était plus nécessaire que jamais pour sauver l'État. Car la population, depuis le procès des Hermès, avait complètement perdu sa consistance d'autrefois ; la loi et la constitution étaient impuissantes ; la ville était devenue le théâtre de la lutte des partis, dont les forces destructives ne pouvaient être maîtrisées que par un homme placé au-dessus d'elles et investi d'un pouvoir royal. Alcibiade pouvait se dire que sa propre grandeur et le salut de l'État étaient choses indissolublement unies.

§ IV

FAUTES ET MALHEURS D'ATHÈNES.

Alcibiade était revenu au bon moment dans sa ville natale pour y célébrer ses victoires et jouir tranquillement de la reconnaissance de ses concitoyens. De nouvelles tempêtes s'annonçaient ; elles devaient soumettre sa fortune à la plus rude épreuve ; car, avant même qu'il eût revu Athènes, deux hommes venus de deux côtés différents étaient entrés en scène en même temps, deux ennemis comme Athènes n'en avait encore jamais eu, et leur apparition inaugure la phase dernière et décisive de cette guerre qui, depuis vingt-trois ans, ravageait la Grèce, au milieu des vicissitudes les plus variées.

Depuis le commencement de la guerre de Décélie, on s'était

habitué à faire dépendre de la Perse l'issue de la guerre que se faisaient les Grecs. Après avoir perdu toute influence sur les destinées des États méditerranéens, après s'être vu dépouiller de ses meilleures côtes et avoir été forcé, réduit à ses provinces intérieures, de cacher ses flottes dans les ports les plus éloignés, cet empire avait tout à coup reparu comme une puissance de laquelle dépendait le sort des États helléniques. Ce n'est pas qu'il se fût relevé de son impuissance en se reconstituant au dedans; au contraire, après l'extinction de la descendance légitime des Achéménides [1], il était tombé de plus en plus en décadence; sous Darius le Bâtard, les satrapies éloignées se détachèrent, et dans le palais, gouverné par des femmes et des eunuques, il n'y avait pas d'homme supérieur capable de donner une cohésion nouvelle aux diverses parties de ce corps informe. Ce sont les Grecs et non pas les Perses qui ont relevé au rang de grande puissance cet empire tombé en décadence; il l'ont amené à prendre de nouveau part aux affaires de la Grèce, du domaine desquelles les héros de la marine athénienne croyaient l'avoir exclu à jamais.

Le trésor du Grand-Roi allait être pour un État grec le moyen de détruire l'autre; pour avoir l'argent des Perses, les Spartiates avaient sacrifié leur fierté dorienne, les Athéniens leurs libertés; la honte une fois surmontée, les ambassades se suivirent sur la route de Sardes à Suse, et à la fin tous les États et tous les partis, Péloponnésiens et Syracusains, Athéniens et Argiens, oligarques et démocrates, s'accordèrent tous sur ce point que de la Perse dépendait l'accomplissement de leurs vœux. Alcibiade lui-même, après avoir combattu Pharnabaze sur l'Hellespont avec le plus grand bonheur, en était venu à faire dépendre la réussite définitive de ses plans les plus chers de l'ambassade qui, depuis l'automne de 409 (Ol. XCII, 4), était en route pour Suse. Cinq Athéniens et deux Argiens entreprirent ce voyage avec Pharnabaze. Mais des Lacédémoniens aussi se joignirent à eux, ainsi qu'Hermocrate et son frère Proxénos.

Sur ces entrefaites, Hermocrate et ses collègues avaient été

[1]) Voy. ci-dessus, p. 392.

destitués et bannis par suite d'une révolution démocratique survenue à Syracuse. La nouvelle en était arrivée peu après la bataille de Cyzique et avait excité parmi les troupes la plus violente effervescence. Une confiance réciproque les liait si étroitement à leur général qu'elles se déclarèrent prêtes à le reconduire à Syracuse les armes à la main. Hermocrate empêcha une défection ouverte, et fit en sorte que les chefs nouvellement nommés pussent entrer tranquillement en fonctions. Mais il ne renonçait pas pour cela au retour. En Sicile, les circonstances étaient de nature à lui permettre de compter sur une occasion de rétablir son autorité dans sa patrie. Au printemps, Hannibal avait détruit Sélinonte et Himère [1]. Hermocrate prévoyait que les chefs du parti démocratique seraient incapables de suffire à la tâche difficile de l'heure présente. Il chercha donc, lui aussi, à se lier avec Pharnabaze, qui appréciait parfaitement sa valeur, et il espérait trouver à Suse les moyens de réaliser ses projets. Il paraît que Pharnabaze voulait soumettre à un examen sérieux la politique perse en Asie Mineure et que, pour cette raison, il n'était pas fâché d'avoir avec lui des Grecs des partis les plus divers.

Mais déjà, en Asie Mineure, un événement tout à fait imprévu rendit inutiles toutes ces dispositions et anéantit les espérances de toute sorte qu'on avait fondées sur cette ambassade. Car, au moment où les voyageurs, après avoir passé l'hiver à Gordion, reprenaient avec le printemps leur route à travers la Phrygie, ils rencontrèrent un imposant cortège; c'est un prince de sang royal, qui avec une suite nombreuse descend de Suse; c'est Cyrus, le second fils de Darius et de Parysatis. Les Spartiates qui l'accompagnaient courent d'un air triomphant au-devant de leurs compatriotes pour leur faire part des résultats obtenus à Suse, et Pharnabaze prend connaissance des pouvoirs étendus du nouveau gouverneur, pouvoirs qui mettent fin aux siens, ainsi qu'à son influence sur les affaires gréco-perses [2]. Il ne peut conduire plus loin les ambassadeurs;

[1]) Voy. ci-dessus, p. 384.

[2]) Cyrus va en Asie Mineure ἄρξων πάντων τῶν ἐπὶ θαλάττῃ καὶ συμπολεμήσων Λακεδαιμονίοις (XENOPH., *Hellen.*, I, 4, 1). Il est, de plus, κάρανος τῶν εἰς Καστωλὸν ἀθροιζομένων (I, 4, 3), σατράπης Λυδίας τε καὶ Φρυγίας τῆς

il ne doit même pas les laisser s'en retourner chez eux; mais, sur l'ordre de Cyrus, il faut qu'il les retienne en Asie, afin de les empêcher d'avertir les Athéniens du changement subit survenu dans le régime de l'Asie Mineure, changement qui avait pris naissance dans les appartements de Parysatis [1].

Depuis que les Perses étaient redevenus influents en Asie Mineure, il était naturel que les satrapes de ces contrées cherchassent à tirer le meilleur parti possible de cette faveur inespérée des circonstances. C'est ce qu'avaient essayé successivement Pissuthnès, Tissapherne et Pharnabaze. Mais les Athéniens avaient aidé le premier à faire défection; Tissapherne avait compromis tout le succès de sa politique par sa lâche neutralité; Pharnabaze, bien qu'il eût beaucoup plus d'énergie, ne pouvait pas se mesurer avec Alcibiade. Dans l'Hellespont comme en Ionie, la guerre avait été malheureuse, et c'est en pure perte qu'on avait fourni des subsides. Pharnabaze paraît avoir acquis enfin la conviction qu'une entente avec Athènes était le seul moyen de faire prendre aux affaires d'Asie Mineure une tournure satisfaisante. Cependant on était peu satisfait à Suse des résultats de la politique des satrapes; ce mécontentement, Parysatis avait su l'exploiter pour atteindre son but. Sœur et femme de Darius, elle régnait en sultane dans l'enceinte du palais; exilée pendant quelque temps à Babylone pour ses actes de cruauté, elle était revenue plus puissante que jamais, pour diriger la politique de l'empire en se laissant guider, à la manière des femmes, par ses penchants et ses désirs. Son fils préféré était Cyrus, jeune homme plein de feu et de talent; son plus ardent désir était de voir ce fils sur le trône des Achéménides et orné de la tiare, à l'exclusion de son frère aîné. Elle pouvait faire valoir en sa faveur qu'il était né le premier après l'avènement du père; mais elle savait aussi qu'elle ne pourrait réaliser ses désirs sans combat, et c'est pour cette raison qu'elle voulait qu'il devînt gouverneur d'une province où il pût former une armée, se couvrir de gloire et surtout faire servir à ses desseins les forces hel-

μεγάλης καὶ Καππαδοκίας (*Anab.*, I, 9, 7). Cette dignité impliquait le droit de diriger les affaires grecques.

[1]) Xenoph., *Anab.*, I, 1.

léniques. En Asie Mineure, il fallait évidemment un bras vigoureux pour régler enfin la situation d'une manière conforme aux intérêts de la Perse. On blâmait les satrapes d'avoir incliné du côté des Athéniens, dans lesquels on était bien obligé de voir des ennemis nés de la Perse; aussi les plaintes réitérées de Sparte, et notamment la dernière ambassade, celle qui revenait avec Cyrus, avaient-elles trouvé un accueil favorable à Suse.

Cyrus était bien fait pour répondre à l'attente de sa mère et des Spartiates. Depuis longtemps, aucun homme de cette valeur n'avait paru parmi les Perses; il était né pour commander, se sentait appelé à accomplir de grandes choses, et avait su résister aux influences corruptrices de la cour. Fort de corps et d'esprit, il s'était habitué de bonne heure à s'exercer tous les jours; la chasse, le service militaire et les travaux des champs avaient conservé à ses forces physiques toute leur élasticité. Il était en outre très habile et très aimable dans son commerce avec autrui, vif, entreprenant, plein d'une ambition dévorante qui l'emportait sur toute autre considération, mais en même temps assez prudent pour cacher ses vues et se ménager en secret les instruments les plus utiles. Il haïssait les Athéniens, qui avaient infligé à sa nation les humiliations les plus dures et restées jusque-là sans vengeance; il était attaché aux Spartiates [1] et espérait, avec leur secours, se venger d'Athènes, pour les faire servir ensuite eux-mêmes à ses plans ambitieux.

Tel était l'ennemi dangereux qui rencontra en Phrygie les ambassadeurs athéniens et qui demanda même à s'assurer de leurs personnes. Mais son hostilité, vu la faiblesse de la marine perse, n'eût pas été bien dangereuse pour les Athéniens si en même temps Sparte n'avait mis à la tête de sa flotte un amiral capable de faire faire à ses concitoyens des efforts inouïs jusqu'alors, un politique qui trouvait dans Cyrus l'homme dont il avait besoin pour ruiner Athènes, comme Cyrus trouvait en lui l'instrument le plus désirable pour la réalisation de ses plans.

[1]) Aux Spartiates en général et à Lysandre en particulier (φιλία πρὸς τε την Λακεδαιμονίων πόλιν καὶ πρὸς Λύσανδρον ἰδίᾳ. XENOPH., *Hellen.*, II, 1, 14).

Lysandre, fils d'Aristocritos, avait été placé, probablement durant l'automne de l'année 408 (Ol. XCIII, 1)[1], à la tête de la flotte péloponnésienne. C'était un homme qui devait tout à lui-même : car, bien que son père fût de race héraclide, il était pauvre et ne comptait même pas parmi les citoyens de pur sang spartiate, sa mère, probablement une hilote, n'étant pas d'origine dorienne. Il n'avait donc aucun droit dans l'État, et, bien qu'il eût reçu avec son frère consanguin Libys l'éducation complète des jeunes Spartiates, il souffrit sans doute dès ses jeunes années bien des injustices. Sa naissance le mettait dans la même situation que Gylippe ; l'exemple de ces deux hommes servit donc à prouver la sagesse de la législation de Lycurgue, qui permettait à des jeunes garçons de talent, bien qu'ils ne fussent pas de race dorienne pure, d'entrer dans la cité pour la fortifier par le mélange d'un sang nouveau [2].

La situation de Lysandre dans la société spartiate exerça une influence décisive sur son développement tout entier. Le sang du père lui avait donné la fierté héréditaire d'un Héraclide ; les obstacles même qu'il eut à surmonter ne firent que stimuler son ambition et l'exciter à acquérir, avec un redoublement de zèle, toutes les qualités qui faisaient le vrai Spartiate. Plus que ses camarades il s'exerçait à être prudent, docile, souple et rusé. Il apprit à se maîtriser lui-même, à cacher ses pensées et ses projets, à dissimuler sa supériorité, à manier les hommes selon ses intérêts sans qu'ils s'en aperçussent, et à poursuivre ses desseins avec un calme inébranlable et une fermeté à toute épreuve. Mais en même temps se développaient en lui une certaine amertume, une sourde colère contre les usages existants et le mépris des hommes auxquels il avait été obligé de se soumettre, non sans bien des mortifications d'amour-propre. Il avait moins de préjugés qu'un Spartiate de

[1]) Dodwell donne une autre date, mais je tiens pour plus exacte la chronologie établie par HAACK (*Diss. chronol. de postremis belli Peloponnes. annis.* Stendal. 1822. Cf. Xenoph., *Hellenica*, ed. L. Dindorf. 1853, p. XXXVIII). C'est aussi l'avis de BÖCKH (*Staatshaushaltung*, II, p. 21), de PETER (*Vorrede zu den Zeittafeln der griech. Geschichte*, 1858, p. VI).

[2]) Voy. vol. I, p. 231.

naissance et voyait mieux que d'autres ce qui faisait la faiblesse de l'État; il embrassait du regard la situation présente et connaissait les États voisins. Il haïssait Athènes, mais ce n'était pas de cette haine aveugle qui ne reconnaît à l'adversaire aucune bonne qualité; il savait parfaitement, au contraire, apprécier la force d'Athènes, et il avait compris qu'elle ne pouvait être vaincue que par ses propres armes.

Sparte nous apparaît en lui telle que la guerre l'avait faite ; car elle s'était peu à peu modifiée au cours de cette longue lutte. On peut constater ce changement déjà dans Brasidas et dans Gylippe; mais il est aussi complet que possible dans Lysandre. Il y avait bien toujours un vieux parti spartiate, qui tenait à certaines anciennes traditions helléniques et voulait voir même dans les Athéniens des compatriotes; un parti qui détestait la guerre parce qu'elle ruinait nécessairement les institutions de Lycurgue et faisait des Spartiates les serviteurs des Perses; un parti qui regardait la domination de Sparte sur Athènes comme peu désirable et incompatible avec l'intérêt bien entendu de l'État. Ce parti avait fait sans cesse de nouveaux efforts pour terminer la guerre par une entente sincère et avantageuse aux deux parties belligérantes. Il l'avait tenté après la bataille de Cyzique [1], et récemment encore sous l'archontat d'Euctémon (408/7) [2], lorsqu'Endios, l'ami d'Alcibiade, arriva pour la seconde fois à Athènes, afin de traiter de l'échange des prisonniers et sans doute aussi d'autres questions plus importantes encore. Lysandre personnifiait les tendances du parti opposé, devenu de plus en plus fort pendant la guerre, qui ne voulait de la paix à aucun prix et ne songeait qu'à détruire la puissance d'Athènes par tous les moyens possibles. Ce qui restait encore en fait d'honneur et de scrupules était mis au rang des choses surannées. Il faut employer la ruse et la mauvaise foi là où la bravoure ne suffit pas; le renard, en rampant, arrive plus loin que le lion; c'est avec des serments qu'on trompe les hommes, comme les enfants avec des dés : tels étaient les

[1]) Voy. ci-dessus, p. 460.

[2]) C'est la date donnée par Androtion. Cf. Usener in *Jahrbb. f. Philol.*, 1871, p. 311 sqq. Gilbert, *Beiträge*, p. 361.

principes que professait Lysandre, et moins il était lui-même cupide et ami du plaisir, plus il était disposé à employer, partout où il le pourrait, tous les moyens de corruption.

Une fois qu'il eut pris cette attitude hostile au vieux parti spartiate, il alla de plus en plus loin dans cette voie; il devint l'ennemi de la constitution elle-même, et, tout en affectant les dehors de la légalité la plus scrupuleuse et un pieux attachement aux traditions spartiates, il travaillait en secret à renverser ce que l'antiquité avait légué de plus vénérable à sa ville, le double trône des Héraclides, parce qu'il voyait là le plus grand obstacle à ses plans ambitieux[1]. Il voulait assurer la domination à sa ville natale pour la dominer à son tour. En ceci aussi, il était à Sparte le pendant d'Alcibiade. Il avait appris de ce dernier comment il fallait s'y prendre, comme général et comme négociateur, pour obtenir de grands résultats; Alcibiade lui avait montré comment il fallait traiter les Perses et exploiter l'influence des partis politiques. Il était, comme Alcibiade, doué des talents les plus variés; il était comme lui ambitieux et sans scrupules. Il n'avait ni le génie original de son rival, ni sa nature héroïque, ni la noblesse native de son caractère. Mais, s'il ne possédait pas cette audacieuse assurance qui animait Alcibiade, il savait d'autant mieux découvrir les défauts de ses ennemis et en tirer parti; s'il le cédait à l'Athénien en puissance intellectuelle, il lui était bien supérieur par la simplicité de ses manières, son calme froid, sa persévérance, sa possession de lui-même et sa vigilance.

Le choix qui tira Lysandre de son obscurité en le mettant à la tête de la flotte fut donc un événement d'une importance capitale. Là, il était à sa place : car ces fonctions exigeaient des qualités que lui seul possédait à Sparte. Il s'agissait d'employer tous les moyens qu'avaient en horreur les Spartiates de l'ancienne école, de vaincre la vieille antipathie des Doriens à l'égard des Perses et la crainte qu'inspirait une politique d'outre-mer. Il fallait pour cela un esprit fertile, un organisateur, un homme d'État au courant des affaires extérieures,

[1]) Sur les plans révolutionnaires de Lysandre, voy. ARISTOT., *Polit.*, p. 194, 30. 207, 5.

assez habile pour se procurer des secours du dehors sans sacrifier pourtant l'honneur de sa patrie ni devenir l'instrument d'une politique étrangère. Les fonctions d'amiral (ναύαρχος) étaient les plus indépendantes qu'il y eût dans l'État spartiate; ces fonctions constituaient en elles-mêmes déjà une innovation et une diminution des prérogatives royales; car les rois, primitivement les seuls chefs militaires dans l'État, étaient systématiquement exclus de ces fonctions. Aucune position ne pouvait donc paraître plus enviable à cet homme qui avait l'ambition de modifier, par d'audacieuses réformes, la constitution de Lycurgue et de combattre dans l'État les privilèges héréditaires[1].

Lorsque Lysandre entra en fonctions, Sparte n'avait pas de marine. Il dut créer une flotte, aussi bien que les ressources pour son entretien. Il est vrai que Pharnabaze avait fait construire de nouveaux vaisseaux immédiatement après la malheureuse issue de la campagne sur l'Hellespont. On fit des coupes dans les forêts du mont Ida, et les chantiers d'Antandros, sur la côte troyenne, furent mis en pleine activité. Les habitants de la ville aidèrent autant qu'ils purent les équipages à remplacer leurs navires; et les matelots siciliens, en revanche, prêtèrent leur concours aux habitants pour entourer leur ville de murailles. Les rapports devinrent même à cette occasion si intimes que les Syracusains furent déclarés citoyens d'Antandros[2] et bienfaiteurs de la cité. Mais ces préparatifs avaient été interrompus par les embarras de Pharnabaze et sa volte-face politique, et Lysandre, après avoir demandé au Péloponnèse, à Rhodes, à Chios et à Milet tous les bâtiments qu'on pouvait fournir, ne put réunir que soixante-dix vaisseaux, c'est-à-dire une flotte moins importante et moins exercée aux manœuvres que celle des Athéniens. Mais il fit aussitôt entrer la guerre navale dans une phase nouvelle en rassemblant ses forces et en choisissant, avec une grande justesse de coup-d'œil, Éphèse comme centre de ses opérations en Ionie. Là l'influence d'Athènes avait toujours été plus

[1]) Sur la nauarchie de Lysandre, voy. XENOPH., *Hellen.*, I, 5, 1-10. DIODOR., XIII, 70. PLUT., *Lysand.*, 3 sqq.

[2]) Εὐεργεσία καὶ πολιτεία Συρακοσίοις ἐν Ἀντάνδρῳ (XEN., *Hellen.*, 1, 1, 16).

faible qu'ailleurs [1] : là il se trouvait aussi près que possible de la cour de Sardes et de ses trésors.

D'ailleurs, Lysandre fut le premier qui sut se servir de certaines forces restées jusque-là à l'état de capital absolument improductif ; c'étaient les partis oligarchiques, dont Sparte était l'alliée naturelle, mais qui jusqu'alors avaient été traités par elle avec une indifférence peu faite pour inspirer la confiance. A cette époque, l'énergie du peuple grec résidait surtout dans les efforts des partis. Combien Sparte ne pouvait-elle pas gagner en puissance en se mettant résolument à la tête du mouvement oligarchique, si elle en prenait la direction, comme Alcibiade avait fait naguère de sa ville natale le centre de toutes les tendances démocratiques [2] ! Depuis que Sparte avait une marine, elle avait accès partout, et pouvait se mettre n'importe où en relation avec les partis ; elle pouvait obtenir les plus grands résultats en se servant des autres, et enlever à la puissance chancelante d'Athènes ses derniers soutiens. Brasidas avait inauguré cette politique : Lysandre la continua avec plus de bonheur. D'Éphèse il entra en relations avec tous les partis hostiles à la démocratie et à l'influence athénienne, les mit en rapport entre eux et avec lui-même, comme avec leur patron commun, garantit à leurs chefs le succès complet de leurs plans ambitieux, attira les transfuges du parti athénien, couvrit toute la Grèce d'un réseau de conspirations dont il tenait les fils entre ses mains, et s'assura ainsi de forces occultes dont à l'occasion il pourrait disposer en maître absolu [3].

Enfin, il noua avec Cyrus les relations les plus étroites et établit avec lui, grâce à son habileté, des rapports personnels comme Alcibiade avait voulu mais n'avait jamais pu en avoir avec Tissapherne [4]. D'ailleurs, Cyrus disposait de tout autres moyens ; la volonté du roi et son propre penchant le portaient à soutenir les Spartiates, et il trouvait en Lysandre un allié qui lui inspirait une admiration toute juvénile. Lysandre ne

1) Voy. ci-dessus, p. 403.
2) Voy. ci-dessus, p. 284.
3) Plut., *Lysand.*, 5. 13. 26. Diodor., XIII, 70. Vischer, *Alkibiades und Lysandros*, p. 63.
4) Xenoph., *Hellen.*, I. 5. 6. Plut., *Lysand.*, 5.

réussit donc pas seulement à s'assurer des subsides par un traité sérieux, mais sut aussi arracher à son hôte royal la promesse de payer quatre oboles de solde par jour au lieu de trois. Elle devint ainsi d'une obole[1] plus élevée que celle que les Athéniens étaient alors en état de payer, et cela suffit pour enlever à la flotte ennemie un grand nombre de matelots.

Jamais ligue aussi dangereuse n'avait été formée contre Athènes. L'argent, la puissance des partis, la prudence et l'énergie s'unissaient pour sa ruine, et elle ne pouvait compter, en face de ces dangers, que sur son général victorieux, qui se trouvait à la tête de la flotte avec un pouvoir illimité et qui ouvrait alors sans hésiter les hostilités en Ionie.

Cependant Lysandre, dès le début de ses fonctions de général, eut ce bonheur singulier que la situation de son plus dangereux adversaire, du seul qu'il eût à redouter, se modifia profondément. En apparence, il est vrai, Alcibiade disposait du pouvoir le plus étendu qui pût échoir à un citoyen; mais les bases de sa puissance étaient ébranlées. L'allégresse causée par la victoire avait un moment imposé silence à la voix de ses ennemis et rendu inutiles leurs efforts; mais eux-mêmes n'étaient ni découragés, ni changés. Alcibiade, de son côté, avait fait son possible pour réconcilier les partis; il s'était fait l'avocat d'une liberté modérée, le défenseur énergique des intérêts du culte; il avait choisi ses collègues parmi des hommes appartenant à des partis différents, comme Adimantos fils de Leucolophide et Aristocrate[2]. Il voulait, comme autrefois Périclès, se tenir au-dessus des partis. Ce fut en vain. Les oligarques le haïssaient toujours; les démocrates le soupçonnaient, et le parti sacerdotal était resté irréconciliable. Même au moment de sa plus grande gloire, il avait rencontré dans ce parti une obstination sans pareille, comme le prouve l'exemple du prêtre des Mystères, Théodoros, qui refusa de révoquer la malédiction qu'il avait prononcée jadis, sous prétexte qu'il n'avait maudit que le coupable et que, par conséquent, si Alcibiade était réellement innocent, l'anathème ne pouvait l'atteindre.

[1]) Environ 16 centimes.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 44.

Ce même parti faisait aussi un crime à Alcibiade d'être revenu au moment de la fête des Plyntéries. C'était le jour où l'on fermait le temple d'Athèna Polias et où les Praxiergides enlevaient l'image sacrée de la déesse pour la laver dans la mer et la couvrir de vêtements nouveaux [1]. Pendant cette journée, la déesse était pour ainsi dire absente et inabordable, la ville privée de sa présence et par conséquent dans le deuil, de sorte qu'on avait l'habitude de n'accomplir ce jour-là aucun acte public de quelque importance. Dans l'ivresse causée par le retour du vainqueur, on avait négligé d'observer cette coutume. Les adversaires d'Alcibiade l'accusèrent d'offense publique à la divinité, et persuadèrent à la foule crédule que ce retour d'Alcibiade le jour même où la déesse avait détourné sa face de la ville ne pouvait être qu'un présage de mauvais augure.

Plus la présence d'Alcibiade empêchait le succès de ces menées, parce que sa personne, rehaussée par la gloire de ses hauts faits, apparaisait plus séduisante aux Athéniens et leur inspirait plus de confiance que jamais, plus le peuple semblait disposé à remettre son sort entre les mains de cet homme qui, par l'énergie de son gouvernement personnel, devait relever l'État ébranlé par l'esprit de parti; plus aussi ses adversaire faisaient d'efforts pour hâter son départ, sous prétexte qu'il ne fallait pas arrêter le cours de ses héroïques exploits, mais en réalité, afin de profiter de son absence pour recommencer leur ancien jeu qui avait déjà fait tant de mal à l'État, à savoir, leurs machinations contre le général absent. Eux-mêmes, avec une perfidie consommée, avaient contribué à surexciter au plus haut point l'attente de la foule ; aussi, lorsque les messages qu'on attendait de jour en jour avec impatience n'arrivèrent pas, lorsque pour toute nouvelle on apprit que la flotte de 100 trirèmes, avec les 1,500 hoplites et les 150 cavaliers qui devaient rapidement reconquérir l'Ionie, était à l'ancre devant Andros et n'était pas même en état de subjuguer cette petite ville, lorsqu'ensuite la nouvelle arriva du nouveau quartier général à Samos que les flottes restaient

1) Sur les Πλυντήρια, voy. A. Mommsen, *Heortologie*, p. 427.

inactives l'une en face de l'autre et qu'Alcibiade traitait avec les Perses, l'opinion se retourna tout d'un coup contre lui. On était convaincu que rien n'était impossible à Alcibiade. Si donc lui, l'invincible, n'était pas victorieux, c'est qu'il ne voulait pas l'être ; c'est que c'était un traître vendu aux ennemis, avec le secours desquels il voulait régner à Athènes. Enfin arriva la nouvelle que la flotte était battue : alors ses ennemis eurent partie gagnée.

Alcibiade avait pu en effet se rendre compte à Samos que les choses avaient changé. Les tentatives qu'il avait faites pour gagner Cyrus avaient échoué. Il chercha à faire sortir Lysandre de son port, mais sans y réussir. L'hiver s'étant ainsi écoulé sans profit, il ne lui restait plus d'autre parti à prendre que de bloquer, avec une partie de ses vaisseaux, la flotte lacédémonienne et de commencer la guerre sur le continent avec le reste de ses forces, afin de reconquérir l'une après l'autre les villes d'Ionie et d'y rétablir la domination athénienne, comme il avait réussi à le faire dans l'Hellespont. C'était pour Alcibiade comme une dette d'honneur que de rendre aux Athéniens l'Ionie, dont la défection avait été son ouvrage [1]. Il laissa donc l'escadre de blocus devant Éphèse sous les ordres d'un de ses meilleurs capitaines, Antiochos, avec l'ordre formel de ne pas engager la bataille, tandis que lui-même commença ses opérations par Phocée ; il comptait naturellement ouvrir la campagne par une victoire navale qui lui faciliterait le succès. Mais il avait à peine commencé le siège de cette ville qu'il reçut la nouvelle d'un combat naval désastreux dans le golfe d'Éphèse. Antiochos, entraîné par son ardeur belliqueuse, avait imprudemment provoqué l'ennemi ; attaqué par Lysandre, il s'était laissé attirer à l'improviste dans un engagement sérieux qui prit une tournure très fâcheuse pour les Athéniens. Car lui-même fut coulé à fond avec son vaisseau, qui devançait les autres, et les Athéniens durent quitter leur station de Notion pour se retirer à Samos, après avoir perdu 15 vaisseaux [2].

Ce malheur n'était point imputable à Alcibiade. Antiochos

[1]) Voy. ci-dessus, p. 405-406.
[2]) Xenoph., *Hellen.*, I. 5, 11. Diodor., XIII, 71. Plut., *Alcib.*, 35.

lui-même n'était pas seul coupable : car il avait donné à tous les vaisseaux l'ordre de se tenir prêts à combattre, et cet ordre n'avait pas été exécuté. La discipline s'était évidemment relâchée. L'interruption de la campagne, le séjour d'Athènes, l'arrivée de nouvelles troupes, avaient exercé une influence fâcheuse sur l'esprit de l'armée navale qui s'était si bien conduite dans l'Hellespont. La solde des Athéniens, inférieure à celle des Péloponnésiens, les fatigues du service, dont ne les dédommageait aucun butin, aucune victoire, provoquaient le mécontentement et l'infidélité; les ennemis d'Alcibiade enfin avaient dans l'armée leurs partisans, qui allèrent jusqu'à la révolte ouverte contre leur général. Thrasybule, fils de Thrason, se rendit à Athènes pour l'accuser. Alcibiade, dit-il, est seul coupable de la lenteur et de l'insuccès de la campagne; en présence de l'ennemi, il s'oublie dans de somptueux festins avec des courtisanes ioniennes, et abandonne le commandement aux hommes les plus incapables, qu'il choisit parmi ses compagnons de débauche. Il entretient du reste avec les Lacédémoniens et avec Pharnabaze de constantes relations, qui ne peuvent avoir pour but que de leur livrer l'armée et la flotte, pour se frayer à lui-même le chemin de la tyrannie. Ces soupçons paraissaient d'autant plus fondés qu'Alcibiade, pendant sa campagne dans l'Hellespont, avait fait fortifier quelques places dont il s'était emparé. C'est là, disait-on, le commencement d'une puissance indépendante qu'il veut fonder pour lui, et c'est pour cette raison qu'il continue à se ménager l'amitié du satrape des bords de l'Hellespont, qui pourtant a si honteusement déçu l'espoir des Athéniens.

L'incertitude où l'on vivait augmentait toutes ces craintes, et, lorsque des villes de l'Asie Mineure arrivèrent des députés qui se plaignirent du commandement d'Alcibiade, ses ennemis surent exploiter la situation avec tant de ruse et d'efficacité que les Athéniens, qui récemment encore avaient reconnu dans leur conduite à l'égard d'Alcibiade la source de leurs malheurs et s'en étaient repentis avec un sentiment de profonde humiliation, repoussèrent de nouveau leur meilleur général, et cela, au moment où le danger était bien plus grand

encore, sans avoir la moindre preuve de sa culpabilité, et après qu'il eut exercé pendant plus de quatre ans le commandement suprême sans s'être jamais rendu indigne de leur confiance. Pour la seconde fois, il fut destitué pendant son absence, et avec lui ses collègues, parce que, en vertu de ses pouvoirs extraordinaires, il les avait choisis lui-même. Il n'était pas assez sûr de l'armée pour s'opposer à l'ordre de ses concitoyens, et il se retira dans la Chersonèse [1]. Des anciens stratèges on ne réélut que Conon et Aristocrate. Conon, qui était encore devant Andros, devint général en chef, et avec ses quatre collègues, Léon, Archestratos, Erasinidès et Aristocrate, il se rendit à Samos où, en comptant les 30 vaisseaux de l'Hellespont que Thrasybule avait commandés, 115 trirèmes se trouvaient réunies.

Alcibiade avait à peine déposé le commandement qu'on sentit les effets de la mesure qu'on avait prise. Conon était d'une nature chevaleresque et avait fait ses preuves comme général. Sa naissance et ses richesses lui faisaient dans la société athénienne une situation semblable à celle qu'avait eue Nicias; comme lui, il était attaché à la constitution; il était donc digne à tous égards de la confiance de ses concitoyens. Mais il n'avait pas les qualités éminentes de son prédécesseur, qui, bien qu'il n'eût pas pu, malgré ses efforts, trouver l'occasion de remporter de brillantes victoires sur un adversaire comme Lysandre, n'en avait pas moins, par sa prudence et son infatigable esprit d'entreprise, réussi à faire subsister une flotte considérable sans demander d'argent à sa patrie et à conserver l'empire de la mer. Conon y renonça dès l'abord; il réduisit la flotte à soixante-dix vaisseaux et y fit monter l'élite de ses équipages; c'était comme un aveu qu'il se sentait incapable de continuer à faire la guerre sur une vaste échelle. Pendant plusieurs mois, il ne fit qu'une

[1]) οἱ Ἀθηναῖοι — χαλεπῶς εἶχον τῷ Ἀλκιβιάδῃ, οἰόμενοι δι' ἀμέλειάν τε καὶ ἀκράτειαν ἀπολωλέναι τὰς ναῦς, καὶ στρατηγοὺς εἵλοντο ἄλλους δέκα. — Ἀλκιβιάδης μὲν οὖν πονήρως καὶ ἐν τῇ στρατιᾷ φερόμενος, — ἀπέπλευσεν εἰς Χερρόνησον εἰς τὰ ἑαυτοῦ τείχη. Μετὰ δὲ ταῦτα Κόνων ἐκ τῆς Ἄνδρου — εἰς Σάμον ἀπέπλευσεν (Xenoph., *Hellen.*, I, 5, 16). Cf. Diodor., XIII, 74. Plut., *Alcib.*, 36. *Lysand.*, 5. Corn. Nep., *Alcib.*, 7. Justin., V, 5, 3.

guerre de pirate, sans suite et sans plan arrêté, rançonnant divers ports de mer et cherchant à procurer à Athènes de nouvelles ressources.

C'est peut-être à cette époque qu'il faut placer le décret rendu par le peuple athénien en l'honneur du roi Evagoras de Cypre, qui vers 410 (Ol. XCII, 3) avait reconquis le royaume de ses pères [1]. Dès lors il était devenu un personnage plus important pour les Athéniens qui, ne pouvant plus compter sur le secours de la Perse, devaient rechercher avec d'autant plus d'ardeur l'alliance des vassaux mécontents du Grand-Roi. Il est donc probable que les premières relations entre Conon et Evagoras eurent lieu à cette époque.

Déjà la flotte du Péloponnèse comptait vingt vaisseaux de plus que la flotte athénienne, et chaque jour elle devenait plus nombreuse, grâce à ses revenus réguliers. Aussi, lorsque Callicratidas succéda à Lysandre dans le commandement de la flotte, il put se considérer comme le maître de la mer. En effet, bien qu'il vît tarir la source des subsides perses, que Cyrus ne consentait à payer qu'à son ami, bien que Lysandre lui-même, pour rendre à son successeur la tâche aussi difficile que possible, eût rendu à Cyrus l'argent encore disponible, sous prétexte qu'il lui avait été personnellement destiné, le nouvel amiral sut non seulement conserver les forces qui lui avaient été remises, mais encore les augmenter considérablement, et cela, de la manière la plus honorable. Car, plein d'indignation, il tourna le dos au palais de Sardes, où on l'avait fait attendre devant la porte comme un mendiant, et sut inspirer aux Ioniens une ardeur guerrière toute nouvelle; il réunit à Milet cinquante vaisseaux alliés, qu'il exerça avec le plus grand zèle à l'attaque; il eut ainsi la gloire de conduire en pleine mer, avec l'argent de Milet et de Chios et sans les subsides des Perses, une flotte de cent quarante vaisseaux, telle que Sparte n'en avait jamais opposé aux Athéniens. Callicratidas réunissait l'âme chevaleresque et altière d'un vieux Spartiate à l'énergie et à l'habileté nécessaires au chef de la flotte d'Ionie. Il fit là ce que Brasidas avait tenté de faire

[1]) C. I. Attic., I, n. 64.

en Thrace; il fut le premier qui transporta avec succès sur la flotte la bravoure résolue et loyale des Spartiates [1].

Il obtint les plus brillants résultats. A Chios, aux habitants de laquelle il voulait avant tout témoigner sa reconnaissance, il détruisit le fort athénien, grâce auquel l'île eût pu être reprise ; puis il conquit l'importante île de Téos et se rendit sans tarder à Lesbos, dont les villes étaient dans ces parages les plus fermes soutiens de la puissance athénienne et gardaient la route entre l'Hellespont et l'Ionie. Sur la côte septentrionale de l'île, à Méthymne, il y avait une garnison athénienne; elle fut forcée de se rendre avant que Conon pût accourir à son secours de la côte d'Asie. Maintenant, Conon devait au moins chercher à conserver Mytilène, et par conséquent à s'approcher de cette ville. Pendant la traversée, on en vint aux mains. Conon veut éviter une véritable bataille, mais tandis que ses vaisseaux s'engagent en groupes isolés, ils se séparent trop les uns des autres. Trente vaisseaux sont coupés par l'ennemi, et on est obligé de les lui abandonner; Conon avec le reste se retire dans le port septentrional de Mytilène [2] et en barre l'entrée. Mais Callicratidas force le passage et enferme si complètement la ville et la flotte de Conon, que celui-ci ne réussit que par une ruse à envoyer deux vaisseaux à Athènes pour annoncer à ses concitoyens sa situation désespérée [3].

Dès lors, Callicratidas put considérer la guerre comme presque terminée. Car une escadre de douze vaisseaux, que Diomédon amenait au secours de son collègue, fut prise par l'ennemi, à l'exception de deux vaisseaux, et il semblait impossible qu'Athènes pût en envoyer d'autres. Callicratidas pouvait donc se vanter d'avoir, sans le secours des Perses, rendu Sparte complètement maîtresse de la mer Égée; car il tenait sous clef le meilleur amiral des ennemis ainsi que le reste de leur flotte. L'Hellespont était ouvert. Qu'est-ce qui l'empêchait maintenant de priver Athènes de ses dernières

[1]) Sur Callicratidas, voy. Xenoph., *Hellen.*, I, 6, 1.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 100.

[3]) Xenoph., *Hellen.*, I, 6, 16-18. Diodor., XIII, 77. Callicratidas tenait parole à Conon : il l'avait menacé ὅτι παύσει αὐτὸν μοιχῶντα τὴν θάλατταν.

ressources et de la forcer de se rendre à discrétion? Et pourtant, il se trompait sur le compte d'Athènes.

Les Athéniens ne pouvaient encore supporter l'idée de renoncer à l'empire de la mer. Aussi, lorsque l'un des deux vaisseaux envoyés par Conon fut heureusement arrivé à Athènes, la détresse du moment fit cesser toutes les divisions des partis et excita parmi les habitants un zèle dont les effets surpassèrent toute attente. On résolut à l'unanimité de construire une grande flotte avec les dernières ressources de l'État; elle devait sauver Conon et se mesurer avec l'ennemi. On n'hésita pas à puiser largement, pour sauver l'État, dans le trésor de la déesse Poliade. On alla jusqu'à convertir d'urgence en monnaie les statues d'or de la déesse de la Victoire, et tout ce qui se trouvait dans le vestibule du Parthénon en fait de métaux, à l'exception d'une couronne d'or, fut livré aux Hellénotames et porté de là à la Monnaie[1]; on vida sans doute aussi les autres compartiments du Trésor[2]; on risqua les derniers capitaux de la ville[3]. Par bonheur il restait encore des vaisseaux d'abord ceux qu'Alcibiade avait pris, en tout 95, puis les 45 que Conon avait mis en réserve et qui étaient à Samos. Mais on manquait d'équipages, bien qu'on appelât tous les hommes dont on pouvait se passer pour la défense des mers et que les chevaliers eux-mêmes consentissent à monter les trirèmes. On enrôla donc en masse même ceux qui n'étaient pas citoyens. On promit aux métèques le droit de cité, la liberté aux esclaves[4], et c'est ainsi qu'on put, dans l'espace

[1]) Sur la monnaie frappée d'urgence sous l'archontat d'Antigène, voy. Böckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 33. C'est là τὸ καινὸν χρυσίον (Aristoph., *Ran.*, 720. Philochor. ap. Schol., *ibid.*).

[2]) Voy. vol. II, p. 535.

[3]) Cf. Kirchhoff, *Urkunden der Schatzmeister* (in Abhandl. d. Berl. Akad., 1864), p. 55.

[4]) Les esclaves qui combattirent aux Arginuses reçurent en effet la liberté et en même temps — sinon tous, du moins une partie d'entre eux — des lots de terre dans le territoire de Scione, qui n'avait pu être totalement réparti en 422 (voy. ci-dessus, p. 300) entre les Platéens, ceux-ci étant peu nombreux. C'est de cette façon que Kirchhoff (*Kleruchien*, p. 9) explique le vers des *Grenouilles* : Πλαταιᾶς εὐθὺς εἶναι κἀντὶ δούλων δεσπότας (*Ran.*, 694) et le passage de l'*Atthis* d'Hellanicos, cité à cet endroit par le scoliaste : συμμαχήσαντας δούλους ἐλευθερωθῆναι καὶ ἐγγραφέντας ὡς Πλαταιεῖς συμπολιτεύσασθαι αὐτοῖς.

d'un mois, avec les secours des Samiens et d'autres alliés, réunir une flotte de 155 voiles, que l'on confia aux stratèges restés dans la ville, à Thrasyllos, à Protomachos, à Aristogène et à Périclès, le fils du grand homme d'État. C'était un effort désespéré, un dernier appel à tout ce qui restait de forces dans la cité, et c'est avec le sentiment qu'il fallait vaincre ou périr que la dernière flotte d'Athènes prit la mer[1].

Dès que Callicratidas eut reçu cette nouvelle inattendue, il laissa cinquante vaisseaux devant le port pour tenir Conon enfermé et prit position devant le promontoire méridional de Lesbos, pour y attendre en pleine mer la flotte ennemie et la détruire, car il ne doutait pas de la victoire. Mais les Athéniens, malgré leur supériorité numérique, se retirèrent timidement vers la côte d'Éolide, où se trouvent, en face du promontoire lesbien, trois îlots entourés d'écueils, les Arginuses, qui semblaient aux Athéniens avoir le double avantage d'offrir une position très sûre et d'empêcher l'ennemi de les envelopper. Le centre de la flotte se trouvait près des îles; on étendit les ailes à gauche et à droite, en double rangée, pour barrer le passage aux trirèmes ennemies.

Ce que Callicratidas avait de mieux à faire, c'était de différer l'attaque. Rien ne le pressait; car Cyrus ne refusait plus ses subsides au général spartiate après l'avoir vu donner de telles preuves de son activité. Pour les Athéniens, au contraire, tout retard était un danger; leur flotte ne pouvait rester inactive, si elle voulait subvenir à ses besoins; l'ennemi, en restant immobile, l'eût contrainte à l'attaquer ou à se disperser. Il était également aisé de prévoir que l'enthousiasme n'animerait pas longtemps dans leur ensemble ces équipages ramassés à la hâte, et que la discipline se relâcherait bientôt. Mais aucun avertissement, aucune considération ne put arrêter l'ardeur impétueuse de Callicratidas, bien qu'il reconnût lui-même que l'occasion n'était pas favorable pour l'attaque. Car, pour attaquer en même temps l'ennemi à gauche et à droite des Arginuses, il était obligé de diviser sa flotte. Lui-même s'avança à la tête de l'aile droite, et rien ne put résister

[1]) Diodor., XIII, 97. Xenoph., *Hellen.*, I, 6, 19.

à son choc impétueux; son but était le vaisseau que commandait Périclès. Les deux navires se heurtent avec violence, et Callicratidas, qui dans son impatience se tenait tout près du bord, est précipité dans la mer. Cléarchos, qu'il avait désigné pour lui succéder, ne parvient pas à maintenir l'aile en ligne. En même temps l'aile gauche, commandée par le Béotien Thrasondas, recule, et peu à peu toute la flotte bat en retraite. Mais ce n'est là que le commencement d'une défaite complète. Car c'est alors que l'ardeur belliqueuse des Athéniens se manifeste dans toute sa force; c'est alors que leur supériorité numérique produit tout son effet. Des 120 vaisseaux des Péloponnésiens, 43 seulement purent se sauver du milieu de cette effroyable mêlée [1].

Lorsque, après la poursuite, la flotte victorieuse se trouva réunie, on résolut d'aller, sans aucun retard, surprendre l'escadre de blocus devant Mytilène avant que son chef pût connaître l'issue de la bataille, tandis qu'une autre partie de la flotte, sous Théramène et Thrasybule, reçut l'ordre de sauver les naufragés et de ramasser les cadavres. Mais une terrible tempête du nord-ouest, fondant des hauteurs de l'Ida, rendit toute manœuvre impossible, et lorsqu'enfin la flotte put mettre à la voile, il était trop tard. La tempête avait balayé tout le champ de bataille, et l'escadre ennemie avait eu le temps de se retirer à Chios. Mais le but principal se trouvait atteint; la flotte péloponnésienne, jusque-là maîtresse absolue de la mer, était détruite; celle de Conon, le noyau de la marine athénienne, était libre et se réunit saine et sauve avec la flotte victorieuse.

La bataille des Arginuses fut le combat naval le plus important de toute la guerre; il y avait 275 vaisseaux d'engagés, par conséquent cinq de plus qu'à la grande bataille navale de Sybota [2]. La nouvelle de cette défaite fut d'autant plus décourageante pour les Spartiates, qu'ils avaient suivi avec plus de joie et d'espérance la marche victorieuse de Callicratidas. On pouvait prévoir qu'après cette défaite les Perses retireraient leurs subsides, comme ne produisant aucun résultat. On ne

[1]) Xenoph., *Hellen.*, I, 6, 27-38.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 12-15.

pouvait pas s'attendre à ce que les Ioniens se sentissent disposés à faire un nouvel effort; les alliés de Sicile, les Béotiens et les Eubéens avaient fait leur possible. Sur quoi pouvait-on fonder l'espoir d'une réussite meilleure? Le parti de la paix l'emporta donc de nouveau, et des ambassadeurs se rendirent à Athènes pour renouveler les propositions faites après la bataille de Cyzique. On consentait à évacuer Décélie, dont l'occupation infructueuse était à charge aux Spartiates eux-mêmes; chaque État devait garder ses possessions actuelles. Athènes renonçait ainsi à toute l'Ionie, et, maintenant qu'elle avait une flotte puissante et victorieuse à Samos, sans que l'ennemi pût lui en opposer aucune, c'était sans doute beaucoup lui demander. Athènes ne pouvait pas entretenir sa flotte sans recouvrer ses possessions maritimes; la lutte décisive n'eût donc été qu'ajournée. Athènes n'avait rien à gagner à attendre, tandis que Sparte pouvait très bien profiter d'un armistice pour régler ses rapports avec la Perse et reconstituer une puissance devant laquelle Athènes finirait par succomber tôt ou tard. Les démocrates, partisans de la guerre, l'emportèrent donc encore. L'orateur de ce parti était Cléophon, le même qui, une première fois déjà, avait fait repousser les propositions de paix des Spartiates [1]. Sur son avis, on les rejeta encore. On résolut de ne pas faire la paix avant d'avoir obtenu un résultat décisif, car, malgré toutes les vicissitudes qu'ils avaient éprouvées, les Athéniens se sentaient encore appelés à régner sur la mer.

C'est ainsi que les Athéniens, grâce à leur indomptable énergie et en employant leurs dernières ressources, avaient réussi à faire encore une fois violence à la fortune des armes. Mais ils ne parvinrent pas à rétablir l'ordre à l'intérieur, ni à rendre à l'État la stabilité sans laquelle les victoires les plus brillantes étaient de nulle valeur. Les membres de la cité ne se réjouissaient plus unanimement de la victoire; bien plus, il y avait un parti qui la voyait avec le plus grand déplaisir, parce qu'elle était une preuve éclatante de l'énergie qui résidait encore dans le peuple et qu'elle était un obstacle à ses projets

[1]) Voy. ci-dessus, p. 460.

de révolution sociale. C'était le parti oligarchique, le seul qui continuât à suivre ses voies ténébreuses; aucune défaite ne le décourageait; l'opposition l'excitait à faire de nouveaux efforts, et, à chaque pas qu'il faisait en avant, il devenait moins scrupuleux dans le choix de ses moyens. Le mélange des esclaves et des étrangers avec la bourgeoisie semblait favorable au but qu'il se proposait, parce que ses intrigues avaient d'autant plus de chances de succès. Rien ne répondait mieux à ses désirs que de voir refleurir en pleine vigueur le gouvernement démocratique et des démagogues comme Archédémos, Cléophon, Cligène et autres, élever la voix dans les assemblées, des gens tous dépourvus de culture intellectuelle, d'origine étrangère pour la plupart, et qui, par la grossièreté de leurs manières, contribuaient à dégoûter les honnêtes gens de la constitution établie. Toujours prêts à persécuter les généraux de l'État, ces individus se faisaient ainsi comme par le passé, sciemment ou non, les complices des oligarques.

Le compte-rendu de la bataille, que les généraux avaient rédigé après s'être concertés d'abord, disait tout simplement que la tempête avait empêché de sauver les naufragés. La mention spéciale des noms de Théramène et de Thrasybule, chargés de sauver les naufragés, avait été omise, sur la proposition de Périclès et de Diomédon; on voulait ne donner prise à aucun soupçon personnel et accepter en commun, comme de vrais collègues, toutes les responsabilités. Mais on avait eu soin de travailler énergiquement le peuple pour le jour où devait avoir lieu la lecture du rapport sur la bataille. Au lieu de l'écouter en remerciant les dieux, il laissa tout à coup éclater sa colère lorsqu'il fut question des naufragés. On tonna contre les généraux oublieux de leur devoir, et, pour toute réponse à ce message de victoire, d'une victoire qui dépassait les espérances les plus hardies, on les destitua. On ne crut même pas nécessaire d'attendre leur défense. Tout fut fait avec la plus grande précipitation. La Salaminienne porta à Samos la décision du peuple avec la nomination des nouveaux généraux; parmi les précédents, Conon seul conserva ses fonctions, parce qu'il n'avait pas pris part à la bataille.

Deux des anciens généraux, devinant par ces procédés ce

qui les attendait à Athènes, préférèrent un exil volontaire. Un autre était mort à Mytilène; les six autres, se fiant à la justice de leur cause, retournèrent à Athènes.

Érasinidès fut la première victime. Archédémos, l'orateur populaire du moment, l'accusa de malversation et de négligence dans l'exercice de ses fonctions, et le fit mettre en prison. Les autres firent de vive voix l'exposé des faits devant le Conseil. Après qu'on eut entendu leur rapport, Timocrate, membre du Conseil, fut d'avis qu'on chargeât de chaînes les généraux et qu'on les livrât au tribunal du peuple pour avoir négligé de sauver les naufragés. En approuvant cette motion, le Conseil attribua à cette affaire une importance telle qu'il fallut immédiatement la porter devant le peuple; on le fit, en employant les formes les plus dures. En mettant les généraux en prison, on voulait les empêcher d'user de leur prestige auprès de leurs concitoyens. Ce qu'il y avait d'extraordinaire dans ces mesures préparatoires mit la population en émoi, et facilita beaucoup la besogne à ceux qui en étaient les véritables instigateurs. L'organe de ce parti fut l'homme du monde aux reproches duquel les généraux devaient le moins s'attendre, Théramène.

Théramène, par la chute des Quatre-Cents, était devenu un héros de la liberté, et il jouit pendant quelque temps de la plus grande faveur auprès de ses concitoyens. Il avait été chargé de détruire le pont qui reliait l'Eubée à la Béotie et en faisait en quelque sorte, derrière Athènes, une seule contrée. Il n'avait pas réussi. Mais ensuite il avait rétabli dans les îles les anciennes constitutions; il avait pris une part glorieuse à la guerre dans l'Hellespont et commandé une escadre à Chrysopolis [1]. Mais son ambition n'était pas satisfaite. Au lieu de jouer le premier rôle, il se sentait négligé; et, comme cela lui était insupportable, cet homme inconstant, qui n'était sérieusement d'aucun parti, passa de nouveau dans le camp des ennemis de la constitution en travaillant avec ardeur à arracher de nouveau à sa ville natale les avantages qu'elle venait d'obtenir, car il était assez intelligent pour comprendre

[1]) Voy. ci-dessus, p. 461.

que les plus grands désordres et les plus cruelles défaites pouvaient seuls décider ses concitoyens à renoncer à leur constitution et à abandonner le pouvoir au parti oligarchique. Il avait pourtant sa part de responsabilité dans le cas présent, et même, si quelqu'un était coupable d'avoir laissé périr les naufragés, c'était bien lui; néanmoins, il était décidé à profiter de cette occasion pour faire les affaires de son parti, et à reconnaître la générosité de ses collègues à son égard en les accusant d'avoir négligé leurs devoirs religieux. Depuis bien des années, Athènes était le théâtre des plus indignes menées des partis politiques; mais, que quelqu'un cherchât à faire servir une mauvaise cause à son avantage et à faire retomber sur d'autres ses propres fautes, c'était le chef-d'œuvre d'un égoïsme jusqu'alors inconnu et d'un esprit d'intrigue dont la réussite est un témoignage du désordre qui régnait dans l'État.

Il était évident que, dans toute cette affaire, on voulait profiter de l'absence de ceux des citoyens qui avaient encore le sentiment de l'honneur et du droit, de tous ceux qui étaient capables de se battre, et de la présence d'une minorité composée en grande partie d'hommes faibles et âgés. Le droit manquait de défenseurs; on commença donc par restreindre, contrairement à la loi, la liberté de défense des accusés, tandis que, récemment encore, Aristarchos[1], qui avait, au su de tout le monde, livré une place frontière aux ennemis et qui était tombé au pouvoir des Athéniens, s'était vu accorder un temps illimité pour sa défense. Quant aux généraux qui en un jour avaient rendu l'empire de la mer aux Athéniens, on leur permit à peine de faire un rapport succinct, comme s'il avait fallu, pour sauver l'État, que le procès fût terminé le plus tôt possible. Cette narration courte et simple, faite avec dignité par des hommes intègres, était une preuve irrécusable de leur innocence; et, lorsqu'on consulta les citoyens sur la question de savoir s'il fallait approuver ou rejeter l'accusation formulée par le Conseil, la plupart se montrèrent prêts à la rejeter. Le vote allait commencer, et le résultat n'était pas douteux. Il ne restait donc à ceux qui avaient juré la perte des généraux

[1]) Voy. ci-dessus, p. 448.

d'autre moyen que de faire ajourner le procès par un expédient improvisé. Il n'était pas possible, dirent-ils, de compter exactement, à cause de l'obscurité croissante, les mains des votants. Mais on trouva qu'il faisait encore assez clair pour décider, par un vote précipité, que le Conseil ferait, dans la prochaine assemblée du peuple, une proposition au sujet de la loi d'après laquelle on devait juger les accusés. C'était confondre, contrairement aux usages, deux actes de procédure complètement distincts ; les citoyens n'avaient pas encore approuvé, en effet, l'acte d'accusation. En même temps et contrairement aux principes fondamentaux du code athénien, on refusa de recevoir des cautions pour les prisonniers. C'est ainsi que les conjurés surent faire servir leur défaite à leur avantage.

La fête des Apaturies, qui avait lieu pendant ces journées du mois de Pyanepsion (octobre), leur permit de mettre à profit le délai qu'ils venaient d'obtenir ; c'était, à Athènes, la fête de famille, qui réunissait dans des sacrifices communs tous les membres d'une même tribu [1] et ravivait par conséquent dans toute la ville tous les sentiments de consanguinité. Théramène trouva là une excellente occasion pour exciter contre les généraux les citoyens et leurs femmes ; et, bien qu'il fût impossible de déterminer combien de ceux qui n'avaient pas reparu étaient tombés les armes à la main et combien auraient pu être sauvés peut-être par des recherches ultérieures faites sur le champ de bataille, on n'en répétait pas moins que c'était la faute des généraux si, cette fois, tout le monde était vêtu de noir et avait la tête rasée ; qu'il fallait les condamner à mort, parce qu'ils avaient négligé les devoirs les plus sacrés d'un général. C'est ainsi que, par un honteux abus des sentiments d'humanité, on excita de nouveau les passions les plus violentes, et ce fut au moment de leur plus grande effervescence que se réunit la deuxième assemblée.

On l'ouvrit par un décret du Conseil, rédigé par Callixénos, un homme qui a déshonoré son nom en se faisant, en dépit de l'honneur et malgré le cri de sa conscience, l'instrument du parti des traîtres. Il n'était plus question d'examiner avec calme ce qui s'était passé ; il semblait qu'on en eût fini avec l'accusation

[1]) Voy. vol. I, p. 478. Cf. p. 286.

et la défense ; il ne s'agissait plus que de condamner l'un après l'autre les accusés. On procéda d'ailleurs d'une façon tout à fait extraordinaire. Tous les Athéniens devaient se grouper par *phylæ*, comme ils avaient coutume de le faire quand il s'agissait d'accueillir ou d'expulser un citoyen. On divisa donc l'agora en dix compartiments; on plaça dans chacun d'eux deux urnes devant lesquelles devaient passer l'un après l'autre tous les votants ; dans chacun aussi, un héraut devait inviter à haute voix ceux qui jugeaient les généraux coupables pour avoir négligé de sauver les naufragés à déposer leur vote dans la première des deux urnes, et les autres le leur dans la seconde.

Cette manière de procéder ne peut avoir eu d'autre but que d'intimider les citoyens[1]. Car, comme les urnes, ainsi que nous devons le supposer, étaient isolées et qu'on votait avec une seule tessère, chaque vote pouvait être contrôlé. Celui donc qui passait devant la première urne sans y déposer son vote encourait immédiatement le reproche d'être indifférent à la violation des devoirs les plus sacrés, et s'exposait à être maltraité par une populace fanatisée. Car on avait tout fait pour surexciter les passions. On alla jusqu'à produire, au dernier moment, un individu qui prétendait s'être sauvé après la bataille dans une corbeille à grains. Il décrivit la fin lamentable de ses camarades qui, selon lui, l'avaient chargé, au cas où il reverrait sa patrie, de faire son possible pour faire punir les généraux de leur impiété.

Pourtant, le droit aussi trouva ses défenseurs ; plus d'un se servit pour le défendre d'une arme dont l'usage était alors plus légitime que jamais, de l'accusation d'illégalité. Elle fut portée contre Callixénos par Euryptolémos, fils de Pisianax ; et, si on ne voulait pas rompre avec les plus vénérables traditions, cette question introduite dans le débat devait être vidée

[1]) G. Löschcke (in *Jahrbb. f. klass. Philol.*, 1876, p. 757) conteste la façon dont j'envisage le mode de votation adopté alors et ne trouve là rien d'extraordinaire, approuvé en cela par Fränkel (*Geschworenengerichte*, p. 18) et Gilbert (*Beiträge*, p. 379). Mais qui donc soutient que deux urnes suppriment le scrutin secret ? Seulement, quand on vote en public avec *un seul* caillou (ψηφίσασθαι εἰς τὴν προτέραν ou εἰς τὴν ὑστέραν. Xenoph., *Hellen.*, I, 7, 9), il y a là une pression évidente. Les détails même dans lesquels entre le narrateur indiquent bien qu'il s'agit d'une procédure tout-à-fait anormale.

dans une séance spéciale, avant qu'il fût donné suite à la proposition du Conseil. Elle ne fit que soulever la colère du peuple contre ceux qui voulaient l'empêcher d'agir comme il l'entendait. Un certain Lyciscos osa même proposer que tous ceux qui feraient une objection fussent jugés comme complices; on exigea des prytanes, c'est-à-dire des membres de la section du Conseil qui avait alors la direction des affaires, de passer à l'ordre du jour et de faire voter les citoyens sans se préoccuper de l'accusation portée par Euryptolémos. Les prytanes, responsables de toute violence faite à la constitution, résistèrent; mais ils se laissèrent intimider par les menaces furieuses de Callixénos, qui fit à leur égard les mêmes propositions que Lyciscos avait faites contre Euryptolémos. Ils cédèrent tous, à l'exception d'un seul, désigné par le sort pour être ce jour-là président de l'assemblée; c'était Socrate, fils de Sophroniscos; celui-là déclara avec fermeté que nulle violence ne pourrait le contraindre à agir contre les lois de l'État.

En attendant, Euryptolémos avait trouvé avec ses amis une autre voie, par laquelle il espérait atteindre plus sûrement son but. Il retira son accusation touchant l'illégalité de la procédure, et opposa au décret du Conseil provoqué par Callixénos une contre-proposition, pour laquelle le président lui donna la parole. Il eut ainsi l'occasion de prendre la défense des accusés et de rappeler une série de détails utiles, sans toutefois braver ouvertement la volonté despotique de la foule.

Il fit preuve de beaucoup d'intelligence, en demandant que les généraux fussent jugés d'après la loi la plus sévère qu'il y eût pour punir les délits commis contre l'État. « Mais, dit-il, « lorsqu'il s'agit de la vie de généraux athéniens, il faut bien « se garder de les juger tous ensemble, d'une façon sommaire « et arbitraire. Le rôle que chacun joua pendant la bataille est « bien loin d'avoir été le même pour tous. L'un d'eux, Lysias « (qu'on avait élu à la place d'Archestratos, tué à l'ennemi), « était lui-même au nombre de ceux qui, dépourvus de tout « secours, voguèrent pendant quelque temps à l'aventure sur « un radeau: peut-on le traiter comme les autres? Ceux des « naufragés qui ont été sauvés rendent aux généraux le té- « moignage qu'ils ont sagement accompli leur devoir. Si les

« mesures qu'ils ont prises n'ont pas atteint leur but, il con-
« vient d'en rendre responsables ceux auxquels on en avait
« confié l'exécution, à moins qu'on ne veuille considérer la
« tempête comme une excuse suffisante pour tous. Je ne de-
« mande pas qu'on fasse grâce aux coupables : mais comment
« pouvez-vous refuser, dans une question de droit aussi diffi-
« cile, ce à quoi peut prétendre même le traître convaincu de
« son crime, je veux dire, une audience et une procédure ré-
« gulière, à des hommes qui ont détruit 70 vaisseaux ennemis
« et, en définitive, sauvé l'État? Si donc vous ne voulez pas
« travailler pour les Spartiates, déshonorer la ville et charger
« votre conscience, accordez aux généraux tous leurs droits.
« Fixez un jour auquel vous voterez d'abord, conformément à
« l'ordre établi, sur l'opportunité de l'accusation; on vous
« soumettra ensuite les chefs d'accusation, et enfin, vous per-
« mettrez à chacun de se défendre! »

Cette proposition fut en effet mise aux voix, et l'affaire parut prendre une tournure favorable. C'est alors qu'eut lieu un nouvel incident concerté d'avance. Tout à coup, un certain Ménéclès obtient un ajournement; peut-être avait-il annoncé un phénomène céleste de mauvais augure; tout Athénien pouvait ainsi interrompre une délibération publique. Les conjurés profitent du délai obtenu pour exciter et intimider de nouveau leurs concitoyens, et l'impression du dernier discours s'efface. Lorsqu'on reprend le vote, la proposition d'Euryptolémos est rejetée; on fait passer celle du Conseil; la sentence est prononcée, et les généraux sont livrés aux Onze pour être mis à mort.

C'est ainsi que mourut le fils de Périclès et d'Aspasie, auquel son père avait fait un présent funeste en lui accordant les droits de citoyen d'Athènes [1]; et avec lui moururent Érasinidès, Thrasyllos, Lysias, Aristocrate et Diomédon. Diomédon, le plus innocent de tous, lui qui avait voulu que toute la flotte se mît à la recherche des naufragés, parla une dernière fois au peuple : il désirait que le jugement portât bonheur à la cité, et il invita ses concitoyens à offrir aux dieux sauveurs les sacri-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 71.

fices d'actions de grâces qui leur avaient été promis par eux, les généraux, après la victoire. Ces paroles ont sans doute touché plus d'un cœur; mais elles n'eurent d'autre effet que de rendre la mémoire des martyrs plus vénérable aux yeux de la postérité. La meilleure preuve de leur innocence, c'est la série de ruses et de violences qu'il fallut employer pour les perdre, ainsi que la honte et le repentir qu'éprouvèrent leurs concitoyens lorsqu'ils reconnurent qu'ils avaient été indignement trompés par une coterie de traîtres [1].

Dans ce triste épilogue de la victoire des Arginuses il reste plus d'un point obscur, puisqu'il s'agit de menées dont nous ignorons les auteurs et les motifs. Mais il n'est pas possible d'expliquer la conduite de Théramène à l'égard des généraux uniquement par le désir d'échapper à une poursuite, d'autant plus que nous ne voyons nullement qu'il fût véritablement en danger. Seule, l'influence d'un parti a pu aveugler à ce point les citoyens; et ce parti n'était autre que celui des oligarques. Comme ils formaient une minorité, ils se voyaient réduits à suivre des voies tortueuses, dans l'emploi desquelles ils excellaient. Ils avaient leurs instruments dans le Conseil et dans l'assemblée populaire. A partir de la motion de Timocrate, tout avait été concerté, tout incident était prévu, tous les moyens préparés, depuis la persuasion insinuante jusqu'au plus grossier terrorisme. Ce qui caractérise les oligarques, c'est la perfidie avec laquelle ils choisissent pour agir le moment où l'armée est absente, la façon dont ils exploitent les passions religieuses pour atteindre leur but politique et font cause commune avec le sacerdoce, en outre, l'astuce avec laquelle

[1]) Grote a essayé de justifier la conduite des Athéniens et d'établir la culpabilité des généraux, mais Herbst (*Die Schlacht der Arginusen*, p. 17) a exposé l'état exact de la question, tel qu'il ressort du texte de Xénophon. Comparé à Xénophon, Diodore (XIII, 101) n'est pas une autorité, et l'on est mal venu à excuser la conduite de Théramène en disant qu'il n'avait que ce moyen de se défendre lui-même. Lysias lui-même (*In Eratosth.*, § 36) n'approuve aucunement la condamnation. Sur le repentir des Athéniens, voy. Xenoph., *Hellen.*, I, 7, 35. Suidas, s. v. ἐναύειν. Diodor., XIII, 103 παρανόμως, ὡς ἐν τῷ ὑστέρῳ χρόνῳ πᾶσιν ὑμῖν ἐδόκει (Plat., *Apolog.*, p. 32 a). Callixénos, incarcéré avec quatre autres, s'échappe durant la révolution oligarchique, revient à Athènes après la chute des Trente, et meurt de faim, objet de l'exécration générale (Xenoph., *ibid.*).

ils accommodent aux plans de leur parti les principes juridiques, sans qu'on puisse indiquer avec précision le point où commence la violation du droit. Parvenir, à force d'excitations systématiques, à exalter peu à peu les passions du peuple, l'aveugler au point d'en faire un instrument passif, s'en servir pour déshonorer la démocratie et ravir à l'État le fruit de ses plus glorieuses victoires, c'était là un succès pour ce parti oligarchique aux yeux duquel tout triomphe de la démocratie était un scandale.

§ V

LA FIN DU DRAME.

Athènes ne sut pas mieux profiter de la victoire des Arginuses pour se relever au dehors ; elle se contenta de délivrer Lesbos, bien que Sparte fût pour le moment tout à fait impuissante. Cyrus avait épuisé les subsides destinés aux Péloponnésiens et ne se souciait pas de la flotte battue ; les Spartiates avaient perdu courage. Étéonicos, complètement abandonné et privé de tout secours, stationnait avec ses vaisseaux devant Chios, où ses soldats gagnaient péniblement leur vie en travaillant à la journée dans les champs des insulaires ; à l'approche de l'hiver, ils se trouvaient dans un tel dénuement qu'ils résolurent de surprendre la ville de Chios pour se procurer des vêtements et des vivres ; la présence d'esprit d'Étéonicos les empêcha seule de réaliser leur projet [1]. Mais, tandis que la flotte athénienne, forte de 180 trirèmes, restait inactive à Samos, un mouvement important et fécond en résultats se produisit dans le camp ennemi. Ce mouvement n'avait d'autre but que d'opposer de nouveau aux Athéniens, qui s'étaient privés eux-mêmes de leurs meilleurs généraux, le seul homme dont on pût attendre la fin de la guerre.

Pendant son séjour en Asie Mineure, Lysandre s'était

[1]) Xenoph., *Hellen.*, VI, 1.

arrangé de façon à faire naître chez une foule de personnages influents d'ambitieuses espérances dont la réalisation dépendait de sa personne. Des députés de toutes les villes d'Ionie se réunirent donc à Éphèse ; parmi eux, ce furent principalement ceux de Chios et d'Éphèse qui prirent la parole. Les premiers surtout étaient menacés par l'état de choses actuel ; ils n'avaient pu éviter d'être rançonnés par leurs propres alliés qu'au prix de nouveaux sacrifices d'argent. Les marchands d'Éphèse désiraient avant tout la paix pour pouvoir se livrer tranquillement à leur trafic lucratif avec Sardes, qui, comme résidence d'un vice-roi, avait pris une importance nouvelle. Les villes se mirent donc en relation avec Cyrus et envoyèrent, conjointement avec lui, une ambassade à Sparte pour prier instamment les autorités de la ville d'expédier de nouveau Lysandre en Ionie comme commandant de la flotte. On eut quelque peine à avoir sur ce point gain de cause, car une loi de l'État défendait formellement de revêtir deux fois le même homme des fonctions d'amiral [1]. Mais, comme le parti de la paix, depuis le rejet des dernières propositions pacifiques à Athènes, était sans force, que les moyens de continuer la guerre ne pouvaient venir que du dehors, que les dix envoyés de Cyrus promettaient d'abondants subsides, et que le parti de Lysandre appuyait énergiquement la proposition en question, on trouva, après une courte lutte entre les partis, un expédient pour éluder la loi. Les éphores, pendant l'automne de l'année 406, parvinrent à faire mettre Lysandre à la tête de la flotte à la place d'Étéonicos, en qualité d'*Épistoleus*, c'est-

[1]) La situation exceptionnelle du nauarque tient à ce que, n'ayant pas de collègues, il agit, plus que tout autre fonctionnaire, sous sa propre responsabilité. Aussi la nauarchie (σχεδὸν ἑτέρα βασιλεία. ARISTOT., *Polit.*, 49, 31), qui ne commence à être en évidence qu'avec la guerre du Péloponnèse, est-elle un objet de défiance ; et, bien qu'il n'y ait pas d'office pour lequel il fût plus rare de trouver des hommes compétents, on n'en fit pas moins une loi d'après laquelle nul ne devait être deux fois investi de ces fonctions (οὐ νόμος τὸν αὐτὸν δὶς ναυαρχεῖν. XENOPH., *Hellen.*, II, 1, 7. EPHOR., ap. DIODOR., XIII, 10). Cf. BELOCH, *Die Navarchie in Sparta* (in *Rhein. Museum*, XXXIV [1879]). L'auteur de l'article, dissipant des doutes exprimés avant lui, a démontré le caractère annuel de cette charge et éclairci la question en dressant des listes exactes de nauarques.

à-dire, comme lieutenant du commandant en chef [1]. L'amiral en titre, Aracos, resta à Sparte, et Lysandre fut maître absolu de la situation [2].

Au commencement de l'année 405, toute la guerre prit une tournure nouvelle. Lysandre se trouvait de nouveau à Éphèse, au centre de toutes les relations qu'il avait nouées deux ans auparavant; tous les partisans qui ne pouvaient attendre que de lui la récompense de leurs services et la satisfaction de leur ambitions se groupèrent autour de lui pour profiter, aussi rapidement que possible, de circonstances favorables dont personne ne pouvait garantir la durée. Lysandre, de son côté, fit tous ses efforts pour terminer l'œuvre commencée; chez lui et chez les alliés, il était considéré comme indispensable; on avait mis le sort de la Grèce entre ses mains. Comme Cyrus le soutenait avec le plus grand zèle, il avait les mains pleines d'argent. Tous les arrérages de la solde furent payés, les anciennes troupes équipées de nouveau; de nouvelles recrues accouraient de toutes parts; on réunit les escadres dispersées, et les chantiers d'Antandros [3] furent remis en pleine activité. Les nouvelles inquiétantes qui arrivaient à Sardes, au sujet de la santé du Grand-Roi, étaient également favorables à Lysandre; car elles décidèrent Cyrus à obliger le plus possible le général lacédémonien, afin de pouvoir en toute sécurité compter sur lui dans le cas d'un nouvel avènement. Il le fit donc venir à Sardes (vers le mois de février), lui renouvela ses promesses, s'engagea à faire venir la flotte phénicienne, le nomma son lieutenant pendant son voyage en Médie et lui confia son trésor et ses revenus. Avant la fin de l'hiver, Lysandre était de retour sur la côte et agissait avec tant de vigueur dans les villes d'Ionie, que ses amis et ses ennemis surent bientôt à quoi il fallait s'attendre de sa part.

Ce qui se passa à Milet caractérise à merveille sa politique.

1) Sur l'envoi de Lysandre comme ἐπιστολεὺς ou ἐπιστολιοφόρος en Asie vers la fin de l'hiver 406/5, voy. SCHEIBE, *Oligarchische Umwälzung*, p 13. WEISSENBORN, *Hellen*, p. 200. BELOCH, in *Rhein. Museum*, XXXIV, p. 123.

2) Aracos n'est ici qu'un « homme de paille ». Cf. VISCHER, *Alkibiades and Lysandros*, p. 42 [*Kleine Schriften*, I, p. 137].

3) Voy. ci-dessus, p. 478.

Là, après que Lysandre eut cessé d'être commandant en chef, le parti oligarchique, qui par lui était arrivé au pouvoir, s'était réconcilié avec ses adversaires. Lysandre parut approuver complètement cette entente pacifique ; mais il fit en secret à ses partisans les reproches les plus amers et les excita par tous les moyens possibles à tenter un coup de main. Puis, lorsqu'il sut que tout était prêt, il vint lui-même à Milet à l'époque des Dionysies[1], réitéra ses menaces contre les perturbateurs pour rassurer les citoyens fidèles à la constitution, et arriva ainsi, à force d'astuce, à renverser rapidement et complètement la démocratie. La mesure fut radicale, car il s'y prit de façon que presque tous les démocrates furent massacrés; ceux qui purent se sauver cherchèrent un refuge auprès de Pharnabaze, qui accueillit généreusement ces malheureux.

Les préparatifs de Lysandre étaient terminés; au printemps, il se trouva prêt à marcher et sûr de la victoire. Cette fois, aucun adversaire dangereux ne le forçait à se tenir sur ses gardes, car il savait à quoi s'en tenir sur la flotte ennemie; il avait des complices parmi ceux qui la commandaient; il pouvait donc se comporter partout en maître de la mer sans manquer aux instructions de Cyrus, qui l'avait vivement engagé à ne se lancer dans aucune aventure. Il croisa partout, débarqua à Égine et en Attique, où il eut une entrevue avec le roi Agis, et de là il mena en toute hâte sa flotte dans l'Hellespont, où devait se décider le sort d'Athènes. Il attaqua Lampsaque, qui avait une garnison athénienne, et cette ville opulente tomba en son pouvoir, avec tous ses approvisionnements, avant que la flotte athénienne eût le temps de venir à son secours.

Les Athéniens établirent leur camp en face de Lampsaque, dans une baie découverte où venait se jeter la « rivière aux chèvres » (*Ægospotamoi*), à quinze stades de Sestos. En choisissant cet endroit, les Athéniens ne pouvaient avoir d'autre but que de faire sortir Lysandre de son port commode et de le décider à les attaquer. Aucun lieu n'offrait moins

[1]) Διονυσίων ὄντων (Diodor., XIII, 104), c'est-à-dire dans le mois Anthestérion (février-mars). Voy. Clinton, *Fasti Hellenici*, II, p. 285. On célébrait cette même fête au printemps à Éphèse, Téos, Smyrne, Phocée, Massilia (*Zeitschrift für Alterthumswissenschaft*, 1830, p. 496).

d'avantages pour un long séjour; il n'y avait ni défenses naturelles, ni ville dans le voisinage où les troupes eussent pu s'approvisionner ; tous les jours elles étaient obligées de faire un quart de lieue dans les terres pour se procurer les vivres nécessaires[1]. Néanmoins la flotte resta, et cela, dans un état qui, même en admettant les circonstances les plus favorables, devait empêcher tout succès. En face de troupes bien exercées et pourvues de tout, que dirigeait à son gré un chef aussi intelligent qu'entreprenant, cette flotte, la dernière qu'Athènes pût équiper, était désunie comme Athènes elle-même et divisée par les partis. Les équipages, composés de gens de toute espèce, sans discipline, sans cohésion entre eux, sans énergie morale, étaient commandés par six généraux qui poursuivaient des buts complètement différents. Le commandant en chef était le brave Conon, personnellement aussi capable de soutenir l'honneur des armes athéniennes que fermement décidé à le faire ; mais Conon ne pouvait compter que sur une petite troupe d'élite composée de citoyens athéniens, et ses efforts étaient paralysés par ses collègues, dont la maladresse ou la trahison favorisaient les plans de l'ennemi. Parmi eux se trouvait Adimantos fils de Leucolophide[2], que Conon put plus tard accuser de trahison. C'était un de ces oligarques qui ne voulaient pas qu'Athènes fût victorieuse[3]; les deux stratèges Ménandros et Tydeus appartenaient probablement au même parti, qui avait d'ailleurs dans l'armée beaucoup d'adhérents, tandis que Philoclès était un hâbleur irréfléchi, qui ne se rendait pas compte du danger et méprisait l'ennemi[4]. Il était naturel que Conon, associé à de pareils collègues, vît décroître de jour en jour la force de résistance de la flotte; il était dans une situation désespérée, et il n'y avait qu'à ouvrir les yeux pour voir la catastrophe s'approcher.

Ce fut alors que se présenta une dernière chance de salut. Alcibiade s'offrit encore une fois comme sauveur. Il n'était

1) Xenoph., *Hellen.*, II, 1, 20.
2) Voy. ci-dessus, p. 480.
3) Sur Adimantos, voy. Xenoph., *Hellen.*, I, 5, 21. Il est tourné en ridicule dans les *Grenouilles* (Aristoph., *Ran.*, 1513. Schol., *ibid.*).
4) Diodor., XIII, 106.

pas resté inactif dans la Chersonèse, mais, conformément aux besoins de sa nature, il y avait cherché et trouvé l'occasion de déployer une brillante activité. Il s'était de nouveau mis en relations avec les peuplades thraces[1]; leurs rois recherchaient l'amitié de cet exilé qui, grâce à ses éminentes qualités, avait acquis là une puissance considérable, une situation princière et de grands trésors. En faisant la guerre aux tribus barbares et en les châtiant, il était devenu le bienfaiteur des villes grecques de la côte. Il quitta ses domaines, situés à peu de distance du camp des Athéniens, et vint leur offrir ses avis et son secours. Avant tout, il conjura les généraux de doubler le promontoire pour se rendre à Sestos, où ils trouveraient la sécurité et les ressources nécessaires. Il leur fit voir que la dispersion journalière des équipages était un danger pour toute la flotte. Il leur promit l'appui du roi Seuthès et du chef des Odryses Mandocos, qu'il avait su gagner à la cause athénienne. C'était la première alliance qui s'offrait à la ville abandonnée, une alliance qui, à cause des ressources qu'offrait l'Hellespont à la marine athénienne, eût été d'une importance exceptionnelle. Il se faisait fort enfin de contraindre Lysandre à accepter la bataille, si on voulait lui confier le commandement en chef. Il espérait, au moyen de semblables perspectives, amener un revirement d'opinion semblable à celui qu'il avait réussi à produire au camp de Samos; il croyait à la possibilité de revoir encore une fois sa patrie en vainqueur. Mais les généraux repoussèrent avec hauteur la main qui seule eût pu sauver Athènes déjà au bord de l'abîme, et la destinée s'accomplit, comme Lysandre le voulait[2].

Après que les Athéniens se furent en vain avancés en pleine mer quatre jours de suite pour offrir la bataille à l'ennemi, et que, après chaque retour, les équipages se furent dispersés sur la côte avec une insouciance croissante, le général ennemi donne, le cinquième jour, à toute la flotte l'ordre de se tenir prête et de commencer l'attaque dès que les vaisseaux envoyés en reconnaissance au milieu du détroit donneraient le

[1] Voy. ci-dessus, p. 464.

[2] Xenoph., *Hellen.*, II, 1, 25. Plut., *Lysand.*, 10. *Alcib.*, 36. Le récit de Corn. Nepos (*Alcib.*, 8) est inexact.

signal que les marins athéniens étaient de nouveau descendus à terre. Tous les ordres sont ponctuellement exécutés. Les Péloponnésiens se jetèrent inopinément sur les vaisseaux ennemis après avoir mis en déroute l'escadre de Philoclès, tandis qu'on débarquait en même temps des troupes de terre pour attaquer par derrière les retranchements athéniens. Il n'y eut même pas de bataille navale; les vaisseaux encore montés furent si vivement refoulés qu'ils ne purent faire aucun mouvement; le plus grand nombre étaient vides ou insuffisamment armés. Les Spartiates remportèrent la victoire la plus complète sans effusion de sang, et sans qu'il y eût la moindre perte du côté du vainqueur. Conon seul parvint à gagner la haute mer avec huit vaisseaux et la Paralos; Nausimachos de Phalère échappa aussi avec le sien, ainsi que deux autres trirèmes [1]; toutes les autres tombèrent au pouvoir du vainqueur. Lysandre envoya à Sparte le Milésien Théopompos qui, grâce à la marche rapide de son navire, put annoncer trois jours après la nouvelle de la victoire [2].

Une partie de l'équipage s'était réfugiée à Sestos. Plus de 300 prisonniers furent transportés à Lampsaque et traduits devant un conseil de guerre auquel Lysandre convoqua tous les alliés présents. Il réussit ainsi à faire éclater encore une fois la haine que ressentaient contre Athènes les Ioniens, les Béotiens, les Mégariens et autres, et à faire croire qu'il avait

1) Outre les huit vaisseaux de Conon et la Paralos, mentionnés par Xénophon (*Hellen.*, II, 1, 29), il faut compter comme sauvés du désastre le vaisseau de Nautimachos de Phalère, celui du plaideur qui porte la parole dans le XXe discours de Lysias, l'un et l'autre en dehors de la flottille de Conon (οὐδενός μοι συμπλέοντος στρατηγοῦ. LYSIAS. *Orat.*, XXI, § 9), et celui d'un triérarque inconnu : en tout douze navires (*ibid.*, § 11).

2) La date de la bataille d'Ægospotamoi ne peut être déterminée que par la capitulation d'Athènes. Celle-ci a été précédée d'un siège de quatre à cinq mois et d'une série d'autres événements, de telle sorte qu'il faut admettre un intervalle d'au moins sept mois. La bataille ne peut guère, par conséquent, être placée plus tard qu'en août 405 (Cf. PETER, *Zeittafeln*, Anm. 150). Ce qui rend cette date plus probable encore, c'est que, avant les tempêtes qui interrompaient d'ordinaire la navigation au lever matinal d'Arcturus, immédiatement après la moisson, surtout en Métagitnion (DEMOSTH., *In Polycl.*, § 4), les arrivages de grains du Pont étaient particulièrement abondants. Cf. WEISSENBORN (in *N. Jenäer Literaturzeitung*, 1848, p. 660. Lysandre devait donc tenir à fermer l'Hellespont à ce moment.

reçu du peuple hellénique la mission de punir Athènes de tous les crimes dont elle s'était rendue coupable envers l'Hellade. Les Spartiates aimaient à couvrir leurs actions les plus cruelles d'un simulacre de légalité. Ils écoutèrent donc avec complaisance, comme ils l'avaient fait autrefois contre les Platéens, les accusations les plus exagérées dont on chargea les Athéniens désarmés. La chronique du passé ne suffit pas. Pour augmenter la fureur des assistants, on répandit le bruit que les Athéniens avaient résolu, par délibération en forme, s'ils étaient vainqueurs, de faire couper la main droite à tous les prisonniers. C'est ainsi que toute l'armée navale fut en bloc condamnée à mort.

Philoclès repoussa avec indignation l'interrogatoire spécial auquel on voulait le soumettre; après avoir pris un bain et avoir mis un vêtement brillant, il marcha courageusement au supplice avant les siens, expiant ainsi par sa mort son incapacité et sa confiance exagérée en lui-même [1]. Adimantos fut seul épargné, à cause des services qu'il avait rendus à l'ennemi [2]. Mais ce qu'il y eut de plus révoltant dans les scènes horribles qui se passèrent alors dans l'Hellespont, c'est que Lysandre n'accorda pas même aux suppliciés une sépulture honorable. Jamais, même durant les guerres entre Grecs et Barbares, on n'avait fait preuve d'une insensibilité aussi sauvage.

Un calme lourd pesait sur Athènes depuis le procès intenté aux généraux. Épuisée par l'effort immense qu'avait exigé l'équipement de la dernière flotte, abandonnée de toute la

[1]) Theophrast. ap. Plut., *Lysand.*, 13. Xenoph., *Hellen.*, II, 1, 32.

[2]) Adimantos ἠτιάθη ὑπό τινων προδοῦναι τὰς ναῦς (Xenoph., *Hellen.*, I, 32). ('Αλκιβιάδης) ἐτόλμησε τᾶς ναῦς μετὰ 'Αδειμάντου προδοῦναι (Lysias, *In Alcib.*, XIV, § 38). Κόνων (κατηγόρει) 'Αδειμάντου συστρατηγήσας (Demosth., XIX, § 401). Cf. Pausan., IV, 17, 2. X, 9, 11. Peut-être trouverait-on une allusion au fait dans Thucydide (II, 65). Cf. E. Müller, *De Xenoph. Hist. græc.*, note 24). Böckh (*Mondcyclen*, p. 36) avait rapporté à la condamnation d'Adimantos et à la vente de ses biens par les Polètes l'inscription donnée par Rangabé (I, n. 348) et le C. I. Attic., I, 274, 275, 276 : mais, d'après Kirchhoff (in *N. Jahrbb. f. Philol.*, 1860. p. 238), le document date de 414 (Ol. XCI, 3). Cependant la tradition qui accuse de trahison Adimantos n'a pas été réfutée.

partie valide de la population, la ville ne pouvait rien faire, sinon suivre avec anxiété la marche des événements qui bientôt allaient décider de son sort.

Les nouvelles qui arrivaient du théâtre de la guerre n'étaient pas faites pour relever le courage. L'Ionie, qu'il eût fallu reconquérir avant tout, fut rattachée plus étroitement que jamais à Sparte, et les ennemis les plus dangereux se liguèrent contre les Athéniens au moment où ceux-ci venaient de bannir ou de mettre à mort leurs meilleurs généraux. Dans l'intérieur de la ville, il n'y avait ni sécurité, ni repos. On manquait de confiance et de ce courage que donne une bonne conscience. A quoi servait de comprendre maintenant qu'on avait été honteusement joué par les oligarques, de donner un libre cours à la colère qu'on ressentait contre Callixénos et de le faire arrêter, avec quatre autres, pour le soumettre à une enquête avec torture? Les oligarques surent se garantir du danger, et Théramène lui-même y échappa, bien qu'il eût échoué comme candidat à une des places de stratège. Le parti oligarchique continuait à dominer au Conseil. Les citoyens ne savaient à qui se fier. Les démagogues, Cléophon, Archédémos et leurs pareils, ne leur inspiraient aucune confiance, aussi peu que les hommes du parti opposé, dont l'impudeur était manifeste. On détestait les uns, on méprisait les autres, et néanmoins on revenait tantôt aux uns, tantôt aux autres.

On essaya d'amender le régime social par diverses mesures, pour retrouver un point d'appui solide et faire cesser les abus les plus criants. On avait dérangé tout le mécanisme de l'État en suspendant si souvent le cours légal de la justice ; la notion du droit avait disparu à Athènes. Aussi, plusieurs fois déjà les citoyens s'étaient demandé si le moment n'était pas venu de réviser à nouveau le monceau de lois qui, depuis Solon, formait la base du droit athénien, de supprimer ce qui était suranné et de faire disparaître les contradictions. Après la chute des Quatre-Cents, on résolut d'exécuter ce projet, et un certain Nicomachos fut élu président d'une commission qui devait rapidement terminer ses travaux [1]. C'était un de ces

[1]) Voy. ci-dessus, p. 446.

hommes de basse extraction que leur habitude des affaires semblait rendre propres à de pareils travaux, un de ces scribes alors très nombreux et très influents à Athènes, un homme enfin qui ne cherchait qu'à retirer du profit de la mission qu'on lui avait confiée et qui était accessible à la corruption [1]. C'est à un pareil personnage que l'on confia pour les réviser les lois de Solon, et le salaire qu'on lui accordait était pour lui une raison suffisante de ne pas trop se presser. L'affaire traîna d'une année à l'autre, et l'on profita de la circonstance pour introduire ou supprimer des lois avec un arbitraire criminel; on vit même des parties adverses commander au bureau où l'affranchi trafiquait de la loi la disposition légale dont ils avaient besoin pour terminer un procès en suspens. Ces abus profitaient surtout aux oligarques qui, depuis le procès des Hermès, avaient tenté sans cesse d'ébranler le sentiment du droit afin de faire tomber de plus en plus en discrédit la constitution établie.

Dans ces circonstances, toutes les tentatives faites pour relever l'État au moyen d'une législation nouvelle devaient échouer. Le moment d'ailleurs n'était favorable ni pour organiser, ni pour créer. La vie intellectuelle était paralysée [2]. Les grands hommes, contemporains de Périclès, n'étaient plus; Sophocle était mort un des derniers, l'année même où les Athéniens avaient remporté leur dernière victoire. Il avait loyalement partagé avec les siens la bonne et la mauvaise fortune; malgré les plus séduisantes invitations, il n'avait jamais voulu vivre à l'étranger. Beaucoup d'autres, au contraire, qui savaient faire apprécier au dehors leur art et leurs talents, avaient depuis longtemps quitté leur ville natale, dont l'esprit leur était odieux. On était las de cette culture malsaine du peuple athénien, auquel la sophistique avait ravi ses biens les plus précieux. On voyait sous un jour idéal ces libres et primitives peuplades du Nord qui avaient conservé, grâce à la simplicité

[1] Cf. Lysias, *In Nicomach.* L'orateur vante la chance de ce personnage : καίτοι ἀντὶ μὲν δούλου πολίτης γεγένηται, ἀντὶ δὲ πτωχοῦ πλούσιος, ἀντὶ δὲ ὑπογραμματέως νομοθέτης (*ibid.*, § 27).

[2] Aristophane se plaint de l'appauvrissement du répertoire dramatique à Athènes (*Ran.*, 92 sqq.).

et à la pureté de leurs mœurs, la piété des anciennes générations et les traditions de la sagesse antique, celles par exemple du Thrace Zamolxis; mais l'attention se portait surtout sur ces contrées où la vie patriarcale d'autrefois avait donné naissance à une civilisation nouvelle et pleine de promesses pour l'avenir.

C'est pour cette raison que, pour les artistes surtout, aucune ville n'avait plus de charmes que la capitale de la Macédoine. Tout y était jeune et plein de vie; là régnait depuis 413 (Ol. xci, 4) Archélaos, fils de Perdiccas, un prince qui, pendant les troubles causés par la guerre de Décélie, mit de l'ordre dans son royaume, fit tracer de belles routes, fonda des villes, répandit l'instruction parmi son peuple, et attira à sa cour les artistes et les poètes les plus distingués.

Une Grèce nouvelle naissait au delà de l'Olympe; en Piérie, la patrie des Muses, Archélaos fonda des jeux sous leurs auspices. Les Athéniens tournaient vers lui des regards pleins d'envie et de désirs; ils le considéraient comme le plus fortuné des mortels et appelaient aussi « bienheureux » ceux qui pouvaient vivre à sa cour[1]. Parmi ces derniers figurait Euripide qui, découragé, avait quitté sa patrie, et Agathon, fils de Tisaménos, un poète orné des plus brillantes qualités du corps et de l'esprit, et qui mieux que le premier savait jouir des plaisirs de la cour. C'est ainsi qu'Athènes s'appauvrit de plus en plus[2]. Ceux qui restèrent ne pouvaient compenser ses pertes. Aux grands poètes succédèrent des poètes sans talent, de trop féconds versificateurs qui croyaient pouvoir remplacer la force du génie par leur habileté de sophistes; sans élévation morale, sans pratique sérieuse de l'art, ils ne songeaient qu'à produire une impression passagère sur le public, qui lui-même

[1]) Euripid., *Bacch.*, 565. Μακάρων εὐωχία (Aristoph., *Ran.*, 85). Cf. von Leutsch, in *Philologus*, II, p. 32.

[2]) Parmi les hôtes d'Archélaos, on trouve le poète épique Chœrilos et le poète dithyrambique Mélanippide. D'après l'explication que donne von Wilamowitz (in *Hermes*, XII, p. 396 sqq.) d'un passage de Praxiphane cité par Marcellinus (*Vit. Thuc.*, § 29), il faudrait ajouter encore Nicératos, le comique Platon et Thucydide. On n'est pas encore arrivé sur ce point à une certitude historique.

n'avait plus le recueillement qu'il faut pour apprécier une sérieuse œuvre d'art.

La comédie résista mieux que la tragédie; sa nature plus souple lui permit de traverser plus facilement ces temps difficiles, dont les vices mêmes lui fournissaient des sujets nouveaux. La muse comique ne pouvait pas aisément trouver en dehors d'Athènes une scène pour se produire; aussi Aristophane resta-t-il fidèle à sa patrie; il resta fidèle à lui-même, à ses sentiments patriotiques, et il eut la gloire de célébrer, de réjouir et de réconforter sa ville natale au moment de sa plus grande détresse par son inépuisable génie.

Il est vrai que les circonstances ne lui permettaient plus de toucher dans ses comédies aux questions politiques du jour; l'affaissement moral était trop grand : elles lui défendaient aussi de prendre, pour affirmer ses opinions, cette attitude résolue et hardie qu'il avait prise autrefois vis-à-vis de Cléon. Il choisit donc, même pour la « fête des pressoirs » ou Lénéennes (janvier 405 : Ol. XCIII, 3), un domaine où il pût se mouvoir librement sans exciter de nouvelles passions. Avant la mort de Sophocle, la nouvelle de celle d'Euripide était arrivée de Macédoine; Aristophane profite de l'occasion pour mettre en scène, dans ses *Grenouilles*, le dieu Dionysos comme représentant le public athénien au théâtre. Les maîtres de l'art sont morts ou ont quitté la ville; la scène est déserte. Or, comme la ville ne peut se passer de poètes, Dionysos veut descendre aux enfers pour en ramener un, et le meilleur qui soit; on le reconnaîtra comme tel aux conseils salutaires qu'il saura donner à ses concitoyens, à la manière des poètes d'autrefois. Les scènes humoristiques les plus divertissantes se succèdent, les unes sur la terre, les autres dans l'Hadès; les chœurs fantastiques des grenouilles alternent avec les chants sublimes des initiés qui mènent une vie bienheureuse après la mort, et les spectateurs étonnés se sentent délivrés de tous les soucis du moment. L'auteur ne fait pas la moindre allusion aux blessures douloureuses de la vie publique; son but principal est de rappeler les souvenirs du temps passé, de célébrer Eschyle, ce maître de l'art classique, et d'élever un monument à la mémoire du bien-aimé Sophocle. Cepen-

dant le poète, en songeant aux morts, n'oublie pas les vivants. Il voit la ville remplie de scribes immoraux, les citoyens, abâtardis par une demi-culture sophistique, tombés aux mains de vils trompeurs qui sèment et exploitent au-dedans la discorde. Il veut, au dernier moment encore, aider la ville de ses conseils.

Toujours ennemi des démagogues sans scrupules et enivrés d'orgueil qui, comme Cléophon, repoussent toute pensée de paix, et tout autant des oligarques sans principes, parmi lesquels sa muse sarcastique vise surtout Théramène, le poète invite l'élite des citoyens à rester unis par les liens d'une confiance réciproque et à pardonner enfin à ceux qui se sont laissé entraîner par les menées de Phrynichos dans la conspiration des Quatre-Cents. Il désire toujours la paix, sans laquelle il n'y a point de salut; mais il ne veut pas la recevoir des mains des conjurés; il veut une paix honorable, qui repose sur l'union des citoyens et sur une armée vigoureusement commandée. Pour cela, il faut un héros; le héros existe, mais il est banni. Toute la question du salut de l'État tourne donc en définitive autour d'Alcibiade qui, présent ou absent, est toujours au centre de l'histoire d'Athènes.

Tandis qu'on se reprochait l'exécution des généraux qui avaient commandé aux Arginuses, un revirement de l'opinion s'était produit aussi à l'égard d'Alcibiade. On désirait ardemment le retour de celui dont la courte présence avait procuré à Athènes un dernier moment de bonheur. « On le « regrette, on le hait, et on voudrait le voir revenir », dit le poète. On n'avait pas assez d'énergie pour s'arracher à ces sentiments confus et pour vaincre par de viriles résolutions les influences contraires. Il ne peut y avoir de doute sur ce que voulait Aristophane et ceux qui pensaient comme lui. Ce n'est pas sans intention qu'il fait une description détaillée de la célébration des Mystères au milieu du calme et de la joie; il rappelait ainsi à tous l'homme auquel on était redevable de la dernière fête de cette espèce[1]: Eschyle est appelé le

[1]) Voy. ci-dessus, p. 469.

plus sage des poètes parce que, lorsqu'on lui demande ce qu'il pense d'Alcibiade, il donne cette réponse profonde :

> Le mieux serait de ne point élever de lion dans Athènes ;
> Mais si on l'a fait, il faut se plier à ses façons.

Quelques mois après, les Athéniens apprenaient qu'Alcibiade avait encore une fois tendu à leur armée une main secourable ; elle avait été repoussée, et la Paralos qui apportait cette nouvelle était le seul des 160 vaisseaux qui rentrât au Pirée.

Tous les jours on s'attendait à voir paraître Lysandre lui-même. C'étaient les mêmes angoisses qu'on avait ressenties après la destruction de la flotte de Sicile. Mais combien la détresse d'alors était peu de chose comparée à celle du moment ! Cependant Lysandre ne paraissait pas. A sa place arrivaient des troupes de fugitifs, accourant de toutes les villes que Lysandre prenait l'une après l'autre, de Sestos, de Byzance, de Chalcédoine. Il avait laissé la vie et la liberté aux garnisons athéniennes qui s'y trouvaient, à condition qu'elles se rendraient immédiatement à Athènes [1]. C'est ainsi que se succédaient les terribles nouvelles. Bientôt on sut que Lesbos aussi avait fait défection, sans opposer de résistance, ainsi que les villes de la Thrace. Partout ces défections avaient été préparées par des conventions secrètes. Des nouvelles, dont une seule eût suffi naguère pour bouleverser Athènes, s'accumulaient de semaine en semaine et émoussaient la sensibilité [2]. Les Athéniens assistaient, sans pouvoir l'empêcher, au démembrement de leur empire ; ils se voyaient enlever une à une leurs ressources, tandis qu'un grand nombre de fugitifs, dénués de tout, que Lysandre avait chassés des clérouchies, se pressaient dans l'intérieur de la ville et faisaient sentir plus que jamais le besoin d'approvisionnements venus du dehors.

C'est précisément ce que voulait Lysandre, qui, calme et sûr du succès, s'acheminait pas à pas à son but. Il établit dans les places prises des commandants lacédémoniens qui en

[1]) XENOPH., *Hellen.*, II, 2, 2. PLUT., *Lysand.*, 13.

[2]) Sur la situation d'Athènes après la bataille, voy. XENOPH., *Hellen.*, II, 2, 3. JUSTIN., V, 7.

furent rendus responsables; il en donna le gouvernement aux chefs du parti oligarchique, qui, organisés en Conseils des Dix, étaient enchantés de régir leurs concitoyens sous l'autorité de Sparte. Les terres furent rendues aux anciens habitants; les populations expulsées par les Athéniens furent invitées publiquement à rentrer sans crainte dans leur patrie, à Égine[1], à Scione, où récemment encore Athènes avait envoyé une colonie d'esclaves affranchis pour avoir combattu aux Arginuses, à Mélos[2] et en bien d'autres endroits[3]. Un enthousiasme universel salua naturellement cette mesure; toute l'Hellade s'inclina devant l'homme puissant qui savait non seulement exercer de terribles représailles, mais aussi réparer d'anciennes injustices.

Cependant le jour approchait où Athènes elle-même allait être jugée, après s'être vu arracher sa proie. Tous les Hellènes devaient assister à cette décision suprême; on convoqua donc encore une fois toutes les troupes du Péloponnèse. Le roi Pausanias, qui deux ans auparavant avait succédé à son père Plistoanax, alla camper avec tous les alliés de Sparte dans les terrains bas de l'Académie pour enfermer Athènes du côté de l'ouest; en même temps, Agis, qui depuis neuf ans déjà occupait Décélie, reçut l'ordre d'avancer par le nord et l'est; car Lysandre devait paraître sous peu devant le Pirée avec deux cents vaisseaux de guerre.

Les premières terreurs une fois passées, les Athéniens avaient repris possession d'eux-mêmes. Ils avaient élu de nouveaux généraux et, sous leur direction, réparé les murs, pris des dispositions pour la défense, comblé l'entrée du port. La plupart des citoyens étaient remplis de patriotisme. Ils firent encore une fois preuve de cette valeur qui les avait si souvent animés dans les moments les plus difficiles; ils étaient bien décidés à faire un effort suprême pour sauver l'honneur de la ville.

Mais le fléau des anciens jours était là, lui aussi: ce mal invé-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 60.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 306.
[3]) Sur le rappel des Éginètes, Méliens et autres, voy. Xenoph., *Hellen.*, II, 2, 9.

téré avait sa source dans la présence d'un parti peu nombreux, mais compact, qui ne tenait pas à l'indépendance de la cité, qui s'entendait avec l'ennemi et qui avait besoin de lui pour établir son pouvoir sur les ruines de la démocratie. Ce parti, avec sa solide organisation, était toujours là pour exploiter à son avantage la détresse publique; dès qu'un orage menaçait d'éclater sur la ville et y répandait la terreur, ce parti affirmait sa puissance. A l'heure présente, des désastres inouïs avaient porté l'effroi dans la ville; la perte d'un grand nombre de ses citoyens avait non seulement affaibli sa force de résistance, mais ébranlé son assiette même; l'affluence d'une foule d'étrangers la remplissait de trouble et de désordre, et elle attendait avec angoisse un siège imminent.

Et pourtant, les oligarques n'arrivèrent pas aussi facilement à leur but à Athènes que dans d'autres villes où, avec le secours de Lysandre, on se débarrassa rapidement des démocrates. Il fallut, pour renverser la constitution à Athènes, une série de mesures préparatoires, d'astucieuses intrigues destinées à énerver le peuple et détruire en lui un dernier reste de confiance. Il s'agissait d'ébranler les institutions pour augmenter le désordre; il fallait paralyser les organes constitutionnels de l'État et enlever la direction des affaires aux autorités établies pour la faire tomber entre les mains des conjurés, c'est-à-dire des clubs oligarchiques. On prit donc des mesures qui rappelaient l'institution récente des proboules [1]; seulement on agit avec beaucoup moins de scrupule et plus de résolution. Le parti révolutionnaire commença par élire parmi les chefs des associations oligarchiques, entre lesquelles il y avait quelques divergences d'opinion, un collège de cinq membres, qui avait mission de les grouper et d'unir leurs efforts, un comité de clubistes, comme nous pourrions l'appeler, une sorte de Comité de salut public qui, dans ces temps de troubles, devait veiller au bien de l'État. Son pouvoir reposait sur l'organisation d'un parti qui pouvait agir avec d'autant plus d'assurance que le reste des citoyens étaient plus indécis et plus désunis; il réussit ainsi à étendre son influence sur d'autres

[1] Voy. ci-dessus, p. 400.

sphères et, bien que sans mandat officiel, il parvint à s'arroger, avec l'appui du Conseil, une certaine autorité et à prendre le caractère d'un pouvoir régulièrement constitué.

Il est difficile de se rendre un compte exact de procédés révolutionnaires de cette nature ; d'ailleurs, nous n'avons pas d'informations suivies sur l'état de la ville à cette époque. Cependant il est probable que les oligarques relevèrent la tête après la défaite de l'armée, que, bientôt après, les Cinq commencèrent à fonctionner comme gouvernement occulte, et que leur pouvoir grandit avec la détresse de la cité [1]. Il est certain qu'ils s'arrogèrent peu à peu le droit de convoquer les assemblées du peuple, d'écarter les fonctionnaires constitutionnels, notamment les généraux, et de prendre des dispositions stratégiques pour la défense de la ville ; ces succès, ils les durent sans doute à l'appui des chevaliers, dont un grand nombre étaient ennemis de la constitution [2]. A la fin, les Cinq purent afficher leurs tendances politiques si ouvertement et avec tant d'audace que, par allusion à la constitution spartiate, à laquelle ils s'efforçaient de faire ressembler celle d'Athènes, ils s'appelèrent et furent appelés par tout le monde les cinq *éphores athéniens* [3].

Pour augmenter les forces du parti, l'orateur du peuple Patroclide proposa de restituer leurs droits et leurs honneurs à tous les débiteurs de l'État, à tous ceux qui avaient été condamnés publiquement ou qui se trouvaient encore en état d'accusation, aux anciens membres du conseil des Quatre-Cents, à tous ceux enfin qui avaient perdu complètement ou

[1]) Il n'est pas probable que les oligarques d'Athènes aient attendu longtemps après la défaite d'Ægospotamoi pour commencer leurs menées révolutionnaires. Or, comme Lysias, le seul auteur qui nous renseigne sur ce point, fait dater le début des intrigues révolutionnaires de l'institution de l'*éphorat* (ὅθεν ἦρξαν τῆς στάσεως. *Orat.*, XII, § 43), je persiste à croire (avec Rauchenstein, in *Philologus*, XV, p. 703 et Frohberger, *Lysias*, I, p. 15, contre G. Lange, in *N. Jahrbb. f. Philol.*, 1863, p. 217) que ce comité directeur tiré des clubs doit appartenir à l'époque qui précède la capitulation, tout en reconnaissant d'ailleurs que je ne trouve pas d'argument qui permette de préciser davantage.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 92.

[3]) οἱ καθεστηκότες ἔφοροι (Lysias, *ibid.*, § 76). Ils passaient à l'état d'autorité effective, reconnue, bien qu'inconstitutionnelle.

en partie leurs droits de citoyens ; il demandait en même temps qu'on détruisît tous les documents antérieurs qui les concernaient [1]. Il n'y a que deux amnisties aussi générales dans l'histoire d'Athènes ; la première décrétée sous l'archontat de Solon, comme mesure préparatoire à sa grande œuvre de réconciliation ; la seconde, à l'époque de la bataille de Salamine, lorsqu'il parut nécessaire de faire coopérer toutes les forces disponibles au salut de la patrie. Cette fois encore, on fit valoir l'une et l'autre considération, de sorte que cette résolution fut approuvée même par de bons patriotes, bien qu'elle fût prise surtout dans l'intérêt des oligarques. Il paraît qu'à cette époque où les mesures révolutionnaires et conservatrices étaient appliquées tour à tour, l'Aréopage fut revêtu de pouvoirs extraordinaires, comme aux temps des guerres médiques [2], afin qu'il contribuât pour sa part au salut de l'État [3].

Malgré toutes ces mesures, qui ne faisaient qu'augmenter le trouble et le manque de sécurité dans l'État, l'amour de la liberté et la fidélité à la constitution n'étaient pas éteints dans le peuple. Deux pouvoirs irréconciliables régnaient à Athènes ; les troupes ennemies s'approchaient de toutes parts ; une terrible disette menaçait la ville surpeuplée ; et néanmoins l'élite des citoyens était décidée à défendre l'indépendance de la patrie, en dépit des forces supérieures de l'ennemi et du parti hostile au peuple.

Vers la fin de l'automne, Lysandre avait paru devant le Pirée, pour ouvrir le siège conjointement avec les deux armées de terre. Il n'est pas douteux que l'ennemi eût pu bientôt s'emparer de la ville, dans l'état où elle se trouvait alors, s'il avait voulu l'attaquer avec énergie. Mais ni les rois ni Lysandre ne pouvaient avoir le désir de hâter la prise d'Athènes par des moyens violents, et de fournir à ses habi-

[1]) Sur le décret de Patroclide, voy. Scheibe. *Oligarch. Umwälzung*, p. 36. *Zeitschr. für Alterthumswissenschaft*, 1842, p. 201. Böckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 269.

[2]) Voy. vol. II, p. 312.

[3]) Lysias, XII, § 69 Plut., *Cimon*, 10. Cf. Meier, in *Rhein. Museum*, I, p. 277. Philippi (*Areopag*, p. 185) considère ces pouvoirs comme un mandat confié extraordinairement à l'Aréopage et non comme partie intégrante des attributions de l'assemblée à cette époque.

tants l'occasion de montrer leur héroïsme dans un combat désespéré. On sait combien les Spartiates attachaient d'importance à ce que les villes ennemies se rendissent en quelque sorte de bon gré [1]. Personne d'ailleurs ne pouvait disputer aux vainqueurs leur proie; ils préférèrent donc faire prendre aux partisans qu'ils avaient dans la ville les mesures qui devaient amener la reddition sans qu'on eût besoin de verser du sang. Les oligarques étaient sans doute d'accord avec Lysandre; ils s'étaient engagés à lui livrer la ville et le port, et ils avaient reçu en échange les promesses qu'on avait faites aux oligarques des autres villes et qu'on avait tenues.

Toutes les forces ennemies ne restèrent donc pas devant Athènes; il est probable qu'une partie de l'armée de terre s'en éloigna pendant l'hiver et qu'une division de la flotte bloqua les ports, tandis que Lysandre, avec le reste, assiégeait Samos [2]. Cette île était la seule qui restât obstinément fidèle à sa constitution démocratique; elle était avec Argos le seul État de la Grèce qui n'abandonnât pas les Athéniens, même lorsque ceux-ci furent complètement abattus et que toute alliance avec eux ne fut plus qu'un danger.

Bien que, malgré la surveillance des vaisseaux ennemis, quelques navires chargés de blé eussent réussi à entrer dans le port, la disette augmenta si rapidement à Athènes que l'on convoqua, bientôt après le commencement du blocus, une première assemblée publique pour y discuter les conditions de la capitulation. On résolut de se soumettre à ce qu'on ne pouvait éviter et de reconnaître l'hégémonie de Sparte; on se déclara prêt à renoncer à toutes les possessions du dehors, pourvu qu'on pût garder le Pirée et les murs.

Les ambassadeurs qui devaient porter ces propositions à Sparte furent renvoyés chez eux par les éphores, à Sélasia, sur les frontières mêmes de la Laconie. En effet, c'était sur les murs du port et les murs de jonction que reposait vis-à-vis de Sparte l'indépendance d'Athènes, ainsi que l'avaient reconnu Thémistocle et Périclès. Les Spartiates répondirent donc qu'il

[1]) Voy. ci-dessus, p. 123.
[2]) Xenoph., *Hellen.*, II. 3, 6. Plut., *Lysand.*, 14.

ne pouvait être question d'aucune entente si on n'abattait les Longs Murs sur une étendue de dix stades [1].

Cette réponse produisit dans Athènes l'émotion la plus vive; on ne pouvait se figurer la ville sans ses murs ; une fois ses murs rasés, elle était séparée de la mer et exposée sans défense aux assiégeants. On vit éclater encore une fois à Athènes la flamme d'un généreux enthousiasme pour la liberté; et, sûr de l'approbation d'un grand nombre de bons citoyens, Cléophon osa proférer les plus violentes menaces contre tous ceux qui conseilleraient d'accepter d'aussi honteuses conditions. Aussi, bien que les autorités spartiates eussent déjà fait entrevoir aux Athéniens la possibilité de maintenir leur constitution et de garder Lemnos, Imbros et Scyros, toutes les propositions relatives à la destruction des murs furent repoussées; on rendit même un décret qui interdisait sous peine de châtiment toute discussion à ce sujet.

Tel était l'état de la malheureuse ville. D'un côté, l'impétuosité d'un turbulent démagogue qui, par ses bravades insensées, fermait à ses concitoyens les seules voies de salut qui leur restassent, sans pouvoir indiquer lui-même d'autre ressource; de l'autre, les chefs rusés du parti lacédémonien, qui assistaient avec une cruelle satisfaction à la détresse croissante. Quant à ceux qui aimaient la patrie et ses lois sans pouvoir approuver la violence grossière d'un Cléophon, et qui comprenaient que la prudence seule et l'union pouvaient sauver l'État, ils étaient trop peu nombreux et trop peu préparés à agir en commun pour que leurs intentions pussent être utiles à la république. La masse du peuple, terrifiée et malheureuse, était l'instrument docile de la dissension et de la fureur des partis.

Une tumultueuse assemblée du peuple n'amena aucun résultat; tous les regards se fixaient sur le sombre avenir, lorsque Théramène parut. Il avait attendu le moment où tout homme capable de faire briller une lueur d'espérance était sûr d'être avidement écouté. Avec son éloquence douce et insinuante, et fort de sa réputation d'ami du peuple qu'il s'était

[1]) Xenoph., *Hellen.*, II, 2. 15.

acquise à l'époque des Quatre-Cents, il offre d'aller trouver Lysandre pour s'éclairer sur les véritables intentions des Spartiates, surtout au sujet de la démolition des murs. Il se fait fort d'obtenir des conditions beaucoup plus douces. Il laisse même entrevoir divers avantages qu'on pourrait obtenir de Sparte au moyen d'habiles négociations; mais il demande la confiance absolue de ses concitoyens et des pouvoirs illimités.

En vain un grand nombre de citoyens sensés émettent des doutes; ils devinent les intentions louches de Théramène et voient du danger à tout remettre en de pareilles mains. C'est en vain que l'Aréopage offre de se charger lui-même des négociations. La grande majorité des citoyens, qui ne soupirent qu'après la délivrance, se laissent prendre aux paroles de Théramène et ne peuvent pas renoncer à l'espérance qu'elles ont fait naître. Les conjurés font leur possible pour entretenir ces dispositions, et les pleins pouvoirs demandés par l'orateur lui sont accordés.

Théramène se rendit auprès de Lysandre, qui était alors probablement encore devant Samos. C'est sur Lysandre seul que les oligarques fondaient leur espoir, tandis qu'ils ne pouvaient pas compter sur les rois et les éphores. Ces derniers, en effet, avaient déjà fait espérer aux ambassadeurs d'Athènes le maintien de la constitution; les autorités spartiates regardaient depuis longtemps avec inquiétude l'omipotence de leur ambitieux général et ses allures indépendantes; déjà ils avaient été obligés de l'arrêter lorsqu'il avait chassé les anciens habitants de Sestos, dans le but de faire occuper cette place importante par une partie de ses équipages [1]. Ils ne pouvaient pas favoriser sa politique, parce que, comme il faisait partout arriver au pouvoir ses partisans, il menaçait de devenir le maître absolu de toute la Grèce. Il était donc d'autant plus important pour des gens comme Théramène de s'entendre avec Lysandre et de pouvoir compter sur lui. Pendant l'absence des ambassadeurs, le peuple ne se réunit pas pour traiter de la paix, et les citoyens fidèles à la constitution ne

[1]) Plut., *Lysand.*, 14.

purent, par conséquent, prendre aucune mesure de précaution ; ce fut là un nouvel avantage pour les conjurés. Le courage des citoyens s'épuisait dans une attente anxieuse et une désolante inactivité, tandis que les oligarques profitaient du moment pour hâter la réalisation de leurs projets.

Cléophon les avait servis malgré lui en faisant échouer les premières négociations ; maintenant il les gênait ; il fallait qu'il disparût, comme autrefois Androclès [1]. On l'accusa de s'être soustrait au service militaire et d'avoir insulté le Conseil ; car il avait osé dire en public que ce dernier agissait de concert avec les conjurés. Il fut poursuivi pour crime de haute trahison, jeté en prison, et, comme son parti était encore assez puissant pour qu'il fallût se méfier d'un verdict rendu par des jurés régulièrement constitués en tribunal, on se servit du misérable Nicomachos [2] pour se procurer une loi qui appelait, contrairement à tous les usages, les membres du Conseil à prendre part au jugement, et cela, dans un procès où le Conseil était la partie offensée. On arriva ainsi à faire condamner et exécuter Cléophon [3].

Les choses allant ainsi à souhait, Théramène revint après trois mois d'absence ; il demanda qu'on voulût bien l'excuser d'être resté si longtemps loin d'Athènes, disant que la faute en était à Lysandre, qui l'avait adressé aux éphores pour apprendre d'eux les conditions de la paix [4]. Puisqu'on en était là, il ne restait qu'à élire de nouveau Théramène plénipotentiaire et à l'envoyer à Lacédémone avec neuf ambassadeurs [5]. La misère était devenue si insupportable qu'il ne fallait pas songer à de longues délibérations. Les ambassadeurs furent encore arrêtés à Sélasia, et enfin invités à se rendre à Sparte. C'est là qu'on délibéra, en présence des députés des alliés. Il ne s'agissait plus de négociations avec Athènes ; on siégeait pour juger un ennemi vaincu, et les opinions ne différaient

[1]) Voy. ci-dessus, p. 428.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 507.
[3]) Lysias, XIII, § 12. XXX, § 10.
[4]) Théramène se rend près de Lysandre (Xenoph., *Hellen.*, II, 2, 16) puis à Sparte (*ibid.*, II, 2, 17).
[5]) Lysias (XII, § 68) ne distingue pas entre les deux ambassades et ne dit mot des neuf collègues de Théramène.

que quant à la sévérité de la sentence à rendre. Corinthe et Thèbes demandaient la destruction d'une ville qui avait fait tant de mal ; elles voulaient qu'Athènes disparût de la surface de la terre et que la place qu'elle occupait fût convertie en pâturage [1]. Les Phocéens et d'autres s'y opposèrent, et la clémence l'emporta, parce qu'il était bien de l'intérêt de la politique spartiate d'affaiblir Athènes, mais non pas de la détruire. Si on le faisait, en effet, il était à craindre que l'orgueilleuse Thèbes ne prît l'attitude d'une grande puissance dans la Grèce centrale et ne fît de l'opposition aux Spartiates. L'oracle de Delphes se prononça aussi, dit-on, pour la conservation d'Athènes [2].

Athènes apprit donc sa sentence par un décret des éphores. La démolition des murs du port et des Longs Murs, la réduction de l'empire athénien à l'Attique, le retour des exilés, l'adhésion d'Athènes à la ligue du Péloponnèse, avec obligation pour elle de fournir des contingents à l'armée fédérale et de remplir les autres devoirs des alliés de Lacédémone, enfin la livraison de tous les vaisseaux de guerre dans les conditions que devaient indiquer ultérieurement les généraux spartiates : voilà à quel prix Sparte consentait à lever le siège[3].

Lorsque Théramène se présenta devant le peuple avec ces conditions et en proposa hardiment l'acceptation pure et simple, tous les bons citoyens furent indignés ; ils comprirent qu'il s'était indignement joué d'eux en abusant de la détresse publique. Des voix irritées se firent entendre pour lui reprocher son crime. Mais il savait trop bien qu'après un siège de cinq mois, pendant lequel les hommes avaient succombé en masse à la famine, il ne s'agissait plus de discuter des droits constitutionnels, mais de se procurer du pain ; et si quelques-uns, pour lui faire honte, lui rappelèrent l'œuvre de Thémistocle, il leur répondit que, dans certains cas, il pouvait être aussi

[1]) Xenoph., *Hellen.*, II, 2, 19. C'est bien à Sparte qu'eut lieu la délibération des alliés péloponnésiens sur le sort d'Athènes. Cf. Wesseling ad Diodor. XIII. 63. Scheibe, *op. cit.*, p. 43. Il est possible néanmoins que la proposition de détruire la ville ait été reproduite plus tard dans le camp de Lysandre (Weissenborn, *Hellen*, p. 206).

[2]) Ælian, *Var. Hist.*, II, 4. 6.

[3]) Xenoph., *Hellen.*, II, 2, 20. Plut., *Lysand.*, 14. Diodor., XIV. 3.

méritoire de démolir des murs que d'en construire. En fin de compte, le bonheur des villes ne dépendait pas de leurs murailles, sans quoi Sparte serait la plus malheureuse de toutes[1] !

Le jour qui suivit le retour des ambassadeurs[2], les conditions furent donc acceptées, telles que les éphores les avaient dictées. Les Athéniens s'engagèrent à démolir les Longs Murs ainsi que ceux du port, à évacuer toutes les places qu'ils occupaient hors de chez eux, à se contenter de leur territoire, à livrer la flotte et à rappeler les exilés. C'est ainsi que finit, au mois d'avril[3], dix-sept ans après la paix de Nicias, cette guerre qui avait duré vingt-sept ans[4] et qui avait commencé par la

[1]) Plut., *Lysand.*, 14.

[2]) τῇ ὑστεραίᾳ (Xenoph., *Hellen.*, II, 2, 21). C'est dans cette *première* séance qu'eut lieu le compte-rendu des négociations et l'acceptation des conditions de la paix. Dans une *deuxième* assemblée, tenue à Munychie (Lysias, XIII, § 32), après la levée du blocus (*ibid.*, § 25), eut lieu la dénonciation d'Agoratos. Enfin, il y eut une *troisième* séance (ἡ περὶ τῆς πολιτείας. Lysias, XIII, § 71), à laquelle Lysandre assista en personne. Sur l'ordre de ces dernières assemblées du peuple, où se décida le sort d'Athènes, voy. Scheibe, *Oligarch. Umwälzung*, Rauchenstein, in *N. Schweiz. Museum*, 1866. Frohberger ad Lys., XII, § 34. Stedefeldt in *Philologus*, XXIX, p. 222 sqq. Comme Xénophon ne mentionne dans son récit sommaire que les événements principaux, il n'y a guère entre lui et Lysias que l'apparence d'une contradiction. Pour Lysias, il est impossible d'admettre qu'il ait à dessein altéré la vérité en parlant de faits qui s'étaient passés un an auparavant et au su de toute la ville. Une raison alléguée contre l'ordre adopté ici, c'est qu'il est incroyable, dit-on, que Lysandre ait différé si longtemps de mettre ces mesures à exécution (Stedefeldt, *op. cit.*, p. 236 sqq.) : mais il faut songer, étant donné le caractère de Lysandre, que nous ne pouvons pas savoir quels ont été pendant un temps ses desseins secrets, et ce qu'il comptait faire peut-être de la flotte et des murs d'Athènes. Cf. Renner, *Comment. Lysiac.*, Götting. 1869, p. 11.

[3]) La capitulation, dont Plutarque (*Lysand.*, 14) nous a gardé copie, eut lieu, d'après Plutarque lui-même, le 16 Munychion, et c'est à cette date que Thucydide (V, 26) arrête aussi la durée de toute la guerre.

[4]) La guerre a commencé le dernier jour d'Anthestérion ou 4 avril 431 (Voy. ci-dessus, p. 52, 3), et elle s'est terminée le 16 Munychion ou 25/26 avril 404 : μέχρι οὗ τήν τε ἀρχὴν κατέπαυσαν τῶν Ἀθηναίων Λακεδαιμόνιοι καὶ οἱ ξύμμαχοι καὶ τὰ μακρὰ τείχη καὶ τὸν Πειραιᾶ κατέλαβον (Thucyd., V, 26) ; si l'on additionne ces trois phases, « première guerre » ou « guerre de dix ans », armistice apparent et « seconde guerre » ou guerre de Décélie, elle a duré, comme le dit Thucydide, vingt-sept ans et « un petit nombre » de jours (exactement vingt-un jours) : ἔτη δὲ ἐς τοῦτο τὰ ξύμπαντα ἐγένετο τῷ πολέμῳ ἑπτὰ καὶ εἴκοσι. — πολέμῳ εὑρήσει τις τοσαῦτα ἔτη καὶ ἡμέρας οὐ πολλὰς παρενεγκούσας (Thucyd., *ibid.*). Cf. Böckh, *Zur Geschichte der Mondcyclen*, p. 81.

surprise de Platée; les premiers vaisseaux chargés de blé qui entrèrent au Pirée consolèrent la population affamée de ce qui était arrivé.

La paix était conclue; les vaisseaux et les armées ennemies s'éloignèrent[1]: mais les oligarques n'avaient pas encore atteint leur but; l'humiliation d'Athènes n'était pas encore à son comble. La situation extérieure de la ville se trouvait réglée; mais la capitulation n'avait pas statué sur la forme de son gouvernement. Théramène, de tout ce que désirait son parti, n'avait pu obtenir que le rappel des exilés. Les autorités spartiates n'étaient pas disposées à aller plus loin, car la jalousie qu'alors déjà leur inspirait Lysandre ne leur permettait pas d'aider ses partisans à s'emparer du gouvernement d'Athènes. Le parti contraire reprit donc courage, et les patriotes qui avaient parlé librement dans la dernière assemblée du peuple s'unirent plus étroitement pour tenter de sauver, si c'était possible, dans l'enceinte de la ville la liberté et le droit. La lutte recommença donc entre les partis, et les oligarques, auxquels Lysandre, après avoir pris possession des vaisseaux, avait laissé l'administration des affaires, jugèrent à propos de s'emparer des chefs du parti opposé, en attendant qu'ils pussent réussir à remanier enfin la constitution conformément à leurs principes.

Les oligarques se servirent pour cela d'un affranchi, du nom d'Agoratos, un de ceux qui prétendaient avoir pris part, sept ans auparavant, à l'assassinat de Phrynichos[2], et qui par là s'étaient acquis la réputation, assez douteuse, il est vrai, de démocrates convaincus. On le contraignit en apparence de dénoncer au Conseil un certain nombre de citoyens honorables qui avaient servi l'État comme généraux et comme capitaines; il les accusait d'avoir conspiré contre la constitution, bien que, pour le moment, il n'y eût point de constitu-

[1]) D'après l'expression de Thucydide : τὰ μακρὰ τείχη καὶ τὸν Πειραιᾶ κατέλαβον (V, 26), on peut croire qu'une garnison occupa le Pirée à partir de la capitulation; en outre, il restait encore à Décélie Agis, qui paraît devant la ville en même temps que Lysandre lors de l'installation des Trente (Lysias, XII, § 71) et ne se retire qu'après que le changement de constitution est un fait accompli (Xenoph., *Hellen.*, II, 3, 3).

[2]) Voy. ci-dessus, p. 442.

tion effective, et qu'on n'obéît qu'au gouvernement arbitraire et égoïste d'un parti. Le Conseil porta l'affaire devant le peuple ; il y eut une assemblée au Pirée, dans le théâtre de Munychie, et là, grâce à l'influence des oligarques, les accusés furent condamnés à mort. Parmi eux se trouvaient Strombichidès, un habile chef d'escadre, et Dionysodoros ; c'étaient des hommes d'honneur, qui avaient publiquement blâmé Théramène, des républicains modérés, bien plus odieux aux oligarques que les plus fougueux démagogues.

Pendant qu'on se débarrassait ainsi des hommes fidèles à la constitution en les accusant de trahison, et que le petit nombre des patriotes courageux diminuait sans cesse, les exilés, profitant d'une clause de la capitulation, revinrent à Athènes et renforcèrent le camp du parti révolutionnaire. Parmi eux se trouvait Critias, l'homme le plus considérable entre tous les ennemis de la constitution, celui qui fit aboutir leurs plans depuis longtemps préparés.

Critias, fils de Callæschros, était une de ces natures qui ne peuvent se développer et jouer un rôle que dans les temps de révolution. Il appartenait à une des plus nobles et des plus riches familles d'Athènes, apparentée à celle de Solon dont son bisaïeul, le premier Critias, avait été l'ami intime. Il avait, comme héritage de famille, le goût des grandes choses, un amour de la science et des arts que soutenaient des talents éminents et que développait une ambition ardente. Il profita de toutes les ressources qu'offrait Athènes pour cultiver son esprit ; il étudia Protagoras et Gorgias ; il s'attacha à Socrate et fut pendant plusieurs années un de ses plus zélés interlocuteurs. Mais ces relations exercèrent sur son caractère moins d'influence encore que sur celui d'Alcibiade. Celui-ci sentait réellement la grandeur d'âme de son maître ; mais Critias ne voulait apprendre de lui que ce qu'il pourrait utiliser au profit de son ambition. Car il voulait tout pouvoir et tout savoir. Il ne lui suffisait pas de se distinguer comme orateur et comme écrivain politique, par la variété de ses connaissances et un style vraiment classique ; il voulut être poète et écrivit non seulement des élégies politiques, à l'exemple de Solon, mais encore des tragédies, bien que, pour être poète, il lui

manquât la profondeur et la chaleur du sentiment, ainsi que l'harmonie de la vie intérieure. Il devint tout aussi peu un véritable philosophe, dans l'acception que ce mot avait prise pour la première fois dans la grande âme du maître. Car, malgré toutes ses connaissances et toute sa pénétration, il ne parvint pas à équilibrer son esprit et à en faire disparaître les contradictions ; sa culture resta superficielle et sans suite, parce qu'il était trop égoïste pour s'adonner de tout cœur à quoi que ce fût. Il prenait un peu partout ce dont il croyait avoir besoin; et c'est ainsi que toutes ses connaissances ne servirent, en définitive, qu'à le pervertir. Il devint hypocrite en s'entretenant avec Socrate des vertus du citoyen sur le ton le plus édifiant, sans songer à pratiquer lui-même ces vertus ; fier de savoir tant de choses, il voulut être admiré et influent ; et voilà comment cet homme, froid et calculateur par nature, devint inquiet, inconséquent, passionné; dépourvu d'équilibre intérieur, il se jeta dans les exagérations des partis extrêmes, et il s'y jeta à corps perdu. Dédaigneux de toute mesure, il faisait chaque jour un pas de plus ; et plus le sentiment du droit s'obscurcissait en lui, plus il étouffait la voix de sa conscience, plus ce bel esprit vaniteux se changeait en un criminel qui finit par ne plus reculer devant aucune action coupable.

On croira sans peine qu'un homme de cette espèce ait fourni une carrière politique remplie d'inconséquences et de contradictions ; aristocrate par tradition de famille et par principes, fils d'un homme qui passait pour être un des oligarques les plus zélés [1], il n'a jamais été à coup sûr un ami de la constitution. Du haut de son orgueil de sophiste, il méprisait le peuple et était d'avis, comme ceux de son parti, que les marchands et les artisans devaient s'occuper de leur métier et laisser le soin des affaires publiques aux hommes de naissance et d'éducation. Il est à présumer qu'il suivit à cet égard la ligne politique d'Antiphon, qui dut aussi être son modèle comme orateur. Toutefois il ne se rallia pas tout d'abord à ce parti, aimant mieux garder une position plus indépendante ; il était, paraît-il, de ceux qui s'attachèrent à Alcibiade ; aussi

[1]) Voy. ci-dessus, p. 441.

fut-il exposé, ainsi que les partisans de ce dernier, à bien des tribulations à l'époque de la mutilation des Hermès [1].

Ce n'est qu'après la chute des Quatre-Cents que nous le voyons agir pour son propre compte : il était alors l'ennemi le plus acharné des tyrans [2]. Ce fut lui qui accusa Phrynichos après sa mort, et ce fut sur sa proposition qu'on transporta les ossements du traître au delà de la frontière de l'Attique [3]. Ce fut Critias aussi qui provoqua le décret qui rappelait Alcibiade, et, si, après la deuxième disgrâce de celui-ci, nous le trouvons loin d'Athènes, c'est sans doute parce que ce décret l'avait rendu impopulaire [4]. Ce qui est certain, c'est qu'à l'époque de la bataille des Arginuses, il s'était réfugié en Thessalie, contrée qui offrait les plus précieuses ressources aux chefs de parti errants [5]. Depuis longtemps ce pays était le théâtre de violents mouvements populaires; les pénestes s'étaient soulevés contre les grands propriétaires fonciers [6], et les Athéniens n'étaient pas restés étrangers à ces agitations. Nous savons du moins que, déjà avant la paix de Nicias, ils y avaient envoyé des ambassadeurs, et que l'un d'eux, du nom d'Amynias, fut accusé d'avoir outre-passé son mandat parce qu'il s'était mêlé aux troubles pour favoriser les serfs [7]. Critias aussi prit une part passionnée à ces mouvements ; il aida à armer les paysans, et soutint leur chef Prométheus dans ses entreprises. Il paraît donc que, là comme dans sa patrie, il encouragea les efforts de ceux que des talents supérieurs semblaient appeler à diriger les destinées des États.

Ce séjour en Thessalie exerça, dit-on, une très fâcheuse influence sur le caractère de Critias ; on comprend facilement, en effet, que ses relations avec un peuple moins civilisé, ainsi

[1]) Voy. ci-dessus, p. 341.

[2]) Critias ne faisait pas partie des Quatre-Cents (WATTENBACH, *De Quadringentorum Athenis factione*, p. 46.

[3]) Voy. ci-dessus, p. 451.

[4]) φυγὼν ὑπὸ τοῦ δήμου (XENOPH., *Hellen.*, II, 3, 15 .

[5]) XENOPH., *Hellen.*, II, 3, 37. *Memorab.*, I, 2, 24.

[6]) Voy. vol. I, p. 124. 228.

[7]) Voy. ci-dessus, p. 185. Sur Amynias, voy. ARISTOPH., *Vesp.*, 1263. *Nub.*, 691. Sa παραπρεσβεία a été flétrie par Eupolis vers 421 (*Fragm. Com.*, II, 513). Cf. K. FR. HERMANN, *Griech. Staatsalterthümer*, § 178, 14.

que la participation à divers actes de violence, aient affaibli en lui de plus en plus le respect de la loi et du droit, l'attachement aux institutions de sa patrie, et l'impression qui pouvait lui être restée des vertus de Socrate. Ajoutons que l'importance qu'il put donner à sa personne en Thessalie devait accroître encore sa vanité et stimuler son ambition. Bref, on le trouva changé lorsque (après la capitulation, selon nous) il revint du Nord; on vit qu'il était décidé à ne plus seconder les plans d'autrui, mais à être lui-même un point de ralliement et à réaliser par la force ce que jusque-là on n'avait tenté que prématurément et au moyen de demi-mesures. Il devint chef de parti, comme Antiphon l'avait été, et, instruit par l'insuccès des tentatives antérieures, il se crut appelé à corriger de ses travers sa patrie brisée par le malheur, et cela par des moyens violents, sans reculer devant le crime ou la trahison : il pourrait ensuite constituer d'après ses principes l'État épuré et le gouverner à son gré.

Mais, avant de pouvoir dévoiler ses projets personnels, il était nécessaire qu'il se joignît au parti qui voulait renverser la constitution et qu'il appuyât les mesures destinées à préparer un nouvel ordre de choses. Il entra donc, immédiatement après son retour, dans le Comité directeur des cinq éphores [1], et c'est sans doute à son activité qu'il faut attribuer la domination de jour en jour plus absolue qu'ils exercèrent sur la ville; ils disposaient à leur gré du Conseil et avaient intimidé les citoyens [2]. Des hommes modérés se laissèrent convaincre que, dans les circonstances présentes, la patrie ne pouvait être sauvée que par un changement complet de la constitution et par l'imitation des institutions spartiates; c'est ainsi que nous trouvons, par exemple, le jeune cousin de Critias, le noble Charmide fils de Glaucon, cet amant passionné de la sagesse, dans les rangs du parti oligarchique [3].

[1]) Voy. ci-dessus, p. 515.

[2]) Le passage de Lysias (XII, § 43) sert aussi à prouver que les cinq éphores n'étaient pas toujours les mêmes : car la déposition des témoins sur le compte d'Eratosthène ne se comprend que si celui-ci a fait pour un temps seulement partie du comité. Pour Critias aussi, le plus simple est d'admettre qu'il est entré dans le collège des Cinq après son retour au pays, comme le veut Rauchenstein (*Philologus*, XV, p. 708).

[3]) Xenoph., *Hellen.*, II, 4, 19.

Après que, durant les mois qui suivirent la capitulation, le parti révolutionnaire eut rassemblé toutes ses forces et se fut débarrassé de ceux des citoyens qu'il soupçonnait d'attachement à la constitution et de courage pour la défendre, les oligarques procédèrent à l'achèvement de leur œuvre. Ils se procurèrent, pour ce coup décisif, l'appui personnel de Lysandre [1].

Une fois que le roi Pausanias eut quitté l'Attique avec l'armée placée sous ses ordres, rien n'empêchait plus Lysandre de suivre sa politique et celle de ses partisans. Il prit pour prétexte qu'on n'avait pas mis à exécution les clauses du traité de paix : les murs étaient encore debout [2]. Lysandre, en compagnie de Théramène, quitta donc Samos, qui avait continué la lutte plus longtemps qu'Athènes, et entra au Pirée avec toute sa flotte pour faire exécuter le traité. Il reprocha aux citoyens d'avoir laissé passer le délai fixé et traita la ville avec dureté et dédain, affectant de la considérer comme coupable d'avoir violé les conventions. Il ordonna aux troupes de se couronner comme pour une fête. Les vaisseaux furent brûlés et les murs des fortifications démolis au bruit des chants et au son des flûtes [3]. Puis on convoqua une assemblée du peuple à laquelle assista Lysandre ; car, même en ce moment, il voulait garder l'apparence du droit et ne pas agir directement par lui-même.

C'est alors que Dracontidas, un misérable qui avait subi plusieurs condamnations, proposa de confier le gouvernement de l'État à trente citoyens; il fut soutenu par Théramène, qui prétendait que c'était là la volonté de Sparte. Même en un

[1]) Lysandre était encore resté à la tête de la flotte, en qualité d'ἐπιστολεύς, pour l'année 405/4. Cf. Beloch, *Rhein. Museum*, XXXIV, p. 123.

[2]) On avait assigné pour la démolition des murs un délai qu'on avait dépassé : ἑστάναι γὰρ τὰ τείχη τῶν ἡμερῶν, ἐν αἷς ἔδει καθῃρῆσθαι, παρῳχημένων (Plut., *Lys.*, 15) : ὕστερον τῶν συγκειμένων ἡμερῶν καθῃρηκέναι τὰ τείχη (Diod., XIV, 3).

[3]) Ceci eut lieu quelques mois après la capitulation, qui était intervenue en avril (voy. ci-dessus, p. 522), car Lysandre rentra à Sparte après avoir pris Samos, à la fin de l'été (Xenoph., *Hellen.*, II, 3, 8). Toute l'histoire des dernières humiliations d'Athènes est comprise entre ces deux dates principales : la capitulation de la ville et la seconde catastrophe, comprenant la destruction des murs, l'incendie des vaisseaux, l'abrogation de l'ancienne constitution, acclamée par les alliés « affranchis », et l'installation des Trente.

pareil moment, ces discours provoquèrent une vive indignation; après tous les actes de violence qui avaient été commis, il se trouva encore des hommes indépendants qui osèrent prendre la défense de la constitution, en s'appuyant sur ce que la capitulation acceptée ne disait mot des affaires intérieures de la ville. Alors Lysandre lui-même prit la parole dans l'assemblée et parla sans ménagement, comme un maître; il déclara que, si les conditions étaient devenues plus dures, c'était la juste punition de la lenteur qu'on avait apportée dans l'exécution du traité, et il ne laissa aux Athéniens que le choix entre l'acceptation du projet de loi et l'anéantissement de la cité tout entière.

C'est par de pareils moyens qu'on réussit à faire passer la proposition de Dracontidas; mais un petit nombre seulement de citoyens lâches et mal intentionnés levèrent la main en signe d'assentiment. Les meilleurs surent s'épargner la honte de participer à un pareil vote. Dix membres du gouvernement furent ensuite élus par les éphores, c'est-à-dire par Critias et ses partisans, dix par Théramène, le confident de Lysandre, dix enfin par la foule assemblée, probablement au vote non secret; ces trente magistrats furent investis de l'autorité suprême par décision des citoyens présents. La plupart avaient été membres du conseil des Quatre-Cents, et par conséquent ils étaient d'accord entre eux depuis longtemps. Une formule de serment présentée par Théramène résumait les principes politiques d'après lesquels ils s'engageaient collectivement à régler leur conduite. Sparte prit la nouvelle constitution sous sa protection, et bientôt sept cents guerriers lacédémoniens s'installèrent dans l'acropole pour surveiller Athènes désormais impuissante, Athènes vaincue par ses ennemis du dedans et du dehors, par la violence et la trahison.

Quelque humiliante que fût la fin de la guerre de Décélie, rien ne prouve d'une façon plus glorieuse la force et l'énergie de la ville d'Athènes que la résistance opposée par elle, huit ans durant, à ses ennemis après le désastre de Sicile.

La Grèce, la Sicile et la Perse étaient liguées contre la ville épuisée, et pourtant, on ne put la vaincre par la force; sa flotte était victorieuse dès qu'elle trouvait un chef capable;

l'élite de ses citoyens était vaillante et amie de la liberté, prête aux sacrifices et pleine de constance. Mais la guerre entière fut une lutte désespérée, parce que les Athéniens manquaient d'un solide point d'appui; ils combattaient pour l'existence de l'État, mais cette existence dépendait d'une série de possessions étrangères, que leurs forces ne suffisaient pas à reconquérir et à garder. Toute la puissance d'Athènes résidait dans sa flotte, et celle-ci devait subvenir elle-même à ses besoins. Se procurer de quoi payer et nourrir les troupes, tel était perpétuellement le but principal des généraux; aussi leur était-il impossible de suivre un plan de campagne bien arrêté. La guerre dégénéra en une vraie guerre de pirates, qui creusait un abîme toujours plus grand entre Athènes et ses anciens alliés.

L'argent est la grande question de toute la guerre de Décélie, et, comme Sparte n'a pas non plus de Trésor, c'est de l'argent du Grand-Roi que dépend l'issue de la lutte. Athènes parvenait à reconquérir sans cesse sa supériorité sur mer, mais non pas l'empire des mers, impossible sans un Trésor qui lui fût propre. De là ces combats sans but déterminé, et, malgré les plus brillantes victoires, cet état de lamentable incertitude, à partir du moment où Athènes fut réveillée par le désastre de Sicile de l'ivresse que lui avait inspirée le sentiment exagéré de sa force.

Cependant, même appauvrie et privée de ressources, Athènes n'a pas été vaincue par ses ennemis extérieurs. Elle a succombé sous les coups qu'elle s'est elle-même portés. Des divisions intestines avaient ébranlé l'État déjà avant l'expédition de Sicile. Ce sont les intrigues des partis qui ont poussé Alcibiade à montrer aux Spartiates le chemin de l'Ionie et celui du Trésor des rois de Perse; ces mêmes intrigues ont livré à l'ennemi la dernière flotte d'Athènes, et enfin la ville elle-même. La victoire qui mit fin à toute la guerre est due à la trahison.

Même à l'époque des guerres médiques, l'histoire d'Athènes n'est pas complètement exempte des stigmates que laissent après eux les traîtres. Après qu'on eut rompu ouvertement avec Sparte, il se forma un parti lacédémonien dont les efforts

tendaient à humilier la patrie. Mais ces intrigues ne devinrent un danger pour l'État que quand les doctrines des sophistes pénétrèrent à Athènes. Ce sont ces doctrines qui ont contribué, plus que toute autre chose, à susciter les forces destructives. Ce sont elles qui ont brisé les liens qui unissaient les cœurs des citoyens dans une volonté commune; elles qui ont enseigné à la jeunesse athénienne à opposer avec un orgueil téméraire sa propre volonté à la tradition, et à mépriser les vertus de ses ancêtres; elles qui ont fait déserter les gymnases où se développaient autrefois, dans des exercices communs, de vigoureuses générations; elles qui ont détruit les vieilles croyances, le respect des dieux et des lois, l'attachement à la patrie et à la famille, l'horreur de l'injustice et de la malhonnêteté.

Il y avait dans la société athénienne un fonds abondant des aptitudes les plus éminentes; mais les meilleures qualités se changèrent en vices, et les hommes les mieux doués devinrent les ennemis les plus dangereux de l'État: la culture de l'esprit devint un poison qui rongeait la cité jusqu'à la moelle, et les ennemis de la constitution, qui prétendaient guérir l'État malade en créant une aristocratie nouvelle fondée sur l'éducation et la fortune, « le gouvernement des meilleurs, » étaient plus vicieux, plus égoïstes et moins scrupuleux que les plus fougueux démagogues. Les forces qui conservent un État, le civisme, l'amour de la patrie, s'usèrent dans des luttes sanglantes. Les adhérents des divers partis politiques ne se tendaient plus la main lorsqu'il s'agissait de sauver la patrie, comme l'avaient fait Aristide et Thémistocle avant la bataille de Salamine, mais ils sacrifiaient à leurs intérêts privés l'armée et la flotte, la ville et les ports, et assistaient tranquillement à la ruine d'Athènes, pourvu qu'ils pussent se venger de leurs ennemis.

Par la prise d'Athènes, Sparte redevint la seule grande puissance en Grèce. Les murs, dont la construction avait inauguré l'histoire indépendante d'Athènes, étaient rasés, et l'on put croire que le temps de la grandeur athénienne, dont le fondement avait été posé à Marathon, n'avait été qu'une courte interruption de l'état de choses que les ennemis de la ville

regardaient comme le seul normal, c'est-à-dire, l'état de subordination volontaire de toute la Grèce à l'hégémonie spartiate. Mais Sparte, qui n'avait pas vaincu Athènes par ses propres forces, ne put pas davantage tirer de sa victoire l'honneur et le profit qu'elle semblait devoir apporter au vainqueur. Elle possédait bien encore des hommes comme Callicratidas, qui, en vrais patriotes, préféraient la paix avec Athènes à l'alliance avec la Perse; mais elle ne devait en somme ses succès qu'à des moyens peu honorables et dangereux. Elle était hors d'état d'exercer l'empire qui lui était dévolu par suite de la chute d'Athènes ; elle s'était fait des habitudes notoirement incompatibles avec sa propre constitution, et le vainqueur d'Ægospotamoi était l'ennemi le plus dangereux de l'État organisé par Lycurgue.

C'est ainsi que les deux États qui représentaient les forces des deux principales tribus de la nation sortaient de la lutte dépouillés tous deux de leurs biens les plus précieux, tous deux dégénérés et affaiblis. Le châtiment que les Hellènes avaient provoqué par leurs dissensions fondit sur eux avec une rapidité terrible; Hérodote qui, des hauteurs où Athènes s'était élevée au temps de Périclès, pouvait embrasser du regard les guerres de l'Indépendance, déplorait déjà les maux que la guerre entre les deux grandes puissances avait causés à la Grèce; il ne put terminer son œuvre, parce que les espérances qu'il avait nourries en la commençant sombraient sous ses yeux, dans une guerre sans merci et sans remède.

Mais combien est différente cependant l'histoire des deux États jusqu'au moment où nous sommes arrivés !

Depuis Solon, l'histoire grecque est surtout l'histoire d'Athènes; c'est Athènes qui lui imprime son allure et lui fournit sa matière : Sparte et les autres États n'ont pas de volonté propre; ils ne poursuivent pas de but qui intéresse la nation. Chez eux nous ne voyons agir d'autres forces que la négation et la contradiction, d'autres ressorts que la haine et la jalousie. Seuls, les Athéniens se sont efforcés de remplacer les anciennes confédérations par une union nouvelle de toutes les forces nationales. Ils n'ont épargné ni leurs biens ni leur sang pour affranchir la Grèce, et leur droit à l'hégémonie, dont Hérodote

s'était fait le héraut, a été reconnu librement par les États d'outre-mer. Alors pour la première fois se trouva constituée une puissance hellénique devant laquelle les Barbares reculaient avec effroi. A côté d'elle il y avait place pour la puissance continentale de la ligue péloponnésienne, et la belle devise de la politique de Cimon: « Guerre aux Perses, paix avec les Hellènes, » pouvait devenir une réalité. Mais Sparte rendit cet accord impossible; elle rompit les traités, et les Athéniens n'eurent plus d'autre parti à prendre que de ne plus se préoccuper de Sparte, passée à l'état d'obstacle, de suivre librement leur vocation, et de faire de leur cité le centre de la puissance et de la culture helléniques. La politique de Périclès était la seule voie qui permît de travailler avec succès au développement des intérêts nationaux. Mais, quelques grandes choses qu'elle ait accomplies durant un petit nombre d'années de paix, elle était hors d'état d'assurer aux Athéniens une prospérité durable. Avec la gloire de la ville grandit la haine de ses ennemis, et la guerre devint inévitable; l'achèvement de la souveraineté populaire divisa les citoyens et provoqua des tendances hostiles à la constitution. Ces divisions minèrent les forces de l'État; la peste les ébranla encore davantage, non seulement en paralysant l'énergie du peuple athénien, mais encore en contribuant, pour une forte part, à corrompre ses mœurs.

Quant à l'organisme de l'État athénien, c'était une construction artificielle, qui manquait de solidité véritable, et de cette indépendance complète dont une grande puissance ne saurait se passer. Son propre territoire était devenu une partie peu importante de son immense empire; il ne pouvait même pas suffire aux premiers besoins de la population urbaine : de là la nécessité où se trouvait cette dernière de faire venir du blé de l'étranger ; de là ce désir inquiet et incessant de nouvelles ressources, de là les malheureuses expéditions d'Égypte et de Sicile. Sa préoccupation exclusive des affaires maritimes rendit le peuple étranger à l'agriculture et incapable de défendre son sol natal; il se battait à outrance, et jusqu'à épuisement de ses forces, pour conserver les villes de l'Hellespont et du Bosphore, tandis qu'il laissait durant neuf ans aux mains

de l'ennemi, sans oser l'attaquer, le château-fort élevé sur une colline qu'on pouvait apercevoir d'Athènes. Ces inconvénients d'une politique exclusivement maritime, inévitables si Athènes voulait rester maîtresse de la mer, ne pouvaient être compensés que par une fusion véritable entre Athènes et les villes alliées. Périclès tenta d'opérer cette union en fondant ses colonies de citoyens; il aurait peut-être réussi, par une colonisation progressive des côtes et des îles, à changer en districts d'une Attique d'outre-mer les points les plus importants de l'Archipel; mais les années de paix, pendant lesquelles cette fusion eût pu s'opérer peu à peu, furent beaucoup trop courtes. Les villes étaient trop disséminées, leur résistance trop opiniâtre; incapables, comme toutes les républiques grecques, d'élargir pour elles l'idée de la cité et d'entrer dans l'organisme d'un vaste empire, elles ne pouvaient être maintenues dans l'obéissance que par la crainte que leur inspirait une flotte jusque-là invincible. L'empire des mers, pour lequel Athènes avait renoncé à la possession de son propre territoire, était donc incertain aussi, et cela d'autant plus que les forces de la Perse, qui, campée derrière les alliés d'Athènes, la surveillait pour profiter de ses défaites, pouvaient bien être momentanément refoulées, mais non pas détruites.

Un État dont la puissance reposait sur des bases aussi peu solides ne pouvait se soutenir, comme Périclès l'avait reconnu, qu'à force de prudence; il ne pouvait être gouverné avec succès que par la volonté énergique d'un homme d'État doué d'un génie supérieur. Athènes eut encore bien plus besoin d'un pareil homme depuis que, pour s'être écartée de la politique de Périclès, elle eut perdu son hégémonie maritime et qu'il fallut songer à sauver l'État. Alcibiade semblait appelé à le sauver; mais, par sa propre faute autant que par celle de ses concitoyens, il ne put remplir sa mission, et c'en fut fait de la splendeur d'Athènes.

Et pourtant, si courte qu'ait été cette période glorieuse, elle vaut, par ce qu'elle contient, l'histoire de plusieurs siècles. C'est le moment où l'énergie de la race hellénique s'est pour la première fois déployée dans toute son ampleur, et il n'y a pas dans toute l'histoire de l'humanité d'époque qui se puisse

comparer, au point de vue des forces intellectuelles mises en œuvre, à celle dont ce volume retrace le tableau. La grandeur de l'Athènes de Périclès n'a jamais été rétablie par la suite, mais elle est restée, et pour toujours, un trésor national, et cela, non pas seulement à l'état de souvenir glorieux qui pût servir de consolation dans des temps moins heureux, mais comme un foyer d'influence énergique et bienfaisante, près duquel les générations suivantes sont venues sans cesse se réconforter. C'est pour cette raison que, même dans l'âge suivant, cette Athènes si humiliée est redevenue le théâtre le plus important de l'histoire hellénique.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

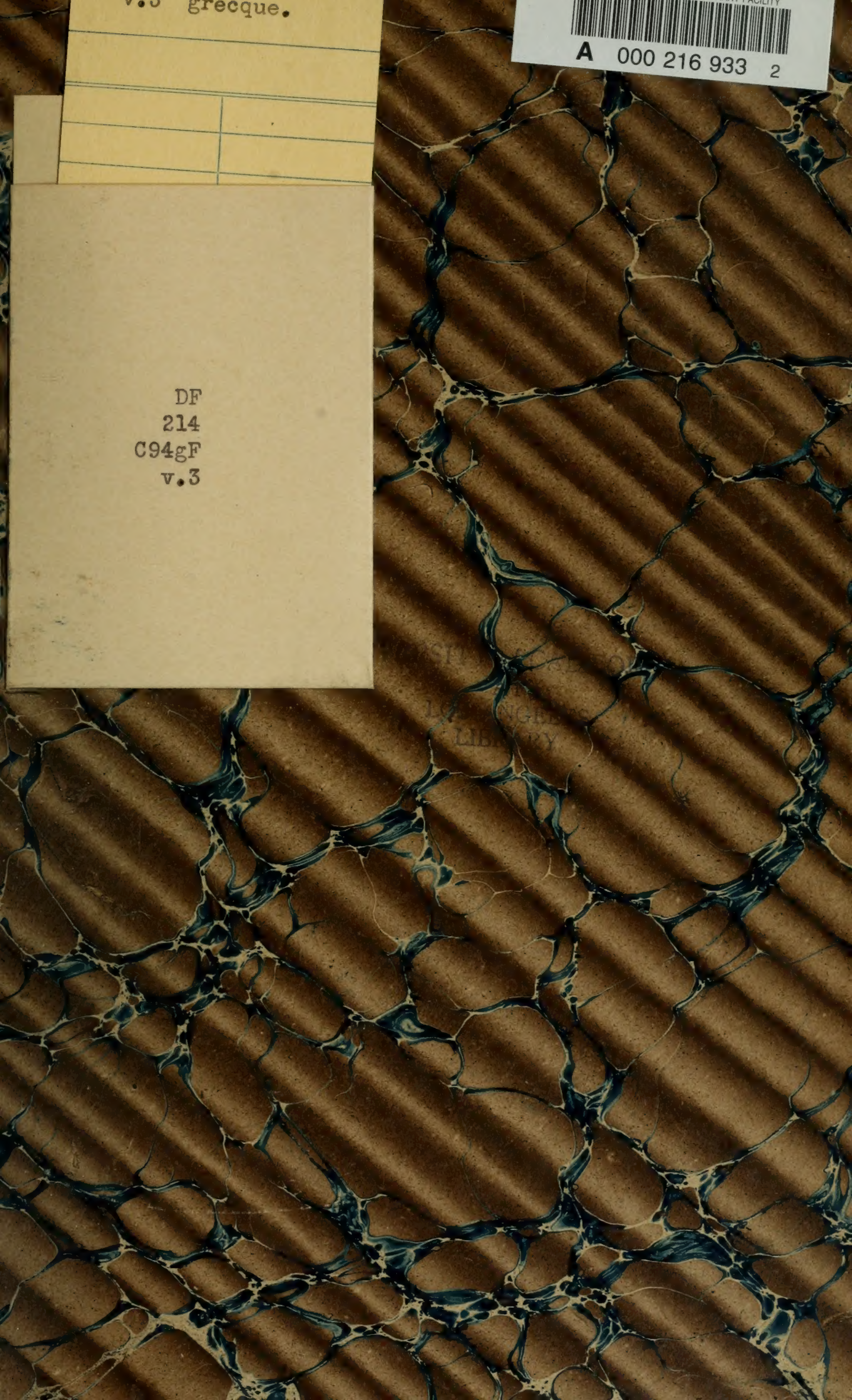
LIVRE QUATRIÈME

LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER.




v.3 grecque.
A 000 216 933 2
DF
214
C94gF
v.3

